I 24

D G
A

Mme Adelaïde Cellier
Paris 1778, Paris 1842

R.C.
PALAU

Paris 1855
16 retratos litografiados.

Tit. 149420
C. 1191050

LES REINES

D'ESPAGNE

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, rue Racine, 26.

Imp Lemercier Paris

Placidie Impératrice.

LES REINES

D'ESPAGNE

SUIVIES DES REINES DE PORTUGAL

PAR

M^LLE A. CELLIEZ (1778-1842)

AUTEUR

des *Reines de France*, des *Reines d'Angleterre*
et des *Saintes de France*

PARIS

P.-C. LEHUBY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 55, F. S.-G.

R.115916

PRÉFACE.

Les *Reines d'Espagne* offraient plus d'une difficulté à l'historien à cause de la multiplicité des royaumes chrétiens établis successivement à la suite de l'invasion des Maures, puisqu'il y a eu jusqu'à six, huit, et quelquefois neuf reines assises en même temps sur les trônes de Léon, de Navarre,

de Castille, d'Aragon, d'Oviédo, de Galice, etc. Nous avons craint la sécheresse et la confusion. Cette raison nous a engagée à diviser notre ouvrage en deux parties très-distinctes.

Dans la première, sans nous attacher à des détails qui deviendraient confus, nous suivons le fil historique qui nous aide à comprendre la formation et les révolutions des divers royaumes de l'Espagne, en nous permettant de nous arrêter à l'avénement des reines dont l'histoire offre de l'intérêt, et de passer légèrement sur les autres. Nous semons notre histoire des anecdotes, des légendes et des traditions les plus fameuses;—nous tâchons d'entrer ainsi dans l'esprit des mœurs nationales toujours intéressantes dans l'histoire des peuples, plus piquantes peut-être ici par l'originalité des mœurs espagnoles, distinctes à toutes les époques des mœurs des autres nations européennes; ce cachet remarquable est dû sans doute à la lutte incessante que les chrétiens d'Espagne durent soutenir avec les Arabes.

L'épisode du Cid offre un intérêt particulier; s'il ne se rattache pas directement à la vie des reines, le nom de Chimène, qui se mêle à cette héroïque histoire, ne saurait manquer d'attrait pour nos jeunes lectrices.

Les héroïnes ne font pas défaut aux annales espagnoles: grandeur, courage, piété, talent, — célébrité touchante du malheur, ou renommée flétrissante du crime, — apparaissent à des époques et dans des appareils divers : nous verrons tour à tour l'impératrice Placidie, première reine d'Espagne, la belle

Égilonne, veuve du dernier roi des Goths; Urraque, folle et méchante, dont le nom reste dans la mémoire comme celui d'Isabeau de Bavière, signe de flétrissure, même quand on ne sait pas encore par quoi est mérité l'opprobre; — peu après viendra Bérengère de Castille, sœur de notre illustre Blanche, émule de cette grande reine, en talents, en vertus, et qui lui fut semblable en desinée, à tel point que, toutes deux mères, toutes deux régentes, toutes deux vertueuses et habiles, elles ont eu la gloire et le bonheur de donner à leurs royaumes en la personne de deux princes admirables, des rois accomplis, des législateurs illustres, et à l'Église des saints dont la vie peut servir de modèle à toutes les conditions. Également humbles, également droits, également purs, et ce qui est admirable, conformes en tout, et toujours, à la situation où les plaçaient les devoirs de leur position; éloignés de toute exagération, alliant l'aménité des mœurs, la pureté du cœur, l'austérité chrétienne, avec les plus tendres affections de la famille et les plus doux épanchements de l'amitié, — tels furent saint Louis roi de France et saint Ferdinand roi de Castille, fils de Blanche et de Bérengère.

Après l'illustration de la vertu et du talent, celle du malheur, — la mélancolique et douloureuse histoire de Blanche de Bourbon, immolée à la fureur de Pierre le Cruel; — La faiblesse du cœur, trop punie dans la destinée de la belle Éléonore de Guzman; l'héroïsme du dévouement admirable en l'épouse de Henri de Transtamare, qui seconda par le conseil et le cou-

rage l'épée de Duguesclin pour défendre la vie d'un époux, et lui donner une couronne.

Enfin vient la grande Isabelle, la couronne des reines. — A son règne commence l'unité catholique de l'Espagne et la seconde partie de notre ouvrage. Il faut étudier dans l'admirable livre de Prescott, l'histoire circonstanciée de Ferdinand et d'Isabelle.

Quoique protestant, et ayant à tracer le règne durant lequel s'est établi le tribunal de l'inquisition moderne, cet impartial et savant écrivain ne craint pas, dans sa juste appréciation, de louer Isabelle comme la femme la plus illustre peut-être qui se soit assise sur un trône, et, dans un parallèle achevé qu'il trace entre la grande Élisabeth d'Angleterre et la pieuse Isabelle d'Espagne, il donne non-seulement pour les vertus, la douceur, l'amabilité, mais encore pour le talent du gouvernement, la palme à Isabelle de Castille.

Les règnes qui suivent, dans cette seconde partie, appartiennent aux mémoires autant qu'à l'histoire; ils n'en ont que plus d'intérêt pour les jeunes lectrices curieuses des détails de la vie privée.

Les mémoires ne nous ont pas manqué pour les règnes contemporains de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche dans notre patrie, pour ceux de Louise de Savoie, d'Élisabeth Farnèse, et des reines assises sur le trône des successeurs de Philippe V.

Cette seconde partie nous a conduite jusqu'à nos jours et

nous avons cru devoir la faire suivre de quelques mots sur les reines de Portugal, dont l'histoire trouve sa place naturellement auprès de celle des reines d'Espagne.

Ainsi, s'il nous est permis de le dire, nous aurons donné à nos jeunes lectrices, par l'étude seule des *Reines*, un aperçu exact de l'histoire contemporaine de quatre royaumes, en publiant successivement *les Reines de France*, *les Reines d'Angleterre*, *les Reines d'Espagne* et *les Reines de Portugal*.

PREMIÈRE PARTIE.

REINES D'ESPAGNE

DE L'INVASION DES GOTHS A LA CONQUÊTE DES MAURES

ET

DE LA CONQUÊTE DES MAURES A L'UNITÉ CATHOLIQUE

SOUS LA GRANDE ISABELLE.

L'IMPÉRATRICE PLACIDIE

EN PREMIER LIEU REINE DES GOTHS EN ESPAGNE, ÉPOUSE D'ATAULPHE.

I

L'impératrice Placidie a été reine des Goths, avant d'être assise sur le trône des Césars, où seule, entre toutes les impératrices, elle a porté le titre d'*Augusta*.

Elle était fille de la vertueuse Flaccille et du grand Théodose, né en Espagne.

C'est une gloire pour l'Espagne d'avoir donné au monde en la personne de Théodose le Grand, et auparavant en celles de Trajan, d'Adrien et de Marc Aurèle les meilleurs et les plus illustres empereurs qu'ait eus l'empire Romain.

C'en est une aussi d'avoir donné dans la suite à la France chrétienne, la mère de saint Louis et la mère de Louis XIV.

Théodose tint pour la dernière fois le sceptre d'Auguste. Partagé avant lui en empire d'Orient et en empire d'Occident,

l'empire réuni dans ses mains, recouvra pour quelques années sous son administration glorieuse, la puissance qu'il avait perdue dans des temps d'anarchie.

Après lui, la division se fit de nouveau pour ne plus cesser [1]. Ses deux fils la fixèrent. Arcadius sous le titre d'empereur d'Orient fit sa résidence à Constantinople et gouverna la Thrace, la Macédoine, la Grèce (grande et petite Achaïe), les provinces d'Asie, l'Égypte. — Honorius, sous le titre d'empereur d'Orient, fit sa résidence à Rome ou plutôt à Ravenne et dut gouverner l'Italie, l'Illyrie, les Gaules, l'Espagne et l'Afrique; autant de provinces qu'il se vit enlever ou disputer par les Barbares. — Placidie, sœur de ces jeunes empereurs, était encore au berceau à la mort du

[1] Déjà à partir de Nerva qui adopta Trajan, de Trajan qui adopta Antonin, les empereurs, par l'adoption, se donnèrent des coopérateurs. C'était le second siècle de l'empire. Au troisième, après le règne ignominieux de Commode, la difficulté de gouverner ce vaste empire ouvrit la voie au désordre; chaque légion de l'armée élut son souverain; on vit jusqu'à trente empereurs à la fois; on appela ce siècle le siècle d'anarchie.

Des empereurs plus forts, sortis de cette anarchie, la firent cesser. Il y eut alors deux empereurs, quelquefois trois, qui se partageaient les provinces, et se faisaient nommer *Augustes;* ils s'associaient des lieutenants qu'ils nommaient des *Césars.* C'est ainsi que Constance Chlore, père de Constantin, avait été César.

Son fils, le grand Constantin, échappé comme par miracle à la mort, se fit élire; triompha et des Augustes et des Césars, fut seul empereur (306), transféra l'empire à Constantinople qu'il créa sur les fondements de Byzance, embrassa le christianisme, et fit de son règne une époque à jamais mémorable.

Après lui, il y eut tantôt trois, tantôt deux empereurs, quelquefois un seul, comme Julien l'Apostat, jusqu'à Valentinien, qui fut élu en 364.

Valentinien voulut partager l'autorité. Il cherchait un collègue. Un courtisan hardi lui dit : « Seigneur, si vous aimez l'empire, choisissez le plus digne; si vous aimez votre famille, vous avez un frère. »

Ce frère se nommait Valens; Valentinien le nomma empereur, et lui donna Constantinople, gardant pour lui Rome.

De ce jour, le partage en empire d'Orient et en empire d'Occident fut fixé.

Théodose le Grand réunit les deux sceptres dans ses mains (377). A sa mort (395), ils furent de nouveau et pour toujours séparés.

grand Théodose, son père [1]. Elle seule hérita de ses talents et rappela quelques-unes de ses qualités ; les empereurs étaient du nombre de ces princes dont la faiblesse ou la nullité, funeste en tout temps, accélère la ruine d'un état quand il a vieilli ou qu'un malheur le menace; voici le portrait que, de main de maître, Chateaubriand a tracé de ces princes : « Arcadius était petit, mal fait, laid, noir et bête; ses yeux étaient endormis comme ceux d'un serpent. Honorius était paresseux, faible et léger. »

Quels successeurs d'un empereur dont l'activité, la force et le génie n'avaient pas été trop pour la défense de l'empire incessamment menacé ! L'Orient n'eut pas trop à souffrir des atteintes des Barbares ; mais en Occident, le règne d'Honorius se passa tout entier à voir leurs ravages, et à composer avec eux, dans l'espérance vaine de retarder leurs progrès.

Honorius prodigua l'or pour acheter quelques instants de paix ; il but dans la coupe de l'humiliation pour conserver l'apparence d'un pouvoir sans honneur, — et, ce que n'avait fait aucun empereur, non pas même au temps des Galère, ou à celui des Claude et des Domitien, il mêla son propre sang à celui des Barbares, et ne craignit pas, à diverses reprises, de sacrifier sa sœur, et de la promettre à des ariens ou à des païens, afin de se faire des amis de ceux qu'il n'aurait dû recevoir qu'avec le fer.

Placidie se trouva à la hauteur de sa situation ; et dans des fortunes diverses, elle sut faire tourner à son avantage les circonstances en apparence les plus désespérées.

En 410, à peine âgée de quinze ans, elle tomba comme prisonnière avec les plus illustres dames romaines au pouvoir d'Alaric.

Ce chef des Visigoths [2] avait mis le siége devant la ville éter-

[1] 395.

[2] La nation gothique porta les noms de Goths : Ostrogoths ou Goths de l'est; Visigoths ou Goths de l'ouest.

Ils venaient probablement de la Scandinavie, où se retrouvent aujourd'hui les noms

nelle; on lui demandait grâce pour cette grande capitale : « Je n'agis pas de mon propre mouvement, dit-il; une voix me crie incessamment : marche! marche! — va contre Rome! »

On le supplia de faire miséricorde, en raison de cette multitude

de Gothie et de Westrogothie. Les Goths s'établirent d'abord, sous la conduite de leur chef Hermanrick, dans les plaines de la Sarmatie. La Vistule et le Borysthène* coulaient dans ces nouveaux domaines. Peut-être s'étendaient-ils à l'est jusqu'aux bouches du Tanaïs **; l'Ister *** les bornait au midi, la Baltique au nord.

Hermanrick avait quatre-vingt-dix ans quand il forma cet empire, en 250; il le gouverna trente ans. Agé de cent vingt ans, il n'avait perdu aucune de ses facultés; il était respecté de ses tribus, commandait une armée et montait à cheval, et dans un âge si avancé, c'est une mort violente qui mit fin à ses jours.

Les Huns, venus des confins de la Chine, firent vers 375 une première apparition sur la frontière de l'empire romain; Hermanrick, surpris, fut tué dans sa tente; les Goths furent dispersés. Après le départ des Huns, qui retournèrent dans leurs steppes d'Asie, ils se rallièrent; les uns sous le nom de Goths, demeurèrent dans la plaine; les autres, sous le nom de Visigoths, demandèrent à Valens, empereur d'Orient, asile au nord de l'Ister (475). Bientôt la guerre commença entre les Barbares et leurs hôtes; Valens fut défait sous les murs d'Andrinople (476). Il s'était réfugié dans une chaumière à laquelle on mit le feu.

Valentinien d'abord, le grand Théodose après lui, forcèrent la nation turbulente des Goths de demeurer sur les côtes de l'Illyrie, où ils étaient arrivés après avoir ravagé la Grèce. Là on les distingua sous le nom de *Visigoths* ou Goths de l'ouest (West-Goths), pour les distinguer de leurs compatriotes restés plus à l'est, au midi de la Pannonie, et qu'on appela Ostrogoths (Ost-Goths), Goths de l'est.

Le nom d'empire goth désigne la fondation, éphémère, mais gigantesque d'Hermanrick.

Le nom de royaume des Visigoths désigne la monarchie fondée par Ataulphe et Wallia en Gaule et en Espagne, à la suite de l'invasion d'Alaric en Italie. (*Voyez* la note, page 5.) La partie de la Gaule fut conquise peu à peu par les rois Francs. La monarchie visigothique d'Espagne dura trois cents ans et fut l'origine de la monarchie espagnole.

Le nom de royaume des Ostrogoths convient à un royaume rendu célèbre par son fondateur Théodoric le Grand; mais qui ne dura que quarante-huit ans. Fondé en 413,

* Aujourd'hui Dniéper.

** Don.

*** Danube.

de personnes qui peuplaient la ville impériale. « Plus l'herbe est drue, mieux elle se fauche ! » répondit-il. Cependant cette inflexibilité céda à l'appât de l'or et de l'argent. Rome racheta la vie de ses citoyens au prix de ses trésors, de ses moissons et de ses vins ;

Cinquante mille livres pesant d'or ;

Trente mille livres d'argent ;

Quatre mille tuniques de soie ;

Trois mille peaux teintes en écarlate ;

Trois mille livres d'épiceries et de poivre.

Après tant de sacrifices, elle dut subir plus tard les horreurs d'un pillage [1].

il fut détruit par Bélisaire en 535. Le siége en était en Italie, où il fut remplacé par le royaume des Lombards, et par l'exarchat de Ravenne.

Les Goths, ainsi raméfiés, ont donné leur nom à une architecture longtemps méprisée, mais aujourd'hui citée pour son élégance et sa légèreté.

[1] Rome fut prise deux fois par les Barbares dans le v^e^ siècle ; en 410 par Alaric, chef des Visigoths ; en 454 par Genséric, chef des Vandales. Ces deux siéges forment deux épisodes effrayants d'horreur et d'intérêt.

Étrangère à l'histoire propre de Placidie, si on considère cette princesse comme reine d'Espagne, l'invasion d'Alaric mérite d'être lue en détail. En voici quelques traits :

Le siége de Rome par Alaric dura un an à deux reprises ; c'est au commencement qu'il imposa aux Romains les conditions qu'on a lues pour leur laisser la vie ; il s'éloigna ensuite et alla en Toscane ; puis revenant sous prétexte qu'on ne lui payait pas tout ce qui était convenu, il la réduisit à une famine si horrible, qu'un jour le peuple s'écria à l'amphithéâtre : « Qu'on mette en vente la chair humaine, et qu'on en fixe le prix ! » A la fin, une femme veuve, riche, et ayant compassion d'une si grande misère, fit ouvrir secrètement une porte, et Alaric entra.

Alaric commanda le pillage, mais ordonna de respecter les églises, et déclara sacrée la personne de ceux qui s'y réfugieraient. Des soldats mirent le feu à beaucoup de maisons, tuèrent, égorgèrent. Ils se présentent à la maison où étaient gardés les vases sacrés de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Ils les demandent. « Je ne puis vous les donner, dit une pieuse matrone qui les gardait ; ils ne sont pas à moi ; ils appartiennent à saint Pierre et à saint Paul ; comme je ne puis les défendre, je vous les abandonne ; mais c'est aux saints apôtres et à Dieu que vous en répondrez. »

Les soldats n'osent point entrer, et vont prévenir leur général de ce qui se passe.

Alaric ordonne qu'on respecte les vases sacrés, et qu'on les porte à l'église. Il veut

L'indolent Honorius était cependant enfermé dans la forteresse de Ravenne, réputée inexpugnable, défendue qu'elle était d'un côté par un mont, de l'autre par la mer. — Quand on entra dans son appartement en jetant ce cri de détresse : « Seigneur, *Rome est perdue !* » — il leva la tête avec un effroi et un chagrin piteux ; « *Rome !* reprit-il, il n'y a pas une heure qu'elle a mangé dans ma main ! » Il parlait d'une petite poule favorite qu'il soignait lui-même.

Pendant ce temps, le Tibre recevait le corps des vierges chrétiennes qui avaient préféré leur honneur à leur vie ; de farouches soldats emmenaient captives les plus illustres dames romaines ; et Placidie même, la sœur des Césars, dans l'éclat d'une beauté à peine épanouie, pleine d'effroi, et en pleurs, était assise sous la tente d'Ataulphe, frère d'Alaric.

Le chef barbare, dans la répartition des prisonniers, avait laissé la sœur d'Honorius en partage à son frère. Ataulphe n'eut pas plutôt vu la princesse, qu'une passion vive et durable s'alluma dans son cœur.

Celui de sa captive resta d'abord fermé pour lui. — Peu à peu cependant Placidie ne put voir, sans en être touchée, tout ce que le désir de lui plaire inspirait à Ataulphe. Elle lui voyait adopter les manières et même les vêtements des Romains ; — pour elle il adoucissait ses mœurs et celles de ses soldats ; — jamais il ne paraissait en sa présence qu'avec les marques d'un respect, dont il

que la basilique de Saint-Pierre serve d'asile et que la personne des réfugiés y soit sacrée. Pour protéger la translation des vases saints, il ordonne qu'on donne une escorte considérable. Les chrétiens avertis s'assemblent, et ce fut un spectacle curieux et magnifique de voir une longue suite de soldats, qui, tenant d'une main l'épée nue et soutenant de l'autre les vases précieux qu'ils portaient sur leurs têtes, marchaient avec une contenance respectueuse au milieu du désordre, et formaient une file éclatante. Les chrétiens chantaient des hymnes de concert avec les Barbares. Plusieurs païens même, pour sauver leur vie, se mêlaient à eux, et cette procession avait l'air d'un triomphe.

était visible que le principe avait sa source dans le sentiment le plus sincère.

Ce n'était pas le désir seul d'arriver à séduire sa captive, et à triompher enfin de ses résistances; c'était l'aveu de la supériorité de la civilisation sur la barbarie, et l'effort d'un esprit convaincu qui désirait embrasser une vie nouvelle et la faire embrasser à ceux qui dépendaient de lui.

La jeune captive finit par ne point regarder une telle conquête comme indigne de ses soins; elle donna à un barbare, qui, pour elle, voulait cesser de l'être, l'espérance qu'elle deviendrait un jour sa compagne; et il lui promettait de payer ce bonheur par le don d'un empire.

Ataulphe, qui succédait à Alaric[1] dans le commandement de l'armée victorieuse des Goths, et qui voyait l'impéritie d'Honorius, regardait en effet comme facile la conquête sérieuse de l'Italie entière, avec un établissement qui, de la Péninsule, se serait étendu sur les provinces. — Il aurait remplacé l'empire romain d'Occident par un empire gothique et aurait joué le rôle d'un autre Cyrus ou d'un autre Alexandre; telles étaient les pensées que roulait dans son esprit le barbare qui s'était fait l'adorateur de la fille du grand Théodose. Mais de si grands projets trouvèrent un obstacle invincible parmi les amis mêmes et les sujets du jeune roi; lui seul entre les siens était touché des avantages de la civilisation romaine; ce qui faisait l'objet de sa plus haute admiration, était odieux aux Goths, qui confondant la mollesse avec l'urbanité, méprisaient trop celle-là pour vouloir consentir à adopter celle-ci. — Leurs habitudes grossières, mais sans mélange de luxe et d'oisiveté, leur paraissaient bien préférables à la culture des lettres et au goût des arts. — Ataulphe dut renoncer à l'espoir de fondre jamais les deux peuples, et de voir ses Goths adopter la

[1] Mort à Cosenza en 410, l'année même où il prit Rome.

civilisation romaine. — Cette entreprise était réservée au grand Théodoric [1] à la fin du siècle ; encore ce prince n'y réussit-il qu'à demi.

Ataulphe dut renoncer à son projet ; alors il offrit à sa belle captive le titre de reine, et demanda à Honorius, avec la main de Placidie, le midi des Gaules, à titre de royaume, et à charge de le défendre contre les autres Barbares.

Les négociations durèrent une année entière qu'Ataulphe passa avec sa prisonnière dans les domaines que les Visigoths avaient reçus des empereurs sur les côtes de l'Illyrie. — De plus en plus épris, après la longueur d'une négociation inutile, il en vint hâter la conclusion en Italie, et emmena Placidie à Narbonne, capitale de la Gaule Narbonnaise que lui abandonnait Honorius. Mais vainement pressait-il le consentement de l'empereur à son union ; soit reste de préjugé qui n'admettait pas l'alliance d'une romaine illustre avec un barbare, soit engagement pris avec un de ses généraux que nous allons nommer, Honorius différait chaque jour sous de nouveaux prétextes. On dit que dès lors ce consentement n'était plus qu'une formalité et que Placidie et Ataulphe s'étaient mariés en Italie à leur retour d'Illyrie. A la fin Honorius cessant de prendre des ménagements, réclama ouvertement sa sœur. Il l'avait promise à Constance, qui allait veiller au maintien des clauses du traité. Le roi barbare ne parut faire aucune opposition à la demande, que lui faisait l'empereur, de renvoyer Placidie à Ravenne ; mais quand fut venu le moment de remettre la princesse entre les mains de l'ambassadeur, qui n'était autre que

[1] Théodoric avait été élevé à la cour de Zénon, empereur d'Orient, où il était venu enfant comme otage, lors d'un traité fait avec Théodemir son père, qui dominait en Pannonie, au midi de la Hunnie. En 493, il obtint de Zénon la permission d'aller combattre Odoacre, roi des Hérules. Il y fonda un royaume ostrogoth (*Voyez* la note, page 4) qui subsista jusqu'à 537. Il fut détruit par Bélisaire et Narsès, et remplacé par le royaume des Lombards.

Constance lui-même, Ataulphe réclama la remise d'une certaine quantité de blé qu'Honorius devait lui livrer; il savait bien que ce blé n'était pas prêt. — Constance s'excusa: « Je ne donnerai point la princesse, dit le barbare avec fermeté, que l'empereur n'ait tenu ses promesses; et d'ailleurs, qu'il reprenne ou donne à son gré son consentement, j'ai le seul consentement auquel je tienne : celui de Placidie me suffit ; je l'ai obtenu, il est temps de célébrer une union si longtemps remise. »

Constance ne put rien répliquer, et les fêtes nuptiales eurent lieu à Narbonne. Ces noces de la sœur d'un empereur romain avec un roi Goth, célébrées dans la Gaule romaine, se firent avec une pompe dont la renommée est parvenue jusqu'à nous. Ataulphe rendait à sa belle fiancée une partie des trésors enlevés à Rome par Alaric, et il y joignait les trésors des Goths. — La nouvelle épousée, assise sur un trône resplendissant, à côté de son époux vêtu à la romaine, et couvert de pourpre comme un empereur, vit défiler devant elle, deux à deux, cent esclaves qui fléchissaient le genou devant sa majesté souveraine, et lui présentaient un don de leur maître ; ce don, c'était un bassin d'or rempli de choses précieuses. — Cinquante bassins lui furent ainsi offerts, avec des richesses inouies: — des bracelets, des girandoles, des colliers, des anneaux, des cachets, des couronnes, des diadèmes, des épingles surmontées de diamants, de perles, de rubis, de figures ciselées; — le plus remarquable de ces dons fut une table faite d'une seule émeraude, entourée de perles d'une incomparable beauté, et soutenue par trois cent soixante pieds d'or massif ciselés avec une délicatesse féérique, pas une seule ciselure ne se reproduisant; le tout fut couronné par l'offrande d'un dernier bassin en or, dit le Bouclier de Minerve et pesant cinq cents livres. — Les esclaves qui présentaient des dons si magnifiques étaient donnés eux-mêmes à cette illustre maîtresse qui trouvait à la cour d'un époux barbare une richesse inconnue

même à la pompe romaine. — Mais que de singularités et de contrastes à cette cour des Goths! Paul Orose en fait des récits qui nous surprennent; il peint le costume des Romains, les manières des Goths et des Bourguignons mêlés à cette fête; la figure que faisait l'ambassadeur Constance assistant au mariage de son rival avec la sœur de l'empereur; celle d'un certain *Olybrius*, empereur déchu [1], qui, vêtu de la pourpre impériale, chanta l'épithalame du festin. Ainsi Placidie devint reine des Goths. Elle avait converti son mari à l'urbanité et à la civilisation romaine. C'était peu pour Placidie, dévouée aux intérêts de l'empire malgré les plaintes qu'elle avait à faire contre son frère, d'avoir écarté les périls de l'Italie, et d'avoir donné un défenseur à Rome, en armant Ataulphe contre Jovin [2]; elle lui persuada de rendre Narbonne à l'empereur, et d'aller en Espagne chercher une conquête glorieuse. Ataulphe lui complut en tout, et, de bonne foi, se fit une politique d'entretenir l'harmonie entre lui et l'empire, de se créer une royauté indépendante en Gaule et en Espagne, et de civiliser les Goths autant que le lui permettaient leurs goûts demeurés barbares.

Voici ce que dit Paul Orose à cet égard : « Il me souvient d'avoir » été présent à une conversation où un citoyen de Narbonne, qui » avait servi sous Théodose le Grand, et qui était un homme vrai » et sage, racontait ce qui suit au prêtre Jérôme [3], à Bethléem en » Palestine. Moi qui parle, lui disait cet officier, étant dans ma » patrie à Narbonne, j'ai eu beaucoup de part à la confiance du » roi Ataulphe; et plusieurs fois, — faisant serment qu'il n'avan- » çait rien qui ne fût vrai, — ce prince m'a dit : « Quand mon

[1] Olybrius avait été associé à l'empire par Honorius, qui lui avait ensuite retiré la pourpre. Ainsi en fut-il de plusieurs autres.

[2] Jovin s'était fait nommer empereur dans la Gaule.

[3] Saint Jérôme.

imagination et mon courage avaient encore toute leur force, j'ai souhaité avec passion d'éteindre le nom romain sur la terre, et de lui substituer le nom des Goths.

» Mon idée était alors de faire de ma nation, la nation dominante dans le monde et que l'empire romain devînt l'empire gothique.

» Ainsi je n'aspirais pas à moins qu'à devenir, de même qu'Auguste, la souche d'une nouvelle tige d'empereurs.

» Mais, d'un côté, j'ai reconnu que mes Goths étaient d'un caractère trop dur et trop violent pour s'accoutumer à porter le joug des lois civiles, et, de l'autre, j'ai réfléchi qu'un État où les lois civiles ne sont pas respectées par tous les sujets ne peut pas subsister ; de ce moment, j'ai compris que mon salut et ma gloire consistaient à employer les armes des Goths pour rétablir, et même accroître la puissance de l'empire romain.

» Dès que je ne saurais venir à bout d'en changer la constitution, j'en veux être le restaurateur ; et je désire que l'avenir me célèbre en cette qualité. »

« — Voilà, poursuit Orose, les paroles propres du roi Ataulphe, telles qu'elles ont été rapportées en ma présence par un homme digne de foi, qui les lui avait entendues plusieurs fois répéter. C'est ce qui engagea ce prince à suspendre toutes sortes d'hostilités et à rechercher la paix. Son épouse Placidie, qui joignait à un esprit perçant beaucoup de religion, n'avait pas peu contribué à le faire entrer dans ces sentiments pacifiques [1]. »

Ataulphe régnait des rives du Gard et du Rhône à celles de l'Océan ; du bord de la Méditerranée aux rives de la Loire ; la Garonne avec ses nombreux affluents coulait dans ses domaines ; les Cévennes au nord séparaient ses États des terres conquises par les Burgondes [2] ; les Pyrénées, de l'Espagne, où depuis plu-

[1] Paul Orose, cité dans *l'Art de vérifier les dates*.

[2] Depuis l'an 409.

sieurs années les Suèves, les Vandales et les Alains se disputaient un pays malheureux. Les horreurs commises contre les Espagnols avaient renouvelé les horreurs des siéges de Sagonte et de Numance. On avait vu des mères dévorer leurs enfants.

Les dissentions des vainqueurs et les cris des vaincus appellent le jeune roi, qui veut ceindre d'une nouvelle couronne le front d'une épouse adorée, et qui se propose de fonder sur la péninsule illyrienne un royaume gothique. — L'ambition et l'amour lui font rêver des jours de gloire; son armée est partout victorieuse. Pampelune et Barcelone lui ouvrent leurs portes. Mais le deuil, pour la première fois depuis qu'il a placé son bonheur auprès de Placidie, vient affliger son cœur; il marche précédé d'un cercueil; ce sont les restes embaumés d'un enfant chéri, d'un fils premier né, que des guerriers vêtus de noir portent devant les deux époux. Cette perte a déchiré le cœur de Placidie; la jeune mère a vu un présage douloureux dans la mort de son premier né; Ataulphe, selon un usage de son pays barbare, veut que partout le cercueil d'argent le précède et annonce la perte qu'il a faite. Il s'arrête dans la ville de Barcelone; — Ataulphe préludait à de nouvelles conquêtes, et préparait son armée pour s'avancer vers le midi.

A sa cour se trouvait un bouffon qu'il avait emmené à cause de son esprit. C'était un nain, affreux de visage, qui avait appartenu en qualité d'esclave à un seigneur goth mis à mort par les ordres du roi. Ce nain avait conservé le souvenir de son ancien maître; en cela il était louable, mais le désir de le venger lui inspirait la pensée d'épier à la cour du nouveau un moment favorable. Pour y réussir il fallait tromper le roi, le réjouir, surprendre sa familiarité et se rendre nécessaire; le nain y était parvenu; partout il suivait Ataulphe. Un jour il l'accompagnait à l'un de ses haras: tandis que le roi était attentif à examiner l'état des chevaux, le nain se glisse entre ses jambes, lui fait perdre l'équilibre et le poignarde.

Ainsi mourut Ataulphe et furent renversés ses projets. Il avait régné quatre ans sur les Gaules ; à peine venait-il d'inaugurer son règne en Espagne, mais ce peu de temps avait suffi pour jeter les fondements de la monarchie espagnole.

Un royaume goth était fondé, et précédait de quelques années le royaume des Francs en Gaule. — Aujourd'hui les Espagnols et les Français sont les seuls peuples dont l'origine remonte directement à l'invasion des Barbares dans l'empire romain.

Placidie avait été la première reine des Goths en Espagne, souveraine dans le pays qui avait donné le jour au grand Théodose. — Mais quel revers dans sa destinée ! Reine ce matin, reine enviée et glorieuse, veuve ce soir, celle qui, captive une première fois, avait vu ses fers se changer en sceptre, allait sentir pour un temps toute l'amertume de la servitude.

Le traître qui avait assassiné Ataulphe travaillait pour le frère de son ancien maître, et celui-ci, dans le trouble du premier moment, eut assez de crédit pour se faire nommer roi ; mais c'était un barbare sans humanité ;—il fait de Placidie une esclave, la dépouille de tous ses biens, cherche à l'humilier, et la force de marcher à pied et enchaînée en avant des bêtes de somme. — Ainsi Placidie va sortir du pays où elle a été saluée reine. Les détails de cette illustre misère ont été transmis à la postérité comme un exemple frappant des vicissitudes des grandeurs humaines : — sans linge pour changer, sans chaussure à ses pieds, couverte d'une laine en lambeaux, Placidie était maltraitée par des valets qui avaient ordre de lever sur elle le fouet destiné à faire marcher les chevaux qu'elle précédait à pied. — De ces valets, esclaves eux-mêmes, les uns, tout barbares qu'ils étaient, respectaient la veuve de leur ancien roi, et lui témoignaient de la compassion ; les autres se faisaient une gloire de servir le nouveau prince en insultant leur reine. — Selon les uns, cette humiliation dura sept jours pour la veuve d'Ataulphe ; selon les autres elle se prolongea durant deux

mois. — C'est la durée du règne éphémère de Sigéric qui fait cette différence : soit au bout de sept jours, soit au bout de deux mois, Wallia, seigneur qui avait épousé une sœur d'Alaric et d'Ataulphe, parvint sans peine à se faire un parti assez puissant pour renverser l'usurpateur. Il se fit proclamer, et son premier soin fut de délivrer Placidie, de lui rendre sinon tous ses trésors, du moins une suite et des biens conformes à son rang, et de la laisser libre à sa cour. Bientôt il lui rendit une liberté entière, et sur sa demande la fit escorter jusqu'aux limites de ses États où une ambassade romaine vint la chercher pour la conduire à Rome.

II

Placidie n'est plus reine ; mais le royaume des Visigoths en Espagne commence ; Wallia y fonde un empire durable. — Nous y reviendrons. Quant à la princesse qui avait eu une si grande influence sur un prince barbare, elle a, dans la suite, gouverné l'empire d'Occident, non sans mérite, dans les circonstances désastreuses qui enlevèrent à cet empire une à une toutes ses provinces. — De retour à Rome, elle épousa contre son gré le comte Constance, à qui Honorius l'avait naguère promise. Cette union, formée sous de tristes auspices, puisque Placidie ne pouvait bannir de son cœur le souvenir de son premier époux, fut dans la suite moins malheureuse que ne le présageaient ses commencements ; — mais telle était sa destinée, qu'à vingt-cinq ans Placidie était veuve pour la seconde fois. Le comte Constance en mourant la laissait mère de trois enfants, dont l'aîné se nommait Valentinien. L'espérance de Constance en épousant la sœur de l'empereur, était d'a-

voir, par cette alliance, des titres sinon des droits à l'empire. Il avait en effet été associé à Honorius. Ces titres passèrent à son fils, neveu d'Honorius.—Ici un nuage se répand sur la vie de Placidie ; on la voit quitter la cour d'Honorius pour se retirer avec ses enfants auprès de son neveu Théodose II, à Constantinople [1]; elle avait à se défier d'Honorius.—A la mort de cet empereur, arrivée en 432, elle se hâta de ramener son fils qui fut proclamé empereur ; et par un privilége unique dans les annales de l'empire, elle reçut du sénat et du peuple le titre d'*Augusta*. L'impératrice Placidie gouverna avec Valentinien III, pendant dix-neuf ans. — Deux hommes de talent l'aidèrent à défendre les provinces, mais la rivalité qui les divisa devint fatale à l'empire.

Aétius commandait en Gaule les milices romaines, et défendait les restes du territoire contre les Barbares ; sa politique le liait quelquefois aux uns pour l'aider à triompher des autres. Depuis l'an 420, le nord de la Gaule : Tournay, Bavay, Cambray, Trèves étaient occupés par les Francs qui avançaient vers la Somme, après avoir soumis les rives de l'Escaut.

Le midi entre la Garonne et les Pyrénées était aux Visigoths ; l'ouest, c'est-à-dire les rives de la Saône et du Rhône aux Bourguignons ; Paris et le centre, Arles et la Provence aux Gallo-Romains. — L'Italie entière était maintenue par la vigueur d'Aétius et l'habilité de l'impératrice. Valentinien III grandissait sous l'aile de sa mère, mais faible, sans talent, et malheureusement enclin au vice.

Il restait encore à l'empire une belle province, l'Afrique sous la garde du comte Boniface. Quant à l'Espagne, le nord était conquis par les Visigoths sur les Alains, l'est était encore occupé par les Suèves, et le midi était parcouru en tous sens par Genséric et ses Vandales.

[1] Arcadius était mort en 508, laissant l'empire à Théodose son fils, âgé de onze ans. Sophie, sœur ainée du jeune empereur, eut la régence ; ce fut une princesse de mérite.

Boniface, en Afrique, était l'ami et le fils spirituel de saint Augustin, dont les vertus faisaient la gloire et l'ornement de cette belle province. Son nom a immortalisé la ville d'Hippone; et sa naissance a rendu célèbre la ville de Tagaste. Ses saintes reliques, aujourd'hui rendues au diocèse qu'il a gouverné, y protégent une chrétienté nouvelle; et les voies de la Providence, qui a maintenu l'Église universelle et fait triompher la foi, par ces Barbares mêmes qui semblaient la menacer, confirment les paroles de saint Augustin au moment où il défendait la religion chrétienne accusée injustement par les païens. L'invasion des Barbares n'est plus pour nous qu'une époque qui marque le berceau des nations européennes, telles que nous les voyons aujourd'hui. Au temps où elle eut lieu, c'était un horrible fléau qui paraissait menacer le monde d'une ruine totale. Saint Augustin gémissait des calamités publiques et écrivait ces belles pages qui justifient les voies de la Providence; car les païens, dans des jours si malheureux, accusaient les chrétiens d'avoir causé tous leurs maux, et disaient que les dieux se vengeaient de l'abandon de leurs temples.

Le comte Boniface défendait de son épée le pays que saint Augustin évangélisait, et cette riche province paraissait par son éloignement être pour longtemps à l'abri des invasions. La jalousie vint troubler cet heureux état. Comme le dit plus tard le grand Sully : « Rien n'est plus difficile que de se défendre d'une trame ourdie de main de courtisan ; » Aétius voulut perdre Boniface. Il écrivit à l'impératrice que le comte Boniface voulait se rendre indépendant et se former un État dans sa province d'Afrique, que c'était pour ce motif qu'il s'y était rendu si populaire : « En témoignage de la vérité de cet avertissement, dit Aétius, en finissant sa lettre, que votre excellence écrive au comte pour le mander près d'elle; vous verrez qu'il ne viendra pas. »

En même temps le perfide écrivait à Boniface : « Vous avez à » la cour des ennemis qui veulent vous perdre; si l'impératrice

» vous mande auprès d'elle, gardez-vous de vous rendre à son » appel. »

Gensériс appela Boniface, et Boniface refusa d'aller à Rome. Ainsi l'impératrice crut le comte coupable, et le comte se crut desservi auprès de sa souveraine.

Mais les suites de cette erreur furent terribles. Placidie, abusée, rappelle le gouverneur pour lui ôter son gouvernement. Boniface avait épousé une nièce de Gensériс, roi des Vandales; il a l'imprudence d'appeler Gensériс en Afrique. Le Vandale a bientôt préféré les plaines de Carthage à la péninsule espagnole où il est en lutte avec les Goths et les Suèves; la perfidie d'Aétius se découvre; Boniface voit, mais trop tard, la faute qu'il a commise; il meurt dans les bras de saint Augustin, avec la douleur d'avoir amené les Barbares dans sa province. Le grand évêque, dans sa ville assiégée, demande à Dieu de mourir avant d'avoir vu entrer les Vandales. Sa prière est exaucée; mais la province entière est enlevée à l'empire. Gensériс y fonde un royaume pour ses Vandales. Chaque année, au retour du printemps, il met en mer une flottille, et quand le pilote lui demande la route : « Va, dit-il, vers ceux que Dieu veut punir. » Ainsi il menace tour à tour, et ravage la Sardaigne, la Corse, Malte, les villes de Sicile. C'est en 429 que l'Afrique fut détachée de l'empire. Placidie ressentit vivement la trahison d'Aétius, mais les services que lui rendait ce général dans sa province l'empêchèrent de le rappeler et de le punir. En 451, il délivra Orléans assiégée par Attila, et contribua, dans les plaines de Châlons, à la défaite de ce terrible ennemi, qui s'appelait lui-même le fléau de Dieu.

III

C'était en 451, l'impératrice Placidie venait de mourir. Valentinien III avait trente-deux ans. Il ne sut pas régner seul ; son premier acte fut une faute, et une action barbare ; de sa propre main il coupa la tête à Aétius, comme si les grandes actions et les services d'un tel général ne l'avaient pas mis au-dessus des châtiments. A son tour, Valentinien III périt assassiné de la main de Maxime dont il avait déshonoré la femme.

L'empire se débattit sous ses empereurs jusqu'à ce qu'Odoacre, chef des Hérules, ayant déposé le dernier de tous qui se nommait Romulus Augustulus, dédaigna un titre tombé dans le mépris, et aima mieux fonder, en Italie, un royaume des Hérules, que d'y être couvert de la pourpre impériale. Alors [1] de l'empire d'Occident il ne resta rien. Partout s'établirent des Barbares, les uns par une royauté éphémère, les autres pour fonder des monarchies durables.

Telles furent celle des Francs en Gaule et des Visigoths en Espagne.

Il a fallu voir la destinée de l'impératrice Placidie avant de passer aux autres reines des Goths en Espagne.

Le royaume fondé par Ataulphe dura de 413 à 712. Durant ce temps il passa de l'arianisme à la foi catholique. En 712, conquise par les Maures, l'Espagne chrétienne parut anéantie pour toujours ; mais un petit nombre de braves, retranchés derrière les Asturies, sous la direction de leur chef Pélage, y conservèrent avec la

[1] 476.

nationalité, la fidélité religieuse, et devinrent le noyau autour duquel se formèrent plusieurs royaumes qui reconquirent pied à pied leur territoire, jusqu'à la complète expulsion des Maures, en 1492.

Comme il serait impossible que des biographies sèches, et pour la plupart desquelles manquent les documents, pussent intéresser, nous nous servirons des principaux événements de l'Espagne comme d'un fil conducteur qui nous permettra de glisser sur les vies indifférentes et de développer les autres. Notre cadre nous laisse le choix des faits les plus saillants, et nous permet de mettre dans l'ombre ceux qui ont moins d'intérêt.

THÉODOGOTHE

FEMME D'ALARIC II.

QUELQUES MOTS SUR LES ROIS VISIGOTHS, DE WALLIA A AMALARIC [1]

I

Wallia qui avait puni Sigeric de ses forfaits, régna avec gloire sur l'empire naissant, fondé par Ataulphe. Il demeura l'allié des Romains, combattit les Vandales, les Suèves, les Alains, en Espagne, et reçut de l'empereur Honorius la confirmation du don fait à Ataulphe des provinces de la Gaule, de Toulouse à l'Océan.

[1] 417 à 537.

Il mourut à Toulouse, pleuré des Goths, et ne laissant d'une femme, que l'histoire ne nomme pas, qu'une fille unique, mariée à Ricimer, Suève, qui devint patrice de l'empire d'Occident, dont il accéléra la ruine.

D'Ataulphe à Amalaric, époux de Clothilde, fille de Clovis, on compte huit rois Goths; les noms mêmes de leurs femmes ne nous sont pas connus, à l'exception d'une seule, Théodogothe, femme d'Alaric II. Quant aux rois, quelques-uns eurent de la célébrité, Théodoric[1], le successeur de Wallia, appelé au trône par l'élection, ayant rompu la paix avec les Romains, ne put lutter contre Aétius, et leva le siége d'Arles qu'il avait commencé[2]; mais en l'absence du général romain, il prit[3] des places importantes, entre Toulouse et Narbonne; réduit une fois à la dernière extrémité par Litorius, il a recours à la prière. Saint Orens, évêque d'Auch, adresse ses supplications au Seigneur; Litorius est vaincu et fait prisonnier. Théodoric, vainqueur, jouit de sa gloire jusqu'en 451. C'est lui qui régnait lors de l'invasion d'Attila. Le danger commun ayant réuni les Romains et les Barbares, Goths, Burgondes et Francs battirent Attila dans les plaines de Châlons. Théodoric perdit la vie dans sa victoire. Avancé en âge, mais plein de feu et de vigueur, courant de rang en rang pour animer les soldats, il fut abattu de cheval et foulé aux pieds de ses cavaliers. Ce fut un officier ostrogoth, nommé Aadge, de la race des Amales, qui le perça d'un dard.

Ses fils Thorismond, Théodoric, Frédéric, Euric, Rotemo et Himmeric lui survécurent; les deux aînés portèrent successivement la couronne; de ses deux filles, l'une avait épousé un roi des Suèves, l'autre le farouche Huneric, fils de Genséric, roi des

[1] Il est nommé Théodème, Théodore et Theudo. Il ne faut pas le confondre avec Théodoric le Grand, qui fonda le royaume des Ostrogoths en Italie, en 493.

[2] 425.

[3] 436.

Vandales ; ce prince la soupçonna de trahison, lui fit couper le nez, et en cet état la renvoya à son père.

La femme de Théodoric n'est pas connue.

A Théodoric succéda son fils aîné Thorismond [1], assassiné deux ans après par Théodoric II [2]. Si le crime de fratricide pouvait être éloigné de la pensée, on louerait Théodoric II. — La victoire couronna toujours ses efforts ; mais il périt lui-même, assassiné par son frère Euric, après un règne de treize ans [3]. — Ainsi fut-il frappé par la justice du ciel. Il avait quarante ans.

Sa cour avait été magnifique, son cœur intrépide dans la guerre, son esprit occupé de grands projets, sa politique habile, dans un temps où la barbarie confondait l'habileté avec la cruauté et la perfidie : voici le tableau que fait de cette cour barbare, Sidoine Apollinaire, prélat de mérite, orthodoxe pieux, et l'une des lumières laissées dans notre Gaule en ces jours de calamités [4].

« Je suis depuis deux mois à Bordeaux, où je n'ai encore eu qu'une audience de Théodoric, écrit Sidoine Apollinaire ; mais s'il me donne si peu de temps, c'est qu'il ne lui en reste pas beaucoup à lui-même, au milieu des occupations sans nombre que lui donne l'univers subjugué.

» On voit ici les Saxons et les Sicambres (les Francs) qui s'y rendent en foule pour recevoir ses ordres.

» On voit se promener dans cette ville les Hérules qui habitent à l'autre extrémité de l'Océan.

» Les Bourguignons fléchissent le genou devant Théodoric pour qu'il leur permette de vivre en paix.

[1] 451.

[2] 453.

[3] 466.

[4] J'engage mes jeunes lectrices à lire, dans *les Saintes de France*, la vie de *sainte Geneviève*, et celle de la mère de *saint Rémy*. Elles sont contemporaines de l'époque que nous retraçons, et jetteront quelque lumière sur l'état de la société et de l'Église durant ces longues années, appelées par saint Remy *le temps des calamités*.

» Les Ostrogoths, fiers de sa protection, prennent des forces, pressent les Huns, leurs voisins [1], et achètent le droit de se révolter contre eux par les hommages qu'ils rendent aux Visigoths.

» Les Romains, eux-mêmes, attendent de lui leur salut; et, si l'on entend gronder quelque orage dans le Nord, c'est la protection de Théodoric que l'on invoque contre les nations scythiques.

» C'est la Garonne qui défend le faible Tigre; — le Parthe, le fier Arsacide sollicite et achète son alliance. Il oublie ici qu'il est parent du soleil et des étoiles; il joue le rôle d'un mortel ordinaire, lorsque effrayé des préparatifs qui se font sur le Bosphore, il s'attend à chaque instant à être forcé derrière les bords escarpés de l'Euphrate.

» Voilà de quoi Théodoric est occupé, et ce qui l'empêche de me donner audience. »

Euric, successeur de Théodoric, ne fut pas moins puissant, et fit plus de conquêtes, étendant à l'est ses possessions en Gaule [2], et achevant, en la consolidant, la conquête de l'Espagne; il y resta maître de tout le territoire, à l'exception de la Galice, où les Suèves se tinrent retranchés.

Mais ce prince arien fit un tort considérable à l'Église catholique en ne permettant pas qu'on donnât de successeurs aux évêques morts, ce qui privait les peuples de pasteurs et d'enseignement, et laissait un vaste champ aux évêques ariens.

Faute de pasteurs et de prêtres les temples demeuraient fermés, les fidèles étaient privés de sacrements, et la foi du peuple était exposée aux séductions de l'hérésie.

[1] Depuis Attila, les Huns avaient fait leur séjour en Pannonie; les Ostrogoths habitèrent le midi de cette contrée. Théodomir, père de Théodoric le Grand, fit alliance avec l'empire d'Orient, et envoya son fils à la cour de Zénon pour y servir d'otage.

[2] 472-475, en Aquitaine.

II

C'est en cet état que Clovis, en montant sur le trône[1], trouva le royaume des Goths. — Trois puissances se partageaient les Gaules; les Burgondes, les Francs et les Visigoths. Les Gallo-Romains y défendaient comme ils pouvaient, sous la conduite de quelques comtes ou patrices, le peu de villes non encore possédées par les Barbares; attentifs aux besoins spirituels de ces populations chrétiennes, les évêques orthodoxes voyaient avec une douleur croissante l'arianisme menacer, avec l'invasion des Goths, tout le midi; et avec celle des Burgondes tout l'ouest de la Gaule. Ils espérèrent mieux des Francs encore païens; leur attente ne fut pas trompée : la conversion de Clovis donna au monde le premier roi chrétien, et fit de la France la fille aînée de l'Église.

Honneur à notre France! de Tolbiac à Sébastopol, des croisades de Jérusalem aux missions de l'Océanie, des cloîtres de Saint-Benoît à l'institut de Saint-Vincent de Paul, toujours on la voit la première à propager le bien, aider à porter la lumière dans le monde.

III

Euric mourut en 484. Le premier, il avait donné aux Goths des lois écrites. Il avait beaucoup conquis, son fils devait beaucoup perdre.

[1] 480.

Né d'Euric et de Ragnohilde, Alaric II, roi en 485, épousa en 493 Théodogothe, fille de Théodoric le Grand, qui venait de fonder le royaume des Ostrogoths [1], et qui comme son père et son mari était arienne. Arien forcené, Alaric exila saint Volusien, évêque de Tours, qui deux ans plus tard fut mis à mort dans le pays de Foix. La division augmenta entre Clovis et lui ; une entrevue qui fut ménagée par les soins de Théodoric le Grand, et qui eut lieu dans une île de la Loire près d'Amboise, n'amena qu'une paix factice ; Alaric exila à Bordeaux l'illustre saint Césaire, évêque d'Arles, l'une des lumières de l'Église, et persécuta d'autres évêques ; toutes ces persécutions et ce fanatisme expliquent le mot de Clovis : « Il me » déplaît que ces ariens aient la meilleure part des terres des Gaules. » Allons contre eux et combattons-les. »

L'an 507 Clovis prend la Touraine, il descend sur la Vienne. Une biche découvre un gué ; Clovis passe, il trouve le camp d'Alaric retranché à Champagné-Saint-Hilaire, sur le Clai, près de Poitiers. Le roi visigoth veut temporiser et attendre un secours promis par son beau-père. C'en était fait, son heure était venue ; ses soldats veulent la bataille, Clovis le presse. Il livre cette bataille à dix milles de Poitiers, dans les plaines de Champagne, les blés étant près d'être coupés ; il la perd avec la vie. Clovis poursuit sa route triomphante jusqu'à Bordeaux, où il passe l'hiver ; le printemps suivant il prend Toulouse. Il a enlevé l'Aquitaine première au royaume des Visigoths, et commencé leurs pertes en Gaule, où bientôt il ne leur restera plus rien.

Le royaume de Toulouse avait duré quatre-vingt-neuf ans depuis Wallia [2].

Théodogothe restait veuve avec un fils de quatre ans nommé Amalaric. — Elle ne pouvait gouverner en des circonstances si difficiles et Théodoric le Grand, son père, régna à Narbonne.

[1] 493.

[2] De 419 que Wallia en fit sa capitale, jusqu'à 519 que Clovis y entra victorieux.

Durant ce temps, les Visigoths avaient élu Gésalic, fils d'une autre femme d'Alaric II, mais son règne très-court (de 507 à 511) ne fut qu'une suite de vicissitudes. Obligé de fuir en Afrique, de revenir en Espagne, il ne put lutter contre Théodoric, et périt misérablement assasiné par des soldats ostrogoths chez les Bourguignons où il avait cherché un refuge.

CLOTHILDE

FEMME D'AMALARIC.

QUELQUES MOTS SUR LES SUCCESSEURS D'AMALARIC JUSQU'A ATHANAGILDE [1].

I

Théodoric avait régné glorieusement et en Gaule et en Espagne, en son propre et privé nom, comme roi des Visigoths ; il avait élevé son petit-fils, qui avait vingt ans quand la mort vint frapper Théodoric.

Amalaric voulait maintenir la paix avec les Francs ; il demanda aux rois Childebert et Clotaire la main de Clothilde, leur sœur.

Bercée sur les genoux de la mère qui avait rendu Clovis chrétien, la jeune Clothilde était une vraie chrétienne. Aussi, instruite

[1] De 526 à 554.

par l'exemple heureux de Clothilde, sa mère, avait-elle entretenu dans son âme l'espérance de voir son époux renoncer à l'erreur. Est-ce dans cette pensée que, suivie d'un nombreux cortége, et apportant en dot de riches trésors, elle avait traversé la longue route de Paris à Narbonne? Si telle avait été son attente, elle fut douloureusement trompée. Sans rien tenter encore, elle se borna à observer exactement les pratiques du culte catholique. Amalaric l'engagea à les abandonner. Elle, dans l'étonnement, lui rappelle que la liberté qu'on lui laisse est la première condition de son consentement.

Amalaric dissimule, redouble de soins et de caresses pour cette épouse parée des grâces de la jeunesse et de la beauté; elle croit qu'elle a gagné le cœur de son époux et qu'il ne songe plus à alarmer sa conscience. — Il la comble de présents, mais un jour il lui propose de l'accompagner au temple des ariens; elle s'y refuse avec modestie mais avec fermeté;— Amalaric la presse elle persiste dans son refus. — C'en est fait, Amalaric est irrité de cette résistance; il change à l'égard de Clothilde, ce n'est plus un époux tendre et prévenant; c'est un maître dur et sévère. — Les larmes inondent le visage de Clothilde. Jamais son regard ne rencontre celui de son seigneur, sans y trouver une froideur glaciale ou un dur reproche.

Autour d'elle tout est changé, elle s'aperçoit que ses propres serviteurs ont reçu l'ordre de manquer au respect qu'ils lui doivent. On épie l'heure de sa prière; on n'a pour elle que des paroles de dérision. Elle soupire, se tait, et ne reste pas moins fidèle à son Dieu.

Le jour du Seigneur, accompagnée de quelques femmes restées fidèles, elle se rend à l'église pour y assister à l'office divin; mais les outrages redoublent; quand elle sort, elle est insultée, honnie; on crie, on l'injurie; le peuple lui jette de la boue; des ariens furieux couvrent sa robe d'immondices.

Clothilde de retour au palais, veut se plaindre à son époux; elle lui représente la majesté du trône violée, la sainteté même du mariage outragée, car les injures faites à l'épouse retombent sur l'époux. — Amalaric approuve les mauvais traitements faits à la reine, lui disant qu'il dépendait d'elle de les faire cesser; — le cœur de son époux lui sera ouvert, dit-il, les honneurs dus à la royauté lui seront rendus dès qu'elle abjurera la religion chrétienne pour se soumettre à la religion de son époux.

Alors Clothilde : « Ne sais-tu pas, dit-elle à Amalaric, que les apôtres, nos pères dans la foi, sont entrés par le martyre dans le royaume des cieux? Sache que la fille du roi chrétien ne changera pas le nom glorieux de fille de l'Église pour celui d'une misérable arienne. — Tu as tout pouvoir sur ma vie. Tes sujets peuvent m'insulter; mes serviteurs, instruits par tes ordres, peuvent se soustraire à mes commandements; — tu peux employer contre une épouse fidèle, la rigueur et les fers, je demeurerai constante dans ma foi. — Et toi-même, si tu n'étais aveuglé par l'erreur, tu estimerais que l'épouse qui refuse d'abandonner son Dieu, demeurera invariablement attachée à son époux. »

Amalaric à ces paroles entre en fureur, il frappe son épouse ; de sa propre main il meurtrit ses bras et son sein ; celui qui doit la défendre est le premier à la maltraiter.

De ce moment plus d'espérance; la fureur et l'orgueil transportent le cœur du roi et l'ont rendu le persécuteur de la femme aimable et faible qu'il a promis de protéger. Tous les jours il met son amitié au prix de l'apostasie; tous les jours il offre à la royale martyre l'occasion de confesser sa foi. Il ne se possède plus; sous ses coups, le sang de Clothilde a jailli.

Cependant le partage des biens de Thierry a appelé en Auvergne Childebert et Clotaire. La reine, quand ses frères sont proches d'elle, espère par eux voir mettre un terme à ses maux. Elle leur envoie, par un secret émissaire, un voile teint de son sang.

Le douloureux message est compris. Childebert vole à la défense de sa sœur; il pénètre dans Narbonne, défait le roi, le met en fuite, s'empare de ses trésors, et délivre Clothilde.

Vingt calices, cinq patènes, des reliquaires précieux, des vases saints, des livres sacrés tombent en son pouvoir. Mais surtout il ramène sa sœur. Hélas! elle était mourante. L'excès des mauvais traitements avait compromis sa vie. Vainement Childebert la flattait-il de l'espérance de se consoler auprès d'une mère, heureuse d'arracher sa fille à la barbarie d'un époux; Clotilde essayait de sourire; mais son cœur se brisait. « Arriverons-nous? disait-elle. Reverrai-je ma mère et mon pays? » Sa santé ébranlée ne put soutenir les fatigues de la route; Childebert ne remit à sa mère en larmes que les restes précieux d'une fille morte pour la foi. On fit avec pompe les funérailles de cette princesse fidèle morte à la fleur de son âge.

Amalaric survécut peu à sa victime. Selon les uns, il fut égorgé dans sa fuite en Espagne ; selon les autres, il fut tué par un soldat franc à Narbonne même, où il était revenu pour sauver, s'il se pouvait, ses trésors.

Sa mort est rapportée, comme celle de Clothilde à l'année 531. Il avait épousé cette princesse en 526.

II

C'est depuis lors que les rois visigoths transférèrent le siége de leur royaume au delà des Pyrénées.

Amalaric, mourant sans enfant, finissait la série des premiers rois goths.

Du temps du roi Théodoric II, ce prince avait revêtu du pouvoir en Espagne, Theudis qui avait gouverné en qualité de vice-roi. C'est lui que la nation élut. Il était aimé, et gouverna avec sagesse et bonheur. Cependant un misérable l'assassina à Barcelone après un règne heureux de seize ans. Il reconnut avant de mourir les traits de la justice divine. «Qu'il ne soit fait aucun mal à mon assassin, dit-il; ma mort est une punition du crime que j'ai commis autrefois, en faisant mourir mon maître.» Theudis avait épousé une noble dame espagnole dont l'histoire tait le nom, mais qui fut mère du duc Sévérien, et, par lui, aïeule de saint Fulgence, de saint Isidore, et de sainte Florentine.

Un successeur de Theudis, Théodiselle fut assassiné, après un an de règne, au milieu d'un magnifique souper qu'il donnait à Séville. Sous son règne éphémère, deux moines apportèrent, des Indes à Constantinople, des œufs de vers à soie, avec l'art d'élever ces précieux insectes, et de tisser la soie.

Agila, nommé roi le poignard à la main après le meurtre de Théodiselle, essuya de nombreuses révoltes. Les querelles de religion en étaient souvent la cause. Les Espagnols catholiques voyaient avec effroi les rois goths propager l'arianisme. Cordoue se donna à Justinien empereur d'Orient[1], pour fuir le joug des rois ariens.

[1] 552.

Imp Lemercier Paris

Goiswinthe.

GOÏSWINTHE

EN PREMIÈRES NOCES FEMME D'ATHANAGILDE, ET EN SECONDES NOCES FEMME DE LEUVIGILDE.

INGONDE

FEMME D'HERMÉNÉGILDE.

I

L'Andalousie élut Athanagilde, époux de Goïswinthe, père de Brunehilde et de Galeswinthe (554).

En 559, Théodomir, roi des Suèves, fit condamner solennellement l'arianisme et les autres hérésies de son royaume, dans un concile tenu à Brague, et cette démarche en prépara une aussi heureuse chez les Goths; mais c'est par le martyre que devait s'affermir la foi.

Athanagilde était chrétien de cœur et de conviction, mais il n'osait encore embrasser le christianisme dans la crainte d'exciter

une rébellion des seigneurs ariens. Le peuple, la cour se trouvaient ainsi divisés : Goïswinthe était arienne et ennemie de la foi catholique. Deux de ses filles néanmoins, Brunehilde et Galeswinthe, si célèbres dans les annales de notre histoire, inclinées par leur père vers la foi catholique n'eurent aucune peine à abjurer l'arianisme quand elles épousèrent des princes francs.

Goïswinthe avait donné sa fille avec joie à Sigebert, roi d'Austrasie; mais quand les ambassadeurs de Chilpéric vinrent demander la main de Galeswinthe au nom de leur maître, elle frémit. Elle savait que le crédit d'une femme dangereuse avait fait répudier Audovère, première épouse de Chilpéric; elle redouta cette influence pour sa fille Galeswinthe, princesse douée d'un esprit aimable, mais timide et simple et hors d'état de soutenir une lutte avec une femme audacieuse et souple, à qui tous les moyens étaient bons.

Goïswinthe s'opposa de tout son crédit à cette alliance; ce fut en vain; tout ce qu'elle obtint du roi Athanagilde, son époux, c'est qu'il exigerait l'éloignement de Frédégonde, et qu'il apporterait toutes les précautions possibles à assurer le bonheur de sa fille.—De telles choses s'imposent-elle ! — Charmé d'abord de la douceur de sa jeune épouse, ravi d'une alliance illustre, car la nation des Goths était en honneur, — séduit par la richesse des trésors que l'épouse avait apportés avec elle, Chilpéric parut l'aimer. Bientôt il se lassa; Frédégonde reprit son ascendant; Galeswinthe, après avoir gémi en silence, demanda à retourner auprès de sa mère. Le roi franc ne crut point à la sincérité de son abnégation; il craignait la vengeance d'Athanagilde, s'il lui renvoyait sa fille; — un crime lui coûta peu pour se défaire d'une femme qui ne lui plaisait déjà plus, sans s'attirer une guerre lointaine. Frédégonde fit étrangler Galeswinthe, durant la nuit, et l'on publia que la reine était morte subitement.

Ainsi se réalisèrent les pressentiments de Goïswinthe.

II

Cependant Athanagilde mourut, et les Goths d'Espagne reconnurent comme roi Liuva, élu d'abord à Narbonne ; ce prince ne vécut que cinq ans et s'associa Leuwigilde, en sorte que celui-ci lui succéda sans obstacle. Il avait d'une première épouse, appelée Théodosie, deux fils, Herménégilde et Récarède ; il les associa au trône, et épousa en secondes noces la reine Goïswinthe, veuve d'Athanagilde.

Ce mariage fut l'occasion de grands troubles dans le royaume. Goïswinthe était arienne et voyait avec colère la tendance des Goths à embrasser le catholicisme. Elle avait engagé son époux à faire épouser à Herménégilde Ingonde, fille de Brunehilde. — D'abord elle reçut la princesse avec toute la tendresse d'une aïeule, pour sa petite-fille. Ingonde était douée de tous les dons de l'esprit et du cœur, et se fit aimer sans peine de son époux.

Goïswinthe s'était flattée qu'il lui serait facile de persuader à sa petite-fille d'embrasser l'arianisme. : « Ma fille, lui dit-elle, il est bienséant qu'une femme suive la religion de son mari, et de même que votre mère a adopté celle du roi votre père, de même, en arrivant ici, vous ne devez pas craindre de reprendre la religion qu'elle aurait encore si elle était restée parmi nous. » — Ingonde s'était toujours montrée si complaisante, que la reine fut toute surprise de sa résistance. « Il n'en est pas de la religion comme d'une coutume, dit-elle ; il n'y a qu'une foi véritable, et je mourrai plutôt que de cesser d'être chrétienne ; jamais rien n'ébranlera mes résolutions. »

Goïswinthe alors changea de conduite ; de prévenante et tendre

qu'elle s'était montrée, elle devint persécutrice ; elle maltraitait sa petite fille, la faisait manquer de tout, la calomniait auprès de Leuwigilde.

Herménégilde défendit sa femme et se plaignit hautement ; il fut enveloppé dans la même persécution. — Éclairé par les enseignements de saint Léandre, persuadé par les exemples de sa pieuse épouse, lui-même embrassa le christianisme ; malheureusement, il prit un parti funeste en se révoltant contre son père. Trahi et livré par un général romain, avec lequel il s'était associé, il fut jeté dans un cachot. Ingonde tomba au pouvoir des gens avec lesquels Leuwigilde était alors en guerre. Leuwigilde voulut obliger son fils à recevoir la communion pascale des mains d'un évêque arien, en ne lui laissant d'autre alternative que la mort ou l'apostasie ; sur son refus il le fit massacrer.—Herménégilde, à cause de la mort qu'il a souffert pour la foi, a été mis au nombre des martyrs. — Il avait porté deux ans le titre de roi, comme associé au trône.

Ingonde voulut essayer de retourner en Austrasie près de Brunehilde, sa mère, mais comme elle fuyait, portant son fils entre ses bras, elle fut reconnue, emmenée prisonnière par des Grecs, qui voulurent la conduire à Constantinople. Elle mourut en Afrique pendant le voyage, laissant un enfant du nom d'Athanagilde.

Le martyre et la persécution de ce couple royal accéléra le moment où l'Espagne entière allait entrer dans l'unité catholique. Leuwigilde, lui-même, inconsolable de la mort de son fils, finit par favoriser les catholiques au lieu de les persécuter ; s'il n'embrassa pas ouvertement le catholicisme, il vit avec plaisir les dispositions de Récarède, son second fils, à le pratiquer ; — Il mourut après un règne qui aurait été rempli de gloire, s'il n'avait été souillé par le meurtre d'un fils.

III

Récarède accomplit ce que son père n'avait pu faire. Son règne fit le bonheur de l'Espagne, et y assura à jamais le triomphe de la foi. — Catholique comme son frère, il assembla à Tolède un concile, dont saint Léandre, évêque, fut l'âme, et qui est célèbre par les plus sages règlements. — L'hérésie d'Arius y fut anathématisée, et à partir de ce jour, la foi catholique domina en Espagne. Goïswinthe, contrainte à abjurer, ne le fit qu'à contre-cœur. Arienne toujours dans sa conviction, mais n'ayant pas le courage de professer ouvertement sa croyance, elle profanait les sacrements, non-seulement en les recevant sans foi, mais insultant en secret ce que la religion a de plus sacré.

Elle entra dans une conspiration qui avait pour but d'ôter la vie à Récarède, poussée à ce meurtre par un évêque arien. Elle prétendait par là réparer ce qu'elle appelait le scandale de son abjuration; ainsi dans la puissance ou dans l'abaissement, jamais l'arianisme ne lui inspira que des crimes; — sa conspiration fut découverte, et elle mourut de dépit et de honte.

Elle avait vu mourir Brunehilde, sa fille aînée, dont l'histoire appartient à notre pays, puisqu'elle avait épousée Sigebert, roi des Francs en Austrasie. On sait comment cette princesse avait engagé son mari à poursuivre Chilpéric jusqu'à la mort, pour venger le meurtre de Galeswinthe. — Sigebert fut assassiné à l'instigation de Frédégonde; Brunehilde, prisonnière, puis mise en liberté, fut trois fois régente pour son fils, ses petits-fils, et ses arrière-petits-fils. — Elle fut prise et mise à mort par Clotaire II, fils de Frédégonde, qui la fit attacher à la queue d'un cheval in-

dompté. Traînée sur les ronces, elle finit ainsi sa vie, remplie par la haine trop fameuse, qui a rendu à jamais célèbre la rivalité de Brunehaut et de Frédégonde.

Récarède continua, quelques années après la mort de Goïswinthe, un règne heureux et glorieux. Il mourut avec la pensée consolante, pour un enfant de l'Église, d'avoir assuré le triomphe de l'unité catholique dans son pays.

IV

De Récarède, premier roi chrétien d'Espagne à Roderic, le dernier roi des Goths, il y a encore onze rois (nous mettons en note leurs noms et les traits les plus saillants de leur règne[1]); mais

[1] Suite des rois goths, depuis Récarède, premier roi chrétien des Goths :

601. Liuva II, fils de Récarède et de Badoa, massacré à 22 ans par Witéric, qui lui coupa la main droite et le fit périr.

603. Witéric, élu après la mort de Liuva, assassiné dans un repas qu'il donnait lui-même ; il avait joui pendant sept ans de son crime.

610. Gondemar, vainqueur des Francs, règne deux ans.

612. Sisebut, recommandable par sa piété, sa clémence, sa valeur, aima les lettres, fut éloquent, et fit une chronique des rois goths. Il fut excellent roi; mais il fit une faute en contraignant par une loi les juifs à se faire baptiser, ce qui fit beaucoup de fausses conversions, et un grand nombre d'exils.

620. Récarède II, fils de Sisebut, mort dans l'année.

621. Suintila, fils du grand Récarède. Grand lui-même d'abord, il finit par tyranniser, et fut déposé en 631.

631. Sisenand, mort en 636. Il était au nombre des conjurés qui avaient fait déposer Suintila.

636. Chintilla règne trois ans, et est loué du sixième concile de Tolède pour son zèle et sa foi.

640. Tulca ou Fulga, fils de Chintilla, élu, est détrôné par Chiudasvinde, qui lui fait couper les cheveux.

642. Chindasvinhe, fils du roi Suintila, détrône Tulca, punit les grands, qui depuis

les reines, n'ayant joué aucun rôle important, et étant à peine connues, nous ne ferons pas l'histoire de ces princes; nous parlerons seulement du bon roi Wamba, qui se rendit célèbre par sa justice, sa piété, et qui, dans un règne de quatre ans, a rendu son nom cher à la nation. Il succédait à Recesvinthe, vertueux aussi, et surnommé le père de la patrie; mais son élection et la fin de son règne ont été aussi singulières l'une que l'autre. — La vieillesse de Receswinthe avait été troublée par les menées qu'il voyait faire autour de lui pour lui donner un successeur, parce qu'il ne laissait pas d'enfant; et dès qu'il fut mort, tous les suffrages se réunirent unanimement sur Wamba, qui était demeuré étranger à toute intrigue, et qui fut extrêmement surpris en se voyant donner la couronne. — Il la refusa d'abord, et avec tant d'opiniâtreté que l'un des seigneurs présents lui porta une épée à la gorge, le menaçant de la mort s'il persistait dans ses refus. — « Eh! bien, s'écria Wamba, s'il le faut, j'accepte, mais à condi- » tion que l'assemblée générale des Goths sanctionnera votre choix, » — car j'aime mieux vivre en particulier, et mourir, si cela est » nécessaire, que de régner malgré mes concitoyens et au prix de » leur sang. »

Des sentiments si nobles le rendirent encore plus cher; — il est

quarante ans fomentaient des divisions à chaque règne; associe son fils Recesvinthe au trône en 649, réforme le code wisigothique, et donne l'autorité à son fils pour passer le reste de ses jours dans la retraite, occupé d'œuvres pieuses. Il meurt en 653.

653. Recesvinthe, très-bon, règne longtemps, et est nommé père de la patrie.

672. Wamba, élu malgré lui, déposé par suite d'une supercherie horrible, comme on peut le lire dans le texte.

680. Ervige, petit-fils d'Herménégilde, roi par un crime, gouverne cependant pacifiquement; meurt en 687.

687. Égiza, roi désigné par Ervige dont il était le gendre, meurt en 701.

701. Vitiza, fils d'Égiza, bon d'abord, devient cruel; est déposé par Rodrigue.

710. Rodrigue, élu, ne régna qu'un an, et fut le dernier roi des Goths en Espagne. Les Arabes conquirent l'Espagne sous son règne. (*Voir* le texte.)

sacré à Tolède ; — cependant quelque temps après plusieurs provinces se révoltent ; le duc Paul aspire à la couronne, et se fait reconnaître gouverneur de Nîmes.

En deux mois tout est en feu ; Wamba ne s'étonne de rien, lève quatre armées, est partout victorieux, — en trois heures enlève Narbonne, est bientôt maître de Nîmes, renvoie comblés de présents les Francs et les Germains qui avaient porté les armes contre lui, et ordonne qu'on laisse la vie aux vaincus, et les traite avec douceur. — A son retour à Tolède, il ramenait les prisonniers, parmi lesquels on reconnaissait Paul, à une bande noire qu'il portait sur le front en guise de couronne.

Wamba, victorieux, promettait un long règne, lorsqu'un ambitieux eut recours à un moyen étrange de lui ôter la couronne. Dans une indisposition passagère, il engagea le roi à prendre une potion qu'il avait préparée, et qu'il croyait de nature à aliéner l'esprit. Il n'en fut rien ; tout l'effet se réduisit à produire des convulsions suivies d'une léthargie, dont Wamba sortit sans aucune altération dans ses facultés. Mais pendant son sommeil on l'avait revêtu de l'habit de moine et de pénitent, qu'un usage pieux faisait quelquefois revêtir aux mourants.

Bien étonné, Wamba demanda ce qui s'était passé ; on lui dit qu'on avait désespéré de sa vie, et qu'on l'avait ainsi revêtu. Il allait quitter l'habit de moine ; le coupable avait si bien intrigué, que toute la cour dit à Wamba qu'il ne pouvait plus régner, l'habit de pénitent excluant du trône ceux qui l'avaient porté. Vainement le malheureux prince allégua-t-il que son consentement avait manqué, et que tout ce qui s'était fait était nul ; ses ennemis triomphèrent. Fidèle au sentiment qu'il avait manifesté, il ne voulut point essayer de défendre ses droits par les armes. Il se soumit, se retira dans un monastère après avoir désigné pour son successeur ce même seigneur qui lui avait administré le fatal breuvage, et dont il n'avait pas encore démêlé la perfidie.

Il lui succéda en effet ; c'était le comte Ervige, arrière-petit-fils d'Herménégilde et d'Ingonde, petit-fils d'Athanagilde, cet enfant malheureux qu'Ingonde avait laissé en Afrique. Il fut roi sous le nom même d'Ervige, qu'il n'avait pas craint de souiller par une lâche perfidie.

Wamba vécut encore dix ans. Exemple des plus singulières vicissitudes ! nommé roi malgré lui, enlevé au trône au milieu d'un règne prospère et puissant, subissant volontairement les conséquences d'une abdication extorquée à son insu.

De Wamba à Rodrigue, l'espace est court : quarante ans seulement ; et de ce prospère royaume, bientôt il ne resta plus qu'une poignée de fidèles ; le reste fut tué ou fait prisonnier, et l'Espagne des Goths périt en quelques semaines.

C'est une chose étrange qu'un événement de si grande importance n'ait pour authenticité que le résultat qui en est resté comme un fait incontestable, et que la manière dont il est arrivé soit laissée dans l'incertitude des traditions, des légendes et des romances ! Ainsi en est-il de la chute de Rodrigue, et de la conquête de Mouza que nous allons raconter.

ÉGILONNE

FEMME DE RODRIGUE, LE DERNIER ROI DES GOTHS.

I

Ici commencent le roman et la légende ; la funeste réalité se trouve au bout.

Vitiza s'était rendu odieux par ses infamies autant que par ses cruautés. En même temps avait commencé à devenir sérieuse la lutte entre les Maures d'Afrique et l'Espagne ; les Arabes avaient pris Tanger, qui jusque-là avait appartenu aux Goths ; le comte Julien avait sauvé Ceuta.

Rodrigue règne ; aux fêtes de son couronnement, on vient lui demander d'ajouter un cadenas à *la maison d'Hercule*. C'était un édifice singulier, peut-être un vieux temple païen, fermé de temps immémorial, et auquel était attachée une superstition fatale. Dès

que cette maison serait ouverte, disait un vieil adage passé en oracle, l'Espagne serait perdue. Or c'était une loi pour tous les Goths de le respecter, et un usage pour chaque nouveau roi d'ajouter un cadenas à ceux qui la tenaient fermée. Rodrigue, imprudent, méprise cet usage; il va vers le temple, en fait tomber un à un tous les cadenas à la vue d'une multitude troublée, et entre, persuadé qu'il va devenir possesseur de trésors sans nombre. Mais il demeure interdit à la vue d'un édifice délabré, qui n'offre à ses regards que des murailles nues et une cavité effrayante, au fond de laquelle se voit une caisse mystérieuse; la caisse est ouverte : on en tire une toile sur laquelle sont tracés des guerriers farouches; leurs costumes, leurs traits, leurs armes, représentent les guerriers arabes, et on lit ces mots écrits sur la toile :

CEUX-CI VIENDRONT BIENTOT POUR LA PERTE DE L'ESPAGNE.

Rodrigue muet se retire; à peine a-t-il passé le seuil de la maison d'Hercule[1], que le feu du ciel tombe et dévore l'édifice en un moment.

Cependant le roi essaye d'oublier un si funeste présage. Le comte Julien était redouté des Arabes, seul il avait réussi à les repousser; c'était la colonne du royaume. Ce comte avait une fille que les romances espagnoles nomment Florinde, et que des paroles de malédiction ont surnommée la *Cava* ou la mauvaise. Elle était belle, et Rodrigue en devint épris; il lui promit le trône, mais il la trompa : malgré la promesse qu'il lui a faite, il épouse la belle Égilonne[2]. Égilonne était digne de porter une couronne;

[1] On sait qu'Hercule était en honneur en Ibérie pour avoir séparé une montagne, et ouvert, par le canal nommé depuis détroit de Gibraltar, un passage aux eaux de l'Océan. Sur la côte de l'Afrique, il éleva les fameuses colonnes dites colonnes d'Hercule, et y traça ces mot : *Nec plus ultra.*

[2] C'est une des versions qu'on donne de cette offense faite à la fille de Julien. Selon d'autres, il était déjà marié à Égilonne.

et Rodrigue, heureux avec elle, avait oublié la fille de Julien. Mais Florinde n'oubliait pas son injure; d'abord elle la dévore en silence; puis, méditant la vengeance, elle fait instruire son père et de la promesse et de la trahison du roi. Les anciennes offenses sont renouvelées; Julien ne pardonne pas l'outrage fait à sa fille; il se rappelle que Rodrigue a fait périr son beau-frère; il ne respire plus que haine et vengeance. Hélas! aveugle dans ce sentiment funeste, il ne voit pas qu'il va attirer sur tout son pays un incendie qu'il ne pourra ensuite éteindre.

Il a sauvé Ceuta, et l'a arraché au joug des musulmans: en un instant il ne craint pas de renier son passé; comme naguère Boniface a appelé les Vandales d'Espagne en Afrique, lui aujourd'hui appelle les Arabes d'Afrique en Espagne.

Il demande assistance aux Maures, obtient d'eux quinze cents hommes, et s'empare d'Héraclée, ville d'Hercule, aujourd'hui Gibraltar. — Maître ainsi des deux rives du détroit, il va plus loin; Tarik, général maure, vaillant et prudent, l'accompagne, il emmène douze mille soldats, vole au-devant de Julien, et la troupe rebelle et victorieuse se grossit de moment en moment.

Du fond de son palais, cependant Rodrigue croit qu'il n'a qu'à donner des ordres pour punir et repousser la révolte. — Il se trompait. Son général Sancho fut tué dès le premier combat, et les Arabes, répandus dans les campagnes, purent tout envahir et tout piller; — chargés de butin, ils repassèrent le détroit, se promettant de revenir au printemps suivant. — Le comte Julien se retrancha à Ceuta et à Gibraltar, content de disposer du passage et d'ouvrir un port à ses amis. — Perfide! son nom est immortel, mais comme celui d'un traître et d'un misérable! Sa fille est vengée, mais les siècles la flétrissent sous le nom de *la cava*.

Égilonne anime Rodrigue aux combats, et cherche à sauver son pays; le roi menacé se montre digne de sa couronne, mais il a perdu l'affection de ses sujets; il ne sait pas la reconquérir;

la trahison, d'ailleurs, le suit jusqu'au sein de son armée; son dernier jour est marqué, et, avec le sien, celui de la monarchie des Goths en Espagne.

Dans les plaines de Xérès, sur les bords de la rivière de Guadalète, un combat terrible, un combat de géants s'engage entre les chrétiens et les musulmans. — Rodrigue y était présent. Selon l'usage des rois Goths il était assis sur un char d'ivoire, vêtu de pourpre, portant sur la tête une couronne d'or, et aux pieds une chaussure de perles; — on dit que la sanglante mêlée se renouvela à chaque soleil pendant neuf jours; — le cimetère des Arabes et l'épée des Goths se croisaient avec un égal succès; tout à coup un traître, un homme comblé de biens par Rodrigue qui l'avait élevé à l'archevêché de Tolède, Oppas, frère de Vitiza, ne craint pas de renier son Dieu en passant du côté des infidèles, et son roi en s'unissant au comte Julien; — quoique évêque, il avait un commandement dans l'armée; c'était, avait-il dit, pour l'honneur de l'Église qu'il combattait les fils de Mahomet.

A peine a-t-il passé avec ses troupes du côté de Julien, que les Goths s'effrayent. Le traître prend l'armée en flanc; depuis sept heures, ce dernier jour, les Goths s'épuisaient en combats, ils croyaient tenir la victoire : — à la vue des leurs mêlés parmi les ennemis, et formant contre eux comme une seconde armée et une nouvelle attaque, ils se démoralisent; ils commencent à fuir; Rodrigue les rappelle, il fait voler son char d'ivoire, il lance des flèches acérées, il promet des honneurs, il presse, il combat; — les plus braves chevaliers l'entourent et le défendent; c'est en vain; la terreur a vaincu les cœurs; les Goths sont en fuite; — Rodrigue reste seul avec un petit nombre de fidèles; il veut essayer encore de rallier les fuyards, il saute à bas de son char, il monte un cheval vif et superbe, dont l'histoire nous a conservé le nom, Aurélio, associé au malheur de son maître, comme Bucéphale à la gloire d'Alexandre. — Rodrigue fait des pro-

diges, il se retourne pour abattre avec le glaive ou repousser avec la flèche les infidèles qui le poursuivent. — Mais la course de son cheval l'a mené trop loin; les Goths, qui fuyent, ne reviennent point à l'appel de leur roi; la nuit est close, et Rodrigue est entraîné à la fin dans la déroute de son armée. — La campagne de Xérès demeure abandonnée des Goths, et les collines avoisinantes retentissent des chants de victoire de Julien et des Maures.

Jour de triste mémoire comme ceux qui marquent la fin d'une nation! jour de solennel triomphe pour le vainqueur! Chose triste pour l'historien qui raconte la victoire des ennemis de sa foi! Événement d'un intérêt puissant, péril imminent pour la chrétienté!

Ce dernier jour des combats de Xérès eut lieu le 11 novembre 712 [1]. La nuit empêcha de chercher les morts; le lendemain on trouva un grand nombre de seigneurs goths; vainement chercha-t-on le roi. On reconnut Aurélio, qu'on vit errer sans cavalier; en suivant le cours du Guadalète, on découvrit, sur le bord, la couronne d'or, le manteau de pourpre et les bottines brodées de perles de l'infortuné monarque. On crut qu'il avait péri en traversant le fleuve. Une tradition, qui a trouvé assez de créance, veut qu'à la faveur d'un déguisement il ait passé en Portugal, et qu'il y ait achevé, sous l'habit religieux, une vie traversée par un si grand malheur. On a découvert à Viseo, en Portugal, une tombe sur laquelle était gravée cette épitaphe :

ICI REPOSE RODERIC, LE DERNIER ROI DES GOTHS.

Égilonne, veuve de Rodrigue, se retira à Mérida.

[1] On varie sur cette date :
Octobre, 714, selon Mariana ;
Août, 714, en l'an 92 de l'hégire, selon les Arabes.
Nous suivons *l'Art de vérifier les dates.*

II

Une seule bataille avait suffi pour ruiner le royaume des Goths; les Arabes allaient partout s'établissant, partout pillant, partout arborant le croissant. Ils promirent la liberté du culte aux chrétiens qui reconnaîtraient leur domination, et l'Espagne fut soumise.

Mais cette Espagne mahométane porta en elle le germe de sa destruction dans la division des provinces.

Les Arabes venus d'Arabie, étaient jaloux des Berbères, prosélytes mahométans faits dans la Barbarie. Mousa commandait particulièrement les Berbères, et fut jaloux de la victoire de Xérès, remportée par *Tarif* ou *Tarick*[1], qui était à la tête des Arabes. Il se hâta de travailler à la conquête. Il assiéga Mérida. Après bien des peines, bien des longueurs, les assiégés parlementèrent. Les députés virent en Mousa un homme qui leur parut si vieux, qu'ils pensèrent qu'il ne pouvait vivre même jusqu'à la fin du siége; ils rompirent les négociations. Etant revenus, ils virent Mousa sous un autre aspect; le rusé mahométan s'était teint la barbe et les cheveux; de blancs, ils étaient devenus roux. Frappés d'étonnement, les députés rentrèrent à Mérida porter cette nouvelle à leurs concitoyens. «Mousa, dirent-ils, n'est pas » soumis aux lois ordinaires de la nature. Il peut, à son gré, » vieillir ou rajeunir. Il faut bien accepter les conditions qu'il » nous fait. »

[1] Quelques-uns disent que *Tarick* et *Tarif* sont deux généraux distincts. Peu importe, à cette distance le résultat est le même.

Ces conditions furent à peu de chose près les mêmes que pour les autres villes : confiscation des biens de ceux qui étaient morts pendant le siége, et de ceux qui voulaient quitter la ville ; respect des propriétés pour tous ceux qui se soumettaient ; partage des églises, les unes aux chrétiens pour le culte catholique, les autres aux vainqueurs, pour être converties en mosquées.

Mousa demanda qu'on lui remît en ôtage les Goths de distinction retirés à Mérida depuis la perte de la bataille de Xérès. La belle Égilonne y était ; Mousa donna cette illustre captive à son fils Abd-el-Asiz.

Tarick et Mousa, furent mandés par le kalife Abd-el-Meleck, à cause de leurs querelles particulières, et Mousa laissa l'autorité aux mains d'Abd-el-Asiz, son fils.

Abd-el-Asiz n'avait pu voir la veuve de Rodrigue sans en devenir aussitôt épris. Il lui promit de lui laisser sa religion, si elle consentait à l'épouser, et la belle Égilonne devint l'épouse du chef musulman ; il la nomma *la mère des colliers précieux, omm al yssam ;* quelques auteurs arabes l'appellent *la fleur, fille de Jésus, Jahra-bent-Isa*, pour désigner ses qualités et sa religion. — Bonne autant qu'elle était belle, Égilonne fut la patronne, la protectrice, et la mère des chrétiens, ce qui était plus heureux que d'être *la mère des colliers précieux ;* elle acquit une grande influence sur l'esprit de son époux, et sut le rendre si favorable aux chrétiens, qu'on accusa Abd-el-Asiz de s'être fait chrétien lui-même. Abd-el-Meleck, kalife de Bagdad, était mort après avoir rappelé Tarick et Mousa ; c'est Soliman qui l'avait remplacé. Cruel et de peu de jugement, Soliman accueillit les accusations portées contre Abd-el-Asiz, et, sans le juger, il envoya à cinq officiers de l'armée l'ordre de le frapper.

Abd el-Asiz était si aimé, qu'on craignait une révolte. Il fallut attendre un moment favorable et faire de cette exécution un véritable assassinat. — Un jour que le général, quittant la belle Égi-

lonne, était entré à la mosquée pour la prière, les officiers, chargés d'un ordre si cruel, l'entourèrent, et il tomba entre leurs bras percé à la fois de plusieurs glaives.

Ainsi fut deux fois veuve la malheureuse Égilonne. On ne dit pas ce qu'elle devint après la mort du fils de Mousa.

La tête d'Abd-el-Asiz, enfermée dans une boîte remplie de camphre, fut envoyée à Soliman; le cruel kalife la montra à Mousa : « Reconnais-tu cette tête? » lui dit-il. « Je la reconnais, dit le » malheureux père; — je la reconnais! et que la malédiction de » Dieu soit sur son assassin ! »

Mousa se retira dans son pays natal, et mourut de douleur avant la fin de l'année.

Quand la Providence, qui veillait sur les destinées de l'Europe, avait permis qu'il fût rappelé par le kalife, c'était dans le temps même où il projetait la conquête de tous les pays chrétiens.

GAUDIOSE

FEMME DE PÉLAGE, FONDATEUR DU ROYAUME DES ASTURIES.

ÉTABLISSEMENT DES PREMIERS ROYAUMES CHRÉTIENS DANS LA PÉNINSULE.

I

De Gaudiose, femme de Pélage, nous ne savons que le nom, et à peine sommes-nous sûrs que ce nom fût réellement le sien ; mais quelle qu'elle soit, elle a été la femme d'un héros ; et à ce héros est dû la conservation de la nationalité espagnole.

De la famille royale était resté un seul homme, c'était un guerrier renommé ; il s'appelait Pélage ; il paraît qu'il était resté en otage à Cordoue, qu'il s'en échappa, excita les chrétiens contre

leur gouverneur arabe, et forma un État. — Quand? comment? — nous n'avons sur le commencement de son histoire que quelques lignes de l'historien arabe Ahmed-el-Mokri [1], qui semblent constater qu'il avait été prisonnier des Arabes, si l'on doit, comme cela est très-probable et très-plausible, reconnaître *Pélage* dans un personnage que l'écrivain arabe nomme Bélaï [2], et qu'il dit habiter la Galice.

Quelle que soit l'origine de sa principauté, les chrétiens de Murcie, vassaux des Musulmans, et les Arabes ignorèrent longtemps ce qui se passait derrière les montagnes des Asturies, dans le pays des Cantabres. Là, une poignée de fidèles chrétiens se cachaient dans des cavernes profondes, vivant de peu ; l'eau du rocher, les fruits cueillis à l'arbre sauvage, quelque oiseau tué avec la flèche, telle était leur nourriture. Avaient-ils déjà combattu contre les Arabes, quand arriva l'événement par lequel l'histoire révèle leur existence? On ne le saura probablement jamais. A Gijon était établi, par les Musulmans, un sous gouverneur rénégat, En-Munuza, selon les chrétiens, Abou-Nana, selon les Arabes. Il s'inquiéta de ces hommes cachés, qui vivaient retranchés derrière les montagnes ; d'ailleurs leur chef prenait le titre de duc des Cantabres; en effet, Pélage, fils de Favila, avait hérité de son père, et le titre et le duché. L'amour des Goths, confiants en son mérite, lui avait confirmé l'un et l'autre.

Le gouvernement arabe, (alors c'était El-Hou qui commandait ; il avait succédé à Ayoub, parent de Mousa, qui lui-même avait remplacé l'infortuné Abd-el-Asiz), le gouvernement arabe envoya contre ces braves une armée commandée par Alkamah. Pélage, à l'approche du général maure, fit cacher dans les profondeurs des cavernes les femmes, les enfants, les hommes trop vieux pour

[1] Cité par MM. Joseph Lavallée et Adolphe Guéroult. (Espagne, page 134. *Univers*, collection de M. Didot, Histoire et description de tous les peuples.)

[2] Bélaï, Pélayo. Il n'y a de différence que le *P*, prononcé *B* chez les Arabes.

qu'il leur fût encore possible de porter les armes et défendre leur indépendance ; les pères bénirent leurs fils qui allaient combattre, et c'est en invoquant le Très-Haut que les jeunes hommes marchèrent au combat.

Pélage attendait Alkamah dans une position heureusement choisie : à l'est du mont Auseba, la Déva coule au fond d'une gorge étroite et resserrée vers la source par une roche dont les flancs recèlent une cavité assez vaste pour servir d'abri à deux cents hommes ; on la nomme *la Covadunga*, ou caverne. Pélage s'y tint caché avec quelques braves après avoir disséminé ses hommes sur les hauteurs, où ils se tinrent cachés derrière les bois.

Alkamah attiré dans cette gorge n'y put tenir ; surpris par Pélage, qui, à un moment donné sortit à l'improviste de la covadunga, assaillis par les flèches et par les pierres détachées de la montagne que les Asturiens leur lancèrent, les Maures ne purent tenir pied sur le penchant des côteaux. Par un bonheur que les chrétiens regardèrent comme une faveur du ciel, une pluie torrentielle, la foudre, la grêle, les éclairs, suivis d'un ouragan furieux, vinrent augmenter le désordre, et un événement, signalé comme un miracle par les historiens espagnols, acheva la ruine des Maures : La Déva grossie par la pluie, remplit en un moment la vallée ; les fugitifs parvenus à gagner le penchant des monts arrivent à un endroit où une roche s'avançait au-dessus du fleuve ; minée à sa base, éprouvée par le mouvement et le poids des hommes en armes qui l'envahissent, cette roche s'ébranle ; les Maures sentent la terre trembler sous leurs pas ; à l'instant même la masse entière s'abîme avec un fracas épouvantable et l'armée entière des Musulmans est engloutie.

Les Asturiens entonnent un chant de victoire ; le gouverneur de Gijon n'ose plus hasarder de luttes avec Pélage, et le combat de la Déva a fixé l'époque de l'indépendance des Asturies. Ce ne sont plus les Goths, c'est un peuple nouveau sur le sol de la riche Es-

pagne; ce sont les Espagnols modernes qui prennent naissance, et se forment à l'ombre de ces monts sous la direction de Pélage.

Sainte-Marie de Covadunga, Notre-Dame des Batailles, est invoquée en ce lieu, et la Vierge bénie protége ses enfants.

Pendant bien longtemps les traces de ce grand désastre subsistèrent comme de lugubres témoins de la chute du rocher de la Déva, et quand les eaux du fleuve se retiraient après les grandes pluies elles laissaient voir une multitude d'ossements, et des armures rongées par la rouille.

II

Ainsi fut affermi l'empire de Pélage; ainsi s'accrut la confiance que ses amis avaient placée en lui. Quel fut son titre? Duc? Prince? La postérité le nomme le premier roi des Asturies. Qu'importe le titre d'honneur par lequel le saluaient ses amis? il est vraiment roi, vraiment fondateur, vraiment conquérant. Il a semé, et la semence a germé; *le gland que Pélage a mis en terre, est devenu un grand chêne.* C'est le dicton des vieux chroniqueurs; c'est la gloire du héros. On ne sait de lui que son nom, son œuvre, et le combat dans lequel Notre-Dame de la Covadunga bénit ses armes; c'est assez pour que ce nom soit immortel, cette œuvre, une des plus grandes parmi les travaux des nations européennes, et ce combat, la date d'une ère nouvelle.

C'est en 718, la sixième année de la conquête, qu'il se retrancha derrière les montagnes des Asturies; c'est en 719, que fut livré le combat immortel de la Déva.

Pélage n'eut plus à combattre. Les Arabes n'osèrent pas l'attaquer; il consacra le reste de son règne à louer Dieu et à accueillir

les chrétiens qui venaient abriter leur foi et leur liberté à l'ombre de son empire naissant. Quand il mourut, on l'inhuma dans l'église de Sainte-Eulalie, qu'il avait bâtie. La reine Gaudiose le suivit de près et fut enfermée auprès de lui dans la tombe. Pélage et la reine Gaudiose laissèrent un fils qui régna sous le nom de Favila Ier. Tué à la chasse, après deux ans de règne, il ne laissa point d'enfant de sa femme Frolève.

III

Nos jeunes lectrices, si elles veulent avoir une idée claire de l'époque dans laquelle elles entrent avec cette histoire d'une nation nouvelle, doivent se rendre compte des lieux. Ainsi elles comprendront la formation des États chrétiens à mesure qu'elle se complétera. *Pélage a semé un gland et ce gland est devenu grand chêne.*

Toute l'Espagne était conquise par les Arabes [1] ; elle fut gouvernée, pendant quarante ans, par des gouverneurs au nom des kalifes. En 756, elle se divisa, nous le verrons en son temps. En 718, Pélage fonde le royaume des Asturies. Il y règne seul, de 718 à 737. Son royaume n'était qu'une bande étroite derrière les monts Cantabres. La capitale en était Oviédo.

Nous suivrons à mesure l'augmentation du territoire et nous verrons de nouveaux royaumes ; nous nous arrêterons avec soin à l'histoire des reines qui y auront joué un rôle important, ce qui nous conduira à l'unité catholique, sous la grande Isabelle.

[1] La conquête avait duré trois ans, de 712 à 715.

IV

L'année 736, qui précèda la mort de Pélage, avait vu celle de Ben Abd-el-Rahman, appelé par corruption Abdérame. Ce chef cruel envers les vaincus, rigoureux pour les siens, avare et avide, avait été rappelé par le kalife, qui avait mis à sa place Samah.

Mahomet disait : Chaque prophète a son caractère, celui de Jésus (car il ne regardait Notre-Seigneur que comme un prophète), celui de Jésus est la douceur; le mien (car il se regardait comme envoyé de Dieu), est la force. Zamah employa la force pour propager la loi de Mahomet. Il appella les guerriers à la guerre pour porter la loi du prophète en Gaule; mais Eudes d'Aquitaine est vainqueur, et Zamah est tué [1]. Son général, Abd-el-Rahman (le serviteur, ou miséricordieux), répare les pertes des Musulmans. Il massacre une chrétienté de trois cents braves, qui s'étaient rendus indépendants, et qui habitaient la montagne d'Uruel, près de Jaca.

Malgré ses succès, Abd-el-Rahman ne vit pas confirmer par le kalife, le gouvernement que lui avait décerné l'armée. Ambessa, Odheyrah, Yahya, Othman-el-Haïtam, Mohammed, se succédèrent en qualité de gouverneurs. Ces règnes si courts étaient favorables à la petite chrétienté de Pélage, autant que funestes à l'établissement de l'autorité parmi les Maures. Enfin, Abd-el-Rahman fut renvoyé par le kalife après tous ces gouverneurs. Il méditait la

[1] C'est Zamah qui, le premier, créa *un prince de l'eau*, ou gouverneur de la flotte *Amir al ma*, d'où est venu probablement le mot amiral.

conquête des Gaules et la ruine des Francs. Un chef arabe appelé Munuza voulait se rendre indépendant ; pour cela il se fit un allié du duc d'Aquitaine, Eudes, qui consentit à lui donner en mariage sa propre fille, Lampégie, d'une beauté merveilleuse. Abd el-Rahman marche contre Munuza et contre Eudes ; Munuza vaincu, meurt en se défendant (ou se précipite du haut d'un rocher ; les récits diffèrent). Abd-el-Rahman envoie sa tête au kalife de Damas, avec la belle Lampégie, que l'impiété de son père conduit à devenir esclave au sérail d'un kalife !

Rien ne résiste à Abd-el-Rahman, il arrive victorieux jusqu'à Poitiers.

Alors régnait sur les Francs, non à titre de roi, mais à titre de duc et de maire, duc pour les Austrasiens, maire pour les Neustriens, Charles, fils de Pépin. Dieu veillait sur la France et sur l'Espagne ; en Espagne, il gardait Pélage pour former le noyau d'une chrétienté fervente ; en France, il avait préparé un terme aux conquêtes des sectateurs de Mahomet. Charles avance avec ses Francs ; il combat : les épées, les haches d'armes des Francs étonnent les Sarrasins qui n'ont que leur cimeterre ; à plusieurs reprises, Abd-el-Rahman est défait. La victoire, cependant, n'est pas décisive ; les Arabes sont nombreux ; Charles craint d'en être enveloppé. Tout à coup, Eudes d'Aquitaine attaque les tentes des femmes et des enfants ; tandis qu'Abd-el-Rahman vole au secours de ce camp, Charles, comme un marteau, vient frapper à coups redoublés sur eux. Abd-el-Rahman est tué, cent mille Sarrasins mis en déroute ; les Arabes pour toujours repoussés derrière les Pyrénées. Le surnom donné à *Charles-Martel*, immortalise cette victoire gagnée entre Tours et Poitiers.

V

Abd-el-Maleck, élu par les Arabes, et confirmé dans son gouvernement par le kalife de Damas, voulut venger la défaite de Poitiers; mais la main de Dieu s'opposait à l'entrée des Arabes en Gaule; Abd-el-Maleck fut battu par des chrétiens, qui avaient jeté les fondements d'un nouveau royaume; — lequel? Aragon? Navarre? Sobrarbe? — C'est ce nom que donnent d'anciennes traditions à un royaume dont l'existence n'a jamais été prouvée, mais à la place duquel l'historien trouve un jour, sans en découvrir l'origine nettement et exactement, les royaumes d'Aragon et de Navarre.

Contons, à défaut de l'histoire qui nous manque, une jolie légende.

Otho ou Voto, chrétien fervent, qui, sur la montagne d'Uruel, fuyait le joug des Musulmans, chassait un jour sur le penchant des monts. Le cerf se précipite dans un ravin; les pointes des rocs le déchirent, et il arrive au fond en sang et en lambeaux. — Le cheval de Voto est entraîné à le suivre; le pied lui glisse sur le bord du ravin, il est précipité avec son cavalier. Voto devait périr: au moment où il se sent précipité, il invoque saint Jean-Baptiste; il lui semble qu'une main invisible le soutient surnaturellement dans sa chute et il se trouve au pied du rocher sans avoir aucun mal. Il se relève, glorifie Dieu; cherche une issue pour sortir de ce lieu désolé, mais théâtre pour lui d'un bonheur inouï: il découvre un étroit sentier, qui monte par mille détours autour de la montagne; il le gravit, arrive à un ermitage, entre, voit un autel et l'image de saint Jean-Baptiste. A ses pieds est la dépouille mortelle de l'ermite.

Voto s'agenouille, médite, et considère les voies du Seigneur à son égard ; il reconnaît que le cerf qui s'est précipité est l'instrument dont la Providence s'est servie pour le conduire à une retraite sainte ; il invite ses amis à la sépulture de l'ermite dont il veut habiter l'ermitage. Six cents gentilhommes répondent à sa convocation. Là, après les prières et les cérémonies de la sépulture, ces chrétiens admirent la manière dont ils se trouvent réunis dans une solitude éloignée, dont l'accès est défendu par de hautes montagnes. Sous une inspiration venue d'en haut, ils se promettent de s'y fixer ; ils veulent se nommer un chef. Leur choix tombe sur Garcie Ximénès, seigneur d'Amescua et d'Abarcuca, lequel, à la venue des Maures, a mieux aimé abandonner ses riches domaines que de se soumettre aux infidèles. — On l'élève sur un pavois : — Garcie est le premier roi de *Sobrarbe*.

Voto demeura dans son ermitage, s'y sanctifia, et après sa mort fut honoré comme un saint. L'humble ermitage devint, par la suite, le monastère *San Jua de la pena* (Saint-Jean du Rocher).

Garcie était roi ; mais où placer le siége de son royaume? — s'emparer de la ville de Jaca? — Le conseil délibère, et la petite troupe est jugée trop faible pour une entreprise aussi importante. Il y aurait imprudence. On s'arrête à un projet moins périlleux ; on se croit assez fort pour surprendre *Ainza ;* en effet, de nuit, les six cents braves tombent sur cette petite ville, et l'emportent sans effort.

A peine y sont-ils, que les chrétiens viennent de toutes parts les y rejoindre, et que les Maures se préparent à les attaquer.

Garcie s'inquiète ; il compare ce petit nombre d'amis, qu'il commande, à la multitude des Arabes, armés de cimeterres, qu'il faudra repousser avec la flèche, le javelot, ou l'épée des Goths. — Tandis que sa crainte s'augmente, il croit voir dans les nuages un arbre vert surmonté d'une croix rouge ; ce signe ranime son espérance : il combat, il est vainqueur ; — il rend grâce à Dieu, et

son royaume est nommé Sobrarbe, — (sobre arbol, — *sur l'arbre.*)

On dit qu'il prit pour signe ou devise, un arbre de Sinople surmonté d'une croix de gueules. — Les armoiries ne remontent pas si haut; mais un signe gravé ou peint se trouve à toutes les époques sur un sceau ou sur un anneau. Les Romains avaient des sceaux très-significatifs; l'anneau que porta Sylla, depuis la guerre de Numidie, est l'origine de la haine de Marius : cet anneau représentait Sylla recevant des mains de Bocchus Jugurtha; ce qui montrait que la victoire était due à Sylla, non à Marius.

C'est en 724 que Garcie fut élu, et ce seraient les chrétiens de Sobrarbe qui, en 733, auraient défait dans les Pyrénées Abd-el-Maleck.

Si quelque chose manque de vérité dans ce récit, on n'en peut trouver de plus gracieux pour le commencement d'un empire, et rien ne choque dans cette aimable tradition.

Que de chemin fait déjà par l'indépendance espagnole![1] Un royaume des Asturies, et quelle qu'en soit l'origine, un royaume de Sobrarbe d'où nous allons voir sortir l'Aragon et la Navarre!

VI

Achevons d'éclaircir, de 737 à 750, l'établissement des Arabes en Espagne. D'abord, comprenons bien la rivalité entre les Arabes et les Berbères.

Les Arabes d'origine orientale, premiers disciples de Mahomet; les Berbères, d'origine barbaresque, nés en Barbarie, sur la côte d'Afrique, sectateurs de Mahomet, mais après le glaive de la

[1] De 718 à 737.

conquête. Ils se révoltèrent souvent ; or Achah, gouverneur en Espagne, au nom des kalifes, avait vaincu les Berbères, et était mort peu après son retour. — Les Berbères se révoltèrent aussitôt, tuèrent dans un combat un gouverneur de Mauritanie, en défirent un autre que leur avait envoyé le kalife de Damas, et forcèrent à la retraite deux généraux (Baledgi et Thaalabo) qui voulurent revenir en Espagne.

Abd-el-Maleck s'effraya de leur arrivée, craignant de voir un nouvel élément de trouble dans la présence de ces troupes nouvelles qui voudraient des établissements ; — en conséquence, il refusa de les recevoir.

En Espagne aussi avait lieu la distinction de mépris entre les Arabes et les Berbères ; les Arabes prirent fait et cause pour leurs compatriotes d'Afrique ; une révolte suivit le refus d'Abd-el-Maleck ; la guerre en résulta, et les habitants de Cordoue livrèrent Abd-el-Maleck aux Arabes d'Afrique ; ceux-ci l'attachèrent à une croix, entre un cochon et un chien, à l'entrée du pont, et Baledgi se fit nommer à sa place. — Nouveaux désordres ; une partie des Maures refuse de reconnaître Baledgi et nomme Thaalabo. Le gouverneur de Narbonne les combat tous les deux ; les fils d'Ad-el-Maleck se joignent à lui ; il est vainqueur. Ce gouverneur, on le nomme El Manzour, *le Victorieux ;* — ce n'est pas lui qui règne néanmoins : il se retire à Narbonne et le gouverneur d'Afrique envoie comme gouverneur de toute l'Espagne Aboul-Takar, qui rétablit l'ordre pour quelque temps.

Telle était la mauvaise administration de l'Espagne mahométane sous les gouverneurs. — Le kalife était trop loin, l'autorité du gouverneur se trouvait à la fois trop forte et trop faible ; trop forte parce qu'il avait en main la milice, et qu'il gouvernait despotiquement selon l'usage immémorial de l'Orient ; — trop faible parce que ses actes étaient contrôlés par un souverain absent, éloigné, toujours circonvenu par des rapports et des délations.

Aboul-Takar échoua donc encore dans son entreprise; il avait anéanti le royaume éphémère de Murcie, et soumis cette chrétienté au tribut comme les autres villes d'Espagne; il avait calmé, ou cherché à calmer les passions et à faire cesser la division; il parut réussir un moment; mais la trahison détruisit son ouvrage. Un chef nommé Zamaïl l'attaqua et le fit tomber dans une embuscade où il périt frappé d'une lance. Zamaïl se contenta du commandement de Saragosse, et fit proclamer Thouebo, frère de Thalaabo, que sa violence rendit odieux.

Les cheiks arabes comprenant qu'une guerre civile incessante pour l'élection des émirs faisait la désolation du pays, se réunirent à Cordoue pour délibérer, et nommèrent un émir prudent, du nom de Yousouf, qui fut accueilli par tous les partis; mais lorsque sa sagesse promettait des merveilles, il eut à essuyer une nouvelle révolte de la part d'Ahmar, mécontent de ce que le gouverneur venait de supprimer la charge de prince des eaux, *émir de la mer*.

VII

Il est des noms qui se rendent fameux, et qui restent dans les souvenirs des nations, quoique l'éloignement du temps ait fait perdre de vue les événements qui leur avaient donné naissance. En effet la plupart des révolutions éclatent et ont des suites que chacun voit, mais les commencements en restent obscurs, parce que c'étaient d'abord des intrigues tramées en secret, des mouvements cachés dans l'ombre. Tout le monde connaît les noms fameux des Omniades et des Abassides; mais c'est une étude que de distinguer ce qui a divisé ces deux puissantes familles, dont

l'une a conservé le kalifat de Damas, et dont l'autre a créé le royaume de Cordoue.

Quelques mots nous aideront à nous en rendre compte :

Quand Mahomet fut mort, ses sectateurs élurent pour lui succéder Abd-Allah qui avait changé de nom pour se faire appeler Abu-Beker, *père de la vierge*, parce qu'il était père d'Ayessa, la plus jeune des femmes du prophète. Élu par les tribus, il prit le titre modeste de *kalife* ou *vicaire;* c'est lui qui institua ainsi le kalifat. il régna sur l'Asie mahométane.

Après lui fut élu Omar, père de Haspha, autre femme du prophète. Il se fit surnommer *Emir-al-Moumemin*, c'est-à-dire, *prince des Croyants;* c'est ce mot dont on a fait le *miramolin*, titre employé par tous les chroniqueurs espagnols pour dire *le chef arabe.*

Après Omar[1], Othman; après Othman, le fameux Ali, cousin germain du prophète, car il était fils d'Abou-Taleb, oncle de Mahomet, et de plus son gendre, puisqu'il avait épousé la belle Fatimah, fille du prophète. Ali, élu comme kalife, ne put cependant se faire reconnaître de Moavias, petit-fils d'Ommyah, gouverneur d'Égypte et de Syrie, nommé à ces départements par Omar après la conquête. Moavias était cousin de Mahomet au huitième degré, son trisaïeul Abd-Menalf étant aussi le trisaïeul du prophète. De plus Moavias avait été secrétaire de Mahomet; il était puissant, il fit valoir ses droits au kalifat; il demeura indépendant et indomptable dans son gouvernement d'Égypte et de Syrie.

Ali ayant été assassiné au bout de cinq ans, on élut son fils Hassan, mais les descendants d'Abas, oncle maternel de Mahomet, prétendirent au kalifat.

Hassan fit taire les dissensions en renonçant au kalifat en faveur de Moavias. — Lui, Hassan était le cinquième kalife élu. A partir de Moavias, petit-fils d'Ommyah, le kalifat, jusqu'alors électif,

[1] Omar avait conquis l'Égypte.

devint héréditaire, et quatorze kalifes de la race d'Ommyah montèrent successivement sur le trône. — Damas était leur capitale.

Cette descendance d'Ommyah est ce qu'on appelle la race des *Ommiades.*

Cependant plusieurs descendants d'Abas, tentèrent à diverses reprises d'enlever le kalifat. L'un d'eux nommé Ibrahim, en qualité d'iman, avait gagné secrètement du terrain; il fut massacré par Mérovan, quatorzième kalife des Ommiades.

Mais ses partisans proclamèrent kalife Aboul Abas, frère d'Ibrahim, et fils de Mohammed. Abd-Allah et Soleh, ses oncles, attaquent Merovan, le font fuir en Égypte, où il est décapité. Aboul-Abas, kalife, commence la race des *Abassides.*

Toutefois la famille des Ommiades lui faisait ombrage; on ne lit pas sans horreur ce qui suit : — Le kalife accorde une amnistie complète. Abd-Allah invite à un festin quatre-vingt-dix cavaliers Ommiades qui vivaient paisiblement à Damas; — là il les entoure, les fait battre de verges jusqu'à ce qu'ils aient expiré... et fait jeter un immense tapis sur leurs corps gisants dans le silence de la mort, recouvre ce tapis de convives, et achève le festin. C'est par ce crime que les Abassides établirent leur pouvoir.

VIII

Il restait deux petits-fils d'Hescham, le dixième des kalifes ommiades. Aboul-Abas donna l'ordre de les mettre à mort à Coaffa, où ils demeuraient. L'un d'eux était absent quand on vint pour le saisir. Il fuit, et demeura quelque temps réfugié au sein des tribus nomades; de là il passa en Afrique, poursuivi

pendant cinq ans par les émissaires d'Aboul-Abas. Cruel, Aboul-Abas avait reçu un surnom sanglant, *el Saffa* (celui qui répand le sang) ; il était haï. Le dernier rejeton de la famille des Ommiades, seul échappé à sa rage, se fit aisément des amis ; son nom chéri de Abd-el-Rahman ben Moavias (le victorieux, fils de Moavias,) disposait à l'accueillir. Ne se trouvant pas en sûreté en Afrique, il tourna ses regards vers l'Espagne, mais avant d'y paraître il voulut sonder le terrain et envoya un ami fidèle, Bedz, affranchi de son père. — Bedz arriva à Cordoue lorsque Yousouf en était parti pour combattre Ahmer. Les quatre-vingts sheiks des tribus syriennes, qui avaient élu Yousouf, délibéraient ensemble sur les moyens de le remplacer parce qu'il usait du pouvoir dans son propre intérêt. — C'est dans ces dispositions que le confident d'Abd-el-Rahman trouva les sheiks. Ceux-ci regardèrent la mission de Bedz comme un avertissement d'en haut. Ils pensèrent que l'heure était venue de s'affranchir des kalifes d'Orient. Non-seulement ils accueillirent le dernier enfant de la race chérie d'Ommyah, mais ils lui firent dire que s'il venait, ils lui donneraient, comme à un descendant du prophète, toute la péninsule musulmane.

Abdérame se hâte. A la tête de sept cents cavaliers Berbères, il aborde en Andalousie ; vingt mille hommes se rangent sous ses ordres.

Yousouf cependant était à Saragosse ; vainqueur, il allait ramener à Cordoue Ahmer et son fils qu'il avait fait enchaîner sur des chameaux. — A la nouvelle du débarquement d'Abdérame il fit attacher ses prisonniers à une croix, et il alla s'enfermer dans Grenade ; — assiégé, il capitula, laissa la souveraineté au dernier des Ommiades. — Trois ans après s'étant révolté il fut défait et tué. On envoya sa tête à Abdérame.

La race des Ommiades régna en Espagne ; et la race des Abassides en Orient.

C'était en 758. A partir de ce moment, la souveraineté musulmane offrit un aspect plus redoutable et plus imposant en Espagne, et le gouvernement se régularisa.

Quelques années après un successeur d'Aboul-Abas le sanguinaire, envoya un général contre Abdérame. El Ela opposait l'étendard noir des Abassides à la bannière blanche des Ommiades. — Il fut vaincu. Le kalife Almanzor reçut comme un fatal présent la tête, les mains et les pieds de son général, et il s'écria : « Heureusement, Dieu a mis la mer entre nous; autrement Abdérame viendrait ici me disputer l'empire. »

Voici en cette année 760 l'état de la Péninsule : le royaume de Cordoue musulman sous la conduite d'Abdérame, qui prend le titre d'*Émir el Moumemin*, prince des Croyants, — (le miramolin).

Le royaume d'Oviédo;

Un royaume des Sobrarbes.

REINES D'OVIÉDO

DEPUIS GAUDIOSE, FEMME DE PÉLAGE

JUSQU'A XIMÈNE, FEMME DE GARCIE Ier.

ÉVÉNEMENTS DE LA PÉNINSULE DURANT CETTE PÉRIODE [1].

I

Événements arrivés sous Frolève, épouse de Favila.

Époux de Frolève, le fils de Pélage, Favila semble n'avoir été appelé à régner que pour gagner une grande bataille sur les Maures [1], et bâtir une église en mémoire des victoires remportées

[1] De 738 à 914. — Le royaume fondé par Pélage [*], bande de terre étroite derrière

[*] On ne croit pas que Pélage ait pris le titre de roi ; mais les historiens espagnols le lui donnent, et son fils Favila le prit.

par Pélage, et en actions de grâce pour les bénédictions que Dieu répandait sur ce royaume naissant.

Il mourut ensuite, après deux ans de règne, tué par un ours en chassant dans les montagnes. — Il n'avait point d'enfants, et laissa la couronne à Alphonse le Catholique.

II

Hermesinde et Alphonse Ier, le Catholique.

Gendre de Pélage par son mariage avec Hermesinde, fille de ce héros, Alphonse fut la terreur des Musulmans.

« En ce temps prit le commandement des Astourichs (Asturies), » Alphonse le Redouté, tueur de gens, fils de l'épée. Il prit des » villes, des châteaux, et il n'y eut personne pour lui tenir tête. » Mille et mille Musulmans souffrirent par lui le martyre de l'épée. » Il brûlait leurs maisons et leurs champs, et il ne faisait pas bon » se fier à lui [1]. »

C'est ainsi que El-Saghi, historien arabe, nous parle des hauts faits d'Alphonse Ier.

En effet, ce prince emmena les femmes, les enfants des vaincus, contraignit la population chrétienne à le suivre, et augmenta son royaume.

Il entra dans l'ancienne Galice, naguère peuplée par les Suèves : — ce qu'il ne pouvait conserver de territoire, faute de

les monts des Asturies, avait pour capitale *Oviédo*. On lui donna jusqu'à 914 le nom de royaume d'Oviédo.

[1] Lavallée. *Univers*, histoire des peuples. — Espagne, page 122.

guerriers pour le défendre, il le dévastait, en faisait un désert, — et le repeuplait plus tard avec les populations chrétiennes qu'il entraînait à sa suite. C'est pendant ce règne surtout que les Espagnols acquirent la réputation d'intrépides guerriers, qu'ils conservèrent depuis. — Sous les armes ils avaient quelque chose d'étrange par leur accoutrement : sur la tête une mître ronde garnie de mailles de fer, et attachée sous le menton par une courroie, les cheveux flottant au gré des vents ; — sur leurs vêtements de peaux de chèvres ou de bêtes fauves, une large ceinture qui serrait leur taille ; tel était leur costume. La javeline espagnole, le poignard cantabre, l'épieu du chasseur, la cognée du bûcheron, l'arc, la fronde, étaient entre leurs mains autant d'instruments de mort ; ils savaient manier le terrible bident, qui faisait d'horribles blessures ; c'était une lame d'acier fort large en forme de croissant, ayant deux pieds d'ouverture, emmanchée sur une hampe de quatre ou cinq pieds ; — ils s'en servaient pour repousser le cheval et le cavalier.

Rarement ces guerriers combattaient-ils en plaine rase ; — cachés dans les bois, dans les anfractuosités des monts, ils fondaient à l'improviste sur l'ennemi, ou ils allaient piller et brûler les villages.

Alphonse, par ses conquêtes, acquit un nom et avança la puissance des Espagnols. Sa femme Hermesinde, fille de Pélage, lui avait donné plusieurs enfants :

Froïla, qui fut roi d'Oviédo ;

Bimaran ;

Aurélio ;

Adosinda ;

Alphonse, en outre, laissait d'une femme maure un fils appelé *Mauregat*, le *petit de la Maure*, que nous verrons régner.

III

Nuna, femme de Froïla Ier.

C'est Froïla qui, en 757, succéda à son père. Il était dur et féroce, et devint l'objet de l'exécration publique.

Ses enfants furent Alphonse, qui devint roi, et doña Chimène; leur mère se nommait Monime.

Sous ce règne malheureux commencèrent les divisions des chrétiens. A plusieurs reprises la Galice et le Biscaye refusèrent de reconnaître l'autorité du roi d'Oviédo. — Quant aux chrétiens des Pyrénées, du royaume de Sobrarbe ou autres, ils lui résistèrent avec énergie.

Garcie Inigo, successeur de Garcie-Ximenès, avait conquis Pampelune; Froïla voulut la lui enlever, il éprouva la plus vive résistance.

Furieux et farouche, il tua de sa main son frère Bimaran, aussi bon que lui-même était cruel. Comme il avait pris le fer, il périt par le fer, on conspira contre lui, il fut assassiné; après avoir déposé ses restes à côté de ceux de Monime, sa femme, dans l'église d'Oviédo, on élut pour lui succéder Aurélio.

IV

Adosinda femme de Silo. — Charlemagne en Espagne.

A Aurélio, qui ne régna que quatre ans, succéda Silo, seigneur

espagnol, qui avait épousé Adosinda, sœur des rois Froïla et Aurélio.

Abdérame régnait toujours sur la péninsule musulmane, mais des révoltes continuelles le troublaient ; l'un de ces petits émirs, qui voulaient se rendre indépendants, Ben-Omar avait régné à Saragosse, et avait eu lui-même pour compétiteur et pour rival Ibn-al-Arabi, qu'il contraignit à fuir.

La rapidité des événements nous a conduits de la bataille de Poitiers (732) à l'époque immortelle de notre Charlemagne (800). Tandis que l'Espagne agitée était divisée entre les Maures et les chrétiens, Charlemagne régnait sur l'Occident, fondait un empire, donnait son nom glorieux au siècle qui le vit naître, et affermissait la puissance temporelle du chef de l'Église. — Tout reconnaissait son empire, les kalifes lui envoyaient des présents, l'impératrice Irène était prête à lui donner son empire avec sa main ; c'est à lui que recourut Ibn-al-Arabi pour s'affermir dans sa petite principauté. Charlemagne traversa les Pyrénées, rétablit Ibn-al-Arabi à Saragosse, rasa les murs de Pampelune qui paraissait disposée à se révolter, et repassa les monts. C'est là, dans la célèbre vallée de Roncevaux que périt son arrière-garde, attaquée par les Basques ou Vascons, — Roland la commandait ; son nom a été immortalisé par les chants populaires et par le poëme de l'Arioste, quoiqu'on ne connaisse de lui que sa défaite et sa fin.

A peine Charles parti, Abdérame reprit ses conquêtes : Pampelune, Barcelone, Girone, Tortose, et tout ce qui avait accepté la suzeraineté de la France. Abdérame qui fonda le kalifat de Cordoue, régna trente-deux ans. Ce fut un des plus grands monarques arabes ; mais sur le trône il se souvenait toujours de sa patrie, et avait fait planter à son alcazar de Cordoue un palmier venu d'Asie sous l'ombrage duquel il aimait à s'asseoir.

V

Mauregat et Bermude. — Ninila, femme de Bermude.

Après Silo, un parti nomma Alphonse le Chaste, fils de Froïla. Mais Mauregat (le fils de la Maure) oncle d'Alphonse, usurpa le trône sous prétexte que le fils de Froïla ne pouvait offrir de sécurité à ses peuples, et le sage Alphonse se retira, ne voulant pas essayer de conserver sa couronne au prix de l'effusion du sang. A la mort de Mauregat, arrivée cinq ans après, on fit sortir du cloître un homme de cœur et de courage, dont on ne connaît pas bien la naissance, et qui se nommait Bermude. Diacre, il consentit, à regret, à être relevé de ses vœux, et à se marier. Son épouse qui était appelée Ninila, lui donna deux fils, Ramire et Garcia. Bermude se fit admirer dans des combats contre les Maures. Mais sa générosité l'a élevé plus haut que sa valeur. Il se repentait d'avoir cru pouvoir quitter le cloître; il appela près de lui, Alphonse, dissipa la défiance qu'inspirait ce fils du cruel Froïla, et quand il crut avoir assez préparé les esprits, il abdiqua en sa faveur.

VI

Pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle sous le règne d'Alphonse II, le Chaste.

Alphonse le Chaste, durant un règne de cinquante et un ans,

commencé en 791, fini en 842, entretint la paix dans son royaume, favorisa l'agriculture, encouragea les chrétiens tributaires des Musulmans à venir dans ses États pour en augmenter la population, et mérita le surnom de chaste par la pureté de ses mœurs et par le vœu qu'il fit de renoncer au mariage.

Il était contemporain de Hascheim fils d'Abdérame qui acheva la fameuse mosquée de Cordoue commencée par son père.

C'est sous le règne du pieux Alphonse, en 808, qu'eut lieu la découverte du corps de saint Jacques, fils de Zébédée, l'apôtre de l'Espagne.

Dans le lieu où est aujourd'hui bâtie l'église de Saint-Jacques de Compostelle, était un bois épais, au-dessus duquel plusieurs personnes pieuses virent pendant longtemps apparaître toutes les nuits des lumières et des anges. Le pieux évêque, Flavius, voulut s'assurer par lui-même de la vérité de ce fait, et vit la clarté et les anges.

Il fit sur-le-champ abattre le bois dans lequel était le tombeau de Saint-Jacques.

Averti par le saint évêque, Alphonse accourut, vénéra les pieuses reliques et fit bâtir une église en ce lieu; construite en briques et à la hâte, l'église ne devint pas moins un pèlerinage saint. Alphonse s'occupa de ranimer la dévotion à l'apôtre de l'Espagne; il obtint du pape de transférer à cette église nouvelle le siége de l'évêché; et le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle [1] est devenu célèbre dans le monde entier.

[1] *Giacom. Postolus* (Jacques, apôtre). Ce serait de ces mots que, par corruption serait venu le mot de *Compostelle*.

VII

Comtes de Barcelone. — Chute du premier royaume des Sobrarbes — Adoption de Ramire par Alphonse II.

En 810, Louis, fils de Charlemagne, (depuis Louis le Débonnaire) prit Barcelone et y établit un comte, sous le titre de comte des Marches de Saragosse et de Barcelone. Ce comte, qui fut le célèbre Bernard, gouverna les Marches durant trente-cinq ans, et fut l'origine de la principauté de Catalogne.

En 832, le dernier des quatre rois sobrarbes mourut et le royaume se désorganisa [1].

Aussi, Alphonse craignant la division après lui, s'il n'assurait un successeur à son trône, s'associa, en 835, Ramire, fils de Bermude; il acquittait ainsi la reconnaissance qu'il devait à Bermude pour l'avoir adopté lui-même. Depuis lors il laissa Ramire gouverner, l'aidant de ses conseils, et consacrant là a piété ses dernières années.

Il n'a point eu de femme.

VIII

Paterne et Urraque, femme de Ramire Ier. — Vision de Ramire.

Le règne de don Ramire Ier est célèbre par la fameuse bataille

[1] On a nié l'existence de ce royaume de Sobrarbe et de ses quatre rois; mais on n'expliquerait pas sans lui la puissance des chrétiens des Pyrénées.

de Clavija livrée contre les Maures. Il avait rencontré les ennemis dans un lieu nommé la Plaine-Blanche, on se bat; mais les Maures ont l'avantage. — Ramire fait cesser le combat, ordonne qu'on fortifie le camp, veille à ce qu'on panse les blessés, — se retire dans sa tente, et le lendemain réunit les chefs, en leur racontant une vision qui l'a encouragé pendant la nuit. Il avait vu l'apôtre saint Jacques, qui l'avait exhorté à ne pas désespérer de la victoire, et lui avait promis que lui-même combattrait avec les chrétiens. Le récit de cette vision ranime les Espagnols ; ils se jettent avec intrépidité sur l'ennemi ; ils sont vainqueurs. Soixante mille Maures demeurèrent sur le champ de bataille ; on assura avoir vu saint Jacques charger les escadrons des mahométans, monté sur un cheval blanc, et portant une bannière blanche sur laquelle était peinte une croix rouge.

Ramire mourut en 880, après un règne glorieux de sept ans, ayant associé son fils Ordogno Ier au trône.

La mère de ce prince se nommait Paterne ; Ramire avait épousé en secondes noces, Urraque. Les noms seuls de ces reines sont parvenus à la postérité. A peine si les documents permettent de connaître, avec quelque exactitude, les faits les plus saillants ; à plus forte raison, les détails de la vie privée demeurent inconnus.

IX

Progrès du royaume d'Oviédo sous Ordogno Ier.

Durant un règne de seize ans, Ordogno Ier fit admirer sa prudence, sa valeur, sa sagesse et sa piété. C'est lui, qui le premier établit des évêques à Léon et Astorga ; il fortifia ces deux villes,

et tandis que Mahomet, roi de Cordoue, assiégeait Mérida, il prit Salamanque, et ajouta pour toujours cette cité célèbre aux provinces chrétiennes de l'Espagne. Vainqueur sur mer comme sur terre, il empêcha la flotte des mahométans d'aborder en Galice, où les Maures voulaient faire une descente.

C'est ce grand roi qui rendit le trône héréditaire en associant son fils Alphonse à la couronne. Jusque-là les rois avaient été élus, sans que la parenté avec la famille royale donnât droit à autre chose, qu'à un motif de préférence.

Depuis Ordogno Ier les assemblées confirmèrent plutôt qu'elles ne choisirent, et l'hérédité qui s'établissait dans toute l'Europe, fut aussi consacrée en Espagne; mais on verra plus tard avec quelle jalousie les assemblées maintinrent leurs priviléges, se regardant toujours maîtresses de faire et de défaire les lois.

On ne sait pas le nom de la femme d'Ordogno Ier.

X

Ximène, femme d'Alphonse III, le Grand. — Magnanimité d'Alphonse.

Alphonse III, le Grand, fut illustre par de grandes victoires sur les Maures; il triompha aussi de plusieurs rébellions, mais quand il vit la révolte dans sa propre maison, et ses fils s'armer contre un père, son cœur se livra à l'amertume; il suivit tantôt la ligne de la sévérité, tantôt celle de l'abandon, et il finit dans la douleur un règne commencé avec gloire.

Il avait de sa femme doña Ximène, trois fils, Garcie, Ordogno et Froïla. Il y avait déjà quarante ans qu'il régnait, lorsque

son fils aîné, Garcie, exilé par Nuño Fernandez, son beau-père, ne craignit pas de lever contre son père l'étendard de la révolte.

Alphonse, justement irrité, prend avec lui de bonnes troupes, et fait son fils prisonnier dans Zamora. Il l'envoie chargé de fers au château de Ganzon.

Mais il n'avait rien gagné; la reine Ximène, plus touchée du châtiment de son fils que révoltée de son crime, intercède pour lui, et comme elle n'obtient rien de son époux, elle encourage don Ordogno, son second fils, à se révolter aussi. La guerre civile dura deux années entières; les scènes de douleur se renouvellent dans la maison du roi, il fait des reproches à la reine, et il en essuie d'elle. A la fin, désolé, à bout de force, de courage et de colère contre des fils ingrats, son cœur s'attendrit; il veut mettre fin à la division, il s'épouvante de l'exemple que donne au monde cette guerre parricide à laquelle il est contraint, il est ému de compassion à la pensée des maux qui fondent sur le peuple, il réfléchit aux jugements de Dieu; il pense enfin, que la miséricorde vaut mieux que la vengeance: «Ce sont mes fils, dit-il; il vaut mieux pour moi leur pardonner et les bénir, que de les châtier et de les maudire!»

Il assembla les grands du royaume, les délia du serment de fidélité, et leur déclara que sa volonté était d'abdiquer en faveur de ses fils; mais soit nécessité pour éviter la guerre entre eux, soit tendresse, il leur partagea ses États, donna les Asturies à don Garcie, la Galice à don Ordogno, et par là commença un usage funeste qui amena le partage et la division des royaumes déjà très-petits; mais en cela il suivit l'usage de son temps. Hugues Capet, à la fin de ce même siècle, est le premier qui donna l'exemple d'établir une unité désirable, et de la poser en principe pour le gouvernement d'un royaume.

Alphonse, ce roi redouté, demeura sans autorité dans les États de ses fils; — son cœur se consolait dans sa tendresse pour eux.

Il fit, l'année de son abdication, un pèlerinage pieux à Saint-Jacques de Compostelle; l'année suivante, il demanda à ses fils des troupes à la tête desquelles il put encore, non pas en qualité de roi, mais comme leur lieutenant, combattre les infidèles. Il fit une dernière incursion sur la terre des Maures, et revint à Astorga, où il mourut en 912, la seconde année, après sa mémorable et touchante abdication.

La reine Ximène lui survécut peu. — Alphonse avait reculé jusqu'au Duero les limites du royaume, il avait protégé les arts, les lettres. Il justifiait le surnom de Grand que lui mérite un règne de quarante-deux ans, rempli de victoires, et qui eut pour résultat l'agrandissement de son royaume et la fortification d'un grand nombre de places, il avait conquis la vieille Castille. Il vit, à la consécration de la nouvelle église, à Saint-Jacques de Compostelle, dix-neuf évêques, dont les diocèses étaient dans son royaume.

XI

Ximène, femme de Garcie Ier, dernier roi d'Oviédo.

Garcie ne régna que quatre ans, pendant lesquels il conquit une partie de ce qu'on a appelé depuis la nouvelle Castille. Il méditait de s'emparer des états d'Ordogno, son frère, lorsqu'il mourut. Il ne laissa point d'enfants de sa femme Ximène, qui l'avait poussé à la révolte contre son père. Avec lui finissent les rois d'Oviédo[1].

[1] 914.

REINES DE LÉON

ET DES AUTRES ÉTATS CHRÉTIENS

QUI ONT DONNÉ NAISSANCE AUX ROYAUMES DE NAVARRE,
D'ARAGON ET DE CASTILLE.

I

Origine des cortès en Aragon.

On croit que lorsque Ordogno était roi de Galice, et Garcie, son frère aîné, roi des Asturies, Froïla II, était à titre de roi, souverain d'Oviédo (915).

Deux autres princes chrétiens régnaient encore sans titre de roi, sur le nord de la Péninsule. C'étaient Mir, fils de Wuifred le Velu, septième comte de Barcelone[1], et Sanche, qui régnait sur

[1] Avaient été comtes de Barcelone, depuis que Louis le Pieux, fils de Charlemagne, avait fondé cet État en 801 :

Béra, accusé de trahison ; il combattit pour prouver son innocence, fut vaincu, et privé de son gouvernement.

Bernard, fils de Guillaume, comte de Toulouse, le remplaça en 812, et régna jusqu'à

la ville de Saragosse, et qui possédait en outre, des bourgades, des champs, des vallées en deçà et au delà des Pyrénées; le tout formait-il le royaume de Sobrarbe? nous avons vu que l'existence de ce royaume est contestée; mais de quelque nom qu'on le nomme, *Sobrarbe*, *Navarre*, *Aragon*, un État subsistait au pied des Pyrénées dans le x^e^ siècle et cet État était gouverné par un prince qui s'appelait Sanche. Voici l'origine du pouvoir de ce prince :

Après la mort du dernier des quatre rois de Sobrarbe[1], les terres chrétiennes étaient restées sans maître et conséquemment sans défense; c'est cet intervalle et le peu de documents précis qui ont fait rejeter au nombre des fables l'existence d'un premier royaume de Sobrarbe, malgré les nombreux témoignages qui en restent; — mais les chrétientés espagnoles des Pyrénées étaient incontestablement nombreuses et désireuses de conserver leurs libertés. Elles se réunirent vers l'an 970 et rédigèrent une série de conventions, appelées *fueros*, qui formèrent la base des libertés de l'Aragon. Cette origine est essentielle à bien connaître.

843; condamné à mort par Charles le Chauve. Il avait été mêlé aux troubles du règne de Louis le Débonnaire; il avait défendu son innocence en champ clos, et était sorti vainqueur de cette épreuve. Ces sortes de combats, condamnés par l'Église, étaient à la mode du temps; comme si on eût voulu obliger Dieu à faire toujours un miracle en faveur de l'accusé.

Guillaume, fils de Bernard, vengea son père, disputa le gouvernement de Barcelone à Alédran, et finit par être tué en 850 par les amis de son rival.

Alédran régna ; on ne sait quand il mourut.

Après Alédran, Wifrid, ou Hunric.

Après Hunric, Salomon.

Après Salomon, Wifred le Velu, appelé par les Catalans Grifa Pelos.

Grifa Pelos était un brave qui se rendit indépendant dans la souveraineté de Barcelone. On dit qu'ayant un jour été blessé sur les bords de la Seine, dans un combat où il vainquit les Normands, Charles le Gros, qui régnait alors, trempa quatre doigts dans le sang qui sortait de la blessure, et en fit quatre raies sur le bouclier du chevalier, en lui disant : « Comte, voilà de glorieux paux. » On attribue à cette origine les quatre paux que porte dans ses armes la maison d'Aragon.

[1] Iniguez.

Voici ce que nous voyons dans ces fueros, sinon tels qu'ils furent alors composés, du moins tels que les donnent des manuscrits datés du XIII^e^ siècle.

« Gouvernez le royaume avec douceur et justice, y est-il dit, et travaillez à rendre les lois meilleures. »

Et comme les règlements furent faits, à ce qu'on croit, avant l'élection d'un prince, les Aragonais disaient, en alléguant leurs libertés : *Nous avons eu des lois avant d'avoir des rois.*

Les *fueros* obligeaient le roi à consulter ses sujets, et il en résulta des assemblées qu'on appela les *cortès;* ces cortès étaient composées des quatre états, ou comme disait l'espagnol, des quatre *bras* (brazos) du royaume : bras ecclésiastique, les prélats aragonais ; bras noble, les riches hommes, *ricos hombres.*

Bras des chevaliers et des gentilshommes, les *infançonnes.* — Tout seigneur ou noble de naissance y avait droit. Une femme qui possédait une seigneurie pouvait y assister ou s'y faire représenter. — Les mineurs y pouvaient avoir des procureurs.

Le quatrième bras comprenait les communes.

Tout artisan, tout laboureur, ou tout commerçant était exclu des états.

Voilà l'origine de ces fameuses cortès si célèbres dans toute l'histoire d'Espagne : elles s'assemblaient tous les ans ; plus tard tous les deux ans.

Les fueros avaient établi un seigneur qu'on appelait *Justicia*, la Justice ; il n'avait aucun pouvoir, mais il avait le droit de décider si le roi ou si les cortès avaient tort, et donnait son opinion par des lettres appelées *firmas.*

Les fueros faits, les cortès étaient assemblées à Aranjuez sans avoir pu s'entendre sur le roi à élire. Les Arabes ayant entendu parler de cette assemblée allèrent assiéger la ville même où elle se tenait. Un chef des Navarrais nommé Iñiga, surnommé Arista, *le plus brave*, vint de dehors au secours des assiégés et força les

Maures à lever le siége. Iñiga Arista, roi de Pampelune, fut élu roi de Sobrarbe.

Aura-t-on du plaisir à voir comment se faisait la proclamation?

« Que l'élu entende la messe dans l'église; qu'il fasse une offrande d'argent et de pourpre; qu'ensuite il communie.

» Qu'à l'élévation il monte sur le pavois, porté par les riches hommes, et que tous crient trois fois *Real! Real! Real!*

» Qu'alors on jette de sa monnaie au peuple jusqu'à concurrence de cent sous.

» Et pour montrer que nul roi de ce monde n'a pouvoir sur lui, qu'il se ceigne lui-même son épée faite en forme de croix.

» Que les douze riches hommes jurent au roi sur la croix et sur les saints évangiles de défendre sa personne et ses États, et de l'aider à maintenir les fueros. Le peuple doit faire le même serment et tous doivent lui baiser la main [1]. »

On ne sait pas le nom de la femme d'Iñiga.

Iñiga Arista, régna douze ans, toujours victorieux, roi de Pampelune et de Sobrarbe. Dans une des batailles qu'il livra aux Maures, il vit une croix blanche au ciel et prit ce signe pour l'annonce de la victoire. Il mourut en 880, et fut remplacé par Garcie-Iñignez, son fils, qui avait épousé Urraque, fille de Fortunio, sixième comte d'Aragon, lequel mourut sans laisser de fils; sa fille Urraque donna le comté au roi son mari; ainsi Garcie Iñignez fut roi de Pampelune, de Sobrarbe et d'Aragon.

A partir de ce jour *Sobrarbe* ne fut plus qu'un nom; la Navarre et l'Aragon sont devenus deux royaumes importants.

[1] Lavallée. *Univers.*

II

Élection de Sanche II, Abarca, roi de Navarre et d'Aragon.

Garcie Iñignez Ier régnait depuis cinq ans, lorsqu'allant avec la reine Urraque à Saint-Jean de la Peña, ils tombèrent dans une embuscade et périrent. La reine était enceinte, son enfant fut sauvé, dit-on, miraculeusement (860).

Fortunio, fils aîné d'Urraque et de Garcie Iñignez, ayant régné plusieurs années sans bonheur, puisqu'il perdit plusieurs bonnes places prises par les Maures, abdiqua en faveur de cet enfant, nommé *Sanche*. L'élection fut confirmée par les cortès.

Tout ceci s'était passé de 863 à 912, époque de la mort d'Alphonse le Grand, roi d'Oviédo.

Donc la Péninsule se trouvait ainsi divisée :

Royaume de Galice, Ordogno.

Royaume des Asturies, Garcie.

Royaume d'Oviedo, Froïla II.

Royaume de Navarre et d'Aragon, Sanche.

Comté de Barcelone, Mir.

Il y avait en outre de puissants vassaux des Asturies : les comtes de Castille et les comtes de plusieurs provinces entre Duero et Minho.

L'Espagne musulmane était de droit à l'émir de Cordoue ; mais une partie considérable avait reconnu l'émir de Tolède.

Sanche d'Aragon leur prit des places importantes, et alla en Aquitaine (907) où il jeta les fondements du royaume appelé plus tard Navarre française et Béarn. Les Arabes crurent le moment favorable pour assiéger Pampelune, car l'hiver était venu, et il n'y avait pas d'apparence que la neige pût permettre le pas-

sage difficile des montagnes ; mais Sanche donna à ses soldats des chaussures faites d'un seul morceau en cuir de bœuf cru et les encouragea ; son armée tomba sur celle des Maures, et la mit en fuite. On le surnomma *Sanche Abarca*, du nom que prit cette chaussure grossière encore en usage dans les Pyrénées.

Sanche Abarca prit d'année en année un nombre prodigieux de villes :

Montjardin, 908 ;
Arcos, Sansol, Torrès, 909 ;
Mandaba, Lodoso, 910.
Najera, 913 ;
Alcanadre, Logrono, Calahorra, Tudèle, 914.
Tarragone et Agréda, 915.

Garcie II, le Trembleur, régna après son père Sanche Abarca. Il était brave ; mais quand on le revêtait de son armure, un tremblement involontaire s'emparait de ses membres. Il disait : « Mon corps tremble des dangers auxquels mon courage va l'exposer ! » Il avait épousé Ximène qui lui donna un fils. Ce fils fut Sanche le Grand.

III

Origine du royaume de Léon. — Martyre du jeune Pélage.

Garcie des Asturies, ce fils coupable qui avait pris les armes contre son père, ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes ; une courte maladie l'enleva après un règne de trois années seulement. Il ne laissait point d'enfant ; son frère Ordogno, élu à sa place, s'établit à Léon, et le royaume des Asturies et d'Oviédo, s'appela désormais *royaume de Léon*.

Ordogno II agrandit ses États et remporta une victoire signalée près de Talavera, sur l'émir, qui se nommait alors Abdérame (Abd-el-Rahman), et qui l'attaqua de nouveau avec des renforts venus d'Afrique dont il confia le commandement au général Aboul-Abas. Mais Ordogno uni à Sanche Abarca vainquit encore cette armée à Saint-Étienne de Gormaz, et Aboul-Abas y fut tué; Abdérame demanda une trêve de trois ans et l'obtint.

En 921, la guerre recommença et les Maures la dirigèrent particulièrement vers les chrétiens des Pyrénées. Sanche Abarca depuis deux ans avait quitté le gouvernement pour se retirer dans un couvent à Leyra, et avait confié les affaires à son fils don Garcie Abarca, qu'il s'était associé, mais sans abdiquer.

Le roi d'Aragon, don Garcie, appela à son tour le roi de Léon, mais leurs armes ne furent pas heureuses, ils furent défaits dans le val de Junquera.

Deux évêques qui avaient accompagné les troupes de leurs diocèses furent faits prisonniers, et pour assurer le prix de sa rançon l'un d'eux, Harmogius, donna en otage son neveu Pélage, âgé de treize ans, enfant d'une grande beauté et doué des plus heureuses qualités. Abdérame se le fit amener, et voulut l'obliger à renier le Christ; Pélage se laissa frapper de verges, plutôt que de renoncer à sa foi; on lui coupa les membres les uns après les autres, et on les jeta avec le corps mutilé de ce généreux enfant, dans les eaux du Guadalquivir. Les chrétiens les retrouvèrent, et ce jeune martyr est honoré dans l'Église le 25 juin, en mémoire du jour où il aima mieux souffrir et mourir que de commettre le mal et d'abandonner sa foi [1].

La défaite du val de Junquera fut vengée par Garcie Abarca, qui vainquit les Musulmans à leur retour d'une course en Aquitaine où ils venaient de faire beaucoup de butin. On dit que le

[1] 924.

général arabe fut tué des mains d'une femme qui combattait dans les rangs. Le combat avait eu lieu dans la vallée de Roncal.

IV

Femmes d'Ordogno II, de Froïla II et d'Alphonse IV, dit le Moine.

Les comtes de Castille avaient refusé des secours au roi de Léon, et leur refus avait en partie causé la perte du combat de la Junquera. Il fit venir, sous prétexte de conférences, Nuña Fernandez, Almondar le Blanc, son fils Diego, et Fernando Ansurez, les emmena avec lui à Léon et les fit étrangler. Cette action a été regardée par les uns comme un juste châtiment; par d'autres comme une cruauté qui souille le règne d'Ordogno II. En tout cas elle porte le caractère de la faiblesse et de la trahison, puisque le roi trompa pour frapper. Ordogno survécut peu à ce meurtre. Il avait eu trois femmes.

Doña Elvire, la première, lui donna deux fils, don Alphonse, et don Ramire.

Il répudia la seconde, Argonta, demoiselle de Galice.

Il ne fut uni que quelques mois à la troisième, doña Sancha, infante d'Aragon, fille de Garcie Abarca qu'il laissa veuve.

Froïla II, frère de don Ordogno lui succéda. C'est le second roi de LÉON. Il se fit maudire par sa cruauté et mourut frappé de la lèpre la seconde année de son règne. Sa maladie fut regardée comme un châtiment.

Marié à doña Nuña, il laissait trois fils qui ne régnèrent pas. Alphonse IV, fils d'Ordogno, fut élu; il était peu capable de régner; roi depuis trois ans, il eut le malheur de perdre la reine Urraque, et en eut un chagrin si profond, qu'il voulut quitter le siècle. Il abdiqua la couronne en faveur de Ramire, son frère, et

se retira dans un couvent, ce qui le fit nommer Alphonse le moine.

Ce roi eut une fin malheureuse. Pendant que don Ramire était occupé de la guerre contre les Maures, comme s'il eût ignoré qu'on ne retire pas ce qu'on a une fois donné, il voulut reprendre la couronne. Il sortit de sa retraite, s'allia aux trois fils de Froïla, ses cousins, et leva contre son frère l'étendard de la révolte.

Les quatre cousins, roi et princes furent vaincus ; mais Ramire se déshonora en leur faisant, à tous quatre, crever les yeux. Alphonse mourut prisonnier.

V

Comtes de Castille.

La Castille, après la mort sanglante de ses derniers comtes, s'était soulevée sous le règne court et troublé de Froïla II, et s'était donné des magistrats qu'elle avait nommés administrateurs : Nuño Calvo [1], et Nuño Rasaro. De Nuño Rasaro et de doña Urraque [2], naquit Fernan Gonçalez.

Dans une rencontre Ramire le fit prisonnier ; mais comme il comprit que la politique des rois de Léon leur défendait d'être mal avec les administrateurs de Castille, il rendit la liberté à ceux-ci et cimenta son alliance avec eux en demandant pour son fils Ordogno la main de doña Urraca, fille de Fernan.

Le nom d'Uracca, particulier à l'Espagne, est dû probablement à l'arabe *Bourraka*, qui signifie resplendissante, mêlée de diverses couleurs, blanc et noir [3] ; c'est du moins l'étymologie qu'on juge la plus probable.

[1] Quatrième aïeul du Cid.

[2] Fille de Fernand, mis à mort par Ordogno II.

[3] Lavallée.

En 949, Ramire malade, abdiqua en faveur de son fils Ordogno.

Il laissait de sa femme Elvire trois enfants :

Don Ordogno.
Doña Elvire.
Don Sanche le Gros.

VI

Femmes d'Ordogno III, et d'Ordogno IV. — Élection, chute et retour de Sanche I^er^, le Gros, roi de Léon.

Ordogno répudia Urraque pour épouser Elvire; il était irrité de ce que son beau-père Fernan se joignait à Sanche pour le combattre. Urraque épousa un autre Ordogno, fils d'Alphonse IV, dit le moine.

Ordogno III mourut laissant d'Elvire, sa seconde femme, un enfant trop jeune pour régner.

On élut Sanche le Gros, qui ne jouit guère du pouvoir, car ses sujets se révoltèrent excités par Fernan Gonçalez de Castille, lequel, par ses intrigues, fit élire Ordogno IV, son nouveau gendre, fils d'Alphonse IV. — Sanche le Gros, détrôné, alla chercher un asile en Navarre auprès de Garcie Abarca.

Il était devenu si replet, qu'il ne pouvait plus monter à cheval; pour se guérir de cette infirmité il demanda à Abdérame la permission de consulter à Cordoue, les médecins arabes qui étaient en grande renommée.

Abdérame le reçut dans son propre palais, le fit traiter par ses médecins; et Sanche guérit. Le traitement dura deux ans pendant lesquels il se lia d'amitié avec Abdérame, si bien que le kalife lui donna une armée pour reconquérir son royaume, où Or-

dogno IV s'était rendu si odieux, qu'il s'était acquis le surnom de *Mauvais*.

Ordogno le Mauvais se vit en un moment abandonné. Obligé de fuir, il chercha un asile chez son beau-père; mais les Castillans le repoussèrent comme indigne d'être le gendre de leur comte, lui enlevèrent sa femme Urraque, et il erra sur les terres musulmanes où il finit misérablement.

VII

Chronique singulière sur l'indépendance de la Castille.

Voici une histoire assez singulière, qu'on donne pour origine à la souveraineté de Castille.

Sanche le Gros ayant recouvré ses États et convoqué une assemblée des grands, y appela Fernan Gonçalez, comte de Castille et père d'Urraque.—Celui-ci redoutait quelque piége, à cause de sa conduite passée dont il craignait que Sanche ne voulût prendre vengeance ; mais le roi alla au-devant de lui pour lui faire honneur, et lui fit une réception très-amicale.

Le comte montait un cheval superbe et portait sur le poing un faucon très-bien dressé :

« Comte, lui dit le roi, vous avez un cheval et un faucon que j'envie. »

« Ils sont à Votre Altesse, » reprit Fernan, les offrant gracieusement.

« Comte, je ne les veux pas recevoir à titre de présent; mais s'il vous plaît les vendre, je les achèterai. »

Fernan mit à son cheval et à son faucon un prix si énorme que le roi, dans l'impossibilité de payer tout de suite, et ne vou-

lant ni reculer ni marchander, car cela était au-dessous de sa dignité, demanda un délai.

Le comte lui dit : « Seigneur, tel délai qu'il plaira à Votre Altesse ; mais le jour de l'échéance passé, Votre Altesse doublera la somme autant de fois qu'il y aura de jours de retard. »

Sanche, qui avait passé deux ans à la cour des Arabes, alors les meilleurs calculateurs du monde, aurait dû savoir à quoi il s'engageait par cette martingale. — Il n'y songea pas. Le comte partit. — Le terme arrivé, Sanche ne pensa point à acquitter le prix du cheval et du faucon, et le comte se garda de le redemander.

Il guerroya pendant ce temps et agrandit son comté ; Sanche inquiet le fit mander, et soit qu'il eût quelque sujet de mécontentement, soit qu'il redoutât la puissance du comte, il le mit en prison.

Doña Sancha, femme du comte, fit de vaines instances pour lui faire rendre la liberté ; à la fin elle demanda au roi de Léon la permission de passer par la ville de Léon, comme c'était son chemin, pour aller en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

« Volontiers, dit Sanche, la guerre n'a rien de commun avec les femmes. »

Doña Sancha ne passa point à Léon sans aller saluer le roi : « Seigneur, dit-elle, plairait-il à Votre Altesse que je pusse visi- » ter mon seigneur et passer cette nuit avec lui? Je continuerai » mon voyage quand le jour sera venu. »

« Volontiers, señora, dit Sanche, je n'ai garde de refuser si » courtoise demande. »

Doña Sancha va à la prison ; à la pointe du jour, le cheval est sellé pour son départ, et l'écuyer qui tient le coursier par la bride aide l'amazone à monter. — Aussitôt le cheval part d'un trait, mais au lieu de prendre la route de Compostelle, son cava-

lier le fait courir à toute bride sur la route de Castille ; — quelques heures après on monte à la tour pour servir le prisonnier comme à l'ordinaire ; mais il n'y était plus ; à sa place et vêtue de ses habits se trouvait doña Sancha ; elle avait fait prendre à son mari le costume de voyage avec lequel elle était venue, et il s'était ainsi sauvé.

Sanche témoigna beaucoup d'humeur au premier moment, puis il rit : « Doña Sancha, dit-il, a fait preuve de cœur et d'esprit ; c'est une femme dévouée ; il convient de l'honorer comme elle le mérite. »

Il lui donna la liberté et la rendit à son mari.

Fernan se ressouvint alors du prix du cheval et du faucon que Sanche avait oubliés, et déclara la guerre au roi de Léon, l'accusant d'être un mauvais débiteur, et réclamant son dû.

« C'est juste, dit Sanche, et il n'est pas d'un homme d'honneur » de combattre contre un créancier avant de l'avoir payé. » En conséquence, il ordonna qu'on acquittât le prix convenu.

Mais le terme était passé depuis très-longtemps, et quand le trésorier vit la condition et qu'il eut fait le compte, il vint dire à don Sanche que toutes les terres de l'Espagne avec les richesses qu'elles contenaient ne pourraient l'acquitter, et ne seraient même qu'une faible partie de la somme, doublée chaque jour depuis l'échéance.

Il fallut transiger.

Fernan, pour prix d'un cheval et d'un faucon, se contenta de recevoir, au lieu de trésors impossibles à trouver, la souveraineté de la Castille dont le roi Sanche reconnut l'indépendance. — Telle est la chronique que nous lisons sur l'érection de la Castille en souveraineté.

VIII

Quelques mots sur Abdérame. — Régence de dona Tereza et de dona Elvire sous Ramire III.

Abdérame, kalife de Cordoue, mourut à cette époque, âgé de soixante-douze ans, et Sanche reconnaissant le pleura comme un ami. On trouva dans les papiers du kalife ces mots écrits de sa main :

« J'ai régné cinquante ans; mon règne a été toujours paisible » ou victorieux. J'ai été aimé de mes sujets, redouté de mes enne- » mis, respecté de mes alliés; j'ai eu à souhait les honneurs, les » richesses, les plaisirs; aucun bien terrestre ne m'a manqué. J'ai » compté les jours où j'ai goûté un bonheur sans mélange: je » n'en ai trouvé que quatorze. »

Tel est l'aveu de la grandeur.

Un chrétien humble et résigné, qui sait que le bonheur sur la terre consiste non dans la possession des biens, mais dans la paix du cœur, rappellera les paroles de l'Écriture : « L'âme du juste est un festin continuel. »

Sanche mourut empoisonné par un seigneur révolté du Portugal.

Il avait épousé à son retour dans son royaume doña Tereza, sœur de Fernand Ausurez et en avait eu un fils; en 967, cet enfant avait cinq ans. Les grands le reconnurent sous la régence de doña Tereza, sa mère, et de doña Elvire, sa tante.

Cette régence, la première des nombreuses tutelles de femmes en Espagne fut heureuse et paisible. Sous la régence de doña Tereza et de doña Elvire, les Normands qui alors infestaient toutes les côtes de l'Europe, débarquèrent en Galice; les régentes envoyèrent contre eux une armée qui fut victorieuse. Ces barbares

voulaient regagner leurs vaisseaux ; mais on ne leur en laissa pas le temps. Une partie des Espagnols alla brûler leur flotte, tandis que l'autre leur coupait le passage. Ils furent pour la plupart exterminés, Gondered, leur chef, fut trouvé parmi les morts.

IX

Légende.

Fernan, comte de Castille, défendait cependant sa souveraineté nouvelle avec une intrépidité héroïque. — Plusieurs fois il se crut guidé par le ciel.

Un jour, poursuivant un sanglier, il arrive à la porte d'un ermitage où se réfugie l'animal ; Fernan respecte l'asile sacré, et cesse de poursuivre le sanglier. — Il trouve l'ermite Pélage qui lui promet la victoire, et lui annonce un prodige. Le prodige eut lieu. La terre entr'ouverte sur un cavalier se referma aussitôt sans laisser aucune trace, et la victoire fut le fruit de la confiance qu'inspira ce prodige.

Une autre fois, Fernan avait voulu consulter encore Pélage, mais il avait trouvé l'ermitage désert ; le saint homme n'existait plus. — Fort triste et en peine s'était retiré Fernan ; l'ermite lui apparut dans la nuit et lui promit encore une fois la victoire sur les Maures. Le combat dura trois jours à Piedra Hita ; — le troisième jour on vit combattre saint Jacques, et la bataille fut gagnée.

On raconte encore d'autres merveilles, et c'est une superstition populaire que Fernan, couché dans le tombeau, se plaît encore à la guerre et que ses ossements, dans le cercueil, font entendre à l'approche des guerres nationales un bruit qui présage la victoire[1].

[1] Lavallée.

X

État de la Péninsule en 970. — Almanzor.

C'est en 970 que mourut le comte Fernan laissant pour successeur Garcie Fernandez.

Sa femme, doña Sancha, s'était distinguée par son dévouement et lui avait assuré la vie et la possession de son riche domaine.

En cette année 970 mourut aussi Garcie Abarca, roi d'Aragon.

De son mariage avec Thérèse, fille d'Endregota Galindez, seigneur Aragonais, il avait eu cinq enfants :

Sancho.

Ramire.

Urraca.

Hermigelda.

Ximene.

Sanche, son fils aîné, lui succéda sous le nom de Sancho Garcez, ou de Sancho Galindez Garcez : Garcez à cause de Garcie, Galindez à cause de son aïeul maternel.

Les régentes doña Tereza et doña Elvire donnaient le spectacle rare et édifiant de deux femmes unies pour l'amour du bien, et usant en bonne harmonie d'un pouvoir commun. Elles avaient dès le commencement de leur régence envoyé une ambassade à El Hakem, successeur d'Abdérame, pour lui demander de continuer à l'enfant dont elles gardaient le royaume, l'amitié qu'il avait donnée à son père, Sanche le Gros.

Cet émir qui gouverna quinze ans, en faisant fleurir les arts, laissa un fils de dix ans, Hakem II, qu'on surnomma *Al Morraged Billah, le protégé de Dieu*, qui régna sous la tutelle de sa mère, Sobeya, laquelle donna la direction des affaires à Mohamed-Ben-Abi-

Ahmed, qui devint célèbre sous le nom d'*Almanzor*, le Victorieux. Ce ministre eut le titre de hedjeb ou général.

On entretint le jeune émir dans une éternelle enfance sous le gouvernement des femmes, et de cette charge d'hedjeb, Almanzor fit ce qu'avait été en France la charge de maire du palais.

Almanzor fit des prodiges de vaillance, administra les finances avec sagesse, suivit une politique habile et serrée. Il avait médité la conquête entière des royautés chrétiennes, et Dieu lui donna de prévaloir pour un temps.

Il chercha à se faire aimer des soldats. Il faisait deux campagnes par an, une au printemps, après les semailles, une autre en automne après les récoltes; on rentrait au bout de quelques semaines; de la sorte, chacun pouvait semer et récolter tranquillement. L'émir ne gardait du butin que le cinquième lot, et veillait à ce que les quatre autres cinquièmes fussent partagés également, ne laissant aux généraux que le droit du choix; il renouvela l'usage de donner un banquet aux troupes après la victoire; il parcourait lui-même les chambrées; savait et retenait le nom de tous les soldats; il invitait à sa table ceux qui se distinguaient. Il s'en fit adorer.

Il faut raconter de lui une superstition singulière : il faisait à chaque bataille secouer avec soin la poussière de ses habits, et la faisait mettre à part dans une cassette, ordonnant qu'après sa mort on répandît cette poussière dans son tombeau, afin que la bonne odeur de la guerre qu'il appelait sainte, détournât de lui le feu éternel, conformément à ce verset du Koran : « Celui dont » les pieds se couvrent de poussière dans le chemin de Dieu, Dieu » le préservera du feu. »

Un jour il voyait de sa tente les armées chrétiennes et musulmanes s'observer avant le combat: il se prit à méditer :

« Combien crois-tu, dit-il à son général Moschafa, que nous ayons de braves cavaliers dans notre armée?

— Tu le sais, toi, dit Moschafa.

— Penses-tu que nous en ayons mille ?

— Pas autant, dit Moschafa.

— Cinq cents ?

— Pas autant.

— Y en a-t-il deux cents? cent? cinquante?

— Je n'ai confiance qu'en trois, répondit Moschafa. »

Pendant qu'ils parlaient, un chevalier bien armé, monté sur un beau cheval, sortit du camp des chrétiens.

« Qui veut se mesurer avec moi ? cria-t-il à haute voix. »

Un cavalier musulman sortit, et après une heure de combat, il fut tué par le chrétien qui s'écria :

« Quelque autre veut-il venir ? »

Un second musulman fut tué en moins d'une heure.

Le chrétien s'avança : « Quelqu'un veut-il venir encore? ou même deux ou trois ensemble ? Je tiendrai le combat, dit-il. »

Un brave musulman se présente seul, et d'un coup de lance le chevalier le tue.

Les chrétiens applaudissent par de vives acclamations.

Le chevalier retourne à son camp, change de monture et revient avec un cheval magnifique, couvert d'une peau de tigre, dont les pattes nouées sur le poitrail du coursier laissaient voir les ongles qui paraissaient être en or.

Almanzor défendit qu'on s'avançât contre lui.

« N'as-tu pas vu ce qu'a fait ce chrétien toute la journée? dit-il à Moschafa.

— Je l'ai vu, seigneur, mais il n'y a là nulle magie. Ce chrétien est bon cavalier, et nos Musulmans sont intimidés.

— Dis plutôt, couverts de honte ! s'écria Almanzor. »

En ce moment, le chevalier s'avance, et crie :

« Y a-t-il quelqu'un qui veuille venir contre moi ?

— Je vois bien ce que tu me disais, Moschafa, que j'ai à peine

trois hommes sur qui je puisse compter, dit Almanzor. Si tu n'y va pas, mon fils ira; ou j'irai, car je ne puis souffrir ce qui arrive.

— Tu vas voir promptement cette belle peau de tigre à tes pieds, dit Moschafa; car je vais revenir avec la tête du chevalier.

— Je l'espère, Moschafa, et je te cède cette peau, afin que tu t'en fasses, par la suite, un bel ornement pour aller au combat.»

Moschafa partit, il était plus jeune et plus leste que le chrétien, ou le chrétien, malgré sa vaillance, était las d'avoir trois fois combattu; après des coups de part et d'autre, bien donnés et bien parés, le musulman tournant prestement, perça de sa lance le côté de son adversaire qui tomba mort. — Moschafa sauta à bas de son cheval, coupa la tête, et l'apporta sanglante à son général, avec la riche housse dont il avait dépouillé le coursier du vaillant cavalier chrétien.

Almanzor embrassa le vainqueur, lui fit présent de la belle peau, et fit proclamer à son de trompe le nom de Moschafa dans tout le camp.

Tels étaient les combats des chevaliers au dixième siècle.

XI

Bermude II, le Goutteux, succède à Ramire III, roi de Léon.

C'est avec les comtes de Castille que se mesurait Almanzor, car, religieux observateur des traités, il gardait l'amitié promise à Ramire III, et le royaume de ce jeune monarque était mieux gardé par la parole de ce musulman, et par la prudence de deux femmes, que par une armée de braves.

Les sages tutrices avaient bien vu quelques soulèvements prêts à éclater par la turbulence des Galiciens; mais toujours

leur prudence avait su prévenir des éclats fâcheux; mais quand le roi eut quinze ans, il demanda à l'assemblée des grands de lui choisir une femme, et on le maria à une noble demoiselle appelée Urraca. De ce moment il prit les rênes du gouvernement, et écarta de ses conseils les femmes prudentes auxquelles il devait la conservation de son État.

Il avait conservé un vif ressentiment des rébellions des Galiciens; il les leur reprocha; il insulta les seigneurs. Ceux-ci le déposèrent et élurent Bermude, fils d'Ordogno III et de doña Elvire.

Il y eut une grande bataille entre les deux rois en présence. Don Ramire affaibli rentra à Léon où il mourut. Bermude II régna sans opposition. Alors Almanzor se regardant comme délié de son traité par la mort de don Ramire, entra dans le royaume de Léon.

Il prit successivement Simanca, Lepulveda, Zamora, Ateiza, En 995, il crut pouvoir attaquer la ville forte de Léon, siége de la royauté.

Bermude alors fait des efforts inouïs; quoique malade de la goutte, il assemble des troupes, marche à leur tête et surprend l'ennemi campé sur le bord de l'Esla, tout près de Léon.

Les Arabes fuient. Almanzor ne peut les rallier. Au désespoir il descend de cheval, s'assied à terre, ôte son turban, et proteste qu'il aime mieux rester et recevoir la mort sur le champ de bataille, que de vivre vaincu et déshonoré.

Quand un chef aimé de ses soldats fait de pareilles choses, il leur communique le feu qui brûle dans son âme. Les infidèles sentent ranimer leur courage; ils retournent à la charge; ce sont désormais les chrétiens qui fuient; l'ennemi les poursuit jusqu'aux portes de Léon, Almanzor se retire en jurant de revenir l'année suivante pour démolir la cité de Léon.

XII

Prise de Léon par Almanzor.

Le nom d'Almanzor était redouté de toutes les chrétientés espagnoles. On savait qu'il n'avait jamais menacé en vain. Bermude II fait transporter en lieu sûr, hors de la ville, les reliques saintes, les vases sacrés, et les ossements des rois qu'il enlève à leur sépulture.

Il met ensuite bonne garnison dans la place, et en confie la garde à un seigneur nommé don Gil.

Dès le printemps de l'an 996, Almanzor est devant la ville.

Il élève les machines de guerre et bat en brèche. A mesure qu'il fait tomber un pan de mur, le mur est réparé par les ordres de don Gil.

Les murailles étaient fortes et flanquées de tours, les portes en bronze et en fer, don Gil intrépide, la place bien approvisionnée, la garnison décidée à mourir plutôt que de se rendre. Les attaques toujours repoussées se renouvelèrent toute la saison.

A la fin, Almanzor parvint à ruiner le rempart du côté du couchant, et ordonna l'assaut.—L'assaut dura quatre jours, au bout desquels le vainqueur pénétra dans la ville par une brèche ouverte au midi, pendant qu'on défendait l'ouest.

Don Gil se fit tuer en combattant; toute la garnison aima mieux mourir les armes à la main que de se rendre.

Almanzor démolit Léon, et il n'en resta pas une pierre debout.

Il assiége Astorga, qui se rendit, effrayée par le sort de la capitale.

Il essaya aussi de pénétrer dans les Asturies; mais les châteaux forts de Gordon, de Lima, d'Alva et d'Arbole l'arrêtèrent.

L'année suivante, il enleva entre Duero et Minho, Viseo et Lamégo, pénétra dans le cœur de la Galice, et ne s'arrêta qu'à Compostelle. Tout avait fui. Il ne trouva qu'un vieux moine, assis près du tombeau de l'apôtre.

« Que fais-tu? lui dit-il.

— Je vis avec saint Jacques, répondit le religieux. »

Le général musulman ordonna qu'on respectât le tombeau du saint et la piété du religieux; mais il abattit une des murailles de l'église, en enleva les cloches, et les fit porter à Cordoue, sur les épaules des prisonniers chrétiens, pour y être suspendues sens dessus dessous à la voûte de la mosquée, et y servir de lampes. — Elles y restèrent jusqu'à ce que saint Ferdinand, ayant reconquis Cordoue, les fit enlever, et les fit reporter à Compostelle, sur les épaules des Musulmans vaincus.

L'Aragon, la Catalogne connurent la terreur qu'inspiraient les armes d'Almanzor; mais mieux défendu, l'Aragon résista. Sancho Galindez et Garcie le Trembleur, son fils, brave malgré son surnom, firent tour à tour des prodiges pour arrêter *le Victorieux*: jamais surnom n'avait été mieux mérité.

La Catalogne vit de terribles choses. En 985, sous le comte Borel, Barcelone fut prise et pillée par Almanzor, qui emmena les habitants captifs.

Ces captivités, toujours si cruelles, redoublent d'infortunes quand la croyance est attaquée, comme il arrivait entre les chrétiens et les Musulmans. On vit de généreuses confessions et de glorieux martyrs; mais il y eut aussi un abus que la sagesse d'un concile condamna, c'est que, sans nécessité et sans provocation, on voyait des chrétiens se réunir pour insulter, par des cris, dans les places publiques, le culte de Mahomet. Le concile décida

que *ne seraient pas regardés comme martyrs les chrétiens qui auraient provoqué la persécution sans nécessité.*

Borel s'était retiré à Mansera. Après le départ de l'Arabe, il rallia des troupes, trouva de fidèles amis, et reprit Barcelone, d'où il chassa les Maures.

Barcelone reçut peut-être, en cette occasion, quelques secours de Hugues Capet, alors régnant en France.

XIII

Les sept infants de Lara, chronique castillane.

Puisque nous ne pouvons, à cette période, nommer les reines qu'en passant, et que nous avons entrepris de réunir sous ces paragraphes les faits les plus intéressants de la formation des chrétientés espagnoles et de leurs luttes avec les Maures, jusqu'à l'unité de la monarchie, sous Ferdinand et Isabelle, — nos lectrices nous permettront-elles de raconter l'épisode romantique des sept infants de Lara, chronique castillane? Je dois leur dire que c'est une chronique sanglante.

En l'an de Notre-Seigneur, 965, se maria Ruy Velasquez, seigneur de Bélaren, qui habitait les frontières de Lara.

Il prit pour femme doña Lambra, née au pays de Burena, et cousine de don Garcie Fernandez, comte de Castille.

La sœur de Ruy Velasquez se nommait Sancha; doña Sancha, noble et honorable dame, était mariée à don Gonçalo Gustios, seigneur de Salas en Lara, ami de Dieu, loyal et pieux chevalier. Tous deux étaient bien pourvus des biens de ce monde, heureux et honorés.

Ils avaient eu sept fils, qu'ils avaient élevés, braves, beaux et généreux. Tous les sept se suivant, année par année, étaient in-

séparables, et on les appelait les INFANTS DE LARA. Ils avaient été armés chevaliers le même jour par don Garcie Fernandez.

Doña Sancha vint aux noces de doña Lambra avec son époux Gonçalo Gustios, ils amenaient les sept infants de Lara.

Les fêtes des noces durèrent plusieurs semaines.

Un des derniers jours, le plus jeune des infants de Lara eut une querelle avec Alvar Sanche, cousin de doña Lambra.

On se réconcilia, et les jeunes hommes croyaient n'avoir rien à craindre l'un de l'autre. Du moins l'infant de Lara était réconcilié de cœur comme de bouche.

Mais doña Lambra se tenait pour offensée de l'injure faite à son cousin, et ne tenait pas compte de la réconciliation. Elle cachait son ressentiment néanmoins. Les gens de la noce se dispersent; don Ruy, le nouvel époux, accompagne par honneur le comte de Castille, il ne reste au château que doña Sancha, qui tient compagnie à l'épousée.

Les sept infants y étaient aussi, et plusieurs chevaliers, avec eux.

Un jour, les infants s'ébattaient dans un jardin; le plus jeune jouait avec son faucon et le baignait dans de belles eaux.

Doña Lambra le vit, elle voulut l'insulter, et fit lancer sur lui un concombre rempli de sang.

A la vue de leur frère, couvert de sang, les six infants s'indignèrent. « Il faut savoir, dirent-ils, si celui qui a fait cela est un insensé, ou si quelqu'un le lui a ordonné. »

Ils allèrent vers doña Lambra, et trouvèrent le vassal qui avait fait cette insulte auprès de leur cousine.

« Donnez-nous cet homme, dirent-ils, cousine, car il nous a offensés. »

Doña Lambra répondit que c'était son vassal et qu'elle le protégeait.

Alors les six infants tirèrent leurs épées cachées sous leurs manteaux et tuèrent le coupable. Puis ils teignirent de son sang

les robes et les coiffes de doña Lambra, allèrent vers leur mère et partirent.

Après le départ des infants, doña Lambra, en pleurs, fit dresser un lit de parade au milieu du verger, le couvrit de deuil, y déposa le corps de son vassal, et pleura avec ses dames.

Quand Ruy fut de retour, il demanda d'où venait tout ceci; doña Lambra se jeta à ses genoux, lui raconta tout, et lui demanda vengeance.

Ruy promit à sa femme que l'univers entier parlerait de la réparation qu'il allait lui faire.

Il appela don Gustios et ses sept fils; on parut se pardonner mutuellement, rentrer en affection; les sept infants mirent leur main dans la main de don Ruy.

Puis, don Ruy demanda à don Gustios s'il ne voudrait pas porter pour lui un message à Almanzor. Gustios y consentit. Ruy fit écrire une lettre par un Maure renégat, lequel eut ensuite la tête tranchée, et Gustios partit sans défiance pour remettre son message.

« Sais-tu, lui demanda Almanzor, ce que me mande cette lettre?

— Roi, je ne le sais.

— Eh bien! apprends-le : Ruy Velasquez veut que je te fasse couper la tête; mais moi, je ne le veux pas; je me contenterai de te mettre en prison bonne et sûre. »

Cependant le perfide Ruy dit aux infants de Lara :

« Je vais guerroyer, voulez-vous venir avec moi, ou aimez-vous mieux garder la terre?

— Il serait mal à nous de vous laisser aller seul en guerre, dirent-ils. »

Velasquez partit donc et leur dit : « Je vais en avant avec mes gens; pour vous, vous me rejoindrez bientôt. »

Quand les infants partirent, leur gouverneur, Nuño Salido, leur dit :

« Voici dans les sapins un aigle qui tient un hibou dans ses serres, et des corbeaux qui croassent en tournoyant; vous ferez bien de retourner; c'est un sinistre augure.

— C'est bien, dirent les infants; le mauvais augure n'est pas pour nous, mais pour l'ennemi. Vous, mon père, retournez; car à votre âge les batailles ne conviennent plus. »

Nuño Salido retourna; mais ne pouvant se décider à quitter les infants, il les retrouva par un chemin plus court.

Arrivés près de Velasquez, les infants furent courroucés, car on insulta leur gouverneur, le bon Nuño Salido. Gonçalo Gonçalez tua d'un coup de poignard un vassal qui venait de frapper le vieillard.

Ruy feignit de n'y faire pas attention. On cria aux armes; Ruy envoya ses neveux contre les Maures, leur promettant secours. Mais il se forma quinze corps de Musulmans autour d'eux : le bon Nuño fut tué; Fernand, leur aîné, fut tué; les deux cents cavaliers qu'ils avaient emmenés périrent; et les six infants se retirèrent sur la hauteur et firent demander trève aux Maures jusqu'à ce que leur oncle leur eût envoyé secours.

Puis Gonçalo Gonçalez alla vers son oncle en lui demandant du renfort pour lui et pour ses frères, le priant de le faire pour l'amour de Dieu, si ce n'était pour l'amour d'eux.

« Amis, dit Velasquez, retournez à votre joyeuse aventure: souvenez-vous des noces de doña Lambra. Vous êtes bons chevaliers, et sayez vous défendre. »

Gonçalo Gonçalez vit bien que tout était perdu.

Trois cents nobles chevaliers vinrent avec lui, malgré Ruy Velasquez.

Mais les trois cents périrent, et les infants, après avoir combattu tout un jour, et tué deux mille Maures, ne pouvaient plus soulever leurs armes.

Les chefs des Maures en eurent pitié, et les firent reposer, les emmenant prisonniers, et leur donnant du pain et du vin.

Ruy leur vint dire que s'ils ne tuaient les infants, lui-même irait à Cordoue demander leur mort.

« Traître ! dit Gonçalo, puisse Dieu te pardonner ! »

Les chefs dirent aux infants :

« Nous voici bien en peine ; car si nous vous gardons, votre oncle ira vers Almanzor, qui lui donnera ses pouvoirs, et nous périrons, vous et nous. Il vaut mieux que nous vous remènions où nous vous avons pris. »

Le combat recommença : les armes des six infants étaient brisées, ils furent pris, on les décolla tous en présence de Ruy Velasquez.

Quand Gonçalo Gonçalez, le plus jeune, vit périr ses frères, il reprit cœur, et d'un coup de poing tua le Musulman qui les avait frappés ; enfin on le prit lui-même, et il eut le sort des autres.

Ruy envoya les sept têtes des infants et celle de Nuño Salido à Almanzor, qui les fit laver, mettre sur un drap blanc et présenter à don Gustios. Le père tomba contre terre en les voyant ; on le crut mort ; quand il revint à lui : « Je reconnais ces têtes, dit-il, en versant de grosses larmes, ce sont celles de mes fils, les sept infants de Lara, et celle de Nuño qui les a élevés.

« O Almanzor ! il m'est meilleur de mourir que de vivre dans un si grand malheur ; aie pitié de moi, et fais-moi mourir aussi ! »

Puis, prenant chacune de ces têtes chéries, il la baisait, et lui parlait tout haut comme si elle eût pu l'entendre, en rappelant ses belles actions.

Tous ceux qui étaient présents pleuraient aussi haut que don Gustios, et chacun sentait ses peines et gémissait de compassion.

« O Almanzor, répétait le malheureux père, Almanzor, fais-moi mourir !

— Va, dit Almanzor ; retourne en ton pays. Il y a longtemps

que doña Sancha, ton épouse, ne t'a vu. Quant aux têtes de tes fils, je ferai pour elles ce qu'il faudra faire. »

Don Gustios partit; Almanzor fit embaumer les têtes avec des parfums précieux, et les envoya à Salas pour être mises dans le tombeau des seigneurs de Lara.

Don Gustios avait aimé dans sa prison une dame mauresque qui eut un fils. Ce fils était porteur d'un anneau que don Gustios avait laissé en partant; quand le sang commença à bouillir dans ses veines, et qu'il connut le sort des infants, il résolut de venger leur mort.

Il partit, fit reconnaître l'anneau à don Gustios, offrit le combat à Ruy Velasquez qui le refusa; alors il l'attendit sur un chemin et le tua, puis il alla avec des amis prendre doña Lambra, et la fit brûler.

Après cela, il revint à Salas; doña Sancha, la mère des infants de Lara voulut le reconnaître comme son fils; il fut adopté, et c'est lui qui devint le chef de la maison nouvelle de Lara. Il se nommait Mudarra Gonçalez.

Les sept têtes avec les inscriptions furent retrouvées en 1579, dans les tombeaux de Salas, la voûte du crâne et les mâchoires encore conservées.

Cette histoire donne l'idée des romans de chevalerie, et cette vengeance, du mélange extraordinaire que l'on faisait en Espagne de la religion avec les passions qu'elle condamne[1].

Ceci arriva tandis que vivaient Almanzor, Bermude II, et don Garcie le Trembleur.

[1] Lavallée. Désormeaux.

XIV

État de la péninsule en l'an 1000. — Mort d'Almanzor.

En 999, mourut Bermude II; en 1000, don Garcie.

Alors furent rois et comtes :

En ARAGON et NAVARRE, Sanche le Grand, fils de Garcie le Trembleur.

En LÉON, Alphonse V, enfant.

En CASTILLE, le comte Garcia Fernandez.

Les trois États se liguèrent contre Almanzor.

Sanche avait des secours de France, car son royaume de Navarre s'étendait au delà des Pyrénées. Almanzor en avait fait venir d'Afrique.

Les Maures et les Espagnols se rencontrèrent près d'une montagne nommée la Hauteur des Vautours, Calatañazor.

Le combat dura tout un jour. Le soir, Almanzor retiré dans sa tente et blessé, attendait que ses généraux vinssent lui rendre compte; il n'en vint que quelques uns; les autres étaient morts ou blessés. Il comprit que les pertes étaient grandes; il fit lever le camp au point du jour. Sa défaite lui donna tant de chagrin qu'il ne laissa pas panser ses blessures. Il avait vu qu'avec ces rois nouveaux s'ouvrait une ère nouvelle, et que ses conquêtes ne subsisteraient pas.

On le porta sur une civière, car ses blessures envenimées ne lui permettaient pas de se tenir à cheval.

A quinze lieues, il rencontra son fils Abd-el-Meleck; il s'arrêta à Médina Cœli, où il mourut. C'était en 1002.

Depuis quarante ans il était la terreur des chrétiens. On rapporte de lui de beaux traits, en voici un qui mérite d'être cité.

Il avait cerné une troupe nombreuse. Il la somme de se rendre. Ces braves préfèrent la mort; ils se mettent à genoux et prient Dieu, attendant qu'on les égorge.

Almanzor est touché, ordonne qu'on ouvre les rangs et qu'on les laisse passer.

Avec cet hedjeb habile et heureux finit la puissance de l'islanisme en Espagne. Nous allons voir une foule de petits États se fonder aux dépens du kalifat de Cordoue; les royaumes chrétiens vont s'accroître et s'affermir de plus en plus.

Quant à Alphonse V, roi de Léon à cinq ans sous la tutelle heureuse de sa mère Elvire, il épousa dans la suite une femme du nom d'Elvire aussi. Il avait dû la conservation de sa couronne à la sagesse de sa mère; parvenu à l'âge d'homme, ses armes furent victorieuses. Il eut la gloire de rebâtir Léon; les historiens espagnols le désignent souvent ainsi : *Alphonse qui rebâtit Léon.* Malheureusement il fut tué à trente-huit ans, d'une flèche lancée par un archer au siége de Viseo. Sa mère Elvire s'était retirée dès 1017 au monastère de Saint-Pélage d'Oviédo. Sa veuve vécut jusqu'en 1052.

Les enfants d'Alphonse et d'Elvire furent Bermude III qui régna sur le royaume de Léon en 1027, et doña Sanche mariée à Ferdinand, premier roi de Castille.

REINES DE CASTILLE ET DE LÉON

DE NAVARRE ET D'ARAGON

DE LA FORMATION DU ROYAUME DE CASTILLE A LA CONQUÊTE DE TOLÈDE[1].

DOÑA NUÑA ELVIRE

FEMME DE SANCHE LE GRAND, ROI DE NAVARRE ET D'ARAGON, SURNOMMÉ EL MAYOR OU L'EMPEREUR DE L'ESPAGNE.

ÉVÉNEMENTS IMPORTANTS DE L'ESPAGNE, AU XI[e] SIÈCLE.

I

Crime des Vélas. — Elvire calomniée par ses fils.

Doña Nuña ou Doña Elvire était fille de Garcie Fernandez, comte de Castille; elle épousa Sanche III, le Grand, roi de Navarre; sa plus jeune sœur épousa Bermude III, roi de Léon.

Les comtes de Castille étaient devenus de plus en plus puissants, et par leur alliance et par leurs conquêtes. Le dernier

[1] 1085.

[2] *El mayor*, ou le plus grand.

comte Garcie Fernandez laissait son héritage à son fils unique Garcia, âgé de treize ans seulement. Garcia fit demander la main de doña Sancha, sœur de Bermude, roi de Léon, et les noces durent se célébrer à Léon.

Depuis longtemps la famille castillane des Vélas habitait le royaume des Asturies et de Léon; — le comte de Véla, chef de cette famille puissante, avait autrefois levé contre le comte de Castille, Fernan Gonçalez, l'étendard de la révolte; vaincu et forcé de fuir, il s'était retiré chez les Arabes, puis était venu dans le royaume de Léon.

Les Vélas, fils du comte de Véla, avaient demandé à se réconcilier avec les comtes de Castille, et l'un d'eux avait tenu sur les fonts de baptême le jeune Garcia, aujourd'hui héritier de Castille; Garcie les avait reçus en grâce et leur avait rendu leurs biens.

Malgré tant de bonté, les Vélas conservaient une haine farouche qu'ils dissimulaient sous les formes du respect. A la première occasion ils s'étaient révoltés, mais vaincus de nouveau, ils avaient été chercher un asile chez les rois de Léon.

La noce de don Garcie, comte de Castille, attira une grande pompe. Le roi Sanche le Grand y vint avec la reine doña Elvire, et ses deux fils don Garcia et don Ferdinand, et Bermude prépara la fête avec une grande solennité.

Empressé de voir sa fiancée, le jeune comte quitta don Sanche à Sahagun pour courir à Léon; les seigneurs Léonais venaient en foule lui rendre hommage, et à cette occasion les Vélas demandèrent à être admis. Le noble comte les accueillit avec grâce, et les Vélas, en apparence touchés, vinrent lui baiser les mains, pleins de repentance, disaient-ils, et désirant réparer tous leurs torts.

On les crut; le comte les distingua et leur donna mille témoignages de pardon. — La ville de Léon était dans l'allégresse:

jamais elle n'avait vu plus brillante fête, et réuni plus illustre compagnie. Tout était en joie, lorsqu'un matin, le jeune comte s'étant rendu à l'église pour y faire ses dévotions, se vit assailli par la famille entière des Vélas, accompagnés de leurs vassaux, car les rois de Léon leur avaient donné des terres considérables pour qu'ils pussent tenir un rang conforme à celui qu'ils avaient quitté.

Avant que le comte eût pu appeler, Rodrigue, l'aîné des Vélas, lui donne un coup qui le fait tomber; les deux autres accourent et l'achèvent; des seigneurs de Léon qui accompagnaient le comte veulent le défendre ou le venger; ils sont aussitôt massacrés; ensuite les assassins furent jusqu'à la ville de Monçon, s'en rendent maître et s'y fortifient.

Mais leur trahison fut punie comme elle le méritait; la cour en deuil ressentit avec indignation un crime aussi grand; la jeune doña Sancha était inconsolable de la mort malheureuse de son jeune fiancé; Sanche et Bermude ne pouvaient laisser sans châtiment un si lâche assassinat.

C'est le roi Sanche qui s'en chargea. Il assiégea les traîtres dans leur refuge de Monçon, les eut bientôt pris, et les fit mourir sur un bûcher.

Comme il avait vengé la mort de leur comte, et qu'il était l'époux de sa sœur, c'est lui que les Castillans élurent pour les gouverner, et il se trouva le plus puissant monarque de l'Espagne, réunissant toutes les provinces. Tous les jours il faisait des conquêtes sur les Maures. Son nom était redouté, son autorité de plus en plus respectée.

Il était, en outre, heureux dans son intérieur, la reine doña Elvire, princesse irréprochable, toute à ses devoirs et à son époux, faisait de sa cour l'une des plus enviées des royaumes chrétiens; — lorsqu'un incident vint troubler ce bonheur.

Un jour, partant pour une expédition contre les Maures, don

Sanche recommande à la reine un cheval auquel il tenait particulièrement.

A peine Sanche est-il parti que don Garcia demande à sa mère le cheval de son père. La reine allait le lui donner, quand le comte de Sèse lui rappelle que c'est précisément celui que le roi a recommandé, que c'est le cheval le plus beau et le mieux dressé des écuries royales, et que peut-être elle mécontentera son mari. Elvire fait part de toutes ces observations à son fils, et l'engage à attendre le retour du roi pour le lui demander à lui-même.

A ce refus, Garcia s'emporte ; il conçoit le soupçon le plus injurieux, il ose dire que si sa mère lui refusait un don sur les observations du comte de Sèse, c'est qu'elle aimait ce seigneur.

Son imagination envenima les choses, les grossit ; il fit entrer son frère Ferdinand dans les mêmes soupçons, et les deux fils, au retour du roi, ne rougirent pas de se faire les délateurs de leur mère, et de l'accuser d'un crime.

Don Sancho se livra à la plus vive douleur en entendant une révélation si pénible. Jamais la vertu de la reine n'avait été soupçonnée ; cependant ses fils même l'accusaient. — Au lieu de voir ce qu'une pareille révélation avait d'odieux, le roi usa de toute sa sévérité.

La reine accusée se vit confinée dans le château de Naxera, et la noblesse convoquée invoqua le jugement de Dieu, selon les usages de ce temps.

Doña Elvire était bien malheureuse. Il fallait pour sortir triomphante de l'épreuve, qu'un champion dévoué à son salut fût vainqueur de ses accusateurs, — et les accusateurs, c'étaient ses propres fils. Il fallait, ou qu'elle périt par le feu, sous le poids d'une horrible calomnie, ou qu'elle vît périr ses fils.

Aucun champion ne se présentait, car personne n'osait combattre contre les fils du roi.

Don Sanche avait eu de la reine trois fils, don Garcia, don Fernand et don Gonçalez; d'une dame d'Eybar, appelée Urraca, il avait encore un fils qui était à la cour, sous le nom de don Ramire.

Ce jeune prince eut compassion de la reine, et offrit de combattre pour elle.

C'était un combat impie, un combat entre frères; au moment d'accepter l'épreuve, le cœur de Garcia s'amollit; ou il craignit un juste châtiment de Dieu, et ne se sentit pas assez fort pour ce combat inique, ou sa conscience parla enfin, et il ne put supporter plus longtemps le rôle odieux d'un fils qui accusait sa mère.

Il se jette aux pieds du roi et de la reine, il avoue son crime avec des sanglots; Ferdinand en fait autant, et ne se pardonne pas d'avoir adopté si légèrement un soupçon aussi injurieux à l'honneur de sa mère.

Sanche avait été si affligé qu'il ne sentit que la joie de rendre à une femme aimée l'estime dont il l'avait crue un moment indigne; il pardonna à ses fils; — mais si la faute de Ferdinand était plus excusable parce qu'il avait cru son frère, Garcia était bien coupable. Doña Elvire pardonna à ses fils, mais elle déclara dès ce moment que Garcia n'aurait point de part à l'héritage qu'elle avait apporté à son époux; c'est de son chef que don Sancho tenait la Castille; il lui avait donné l'Aragon comme douaire, elle décida que la Castille serait pour Ferdinand, et qu'elle disposait de l'Aragon en faveur de Ramire qui méritait sa reconnaissance par le dévouement dont il lui avait donné un si grand témoignage et que désormais elle tiendrait aussi cher que ses propres fils. — Gonçalez le plus jeune dut avoir le royaume de Sobrarbe, et Garcia l'aîné dut avoir la Navarre. Don Sancho sanctionna dès lors le partage que la reine avait réglé.

II

Érection du comté de Castille en royaume.

Un jour Sanche chassait un sanglier qui se réfugia dans une chapelle ruinée, au fond de la forêt, et s'accula contre l'autel pour faire face à la meute. Sanche lève l'épieu pour le frapper; mais son bras reste tendu et il ne peut le rapprocher de sa poitrine. Il comprit qu'il était frappé de Dieu pour avoir manqué au respect qu'il devait au lieu saint. Il invoqua aussitôt le nom du Christ, et prit pour intercesseur saint Antoine dont l'image grossière se voyait encore à demi effacée sur le mur de la chapelle; l'usage de son bras lui fut aussitôt rendu.

Alors il fit vœu de relever la chapelle, en confia le soin à l'évêque d'Oviédo dans le diocèse duquel se trouvait ce lieu; et ayant appris qu'il y avait eu naguère en ce même lieu une ville appelée Palencia qui avait été ruinée par la guerre, il commença à la relever. Mais le roi de Léon s'y oppose; il revendique le territoire: — guerre entre les deux beaux-frères.

C'est don Sanche qui a partout l'avantage; il a réduit bientôt le roi de Léon à n'avoir plus que la Galice. L'hiver a suspendu les hostilités, mais les deux rois ont fait de part et d'autre des préparatifs inouïs. La guerre se prépare, et s'annonce comme sanglante, lorsque les évêques engagent les rois à un accommodement et réussissent à les y amener.

Le roi de Léon n'avait point de fils, il consent à donner sa sœur doña Sancha, la fiancée de ce jeune Garcia qui avait péri en venant l'épouser, à Ferdinand, second fils de Sanche le Grand.

Sanche abandonnait aussitôt la Castille à son fils, qui prenait

le titre de roi, et doña Sancha recevait en dot les conquêtes faites par Sanche sur Bermude.

Ainsi fut érigé en royaume le comté de Castille, qui devint le plus puissant royaume de l'Espagne.

Don Sancho el Mayor, l'empereur, ne survécut que trois ans à ces arrangements importants. Il mourut en 1035, après trente-cinq ans d'un règne toujours glorieux.

Ses fils régnèrent selon le partage réglé par le vœu de doña Elvire, leur mère.

Ferdinand fut roi de Castille;

Gonçalez, roi de Sobrarbe;

Ramire, roi d'Aragon;

Garcia, roi de Navarre.

Mais Garcia était absent lors de la mort de son père; il était allé faire un pèlerinage aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul à Rome, en expiation du crime qu'il avait commis en accusant sa mère.

Don Ramire, roi d'Aragon, profita de son éloignement pour conquérir une partie des États de ce frère absent. Garcia, averti à temps, fondit à son tour sur Ramire, et avec tant d'impétuosité, qu'il lui enleva une partie considérable de son royaume d'Aragon.

Tel était déjà le fruit du partage. Il aurait mieux valu reconnaître un aîné comme en France, en Angleterre, que de propager l'exemple du partage qui affaiblissait l'empire.

III

Ferdinand Ier de Castille devient roi de Léon

Bermude vivait encore. Voyant l'empereur mort, la division entre les frères, il crut le moment favorable pour reprendre ce

qu'il n'avait donné qu'à regret, et commença par assiéger Palencia dont la construction avait été la première cause de la guerre.

Ferdinand appelle à son secours Garcia de Navarre, et tous deux attaquent Bermude. Une grande bataille se livre le 8 juin 1033 dans la vallée de Tamara. Bermude était plein de confiance; il montait son cheval favori Pelayolo, dont il était sûr.

Mais il s'avance imprudemment dans les rangs ennemis et tombe frappé d'un trait.

Le désordre se met dans son armée; Ferdinand est vainqueur.

Époux de doña Sancha, sœur de Bermude, il fait valoir ses droits, et dans une assemblée des grands, est reconnu roi de LÉON.

Depuis lors [1] les royaumes de CASTILLE et de LÉON devinrent les premiers de l'Espagne.

IV

Fin du royaume de Sobrarbe.

Le jeune roi de Sobrarbe périt en ce temps, lâchement assassiné par un de ses veneurs, qui le perça d'un épieu. Il n'avait point d'héritier; don Ramire, roi d'Aragon, réunit pour jamais le royaume de Sobrarbe à l'Aragon.

Ferdinand cependant était un grand roi, si doit être appelé grand un prince qui use de la victoire d'une manière sanglante. A peine on sortait du siècle de fer; mais à toutes les époques la guerre en Espagne a été cruelle. Le caractère de férocité que nous

[1] 1033.

lui voyons contre les Maures au x^e^ siècle, nous le verrons, à la honte de l'humanité, contre les Indiens au xv^e^. Ferdinand faisait raser les villes, les châteaux, passer au fil de l'épée des populations entières.

Au siége de Viseo il trouva l'archer qui, en combattant loyalement, avait lancé la flèche qui tua Alphonse V, et il crut honorer la mémoire de son beau-père en faisant couper les deux poignets à un prisonnier qui ne méritait aucun blâme.

V

Partage des États de Ferdinand I^er^, roi de Castille.

Quand Ferdinand mourut, il partagea son royaume entre ses trois fils.

A Sanche il donna la CASTILLE;

A Alphonse le royaume de LÉON;

A Garcie la GALICE.

Il fit de petites souverainetés pour ses filles : il donna Zamora à Urraca, et Tora à Elvire.

VI

État de la Péninsule.

L'Espagne était ainsi morcelée en une quantité de royaumes.

Les Arabes en avaient une infinité, car depuis l'hedjed Almanzor, les Berbères et les Arabes s'étaient divisés; des guerres à mort s'en étaient suivies; douze kalifes s'étaient succédé en vingt-

deux ans depuis la mort d'Hescham II ; — partout un hedjed avait cherché à se rendre indépendant et avait pris le titre de roi, en sorte, qu'en moins d'un demi-siècle, l'Espagne musulmane comptait un roi des Baléares, un roi de Valence, un roi de Murcie, un roi de Malaga, un roi de Cordoue, un roi de Badajoz, un roi de Grenade, etc.

Il y eut parmi les chrétiens en Castille et Léon :

Un roi de Galice, Garcie ;

Un roi de Castille, Sanche ;

Un roi de Léon, Alphonse ;

Des dames de Zamora et Tora.

En Navarre :

Un roi de Navarre, Sancho Garcie ;

Un roi de Calahorra, don Ramire.

Ces deux princes étaient les fils de Garcie, roi de Navarre. Ils devaient leur trône à la modération de leur oncle Ferdinand.

Voici à quelle occasion ; mais si nous louons cette modération, la guerre qui y donna lieu était déplorable, car c'était une guerre de frères contre frères :

L'an 1053, Garcie de Navarre étant tombé malade, Ferdinand alla le visiter. Mais le perfide Garcie, au lieu de le remercier fraternellement, le retint prisonnier, avec le projet de lui enlever tous ses États.

Ferdinand était parvenu à s'échapper, mais le cœur rempli d'amertume et de ressentiment.

A son tour, étant tombé malade, il reçut la visite de son frère, — et, par représailles, le fit arrêter et conduire au château de Leya d'où, ayant gagné ses gardes, Garcie sortit promptement.

De là une guerre meurtrière, dans laquelle Garcie fut tué.

On s'attendait à ce que Ferdinand s'emparerait du royaume, mais il ne le fit pas ; il se contenta de garder les places qui depuis longtemps étaient en litige entre les Asturies et la Navarre, et

partagea le royaume entre ses neveux ainsi que nous venons de le voir.

VII

Commencement du Cid. — Malheurs d'Alphonse VI, roi de Léon

Des quatre fils de Sanche le Grand, Ramire seul restait. Il mourut en 1067, en combattant contre les Maures. Son règne entier avait été une lutte acharnée, souvent heureuse contre les Musulmans.

Son fils Sanche lui succéda.

Il y eut donc six rois chrétiens à la fois; sur ces six rois trois portaient le nom de *Sanche*.

Sanche de Navarre ou Sancho Garcie.

Sanche d'Aragon, ou Sancho Ramirès.

Sanche de Castille ou Sancho Fernandez, dit Sanche le Fort, fils de Ferdinand et doña Sancha. Il se plaignait de ce que son père lui avait fait tort en appelant ses frères au partage. Tant que vécut sa mère il n'osa agir contre eux, mais dès qu'elle n'exista plus il prit les armes pour les détrôner, et attaqua d'abord les États d'Alphonse.

Nous voici arrivés aux temps du Cid, célèbre dans le roman, l'histoire et la poésie.

Don Diaz de Bivar, si fameux sous le nom du Cid, était dans l'armée du roi de Castille. Dès la première expédition de Sanche le Fort, contre son frère, Alphonse fut vaincu, mais Urraca, dame de Zamora, interposa sa médiation et obtint que Sanche se retirât.

Deux ans après, en 1070, Sanche revint à la charge; et c'est lui qui cette fois fut mis en fuite. Il avait été défait à Golpejara, sur les bords du Carrion.

Alphonse était si bon et si magnagnime que, quoique injustement attaqué par un frère, il voulait l'épargner, et épargner le sang chrétien. — Il défendit de poursuivre l'ennemi.

Don Rodrigue Diaz de Bivar mit à profit cette faute venue d'un trop noble cœur. Durant la nuit il rallia les Castillans épars, vint à l'improviste fondre sur les Léonais et les surprit.

Alphonse se réfugie dans une église à Burgos, il y est découvert, et on l'amène près de son frère.

Faut-il dire ce que l'ambition mit au cœur de Sanche ? Il voulait donner la mort à son frère, à un prince aimable et doux, dont la bonté était partout proclamée et chérie, à qui même il devait la vie ; car à la magnanimité seule d'Alphonse il avait dû de pouvoir échapper le jour précédent.

Doña Urraca, à la nouvelle de cette reprise d'armes était accourue ; elle se jeta aux genoux du roi de Castille, invoqua les noms les plus saints, fit valoir les droits de la famille, les liens du cœur, les menaces de la religion contre les fratricides ; — elle obtint la grâce de la vie pour Alphonse, mais à la condition qu'il se ferait moine.

« Temporisez, dit-elle à Alphonse, et allez à Sahagun, je vous y suivrai de mes vœux, de mes prières, et tout ce qu'il me sera possible de faire pour vous, je le ferai. »

Alphonse céda, et bien contre son gré, mais réduit par la nécessité, prit la route de Sahagun et revêtit dans ce monastère l'habit de novice.

Maître d'un de ses frères, Sanche le Fort (il faudrait dire le cruel et l'ambitieux), va attaquer l'autre, et encore victorieux, il fait prisonnier Garcie, roi de Galice, et l'enferme au château de Luna. Mais Garcie s'échappe et va demander un asile à Bed-Abid, roi de Séville.

VIII

Alphonse VI à la cour d'Al Mamoun.

Doña Urraca avait attaché à la personne d'Alphonse trois frères de la famille des Ansurez, dévoués et à elle et à lui, et qui réussirent à faire sortir le roi de Léon du monastère où il était prisonnier plutôt que novice ; avec ses fidèles amis le roi détrôné gagne la terre des Maures, et trouve un refuge auprès de Yahya-al-Mamoun, roi de Tolède.

Al Mamoun se montra généreux et hospitalier ; bientôt la bonté, l'aménité, la grâce d'Alphonse lui gagnèrent l'amitié de l'émir. La prudence du roi chrétien empêchait qu'on ne prît de l'ombrage contre lui.

Cependant un jour apparut aux yeux des Arabes un prodige de funeste augure : Alphonse se trouvant en compagnie d'Al Mamoun, ses cheveux se hérissèrent tout à coup ; Al Mamoun en rit, et lui passant la main sur la tête, les abaissa ; mais aussitôt ils se redressèrent et formèrent ainsi comme une couronne ; vainement le musulman chercha t-il à les abattre, toujours les cheveux se redressaient sous sa main.

Alors les conseillers du roi lui dirent :

— Seigneur, tu vois ce qui arrive à ce roi chrétien ! c'est un avertissement que le ciel te donne : si tu ne lui ôtes la vie, il recouvrera sa couronne. Tu n'as pu l'abattre : il sera plus fort que toi ; donc, crois-nous, et ordonne qu'il meure.

— C'est mon hôte, répondit Al Mamoun, et je me fie en lui.

Il appela Alphonse et lui dit : « Alphonse, je t'aime, et te veux du bien : je conserve et protége ta vie ; à ton tour, jure-moi que tu demeureras en tout temps mon ami et celui de mon fils. »

Alphonse le promit.

Mais un jour il advint autre chose. Le roi de Castille avait accompagné le roi de Tolède dans un beau jardin, sur les bords du Tage. On était assis à l'ombre des oliviers et des orangers, et Alphonse s'était endormi.

Oubliant sa présence, les Musulmans s'entretenaient librement, assis avec Al Mamoun de l'autre côté du buisson, à l'ombre duquel dormait Alphonse.

— Tolède est forte et bien placée, dit le roi, et nul ne saurait la prendre.

— Il est vrai, reprit un officier maure, que ses tours et ses forteresses sont inexpugnables, et que sa position la protége; cependant je sais un moyen de s'en rendre maître, sans que ses tours y puissent mettre obstacle, et plaise à Allah que la pensée n'en vienne pas à un chrétien ou à un berbère!

— Et quel est ce moyen, demanda Al Mamoun, dont la curiosité était vivement excitée?

— Seigneur, il suffirait de ravager sept années de suite toutes les terres environnantes, d'y couper les figuiers, les oliviers par le pied, d'enlever les récoltes et les moissons: Tolède manquerait de tout et serait forcée de se rendre.

En ce moment, on s'aperçut de la présence d'Alphonse; éveillé par le bruit, il n'avait pas perdu un mot de la conversation, mais sa prudence ordinaire lui inspira la précaution de feindre un profond sommeil.

On fait signe à Al Mamoun.

— L'infidèle a entendu, lui dit-on.

— Il dort, reprend Al Mamoun.

— Ou il feint de dormir; si tu nous en crois, seigneur, tu enverras ce roi détrôné dormir pour toujours, ou tu payeras cher ton trop de bonté.

— Il serait fâcheux, et d'un grand danger, qu'il nous eût en-

tendus; mais avant de le frapper, je veux m'assurer s'il dort ou non.

Alors Al Mamoun ordonna cette épreuve : il fit apporter du plomb fondu, le coula dans les mains ouvertes d'Alphonse qui ne sourcilla pas. — Son sommeil parut résister à la douleur. — Le kalife le laissa vivre.

Quand Alphonse jugea pouvoir paraître s'éveiller, il avait la main percée d'un trou.

Depuis lors on le surnomma la main *trouée*.

Mais une telle épreuve paraît au-dessus du plus ferme courage (on a cependant pour exemple Mutius Scœvola qui regarda brûler sa main sans dire un mot), — on regarde le tout comme un conte, et on attribue le surnom de *main trouée* à la libéralité qui faisait qu'Alphonse ne gardait jamais rien et que sa main toujours ouverte répandait les dons sur son passage.

IX

Retour d'Alphonse VI

Rien cependant ne suffisait à l'ambition de Sanche le Fort.

Il avait les États de ses frères, il convoita les souverainetés de ses sœurs. Il eut bientôt dépouillé Elvire dame de Toro ; mais il n'en fut pas de même d'Urraca; Zamora était une place forte, bien garantie par la bonne muraille qu'Alphonse V avait fait relever, et doña Urraca avait prouvé qu'elle était de sang royal et castillan; ferme et héroïque. Elle confia la défense de sa souveraineté à un homme brave et habile qui lui était en tout dévoué. Il se nommait Arias Gonçalo, et il résista si vigoureusement que Sanche ne crut pouvoir réduire Zamora que par la famine.

Le siége tirait en longueur, et les soldats commençaient à souffrir beaucoup, lorsqu'un rusé Zamoritain entreprit de les sauver et de les rendre à Urraca, dame aimée de Zamora.

Valido Ataulphe, c'était son nom, sort sans dire à qui que ce soit le projet qu'il a conçu; il va trouver don Sanche et feint d'avoir quitté le service de doña Urraca, pour celui du roi; il s'insinue, se rend agréable, inspire confiance, et propose à don Sanche de lui montrer une poterne par laquelle on peut aisément pénétrer dans la ville.

Sanche va avec lui visiter la poterne; mais dans le chemin Valido prend un moment favorable et le tue par derrière. Le Cid et les autres guerriers courent pour venger leur roi, mais Valido avait l'avance, il arrive aux portes, les fait ouvrir, les franchit, et les referme sur le Cid et ses compagnons.

Zamora paraît sauvée; mais le désordre est partout.

L'armée se débande, les Galiciens et les Léonais se retirent; mais les Castillans demeurent; une part va donner la sépulture au roi, une autre reste pour continuer le siége.

Don Diego Ordognez de la maison de Lara, monte sur une hauteur près de la ville, et l'accuse de félonie pour le meurtre du roi.

C'était appeler la ville au défi. Dans ce cas la ville défiée envoyait cinq combattants, que le chevalier devait défaire successivement, ou il était déclaré vaincu.

Zamora envoie les cinq; à leur tête était Arias Gonçalo, le gouverneur qui amenait ses trois fils.

Ses fils sont tués; mais lui, accourt après eux, coupe la bride du chevalier qui ne peut plus gouverner son cheval et est regardé comme vaincu.

Urraca cependant envoie un message à Alphonse VI, auquel toute la Galice et le Léon offrent la couronne.

Alphonse qui veut en user avec le roi maure en hôte fidèle et reconnaissant, loin de dissimuler son projet, le lui confie comme

à un ami, et Al Mamoun répond à sa franchise en l'accompagnant lui-même jusqu'à la frontière, ne lui demandant pour prix de sa générosité que de renouveler la promesse d'alliance et d'amitié et son fils Hescham.

Alphonse eut bientôt rejoint Urraca sa sœur, et reçu le serment des Léonais ses anciens sujets : le siége de Zamora est levé.

Les royaumes de Galice et de Léon ont reconnu Alphonse; reste la Castille; on l'y accueille à condition qu'il jure que directement ou indirectement il n'a aucune part à la mort de don Sanche.

Alphonse prêta ce serment; mais il garda un sentiment d'inimitié à Rodrigue de Bivar qui, seul, entre tous les grands, avait osé le lui proposer. Nous verrons au chapitre suivant quel fut le résultat de ce mécontentement secret.

ÉPOUSES D'ALPHONSE VI

DIT LE BRAVE

ROI DE CASTILLE ET DE LÉON [1].

AGUDE D'ANGLETERRE.

AGNÈS D'AQUITAINE.

DOÑA XIMENA MUÑOS DE CASTILLE.

CONSTANCE,

VEUVE DE HUGUES, COMTE DE CHALON.

ZAÏDA,

PRINCESSE MAURE, BAPTISÉE SOUS LE NOM DE MARIE-ISABELLE.

BERTE DE TOSCANE.

DOÑA BEATRIX.

I

Alphonse le Libéral, ou à la Main trouée, mérita bientôt le surnom de brave.

[1] Monté sur le trône pour la seconde fois en 1072, mort en 1109.

Il avait trente neuf ans quand il remonta sur le trône, et en régna trente sept à partir de cette époque [1]. Il avait été fiancé à une première épouse, Agude d'Angleterre, qui était morte pendant la traversée; fiancé ensuite dès l'an 1069, à Agnès d'Aquitaine qu'il n'épousa qu'en 1074 après avoir reconquis son royaume, il répudia cette princesse en 1078, sans que l'histoire en ait dit le motif.

Marié à doña Ximena Muños, sa cousine, il rompit bientôt cette union que les lois de l'Église regardaient comme nulle à cause de la parenté.

En 1080, il épousa Constance, veuve de Hugues, comte de Chalon-sur-Saône.

En 1083, il accueillit dans ses États Zaïda, fille du roi de Séville, Ben Abed, qui plus tard, baptisée, devint son épouse après la mort de Constance.

En 1095, veuf de Zaïda, il épousa Berte de Toscane, répudiée par Henri IV, roi de Germanie.

A la mort de Berte, arrivée peu après, il épousa une dame nommée Béatrix qui lui survécut, et dont on ignore le pays et la famille. Nous avons peu de chose à dire de ces reines; nous ne parlerons que de Constance et de Zaïda.

II

Le Cid.

Avant de nous arrêter à Zaïda, qui de toutes les femmes du roi est celle pour laquelle il paraît avoir eu le plus de tendresse, il sera bon de connaître l'épisode de la vie du Cid qui fit naître l'occasion de ce mariage. Nos lectrices ne seront pas fâchées de con-

[1] 1073.

naître ce chevalier que sa piété filiale, son amour généreux, et sa valeur ont illustré.

Le Cid Campeador est un de ces héros que la postérité connaît, et que tous les peuples saluent, mais dont la renommée proclame le nom sans nous informer exactement de leur vie, si bien que les uns exaltent leurs actions, tandis que d'autres vont jusqu'à nier qu'ils aient existé.

Peut-être les hauts faits et les aventures de plusieurs sont réunis sur un seul. Toujours est-il qu'un nom fameux suppose un grand homme.

Le Cid Campeador, don Rodrigue de Bivar, fils de don Diégo et de doña Tereza Nuña, descendait des administrateurs de Castille que nous avons vu élire entre les premiers comtes et les seconds [1].

Il était né au château de Bivar à deux lieues de Burgos.

Le comte de Lozano Gomez de Gormaz, dans une querelle, donna un soufflet à don Diégo, père de Rodrigue, lorsque celui-ci entrait à peine dans son adolescence. Le jeune homme ne fut pas plutôt instruit de l'insulte faite à son père, qu'il ne songea qu'à le venger, sans tenir compte de l'inégalité de la force, puisqu'à

[1] Voici la généalogie du Cid :

Laïn, époux de Nuña Bella, administrateur de Castille.

Fernand Nuño, époux d'Égilonne.

Laïn Nuñez : le nom de sa femme n'est pas connu.

Diego Lainez, époux de Teresa Nuña.

RODRIGO DIAZ, ou Ruy Diaz, surnommé le Cid CAMPEADOR, ou le *Seigneur conducteur du camp*. Il épouse Ximène ou Chimène, dont il a un fils, Diego Rodriguez, mort du vivant de ses parents, et deux filles :

Doña Elvire, mariée à don Ramire, fils de Sanche Garcie, roi de Navarre.

Doña Sol, mariée à don Pedro, roi d'Aragon.

peine il sortait de l'enfance, tandis que don Gormaz était le chevalier le plus renommé de la Castille.

Il prit une vieille épée attachée à la muraille, appela le comte en combat singulier, et le tua.

Les romances espagnoles ajoutent, pour augmenter le mérite de Rodrigue, que déjà il était épris de la fille du comte, et qu'il avait sacrifié sans balancer son amour à ce que les préjugés du temps appelaient un devoir. On sait quelles beautés le grand Corneille a tirées de cette situation.

La fille de don Gormaz était-elle aimée, en effet, de don Rodrigue? L'aimait-elle? Croyait-elle devoir à la mémoire de son père de demander la punition de son amant? Quel que fut son motif, elle alla se plaindre au roi.

« Ruy Diaz m'outrage, dit-elle; il insulte l'orpheline. Son milan sur le poing, il vient chaque jour à mon colombier; il tue les colombes que j'élève; elles sont venues mourantes, tomber près de moi, et leur sang a jailli sur mon tablier. Le roi doit punir, et ne pas laisser outrager l'orpheline sans appui. »

Rodrigue cependant, depuis son combat avec le comte, avait défié cinq Maures, et les avait faits prisonniers. Généreux, il leur avait rendu la liberté, et, par reconnaissance, ils lui avaient donné le nom de *Cid*, qui, dans leur langue, voulait dire seigneur, et ils étaient restés ses tributaires. Tous les jours de nouveaux exploits couronnaient la vaillance du Cid, et son nom grandissant en faisait le héros de la Castille.

Don Fernand jugea devoir marier Rodrigue et Chimène pour éteindre les inimitiés des deux maisons. Chimène se montra une héroïne comme son mari, auquel l'attacha désormais le plus noble dévouement, et son nom arrive à la postérité pur et sans tache.

Lorsque Calahorra fut enlevée aux Maures, il s'éleva une contestation entre don Ramire, roi d'Aragon, qui avait pris cette

place, et don Fernand, roi de Castille, dans la terre duquel elle se trouvait.

Les deux frères convinrent de s'en rapporter au sort du combat.

Le Cid, champion de Fernand, remporta la victoire.

Après la mort de Ferdinand, on a vu que Sanche le Fort trouva en Rodrigue le plus ferme appui de son trône. Le Cid se soumit en suite à Alphonse VI, et fit la guerre aux Maures avec un grand succès. Le *Cid campeador*, ou *conducteur du camp*, justifiait partout ce surnom. Mais l'envie le poursuivit; il reconnut qu'il était peu soutenu du roi Alphonse, qu'il avait offensé, en lui demandant de jurer qu'il n'avait ni directement, ni indirectement contribué à la mort de don Sanche. Il se retira dans ses terres.

Tandis qu'il vivait ainsi dans la retraite, les Maures de Saragosse firent une excursion dans la Castille, et vinrent jusqu'à Saint-Étienne de Gormaz, près des terres de Chimène.

Rodrigue prend les armes, repousse les Arabes, et tout à coup tourne vers Tolède; il ravage le pays, porte l'effroi jusque sous les murs de la capitale, et fait sept mille prisonniers.

Alphonse, qui avait juré amitié à Al Mamoun, reçoit de justes réclamations de son ancien ami; il assemble les cortès, et le Cid est condamné à l'exil.

On ne donne à Rodrigue que neuf jours pour sortir du royaume.

Le héros obéit, mais trois cents chevaliers qui suivaient sa fortune allaient se trouver sans moyen d'existence, s'il les abandonnait; en les congédiant, il veut du moins les pourvoir. Il n'avait pas l'argent nécessaire. Il prend deux coffres précieux, et fermés à double cadenas, les porte à de riches juifs, demandant une somme considérable sur ce gage. Il refuse d'ouvrir les coffres, et affirme que ce sont de riches joyaux qu'ils contiennent. Or il les avait remplis de sable. Les juifs donnent l'argent sur la parole du Cid. Heureusement pour leurs trésors, la parole du héros

valait mieux que son gage. On montre encore à Burgos deux coffres qu'on assure être ceux du Cid.

Rodrigue en partant, recommande sa femme et ses enfants à l'abbé de Saint-Pierre de Cordoue, et va cherchant aventure.

Dans l'exil il ne cesse de combattre. Il enlève aux Maures un château-fort, sur une roche escarpée, près d'Alhama, et s'y établit. De là, il ravage les terres voisines.

Le roi maure de Valence envoie contre lui deux capitaines qu'il défait; et à chaque campagne, à chaque victoire, le Cid revient chargé d'un butin si considérable, que bientôt il peut racheter ses coffrets, aussi scrupuleux pour sa parole que si le gage en eût valu la peine. Il envoie au roi, en présent, trente chevaux arabes, avec trente cimeterres pris à l'ennemi, et trente esclaves Maures qui conduisaient les coursiers; nobles et riches présents qu'Alphonse reçut avec reconnaissance, mais sans rappeler le Cid, retenu qu'il était par sa promesse à Al Mamoun.

III

Circonstances du mariage d'Alphonse IV et de Zaïda. — Conquête de Tolède.

Néanmoins sa politique sut tirer parti de cette circonstance difficile; il permit à qui voudrait de rejoindre le Cid, enjoignant à celui-ci de n'entreprendre rien sur Tolède, mais l'encourageant à attaquer les autres royaumes des Maures : il donnait par là une armée au brave capitaine, honorait sa valeur, et délivrait la Castille d'une foule de guerriers remuants, qui devenaient pendant la paix le fléau de l'État qu'ils avaient défendu pendant la guerre.

Bientôt Alphonse eut lui-même une occasion de signaler sa

valeur. Al-Mamoun était en guerre avec le roi maure de Séville, Ben Abed; Alphonse marcha avec son ancien protecteur et tous deux furent vainqueurs. Mais Al Mamoun mourut, et son fils ne régna qu'un an.

Alphonse se trouvait délié du serment qu'il avait autrefois prêté à Al-Mamoun et à son fils Heschem, et le pronostic de Tolède allait s'accomplir.

Le successeur d'Heschem, qui se nommait Yahga, lâche, sanguinaire, prodigue et débauché, se rendit si odieux à Tolède, qu'une partie des habitants de la ville vinrent demander à Alphonse de les délivrer d'un tyran qui les opprimait. Le roi de Séville, Ben Abed, dévastait le royaume, et Tolède était aux abois. Ce roi, de son côté, voulant s'agrandir aux dépens de ses voisins, jugea que s'il s'alliait à la Castille il triompherait plus aisément du reste.

Il offrit donc à Alphonse de se réunir à lui, et pour cimenter cette alliance il lui offrit sa fille Zaïda en mariage.

Le plus singulier est qu'Alphonse accepta, quoique actuellement marié à Constance, veuve de Hugues le Bourguignon.

La jeune princesse Maure vint à Burgos, y fut baptisée, instruite dans la religion chrétienne, et y tint un état princier, n'étant pas mariée, et ne pouvant pas l'être, mais traitée par la reine comme une sœur, et recevant les honneurs dus au diadème.

Cependant Yahga était réduit à ses propres forces; aucun roi maure ne put l'aider; l'émir de Badajoz, qui avait tenté de le faire, s'était vu repoussé; le roi de Saragosse était attaqué par le Cid. Le siége de Tolède dura sept ans; Yahga demanda à traiter, Alphonse s'y refusa, disant qu'il n'était plus temps. Tolède réduite à la famine, se rendit : le roi de Castille laissa aux Arabes la liberté de se retirer; à ceux qui voudraient le reconnaître, il promit la liberté de leur culte, leur laissa leurs propriétés, et la mosquée principale de la ville.

Pour lui, avec grande joie, il s'établit à Tolède. Il y avait trois cent soixante-quatorze ans que cette cité était au pouvoir des Musulmans. Sa position la rendait très-importante.

Alphonse VI y établit le siége principal de son gouvernement.

Les deux reines, Constance, épouse du roi et reine en effet, Zaïda nouvellement chrétienne, et reine de nom, vinrent à Tolède.

Il y eut en cette même année 1085 une discussion élevée sur le culte. Les chrétiens de Tolède, nombreux et descendant des Goths, priaient avec le bréviaire gothique de Saint-Isidore, et l'Espagne presque entière se servait de ce bréviaire. Mais la reine Constance avait amené beaucoup de Français qui ne pouvaient, non plus qu'elle, s'accoutumer au chant gothique, et qui désiraient faire adopter le missel romain.

On soumit les deux missels à l'épreuve du feu, et tous deux étant sortis à peu près intacts du brasier, le roi, juge entre eux, rendit cette décision sage que les anciennes églises conserveraient, puisqu'elles le désiraient, le culte gothique (appelé de ce moment mozarabe), et que les nouvelles adopteraient le missel romain.

Peu à peu le rite romain prévalut dans la Péninsule; cependant il y a toujours à Salamanque, une chapelle mozarabe, et aujourd'hui il existe encore à la cathédrale de Tolède, une chapelle, richement dotée par le cardinal de Ximenès, où se célèbre l'office suivant le rite mozarabe.

A propos de cette cathédrale, l'une des plus célèbres de l'Espagne, elle avait été, comme mosquée, laissée aux Maures; mais Bernard, Français né à Agen, abbé de Salagun, est nommé archevêque de Tolède par l'influence de la reine Constance; dans la nuit, les chrétiens enfoncèrent les portes de la cathédrale, s'y établirent, et l'enlevèrent pour toujours aux Maures.

Constance mourut peu après et Alphonse épousa Zaïda qui avait reçu au baptême les noms de Marie-Isabelle; il aima tendrement cette épouse dont l'origine étrangère rendait apparemment la

beauté plus séduisante; mais cet amour n'empêchait ni la politique, ni l'ambition de suivre leur chemin, et Ben Abed se plaignait que le royaume de Tolède n'eût pas été partagé : « De quoi se plaint l'émir? dit Alphonse. J'ai promis de le défendre contre tous ses ennemis; n'ai-je pas tenu ma promesse? »

Et pour lui prouver qu'il était prêt à le défendre encore, il alla lui rendre visite à Séville avec quinze cents cavaliers bardés de fer. Comme l'émir était alors au fond de l'Andalousie, le roi chrétien l'alla rejoindre, charmé de le voir, disait-il, et voulant aller visiter le détroit que, depuis Pélage, aucun roi chrétien n'avait vu. Arrivé à Tarifa, il s'avança sur le rivage, et entra dans la mer jusqu'à ce que son cheval perdit pied. « Enfin ! s'écria-t-il, j'ai touché la pointe de l'Espagne ! J'ai foulé le sol à ses dernières limites ? »

IV

Établissement des Almoravides dans les États mahométans.

Ben Abed ne pouvait se méprendre à de pareilles manifestations. Il chercha l'occasion d'éclater et de rompre; cette occasion ne se fit pas longtemps attendre. L'émir de Badajoz en guerre avec Alphonse, ayant demandé du secours aux Maures d'Afrique, Ben Abed en fit autant. Il payait un tribut à Alphonse, celui-ci s'étant plaint de la valeur de la monnaie qui n'avait pas le poids, son ambassadeur fut poignardé.

De là, déclaration de guerre.

Comme les secours demandés n'arrivaient pas, Ben Abed fit appel à tous les émirs d'Espagne.

Les conseillers réunis furent d'accord d'appeler Youssouf, chef

des Almoravides en Afrique. Le gouverneur de Malaga seul s'y opposait. «Soyez unis, dit-il, vous résisterez au roi de Castille; mais n'appelez pas l'étranger, qui ne vous protégera en premier lieu que pour vous asservir ensuite.» On n'écouta pas ce sage conseil, et on en calomnia l'auteur. «C'est le partisan des chrétiens! cria-t-on, qu'on ne l'écoute pas! il veut notre ruine!»

V

Ruine des Ommiades.

Les émirs appelèrent donc Youssouf, chef des Almoravides[1], qui se hâta de venir avec une grande armée.

Vainqueur à Zalaca, il fut salué du titre d'*émir des émirs* d'Espagne.

Alphonse, blessé, avait été contraint de se retirer en fuyant jusqu'à Tolède. Vingt mille chrétiens avaient péri.

Mais le soir même du combat, Youssouf apprit la mort de son fils, resté malade à Ceuta. Rien ne put retenir le père affligé, qui alla assister aux funérailles de son enfant.

En son absence, Ben Abed fut battu par le Cid.

Le Cid habitait une forteresse qu'il s'était bâtie sur le mont appelé *Roche du Cid* (*Peña del Cid*), à cause du séjour qu'y fit le héros; de là, sans se joindre à l'armée d'Alphonse, il harcela les Maures, et en particulier l'émir de Séville, qui derechef appela

[1] Nom qui veut dire ou *dévoué à Dieu*, ou *celui qui vient à l'ermitage*. Les Almoravides, mahométans de nom seulement, avaient été instruits dans la loi par un ermite, à l'ermitage duquel ils couraient en foule. Depuis, un zèle fanatique s'empara d'eux, et ils prirent le nom d'Almoravides.

Youssouf. Mais les émirs d'Espagne eurent bien à se repentir d'avoir eu recours à un tel allié. Car après les avoir tour à tour secourus et tour à tour abandonnés, l'*émir des émirs* aborda une dernière fois sans être demandé; il fit appel aux émirs qui ne vinrent pas, et ayant été accueilli par l'émir de Malaga, au bout de deux mois, il lui prit sa souveraineté, et le fit conduire en Afrique.

Faisant la guerre et aux chrétiens et aux Maures, il eut bientôt réduit Ben Abed à n'avoir plus que Carmona et Séville. Ben Abed se vit contraint de réclamer contre Youssouf l'appui même de son gendre, et le trouva disposé favorablement. C'était l'œuvre de Zaïda. Le Cid combattit pour lui. Mais après des succès variés, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, toujours trop faible, il se vit contraint de livrer Séville aux Almoravides. Il avait vu mourir tous ses fils, tués en défendant ses possessions.

Envoyé à Agnât en Afrique, il y traîna une vie misérable; les filles de ce roi de la riche et belle Andalousie, servant leur père, marchaient pieds nus, et filaient pour soutenir leur vie.

Les Almoravides, maîtres de Murcie, de Grenade et de Cordoue, travaillèrent à s'emparer du reste des royaumes mahométans qui ne restaient plus qu'en petit nombre, affaiblis par leurs propres divisions, et diminués par les conquêtes successives des chrétiens.

Tel fut le commencement du règne des Almoravides en Espagne, et de la chute des Ommiades.

VI

Origine du royaume de Portugal.

Pendant ce temps, Alphonse, profitant des discordes et des malheurs des Maures en Espagne, avait cherché à agrandir son royaume; il en fondait un nouveau.

De son mariage avec doña Ximène, il avait eu une fille très-aimée qu'il appela Thérèse. Il l'avait mariée à Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils de Robert le Pieux, roi de France.

Quant à sa fille, doña Urraca, née de la reine Constance, il l'avait donnée en mariage à Raymond, comte bourguignon.

C'est par l'influence de Constance, veuve en premières noces de Hugues, comte de Châlon-sur-Saône, qu'il avait formé ces alliances. Il avait fait avec ses gendres des campagnes très-heureuses dans l'Estramadure.

L'année 1093, il avait pris en huit jours trois places principales :

Le 30 avril, Santarem;

Le 4 mai, Lisbonne;

Le 8 mai, Cintra.

C'est sur les rois mahométans que furent faites ces conquêtes importantes.

De tous les émirs andalous le seul émir de Badajoz restait. Abou Bekr, lieutenant de Youssouf, le vainquit; le malheureux prince promit de livrer Badajoz, pourvu qu'on le laissât sortir avec ses fils, ses filles et ses trésors.

On le laissa sortir en effet ; mais le perfide Abou Bekr le fit tuer à quelque distance.

Par ce lâche assassinat, les Almoravides se défirent du dernier des rois andalous en Espagne.

VII

Derniers exploits du Cid. — Héroïsme de sa veuve.

Le Cid, pendant ce temps, assiégea et prit Valence sur le cadi Ahmet qui était de la race d'Almanzor, mais qui avait trahi tous les gouvernements, et trois fois avait changé de maître.

Rodrigue fit hommage de sa conquête à Alphonse. Le roi la lui laissa gouverner. Le Cid, généreux, se fit aimer à Valence par sa modération ; mais la seconde année il fit périr sur un bûcher Ameth, dont il avait à craindre les menées.

L'année 1099, rendue si fameuse par la délivrance de Jérusalem, qui fut le résultat glorieux de la première croisade, le Cid rendit son âme à Dieu, après une des vies les plus héroïques dont fassent mention les annales des peuples.

Nul n'avait osé attaquer Valence, tant qu'il avait vécu ; mais à sa mort on assiégea sa veuve.

Chimène, digne du héros dont elle avait été l'épouse dévouée, défendit la ville avec le brave Alvar Fañez de Minaza, le compagnon des travaux du Cid ; elle tint la place une année entière.

En 1101, Alphonse envoya à son secours une armée qui battit Abou Bekr. Mais dès que l'armée victorieuse se fut retirée, les Musulmans revinrent à la charge. Alphonse comprit que ce serait folie et témérité de conserver une place entourée d'ennemis, au

sein même des nations musulmanes. Il décida qu'on l'abandonnerait, mais qu'on n'y laisserait pas un chrétien.

Chimène quitta cette place glorieuse, siége des victoires de son époux. Tous ces vieux soldats, compagnons du Cid, avaient peine à se résoudre au départ, Chimène les encouragea; ils partirent en bon ordre, emmenant tout ce qu'ils aimaient. On ne laissa à Valence, ni une femme, ni un enfant, ni un meuble, ni une voiture, ni un cheval qui eussent appartenu à un chrétien[1] : Le corps du Cid, embaumé, fut tiré du cercueil, on le plaça droit sur son dernier cheval de bataille *Babieca*, qui avait survécu à son maître; son épée *Tisona* était attachée haute à la main glacée du héros; un petit nombre de braves faisaient escorte et portaient la bannière de Rodrigue en avant de la cavalcade; c'est ainsi que ce cortége funèbre et glorieux quitta Valence pour se rendre en Castille. Les épées du Cid furent déposées avec sa bannière à Saint-Pierre de Cardona où reposèrent ses restes.

Son fils unique était mort avant lui; ses filles, doña Elvire et doña Sol, veuves en premières noces des infants de Carrion, firent ensuite des alliances royales. Doña Elvire fut mariée à don Ramire, fils de don Sanche, roi de Navarre, et doña Sol à don Pedro, roi d'Aragon.

VIII

Alphonse VI perd son fils unique, né de Zaïda, et laisse la couronne à Urraca.

Youssouf était mort à cent ans, en 1106, laissant un fils appelé Aly.

[1] Lavallée. Espagne, *Univers*.

Alphonse VI avait bien mérité par de nobles batailles le surnom de brave que lui donnèrent ses contemporains; il avait mérité celui de libéral, et c'était en outre un monarque adoré; il savait se faire aimer. Il ne devait plus combattre longtemps, car il avait atteint l'âge de soixante-dix-neuf ans.

De ses nombreuses femmes, il n'avait eu que des filles, jusqu'à son mariage avec Zaïda qui lui avait donné un fils.

Il aimait cet enfant avec tendresse, et parce qu'il était son fils unique, et parce qu'il lui rappelait celle de ses femmes qu'il avait le plus chérie, et parce qu'il l'avait eu étant déjà dans ses vieux jours.

Les Maures, en 1109, l'année de la mort de Youssouf, vinrent assiéger le château d'Uela qui faisait partie de la dot de Zaïda. Alphonse voulait l'aller défendre; on l'en dissuade à cause de son grand âge, il donne le commandement à don Garcie, et lui confie ce fils unique objet de sa tendresse, âgé de onze ans seulement.

Les chrétiens furent défaits. Au plus fort de la mêlée, le jeune infant, s'adressant au comte de Cabra, lui cria : « Père ! père ! mon cheval est blessé ! » Don Garcie saute à bas du sien, place l'enfant entre lui et son bouclier, et combat; la mort le menaçait de toutes parts, et il ne cessait de tenir, de son épée, les ennemis le plus éloignés qu'il pouvait de l'infant. — A la fin un coup affreux lui coupe le pied gauche, ne pouvant plus ni se soutenir, ni éviter la mort, il se coucha sur l'infant pour être frappé avant lui.

Qui peindra la douleur d'Alphonse à la nouvelle de ce malheur. « Ah ! mon fils ! répétait-il, mon fils ! joie de mon cœur ! lumière de mes yeux ! miroir de grâce ! mon unique fils ! mon grand héritier ! chevaliers, qu'en avez-vous fait ? comtes, rendez-le moi ! »

Les derniers jours de ce père affligé furent donnés à la douleur; il ne pouvait se consoler de la mort de don Sanche. Il ne savait à qui laisser son royaume, car il redoutait l'ambition de son gendre

BIBLIOTECA DE CASTILLA Y LEÓN

Henriquez dont il avait été quelquefois très-mécontent; Raymond était mort depuis peu, laissant un fils alors âgé de cinq ans; Alphonse résolut de laisser ses États à sa fille Urraque, mère de l'enfant et veuve de Raymond. Il se proposa de lui faire épouser Alphonse V, roi d'Aragon.

Les grands de Castille virent avec déplaisir leur belle couronne sur la tête d'un roi étranger, et avant que le mariage ne fût fait, n'osant parler à Alphonse, ils lui firent demander par son médecin s'il n'aurait pu trouver parmi eux un gendre et un successeur?

Alphonse, très-offensé, interdit au médecin de se présenter désormais devant lui, et se hâta de donner sa fille à don Alphonse d'Aragon, quoiqu'ils fussent cousins au sixième degré.

Il mourut peu après, ayant régné avec gloire et travail pendant trente-sept ans, laissant la Castille considérablement agrandie, ayant conquis la ville de Tolède, et créé le comté de Portugal destiné à devenir un royaume.

DOÑA URRACA

REINE SOUVERAINE DE CASTILLE, ÉPOUSE D'ALPHONSE LE BATAILLEUR, ROI D'ARAGON [1].

I

Troubles du règne d'Urraca.

Urraca, en épousant le roi d'Aragon, prétendit bien avoir en Aragon les honneurs dus à la femme du roi, et conserver en Castille la puissance royale. Elle était inhabile et orgueilleuse, deux titres malheureux pour commander. Il faut dire aussi qu'il y avait en Castille deux partis, l'un composé des Castillans qui repoussaient l'autorité d'Alphonse comme étranger, et qui par là fai-

[1] 1109 à 1126.

saient cause commune avec la reine, l'autre qui, voyant l'État en des mains incapables, aimait encore mieux obéir à un prince étranger, vaillant et capable, qu'à une femme légère, dissolue, mal entourée, qui livrait la Castille à ses favoris.

Alphonse le Batailleur qui, durant vingt-sept ans de règne, ne quitta jamais l'épée, n'était pas homme à céder volontiers l'empire à une femme impérieuse et violente.

L'orgueil des nobles Castillans qui entouraient la reine lui était odieux ; il fit enfermer sa femme au château de Castellar, et prétendit régner.

Doña Urraca fut délivrée par ses favoris, au nombre desquels la chronique du temps rangeait le comte Gonçalez de Lara, et don Gomez de Candespina.

La reine, sortie de sa prison, appela aux armes, et la guerre civile déchira la Castille.

Alphonse le Batailleur avait pour lui les Aragonais et quelques Castillans. Cependant, quand la guerre fut allumée, le nombre de ceux-ci diminua. Beaucoup étaient fort embarrassés entre le roi à qui ils avaient prêté serment, et la reine à qui appartenait vraiment le trône de Castille.

On faisait maintes chansons sur les amours de la reine avec Lara ou avec Gomez, on en contait mainte histoire ; mais quelle était la part de la vérité ? Doña Urraca était en général méprisée. Voici pourtant, d'un de ses vassaux, un trait d'honneur et de loyauté digne de louange.

Parmi les nobles Castillans qui gouvernaient les villes du royaume se trouvait un gentilhomme du nom de Peranzualez. La guerre éclate ; Peranzualez est fort en peine. Le roi demande les places ; quelques-uns les lui donnent, d'autres les lui vendent. Pour lui, il sait que les villes sont à la Castille, et qu'il les tient de la reine doña Urraca ; en même temps son serment le lie comme vassal à Alphonse. Il trouve cet expédient :

Imp Lemercier Paris

Reine de Castille

Il se démet du commandement en faveur des gentilshommes qui n'ont pas fait serment, et il va se remettre en personne à Alphonse dont il est le vassal.

D'abord Alphonse se montra très-irrité, et le mit en jugement; mais les seigneurs Aragonais décidèrent que ce bon personnage avait agi loyalement en rendant les places à la reine de qui il les tenait, et en livrant sa personne à son seigneur, à qui il avait juré foi et hommage.

La reine cependant était loin de trouver une égale fidélité en tous ses vassaux ; elle voyait un grand nombre de places entre les mains d'Alphonse. Pour mettre le comble à son inquiétude et à ses embarras, les Almoravides entraient à chaque instant sur les terres de Castille et les ravageaient.

Le danger des attaques des Musulmans aurait dû réunir les deux époux; mais la Castille tout entière était divisée par l'orgueil aussi bien que ses rois. Urraca ne voulait rien retrancher de ses prétentions, elle détestait son époux ; les villes qui suivaient son parti disaient tout haut qu'ils aimaient mieux avoir la guerre avec les Maures, que de se soumettre à un roi d'Aragon ; ceux qui suivaient le parti d'Alphonse disaient qu'il était honteux pour les Castillans d'obéir aux favoris d'une femme. Les propos licencieux, les chansons, les épigrammes, circulaient sur Urraca, et le mal était au comble.

Doña Urraca arma ses favoris contre Alphonse. Don Pedro Gonçalez de Lara, et Gomez de Candespina allèrent au-devant du roi ; un combat s'engagea dans le champ de l'Épine. La victoire favorisa Alphonse ; Lara prit la fuite, et Gomez fut tué. Vainement ce dernier avait usé de tous les moyens pour rappeler la fortune qui l'abandonnait; vainement les chevaliers avaient-ils fait des prodiges de valeur: Alphonse renversa tous les bataillons. Un brave chevalier de la maison d'Olea ne voulut pas rendre sa bannière : le nombre l'accable ; son cheval blessé s'abat sous lui ;

il combat à pied ; on lui coupe les deux mains, il saisit sa bannière et l'étreint entre ses bras ; il fallut le tuer pour se rendre maître d'un drapeau si vaillamment défendu.

Alphonse vainqueur s'empare d'un grand nombre de villes, mais il échoue devant Astorga, où était la reine, et bientôt la fortune change. Doña Urraca profite de ce que le roi s'était enfermé dans Carrion pour l'y faire assiéger, et il se trouvait dans le plus grand péril, car l'armée d'Urraca était renforcée de bonnes troupes portugaises, et le siége tirant en langueur, Alphonse voyait la famine devenir menaçante ; mais les intelligences qu'il entretenait parmi les nobles mêmes de Castille, lui procurèrent la facilité de sortir de la ville.

Cependant le pape Pascal II envoya un légat pour essayer de rétablir l'harmonie dans le ménage royal. Ses efforts furent vains. Urraca invoqua la parenté pour demander la séparation ; et un concile, tenu à Palencia en 1114, décida la nullité du mariage du roi d'Aragon et de la reine de Castille.

Par là Alphonse perdait tout droit à la couronne de Castille, et doña Urraca, reine souveraine, devenait parfaitement indépendante.

Mais son autorité n'en fut pas mieux affermie, ni sa vie meilleure ; elle avait été mauvaise épouse, elle se montra mauvaise mère.

De son premier mariage avec Raymond Bérenger de Bourgogne, elle avait, on le sait, un fils appelé Alphonse Raymondez (*Alphonse, fils de Raymond*), qu'elle faisait élever loin d'elle en Galice ; les Galiciens, mécontents, avaient essayé de proclamer ce jeune roi en 1112.

Quatre ans plus tard, plusieurs villes de Léon et d'Estramadure suivirent cet exemple, et se soumirent à Alphonse Raymondez, encore fort jeune.

Doña Urraca se sentant trop faible pour résister, souffrit pen-

dant trois ans le partage de son royaume. Mais Tolède même s'était séparée d'elle; bientôt Ségovie menaça d'en faire autant. Les habitants se soulevèrent et enfermèrent don Pedro Gonçalez de Lara dans le château de Mansilla.

Urraca furieuse, se retira dans la ville de Léon qui lui était encore fidèle, mais où elle ne tarda pas à être assiégée. — On sait mal comment finit cette reine méprisée. Forcée de se rendre aux partisans de son fils, elle dut, à ce qu'il paraît, se retirer dans le château de Saldan, où elle aurait, si l'on en croit les récits populaires, continué à mener une vie scandaleuse, et où elle serait morte dans la honte et le mépris.

On a raconté aussi qu'ayant osé porter une main sacrilége sur le trésor de l'église de Saint-Isidore, à Léon, elle mourut sur le seuil même, frappée de Dieu, — ayant un pied dans l'église et l'autre dehors.

Peut-être la calomnie a-t-elle ajouté aux désordres de doña Urraca ; mais sa mémoire arrive déshonorée à la postérité.

On croit qu'elle a vécu dix ans après son père, et qu'elle mourut en 1126.

II

Mort d'Alphonse le Batailleur.

Alphonse le Batailleur, cependant, ne cessait de guerroyer contre les Maures; il prit sur eux la ville de Saragosse dont il fit la capitale de l'Aragon.

Une obscurité singulière enveloppe la fin de sa vie; après vingt-sept ans d'un règne rempli par des victoires, il fut défait à Fraga par les Almoravides. A partir du jour de cette défaite, il disparut. L'opinion commune et raisonnable est qu'il fut tué dans le

combat et qu'on ne retrouva pas son corps; les romances espagnoles le font mourir à Jérusalem, où il serait allé après sa défaite, sous le costume d'un pèlerin. — Le moyen âge aimait ces sortes d'aventures; mais celle-ci paraît peu probable. Alphonse le Batailleur n'aurait pas été après la bataille de Fraga dans une position désespérée; et il n'aurait pu lui convenir d'abandonner son royaume.

Il disparut néanmoins; on le chercha, mais en vain. Les cortès assemblées ouvrirent son testament qui laissait ses États *aux hospitaliers de Jérusalem.*

Le testament ne fut point exécuté.

La Navarre élut don Garcie, et l'Aragon don Ramire [1].

Nous allons nous interrompre pour voir ce qu'était devenu le comté de Barcelone.

[1] Voir le règne de Pétronille, page 157.

COMTESSES DE BARCELONE

SOUS LES QUATRE BÉRENGER[1].

SANCHA,

FEMME DE BÉRENGER I.

BÉATRIX ET ALMODIS,

FEMMES DE BÉRENGER II.

MAHALTA,

FEMME DE BÉRENGER III.

AGNÈS D'ARAGON,

FEMME DE BÉRENGER IV.

Tandis que l'Aragon et la Castille avaient des rois, la Catalogne avait ses comtes. Ramon Borell était mort en 1017, et après lui régnèrent successivement quatre comtes du nom de Bérenger. Le premier, fils de Ramon Borell, était enfant à la mort de son frère et fut reconnu sous la tutelle de la comtesse Ermesinde, sa mère.

Ermesinde avait fait preuve de courage et de talent : ayant vu

[1] De 1017 à 1131.

les Maures venir jusque sous les murs de Barcelone, elle demanda du secours à Richard, duc de Normandie, qui était son gendre, attaqua l'ennemi, et força le roi de Saragosse au tribut. Elle prépara de la sorte au comte, son fils, un règne glorieux.

Bérenger, mort en 1035, laissa de Sancha, sa femme, trois fils : Bérenger, Guillaume et Sanche.

L'aîné, proclamé comte, eut deux femmes, Béatrix et Almodis. Ramon Bérenger, son père, dit l'Ancien, avait remporté de grands avantages sur les Maures, fait un règlement connu sous le nom de *Usatiques de Barcelone*, et gouverné sagement; mais son bonheur domestique avait été empoisonné par la conduite de son fils aîné qui attenta à la vie de sa belle-mère Almodis. Banni du royaume pour ce parricide, le coupable était mort de douleur et de honte.

Quand Bérenger mourut, il partagea ses États entre les deux fils qui lui restaient, entre Ramon, fils de Béatrix, et Ramon Bérenger, fils de la comtesse Almodis. Celui-ci était chéri et admiré pour ses rares qualités qui rappelaient celles de son père, car Bérenger le Vieux ou l'Ancien (ainsi l'appelait-on pour le distinguer des autres Bérenger) avait gouverné admirablement bien. On surnomma Bérenger II *cap d'estopa*, *tête d'étoupe*, à cause de l'épaisseur de ses cheveux, et, dans le partage des États, c'est lui qui eut la ville et le comté de Barcelone.

C'était le temps où les Normands, établis en Neustrie, sous le règne de Charles le Simple, s'étaient rendus célèbres dans toute l'Europe par leurs exploits; une tante de *Cap d'estopa* avait été mariée à Richard, duc de Normandie. *Cap d'estopa* demanda et obtint la main de Mahalta (Mahaut ou Mathilde), fille de Robert Guiscard, héros qui, avec quarante chevaliers normands, avait fondé en Pouille, en Calabre et en Sicile un État, qui bientôt devint le royaume de Naples et de Sicile.

L'alliance de Robert Guiscard rendait Bérenger plus redoutable

encore ; aussi en peu de temps le nom de Bérenger *Cap d'estopa*, était devenu la terreur des Maures, et rien ne manquait au bonheur du jeune comte si ce n'est que le ciel accordât un héritier à ses vœux.

Après cinq ans de mariage la comtesse Mahalta n'avait point encore d'enfant ; elle fit faire des prières publiques pour obtenir cette faveur, elle fut exaucée ; le 11 novembre 1082, jour de saint Martin, elle mit au monde un fils et la joie fut grande dans tout le comté.

Il y avait vingt-cinq jours que cet enfant était né ; Bérenger *Cap d'estopa* allait à Girone ; il s'était arrêté à Saint-Celeni pour entendre la messe et venait de reprendre sa route ; il avait ralenti le pas de son cheval à cause de la difficulté des chemins, et se trouvait un peu éloigné de ses chevaliers, lorsque tout à coup il pousse un cri et tombe penché sur le cou de son cheval. Ses chevaliers se retournent, courent à toute bride vers leur comte, et sont éperdus à la vue du malheur qui vient de les frapper. Le comte était sans vie, baigné dans son sang ; la blessure accusait un coup mortel porté au-dessous de la nuque.

Nul n'avait vu le meurtrier.

Mahalta au désespoir demande que du moins le coupable soit connu. Rien ne peut le faire découvrir.

Enfin les premières angoisses de la douleur passées, on veut rendre les derniers honneurs au comte regretté. Par un sentiment de respect, on en fait les préparatifs dans la ville de Girone, puisque c'est à Girone que le comte allait lorsqu'il fut frappé.

Quand tout fut prêt et que les restes du comte durent être portés à l'église, le prêtre chargé de les recevoir voulut entonner les paroles sacrées, mais au lieu du verset du psaume que l'Église à l'heure de cette solennité suprême met dans la bouche de ses ministres, l'officiant ne put prononcer que ces mots : « Où est

Abel ton frère? dit le Seigneur à Caïn.» *Ubi est Abel, frater tuus, ait Dominus ad Chaïm?*

L'officiant s'étonne et s'inquiète; il fait effort, recommence, mais la même parole se retrouve sur ses lèvres; alors le peuple s'émeut et s'écrie : « C'est la voix de Dieu! c'est Dieu qui désigne le coupable! » et tous les yeux se tournent vers Bérenger Ramon, le fils de Béatrix. — Bérenger se défend; il se dit innocent; mais le coup était porté, de toutes parts on crie : « Qu'il prouve son innocence! qu'il prouve son innocence! »

Le ministre de Dieu exige que sur les restes mortels du comte, à la face des autels, sous les yeux du peuple assemblé, le fils de Béatrix prête serment et jure qu'il n'a pas trempé les mains dans le sang de son frère.

Bérenger s'avance; le prêtre étend vers lui le signe de notre salut. Bérenger debout, sans se troubler, sans hésiter, lève la main, l'étend sur la croix; tous les yeux sont sur lui, toutes les oreilles écoutent, mais la langue de Bérenger se refuse à prêter le serment; il fait de vains efforts; il ne peut articuler un seul mot; on l'entoure, on le presse, il ne s'explique pas; ses chevaliers l'emmènent : il était muet; la parole venait de lui être ôtée pour toujours.

Personne ne douta du crime en voyant le châtiment; les barons exilèrent Bérenger; en horreur à tout le monde et sans doute à lui-même, dépouillé de tout, chargé de la malédiction publique, il s'achemina seul, sous l'habit d'un pèlerin, mendiant sur la route le pain de l'aumône, et mourut dans le voyage avant d'être arrivé à Jérusalem où il avait dirigé ses pas pour tâcher d'expier par le repentir un crime aussi grand.

L'enfant orphelin fut reconnu pour comte et réunit tous les États de son aïeul. Mahalta, aidée des seigneurs de son comté, éleva ce fils sous une sage tutelle tandis que les cortès assemblées réglaient les affaires de l'État et que les chevaliers défendaient le

comté des attaques des Maures, aidés qu'ils étaient par le voisinage du Cid. C'était aussi le temps des divisions des émirs d'Andalousie, et la Catalogne ne souffrit point pendant la minorité de Bérenger III et la régence de Mahalta.

Dès que le jeune comte put revêtir une armure, il se montra digne de son père et de son aïeul; il combattit comme un vaillant chevalier. Les Catalans aimaient leur jeune comte et lui obéissaient avec joie. A mesure qu'il avança en âge, il se rendit de plus en plus digne de cet amour. — Il régna jusqu'en 1131 et mourut après un règne de quarante-cinq ans laissant un fils, nommé comme lui, Ramon Bérenger, et qu'il venait de fiancer à Agnès d'Aragon.

Ce prince avait eu trois enfants de sa femme doña Sancha :

Un fils, Bérenger, qui devint comte de Provence;

Doña Berenguela, femme d'Alphonse VII de Castille;

Cécile, femme du comte de Foix.

PÉTRONILLE

REINE SOUVERAINE D'ARAGON, FEMME DE BÉRENGER IV,
COMTE DE BARCELONE.

I

Pétronille reine à trois ans sous la tutelle de Bérenger IV.

Pétronille était fille de don Ramire le Moine, roi d'Aragon et d'Agnès d'Aquitaine.

Pour bien comprendre ce règne, il faut remonter un peu et voir ce qui s'était passé en Navarre et en Aragon, pendant le règne d'Alphonse le Brave en Castille, comme nous venons de le voir en Catalogne; c'est une période assez longue qui nous a menés à parler d'Alphonse le Batailleur, à cause de doña Urraca, reine de Castille, qu'il avait épousée et dont il se sépara comme on l'a vu;

les deux époux aimaient mieux invoquer la parenté pour se séparer, que de prendre la dispense pour rester unis, tant la haine les aveuglait.

La Navarre, depuis Sanche le Grand [1], empereur de l'Espagne, avait eu cinq rois y compris Alphonse le Batailleur, que nous connaissons déjà comme roi de Castille à cause de la reine Urraque qu'il avait épousée :

Don Garcie, marié à Étiennette [2] ;

Don Sanche Garcie, marié à Plaisance, demoiselle noble du royaume de France. (Ce prince, roi en 1064, fut assassiné à la chasse en 1076, par suite d'une conspiration que son frère Ramire trama contre lui ; l'assassin inspira tant d'horreur qu'il dut fuir ; on croit qu'il se retira chez les Maures, et Sanche Ramirez d'Aragon régna en Navarre [3].)

Sanche, roi de Navarre et d'Aragon, mourut en 1104 ; il avait épousé Félicie de Rouci, dont il avait eut trois fils : don Pèdre, don Alphonse et don Ramire.

Don Pèdre [4], roi en 1094, mort en 1104, ne laissa point d'enfant, ayant perdu peu avant sa mort le seul fils qu'il ait eu de sa femme Agnès d'Aquitaine. Son frère, Alphonse le Batailleur, lui succéda ; c'est lui, nous le répétons, que nous connaissons déjà comme roi de Castille. A sa mort, on nomma roi de Navarre Garcie Ramire IV, fils de Sanche Garcie, qui avait péri assassiné, et qui était au berceau à la mort de son père ; il devint la tige de la maison de Navarre française et espagnole.

Quant à l'Aragon, il voulut élire un roi, et on tira du cloître un

[1] Mort en 1036.

[2] Nous avons peu de chose à dire de ces reines.

[3] Mort en 1054.

[4] On sait que l'Aragon avait un magistrat appelé *justitia, la justice*, qui recevait le serment des rois à leur avénement. Don Pierre Ier abolit ce serment, qui contraignait le roi.

troisième fils de Sancha, don Ramire qui était religieux depuis trente ans.

L'anti-pape Anaclet le releva de ses vœux, et ce prince épousa Agnès d'Aquitaine, dont il eut une fille qu'il nomma Pétronille. Quand cette enfant eut trois ans, Ramire voulut rentrer dans la solitude et fiança sa fille au comte de Barcelone.

Pétronille porta le titre de reine à l'âge de dix ans lorsque son père fut mort; jusque-là elle avait été seulement comtesse de Barcelone. Bérenger IV avait suivi si scrupuleusement les conditions qu'il avait acceptées en prenant la tutelle de l'enfant qu'il élevait pour en faire un jour sa femme, qu'il ne joignit pas même à ses armes les armes de l'Aragon. Ce n'est qu'en 1151, la jeune reine ayant atteint l'âge de quatorze ans, qu'il célébra son mariage avec elle. Elle fut alors reconnue solennellement reine propriétaire d'Aragon *Reyna propietaria*. Accoutumée à la déférence pour un époux qui avait quinze ans de plus qu'elle et qu'elle avait vu toujours gouverner, elle lui demeura fidèle et attachée comme épouse; reconnaissante de ce qu'il lui avait conservé son royaume, le défendant à la fois contre les incursions des Maures et contre les attaques des rois chrétiens de Navarre et de Castille, elle n'y fit rien que par son conseil et sa direction. Bérenger, de son côté, usait avec modération de ses droits. Il ne prit jamais le titre de *roi d'Aragon*, il se contenta toujours du titre de comte de Barcelone.

Pour Pétronille reine, et reine souveraine propriétaire, elle ne connut jamais l'ambition, bien différente d'Urraque, dont on a vu la conduite odieuse et détestée. Épouse fidèle, mère tendre, reine sage, chrétienne fervente, elle passa une vie douce et respectée.

Bérenger avait garanti ses États tant qu'il put. Cependant, en 1157, après une campagne glorieuse contre les infidèles, ayant jugé sagement que pour lutter contre les Maures, il fallait que les princes chrétiens fussent unis entre eux, il consentit à faire traiter

avec le roi de Castille, par lequel renouvelant ce qui avait été stipulé déjà dans d'autres temps, on convint que l'Èbre formerait la limite du royaume de Castille et d'Aragon; tout ce qui était sur la rive droite appartenant à la Castille, et ce qui était sur la rive gauche appartenant à l'Aragon. Les rois d'Aragon durent prêter une sorte d'hommage aux rois de Castille

La Castille fut toujours depuis la première, de droit comme de fait, entre toutes les souverainetés d'Espagne.

Les travaux du roi d'Aragon ne furent que plus grands après ce traité. Uni aux rois de Navarre et de Castille, il remporta constamment des avantages sur les Maures. — Il allait en 1162 à Turin pour conférer avec l'empereur Frédéric, lorsque la mort le surprit à Gênes.

II

Pétronille abdique en faveur de son fils.

Sa veuve Pétronille, qui n'avait encore que vingt-cinq ans, fit reconnaître immédiatement son fils comte de Barcelone, et prit d'abord la régence. Mais bientôt un imposteur vint troubler son administration. Cet homme prétendait être le roi Alphonse le Batailleur. Quoiqu'il y eût vingt-huit ans qu'Alphonse avait disparu, tué probablement à la bataille de Fraga, et qu'ajoutés à son règne, ces vingt-huit ans lui eussent donné quatre-vingts ans d'âge, l'imposture trouva créance. Le trompeur disait que, dégoûté du monde, il s'était déguisé après la perte de Fraga, et que depuis lors il avait vécu en ermite. Il se fit un parti considérable. Pétronille put heureusement le faire prendre; il fut pendu.

L'année suivante, quoiqu'elle fût reine souveraine ayant droit de régner en Aragon, elle voulut faire reconnaître et couronner

son fils, et se démit en sa faveur de toute autorité; elle fit cette démarche avec générosité, pour éviter de nouveaux troubles, les cortès et les riches hommes lui ayant demandé de déclarer l'infant majeur, quoiqu'il n'eût que onze ans[1].

Ce fils aîné, en faveur de qui elle se dépouillait ainsi, était Alphonse II.

Elle avait encore trois enfants :

Doña Dulce, mariée à Sanche, roi de Portugal;

Don Sanche;

Don Pèdre, dit Raymond Bérenger, qui eut en 1168 la Provence, à titre de commandement.

Pétronille mourut en 1172, à Barcelone, à trente-cinq ans, ayant survécu dix ans à son mari, et ayant donné sur le trône l'exemple d'une modestie et d'une modération bien rares.

[1] 1152.

ÉPOUSES D'ALPHONSE VII

ROI DE CASTILLE,

EMPEREUR D'ESPAGNE.

DOÑA BERANGUELA DE BARCELONE.

DOÑA RICA DE POLOGNE.

Alphonse VII[1], fils d'Urraque, a été un des plus grands rois de Castille. Il s'y maintint après la mort de sa mère avec tant de puissance, que, s'étant fait reconnaître suzerain par les rois de Navarre et d'Aragon, il jugea qu'il pouvait prendre le titre d'empereur. Il se fit en cette qualité couronner à Tolède. Les Arabes

[1] Dit Alphonse Raymondez, fils de Raymond de Bourgogne.

le nomment *El Embaladour*, les Espagnols *Alphonse l'Empereur*, et depuis lui Tolède est appelée ville impériale.

A quelque titre que ce soit, il mérita les éloges de la postérité pour sa bravoure, ses talents militaires et son zèle pour procurer autant qu'il était en lui le bonheur de ses sujets. Il fut presque constamment vainqueur des Maures.

En deux mots nous dirons que la royauté des Almoravides n'avait pas été de longue durée. Vaincus en Afrique et en Espagne, ils durent se retirer d'Espagne. Après bien des vicissitudes et des rebellions dont le détail serait fastidieux, Ben Kosay, qui était à la tête de la révolte, appela les Almohades, qui remplacèrent les Almoravides. Il n'y eut plus qu'un nombre de royaumes qui furent un à un repris par les chrétiens; Murcie et Grenade tinrent seuls jusqu'au règne d'Isabelle et de Ferdinand.

Alphonse, avec les rois de Navarre et d'Aragon, leur prit Calatrava. Bérenger IV leur prit Tortose, Lerida et enfin Fraga, où était mort Alphonse le Batailleur.

Le règne de l'empereur Alphonse signale la première des alliances de la maison royale de France avec la Castille.

Louis le Jeune, après avoir répudié Éléonore d'Aquitaine, fit demander Constance, fille d'Alphonse, qui la lui accorda. C'était l'an 1154. — La princesse vint en France, bien accompagnée, apportant une riche dot. Elle avait perdu sa mère doña Beranguela, sœur de Bérenger IV, comte de Barcelone, et son père était alors remarié à Rica, fille de Ladislas I^er^, roi de Pologne.

Un bruit malveillant courut à la cour de France, que le premier mariage d'Alphonse n'avait pas été légitime, et Louis VII, pour s'en assurer sans offenser son beau-père, prit le prétexte d'un pèlerinage qu'il devait faire à Saint-Jacques de Compostelle.

Alphonse fit grand honneur à son hôte et son gendre, le reçut à Burgos, l'accompagna à Compostelle, et le ramena à Tolède, où il multiplia les fêtes pour lui faire honneur.

Le roi de France s'émerveillait de la richesse et de la magnificence du roi de Castille. « Je n'ai jamais vu, dit-il, plus noble cour, plus digne et plus splendide; plus gentil prince, et monarque plus courtois. »

Alors Alphonse, qui jusque-là avait paru ignorer le motif secret du voyage du roi de France, lui présenta le comte de Barcelone : « Voilà, noble roi, le frère de doña Beranguela, ma femme, dont » j'ai eu la fille que je vous ai donnée en mariage. Si la calomnie » m'a déshonoré dans votre esprit, vous êtes à portée de vous » désabuser. Voyez et jugez. »

Louis le Jeune répondit : « Dieu soit béni de m'avoir donné la » fille d'un si grand roi, et la nièce d'un si noble prince! »

Il retourna dans ses États, l'esprit délivré de toute incertitude.

Outre cette fille, Beranguela ou Bérengère de Barcelone, qui était morte après vingt et un ans de mariage, avait eu deux fils, Sanche et Ferdinand, des enfants morts en bas âge, et une seconde princesse, doña Sancha, mariée en 1158 à Sanche, roi de Navarre.

Quant à Rica, fille de Ladislas, et seconde femme d'Alphonse VII, elle eut une fille nommée Sancha aussi, et qui dès sa naissance, fut fiancée au fils de la reine Pétronille d'Aragon et de Bérenger IV.

Sentant sa fin prochaine, Alphonse l'Empereur partagea ses États entre ses fils, et en fit six royaumes : Tolède, Castille et Biscaye, à l'aîné Sanche; Léon, la Galice et les Asturies, à Ferdinand.

Après ce partage solennel, Alphonse marcha encore contre les Almohades, gagna une grande bataille, mais sentant croître le mal dont il portait dès longtemps le germe, il dut s'arrêter.

Il laissa les troupes à son fils Sanche, et se mit en marche pour regagner Tolède.

A un lieu nommé Frenesdad, il se sentit si mal, qu'il ordonna de planter là sa tente; un chêne l'abritait; il appela l'archevêque de Tolède, reçut de ses mains les derniers sacrements, et mourut calme et résigné.

Pendant tout son règne, il avait protégé le laboureur et le paisible habitant des cités contre la violence des guerriers. Pour cette raison, il était chéri. On raconte un trait de sa justice : Un riche guerrier de Galice, noble *infançon* [1], s'empara de la demeure d'un laboureur; il avait compté sur un éloignement pour tromper la surveillance royale. Il n'en fut point ainsi. Alphonse averti, se déguise, le surprend, et le fait pendre à la porte de son manoir.

[1] C'est le nom que prenaient les enfants de familles nobles.

BLANCHE DE NAVARRE

FEMME DE SANCHE LE REGRETTÉ

ET

ÉLÉONORE D'ANGLETERRE

FEMME D'ALPHONSE VIII

TOUTES DEUX REINES DE CASTILLE.

Sanche de Castille était noble, bon, doux, affectueux; il était uniquement aimé de Blanche de Navarre, son épouse, et l'aimait uniquement. A peine son père avait-il fermé les yeux à la lumière que Ferdinand se hâta de se faire reconnaître dans ses États de Biscaye ; mais Sanche se rendit en pleurs auprès de la dépouille mortelle d'un père vénéré, et conduisit ces restes chéris à Tolède

où devait avoir lieu l'inhumation. Il n'avait pas, comme son frère, sacrifié à l'ambition avant d'accomplir le devoir d'un fils.

Il ne porta pas longtemps la couronne. Vaillant, juste, aimé, il mourut l'année qui suivit la mort de son père [1] : il venait de voir mourir entre ses bras sa femme, Blanche, et il n'avait pu lui survivre. Sa mort fut regardée comme l'effet de sa douleur. Il fut pleuré de tous ses sujets, et on le nomma *Sanche le Regretté*.

Son fils unique avait trois ans. Il régna sous la tutelle des cortès, et quand il fut en âge [2], il épousa Éléonore d'Angleterre, fille d'Éléonore de Guyenne et de Henri II d'Angleterre.

Surnommé le Noble et le Bon, Alphonse VIII, fils de Blanche et de Sanche le Regretté, est mis au nombre des plus grands rois qui aient régné sur la Castille, et comme l'un des fondateurs de la puissance de ce royaume.

Nous ne parlerons pas de ses victoires nombreuses et presque constantes sur les Maures, contre lesquels il n'essuya qu'une seule défaite, dans une occasion où il avait fait l'imprudence de ne pas attendre son cousin le roi de Léon ; pressé vivement, il fut blessé à la cuisse. Ses exploits militaires néanmoins agrandirent la Castille, mais surtout l'influence de sa sagesse et sa magnanimité donnèrent un lustre nouveau à son royaume. Époux heureux, il a été, par les filles que lui donna Éléonore, l'aïeul de saint Louis et de saint Ferdinand. Éléonore le rendit père de cinq enfants ; l'infant don Henri qui lui succéda, les infantes doña Bérengère, doña Blanche, doña Urraca, et doña Éléonore, toutes quatre mariées à des rois.

L'union de Louis VII et de Constance de Castille avait été heureuse. Philippe-Auguste fit demander, pour son fils Louis, la main d'une des filles du roi de Castille, Alphonse le Noble.

[1] 1158.

[2] 1170.

Les ambassadeurs avaient tout pouvoir pour conclure cette alliance. Bérengère avait épousé le roi de Léon, son cousin ; restaient Urraca et Blanche. Quant à Éléonore, elle était trop jeune encore pour qu'il pût être question de la marier, mais le roi et la reine parlèrent de leur fille Urraca. Les ambassadeurs de Louis eurent peur, dit la chronique, que le nom d'*Urraca* ne fût pas bien venu à la cour de France, et préférèrent amener à leur jeune prince Blanche dont le nom était doux et plaisant à l'oreille. Ce fut ce motif léger qui amena en France l'illustre Blanche de Castille!

Son aïeule, Éléonore d'Angleterre, vint la chercher, et la reçut des mains de la reine Éléonore et du roi Alphonse pour la conduire en France où elle fut mariée à Louis VIII.

« Tous deux à quatorze ans, purs et sans fiel, » dit Mézeray, ils commencèrent une union dont aucun nuage n'altéra le bonheur. Blanche fut la mère de saint Louis.

Urraque épousa Alphonse II, roi de Portugal, et Éléonore don Jayme, roi d'Aragon.

Après cette alliance avec la France, Alphonse remporta sur les Maures la grande victoire des Navas de Tolose. Il mourut, en 1214, dans la nuit du 6 août, occupé de grands projets, et en voyage pour aller conférer, avec son gendre le roi de Léon, des mesures à prendre contre les Arabes. Sa veuve Éléonore ne lui survécut que deux mois, étant morte le 21 octobre de la même année.

BÉRENGÈRE

REINE DE CASTILLE, ÉPOUSE D'ALPHONSE IX, ROI DE LÉON.

BÉATRIX

FEMME DE SAINT FERDINAND.

I

Gouvernement de Bérengère comme régente et comme reine, en Castille.

Henri Ier, fils d'Alphonse VIII de Castille et d'Éléonore, n'avait que huit ans à la mort de son père ; sa mère, Éléonore, fut nommée régente, mais comme elle mourut au bout de deux mois, Bérengère, tante du jeune prince, prit la régence.

Cette princesse avait épousé Alphonse, fils de Ferdinand, roi de Léon [1], et d'Urraque de Portugal.

Bérengère était mariée à Alphonse IX. Elle avait quatre enfants,

[1] Nous n'avons rien à dire de Ferdinand, roi de Léon ; il régna de 1157 à 1180, et eut trois femmes : Urraque, fille d'Alphonse Ier, roi de Portugal ; Thérèse de Lara et Urraque Lopez.

et cependant, à cause de la parenté, le pape Innocent III les excommunia; ils furent à la fin contraints de se séparer. Le pape déclara les enfants légitimes; Bérengère vécut à la cour de son père.

La douleur conduisit au tombeau la reine Éléonore qui, par son testament, donna la régence à sa fille Bérengère.

Mais les grands du royaume se soulevèrent, comme il en arriva plus tard en France à l'égard de la tutelle de Blanche de Castille.

La régente, craignant de succomber dans la lutte, usa d'adresse; elle consentit à remettre la garde du jeune roi à don Alvar, l'aîné des trois frères de Lara qui étaient les plus remuants.

Mais bientôt ces trois frères accaparèrent tout. Les seigneurs qui leur étaient opposés reprochèrent à Bérengère l'abandon qu'elle avait fait du pouvoir. « Je l'ai fait, dit-elle, pour l'amour de la paix, et de peur que le peuple ne souffrît, car je déclare que je ne veux que le bien, et que je ne travaille pas pour mon plaisir. » On se rangea autour d'elle, et malgré elle on lui fit un parti.

Les choses en étaient là, lorsque le jeune roi Henri, qui n'avait pas huit ans, jouant dans une cour avec quelques enfants de son âge, une pierre, lancée en l'air, détacha malheureusement du toit une tuile qui tomba sur la tête du petit roi. On le releva tout en sang; après onze jours il mourut.

L'héritière du royaume était Bérengère, sa sœur aînée. Mais les seigneurs redoutaient Alphonse qui, tout séparé qu'il était de sa femme, pouvait revendiquer l'autorité.

Dans une circonstance si difficile, Bérengère fit dire à son mari qu'elle désirait voir son fils aîné, l'infant don Ferdinand, dont elle était séparée depuis longtemps. En même temps on cachait la mort de don Henri; Alphonse remit son fils aux envoyés qui le conduisirent à la reine, venue au-devant de lui.

Bérengère.

Bérengère le prit dans ses bras, le baisa tendrement, et pria Dieu de bénir son avenir.

Puis sans rien dire à personne, et sans perdre un moment, elle alla avec l'infant à Nujara.

Elle ordonna qu'on assemblât le peuple, et entourée des grands, elle se rendit sur une place, ombragée par un orme séculaire. Elle avait fait préparer un trône sur une estrade au pied de cet arbre, et elle dit : « Moi, Bérengère, reine de Castille, je déclare vouloir, à cette heure, transmettre à mon fils aîné, Ferdinand, tous mes droits et mes titres; c'est lui qui, aujourd'hui, est roi de Castille. »

Le peuple acclama; le héraut leva la bannière du roi en criant trois fois : « Castille! Castille! Castille! »

Le nouveau roi avait dix-huit ans et demi. Sa mère jugea opportun de lui faire faire, sans délai, la visite de son royaume, afin de s'assurer l'obéissance; on commença par Palencia, où le jeune roi fut reçu avec des témoignages d'amour. Tout le monde louait et admirait Bérengère dont la prudence et le désintéressement donnaient la paix à la nation et assuraient le royaume à son fils. Mais don Alvar de Lara prétendit encore à la tutelle du roi. Bérengère rejeta bien loin cette demande, disant qu'un prince de dix-huit ans, nourri comme son fils en bon lieu et sorti de bon lignage « avait besoin de sage conseil et non de gênante tutelle. »

Les frères de Lara menacèrent de soulever leurs vassaux.

Bérengère, pour prévenir les malheurs qui menaçaient de nouveau le royaume, assembla les Cortès et se fit, par eux, reconnaître comme reine légitime, héritière et propriétaire de Castille; et de nouveau, en cette qualité, elle remit la couronne à son fils.

C'est à Valladolid que s'accomplissait cette grande solennité. La cérémonie eut lieu dans un faubourg spacieux afin que la foule des Castillans accourus de tous les points du royaume pût y trouver place. — Les acclamations remplissaient l'air. — On bénis-

sait Bérengère et on souhaitait au roi un règne long et prospère. Tout le peuple accompagna Ferdinand à la cathédrale, où il jura de maintenir les lois et les priviléges du royaume. Cet ouvrage de Bérengère avait l'approbation de tous les gens de bien qui sentaient qu'elle avait agi admirablement bien comme reine et comme mère.

II

Bérengère seconde son fils saint Ferdinand.

L'opposition vint d'un homme de qui l'on n'aurait pas dû l'attendre. Alphonse IX de Léon prétendit qu'à lui seul revenait de droit le royaume. Il fallut le repousser, car il venait en armes. Don Lopès de Haro et plusieurs seigneurs l'empêchèrent d'entrer à Burgos, et il ne continua pas une guerre qui serait devenue bien affligeante et même impie entre le père et le fils; les droits de la nation, non l'ambition, réglèrent la conduite de Bérengère et de son fils.

Bérengère, séparée de son mari, ne pouvait plus lui conférer son droit, la Castille ne voulait pas d'un étranger, et Alphonse même aurait dû approuver et guider ce qui se faisait.

Tout réussit à Ferdinand et à Bérengère. La Castille se pacifia; Alvar de Léon fut fait prisonnier, et pour racheter sa vie et sa liberté, il fut obligé de livrer toutes les places qu'il tenait.

Le roi Alphonse IX reconnut son fils comme roi de Castille, et saint Ferdinand commença un des plus beaux règnes de l'Espagne chrétienne.

Il est beau de voir deux reines, deux mères vertueuses, user de leurs talents et de leur pouvoir pour le bien du pays et donner à

la nation des saints pour monarques. Telles furent Blanche en France et Bérengère en Espagne, mères de saint Louis et de saint Ferdinand.

Un autre Ferdinand, l'un des frères de Lara, disposait encore de plusieurs villes. Le jeune Ferdinand, suivant les conseils de sa mère et l'impulsion de son propre cœur, lui en laissa le commandement pourvu qu'il prêtât foi et hommage.

Cependant Alvar de Lara, après être resté quelques années tranquille, alla en Léon persuader à Alphonse IX d'ôter le royaume à son fils.

Ferdinand était au désespoir de prendre les armes contre son père. Avant qu'on en vînt aux mains, le comte de Lara tomba gravement malade. De vrais amis d'Alphonse regardant cette guerre comme impie et croyant voir dans le mal subit du comte l'instigateur un avertissement de Dieu, déterminèrent le roi de Léon à abandonner des prétentions mal fondées. Alphonse céda. Les deux rois firent la paix reconnaissant manifestement la main de Dieu dans la douceur avec laquelle s'étaient dirigés les événements. Lara mourut repentant, ayant revêtu l'habit de saint Jacques, et si pauvre qu'il ne laissait pas de quoi faire ses funérailles.

Bérengère ayant appris cela envoya une riche étoffe pour l'ensevelir et fournir aux frais de sa sépulture, se montrant par là vraiment chrétienne et donnant un bel exemple de clémence.

L'illustre Bérengère jouit de son ouvrage. Le père et le fils unirent leurs armes contre les Musulmans et saint Ferdinand fut, comme saint Louis, un héros dans les combats.

Alphonse IX, roi de Léon, époux de Bérengère, mourut en 1230. De son vivant, les cortès avaient reconnu Ferdinand pour roi. Cependant le testament d'Alphonse désignait ses filles doña Blanche et doña Dulce comme les héritières de son royaume. Les Léonais se divisèrent à cette occasion; la sagesse de Bérengère

termina le différend ; elle détermina ses filles à se contenter d'une rente que saint Ferdinand s'engageait à leur payer et les royaumes de Léon et de Castille réunis ne se séparèrent plus.

Saint Ferdinand prit Cordoue, Jaen, Séville et beaucoup de places. Tandis qu'il assiégeait Ubeda, en 1234, il eut la douleur de perdre sa femme Éthisa ou Béatrix, fille de Philippe, empereur d'Allemagne. Il l'avait épousée en 1219, et dans le cours d'une union qui avait toujours été heureuse, elle lui avait donné une fille, doña Maria, qui mourut avant sa mère; et six fils, Alphonse, Frédéric, Henri, Ferdinand, Philippe et Sanche.

En 1246 le roi perdit sa mère, et donna à cette mère vertueuse et tendre des regrets semblables à ceux qu'un peu plus tard saint Louis donna à Blanche de Castille.

Il mourut en 1252. Dès ce moment il fut canonisé par la voix du peuple, et Dieu manifesta sa sainteté par des miracles.

DOÑA SANCHA

FILLE D'ALPHONSE VIII L'EMPEREUR ET DE L'IMPÉRATRICE RICA,

FEMME D'ALPHONSE II, ROI D'ARAGON.

L'empereur Alphonse et l'impératrice Rica avaient fiancé leur fille doña Sancha à Alphonse II, roi d'Aragon, fils de la reine Pétronille et de Bérenger IV. L'âge des deux fiancés obligeait à remettre le mariage à plusieurs années. Quand vint le moment de le célébrer, Alphonse II ayant eu quelques mécontentements avec l'empereur, retira sa parole et fit demander une des filles de l'empereur d'Orient auquel il envoya une ambassade solennelle. Mais, pendant que les ambassadeurs négociaient à Constantinople, il se réconciliait avec le roi de Castille, et quand les envoyés revinrent avec une réponse favorable, ils trouvèrent le roi

marié à doña Sancha. — Il fallut s'excuser auprès de l'empereur d'Orient.

L'union d'Alphonse et de Sancha fut heureuse. Le roi d'Aragon aima toujours la reine, et par la pureté de ses mœurs mérita le surnom de Chaste.

Sous son règne, l'Aragon commença à acquérir de grandes possessions hors de l'Espagne.

Alphonse reprit sur le comte de Toulouse, Raymond V, la Provence qu'il donna en commande à son jeune frère Bérenger [1].

Guinard, comte de Roussillon, lui donna son comté par testament. — Il laissa plusieurs enfants de doña Sancha.

Don Pedro, qui fut roi d'Aragon et comte de Barcelone.

Alphonse, auquel il laissa la Provence.

Don Ferdinand, qui prit l'habit religieux de l'ordre de Cîteaux; il devint abbé de Mont-Aragon.

Constance, mariée à Émeric, roi de Hongrie.

Frédéric, roi de Sicile, qui parvint à l'empire d'Allemagne.

Éléonore, mariée à Raymond VII, comte de Toulouse.

Sancha, mariée à Raymond VIII, fils de Raymond VII.

[1] 1168.

MARIE DE MONTPELLIER

FEMME DE PIERRE II, ROI D'ARAGON.

Don Pèdre ou Pierre II fit demander en mariage Marie de Montpellier, fille du seigneur de cette ville et de cette princesse d'Orient demandée naguère par Alphonse et à qui avait été préférée doña Sancha. — Dès que le roi eut vu la princesse, il se sentit une profonde aversion pour elle et chercha à faire annuler le mariage sous prétexte que la nouvelle reine était sa cousine et alléguant en outre qu'elle était déjà mariée quand il l'avait épousée et qu'il l'ignorait. (En effet, Marie avait été mariée à Guillaume de Toulouse; mais ce mariage avait été déclaré nul.) Don Pèdre n'écouta ni avis, ni prières, ni exhortations; il déclara que jamais il ne se considérerait comme l'époux de Marie. Sa cause fut portée au saint-siége; Marie fit valoir ses droits. Elle dit qu'elle avait

été, en effet, étant encore très-jeune, mariée au comte Guillaume, mais que son mariage avait été regardé comme nul, parce qu'alors Guillaume était lui-même marié à deux femmes, actuellement vivantes, et dont la répudiation n'était pas fondée. La cour de Rome prononça que le mariage de don Pèdre devait être maintenu. En recevant cette décision, Pierre II éclata en fureur; il protesta que rien ne le rapprocherait de Marie: « Qu'elle soit reine, dit-il, jamais elle ne sera mère d'un roi d'Aragon; elle ne connaîtra pas l'Espagne; je la laisserai jusqu'à la mort dans la seigneurie de Montpellier où jamais je n'aurais dû la chercher! »

La reine d'Aragon fit donc forcément sa résidence au château de Mirevaux, près de Montpellier.

Don Pèdre cependant allait partout où le réclamaient les besoins de ses États, oubliant sa colère dans les occupations de la guerre, dans les distractions de la chasse et dans d'autres plaisirs moins nobles.

Parmi les dames nombreuses que les goûts volages du roi préférèrent à son épouse, il y en avait une que l'histoire ne nomme pas, mais qui avait toujours résisté à toutes les séductions. Elle était près de la reine à Mirevaux; c'était un miroir de sagesse autant que de beauté et elle abritait sa vertu à l'ombre de l'épouse délaissée, refusant de correspondre aux sentiments de l'époux infidèle.

Un jour que, conduit par son humeur aventureuse, don Pèdre était venu à Lates, non loin de Montpellier, pour jouir de la chasse, un *riche homme* (*rico hombre*) d'Aragon lui assura que s'il allait à Mirevaux il y verrait la dame qu'il aimait et qu'il en serait bien accueilli.

Le roi crédule se laisse conduire aveuglé par sa passion. Il voit sa belle maîtresse, qui l'abuse par de doux propos, confidente de la reine Marie et complice de son stratagème.

La nuit venue, la reine se substitue à sa dame d'honneur, et

le lendemain don Pèdre reconnaît sa femme ; mais le piége qu'on lui avait tendu réussit mal pour le réconcilier avec la reine. Il s'éloigna en fureur et jamais il ne voulut la recevoir en Aragon.

Mère d'un fils, né le 15 février 1208, jour de la Purification, Marie ne put le présenter à son père. Pour nommer cet enfant et le mettre sous la protection de la sainte Vierge, incertaine du nom qu'elle devait lui imposer, elle le fit porter à l'église de Sainte-Marie, fit brûler en l'honneur des douze apôtres douze cierges de poids égal à chacun desquels elle attacha en grosses lettres le nom d'un des apôtres.

Le cierge qui brûla le plus longtemps fut celui de saint Jacques ; la reine donna à son fils le nom de Jacques, *Jayme* ou *Jadme* en langue catalane.

La naissance de l'infant ne changea pas les dispositions du roi en faveur de Marie. Jamais il ne voulut voir cette reine, malheureux objet d'une aversion que rien ne justifiait.

Le roi d'Aragon ne vécut que cinq ans après la naissance de cet infant, étant mort blessé au siége de Muret, où il avait pris la défense du comte Raymond contre Simon de Montfort.

Mais à la mort de don Pèdre, il se trouvait pour l'héritage de l'Aragon une complication assez singulière.

La reine Marie, qui aurait dû naturellement être régente, était à Rome, où elle était venue solliciter auprès du pape pour obliger son mari à la traiter en reine ; — et l'infant don Jayme, roi de droit, se trouvait entre les mains de Simon de Montfort, ennemi de don Pèdre. Voici à quelle occasion il lui avait été remis.

Pendant la guerre, Pierre II avait tenté plusieurs fois la voie des négociations. Par l'un des traités qui avaient été faits, il était convenu de marier l'infant don Jayme avec la fille de Montfort, et de donner le jeune prince au comte pour être élevé sous ses yeux. Or, la guerre s'étant rallumée, l'infant se trouvait comme un otage auprès de Simon de Montfort.

Pour comble d'embarras et d'inquiétude, la couronne de cet enfant était convoitée par les frères du roi, Sanche de Navarre, et même par Ferdinand, abbé de Mont-Aragon, que l'ambition tirait de son monastère. — Tous deux alléguaient contre la légitimité de leur neveu, la parenté de Marie avec don Pèdre; l'un contre l'autre, Sanche disait que Ferdinand ne pouvait régner à cause de ses vœux, Ferdinand citait l'exemple de don Ramire [1].

Cependant les seigneurs d'Aragon et la reine Marie intercédaient auprès du pape, dont ils obtinrent un ordre exprès pour obliger le comte Simon de Montfort à rendre l'héritier de l'Aragon qu'il avait entre les mains.

Simon ne résista point; il remit au légat du pape le jeune roi, dont on se disputait l'héritage, et que sa mère protégeait contre les ravisseurs.

Le légat et les seigneurs aragonais qui défendaient la cause de leur prince, amenèrent le royal infant à l'Assemblée des cortès, réunis à Lérida. L'archevêque de Saragosse prit l'enfant dans ses bras et le montra à l'assemblée qui l'accueillit avec acclamations, et, dans l'enthousiasme et la joie, le proclama sous le nom de Jacques Ier.

L'infant n'avait encore que six ans et demi; tous les membres de l'assemblée jurèrent de le protéger, de le défendre, et de soutenir ses droits envers et contre tous.

Ce fut le premier serment de fidélité prêté par les cortès à un roi.

On assembla de même les cortès de Barcelone qui prêtèrent aussi serment. Sanche se désista de toute prétention, et se contenta de l'administration du royaume. On éleva le jeune infant à Monçon, le grand maître des Templiers étant son gouverneur. Don Jayme,

[1] Relevé de ses vœux pour régner, et père de la reine Pétronille.

roi à six ans, commença un règne qui, après les orages d'une régence, devait devenir un des plus glorieux de l'Aragon.

Mais la reine Marie, sa mère, ne vit ni le triomphe ni la gloire de son fils; elle n'avait pas survécu à ses chagrins et était morte à Rome avant qu'on ne proclamât don Jayme en Aragon.

ÉPOUSES DE DON JAYME

ROI D'ARAGON.

ÉLÉONORE DE CASTILLE, SOEUR DE BÉRENGÈRE ET DE BLANCHE.

YOLANDE DE HONGRIE.

THÉRÈSE VIDAURE.

Jayme fut un conquérant, un administrateur, un grand roi; mais ce ne fut point un époux fidèle.

Sa minorité fut troublée par les menées de son oncle Ferdinand qui était parvenu à l'entourer de ses partisans, et le jeune roi, à dix-huit ans, ne pouvait voir et entendre que par les yeux et les oreilles de ceux qui s'étaient emparés de sa personne.

[1] Don Jayme, fils de don Pedro II, roi d'Aragon en 1214, mort en 1274.

Il était comme gardé à vue ; à la fin il s'affranchit de cette odieuse tutelle, mais ce fut par la ruse. Il feignit de s'entendre très-bien avec ses conseillers, mais ayant convoqué les cortès à Tortose, il s'échappa furtivement, chercha un refuge chez les Templiers, dont le grand maître Guillaume de Mont-Rendon avait été son gouverneur, et de là fit appel aux chevaliers pour une guerre contre les Maures. Ils vinrent en foule à son appel. Don Jayme assiégea avec eux la ville forte de *Peniscolo* (queue du rocher), nommée ainsi à cause de sa situation sur l'extrémité d'un roc en pyramide, et qui dépendait du royaume de Valence. Le roi Maure lui fit demander la paix pour laquelle il offrit de payer en tribut la cinquième partie de son revenu.

Don Jayme accepta, défit les partisans de Ferdinand qui avaient pris les armes, reçut son oncle en grâce, et demeura le maître.

Il était marié depuis l'âge de quatorze ans à Éléonore de Castille, la plus jeune des sœurs de Blanche et de Bérengère de Castille, et il semblait être heureux avec elle ; il y avait plusieurs années qu'ils étaient unis, Éléonore avait déjà un fils ; cependant le roi se lassa de cette épouse à laquelle il n'avait aucun reproche à adresser, et il provoqua la demande en nullité fondée sur la parenté.

Le pape prononça la nullité, déclarant néanmoins légitime l'infant Alphonse.

A peine libre, Jayme épousa Yolande de Hongrie, dont il eut trois fils et cinq filles.

Les fils furent : don Pèdre, don Jayme et don Sancho ; les filles, Yolande, mariée à Alphonse le Sage en Castille ; doña Isabelle, mariée à Philippe le Hardi, roi de France ; doña Constance, mariée à don Emmanuel, infant de Castille ; doña Sancha et doña Maria, heureuses de se consacrer au service de Dieu.

La reine Yolande, par un amour de mère assez naturel mais mal éclairé, entraîna le roi à une démarche funeste en lui deman-

dant de partager ses États entre tous ses fils, et de ne pas regarder comme le seul héritier du trône l'infant don Alphonse, fils de la reine Éléonore.

Jayme assembla les cortès à Dorraca et régla le partage, assurant l'Aragon à Alphonse, et la Catalogne à don Pèdre. — Personne ne fut content, ni les princes, ni les provinces; la Catalogne trouva ses limites trop restreintes par le partage. Les princes allaient prendre les armes; il fallut une prudence extraordinaire au roi pour mettre la paix entre ses fils. C'est ainsi qu'il rencontrait des sujets d'inquiétude dans son intérieur, tandis qu'à l'extérieur tout lui souriait.

Il avait conquis Majorque en quelques mois; ce fut une grande et importante conquête pour l'Aragon.

Après la mort du roi de Valence qui s'était fait son vassal, vinrent les dissensions des mahométans [1]; Jayme en profita pour s'emparer de Valence et d'un grand nombre d'autres villes. Victorieux partout, il ne fit pas moins, par sa conduite, le scandale de sa cour et de son royaume. Épris de Thérèse Vidaure, il délaissa la reine Yolande, et l'évêque de Girone le lui ayant reproché, don Jayme, dans un accès de fureur, fit couper la langue à l'évêque; il fut excommunié, et soumis à une pénitence publique.

Yolande étant morte en 1252, don Jayme put épouser Thérèse et en eut deux enfants, don Pedro qui fut seigneur d'Ayverve, et don Jayme qui fut seigneur d'Exerica. Mais le roi cessa bientôt d'aimer Thérèse, et il demanda après quelques années la dissolution de son mariage avec elle, sous prétexte qu'elle était devenue en proie à une lèpre contagieuse. Ainsi ce roi, grand dans la guerre, et habile à gouverner était-il asservi par ses passions; car à l'âge de soixante ans il enleva la femme d'un de ses sujets. Aussi vit-il, par une juste punition, la discorde intestine ne cesser de troubler

[1] Nous en avons parlé à l'occasion des reines de Castille.

sa famille. Il avait eu de la peine à concilier ses fils; mais Alphonse étant mort et de nouveaux partages étant devenus nécessaires, l'infant, don Pedro, devint jaloux de son frère, Ferdinand. Sancho l'assiégea dans un château, ordonna de l'arrêter tandis qu'il s'évadait, le fit étrangler et jeter à la rivière.

En 1269, don Jayme voulut se joindre à la croisade commandée par saint Louis, roi de France, qui assiégeait Tunis. Mais il fut assailli par la tempête à la hauteur de la Sicile et forcé de revenir.

Il mourut en 1276 pendant une guerre contre les Maures, avec une réputation qui aurait été sans tache, si la pureté de ses mœurs eût répondu à ses talents et à sa bravoure.

A l'époque de sa mort c'est Alphonse X le *Sage*, le *Savant* ou l'*Astronome* qui régnait en Castille.

YOLANDE D'ARAGON

FEMME D'ALPHONSE X, ROI DE CASTILLE.

Yolande, fille de don Jayme, et femme d'Alphonse X, roi de Castille, eut deux fils, Ferdinand de la Cerda et Sanche. Ferdinand, en venant au monde, portait sur les épaules une large raie de soies, appelées en espagnol *cerdas;* ce fut l'origine de son surnom de la Cerda.

Quand il fut en âge, son père obtint pour lui la main de Blanche de France, fille de saint Louis et de Marguerite de Provence.

Il fut stipulé dans les conditions du mariage que si l'infant don Ferdinand venait à mourir avant son père, ce seraient ses enfants qui hériteraient du royaume et non leur oncle Sanche.

Alphonse, roi en 1252, marié en 1260, eut un règne troublé

principalement à cause de la pénurie d'argent amenée par la guerre contre les Maures, et par la retraite des mahométans vaincus, des villes prises dans le royaume de Grenade.

On a reproché à Alphonse tous les malheurs de son règne ; il a fait des fautes sans doute ; mais les rois ses contemporains ont fait les mêmes fautes ; l'altération des monnaies, qu'on lui a beaucoup reprochée, a eu lieu en Aragon sous Jayme Ier ; en France sous Philippe le Bel. Quoique l'aptitude d'Alphonse X pour les sciences, qui lui valut le titre de *sabio*, savant, le portât à l'étude, il n'était pas moins brave et appliqué aux affaires. Son plus grand malheur vint des divisions de sa famille. L'infant Ferdinand étant mort durant les préparatifs d'une guerre contre les Maures, Sanche, le second fils du roi, éleva immédiatement ses prétentions sur l'héritage paternel, au détriment de ses neveux fils de la Cerda. Il avait pris le commandement de l'armée dès le premier moment de la mort de son frère, il était puissant, et se faisait un grand nombre de partisans.

On pria Alphonse de s'expliquer sur ses intentions pour la succession. Tout en se montrant blessé de ce qu'on lui demandait, Alphonse dit qu'il ne lui paraissait pas juste de frustrer ses petits-fils d'un héritage qui, de droit, fût revenu à leur père ; cependant comme la question était d'une haute gravité, il assembla les cortès à Ségovie.

Les Cortès, invoquant plusieurs exemples pris dans la descendance de Pélage, déclarèrent que le droit était pour don Sanche.

Les esprits se divisèrent. Le roi ne se prononçait pas ; mais on le croyait disposé en faveur de Sanche. Yolande qui était née en Aragon, Blanche qui apportait les principes de la succession directe et de représentation comme elle était en France à la cour de saint Louis, son père, se révoltaient à la pensée de voir exclure du trône les infants de la Cerda.

Yolande eut recours à une démarche violente ; comme elle ne

trouvait pas en son époux, Alphonse X, l'appui qu'elle avait espéré, elle enleva les infants et partit secrètement pour l'Aragon avec sa belle-fille Blanche, mère des infants, et demanda un asile à son frère don Pèdre.

Alphonse très-irrité de ce procédé, redemanda sa femme et sa fille à don Pèdre, son beau-frère. Celui-ci qui venait de succéder à son père, et qui voyait sans déplaisir les troubles de la Castille, répondit : « Je n'ai jamais trahi ceux qui ont cherché un refuge auprès de moi, je ne commencerai pas par ma sœur et mes neveux. »

Don Sanche augmenta son parti ; il se montra inexorable envers ceux qui lui résistaient, affable et libéral envers ceux qui le soutenaient. Il fit décapiter, selon les uns, étrangler selon les autres, l'infant don Henri, son oncle, qu'il accusait de favoriser les infants de la Cerda. D'un autre côté, Philippe le Hardi, roi de France, réclamait pour sa sœur et ses neveux, envoyait ambassade sur ambassade à Alphonse, et menaçait de passer en Espagne avec une armée.

Le roi Alphonse X était en guerre avec les Maures et assiégeait Algéciraz. Le siége tirant en longueur, les vivres allaient manquer, et Alphonse chargea le juif Cox de la Maloa de lui fournir des fonds.

Le juif les préparait, lorsque Sanche, inquiet de voir sa mère en Aragon, la fit prier, par l'infant don Emmanuel, de revenir en Castille. On négocia longuement avec le roi d'Aragon, don Pèdre III, la reine et l'infante ; à la fin il fut convenu que la reine Yolande reviendrait auprès de son mari, que si Blanche désirait se retirer en France auprès du roi son frère, liberté lui en serait laissée, et que les infants de la Cerda seraient élevés dans le château de Xaliva.

Toute cette convention faite, d'accord avec Alphonse X, la reine Yolande tardait à venir. Elle allégua qu'elle avait contracté

des dettes, et qu'elle ne pouvait partir avant qu'elles ne fussent payées.

Alors Sanche alla trouver le juif Cox de la Maloa, sut l'obliger à lui donner les fonds qu'il avait préparés pour Alphonse, et les envoya à sa mère.

Par suite de cet enlèvement de fonds, l'armée manqua de tout, se débanda, et l'ennemi entra dans le port d'Algéciraz.

Alphonse X avait de grands embarras; pressé en sens contraire par les cortès, par sa femme, par son fils, voyant contre lui la France, l'Aragon, faute d'argent ayant été vaincu par les Maures, et trahi de tous les côtés, il ne savait à quel plan s'arrêter.

De plus, la guerre était en Navarre où Philippe le Hardi défendait les droits de sa cousine Blanche d'Artois [1]. Le comte d'Artois, cousin du roi de France, vint pour négocier avec lui. Il lui promit de faire un apanage considérable pour les infants; et assembla les cortès.

Jamais assemblée ne fut plus tumultueuse. Ainsi se préparent ou s'accomplissent les révolutions. Chacun mettait le mal à découvert; personne n'apportait de remède. Il fallait de l'argent; on ne voulait ni mettre des impôts ni altérer les monnaies. On prit cependant ce dernier parti. Mais le mécontentement devint général. Sanche ne voulut point paraître aux cortès; et la question d'apanage pour les infants n'y fut point réglée.

Alphonse X vit augmenter ses peines de jour en jour. La reine Yolande, de retour auprès de lui, lui parlait de ses petits-fils, et se montrait bien irritée de la conduite de don Sanche.

Ce fils coupable annonça qu'on allait remédier à tout par une nouvelle assemblée des cortès; le remède proposé par l'assemblée fut d'ôter toute autorité à Alphonse pour la remettre à lui don Sanche. Les cortès lui proposèrent même la couronne, mais le fils

[1] Voyez la vie suivante.

rebelle refusa hypocritement, disant que tant que son père vivrait il devait conserver le titre et les honneurs de la royauté ; pour lui il serait content du titre d'héritier présomptif et de régent.

C'est à Valladolid que se prenait cette décision des cortès, et que se consommait cette impiété d'un fils.

Alphonse voulut sévir contre son fils ; mais il était abandonné; il sollicita du secours en France, en Aragon, en Portugal ; ce fut en vain. C'est le roi de Maroc qui lui envoya des hommes et de l'argent. — Le malheureux roi sollicita le pape ; il n'en obtint rien.

Enfin, le 8 novembre 1282, il maudit et déshérita son fils Sanche par un acte public ; la guerre civile n'en devint que plus furieuse. Sanche était un prince cruel comme un fils dénaturé. Il fit pendre quatre cents citoyens d'un faubourg de Talavera qui avait pris parti pour Alphonse ; il ordonna que les corps de ces quatre cents citoyens fussent coupés en quartiers et attachés à des pieux plantés près d'une porte de la ville. La porte en retint le nom affreux de *Porte des Quartiers*.

L'année suivante, le vieil Alphonse sentit que le chagrin abrégeait ses jours ; il fit un testament, maudit de nouveau l'infant don Sanche pour sa désobéissance et sa rébellion, et nomma pour lui succéder son petit-fils Alphonse, fils aîné de Ferdinand.

Don Sanche fit alors demander pardon à son père. Alphonse s'émut et pardonna, rétractant sa malédiction, mais confirmant toutes ses dispositions relativement à la succession.

Alphonse avait été surnommé le savant ou le sage (*Sabio*), à cause de la vaste étendue de ses connaissances. Son recueil de lois dit les *Siete partidas*, est resté comme un monument de son savoir.

Yolande lui survécut ; elle mourut en 1300, au retour d'un voyage fait à Rome pour un jubilé.

Blanche, sa belle-fille, ne cessa d'essayer de faire valoir les

droits de ses enfants. Cette question ne fut terminée que sous Philippe le Bel, qui fit donner trente villes aux enfants de la Cerda, avec le titre de duc de Medina Cœli pour l'aîné, et reconnut l'autorité de don Sanche.

MARIE DE MOLINA

FEMME DE SANCHE II ET MÈRE DE FERDINAND IV L'AJOURNÉ

ET

CONSTANCE

FEMME DE FERDINAND IV.

Marie de Molina vit les violences de Sanche et les troubles civils faire répandre le sang jusque dans le palais. Un jour, un grand, comblé des grâces de Sanche, qui avait été jusqu'à lui donner pour gendre l'infant don Juan, s'emporta jusqu'au point de se faire un bouclier de son manteau roulé autour du bras et d'attaquer le roi, dans la chambre de la reine.

Sanche fit entrer des gardes qui percèrent le coupable et l'étendirent mort à ses pieds. Marie de Molina était présente; l'infant don Juan, qui prenait parti pour son beau-père contre le roi son frère, fut poursuivi aussi, sous les yeux et par les ordres de ce frère; il chercha un refuge auprès de la reine qui l'enveloppa de la queue de son manteau, et évita l'horreur d'un fratricide. — Elle sauva le jeune prince, à qui le roi fit grâce de la vie, mais qu'il tint prisonnier.

Le règne de Sanche ne fut que cruautés, troubles et agitations: guerre contre l'Aragon, guerre contre les Maures, révoltes des seigneurs. Les Castillans toutefois le nommèrent le *Brave*, à cause de sa vaillance non contestée; il eût été beau d'avoir ce titre séparé du crime et de la violence qui le déshonoraient.

Il inspira cependant de grands dévouements; il faut citer ce trait d'un Gusman :

Don Juan, sauvé par la reine Marie Molina, et emprisonné par Sanche, avait obtenu la liberté et était allé en Afrique. Reconnaissant mal la clémence de son frère, il offrit ses services au roi de Grenade Abou Youssouf, et lui dit, qu'avec cinq cents cavaliers, il reprendrait pour lui la place de Tarifa, enlevée récemment par le roi don Sanche et gardée par Perez de Gusman.

Durant le siége, fatigué de la résistance de Gusman, il amena au pied de la muraille le fils de ce seigneur qui se trouvait au nombre des prisonniers. — « Si tu ne te rends pas, fit-il écrire au père par un héraut, je frappe à l'heure même ton fils sous tes yeux. »

Gusman ne répondit pas, mais détachant son épée il la jeta du haut de la muraille.

Les assiégeants furieux au lieu d'être désarmés par tant d'héroïsme, frappèrent la victime et jetèrent sa tête par-dessus les murs. — Cette cruauté ne leur profita pas; ils furent contraints de lever le siége.

L'héroïsme de Gusman lui fit donner le surnom de *bon* comme synonyme de *généreux et faisant ce qui est bien.*

Après onze ans d'un règne agité, Sanche mourut à trente-sept ans, avec le remords d'avoir acquis le sceptre par une suite de crimes, et l'inquiétude de le laisser entre les mains faibles d'une femme et d'un enfant.

Marie de Molina était régente de droit, son fils n'ayant que dix ans. Mais le vieil Henri [1], frère d'Alphonse X, de retour en Espagne après une absence de trente ans et plus, exigea la régence. Marie de Molina eut la sagesse de comprendre que, seule entre trois partis, elle ne pouvait espérer se maintenir, qu'alors il valait mieux laisser le pouvoir à don Henri, et conserver pour elle la tutelle de son fils. Elle garda donc soigneusement ce cher dépôt, exempte d'ambition, mais veillant à ce que la couronne demeurât intacte pour le temps où le jeune roi pourrait la porter sans aide.

Elle réussit ainsi à se concilier tous les respects; elle éleva son fils, et le vit sur le trône, mais au milieu de quels embarras!

Un seigneur de Haro revendiquait une part de la Biscaye à titre d'héritage; l'infant don Juan, oncle du jeune roi, réclama d'abord le trône, puis cette même Biscaye qu'il disputait et au roi et à Haro; il prétendait tenir ses droits de sa femme, plus proche héritière que Haro. Alphonse de la Cerda portait l'écusson et le titre de roi de Castille et soutenait ses prétentions par les armes. Philippe le Bel, roi de France, réclama un instant la Castille comme arrière-petit-fils de Blanche.

Cependant Ferdinand grandit, et la prudence de Marie de Molina le dirigea parmi ces difficultés, soutenue de don Henri, qu'elle eut soin de ménager, et adorée du peuple qui disait d'elle : elle est notre mère autant que notre reine. Enfin en 1305, Alphonse de la Cerda, réduit à de faibles ressources, consentit à s'en

[1] Exilé par son frère pour ses révoltes, il était allé en Afrique.

rapporter à l'arbitrage de Philippe le Bel. On décida qu'il prendrait l'écu de sa mère (qui était l'écu de France), qu'il renoncerait au royaume de Castille, et qu'il recevrait en apanage trente villes avec le titre de duc de Medina Cœli.

Ferdinand atteignit après tant de troubles une époque en apparence heureuse; il s'était, il est vrai, vu dans la nécessité de consentir au procès des Templiers qui s'instruisait en France sous Philippe le Bel[1] et qui se fit dans tous les royaumes chrétiens.

Le grand commandeur de l'ordre et les principaux dignitaires comparurent devant les prélats assemblés à Salamanque, et furent déclarés libres et innocents, leur foi et leur honneur saufs et purs; mais l'ordre était aboli.

Ferdinand IV avait vingt-six ans; il était marié à Constance et père d'un enfant de trois ans. Sorti heureusement de tous les embarras de la régence, il fut enlevé par une mort subite, dont les circonstances ont quelque chose de frappant.

Deux gentilshommes, du nom de Carvajal, étaient accusés sans preuves d'un assassinat. Passant à Martos où ils demeuraient, Ferdinand IV les fit prendre et les condamna sans avoir voulu les entendre. Ils protestèrent de leur innocence jusqu'au dernier moment, et ajournèrent le roi à paraître, dans trente jours, au tribunal de Dieu.

Le dimanche, 17 décembre 1312, le roi se portant très-bien fit la sieste à son ordinaire après le repas; les domestiques étonnés de la durée de son sommeil, entrèrent dans sa chambre : il était mort. C'était trente jours après le supplice des frères Carvajal. On s'épouvanta de cette coïncidence, on regarda sa mort comme un châtiment de Dieu, et on le nomma *Ferdinand l'Ajourné*.

Sa mère vivait encore; Marie Molina était vénérée dans sa vieillesse comme elle l'avait été toujours.

[1] 1307 à 1313.

Les grands lui offrirent la régence ; elle hésita ; — on la pressait ; elle se défiait, disait-elle, de ses lumières ; on lui objecta la confiance publique qui se reposait dans la droiture de ses intentions et la sagesse de son esprit.

Elle ne voulut pas néanmoins gouverner seule, et demanda à associer à la régence son fils cadet don Pèdre ; comme on s'y opposa elle l'appela pour réclamer du moins ses conseils.

Alors les prétendants à cette régence vinrent en foule. Constance, veuve de Ferdinand IV, et mère du jeune monarque, demandait pourquoi on préférait l'aïeule à la mère du roi? Elle voulait gouverner au moins sa part des villes de Castille ; don Manuel [1], qui commandait en Murcie à la mort de Ferdinand l'Ajourné, réclamait sa part de la régence ; l'infant don Juan, oncle propre du roi (naguère sauvé par Marie de Molina), ce prince cruel qui avait rempli la Castille de sang, prétendait aussi à la régence.

La bonne reine Marie ne voulait que le bien, et espérait le faire avec son fils don Pèdre ; elle avait assez prouvé qu'elle ne connaissait pas l'ambition.

Elle assembla les cortès à Palencia :

Il y eut deux assemblées, l'une donna la régence à Marie et à don Pèdre ; — l'autre à don Juan et à la reine Constance. Les cortès se séparèrent sans avoir rien conclu, et sans avoir pu s'entendre.

Sur ces entrefaites, la reine Constance mourut subitement en novembre 1313.

On décida alors que tous les prétendants exerceraient la puissance et administreraient les places et les villes dont ils se trouvaient actuellement en possession par leurs charges et leurs commandements, et dans les villes dont les cortès les avaient demandés ; que le jeune roi serait confié à la garde et tutelle de

[1] Cousin du roi ; il était frère d'Alphonse X.

la reine Marie son aïeule; que tous les tuteurs et régents auraient un sceau commun pour le royaume, que ce sceau resterait confié à Marie, et serait gardé dans le palais du roi; que le chancelier habiterait sous la demeure royale, avec la reine Marie Molina et le roi.

A l'aide de cet arrangement singulier, on eut, sinon une sécurité parfaite, du moins une apparence d'ordre qui permit à don Pèdre de conduire une armée contre les Maures, et de profiter des avantages multipliés qu'il remporta.

Don Juan voulut à son tour se signaler. Soit émulation ou jalousie, les infants allèrent ensemble devant Grenade par une chaleur extrême; leur armée mourait de soif; attaqué par les Maures comme il se retirait, don Juan fit demander des secours à son neveu. Don Pèdre se hâte d'aller à lui, mais soit excès de chaleur, et de fatigue, soit blessure reçue au combat, il tombe mort sur son cheval. Don Juan, en apprenant la mort de son neveu s'évanouit. Il alla de plus en plus mal; le soir on l'assit sur son cheval, mais pendant la retraite qui se faisait la nuit, le prince rendit l'âme et tomba à terre sans qu'on s'en aperçût. Ce n'est qu'au point du jour, le lendemain, qu'on vit son cheval qui marchait sans cavalier. On ne put retrouver ses restes.

Son fils, dans une grande douleur, demanda la dépouille mortelle au roi de Grenade qui la fit chercher et la rendit à l'infant don Juan.

La mort des deux infants aurait dû, ce semble, diminuer le nombre des partis. Il n'en fut point ainsi.

La reine Marie qu'accablait le chagrin d'avoir perdu son second fils don Pedro, appela le troisième qui se nommait don Philippe, et lui donna part au gouvernement; mais elle eut bien de la peine à le maintenir.

Don Juan, qui succédait naturellement à son père dans ses titres et ses charges, se montra encore plus mauvais. On le sur-

nomma *el tuerto*, *le tortu*, ou *le contrefait*, parce qu'il était aussi mal fait de corps que d'esprit.

La régence allait être pire qu'elle n'avait été, et la vieille reine plus affligée et plus embarrassée pour maintenir la paix au milieu de tant d'éléments de discorde.

C'est dans ces conjonctures, que cassée par l'âge, minée par les chagrins et les soucis, elle sentit que son heure allait bientôt venir.

Elle appela les seigneurs les plus considérables de la place forte qu'elle habitait avec son petit-fils. Il y avait déjà neuf ans que sa prudence maintenait la couronne sur la tête de ce jeune roi; il allait bientôt parvenir à l'âge de quinze ans; c'était le terme de la minorité des rois en Castille.

L'aïeule étendit au delà de la tombe la prévoyance par laquelle sa garde fidèle avait garanti l'enfant roi des attentats des ambitieux.

« Seigneurs, dit-elle, et fidèles vassaux et sujets du roi, je vous » ai fait mander parce que mon heure est venue et que Dieu m'ap- » pelle à lui pour lui rendre compte. Écoutez mes paroles, et » comme vous m'avez été dévoués pendant ma vie, soyez-le en- » core après ma mort. Voilà votre roi don Alphonse ici présent. » C'est à lui que vous avez juré foi et hommage; vous avez tou- » jours eu pour lui amour, déférence et respect; je vous remercie » de votre noble loyauté qui m'a aidée à protéger sa jeunesse, et » en le quittant, c'est à vous seuls que je veux le confier.

» Jurez ici, et prêtez serment sur le saint Évangile, que vous le » garderez et le maintiendrez en sûreté jusqu'à ce qu'étant ma- » jeur il puisse régner par lui-même, et que d'ici là vous ne livre- » rez sa personne à aucun de ceux qui se disent, ou voudraient » se dire régents.

» Je vous prie aussi de veiller sur l'infante Léonor, sœur du » roi, de la garder près de lui, et de ne la donner sous quelque

» prétexte de paix, d'alliance ou de mariage, à aucun de ceux qui » sont actuellement régents, ou y prétendant plus tard.

» Le royaume est affligé de plusieurs maux, auxquels, par la » grâce de Dieu tout puissant, j'espère que le roi remédiera, » quand, étant majeur, il exercera le pouvoir. Ce temps à pré- » sent ne peut être très-éloigné; donc, très-nobles et loyaux sei- » gneurs, vous assurerez le salut du roi et de l'État, en gardant » fidèlement la personne de votre unique et légitime roi, ainsi » qu'avec votre aide je l'ai fait pendant ces longues années.

» Je mourrai tranquille quand j'aurai reçu de vous par devoir » et amitié, la promesse que je vous demande en présence de la » Sainte Trinité, et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Tous les yeux étaient mouillés de larmes; les seigneurs prêtèrent serment; la reine les remercia avec effusion.

« Je tiens votre promesse pour assurée, dit-elle, car j'ai » éprouvé votre loyauté. »

Elle fit approcher le roi son petit-fils et l'infante Éléonore; elle les bénit en présence des assistants; elle recommanda à Dieu leur royaume, leur personne et celles de leurs fidèles amis; elle fit ses adieux à ses dames, à ses serviteurs, à toutes les personnes de sa maison, et déclara vouloir rester seule désormais avec son confesseur, et avec ceux qui pouvaient l'aider à préparer son âme pour ce dernier passage.

Les assistants se retirèrent émus et édifiés. Marie de Molina vécut encore quelques jours uniquement occupée de son salut, et rendit son âme en paix.

Elle laissait le royaume encore en proie à l'anarchie ; mais elle avait fait tout ce qui était en elle pour amoindrir le mal, et elle avait élevé en Alphonse XI un homme et un roi.

DOÑA MARIA DE PORTUGAL

FEMME D'ALPHONSE XI LE VENGEUR.

BLANCHE DE BOURBON

FEMME DE PIERRE LE CRUEL.

Ce titre de *Vengeur* donné à Alphonse XI demande tout de suite explication. Laissons parler le roi lui même, car, au milieu de ses immenses travaux, Alphonse a su trouver le temps d'écrire les événements de la Castille depuis l'origine, et d'en faire un recueil curieux et original, devenu, sous le nom de Chronique d'Alphonse, un des documents les plus précieux de cette époque.

Au temps de sa minorité (c'est-à-dire durant treize ans), « les » riches hommes, dit la Chronique d'Alphonse, vivaient d'exac- » tions et de vols. Les tuteurs (ou régents) les laissaient faire, » pour pouvoir, à leur tour, se prévaloir de leur aide; — quand » un riche homme ou un chevalier quittait le parti d'un des tu- » teurs, celui qui était abandonné ruinait les domaines du trans-

» fuge : c'était, disait-il, pour punir ce déserteur des crimes » commis auparavant; cependant le tuteur s'inquiétait peu de ces » crimes tant que leur auteur lui gardait son amitié.

» Toutes les villes étaient déchirées par les factions.

» Dans les villes administrées par les tuteurs, les puissants » opprimaient les faibles; ceux-ci s'occupaient sans relâche de » faire nommer un autre tuteur.

» Dans les villes où on n'avait pas reconnu de tuteur, les plus » forts s'emparaient des revenus royaux pour entretenir des troupes » et vexer les faibles. — Alors les artisans entraient en révolte, » et, sous prétexte du bien commun, pillaient et saccageaient le » bien des oppresseurs.

» En nulle partie du royaume on ne rendait justice d'après le » droit. Les choses en étaient venues au point que, dans la crainte » des voleurs, on ne sortait sur les routes qu'en armes et par » grandes compagnies.

» Personne n'habitait dans les endroits ouverts.

» Dans les villes fermées, bourgeois, artisans, gentilshommes » vivaient presque tous de vols et de brigandages; enfin, il se » commettait tant de crimes, que c'était chose dont on ne s'éton- » nait plus que de trouver des cadavres sur les chemins. »

Or, Alphonse le *Vengeur*, à quinze ans, majeur, et de droit maître de l'autorité, eut à cœur en premier lieu de *venger* et de sévir.

Il était à cet âge, sobre, simple, et d'une droiture admirable. — Il aimait la chasse, la course à cheval, se plaisait à s'entourer de chevaliers hardis et vaillants, s'exprimait avec élégance, et la raison en lui devançait l'âge.

Frappé de voir que les tribunaux ne rendaient pas la justice, il consacra plusieurs jours, chaque semaine, à juger en personne les procès civils et criminels, prenant pour modèles saint Ferdinand,

son bisaïeul, et saint Louis de France, son arrière-grand-oncle maternel.

Il se montra d'une sévérité rigoureuse et implacable à l'égard des bandits. Quiconque courait le pays pour nuire, ne trouvait ni miséricorde, ni pardon. « Je suis roi pour protéger le faible et punir l'agresseur, » répétait-il.

Sa bonne et sévère police rétablit en peu de temps l'ordre et la sécurité. Il y a de quoi admirer cette énergie dans un aussi jeune roi, et louer le surnom de *Vengeur* qui, en ce cas, est synonyme d'*ami de l'ordre*.

Il faut admirer aussi sa politique. Alphonse de la Cerda, renonçant à ses prétentions, vint se remettre au roi, qui l'accueillit et s'en fit un ami.

Il n'avait pu agir seul. Les hommes dont il s'était entouré étaient les amis de don Philippe, son oncle. Les anciens tuteurs, Jean le Contrefait et Jean Manuel, formèrent une ligue ; c'était une alliance *défensive*, qui devenait menaçante. Pour la cimenter, Manuel promit sa fille Constance, tout enfant, à Jean le Contrefait, déjà veuf.

Alphonse, afin de séparer les alliés, fit dire à don Manuel qu'il désirait épouser doña Constance. — Manuel, trop flatté de cette espérance pour ne pas consentir à tout, quitta le parti de Jean le Contrefait. L'infant don Philippe et Marguerite de la Cerda, sa femme, allèrent chercher la petite infante. Alphonse la reçut et fit les fiançailles, mais comme lui-même était très-jeune, et que l'infante n'était pas en âge d'être mariée, il la remit à doña Marguerite pour l'élever, et continua à vaquer aux soins du gouvernement. Il donna la garde de la frontière à l'infant Manuel, devenu son beau-père.

Malheureusement, à cette époque, Alphonse ternit la gloire qu'il avait imprimée au commencement de son administration par un crime que la suite glorieuse de son règne ne suffit pas à

effacer. — Irrité au dernier point des menées de Jean le Contrefait, qui multipliait les meurtres avec sa bande, qui donnait asile à tous les bandits, et qui, d'autre part, s'alliait à l'Aragon, il résolut de le punir : il le pouvait, mais il appela la trahison à son aide, et c'est ce que l'histoire lui reproche.

Il fit dire à don Juan qu'il voulait lui donner sa sœur doña Léonor en mariage ; et durant les fêtes qui précédaient la noce, il le fit assassiner. Il choisit le moment où l'infant rentrait du festin.

Pour justifier le meurtre de son parent, le roi le déclara coupable de lèse majesté, confisqua ses biens, au nombre desquels quatre-vingts places fortifiées, villes, châteaux ou forteresses, força la mère de don Juan à lui vendre la seigneurie de la Biscaye, et par ce coup violent augmenta ses domaines. Don Juan était bien criminel, mais Alphonse l'avait traîtreusement appelé en réconciliation pour le faire assassiner.

Jean Manuel s'effraya et, craignant quelque chose de semblable, il abandonna son poste pour se retirer dans une ville forte. Tous les avis du roi furent inutiles. Il fallut qu'Alphonse installât un autre gouverneur aux frontières de Grenade. Il était au camp quand le roi de Portugal lui fit offrir la main de l'infante doña Maria.

Déjà mécontent de Manuel, flatté des avantages d'une alliance avec le Portugal, Alphonse rendit Constance à son père, et épousa doña Maria de Portugal.

Malheureusement le cœur du jeune monarque était déjà donné. Il aimait la belle Éléonore de Gusman. Heureux s'il l'eût épousée ! Que de troubles eût, pour la suite, prévenus cette union ! mais, au mépris de la religion, il crut devoir à la politique son alliance avec Marie de Portugal, et ne conserva pas moins cette liaison à laquelle il ne renonça jamais, et qui fit naître dans le cœur de Marie une haine cruelle. Éléonore, quand le roi épousa Marie,

était déjà mère de deux fils jumeaux que nous retrouverons, car de l'aîné est sortie une race de rois : le lecteur à déjà nommé don Henri et don Tello de Transtamare.

Alphonse XI néanmoins continua à régner comme il avait commencé, se rendant maître, quand les seigneurs voulurent troubler le royaume, faisant des guerres incessantes aux Maures ; il en eut une aussi avec le Portugal malgré son alliance, mais elle fut de courte durée. La plus importante des victoires qu'il remporta contre les Maures, fut celle de Salado où périrent, dit-on, deux cent mille Maures. Le butin y fut si considérable qu'il fit baisser d'un sixième le prix de l'or.

Pendant la bataille il fut un moment en danger. Le corps d'armée qu'il commandait ayant été entraîné à la poursuite des fuyards, le roi n'avait plus qu'une faible escorte, de nombreux Musulmans viennent l'attaquer. « Chargez ! chargez ! crie Alphonse aux siens, et n'oubliez pas que je suis votre roi, Alphonse de Castille et de Léon. Aujourd'hui je verrai quels sont mes vassaux, et ils verront quel est leur roi ! »

Il allait s'avancer ; l'archevêque de Tolède, qui était resté près de lui tout le jour, arrêta la bride de son cheval : « Seigneur, dit-il, n'exposez pas à l'aventure le sort de la Castille et de Léon, car les Maures sont en fuite, et Dieu vous a donné la victoire ! »

Alphonse le Vengeur mourut dans son camp devant Gibraltar, que les Arabes avaient pris, et qu'il venait assiéger. C'était le vendredi saint de l'année 1352. Il avait rétabli l'ordre, la confiance, agrandi le royaume, remis la justice en vigueur, remporté de grandes victoires. Il fut grandement regretté.

Son fils don Pèdre lui succédait.

Nous entrons dans une ère toute nouvelle, ère malheureusement célèbre, dans toute l'Espagne, par de sinistres catastrophes.

A cette époque il y eut en Aragon un roi surnommé Pierre le Cruel ; en Portugal un roi nommé Pierre le Cruel ; en Castille ce

roi Pierre Ier, surnommé le Cruel; et en Navarre, Charles le Mauvais.

Pierre Ier n'avait que quinze ans et demi. Sa mère Marie avait entretenu pendant tout le temps de son union avec Alphonse une haine violente contre Éléonore de Gusman qu'elle avait vue toujours maîtresse du cœur du roi.

Alphonse XI avait confié l'éducation de son fils à Alphonse d'Albukerque, dont l'ambition criminelle paraît avoir développé les dispositions funestes de son élève, au lieu de chercher à les combattre. Quand Alphonse mourut, cet indigne gouverneur fit tout ce qui était en lui pour s'emparer de l'autorité, et il trouva en la reine Marie un auxiliaire trop fidèle.

Dès qu'Éléonore vit le pouvoir dans les mains de sa rivale, la conscience de ce qu'elle-même avait été, et un tact sûr, l'engagèrent à songer à sa sûreté. Elle se retira avec ses enfants derrière les Asturies. Mais Alphonse d'Albukerque lui fit dire qu'elle pouvait sans crainte venir à la cour, tandis que si elle persistait dans sa retraite, elle exciterait les soupçons. Éléonore crut à cet avertissement, et vint assister aux obsèques d'Alphonse le Vengeur. Mais à peine les funérailles achevées elle se vit emprisonnée.

Elle avait cinq enfants. Les deux jumeaux don Henri et don Tello de Transtamare, étaient plus âgés que le roi d'une année seulement; don Jayme avait huit ans; — les trois derniers étaient en bas âge.

Par malheur (mais tout sert de prétexte aux méchants), Henri s'était marié sans le consentement du roi. Il avait épousé la fille du comte de Villena, doña Juaña. Il avait besoin de se faire quelque appui. On vint l'avertir que son frère parlait de l'arrêter; et il se retira promptement derrière les Asturies.

Don Pèdre tomba malade dans ce même temps, et donna des inquiétudes assez sérieuses pour que toutes les ambitions se

missent en émoi pour la succession ; mais, parmi les prétendants, nul ne songeait à Henri de Transtamare. Pierre Ier guérit contre toute attente, parla de faire la visite de ses provinces avec la reine doña Maria, sa mère, dont il subissait tout l'ascendant et dont le cœur vindicatif s'accordait avec le sien.

Marie traînait prisonnière après elle la malheureuse Éléonore Guzman, et lui faisait expier cruellement sa vie passée.

A Hereyna, le maître de Saint-Jacques demanda la permission de rendre visite à sa mère. Quand Éléonore le vit elle tomba dans ses bras en versant des larmes amères. Tous deux, la mère et le fils restèrent embrassés en pleurant sans se dire une parole. Les geôliers interrompirent leur touchante entrevue pour dire au maître de Saint-Jacques que le roi voulait lui parler.

Il venait de voir sa mère pour la dernière fois.

La reine Marie fit conduire l'infortunée Éléonore à Talavera ; et au bout de quelques jours fit partir pour cette ville Fernand Almedo, qui mit à mort l'amie trop chère d'Alphonse XI.

Telle fut la vengeance de Marie de Portugal. Sans doute elle avait souffert, et le silence auquel elle avait été contrainte durant seize années d'une union où jamais elle n'eut le cœur de son époux, faisait comprendre son aversion pour sa rivale ; — mais de là au crime il y a loin. Le nom de Marie de Portugal arrive à la postérité entaché par la haine ; l'intérêt est pour Éléonore de Guzman.

Le crime ne profita pas à Pierre le Cruel et éleva une barrière insurmontable entre la maison de Transtamare et la sienne.

Don Pèdre perdit tout à cet enjeu ; sa couronne, sa vie, et il fut le dernier de sa race.

Il n'avait point pris part à ce meurtre, mais il l'approuva en faisant venir son frère.

« Don Tello, lui dit-il, vous savez comment votre mère doña Léonore est morte ? »

« Seigneur, s'écria le prince, sous l'impression de la terreur qui saisissait son cœur, seigneur, je n'ai plus ni père, ni mère, ni merci qu'en vous! » Et il se jeta aux genoux de son frère en fondant en larmes.

Don Pèdre accueillit cette réponse d'un air moins farouche et épargna son frère.

Je dis qu'il l'épargna, car dès ce moment le caractère du Néron du Midi se dessine; Pierre donne en tous lieux, à toute heure carrière à sa cruauté et à sa folie.

Le seigneur Garcilaso de la Vega avait été ami de Lara; le roi le fit assassiner; il souffrit que le meurtre s'accomplit dans son propre palais, presque sous ses yeux, et il fit jeter le corps du malheureux Garcilaso dans la rue où les taureaux le foulèrent aux pieds.

Il alla assiéger Gijon, qui appartenait à don Henri. Le défenseur don Coronel n'attendait aucune merci, il était à l'église quand le roi entra dans la ville. On l'avertit. : « Eh bien, dit-il, il le faut recevoir. » Il communia, et alla se présenter à la mort.

MARIAGE DE PIERRE LE CRUEL AVEC BLANCHE DE BOURBON.

Parmi les personnes qui composaient la maison d'Albukerque se trouvait auprès de doña Isabelle, sa femme, une jeune et jolie fille pleine d'esprit, mais aussi de ruse et d'intrigue qu'on appelait Marie de Padilla. Albukerque, qui voyait que le roi allait lui échapper, voulut essayer de dominer son esprit par celui d'un autre et s'arrangea pour que Marie de Padilla devînt la maîtresse de ce prince, si jeune et si cruel. Mais Marie ne se servit de son crédit que pour avancer sa famille et desservir le ministre.

Alors Albukerque songea à lui enlever le pouvoir en mariant le roi : on demanda la main de Blanche de Bourbon, sœur de Jeanne de Bourbon, reine de France, cette aimable et vertueuse

princesse, si belle et si charmante, que Charles le Sage, son mari, appelait « le soleil de son royaume. »

Blanche, amenée en Castille, et reçue avec de grands honneurs, se vit délaissée au bout de deux jours de mariage. Ni sa jeunesse ni sa beauté, ni les prières de la reine Marie, ni les exhortations de l'infante Éléonore n'ébranlèrent la résolution de Pierre le Cruel. Il abandonna sa nouvelle épouse pour aller retrouver, à Montalvan, Marie de Padilla. On l'a accusée d'une intrigue avec Albukerque qu'elle n'avait vu que quatre jours, ou avec le maître de Saint-Jacques qui était absent; cette calomnie tombe d'elle-même.

Albukerque se préparait à aller trouver le roi, mais il eut bientôt la certitude que pour se soustraire à ses réprimandes, Pierre voulait le faire périr; il fuit sur les confins du Portugal. A la nouvelle de la disparition de son ministre, don Pèdre revient auprès de sa mère et de sa femme; mais quatre jours après il les avait quittées, était de retour auprès de Marie Padilla, et donnait toutes les charges de l'État aux parents et aux créatures de cette femme intrigante, faisant autant de mécontents de ceux à qui il les ôtait.

Blanche de Bourbon s'était retirée à Medina del Campo, auprès de la reine mère; le roi la fit arracher de cet asile, et l'enferma à Arevalo où elle était traitée comme une prisonnière. Ni la reine mère, ni les dames de la cour, ni aucun des grands n'obtint la liberté de la voir.

Bientôt ce roi insensé jeta les yeux sur doña Juana de Castro qu'il trouva belle et sage et qu'il ne put séduire. Alors il lui persuada que son mariage avec Blanche était nul, et trouva des prélats assez timides pour le craindre et assez lâches pour lui sacrifier les devoirs de la religion et de l'honneur; ils prononcèrent la nullité du mariage de Blanche.

Don Pèdre célébra donc une noce nouvelle avec doña Juana;

quelques jours après, il l'abandonna. Retirée à Duenas, elle y conserva le titre de reine, et mit au monde un fils nommé don Juan.

A cette nouvelle folie du roi, les amis, les parents de doña Juana se liguèrent avec Albukerque. Henri de Transtamare songea à venger sa mère, et prit parti contre le tyran.

Le roi avait ordonné à l'oncle de la Padilla d'amener la reine Blanche à Tolède. — Blanche demanda à prier à l'église ; mais quand elle y fut, elle refusa d'en sortir, disant qu'elle était sûre qu'on la ferait mourir si elle allait à l'Alcazar.

Le seigneur Hinestro n'osa violer le lieu saint, et voyant les habitants prêts à se soulever, alla chercher les ordres du roi. Pendant ce temps Tolède se souleva, ouvrit à Frédéric, grand-maître de Saint-Jacques, et s'unit aux confédérés ligués contre Pierre. On fit alors une demande régulière au roi, savoir :

« Que Blanche de Bourbon fût traitée en reine ;

» Que Marie Padilla fût confinée dans un monastère, en France ou en Aragon ;

» Que les charges fussent ôtées aux parents de la Padilla. »

Don Pèdre ne voulant pas céder à des demandes si raisonnables, et toutefois ne se sentant pas assez fort pour résister, gagna le médecin d'Albukerque, Italien, nommé Paul Pérouse, qui empoisonna son maître.

Albukerque, avant de mourir, fit un testament par lequel il défendit qu'on l'enterrât avant que le but de la ligue ne fût atteint.

Les confédérés se conformèrent à sa dernière volonté ; ils embaumèrent son corps, et le cercueil d'Albukerque fut constamment porté en avant de leurs troupes. Quand ils tenaient conseil, et que le tour d'Albukerque eût été de parler s'il avait vécu, son majordome et son ami avait la parole et était religieusement écouté comme l'eût été Albukerque.

Don Pèdre eut bientôt contre lui la reine sa mère. Il s'était

enfermé avec elle et sa tante dans la ville de Tora ; il vit défiler sous les murs la troupe des confédérés ; les cavaliers, ayant mis pied à terre, défilèrent deux à deux, précédés du cercueil, sur lequel on avait étendu un drap d'or. — Ils allaient ainsi prendre leur demeure dans un village voisin. Pierre, piqué de dépit et de colère, quitte Tora et va rejoindre la Padilla à Areno.

Alors la reine Marie livre Tora aux confédérés et se déclare ouvertement pour eux.

Celle qui avait assassiné Éléonore de Guzman, se voyait forcée par son propre fils à prendre parti contre lui pour les fils de sa rivale !

Le monarque eut recours à un expédient bien extraordinaire, il se remit de lui-même entre les mains des confédérés, qui crurent avoir tout gagné. Ils se bornèrent à éloigner les créatures de la Padilla, et se partagèrent les charges de l'État. Jugeant alors que le but de leur ligue était atteint, ils enterrèrent le corps d'Albukerque, et régnèrent véritablement au nom du roi, qui s'était mis à leur merci.

Ce prince était en réalité leur prisonnier ; mais si don Pèdre avait la cruauté du tyran, il avait la ruse et la patience de l'esclave.

Il attendit ; bientôt il vit les confédérés se diviser d'intérêts, et sut en gagner peu à peu quelques-uns. Le temps vint où ils se séparèrent pour aller dans leurs gouvernements respectifs.

Profitant alors d'une chasse lointaine où il avait réussi à s'engager, il s'échappa, se montra en roi à Burgos et assembla les cortès. Là, il se plaignit de la perfidie des confédérés qui l'avaient rendu prisonnier de ses propres sujets. Il demanda et obtint de l'argent, leva des troupes, et dès lors dénonça à l'Espagne effrayée, Pierre le Cruel.

Par ses ordres, le sang coule de toutes parts ; à Tolède, le tyran fait périr vingt-deux personnes ; un jeune homme de dix-huit ans

demande à mourir à la place de son père octogénaire, simple artisan, que ne devait pas frapper la loi. — Pierre accepte l'échange, et laisse tomber sous la hache sanguinaire la tête du fils pieux, dont l'héroïsme n'a pu toucher son cœur !

Il fait enlever par Hinestrosa l'infortunée reine Blanche de Bourbon, qu'on conduit au château de Siguenza, où elle est enfermée.

Restait à châtier la ville de Tora. Là se trouvaient réunis la reine-mère, la reine doña Leonora, le comte Henri de Transtamare, don Fadrique, don Pédro et don Estevenez Carpintra. — Le roi assiége la ville; il gagne quelques habitants, et on la lui livre.

Sous les yeux mêmes de la reine, sa mère, ce fils furieux fait mettre à mort Estevenez Ruy, Gonzalez de Casteñada et plusieurs autres; Marie de Portugal, à la vue du sang répandu, jette un grand cri, et tombe sans connaissance sur la terre.

Revenue à elle, elle se relève et maudit son fils.

Au bout de quelques jours, elle déclara qu'elle ne voulait plus demeurer dans les mêmes lieux, et que, puisqu'elle dépendait de lui, comme roi, quoiqu'étant sa mère, elle n'eût ni ordre ni permission à lui demander, elle lui faisait savoir que sa volonté était de se retirer en Portugal, et qu'elle espérait qu'il n'y mettrait point d'obstacle.

Don Pèdre répondit que sa mère était libre de quitter le royaume pour aller en Portugal.

Il était bien aise de la voir hors de ses États, où il craignait sa correspondance avec les confédérés; il avait d'ailleurs des projets criminels pour l'accomplissement desquels il redoutait sa présence. Ainsi, se voyait réduite à fuir un fils maudit, cette reine, coupable de la mort d'Éléonore Guzman; il lui avait fallu se liguer contre son fils avec les fils de sa victime; — à l'aîné de ces princes devait passer un jour l'héritage royal.

Blanche de Bourbon.

Marie ne vécut que quatre ans à la cour de son frère, roi de Portugal.

Henri de Transtamare avait passé en France où Charles V l'accueillit d'autant mieux qu'il était très-inquiet pour sa belle-sœur Blanche de Bourbon, toujours prisonnière à Siguenza.

Dans ce temps, la folie de don Pèdre lui suscita une guerre avec l'Aragon.

Don Pèdre descendait le Guadalquivir pour aller voir la pêche des thons, dans la baie de Saint-Lucar. Il trouva dans cette baie dix galères aragonaises faisant voile pour la France. Le capitaine Mosen Francès Perellos, s'empara de deux vaisseaux pisans, et prétendant que ces bâtiments appartenaient aux Génois, il les fit vendre malgré le roi de Castille, sous prétexte que l'Aragon était en guerre avec Gênes.

Pierre le Cruel, de Castille, n'était pas homme à endurer un affront. Par représailles, il fit saisir les biens des Catalans actuellement établis à Séville, et envoya un ambassadeur à don Pèdre d'Aragon, exigeant qu'on lui livrât Perellos [1].

« Perellos est en mer, répondit Pierre le Cérémonieux; mais dès qu'il sera de retour, j'examinerai sévèrement sa conduite, et il sera puni selon l'étendue de sa faute, en sorte que le roi de Castille ait pleine satisfaction. »

L'ambassadeur répondit : « Si je n'ai dès à présent satisfaction pour le roi mon maître, mes instructions portent que je dois déclarer la guerre en son nom. »

« Il n'est pas juste, reprit Pierre le Cérémonieux de faire la guerre à un peuple pour l'offense d'un particulier; je ne comprends pas la raison de cette guerre, mais si on m'attaque, je me défendrai. Dieu m'est témoin de la justice de ma cause. »

[1] Pierre le Cruel et le Cérémonieux en Aragon, — Pierre le Cruel en Portugal, — et Pierre le Cruel en Castille étaient contemporains.

Les hostilités commencèrent aussitôt.

Pierre d'Aragon appelle à lui tous les Castillans mécontents, et ils étaient nombreux. Henri de Transtamare accourt avec don Henrique son frère, avec Exercica et Lopes Fernandès.

Les autres infants de Transtamare s'étaient divisés et combattaient pour Pierre de Castille.

Mais la terreur seule armait les capitaines de Pierre le Cruel, tandis que le désir de la vengeance doublait les forces de ceux de Pierre d'Aragon. Pierre de Castille éprouva bientôt de nombreuses défections.

Parmi les seigneurs qui avaient pris parti pour lui étaient Juan de la Cerda et don Alvar Perez de Guzman, gendres tous les deux de don Alonzo Coronel, seigneur d'Aquila.

Don Pèdre vit la femme de Perez, qui se nommait doña Aldonza et projeta de l'enlever. Les deux beaux-frères se détachèrent du tyran odieux qui perdait l'honneur de ses sujets.

Don Perez de Guzman fut assez heureux pour gagner l'Aragon; il n'en fut pas de même de don Juan de la Cerda; tandis qu'il assemblait des forces dans ses domaines d'Andalousie, il fut pris et livré au cruel Pierre. Marie Coronel, sa femme, alla se jeter aux genoux du tyran qui avait déjà ordonné la mort de son prisonnier.

Don Pèdre feignit de se laisser toucher et donna à l'épouse suppliante une sentence de grâce écrite de sa main. — Cette apparence de clémence n'était qu'un horrible raffinement de barbarie; le roi cruel savait, à l'heure où il signait la grâce, que la sentence était exécutée.

Lorsque Marie Coronel, émue et palpitante, se présenta aux geôliers avec la révocation, il y avait huit jours que son mari n'existait plus !

Le pape cependant, très-affligé de tout ce qui se passait en

Aragon et en Castille, envoya un légat qui détermina les deux rois à conclure une trêve de quelques mois.

Doña Aldonza Coronel en profita pour demander la grâce de son mari ; mais le roi, qui était épris d'elle la fit enlever du couvent de Sainte-Claire. — Elle avait résisté d'abord à sa passion, mais bientôt foulant aux pieds toute pudeur et tout sentiment d'honneur, doña Aldonza consentit à devenir la maîtresse avouée du bourreau de ses proches.

Pour la mettre à l'abri de la jalousie de la Padilla, Pierre renferma cette nouvelle maîtresse dans la Tour d'Or, antique bâtiment romain, garanti par une longue et lourde chaîne qui traversait le Guadalquivir.

Aldonza se crut assez de puissance pour faire arrêter l'oncle de Marie Padilla. Mais Pierre le mit en liberté.

« Je ne veux pas, dit-il, me priver de mes serviteurs dans un temps où tant de traîtres m'ont abandonné. »

Bientôt il oublia doña Aldonza qui ne recueillit de sa criminelle complaisance que les reproches de sa conscience et la tache que son déshonneur et sa honte ont imprimée à son nom.

Les enfants de Léonore de Gusman étaient divisés, les uns au service de don Pèdre, leur frère, les autres contre.

Parmi ceux qui le servaient, était don Fadrique, qui venait de reprendre pour lui la ville de Murcie, enlevée il y avait peu de temps par un Aragonais. Il se flattait d'avoir par là gagné les bonnes grâces de don Pèdre, et venait le rejoindre à Séville.

Le roi, le matin même du jour où il l'attend fait venir Diego et l'infant Jean d'Aragon, son cousin. Il leur fit promettre le secret avec serment.

« Mon cousin, dit-il, l'infant don Fadrique vous veut du mal, et vous lui en voulez ; je veux le faire tuer aujourd'hui, voulez-vous le frapper vous-même ? Je ferai tuer Tello aussi, et je vous donnerai la Biscaye avec la terre de Lara qui sont à eux mainte-

nant. » Don Juan acceptait l'horrible marché, mais Diego Perez Sannienta lui dit : « Seigneur, laissez faire le roi ; si son Altesse veut tuer le maître Fadrique, il y a assez d'arbalétriers pour exécuter ses ordres. »

Quand don Fadrique vint au palais, le roi lui fit très-bon visage, et Fadrique lui baisa la main ; il alla voir Maria de Padilla qui savait tout et qui affecta une grande tristesse. Elle espérait lui donner l'éveil ; car elle lui voulait du bien ; mais il la salua sans prendre garde à sa tristesse. Il descendit dans la cour de l'Alcazar pour s'assurer si ses mules étaient soignées. Quelqu'un, qui remarquait des allées et venues inusitées, lui dit à plusieurs reprises : « Seigneur, sortez dehors, la porte de derrière est encore ouverte ; laissez les mules, vous ne manquerez pas d'en trouver d'autres ? » Fadrique ne comprenait rien. Le roi le fit demander ; alors seulement il commença à craindre.

Le roi dit au chef de ses arbalétriers : « Prenez le maître que vous voyez ici, et arrêtez-le. » — « Lequel, seigneur ? » dit l'officier (car le maître de Calatrava accompagnait Fadrique). « Prenez le maître de Saint-Jacques, poursuivit le roi. — « Je vous arrête, » dit l'officier. — Fadrique tout épouvanté se débattait ; le roi dit aux arbalétriers : « Tuez-le. » Néanmoins personne n'osait frapper. Un seigneur cria : « Traître ne voyez-vous pas que le roi vous commande ? »

Alors Fadrique se dégageant du bras de l'officier qui le tenait, sauta dans la cour, en courant çà et là, et fuyant les coups qu'il ne pouvait parer. — Ce fut en vain, il tomba frappé aux pieds de son frère.

Pierre le Cruel parcourut les salles pour faire arrêter les chevaliers de Fadrique ; tous avaient fui. Un seul n'avait pas trouvé d'issue et s'était refugié auprès de doña Padilla. Ce malheureux avait rencontré dans les salles de l'Alcazar la petite infante doña Béatrix, fille du roi, et avait eu l'idée de la prendre dans ses

bras espérant désarmer le monarque par la vue de son enfant. Le cruel roi lui fit arracher de ses bras l'innocente créature sur l'appui de laquelle il se confiait, et le frappa de sa dague. Ce chevalier se nommait don Ruiz de Billegas.

Après ce meurtre, le roi retourna près de son frère et vit qu'il respirait encore... il tira sa dague, la donna à un page, et fit achever la victime... On entra le corps dans une salle du palais ; dans cette salle, et à la vue de ce corps d'où venait de partir l'âme d'un frère, don Pèdre fit dresser la table et mangea.

Le repas achevé, il fit venir don Juan. « Partez pour la Biscaye, lui dit-il, et allez tuer Tello; je vous donnerai la seigneurie de Biscaye. »

Mais don Tello avait fui; il était en sûreté en France. A son retour, don Juan réclama la seigneurie.

« C'est juste, dis le roi; mais il faut que les cortès en décident. »

Les cortès instruites par le prince perfide dirent : « La Biscaye ne veut d'autre seigneur que le roi. »

Don Juan osa témoigner son mécontentement d'avoir été joué. Quelques jours après, le roi le manda, et le fit tuer en sa présence. On jeta le cadavre par une fenêtre, et le roi s'avançant, et voyant des Basques accourus, de tous les points de la ville, il leur cria :

« Voilà le seigneur de Biscaye. » Puis il fit porter le corps à Burgos ; c'était quinze jours après l'assassinat de don Fadrique.

Doña Léonor était veuve du roi d'Aragon et mère de don Juan ; — le roi la fit arrêter avec doña Isabelle, veuve de don Juan, il les enferma toutes deux dans le château de Costro Xerès.

Cependant la trêve avec l'Aragon était expirée depuis quelques temps, et les hostilités plus vives que jamais. Le légat cherchait à ménager la paix ; le roi d'Aragon la souhaitait ; mais don Pèdre de Castille posait des conditions inacceptables. — Furieux de voir

qu'on n'y accédait pas, il s'en prit à toute la maison d'Aragon.

Il fit assassiner sa tante Éléonore. Il enferma la femme de don Tello, qu'il avait malheureusement prise pendant qu'elle cherchait à rejoindre son mari; — bientôt il la fit ramener à Séville, où on la tua.

La reine Blanche, l'épouse infortunée de ce monstre couronné, était toujours détenue à Siguenza. Du moins, elle ne voyait pas les horreurs dont chaque jour était témoin; le roi se souvint d'elle, et la fit transférer à Xerès de la Frontera avec Isabelle de Lara, veuve de don Juan.

Personne ne s'étonna quand on sut qu'Isabelle n'existait plus; on ne douta pas qu'elle n'eût été empoisonnée.

Dans les hasards de la guerre le chef des arbalétriers de don Pèdre reçut la mort; Pierre le Cruel le regrettait beaucoup, parce que c'était l'oncle de la Padilla et l'instrument de ses crimes; et pour venger la mort de son favori, il fit frapper don Juan et don Pedro, les derniers fils d'Éléonore; l'un avait dix-neuf ans, l'autre quatorze. Le roi de Castille, le descendant de saint Ferdinand, d'Alphonse le Magnanime, était coupable déjà de trois fratricides! — Ce n'était qu'un acheminement à de nouvelles horreurs.

Ce prince était au camp devant Azafro quand lui arriva un message remarquable, c'était un moine, qui voulut lui parler seul à seul.

— Parlez, dit le roi, quand ils furent sans témoins.

— Seigneur, dit le moine, j'ai vu apparaître en songe le grand saint Dominique qui m'a ordonné de vous avertir de vous tenir sur vos gardes, car vous devez mourir de la main de don Enrique, votre frère.

Don Pèdre se troubla :

— Quelqu'un vous a-t-il envoyé? demande-t-il au religieux.

— Nul autre que saint Dominique ne m'a envoyé, reprit le moine.

Après avoir entendu ceci, le roi appela les seigneurs qui étaient en ce moment au palais.

— Répétez devant ceux-ci ce que vous venez de me déclarer, dit-il au religieux.

Le religieux répéta mot pour mot ce qu'il venait de dire.

— Maintenant, poursuivit Pierre le Cruel, voici ce que je dois au message de saint Dominique.

Il fit allumer un grand bûcher devant sa tente, et ordonna que le pauvre moine fût précipité dans les flammes en sa présence.

Cependant la reine infortunée, qui n'avait joui sur la terre d'Espagne que de quelques jours de liberté, gémissait dans les fers.

Cette princesse aimable et vertueuse n'avait rien perdu de sa douceur dans la captivité. Sa physionomie pleine de grâce, sa touchante beauté, ses manières toutes royales, et cependant pleines d'une modestie attachante, redoublèrent la compassion du petit nombre de personnes qui la voyaient, car toute visite du dehors lui était rigoureusement interdite ; elle passait une partie des jours à prier ; plus elle était délaissée et injustement persécutée, plus elle était résignée, douce et patiente.

Un jour, tandis qu'elle était dans cette prison, un pasteur se présenta au roi dans un moment où le monarque se préparait à partir pour la chasse ; c'était près de Xérès.

« Dieu m'envoie vers vous, seigneur, dit cet homme à don » Pèdre, pour vous annoncer que les maux que vous faites souffrir » à la reine Blanche, votre épouse, crient contre vous, et que les » prières de la reine sont montées jusqu'au ciel. Si ce mal qu'elle » endure ne cesse pas, sans doute Dieu ne tardera pas à mani- » fester sa colère ; mais si vous retournez vers cette épouse, que » vous devez aimer et respecter selon Dieu et la raison, vous verrez » naître d'elle un fils qui régnera sur la Castille. »

Don Pèdre demeura tout épouvanté d'une pareille révélation. Il tint le pasteur enfermé pendant quelques jours, et envoya son

camérier et son chancelier à Xérès de la Frontera, où gémissait la pauvre reine dans une prison perpétuelle.

Ils montèrent à la tour, d'où jamais elle ne sortait, et elle, prévenue de leur arrivée, pensa que sa dernière heure était venue. Elle s'était mise en prières, et ils la trouvèrent à genoux sur la terre.

— Dame, leur dirent-ils, ne soyez ni effrayée, ni affligée, car nous ne venons pour vous faire peine quelconque, mais pour savoir de vous si vous avez envoyé devant le roi, un homme chargé d'une mission, car voici ce qu'un pasteur, que personne ne connaît, est venu déclarer à son Altesse.

La reine répondit qu'elle n'avait vu personne, et ne savait quel était cet homme.

Les gardes interrogés à leur tour, firent visiter la tour et le château aux gens du roi qui s'assurèrent par leurs yeux que qui que ce fût ne pouvait pénétrer secrètement dans un lieu si fort et si bien gardé.

Ils se retirèrent et rapportèrent leur message au roi.

Voilà en sept ans de captivité la seule visite que reçut la reine.

Don Pèdre laissa partir, libre et sans peine, le messager qui lui avait apporté de bonnes nouvelles et de bons conseils s'il eût voulu les suivre; mais sa passion pour la Padilla l'asservissait de plus en plus, et sa férocité ne connaissait plus de bornes; il venait de faire mourir un juif, son trésorier, qui lui avait rendu maints services, et il le tua uniquement pour ravir ses trésors. Il voulait voir Marie de Padilla reine. Blanche était confiée à la garde de don Iñigo Ortez, qui, tout en se conformant aux ordres du roi, adoucissait cependant par des égards le sort de l'illustre et innocente victime. Un jour il vit arriver un émissaire de don Pèdre. C'était Martinez de Uruena, qui était au service de Paul Pérouse, ce médecin soupçonné d'avoir empoisonné Alphonse Albukerque. Martinez dit à don Iñigo qu'il venait au nom de don

Pèdre, et qu'il était porteur d'un poison destiné à la reine ; qu'il fallait s'entendre pour administrer secrètement ce poison.

« Arrière! dit Iñigo; cherchez d'autres complices; jamais, je ne serai un lâche empoisonneur ! »

Et ce courageux serviteur (car c'était faire acte de courage que de refuser son ministère aux crimes de don Pèdre), ce courageux serviteur, disons-nous, osa aller trouver le roi.

« Seigneur, lui dit-il, j'ai loyalement gardé la reine; jamais je ne ferai l'action qui m'est commandée aujourd'hui. Tant que la reine sera confiée à ma garde, je croirais trahir elle et vous, si je consentais à ce qu'elle fût traîtreusement mise à mort. Si vous voulez la faire périr, retirez-la, en premier lieu, de mes mains. Pour moi, je défendrai sa vie tant que je serai près d'elle. »

Le roi fut très-irrité; cependant il n'osa rien dire; mais sa perversité ne pouvait être vaincue, il changea le gardien de la tour, et le remplaça par Juan Perez de Rebelledo, son sergent d'armes. Celui-ci laissa entrer les satellites du roi qui massacrèrent la reine.

Elle reçut le coup fatal avec une entière et douce résignation, pieuse et soumise, se recommandant à Dieu, et emportant l'espérance d'une vie plus heureuse.

La férocité de don Pèdre ne put empêcher que la reine innocente n'excitât de vives sympathies, et que, passant de bouche en bouche, le récit de ses malheurs ne fît le sujet des plus touchantes complaintes.

Je meurs sans que le roi m'ait aimée, et je m'en vais parmi les vierges,

lui fait-on dire dans une romance populaire.

Les romanciers n'ont pas rougi de flétrir la mémoire de cette malheureuse reine, en supposant une intrigue coupable entre elle et don Fadrique. Mais une pareille accusation ne soutient pas le

plus léger examen. Don Fadrique était absent en 1352, lorsque Blanche, pour le malheur de sa vie, fut amenée en Castille. Depuis qu'il avait pleuré avec sa mère prisonnière, don Fadrique avait fui, et n'avait pas osé revenir à la cour, craignant son frère, déjà trop connu et trop criminel. Au bout de deux jours, le roi avait délaissé cette jeune et aimable épouse, et en la délaissant, il ne lui donna aucune liberté; elle n'en eut que pendant les quelques semaines passées à Tolède avec la reine-mère.

C'est seulement dans ce peu de temps qu'elle put voir Fadrique avec Henri de Transtamare et les autres confédérés, alors que tous se réunissaient contre don Pèdre, et qu'elle-même en proie au chagrin, n'avait connu que les alarmes depuis un an qu'elle était venue à Valladolid et qu'elle n'avait vu du roi que ses emportements et son injustice; il n'est pas probable qu'elle eût lié une intrigue qui ne pouvait qu'aggraver son malheur. Pierre de Castille s'est montré dans sa conduite assez bizarre, assez dur, assez féroce pour qu'il ne soit pas besoin de chercher de motif à ses cruels caprices.

Dès que la reine Blanche eut péri, la destinée de Pierre le Cruel s'assombrit; jusque-là, il avait commis crimes sur crimes sans paraître puni; depuis lors, le chagrin et la terreur ne le quittèrent plus.

Doña Maria Padilla, qu'il voulait faire reine, tomba subitement malade, et, en proie à des douleurs inouïes elle succomba en juillet 1361, bien peu de temps après la reine.

Don Pèdre fit assembler les cortès à Séville, et là il déclara que Blanche de Bourbon n'avait jamais été sa femme légitime; qu'avant de l'épouser, il était uni secrètement, mais en légitime mariage, avec doña Maria Padilla, que la crainte de troubler le royaume l'avait empêché jusqu'ici de déclarer cette union, mais que le moment était venu de le faire, et qu'il faisait reconnaître comme ses enfants légitimes ses trois filles, doña Béatrix, doña

Constance, doña Isabelle, et son fils don Alphonse, âgé de deux ans.

Les cortès reconnurent cet infant comme l'héritier présomptif; Marie Padilla, déjà dans le cercueil, fut proclamée reine; don Pèdre la fit inhumer dans la chapelle des rois avec les honneurs rendus aux plus illustres reines. Il avait perdu Marie Padilla; bientôt il vit mourir son fils Alphonse.

Nous n'avons pas suivi la guerre avec l'Aragon et avec les Maures durant ce temps: qu'il nous suffise de dire que les traités, les trahisons, les assassinats se succédèrent. Comme à la fin d'une guerre, où il avait le dessous, un prince mahométan Alhamar, roi de Cordoue, imagina pouvoir agir avec Pierre le Cruel d'une manière chevaleresque: il lui renvoya les prisonniers chrétiens, non-seulement libres, mais comblés de dons et de présents que, de la part du roi maure, ils apportaient au roi de Castille. Ensuite, se flattant de s'être rendu Pierre favorable par ce bon procédé, Alhamar alla se remettre à sa merci [1].

Pierre l'accueillit avec honneur, lui donna des festins; mais un jour l'ayant invité avec cinquante des plus nobles chevaliers maures, au milieu du repas on vit entrer des hommes en armes qui arrêtèrent tous les convives.

On les dépouilla de tout; ils portaient de l'or, des diamants et de l'argent qui satisfirent la cupidité du tyran.

Deux jours après, Pierre les fit réunir dans une des cours de l'Alcazar, et les fit massacrer tous. Lui-même frappa le roi Alhamar; ce prince mahométan était monté sur un âne et vêtu d'écarlate; voyant son sang couler, il dit à Pierre avec dédain: « Est-ce la conduite d'un chevalier? »

— « C'est pour te punir de m'avoir forcé à un mauvais traité avec l'Aragon, » dit Pierre.

[1] Alhamar avait voulu détrôner Mohammed, roi de Grenade. De grands troubles s'en étaient suivis dans l'Espagne mahométane.

Il envoya ensuite à Mohammed la tête de son ennemi, et s'en fit par là un allié.

Charles V, roi de France, avait ménagé Pierre pendant la vie de la reine Blanche, de peur d'aggraver le sort de cette princesse infortunée. Mais le temps était venu de punir la mort d'une reine malheureuse. Pierre, menacé par la France, s'allia avec l'Angleterre.

Henri de Transtamare vint en Espagne avec trente mille hommes, commandés par Duguesclin et appelés les bandes blanches.

Nous abrégerons : Pierre le Cruel était abhorré dans ses propres États; Henri de Transtamare se fit proclamer roi à Calahorra et à Burgos. Pierre n'osa l'attendre à Séville et fuit vers le Portugal; le roi de Portugal lui refusa un asile. Il revint en Espagne et voulut s'enfermer à Albukerque; le gouverneur lui en ferma les portes. Enfin, il alla en Biscaye où l'archevêque de Saint-Jacques et Fernand de Castro lui promirent aide et secours. Le roi, pour récompense, fit tuer l'archevêque et le doyen, afin de s'emparer de leurs trésors. — Était-ce un fou ou un monstre couronné? Il passa en Guyenne où commandait le prince de Galles et en obtint une armée; car la politique liait l'Angleterre avec les ennemis de la France.

Pendant ce temps Henri de Transtamare était reconnu dans toutes les Castilles, avec doña Suarra, sa femme, qui fit son entrée à Burgos.

Mais on avait payé et congédié les bandes blanches; les Anglais étaient forts et nombreux. L'avis des Français et surtout celui de Duguesclin étaient de les laisser se lasser dans la campagne; l'avis des Espagnols fut de combattre afin de mettre en

[1] En France, on les appelait mauvaises compagnies, malandrins, grandes bandes; c'étaient des troupes licenciées qui commettaient toutes sortes de brigandages.

relief la valeur de Henri de Transtamare. On perdit la bataille à Navarette, le 3 avril 1367.

Heureusement Henri put se sauver en France, où vint le rejoindre la reine sa femme, qu'il avait laissée à Burgos. La plupart des Français étaient prisonniers. Duguesclin était entre les mains du prince de Galles.

Après le combat, Pierre le Cruel reconnut un seigneur castillan et le perça de sa dague. Le chevalier à qui était ce prisonnier se plaignit hautement, et le prince de Galles reprocha à don Pèdre sa cruauté et sa félonie. A partir de ce jour, il se détacha dans son cœur de la cause de Pierre. Don Pèdre demanda que tous les prisonniers castillans lui fussent livrés en offrant de payer le prix de leur rançon.

« Sire, vous demandez une chose qui ne peut se faire, dit le prince Noir ; de bons chevaliers combattent pour autre chose que pour de l'argent : ils combattent pour l'honneur. Nous savons très-bien que si on vous livre ces braves, qui se sont rendus à merci, ayant foi à leurs adversaires, vous les ferez mourir. Or ils ont la vie sauve sur la foi anglaise, et rien au monde ne me déterminerait à manquer à ma parole. »

Don Pèdre s'emporta : « En ce cas, ma cause est plus perdue » qu'elle ne l'était ; car si ces Castillans reviennent après rançon, » ils seront mes ennemis, et j'ai fort mal employé mes trésors » en guerroyant avec vous. » — « Sire, reprit le prince, je vous » conseille de suivre une autre voie et de mettre fin à vos assas- » sinats. Songez à regagner le cœur et la confiance de vos sujets ; » autrement, ni la puissance du roi mon père, ni ma bonne vo- » lonté ne vous seront d'aucun secours. »

Le prince Noir accompagna don Pèdre jusqu'à Burgos ; mais là il le quitta, tout à fait désaffectionné d'un roi cruel, meurtrier des siens, assassin de ses propres sujets, et ingrat envers ses alliés.

Ce roi, qu'on ne peut comparer qu'aux plus cruels des tyrans qui ont opprimé Rome au siècle des mauvais empereurs, compta désormais ses journées par les meurtres qu'il commettait.

Comme il parcourait son royaume pour avoir de l'argent, il pillait et tuait partout. A Tolède, il mit à mort deux nobles seigneurs; à Cordoue, il fit mettre à mort, en une seule soirée, seize des principaux habitants; à Séville, il fit brûler vive la mère d'Alphonse de Guzman. — Tous les vœux rappelaient Henri de Transtamare.

Le roi de France aida ce prince; le pape et le roi payèrent la rançon de Duguesclin qui rentra en Espagne avec Henri de Transtamare [1].

Une grande bataille fut livrée dans les plaines de Montiel.

Henri de Transtamare fut vainqueur, et don Pèdre contraint de s'enfermer dans la forteresse de Montiel.

Henri fit bloquer la place de manière que personne ne put s'échapper.

Un des défenseurs fit proposer à Duguesclin une somme considérable s'il voulait aider don Pèdre à sortir. Le brave et loyal chevalier refusa; et après avoir consulté ses amis, il révéla à Henri de Transtamare ce qui venait de se passer.

« Acceptez, » lui dit le fils d'Éléonore de Guzman. La nuit du 23 mars 1369, don Pèdre vint frapper à la tente du chevalier français, qui le reçut. Il y était assis depuis une heure lorsque Henri de Transtamare entra armé de toutes pièces. D'abord il ne reconnut pas son frère; car depuis bien des années il ne l'avait pas vu. Quelqu'un le lui montra en disant : « Voilà votre ennemi. » Il hésitait, lorsque don Pèdre se leva : « Eh bien ! oui ! me voici ! » A cette parole, Henri frappa son frère au visage; Pierre se jeta

[1] On sait comment le prince Noir ayant laissé aller Duguesclin sur sa parole, ce héros dépensa sa rançon en chemin pour faire des libéralités et des aumônes.

sur lui, les deux rois se prirent à bras le corps, et roulant l'un sur l'autre ils tombèrent à terre en même temps. Don Henri, plus alerte ou plus adroit, se releva et donna deux coups à don Pèdre qui resta sans vie.

Malgré l'horreur d'un combat entre frères, on respire en voyant mort ce roi impie souillé de tant de sang innocent.

Il ne restait pas un prince de la famille royale de Castille, Pierre le Cruel les avait tous fait périr ; le fils d'Éléonore de Guzman se vit appelé à fonder une nouvelle maison.

La famille de Transtamare monta en sa personne sur le trône de Castille [1].

[1] 1369

DOÑA JUANA DE PENNAFIEL

FEMME DE HENRI II[1] LE MAGNIFIQUE.

Doña Juana, de la maison de la Cerda, était belle, bonne, et si charitable qu'on la nomma la mère des pauvres.

Mariée à Henri de Transtamare en 1352, elle s'était associée à sa fortune, et durant la longue durée de malheurs de ce prince, de ses combats, de ses épreuves, elle avait partagé ses périls et soutenu son courage. Elle eut le bonheur de le voir triompher et chérir. Telle était l'horreur qu'inspirait Pierre le Cruel qu'on oublia le combat fratricide qui avait mis définitivement la couronne sur la tête de Henri II. — Sa libéralité et sa douceur le firent aimer avec d'autant plus de passion qu'on avait davantage haï et

[1] Maison de Transtamare.

craint son prédécesseur. C'est le louer que dire qu'en peu d'années sa main réparatrice cicatrisa les plaies de la Castille, rétablit les finances, et affermit son empire.

Il mourut en 1379 ; sa veuve respectée ne lui survécut qu'une année. Elle emporta des regrets en Castille et en Portugal où elle s'était retirée.

Son fils Jean Ier avait succédé à Henri le Magnifique ; sa fille Éléonore avait, en 1379, épousé Charles le Bon et le Noble, roi de Navarre, que nous retrouverons en nous occupant des reines de Navarre.

REINES DE NAVARRE

DEPUIS LA SÉPARATION DE CE ROYAUME

ET DU ROYAUME D'ARAGON

JUSQU'AU MARIAGE DE LA REINE BLANCHE AVEC JEAN, ROI D'ARAGON.

I

ÉPOUSES DE GARCIE RAMIRE IV ET DE SANCHE VI LE SAGE.

Nous remontons à Alphonse le Batailleur, mort en 1134, que nous avons vu séparer de la reine de Castille, Urraque, sa femme, et nous voyons proclamer Garcie Ramire IV, frère de Sanche IV. Il perd une première épouse, Mergeline ou Marguerite, et se sé-

pare d'Urraque de Castille la seconde, qui était fille d'Alphonse VIII et qui, après la mort de son mari, reçut de son père, pour subsister, le gouvernement des Asturies, ce qui la fit nommer Urraque l'Asturienne.

C'est cette dame de Zamora qui sauva Alphonse le Vengeur. Elle mourut en 1179. Si elle fit des fautes, elle eut aussi des talents, de l'énergie et du dévouement.

Sanche VI, le Sage, fils de Garcie IV, épousa doña Sancha, fille d'Alphonse VIII. Un règne heureux de quarante ans le fit surnommer le Sage, malgré ses luttes avec les rois chrétiens.

C'est Bérengère, fille de ce roi, qui épousa le roi Richard Cœur-de-lion.

La cour de Sanche VI a été renommée pour sa politesse, son élégance, ses tournois, et son goût pour la poésie. — C'était le règne des troubadours.

II

CONSTANCE,

FEMME DE SANCHE VII, LE FORT ET L'ENFERMÉ.

La femme de Sanche VII, dit le Fort et l'Enfermé, se nommait Constance; elle était fille de Raymond VI, comte de Toulouse, et lui avait donné un fils, qui mourut longtemps avant le roi. Sanche répudia Constance. Il vécut quarante ans enfermé dans son palais, ne voyant que ses ministres et ses serviteurs, gouvernant néanmoins très-bien, ne sortant que quand il le fallait pour la guerre. Ceci le fit surnommer le Fort. L'aversion qu'il prit de bonne heure

pour le monde, et qui le fit nommer l'Enfermé, venait de ce qu'il avait un cancer dont il souffrit toute sa vie; il avait été atteint de cette terrible maladie à son retour d'un voyage à Maroc, où il était allé pour conclure un mariage avec la fille de l'empereur de Maroc, qui l'avait flatté de l'espérance de lui donner tout ce qu'il possédait en Espagne. Il revint sans rien conclure, et rapportant cette infirmité qui le rendit triste et sauvage. Il mourut à quatre-vingts ans. Avant sa mort il adopta Thibault de Champagne, fils de sa sœur Blanche. Quoiqu'il eût changé de disposition, c'est lui qui lui succéda. A partir de ce moment la Navarre fut plus française qu'espagnole.

Les rois de Navarre avaient demeuré à Tolède; ils étaient couronnés à Pampelune. Plusieurs fois, ils avaient réuni par héritage l'Aragon et la Navarre. — Désormais, ils feront de préférence leur résidence à Pau; leurs alliances seront le plus souvent faites avec les maisons de Foix, d'Albret, de France; enfin, la Navarre espagnole finira par être conquise par les rois d'Aragon, et la Navarre française, de plus en plus importante, deviendra à jamais chère à la France pour lui avoir donné le meilleur de ses rois, Henri IV, le Béarnais, qui régna sur la France parce qu'il descendait de saint Louis.

III

MARGUERITE DE BOURBON,

FEMME DE THIBAULT Ier, DIT LE POSTHUME, ROI DE NAVARRE.

Comme la comtesse Blanche, sa mère, n'existait plus depuis longtemps quand mourut Sanche l'Enfermé, c'est Thibault, comte

de Champagne, qui régna sur la Navarre; il fut couronné, en 1231, dans la cathédrale de Pampelune. — Mais il aima toujours mieux la France que la Navarre; on l'appela le roi Troubadour; c'est lui qui faisait des vers en l'honneur de la reine de France, Blanche de Castille.

Blanche, claire et vermeille, lui disait-il, se plaignant qu'elle était trop honnête et vertueuse dame pour écouter son amour, et allant partout raconter son servage; car un mot de Blanche lui faisait faire tout ce qu'elle voulait.

Il fit une croisade infructueuse, et mourut en 1243, laissant Marguerite de Bourbon régente pour son fils Thibault II.

Marguerite régna avec sagesse, alliée à Jayme I^er^, roi d'Aragon, qui l'aida à repousser les attaques d'Alphonse VI, roi de Castille. Elle dégagea son fils de plusieurs embarras que lui suscitaient des traités antérieurs, suivit les conseils de saint Louis, et quand elle mourut, en 1258, laissa le royaume en bon ordre et en bon état.

IV

ISABELLE DE FRANCE,

FEMME DE THIBAULT II.

En 1270, Thibault II épousa Isabelle de France, fille de saint Louis, pour qui son père écrivit une règle de conduite admirable. Il maria son frère Henri à Blanche d'Artois, fille de Robert d'Artois, et nièce de saint Louis. Il accompagna le saint roi à Tunis, et mourut sans laisser d'enfant.

V

BLANCHE D'ARTOIS,

FEMME DE HENRI LE GRAS.

Blanche, mariée à Henri Ier, en 1269, fut couronnée avec lui à Pampelune le 24 mai 1373.

Elle avait deux enfants, Jeanne et Thibault. Jeanne n'avait que deux ans et demi, et Thibault un an, lorsqu'en amusant l'enfant, la nourrice et le gouverneur le faisaient sauter en le passant dans les bras l'un de l'autre. Ils se trouvaient sur une galerie, et par un accident affreux, le prince leur échappa et tomba au bas de la galerie. Dans son désespoir, le gouverneur se précipita après lui pour le relever; quand on courut à eux, tous deux étaient morts.

Blanche déjà accablée d'un si funeste événement devint veuve peu de temps après. Henri avait un embonpoint si excessif, qu'on dit qu'il mourut suffoqué par la graisse. Il avait pris la précaution de faire reconnaître pour son héritière Jeanne, sa fille.

VI

JEANNE Ire,

REINE DE NAVARRE, FEMME DE PHILIPPE LE BEL, ROI DE FRANCE.

A peine Blanche d'Artois, régente, eut-elle rendu les derniers devoirs à son époux, qu'elle commença à éprouver l'opposition

des grands de la Navarre. Le roi était mort le 28 juillet 1270; le 27 août, les cortès choisirent don Pèdre de Montaigu pour gouverner avec la reine mère. Un parti se forma contre lui, et Blanche se sentit très-menacée ; elle résolut de confier sa fille au roi de France; mais cette enfant pensa périr victime comme son frère d'une imprudence : on approcha une lumière de ses rideaux, et le feu en un moment embrasa son berceau. Heureusement Blanche était présente : plus prompte que l'éclair, elle se précipita et arracha l'enfant aux flammes. C'est à la suite de cet accident qu'enlevant furtivement sa fille, Blanche quitta la Navarre en secret, et se rendit à Paris où Philippe le Hardi lui assura sa protection.

Blanche envoya en Navarre Eustache de Beaumarchais, qui réussit d'abord à calmer les esprits; mais il voulut réformer quelques abus ; il souleva par là le pays. On l'assiégea dans Pampelune. Le comte d'Artois, envoyé par sa sœur et par le roi de France, le délivra, assujettit toute la Navarre, et en chassa les Aragonais. Le calme se rétablit. Par le conseil de Philippe le Hardi, Blanche épousa Édouard, comte de Lancastre. En grandissant, Jeanne prit connaissance de ce que faisaient les gouverneurs. Fiancée à Philippe, second fils du roi, elle s'appliqua à régner avec sagesse. Elle fit des réglements admirables; elle bâtit la ville de Puera de la Reyna. Sa beauté, sa bonté, sa grâce, son éloquence la rendaient maîtresse des cœurs. Bientôt, la mort d'un fils aîné de Philippe le Hardi donna la couronne de France à Philippe le Bel, qui fut roi de France et de Navarre. Mais c'est la reine qui gouvernait son État de Navarre. Cette bonne princesse mourut de la peste en 1305 [1].

[1] Voyez *les Reines de France.*

VII

JEANNE II,

FILLE DE LOUIS LE HUTIN.

Louis le Hutin, fils de Jeanne et de Philippe le Bel, vint se faire couronner à Pampelune, et fut roi de Navarre.

Jeanne, fille de Louis le Hutin, succéda tout enfant à son père, sous la tutelle de Philippe le Long.

Mais le royaume fut dans l'anarchie pendant la minorité de Jeanne, Charles le Bel n'ayant jamais fait une visite en Navarre. Enfin, en 1328, Jeanne ayant quinze ans épousa Philippe d'Évreux, qu'elle amena à Pampelune, où elle le fit couronner avec elle. Elle jura avec son époux le maintien du règlement que lui présentèrent les cortès, et la bonne administration des deux époux répara les désordres causés par l'anarchie.

Veuve de Philippe le Sage, qui mourut en 1343, Jeanne Ire administra ses États jusqu'à sa mort arrivée en 1349. Elle amenait à Paris sa fille Blanche à Philippe VI pour son fils Jean le Bon. Mais le roi de France, frappé de la beauté de la princesse de Navarre, l'épousa. Après la mort de Jeanne, Charles le Mauvais, son fils, monta sur le trône de Navarre.

VIII

JEANNE DE FRANCE,

FEMME DE CHARLES LE MAUVAIS.

ÉLÉONORE DE CASTILLE,

FEMME DE CHARLES LE BON ET LE NOBLE.

Jeanne Seconde avait laissé à la Navarre un triste monarque en la personne de Charles le Mauvais, dont l'histoire appartient à la France où il joua un rôle malheureusement trop célèbre, plus qu'à l'Espagne où il se mêla peu aux événements du règne de Pierre le Cruel d'Aragon, et de Pierre le Cruel de Castille. La reine Jeanne, sa femme, mourut à Corona *de faiblesse de cœur* ou *d'avoir été mal gardée*, disent les enquêtes faites pour savoir si sa mort avait été naturelle ou non.

On sait de quelle manière mourut Charles le Mauvais. Ses médecins lui avaient ordonné des compresses de soufre imbibées dans de l'esprit de vin, et une lumière approchée trop près y vint mettre le feu. Le roi mourut dans d'atroces douleurs.

Son fils, Charles le Bon et le Noble, régna avec sagesse, et rendit la Navarre florissante. De sa femme Éléonore de Castille, fille de Henri de Transtamare, il laissa Blanche qui épousa en 1419 Jean II, roi d'Aragon.

Nous la retrouverons en voyant les reines d'Aragon.

REINES D'ARAGON

DEPUIS CONSTANCE DE SICILE, FEMME DE DON PÈDRE[1]

JUSQU'A L'UNITÉ DE L'ESPAGNE SOUS LE RÈGNE D'ISABELLE.

CONSTANCE DE SICILE,

FEMME DE DON PÈDRE OU PIERRE III, ROI D'ARAGON.

Don Pèdre III, fils de Jayme Ier le Conquérant, avait épousé, en 1262, Constance, fille de Mainfroi, prince de Tarente, qui avait pris possession de Naples et de Sicile au détriment de ses neveux.

Le royaume de Naples et de Sicile [2] avait formé la dot de

[1] De 1276 à 1469.

[2] Cet État, fondé par Robert Guiscard en 1024, d'abord à titre de comté, fut érigé en duché, puis en royaume, en moins d'un siècle.

Constance, femme de Henri VI, empereur d'Allemagne. Mais trop loin de ces États, l'empereur les avait abandonnés au gouvernement de Mainfroi, frère de Constance.

Le petit-fils de Constance, Conradin, fils de l'empereur Conrad IV, devait en hériter; mais il était au berceau lors de la mort de son aïeule, et son oncle Mainfroi avait pris son héritage.

C'est ce Mainfroi dont Pierre II, roi d'Aragon, avait épousé la fille.

Le pape qui ne voulait ni de Mainfroi, ni de la maison de Souabe en la personne de Conradin, donna l'investiture de Naples et de Sicile à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, roi de France. L'épée acheva ce que la donation du pape avait commencé; Charles d'Anjou, vainqueur de Mainfroi [1], devint roi de Naples et de Sicile.

Mais quand le jeune Conradin eut seize ans, il revendiqua son héritage, fut vaincu, livré à Charles, et décapité avec son cousin Frédéric de Hohenstauffen. La vue des deux nobles jeunes gens émut toute l'assemblée, et les larmes coulèrent de tous les yeux, quand on vit Conradin prendre et baiser la tête ensanglantée de son ami, frappé le premier, lui demander pardon de l'avoir entraîné à sa perte, et se relevant pour livrer à son tour sa tête au bourreau, jeter son gant à l'assemblée en criant : « Je lègue mes droits et ma couronne à celui qui relèvera ce gant! »

Le gant fut relevé par un gentilhomme allemand et porté à don Pèdre II d'Aragon, l'époux de Constance, la fille de Mainfroi [2].

Telle est l'origine des prétentions de la maison d'Aragon à la couronne de Sicile et de Naples. — Il fallait bien que les Siciliens reconnussent ces titres, puisque c'est à Pierre d'Aragon qu'ils offrirent la couronne, quand ils se révoltèrent contre Mainfroi.

[1] Tué à la bataille de Bénévent (1264).

[2] Cette chronique est très-controversée ; mais que le gant ait été ou non jeté, c'est à cause de Constance, sa femme, que Pierre crut avoir des titres à la Sicile.

En 1382 eut lieu en Sicile cette conspiration terrible, célèbre dans le monde entier, sous le nom de Vêpres siciliennes. Au premier coup de vêpres, le lundi de Pâques, à un signal donné, les Français furent massacrés à Messine: c'était Jean Procida qui était à la tête du massacre.

Il vint offrir la Sicile à don Pèdre, époux de Constance, pourvu qu'il vînt le soustraire à la colère de Charles d'Anjou.

Pierre d'Aragon, en huit mois, l'enleva à Charles d'Anjou.

Philippe le Hardi soutint la guerre; le pape excommunia Pierre et donna ses États à Charles de Valois; mais Pierre eut l'avantage toujours; Charles d'Anjou lui porta un défi; les deux rois devaient combattre en champ clos à la tête de cent chevaliers. Leur couronne était l'enjeu: ils n'eurent garde de se trouver au rendez-vous; l'un vint à six heures du matin, l'autre à midi; ils s'accusèrent réciproquement d'erreur ou de mauvaise foi. Le résultat fut que Philippe le Hardi étant mort à Perpignan, la troisième année de la guerre, Charles d'Anjou à Naples la seconde, on fit la paix. Don Pèdre garda la Sicile; il mourut en 1285, laissant à don Alphonse II l'Aragon, à don Jayme la Sicile.

FEMMES DE JAYME II

LE JUSTE

ROI D'ARAGON.

Alphonse III était mort après sept ans de règne, laissant la couronne à Jayme II, son frère, déjà roi de Sicile. Jayme donna le gouvernement de la Sicile à sa mère Constance, et vint en Aragon. Il y mérita le surnom de *Juste*. Il eut trois femmes :

Blanche de Naples.

Marie de Chypre.

Elisende de Moncada.

Blanche, la première, fut mère de Jayme, grand maître de Calatrava et d'Alphonse qui régna.

ÉLÉONORE DE CASTILLE

FEMME D'ALPHONSE IV, ROI D'ARAGON[1].

Éléonore de Castille avait été fiancée à don Jayme, lorsqu'elle et lui étaient dans la première enfance.

Dix ans après, quand vint le temps de faire le mariage, don Jayme différait toujours. Enfin, pressé par son père, il parut consentir. En effet, il épousa la princesse, mais aussitôt après la noce, il se retira, alléguant qu'il était lié par des vœux de religion et qu'il renonçait à tout l'héritage de son père en faveur de son frère. Le mariage se trouva, en conséquence de cet aveu, frappé de nullité. Don Alphonse, en faveur de qui don Jayme renonçait à la couronne, devint plus tard l'époux de la princesse, à laquelle avait dû être uni son frère. Veuf de Thérèse d'Anteça, morte en 1329, Alphonse épousa Éléonore. Il avait de doña Thérèse un fils qui régna. C'est ce Pierre le Cérémonieux et le Cruel, que nous connaissons déjà, pour l'avoir vu, à l'occasion de Pierre

[1] 1327.

le Cruel de Castille, dont il était le contemporain; Éléonore est cette princesse que nous avons vue aussi à la cour de Pierre le Cruel de Castille, dont elle était la tante, étant sœur d'Alphonse XI, le Vengeur.

Nous connaissons donc déjà en partie sa vie, qui a été malheureuse comme la vie de tous ceux qui ont approché le tyran de la Castille.

Reine en 1331, veuve en 1336, elle eut deux fils, don Fernan et don Juan, qui étaient enfants lorsque le roi, leur père, mourut.

Don Pèdre, fils de Thérèse, la première épouse d'Alphonse, montait sur le trône, et la veuve ne pouvait espérer un grand bonheur à la cour de son beau-fils, dont le caractère lui était déjà connu. Il était naturel d'ailleurs qu'elle allât dans ses domaines de Castille et auprès de son frère Alphonse XI.

Bientôt la mort d'Alphonse laissa le trône à don Pèdre, et la régence à Marie de Portugal. Nous avons vu l'éducation funeste donnée à ce prince par Alphonse d'Albukerque, et la vengeance de la reine à l'égard de l'infortunée Éléonore de Gusman, vengeance qui alluma les premières fureurs de Pierre le Cruel. Quand ce prince eut épousé Blanche de Bourbon, Éléonore crut pouvoir prendre la défense de cette jeune et charmante reine; elle éprouva que les conseils qui contredisaient les penchants pervers du roi de Castille seraient funestes aux conseillers. — Sans motif autre qu'une crainte vague, ou cette jalousie frénétique qui lui faisait haïr les princes de son sang, Pierre le Cruel fit périr les infants don Juan et don Fernan, les fils de sa tante Éléonore; et après l'avoir elle-même tenue longtemps prisonnière, il la fit périr de la mort la plus cruelle; car cette sœur de son noble père, sans respect pour le sang et pour la majesté royale, il la fit mettre à mort un peu après avoir fait périr la reine Blanche de Bourbon. Éléonore n'avait élevé d'enfants que les deux qu'elle vit mettre à mort par son neveu.

ÉPOUSES DE PIERRE IV

LE CÉRÉMONIEUX ET LE CRUEL

ROI D'ARAGON.

MARIE D'ÉVREUX.

ÉLÉONORE DE PORTUGAL.

LÉONORE DE SICILE.

SYBILLE DE FORCIA.

La lugubre histoire d'Éléonore de Castille nous amène à Pierre le Cérémonieux et le Cruel, roi d'Aragon, son beau-fils.

Don Pèdre, ou Pierre IV le Cérémonieux eut cinq femmes :

Marie d'Évreux, mariée en 1338, morte en 1346;

Éléonore de Portugal, mariée en 1347, morte en 1348.

Léonore de Sicile, morte en 1374;

Marthe, dont on ne connaît point l'origine, morte en 1378;

Sybille de Forcia, mariée en 1380 et qui survécut à son époux.

Il y a peu de chose à dire sur ces princesses. Pierre fit par ruse et par violence la conquête de Majorque sur le roi Jacques son beau-frère ; il fit exécuter avec une si grande ponctualité l'étiquette de la cour, qu'on le surnomma le Cérémonieux. Quoiqu'il n'ait pas multiplié les meurtres autant que son cousin Pierre le Cruel de Castille, sa vengeance fut si raffinée, son cœur si implacable, ses persécutions si acharnées, et il fit aussi répandre tant de sang qu'il justifie trop le surnom de Cruel ; mais son caractère était la dissimulation ; si l'on a nommé Pierre le Cruel de Castille le Néron du Midi, on peut regarder Pierre le Cruel d'Aragon, son contemporain, comme le Tibère de l'Espagne.

DOÑA VIOLANTE

FEMME DE DON JUAN Ier, ROI D'ARAGON.

Doña Violante était la seconde femme de Jean Ier. N'étant encore qu'infant, Jean avait épousé Marthe d'Armagnac et en avait eu une fille qu'il maria au comte de Foix. De doña Violante, fille de Robert, comte de Bar, il eut deux fils.

Rien de plus opposé que le caractère de Pierre le Cérémonieux et celui de Jean Ier, son fils.

Pierre était rusé, cruel, mais actif et habile politique, et toujours occupé d'affaires; s'il n'avait pas répandu le sang, et s'il avait eu de la bonne foi, il aurait mérité d'être compté au nombre des grands rois. Jean Ier était doux, affable et bon; mais il n'avait aucun goût pour les choses sérieuses. Pour lui, régner c'était tenir une cour brillante; Violante encourageait encore ses goûts à cet égard.

Les chants, les vers, les jeux d'amour, les danses, les tournois : voilà ce qui faisait la grande affaire du palais. Venait-il un trouvère en renom, un noble troubadour, il trouvait à la cour de doña Violante et de don Juan accueil, honneur et riche récompense. On jugeait ses vers, et au plus habile dans la gaie science allaient avec profusion les dons et les honneurs; les moindres venaient après lui et recevaient une bonne part de présents et d'encouragements, et la gaie science semblait être devenue la science unique du royaume d'Aragon ; la cour semblait transformée en une cour de jeux floraux. C'eût été bon, si, comme à la cour de Philippe-Auguste, ou, plus tard, à celle de Louis XIV, ce goût noble et délicat de science et de poésie eût servi à encourager les talents vrais, et eût occupé le rang qui lui convient. Mais tout était négligé pour la gaie science. Le roi de France reçut un jour une ambassade solennelle de don Juan, qui lui demandait de faire rechercher quelques-uns des plus renommés troubadours de son royaume et de les envoyer en Catalogne où il leur promettait bonne récompense. Si ce roi n'eût été le pauvre roi fou Charles VI, il se fût bien étonné du motif de l'ambassade expresse d'Aragon.

Les cortès, assemblées à Monzon, firent éclater leurs plaintes sur la mollesse d'une telle vie. Elles demandèrent au roi qu'il écartât de la cour doña Carroza, favorite de la reine, qui entraînait sa souveraine à des dépenses ruineuses, et qui était, disait-on, la principale cause du scandale. — Doña Violante, très-mécontente, ne voulut rien entendre et garda sa favorite. Le roi même parut offensé de la demande des cortès. Alors on remua autour de lui, et bientôt on en vint aux mains.

Don Juan n'était pas homme à répandre le sang pour le maintien de sa volonté. Il fit comprendre à doña Violante qu'il fallait céder. — Il diminua les dépenses, et se montra digne de porter une couronne en défendant bravement la Catalogne envahie sans aucun motif par le comte d'Armagnac; il envoya une armée en

Sicile pour le rétablissement de ce royaume, et son État était très-florissant, lorsqu'un accident funeste mit fin à ses jours. Un jour qu'il chassait dans le bois de Freja, près d'Urriole, une louve monstrueuse effraya le cheval, qui s'emporta, galopant à travers les arbres ; le roi eut la tête brisée contre les branches et tomba mort [1].

Doña Violante, après les premiers moments donnés à une juste douleur, inquiéta les grands par une ambition très-mal fondée. Comme elle avait gouverné du vivant de don Juan, il lui semblait dur d'abandonner l'autorité ; elle avait de riches domaines, car le roi lui avait donné les biens considérables qui formaient le domaine de Sybille Forcia. Elle allégua qu'elle était enceinte, et par là espéra empêcher l'élection de don Martin, frère de Jean Ier, que les cortès avaient proclamé roi aussitôt après la mort de Jean ; mais cette allégation fut bientôt écartée, et doña Violante dut se retirer.

[1] 1395.

DOÑA MARIA

FEMME DE DON MARTIN.

On vit un moment trois reines en Aragon. Doña Violante qui, par un stratagème indigne de la majesté royale, cherchait à retenir le pouvoir, doña Maria, femme de don Martin, qui avec une énergie louable travaillait loyalement à maintenir la couronne qu'on voulait arracher à son mari (car don Martin, alors en Sicile, était obligé d'assurer avant de partir la tranquillité de l'île), et doña Juana, fille de Jean Ier.

Doña Juana, comtesse de Foix, prétendait qu'étant fille aînée, et par la mort de ses frères, devenue fille unique du dernier roi, elle devait lui succéder.

Elle avait pour elle les coutumes de Castille ; mais les cortès et le testament du feu roi étaient opposés à ses prétentions. Elle

n'entra pas moins en Aragon avec le comte de Foix, prenant le titre de reine et l'écu d'Aragon. Les deux époux s'arrêtèrent à Balbastra et s'en emparèrent; c'en était fait peut être des droits de don Martin, si la reine doña Maria n'eût fait preuve de courage et de talent. Sans livrer de bataille, elle sut mettre le royaume en état de défense; elle fit harceler les agresseurs, leur coupa les vivres, et fit si bien que fatigués, épuisés sans avoir pu combattre, doña Juana et son mari furent contraints de se retirer précipitamment et de chercher un asile en Navarre, n'ayant pas le loisir de regagner leur comté.

Ils ne renonçaient cependant ni à leur titre ni à leurs prétentions. Don Martin trouva le royaume uni et florissant malgré cette invasion et reçut des mains de doña Maria la couronne qu'elle lui avait si bien conservée.

Le comte de Foix néanmoins revint à la charge, et menaça sans cesse; c'était un voisin dangereux, et l'Aragon était à la veille d'une guerre très-sérieuse lorsque le comte mourut [1].

Don Martin s'arrangea avec sa nièce doña Juana, comtesse de Foix, qui renonça à ses droits moyennant une pension de trois mille florins, et Martin Ier régna sans obstacle; son règne fut glorieux.

Ferdinand l'*Honnête*, infant de Castille [2], commanda les armées de don Martin contre les Maures et avec de grands avantages. La prise de la ville d'Antequera le mit au rang des plus grands capitaines de son siècle. Cependant la reine doña Maria était morte en 1401. De quatre enfants qu'elle avait eus, trois étaient morts en bas-âge; le seul qui restait, l'infant don Martin, déjà roi de Sicile, mourut de maladie en 1409, devant Cagliari, en réprimant une révolte de la Sardaigne.

Le roi se voyait sans héritier. Dans l'espoir d'en avoir un, il

[1] 1398.

[2] 1407.

épousa en secondes noces Marguerite de Prada, qui était de sang royal. Il y avait dix ans qu'il était veuf. Quoiqu'il n'eût que cinquante et un ans, qu'il espérât vivre longtemps et avoir des héritiers, personne ne comptait sur son existence parce que sa santé était tout à fait délabrée.

Le jour même où il célébrait ses noces avec Marguerite de Prada, il reçut une ambassade de Louis d'Anjou qui lui demandait de le reconnaître pour son héritier. Cette coïncidence frappa son esprit et lui parut d'un mauvais augure.

Il ne répondit rien à l'ambassadeur. Mais bientôt il tomba malade très-gravement.

Retiré dans une cellule du monastère de Valdoncellas, il multipliait les remèdes pour revenir à la santé ; on dit qu'il trouva la mort dans l'abus de ces remèdes mêmes ; bientôt on vit qu'il n'y avait aucun espoir. Les députés du royaume vinrent le supplier de désigner son héritier. « Celui qui aura le meilleur droit, » dit-il. On n'en put tirer aucune autre réponse. Il mourut le 31 mai 1410.

La descendance masculine des comtes de Barcelone s'éteignait en lui.

Sa veuve n'avait aucun droit à la couronne ; elle se retira.

ÉLÉONORE D'ALBUKERQUE

FEMME DE FERDINAND III L'HONNÊTE.

L'infant Ferdinand l'Honnête, occupé du siége d'Antequera, lors de la mort de Martin, écrivit qu'il acceptait la couronne : or, personne ne la lui avait encore offerte ; mais il prenait ainsi les devants et il envoya des ambassadeurs en Aragon.

Il était fils de Jean Ier, roi de Castille, et de doña Léonora, sœur de don Martin. Il était donc propre neveu de Martin Ier.

On assembla les cortès à Alcañiz ; il y avait cinq prétendants, mais les esprits étaient partagés entre le comte d'Urgel et Ferdinand l'Honnête.

C'est dans cette circonstance que Ferdinand de Castille mérita le surnom d'honnête, et voici pourquoi : les cortès s'étaient séparées sans avoir rien conclu, désignant une nouvelle assemblée ; le

comte d'Urgel se fit une armée, et ravagea les terres, employant la force pour augmenter le nombre de ses partisans; l'un d'eux assassina l'archevêque de Saragosse dans un infâme guet-à-pens; Ferdinand au contraire, maître de l'armée, ne déploya de force que pour protéger les faibles, et pour assurer la liberté des cortès réunies de nouveau à Alcañiz.

On proposa de nommer neuf juges, trois Catalans, trois Aragonais, et trois Valenciens.

Les neuf se réunirent à Caspe, sur l'Ebre, écoutèrent durant trente jours les avocats des prétendants, et au bout de ce temps se retirèrent pour délibérer, et relire tous les mémoires. Cet examen se prolongea du mois de juin au mois de septembre, après quoi on prononça. Il fallait que l'élu eût les deux tiers des voix, et dans ces deux tiers une au moins de chaque province.

Ferdinand l'Honnête fut élu. Ce fut un prince d'une haute sagesse et d'un grand courage. Malheureusement il fut trop tôt enlevé, étant mort à Igualada la quatrième année de son règne.

Il venait de marier sa fille doña Maria à Jean II, roi de Castille, enfant.

DOÑA MARIA DE CASTILLE

FEMME D'ALPHONSE V LE MAGNANIME, ROI D'ARAGON.

Alphonse V, époux de doña Maria de Castille, sa cousine[1], adopté par la reine Jeanne de Naples, qui n'avait pas d'enfant, dut à ce traité les droits de la maison d'Aragon au trône de Naples, origine des guerres de France et d'Espagne sous Louis XII pour la possession de ce royaume. Il fut surnommé le Sage et le Magnanime. Sa femme, Marie, ne lui donna pas d'enfant. La générosité de ce roi était sans bornes, quoiqu'il ne fût pas prodigue.

En voici un trait :

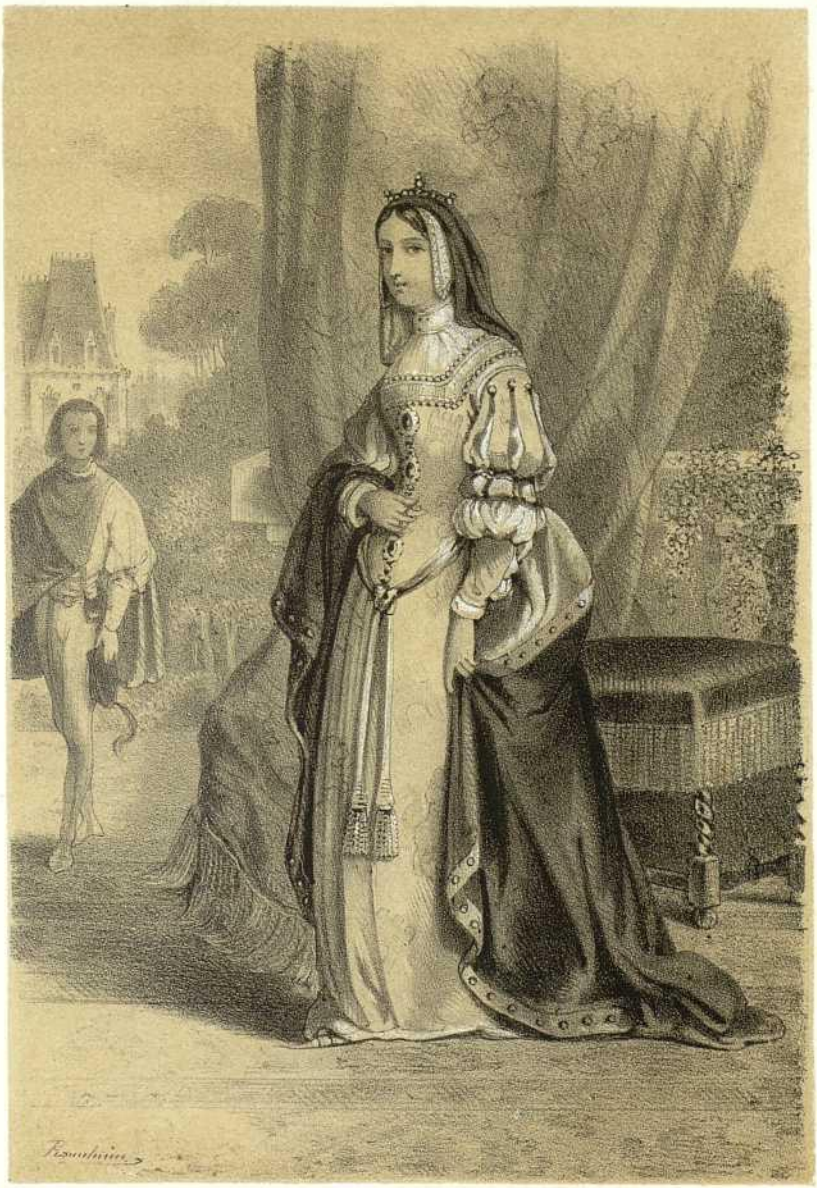
On comptait un jour dix mille ducats devant lui. Un officier présent, dit tout bas : « Il ne me faudrait que cette somme pour

[1] Fille de Henri III le Maladif.

être heureux. » — « Tu le seras, » dit le roi, et il lui en fit présent. Il allait dans les rues à pied sans suite. « Sire, lui dit-on, vous exposez votre personne. » — « Un père est-il exposé, demanda t-il, quand il se promène au milieu de ses enfants? »

Ses bons mots sont nombreux. « Pour faire un bon ménage, disait-il en riant, il faut que le mari soit sourd et la femme aveugle. »

Il ne laissait point d'enfant. Son frère, Jean II, lui succéda : ce prince avait déjà administré l'Aragon en qualité de lieutenant général, le roi Alphonse étant toujours en Italie.



Catherine de Foix.

REINES DE NAVARRE ET D'ARAGON

DEPUIS LE MARIAGE DE BLANCHE DE NAVARRE

AVEC JEAN II D'ARAGON.

I

BLANCHE,

REINE DE NAVARRE, PREMIÈRE FEMME DE JEAN II D'ARAGON.

Charles le Bon et le Noble, fils de Charles le Mauvais, roi de Navarre, avait eu de sa femme Éléonore de Castille une fille unique, Blanche, reine de Navarre, et veuve déjà de Martin, roi de Sicile [1]. Cette princesse appela à l'honneur de partager un jour avec elle le trône de Navarre, Jean d'Aragon, fils de Ferdinand

[1] Ce fils du roi Martin mort avant son père, en 1409.

l'Honnête et de Léonore d'Albukerque, frère cadet d'Alphonse V le Sage et le Magnanime. Mariée en 1419, reine en 1425, elle fut couronnée avec son mari à Pampelune, en 1429. Elle suivit l'ancien cérémonial des Goths, et les époux, à côté l'un de l'autre, debout sur un bouclier, furent élevés à la vue du peuple par les députés du royaume.

Blanche fut mère de don Carlos, prince de Viane, célèbre par ses malheurs, de Blanche, morte en 1470, et de Léonore, reine de Navarre en 1479, après la mort de son père.

II

LE PRINCE DE VIANE.

Une assemblée des cortès de Navarre avait reconnu comme héritier de la couronne, le prince de Viane, don Carlos, fils de la reine Blanche de Navarre et de don Juan II, roi d'Aragon; lorsque la reine mourut elle confirma cette reconnaissance par sa volonté dernière, insérée dans son testament; mais en mourant elle recommanda expressément à son fils de ne pas prendre la couronne sans avoir obtenu l'agrément et la bénédiction de son père.

Jean II d'Aragon était un prince ambitieux, se piquant peu de tenir à une parole, dur à lui-même, de peu de tendresse et d'affection. Au lieu de reconnaître qu'il était juste de laisser à son fils l'héritage qui lui revenait de droit, il se prévalut des derniers conseils de Blanche, pour refuser au prince de Viane et son consentement et sa bénédiction, s'il revendiquait le royaume de Navarre.

Le prince de Viane supporta en silence pendant quelques an-

nées l'injustice de son père, se souvenant des dernières paroles de sa mère, et n'osant y désobéir.

Mais en 1447, six ans après la mort de la reine Blanche, Jean II contractant une seconde alliance, épousa Jeanne Henriquez, fille de l'amirante de Castille.

Jeanne Henriquez était violente, ambitieuse, elle indisposa son mari contre le prince de Viane. Don Carlos, à son tour, s'emporta en invectives.

La nation se divisa comme la famille souveraine; un parti puissant, à la tête duquel s'était mis le comte de Beaumont, désirait revoir la Navarre indépendante, et depuis le second mariage surtout, ce parti s'inquiétait, non sans quelque apparence de raison de la pensée que la politique du roi était d'unir peu à peu la Navarre et l'Aragon, et d'écarter dans la suite le légitime héritier. Or ce parti était nombreux et bien appuyé. « Si les intentions du roi étaient droites, disait-il, il s'empresserait de donner la couronne à son fils, qui est en âge et en mesure de la porter dignement. »

Un autre parti, qui avait pour chef le comte d'Agramont, favorisait le roi.

Chose fâcheuse à dire! Le prince de Viane prit les armes contre son père. Dieu ne bénit point cette révolte d'un fils; le jeune prince perdit la première bataille [1], et fut fait prisonnier.

Jeanne Henriquez triomphait, car elle avait pour le prince de Viane les sentiments d'une marâtre. L'ambition de Jean était trop d'accord avec la haine de sa nouvelle épouse pour que le prince de Viane ne s'en ressentît pas. — Les cortès d'Aragon demandèrent cependant la liberté du prince, et voulurent que les revenus de la Navarre fussent partagés entre le père et le fils. Le roi de Castille appuya une motion si raisonnable; et dans la crainte de prolonger la guerre, Jean d'Aragon parut céder. Mais il

[1] Tafala.

n'accomplit pas ses promesses. Quand il eut mit le prince en liberté, il refusa de le laisser jouir des revenus; la guerre recommença. Le prince ne put tenir contre son père qui avait appelé à son secours le comte de Foix, son gendre. Il quitta la Navarre pour chercher un asile à la cour de son oncle Alphonse V, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile. Ce souverain, aimé en Italie, avait conquis le royaume de Naples à la pointe de son épée [1]; quant à la Sicile il l'avait eue en héritage de son père. — Il cultivait les arts; un jour, quelqu'un rappelait devant lui le mot d'un souverain qui avait « bien autre chose à faire qu'à s'occuper de littérature. » — « Ce n'est pas là une parole de roi, dit Alphonse, c'est une parole de bœuf. »

Pour lui, il aimait les savants, les gens de lettres, les poëtes, et les admettait à son intimité. Il était généreux et reçut le surnom de Magnanime; il aurait voulu réconcilier son frère et son neveu, et il y travaillait avec zèle lorsque la mort le surprit. Il ne laissait point de fils légitime. Il fit un testament, par lequel il donnait à son frère Jean II d'Aragon, le royaume de Sicile, toujours possédé par la maison d'Aragon depuis Pierre III. Quant à ce royaume de Naples, qu'il ne devait qu'à sa valeur, il le légua à son fils adoptif Ferdinand.

Don Juan prit donc l'administration de tous ces États; par là, il se trouvait roi d'Aragon, de Sicile, de Majorque, de Minorque, de Valence, et prince de Catalogne.

Le prince de Viane imagina que, maître de tant d'États, son père lui abandonnerait plus volontiers le royaume de Navarre; il

[1] Jeanne de Naples, n'ayant pas d'enfants, avait adopté pour fils et héritier don Alphonse, déjà roi de Sicile — Quand elle connut sa valeur et ses talents, elle craignit de s'être donné un maître, et changeant d'avis, elle adopta à sa place Louis d'Anjou, frère de Charles le Sage et régent de France sous le règne de Charles VI.

Dans la guerre entre les deux rivaux, Alphonse l'emporta, et relégua Jeanne de Naples en Catalogne. Il régna ensuite sur tous les États d'Aragon. Jean II ne fut que lieutenant général tant qu'il vécut.

fit donc acte de bon fils, et montra un cœur loyal en venant se mettre à la merci de son père, se fiant à sa bonté et à sa justice paternelle.

Le roi promit oubli du passé, mais ne rendit pas la Navarre.

Bientôt arriva un nouveau conflit.

« Mon fils, dit le roi, j'ai pensé à vous marier, et je vous propose une alliance digne de vous ; l'infante de Portugal vous donne sa main.

— Seigneur, reprit le prince je remercie Votre Altesse, mais j'aime l'infante de Castille, et c'est son alliance que je recherche. Doña Isabelle, sœur de don Enrique, ma cousine, sera ma femme ; je n'en veux point d'autre.

— Cette princesse est trop jeune, mon fils, et par cette raison ne peut vous convenir.

— J'attendrai qu'elle soit en âge d'être mariée ; et Votre Altesse doit approuver mon dessein, car il peut arriver que doña Isabelle devienne l'héritière de la Castille, et qu'ainsi l'union de l'Aragon et de la Castille s'opère d'elle-même ; du jour où sera réalisée cette union, le règne des Maures en Espagne sera passé. »

Le vieux roi s'irrita de la résistance de son fils.

Il lui ordonna de se rendre aux cortès de Catalogne, réunies à Lérida. Le jeune prince obéit. Son père le fait arrêter et enfermer à Morella.

Les cortès réclament aussitôt, disant qu'une telle arrestation est une violation de leurs priviléges qui ordonnaient qu'une personne convoquée par les cortès fût sacrée. — Les cortès d'Aragon joignirent leur voix à celle des cortès de Catalogne ; le roi craignit une révolte et jugea qu'il devait mettre son fils en liberté.

La jeune reine doña Juana Enriquez, qui était accusée de fomenter la haine du père contre le fils, pensa qu'elle ferait taire les soupçons en allant elle-même délivrer le prince.

Elle fut l'arracher de sa prison de Morella et le remit aux mains des Barcelonais. Leur joie fut au comble en le voyant ; mais ils enjoignirent à la reine de ne pas entrer dans la ville, parce qu'on la regardait comme la persécutrice du prince de Viane.

Ils exigèrent que le roi reconnût sans délai don Carlos comme l'héritier de tous ses États et qu'il lui donnât dès à présent le gouvernement de la Catalogne et le titre de lieutenant-général dans tous ses autres États.

Jean II consentit à tout. Le prince de Viane fut fiancé, comme il le souhaitait, à doña Isabelle.

A peine trois mois étaient-ils écoulés depuis tous ces arrangements, que le prince de Viane mourut d'une maladie courte et violente à Barcelone. — Le roi, après les jours de deuil, fit succéder Ferdinand, fils de Jeanne, à tous les titres de l'infortuné prince de Viane.

A tort ou à raison, l'opinion publique chargea doña Juana, la belle-mère de ce prince, d'un crime, et on fut persuadé que le prince était mort empoisonné.

En mourant il avait déclaré que, son royaume de Navarre, héritage maternel, revenait de droit à sa sœur Blanche, fille comme lui de la reine Blanche, femme répudiée de Henri IV de Castille, et retirée en Aragon à la cour de son père. Mais l'amour paternel était éteint dans le cœur de Jean pour la fille de sa première épouse ; sa haine poursuivit Blanche dès qu'il fut reconnu qu'elle avait des droits à la Navarre. Il la fit arrêter et le comte de Foix la garda prisonnière pendant trois ans.

Ce comte, gendre de Jean II, avait toujours été l'allié de son beau-père ; mais Blanche seule séparait sa femme de la couronne de Navarre. Blanche mourut, l'opinion commune est qu'elle fut empoisonnée.

Gaston de Foix revendiqua la Navarre du fait de sa femme

Léonore, sœur du prince de Viane et de la reine Blanche. Après cinq ans d'attente, le comte de Foix reçut enfin le gouvernement de la Navarre des mains de son beau-père; mais Jean conserva le titre de roi.

La vieillesse de Jean II fut troublée par les révoltes de la Catalogne et du Roussillon; son caractère inquiet, son ambition, ses rigueurs, son humeur despotique, ses artifices et sa dureté rendaient son autorité funeste pour lui et pour les autres. Les avertissements d'en haut, s'il les eût écoutés, lui auraient cependant inspiré de salutaires conseils. Il devint aveugle, sans que son ambition en fût diminuée. Ce roi qui ne pouvait marcher qu'avec le secours d'autrui, ne jugeait pas trop difficile le soin du gouvernement de plusieurs royaumes. Sa cécité trouva un remède cependant. Un médecin de Lérida enleva avec une aiguille une cataracte sur les yeux du prince. Cette guérison passa en ce temps pour un miracle, et on dit que sainte Engracia avait enlevé la taie des yeux du roi. Nous raccourcissons ce règne dont la fin se trouvera liée à celui d'Isabelle la Catholique. Avant sa mort, Jean II eut le bonheur de marier son fils à Isabelle. Quand il mourut, sa fille Éléonore eut le royaume de Navarre qu'elle avait tant ambitionné, et qu'elle avait acheté au prix d'un crime, puisqu'elle avait tenu sa propre sœur prisonnière pendant trois ans. Par un juste jugement de Dieu, elle ne jouit pas du fruit de ce crime. Reine le 19 janvier, elle mourut le 12 février.

Elle laissait un petit-fils, appelé *François Phébus*, qui était fils de Gaston de Foix et de Madeleine de France, fille de Charles VII.

Ce fut Madeleine qui exerça la régence; sa prudence adoucit les maux de l'État déchiré depuis si longtemps par les factions: le roi avait onze ans; il mourut à quinze. Sa sœur, Catherine de Foix, régna après lui sous la tutelle de Madeleine.

Catherine, reine en 1483, se vit disputer la couronne par son oncle, Jean, comte de Narbonne.

Mariée en 1484 à Jean d'Albret, elle eut toute sa vie à lutter contre Ferdinand, en Espagne, et contre Jean de Narbonne en France. En 1515 Jean se retira devant Ferdinand, qui se rendit maître de la Navarre espagnole.

Réduite à la Navarre française ou Béarn, Catherine disait à son mari :

« Si le ciel nous eût fait naître, vous Catherine et moi don Juan, nous n'eussions pas perdu la Navarre. »

A la mort de Catherine, son fils Henri d'Albret lui succéda. Il épousa cette charmante sœur de François Ier, surnommée *la dixième Muse*, *la quatrième Grâce*, et *la Marguerite des Marguerites*. — Depuis lors la Navarre n'a plus été espagnole. Toute de ce côté des Pyrénées, elle a eu pour ennemie l'Espagne unie sous Ferdinand et Isabelle, et parvenue à une puissance extraordinaire sous Charles-Quint. — Les armes de la Navarre étaient deux vaches ; or Marguerite n'eut qu'une fille, et les Espagnols chantèrent avec dérision, faisant allusion aux armes : « *Miracle ! la vache a enfanté une brebis !* »

Mais cette brebis, fut Jeanne d'Albret, destinée à donner à la France et à la Navarre un de ces rois qui marquent une époque glorieuse dans l'histoire des nations ; — un de ces princes conservateurs et pasteurs des peuples, donnés de Dieu dans sa miséricorde pour rétablir l'ordre après les discordes civiles, et préparer le bien pour les siècles à venir.

Jeanne d'Albret, mariée à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, fut mère de Henri, qui devint Henri IV.

Malheureusement, séduite par l'erreur, cette reine a adopté l'hérésie de Calvin ; ses talents pouvaient dans un petit royaume, rivaliser avec ceux d'Élisabeth d'Angleterre, sa contemporaine ; mais si Jeanne d'Albret ne fut pas moins ardente à établir le calvinisme dans son petit État, qu'Élisabeth à asseoir sur des bases fixes l'Église anglicane, le caractère personnel de ces deux

Imp. Lemercier Paris.

Marguerite de Valois.

reines offre de grands contrastes. La fermeté ou l'opiniâtreté de Jeanne d'Albret reposait sur des convictions erronées mais entières ; celle d'Élisabeth sur des raisons de politique. Les mœurs de Jeanne d'Albret furent austères et à l'abri de tout soupçon.

Jeanne d'Albret, morte en 1572, est la dernière reine de Navarre. — Henri IV, en devenant roi de France, a conservé à son pays des priviléges et un titre que la province a gardés jusqu'à la révolution de 1789.

Nous avons esquissé avec rapidité l'histoire des reines qui se sont succédé sur les trônes d'Oviédo, de Léon, de Castille, d'Aragon, de Navarre ; cherchant à ne pas laisser rompre le fil qui retenait les uns aux autres les royaumes chrétiens de la Péninsule espagnole, durant leur formation et leurs luttes généreuses et constantes contre les Maures.

En 1475 à la mort de Jean II, il n'y avait plus que trois royaumes chrétiens, la Navarre, l'Aragon et la Castille.

La Navarre, dont la capitale était Pampelune, s'étendait au delà des Pyrénées.

L'Aragon était l'héritage de Ferdinand, et la Castille était gouvernée par Isabelle. Déjà, depuis 1469, une alliance heureuse avait uni Ferdinand et Isabelle. Les royaumes d'Aragon et de Castille, distincts encore sous leur règne, devaient être unis dans la main de leur héritier. Un seul royaume mahométan restait, celui de Grenade ; ils en firent la conquête [1]. Ferdinand con-

[1] 1492.

quit aussi la Navarre espagnole. Dès lors l'Espagne forma une seule monarchie, et pendant le règne de Charles-Quint, petit-fils et héritier de Ferdinand et d'Isabelle, cette monarchie s'éleva au plus haut degré de gloire et de puissance.

ÉPOUSES

DES SUCCESSEURS DE HENRI DE TRANSTAMARE DE CASTILLE

JUSQU'A LA GRANDE ISABELLE.

I

ÉLÉONORE D'ARAGON,

FEMME DE JEAN Ier, ROI DE CASTILLE.

Mariée en 1375, reine en 1379, couronnée en 1380 avec son époux Jean Ier, roi de Castille, Éléonore d'Aragon eut une existence heureuse et brillante. Il est vrai que Jean Ier, qui se crut des droits au Portugal, échoua à la bataille d'Albujarrota, et que le duc de Lancastre qui lui disputait la couronne, lui déclara la guerre; mais cette guerre se termina promptement par les fiançailles de Catherine de Lancastre avec l'infant don Henri, qui prit à cette occasion le titre de prince des Asturies, affecté depuis à l'héritier du trône de Castille.

Vertueux et bienfaisant, Jean Ier mourut trop tôt pour le bon-

heur de ses sujets ; une chute de cheval, faite dans un tournoi, fut mortelle et l'emporta dans sa trente-troisième année.

II

CATHERINE DE LANCASTRE,

FEMME DE HENRI III LE MALADIF.

Henri III, le Maladif, n'avait que onze ans, sa mère Éléonore était morte et la régence fut disputée par tous les seigneurs.

Le roi et sa petite fiancée passèrent de tristes années de troubles ; quand Henri put régner par lui-même, les choses n'en allèrent pas beaucoup mieux.

Voici une anecdote assez piquante sur les abus du temps :

La chasse aux cailles était le passe-temps favori du jeune roi ; un jour qu'étant à Burgos, il revenait bien las de cette chasse, il ne trouva pas son souper prêt; son dépensier lui dit qu'on était sans argent et que les fournisseurs ne voulaient plus faire de crédit.

Fort mécontent, mais sachant contenir sa colère, le roi donne son manteau au dépensier qui, pour ce gage, rapporte un morceau de mouton et le fait rôtir avec le gibier qu'avait tué le roi.

Pendant le souper, le serviteur dit à son maître :

« Seigneur, vous gémissez de la pénurie d'argent; mais l'argent ne manque pas partout. Tandis que Votre Altesse fait ici une assez maigre chère, les grands de Castille sont en gala ; tous les jours ils se traitent les uns les autres, et, à cette heure, Votre Altesse les trouverait réunis à la table de l'archevêque de Tolède où ils festinent joyeusement. »

A l'heure même Henri III se déguise, va parmi les gens de

service, s'introduit dans la salle du festin, et entend les propos des seigneurs qui font parade de leurs revenus et insultent à la misère du peuple et à la pénurie du roi.

Le lendemain, Henri III fait répandre le bruit qu'il est très-malade et qu'il veut faire son testament.

Les grands accourent au palais. Le jeune roi les fait attendre très-longtemps. Enfin, il entre l'épée à la main, passe entre eux tous, et va s'asseoir sur son trône; alors d'un visage sévère : « Seigneurs, dit-il, combien chacun de vous a-t-il vu de rois ? »

Chacun parle à son tour : l'un avait assisté à deux règnes, l'autre à trois, quelques-uns à quatre; il y en avait qui se rappelaient d'avoir vu Alphonse XI; chacun répondait selon son âge.

« Comment se fait-il que vous n'en ayez pas vu davantage, dit le roi, puisque moi, qui suis plus jeune que vous tous, j'en ai déjà vu plus de vingt? »

On se récrie :

« Oui, dit Henri III, je connais et je vois en ce moment plus de vingt rois en Castille. N'avez-vous pas de honte d'en user de la sorte? C'est vous qui êtes les rois de la Castille. Mais nous mettrons ordre à tous vos abus, à vos déprédations et à vos vols, et vous saurez alors qu'il n'y a qu'un roi dans le royaume. »

Les seigneurs étaient dans l'épouvante, car leur vie était entre les mains du roi. « Je vous fais grâce de la vie, dit-il, mais vous ne sortirez d'ici que quand vous m'aurez remis les places que vous gardez; et vous restituerez tout ce que vous vous êtes fait payer indûment sur le trésor royal. »

Le public applaudit, et ceux mêmes qui étaient bafoués n'osèrent rien dire.

Quand il eut quinze ans, le roi épousa doña Catalina ou Catherine de Lancastre, sa fiancée.

Elle ne manquait ni de beauté, ni de talent; elle était amie du bien, désireuse de le faire; mais elle avait apporté du Nord le

goût des liqueurs, qui, sans la conduire au dernier excès, la dépara cependant aux yeux d'une nation qui met avec raison la tempérance et la sobriété au premier rang parmi les vertus.

Cette jeune reine eut deux filles et un fils, Marie, Catherine et Jean. Le dernier n'avait que vingt-deux mois lorsque Henri III sentit ses maux s'aggraver; le roi se prépara saintement à la mort et recommanda son fils à don Ferdinand, son frère. Il donna la régence à Catherine, son épouse, et mourut dans les sentiments de la piété la plus sincère, calme, résigné, et se remettant à son Dieu.

Cependant on s'alarmait en Castille des dangers d'une minorité; un parti important voulut déférer la couronne à don Ferdinand, rappelant que dans le principe la royauté était élective. Mais Ferdinand repoussa ces offres avec un noble désintéressement; à l'heure de la solennité on vint lui demander encore une fois à qui il fallait déférer la couronne ?

« Eh ! quel autre pourrait-on proclamer, dit-il, que le fils du roi don Enrique, mon frère ?»

Les étendards furent levés au nom de Jean second.

Le testament du feu roi associait Ferdinand à la régence. Il aida Catherine de ses conseils, et lorsqu'il fut élevé sur le trône d'Aragon à la mort de Martin, il continua de s'occuper loyalement des affaires de la Castille ; mais sa mort laissa l'autorité entre les mains de Catherine seule. Alors elle eut à essuyer les plaintes des grands qui l'accusaient de se laisser dominer par sa favorite Léonore Lopez; on lui reprochait aussi le penchant pour le vice que nous avons signalé déjà, et qui, lors même que la calomnie y aurait ajouté, est toujours un opprobre pour une femme et une reine. On la trouva morte dans son lit; et on attribua cette fin subite à l'habitude vicieuse qu'on lui reprochait. Sa mort fut néanmoins un malheur; elle n'était pas dépourvue de talents, et les favoris s'emparèrent de son fils.

Imp Lemercier Paris

Isabelle de Portugal.

III

MARIE D'ARAGON ET ISABELLE DE PORTUGAL,

FEMMES DE JEAN II, ROI DE CASTILLE.

Jean II, à treize ans, épousa Marie d'Aragon; son règne fut long et agité.

Incertain, portant avec peine le poids des affaires, effrayé de la responsabilité du gouvernement, don Juan regardait la royauté comme la condition la plus malheureuse de la terre. — Il employa son autorité trop faible à subir tour à tour et à réprimer l'empire des factions. Il eut pendant trente ans pour ministre et pour connétable, un homme que ses talents, sa puissance et sa chute ont rendu célèbre. C'était don Alvar de Luna. Il avait soutenu l'État et rendu d'immenses services au roi, qu'il avait aidé à se délivrer des factieux, à la tête desquels étaient des princes de la famille royale.

Cependant le roi le fit arrêter et juger par une commission spéciale, qui le condamna à avoir la tête tranchée sur la place publique de Valladolid. Don Alvar de Luna marcha au supplice avec une grande fermeté, après avoir reçu les derniers sacrements; et rien ne peut laver don Juan de la tache de cette condamnation. Don Alvar de Luna n'avait été exempt sans doute ni d'ambition personnelle ni de violence ; mais ils étaient rares, en ce temps, les hommes puissants qui n'abusaient pas de leur force et qui établissaient ou maintenaient leur crédit sans commettre de fautes, et même sans répandre le sang. Don Alvar de Luna était demeuré

fidèle à son roi dans tous les événements d'un règne troublé par la rébellion, il l'avait servi trente ans, et ne méritait pas la mort des malfaiteurs.

Jean II ne lui servécut que d'un an. On dit que le chagrin, ou même le remords le conduisit au tombeau. On l'entendait sur son lit de mort dire encore à son médecin Ciudad Real : « Plût à Dieu que j'eusse été le fils d'un simple officier, ou bien moine dans le couvent de l'Abroja ! »

Il laissait de sa première femme un fils qui lui succéda sous le nom de Henri IV, — et de la dernière, Isabelle de Portugal, un fils aussi, don Alphonse, et une fille, doña Isabelle. — C'est la grande Isabelle, cette Isabelle de Castille, dont le nom a été célébré dans toute la terre, et qui a ouvert à l'Espagne une ère nouvelle.

Après la mort de son époux, Isabelle de Portugal se retira loin de la cour avec ses enfants.

Ce qui regarde Blanche de Navarre, fille de Jean II, roi d'Aragon et première femme de Henri IV, roi de Castille, nous l'avons vu déjà à l'occasion de la Navarre dont elle était l'héritière; ce qui regarde Jeanne de Portugal, seconde femme de Henri de Castille, nous le verrons dans la seconde partie en écrivant l'histoire d'Isabelle, à laquelle se rattache presque en entier le règne faible et méprisé d'Henri IV.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

REINES D'ESPAGNE

DEPUIS ISABELLE LA CATHOLIQUE JUSQU'A NOS JOURS.

ISABELLE

REINE DE CASTILLE, ÉPOUSE DE FERDINAND ROI D'ARAGON.

I

Jean II, en mourant, laissait trois enfants, qui, tous trois, portèrent la couronne, mais dans des conditions bien différentes.

Henri IV[1] prolongea durant vingt années l'un des règnes les plus méprisés dont les annales des peuples aient jamais fait mention.

Alphonse[2], instrument des factions, nommé roi à onze ans par un parti révolté, mourut à quatorze.

Isabelle, qui n'avait que quatre ans à la mort de son père, était destinée par la Providence à réparer les malheurs des règnes précédents, à unir les couronnes de Castille et d'Aragon, à achever la conquête du royaume de Grenade, à protéger l'entreprise de

[1] Henri IV était fils de Jean II et de Marie d'Aragon.

[2] Alphonse et Isabelle avaient pour mère Isabelle de Portugal, seconde femme de Jean II.

Christophe Colomb, à donner à l'Espagne des jours de gloire, et à montrer au monde ce que la beauté de l'âme ajoute de lustre aux talents de l'esprit.

Cette enfant de prédilection était née à Madrigal, le 22 avril 1451. Son père, au lit de mort, la recommanda en pleurant à la sollicitude de Henri, et assigna, pour son entretien, la ville de Cuellar, avec un revenu considérable. Élevée néanmoins loin de la cour, sous les yeux de sa mère (Isabelle de Portugal, qui vivait retirée dans la petite cité d'Arevalo), l'infante demeura comme étrangère au roi jusqu'au jour où il l'appela auprès de lui [1] avec l'infant Alphonse, pour assister aux fêtes célébrées à l'occasion de la naissance d'une princesse, fille de Jeanne de Portugal.

Il convient de placer ici le peu de mots que nous nous permettrons de dire sur la mère de cette enfant, devenue célèbre sous le nom de *la Bertraneja.*

Henri IV, du vivant de son père, avait épousé Blanche, fille de Jean II, roi d'Aragon [2]. La jeunesse la plus dissolue avait rendu Henri méprisable, aux yeux même les moins sévères à la cour. Sa bonté naturelle, sa douceur, une répartie heureuse, un esprit assez juste, auraient fait augurer favorablement de ses dispositions; mais tout ce qu'il avait de qualités s'éteignit dans cette dépravation précoce: il perdit tout sentiment d'honneur, de dignité de soi-même, et sa vie fut un long scandale.—Dans cet état il répudia Blanche, sa première femme, après douze ans de mariage, sous le prétexte qu'elle ne lui avait pas donné d'héritier. — C'est alors qu'il épousa Jeanne de Portugal, sœur du roi Alphonse. Jamais deux caractères plus dégradés ne s'unirent pour le scandale et le malheur d'un royaume. Il faut jeter un voile sur la honte de cet intérieur royal. Le royaume allait comme il pouvait,

[1] 1462.

[2] Fille de Jean et de Blanche de Navarre première femme de ce prince. Elle était sœur de Ferdinand; mais Ferdinand était d'un second lit, étant fils de Jeanne Henriquez seconde femme de Jean.

Imp. Lemercier, Paris

Isabelle de Castille

sous l'impulsion des favoris du moment. Parmi ceux-ci, nous citerons Pacheco, marquis de Villena, qui se rendit maître de l'esprit de Henri IV, et Bertrand de la Cueva, favori de Jeanne. Bertrand était le plus bel homme de la cour ; il était brave, mais de cette sorte de bravoure qui approche de la forfanterie. Le roi n'avait jamais eu d'enfant, lorsque la reine mit au monde une fille que la nation prit dès lors en aversion, à cause de la licence des mœurs de sa mère ; elle fut appelée Jeanne ; mais, dès le berceau, on la flétrit du nom de *la Bertraneja*. — C'est cette fille que Henri parut aimer d'une amitié singulière et pour la naissance de laquelle il donna des fêtes pompeuses, auxquelles il convia Isabelle. Formée par des études proportionnées à son jeune âge, par les exemples d'une mère vertueuse, ayant le goût de la piété que cette mère sage avait su faire germer dans son cœur, Isabelle ne vit qu'avec dégoût la licence qui régnait à la cour de son frère.

Le roi cependant songeait à former pour elle une alliance qui pût l'éloigner un jour de la Castille ; il la promit à don Carlos, infant d'Aragon, après avoir penché d'abord pour Ferdinand, frère cadet de Carlos (le même qu'Isabelle épousa dans la suite).

La mort de Carlos survenue au bout de quelques années ayant laissé le champ libre à de nouveaux prétendants, Alphonse, roi de Portugal, se mit sur les rangs quoiqu'il eût près de soixante ans : après une entrevue exigée par le roi, Isabelle s'excusa sur ce qu'en Castille les infantes ne pouvaient se marier qu'avec le consentement de la noblesse du royaume. Ni les menaces, ni les séductions ne purent triompher de sa résistance. Elle avait alors seize ans.

II

Cependant les désordres et la faiblesse de Henri IV portaient leurs fruits amers.

Une partie de la noblesse se révolta, et proclama roi le jeune Alphonse [1], après avoir déposé le roi en effigie dans une assemblée tenue à Avila.

C'est le marquis de Villena et l'archevêque de Tolède, son oncle, qui conduisaient cette révolte, d'amis du roi qu'ils avaient été si longtemps devenus tout à coup ses ennemis.

Henri, qui les avait disgraciés peu auparavant, s'en repentit, et crut trouver un remède au mal en sacrifiant sa sœur. Dans l'intention de détacher de la ligue Pacheco, son ancien favori, il ne recula pas devant la pensée d'une alliance disproportionnée et honteuse. Il proposa la main de sa sœur au grand maître de l'ordre de Calatrava, don Pedro de Gérin, frère du marquis de Villena ; il obtint du pape les dispenses nécessaires, et tout annonçait ou qu'Isabelle serait contrainte d'obéir, ou que sa résistance lui attirerait les traitements les plus odieux.

Dans cette extrémité, la jeune princesse n'eut recours à d'autres armes qu'à la prière. Déjà les dispenses étaient arrivées, l'appareil des noces préparé. Isabelle, dans une nuit de douleur, demanda à Dieu de la délivrer de l'opprobre qui l'attendait, ou par la mort du grand maître ou par la sienne propre.

Béatrix Bobadilla, que nous nommons pour la première fois, et qui, de l'enfance à la mort, fut la fidèle confidente de son

[1] Fils d'Isabelle de Portugal et de Jean II.

illustre maîtresse, Béatrix, avec une imagination vive et une ardeur tout espagnole, en entendant le vœu de sa royale amie, s'écria : « Cette alliance honteuse, señora, Dieu ne la souffrira » pas, ni moi non plus ! » Et tirant une petite dague cachée dans son sein, elle jura de la plonger dans le cœur du grand maître s'il osait se présenter.

Voilà des mœurs castillanes ; — une âme française aurait peine à allier cette dévotion et cette menace de mort. Béatrix de Bobadilla, que les auteurs de son pays proclament *vertueuse et vaillante*, n'eut point à faire usage de la dague qui reposait sur son cœur, en guise de bijou.

Dieu réprouvait une alliance monstrueuse ; il permit que le grand maître, atteint d'une maladie pestilentielle, expirât dans le trajet. En mourant, on l'entendait exhaler sa fureur, et maudire le trépas qui n'avait pu attendre quelques semaines pour le frapper !

Ses mœurs dissolues, son orgueil, sa bassesse l'avaient rendu l'objet du mépris universel. Il avait même, disait-on, voulu attenter à l'honneur de la reine, mère d'Isabelle.

Plus que jamais le parti d'Alphonse se fortifia ; vainement le pape menaça-t-il d'excommunication : les confédérés prétendaient que le droit de la grandesse castillane était de déposer ses rois, quand cela importait au bien de la nation. Une bataille de trois heures livrée dans les champs d'Olmédo, tout en laissant la victoire aux troupes royales, eut pour effet de mettre en relief la valeur de l'infant Alphonse qui, à onze ans, revêtu d'une cotte d'armes brillante, suivit tous les mouvements de l'armée. Pour Henri, il n'avait pas paru. L'archevêque de Tolède [1] présidait au combat ; une croix blanche se dessinait sur son manteau d'écarlate. Un trait nous peindra l'honneur castillan : le matin même, l'archevêque

[1] Alphonse de Carillo.

fit avertir son ennemi Bertrand de la Cueva que quarante gentilshommes avaient juré de le tuer. Bertrand, pour toute réponse, envoya le signalement de l'armure qu'il se proposait de revêtir. Tel était l'esprit de chevalerie de l'époque, plus développé en Espagne que dans les autres États de la chrétienté [1].

La guerre dura ainsi encore une année, cruelle comme toutes les guerres civiles. Alphonse, quoique servant de drapeau à la révolte, annonçait des idées et des principes de sagesse. « Entouré d'abus, je suis obligé, disait-il, de dissimuler » et de tolérer ces choses jusqu'à ce que je sois un peu plus » âgé. » Pressé d'approuver les extorsions des gens de Tolède : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je mette mon nom à de telles ini- » quités ! » — « Mais, ne craignez-vous pas, lui objectèrent ses amis, » que Tolède n'abandonne votre cause ? » — « Autant j'aime le pou- » voir, poursuivit le jeune prince, autant je me refuse à l'acheter » par une injustice. » — Mais la Providence, qui conduisait la fortune d'Isabelle, ne destinait point le trône à ce jeune Alphonse, instrument des factions. Ce prince mourut en quelques heures de la peste qui sévissait alors en Castille.

Les confédérés, qui ne voulaient pas quitter les armes, jetèrent les yeux sur Isabelle, pour remplacer son frère Alphonse ; elle était alors retirée dans un monastère d'Avila, et quand elle y reçut la visite de l'archevêque de Tolède, elle répondit : « La cou- » ronne que vous m'offrez ne peut m'appartenir, tant que vivra le » roi Henri ; assez longtemps la Castille a souffert des différends » des deux partis ; peut-être en appelant à lui mon frère » Alphonse dans la fleur de la jeunesse, le Seigneur veut-il nous » manifester sa désapprobation. Je ne veux pour moi que l'hon- » neur de montrer l'exemple de la soumission, et pour mon pays » désolé une paix honorable. Si les confédérés la désirent aussi,

[1] L'exagération du point d'honneur castillan et de la générosité chevaleresque a été retracée de main de maître dans le fameux *Don Quichotte* de Cervantes.

» je me chargerai volontiers de négocier leur réconciliation avec » le roi mon frère! »

L'archevêque, en admirant cette magnanimité, ne laissa pas d'insister et d'alléguer l'opprobre de la conduite de Henri IV: « Nous ne sommes pas les juges de la conduite des rois, pour- » suivit Isabelle, nous qui devons leur obéir comme de fidèles » sujets. »

Quand une députation de Séville lui annonça que l'Andalousie venait de lever l'étendard pour la proclamer reine, sa résolution ne fut point ébranlée, et tant de fermeté dans une jeunesse inexpérimentée étonna les partis. Isabelle ne prenait conseil que de sa conscience, car elle eut à lutter dans cette circonstance contre ses conseillers les plus vénérés, éblouis pour elle de l'éclat d'une couronne. Ils alléguaient les désordres de la reine, l'incurie du roi, l'ignominie de la naissance de Jeanne, les malheurs du royaume. — Dieu est le maître des événements, répétait Isabelle, il ne nous demande que d'accomplir notre devoir; — je ne dois point juger mon frère, mais le servir. — Ainsi, le premier acte de l'influence d'Isabelle sur la destinée de son pays fut le don de la paix. Sa négociation eut le plus heureux résultat. Par les soins de l'infante, les confédérés reconnurent l'autorité légitime de Henri IV, à condition que la reine Jeanne retournerait en Portugal, que la Bertraneja renoncerait à toute prétention à la couronne, qu'Isabelle serait reconnue comme l'héritière présomptive de la Castille, et qu'elle prendrait, à la signature du traité, le titre de *princesse des Asturies*, qui appartenait de droit à l'héritière de Castille.

Par suite d'une paix si glorieuse à l'honneur d'une princesse de seize ans, dès que l'amnistie eut été proclamée, une entrevue solennelle eut lieu entre le frère et la sœur à Toros de Guisando, dans la Nouvelle Castille. Le monarque embrassa sa sœur avec effusion, car il lui devait sa couronne, et Isabelle fut dès

lors annoncée à l'Europe, non-seulement comme l'héritière des royaumes de Castille et de Léon, mais comme une grande princesse.

III

Une si belle action et une si haute position ramenèrent bien des prétendants aux pieds de la princesse des Asturies.

Le vieux roi Jean régnait encore sur l'Aragon, et les anciens projets d'alliance se présentèrent vivement à son esprit. L'union de l'Aragon et de la Castille n'était plus désormais un beau rêve ; un mariage entre Ferdinand et Isabelle suffisait pour la réaliser.

Le comte de Warwick [1], que la rose rouge rendit si célèbre, se serait alors contenté du titre de prince des Asturies, et le duc de Guyenne, frère de Louis XI, se mettait sur les rangs. Isabelle ne songea point à Warwick, et envoya son chapelain Alonzo Loco avec la mission délicate de lui rendre compte des qualités personnelles du duc de Guyenne et de l'infant d'Aragon. Mais on peut présumer que dans le cœur et dans la pensée de la princesse le choix était fait. Charles de France était faible de corps et d'esprit ; ses jambes le portaient à peine ; la faiblesse de sa vue rendait impraticables pour lui les exercices les plus favoris de la chevalerie, et la politique de son frère tendait à amoindrir son autorité. Ferdinand d'Aragon, dans la fleur de la jeunesse, était un prince bien fait ; son œil vif, ombragé par des sourcils bien formés, sa physionomie à la fois régulière et fière, sa démarche noble, son esprit supérieur, l'annonçaient comme un roi digne de l'être ; il était en Aragon, comme Isabelle en Castille, l'uni-

[1] Richard Nevill, comte de Warwick, surnommé *le Faiseur de Rois ;* il détrôna Henri VI, pour faire régner le rameau d'York à la place du rameau de Lancastre. Voyez *les Reines d'Angleterre.*

que héritier de la famille de Transtamare, et tout parlait en sa faveur.

Les intrigues de Henri IV vinrent néanmoins troubler ce projet.

Ce prince ingrat, oubliant ce qu'Isabelle venait de faire pour lui, voulait marier la princesse Jeanne à l'héritier du Portugal, et forcer sa sœur à accepter enfin la main du vieil Alphonse, qui députa à l'infante une ambassade solennelle dans la ville d'Ocana où elle tenait sa cour.

Isabelle, par un nouveau refus, offensa le marquis de Villena qui voulait ce double mariage, et qui chercha à la retenir prisonnière. Heureusement la population d'Ocana était toute dévouée à la cause de l'infante. Des banderolles, des bannières aux armes de l'Aragon, pavoisaient les maisons, et en insultant à la présence du roi de Portugal, proclamaient la sympathie du peuple pour l'alliance de l'Aragon; de hardis jouvenceaux venaient sous les fenêtres des rois chanter des couplets où étaient mis en parallèle burlesque l'âge, la laideur du prétendant, et les charmes de l'infante. L'archevêque de Tolède encourageait Isabelle dans ses refus en lui promettant de combattre s'il le fallait pour sa cause, et l'infante, indignée de la conduite de son frère à son égard, résolut de ne pas attendre son consentement pour écouter les propositions de Jean II.

IV

Dans l'enchantement des bienfaits que lui promettait pour l'avenir le mariage de son fils avec l'infante de Castille, le roi d'Aragon avait déjà donné à Ferdinand le titre de roi de Sicile[1],

[1] La Sicile appartenait à la maison d'Aragon depuis 1283.

et l'avait associé au gouvernement. Il envoya à l'infante un agent confidentiel avec plein pouvoir de traiter les conditions du mariage à l'honneur des trois royaumes [1].

Par ce traité, Ferdinand promet solennellement de respecter les lois et les usages de la Castille ;

Il prend l'engagement de fixer sa résidence dans ce royaume, et de n'en jamais sortir sans l'agrément de la reine ;

Il n'aliénera aucune propriété appartenant à la couronne ;

Il ne préférera jamais les étrangers pour les admettre aux charges et aux offices municipaux ; il ne fixera les appointements qu'avec le concours de la reine ;

Les ordonnances et les décrets porteront la signature des deux souverains ;

La reine se réserve exclusivement la nomination aux bénéfices ecclésiastiques ;

Ferdinand s'engage à faire plus tard la guerre contre les Maures, à respecter le roi Henri, à ne souffrir qu'aucun noble Castillan soit inquiété dans son honneur, dans ses biens ou dans sa personne, à ne jamais revendiquer la restitution des domaines possédés autrefois par les rois d'Aragon en Castille.

Mais tandis que se traitaient de si magnifiques conditions, Isabelle se trouva menacée du plus grand danger, peut-être, qu'elle ait jamais couru. Croyant éviter l'inquisition du marquis de Villena en quittant Ocana pour se retirer à Madrigal [2], auprès de sa mère, elle s'y trouva sous l'œil de l'évêque de Burgos, neveu propre de Villena, chargé d'épier toutes les démarches de la princesse. Les serviteurs d'Isabelle furent séduits ou intimidés, le marquis de Villena voulut s'assurer de la personne même de l'infante, et les habitants de Madrigal, effrayés des menaces du roi, n'osèrent la protéger. Dans cette circonstance critique l'arche-

[1] Aragon, Castille et Léon.
[2] Lieu de sa naissance.

vêque de Tolède et l'amiral Henriquez déjouèrent les projets de Villena en enlevant Isabelle pour la conduire en sûreté à Valladolid. — Sa route fut un triomphe, car elle chevauchait hardiment, protégée par la troupe armée de l'amiral, et elle fut accueillie à Valladolid avec enthousiasme.

Il n'y avait plus un instant à perdre si l'on voulait accomplir le mariage. Guttière de Cardenas et Alonzo de Palencias, députés en Aragon, y trouvèrent le vieux roi engagé dans une guerre contre la Catalogne et à bout de ressources, à tel point qu'il ne restait plus que 300 henriquez au trésor: ni armes ni argent pour ménager l'entrée du prince en Castille; d'ailleurs quelle entrée que celle qu'il aurait fallu faire les armes à la main!

Sur la terre de Rodrigue et de Chimène, l'histoire va ressembler à un roman.

On convient que Ferdinand, pour aller trouver sa fiancée, fera le voyage à la faveur d'un déguisement, tandis qu'une ambassade solennelle envoyée à Henri IV, sous prétexte de demander le consentement du monarque, donnera le change.

Voilà donc ce royal chevalier de dix-huit ans, chevauchant la nuit, lui sixième, sur la route de Valladolid: c'est lui qui prend soin des mules, qui sert ses compagnons à table; il paraît le moindre de tous. Rien ne trahit le secret; sur toute la route on prend les voyageurs pour des marchands qui vont de foire en foire.

Après une dernière halte, il leur restait une longue traite à faire, et la bourse était égarée. Ils mouraient de faim, de froid et de lassitude. Ferdinand frappe à la porte du bourg d'Osma, gardé par un partisan d'Isabelle; il se croyait sûr d'entrer lorsqu'une pierre lancée par une sentinelle effleure son front; — il se nomme: le comte de Trévigno vient le recevoir avec des cris de joie, et après quelques heures de repos dont la petite caravane avait grand besoin, ce seigneur donne une escorte armée pour

conduire le prince à Duenas dans le royaume de Léon, d'où il devait se rendre à Valladolid.

Pendant ce temps, Isabelle écrivait à son frère pour l'informer de l'arrivée du prince d'Aragon et demander son approbation : — « J'en conférerai avec mes ministres, répondit Henri IV. » — Mais Ferdinand, sans attendre le résultat de ces conférences hostiles, arrivait à Valladolid :—C'est lui! c'est lui! (*ese es! ese es*)! dit vivement Guttière de Cardenas, lorsque le prince parut dans l'appartement de l'infante. A cause de cette exclamation, qui la première désigna à Isabelle celui à qui elle allait vouer sa foi, il fut accordé à la famille de Cardenas d'ajouter les lettres SS à l'écusson de ses armes (*ss* se prononce en espagnol comme *ese es*, *ese es*).

Une plus aimable et plus belle fiancée ne pouvait apparaître aux yeux charmés du jeune chevalier. La noblesse de l'âme, la pénétration de l'esprit, s'alliaient, dans la physionomie d'Isabelle de Castille, à une sensibilité et à une douceur qui gagnaient l'affection de tous ceux qui la voyaient. — Cette expression donnait un nouvel attrait à sa beauté. Isabelle avait le teint d'une blancheur éclatante, les cheveux blonds, l'œil bleu, le regard limpide et brillant, comme il arrive quand la paix de la conscience est unie à la vivacité de l'intelligence. — Les portraits qui nous sont restés d'elle, quoiqu'ils ne soient pas des chefs-d'œuvre au point de vue de la peinture, retracent cependant avec fidélité cette heureuse et rare harmonie des qualités morales et intellectuelles qui ont distingué si éminemment Isabelle de Castille. Telle elle apparut à Ferdinand d'Aragon la première fois qu'il la vit.

Cependant si l'on en juge sur le reste de la vie des deux époux, c'est le cœur d'Isabelle qui fut le plus touché. Voyant en lui l'époux que Dieu lui présentait, elle lui donna son affection sans réserve et demeura fidèle jusqu'à la mort.

Isabelle avait un an de plus que Ferdinand; à l'âge où étaient alors les fiancés, cette différence, quoique très-peu sensible en elle-même, ne fut pas sans influence sur leurs sentiments respectifs. Une princesse de dix-neuf ans, mûrie déjà par l'expérience, formée par la piété, éclairée par des études solides, était dans la plénitude de son jugement et dans le développement de ses facultés; un chevalier de dix-huit, quoique ce chevalier fût ce Ferdinand que la prudence conduisit toujours, avait à peine eu le temps encore d'interroger son cœur et de fixer ses pensées. — Il reçut, sans y attacher peut-être assez de prix, l'inestimable bienfait d'une compagne aussi accomplie. Dans la durée de leur union, Isabelle aima Ferdinand de toute l'ardeur d'un cœur qui s'était dévoué tout entier; Ferdinand donna à cette épouse fidèle le retour d'affection et d'égards qu'il ne pouvait lui refuser, — mais avec assez de réserve pour qu'on n'ait pu s'empêcher de l'accuser de froideur. — Ce n'est pas de la froideur, toutefois, mais bien toute la galanterie de la plus délicate chevalerie espagnole, qu'il déploya dans cette première entrevue avec sa belle fiancée. Quatre heures passèrent rapidement pour tout ce qu'on avait à se dire et à se promettre, car Isabelle, avec sa loyauté accoutumée, crut nécessaire d'appuyer sur tous les points qui auraient pu devenir dans la suite l'objet d'un différend pour deux époux, dont chacun conservait dans son royaume le droit exclusif de commandement et de souveraineté.

Mais tout bien réglé, les préparatifs n'arrêtèrent pas longtemps les fiancés; car l'entrevue eut lieu le 15 octobre [1], et le mariage le 19 : on le célébra dans le palais de Jean de Vivera, résidence temporaire de la princesse des Asturies; ce fut l'archevêque de Tolède qui le bénit en présence de l'amiral de Castille, aïeul maternel de Ferdinand [2], et de deux mille personnes de tout rang,

[1] 1469.

[2] Voyez le tableau généalogique.

accourues pour assister à cette union, que la Castille et l'Aragon regardaient comme le commencement d'une ère nouvelle et glorieuse pour l'Espagne.

Au moment de la bénédiction, l'archevêque de Tolède déplia un papier qu'il lut à voix haute, comme la bulle de dispense pour la parenté des deux époux. Isabelle aurait eu des scrupules si elle n'avait obtenu cette bulle, mais elle s'était reposée du soin de la demande sur l'archevêque, dont les démarches avaient été contrariées à Rome par les intrigues de Henri IV, et la bulle n'avait point été octroyée. Celle qui fut lue publiquement était supposée. Isabelle n'en fit la découverte que quelques années plus tard, lorsqu'il parut nécessaire à Ferdinand de régulariser son mariage par une bulle du pape.

V

Henri IV, conduit toujours par le marquis de Villena, refusa son adhésion au mariage de sa sœur, fit revenir de Portugal la reine Jeanne, prêta avec elle le serment que la couronne devait appartenir à la princesse Jeanne[1], leur légitime héritière, injustement déshéritée, disait-il, par le traité de *Toros de Guisando*[2], et comme Louis XI, roi de France, ne manquait guère l'occasion de semer la division par sa politique artificieuse, il envoya à Henri IV des ambassadeurs qui demandèrent la main de cette petite Jeanne (alors âgée de neuf ans) pour son frère, ce même duc de Guyenne refusé par Isabelle.

Quatre ans de guerres civiles furent le fruit de ces malheureuses

[1] Dite *la Bertraneja*.

[2] Le traité par lequel Henri IV reconnaissait les droits d'Isabelle.

divisions. Notre plan nous permet de ne pas nous étendre sur les détails de ces guerres; nous n'en dirons que ce qui se rapporte aux princesses dont nous écrivons l'histoire.

Le mariage de la Bertraneja avec Charles de Guyenne ne se fit pas plus que les autres, quoiqu'on eût accompli les cérémonies du mariage par procuration. Villena voulut, par esprit de vengeance, lui faire épouser un duc de Segorbe qui pouvait avoir quelque jour des prétentions sur l'Aragon, et par là susciter des troubles contre Ferdinand[1]. Une maladresse du duc et un bon mot d'un seigneur castillan firent manquer le mariage: — Contrairement aux usages reçus, le duc présenta sa main à baiser aux grands de Castille accourus pour le complimenter. Il n'en fallait pas tant pour choquer la fierté des Castillans. L'un d'eux, au lieu de baiser la main que le prince lui tendait, la prit et la regardant avec affectation : « En vérité, dit-il, la main de monseigneur est fort belle. » Les rieurs éclatèrent alors de tous côtés, le prince se décontenança, et garda de cette aventure un ridicule ineffaçable; on le nomma par dérision *l'Infant fortuné*.

La guerre se faisait sur tous les points. La pauvreté du prince et de la princesse des Asturies était si grande, qu'à peine leur table était-elle servie. Leurs amis étaient divisés par la jalousie; l'exigence de l'archevêque de Tolède le rendit odieux à Ferdinand, qui lui dit un jour : « Croyez-vous me mettre en lisière comme bon nombre de rois de Castille l'ont été? »

Tandis qu'une guerre de partisans se faisait en Castille (l'Andalousie surtout en était le théâtre), le vieux roi d'Aragon, assiégé dans Perpignan, demandait l'aide de son fils. Isabelle la première engagea le prince à voler au secours de son père. Jean s'était jeté dans la place de Perpignan pour enlever le Roussillon à Louis XI, qui retenait cette province comme un gage de ses

[1] Le duc de Segorbe était fils de l'infant Henri d'Aragon, tué à la Bataille d'Olmedo.

traités avec l'Aragon ; le vieux roi d'Aragon s'y trouvait dans le plus grand péril. La diversion faite heureusement par les armes de Ferdinand engagea Louis XI à traiter avec Jean[1].

Cependant les bons Castillans envisageaient avec douleur l'avenir du royaume. Si le roi Henri IV mourait, le règne des favoris ne pouvait manquer de continuer plus désastreux que jamais sous la minorité de *la Bertraneja*. La sagesse de l'infante Isabelle, appuyée des talents de son mari, promettait au contraire à la patrie un règne prospère; c'est ce qui détermina enfin les amis du bien à tourner leurs regards vers l'héritière légitime. Le cardinal de Mendoze, que ses rares talents avaient fait élever aux plus hautes dignités de l'Église, parvint à persuader à Henri IV de consentir à se réconcilier avec sa sœur.

La forteresse de Ségovie où se gardait le trésor, et qui passait pour inaccessible, était confiée à la garde d'André de Cabrera, époux de Béatrix de Bobadilla, cette amie d'Isabelle que nous avons vue menacer de sa dague les ennemis de sa maîtresse; calmée depuis lors dans sa vaillante ardeur, elle n'en gardait pas moins un cœur fidèle à sa royale amie, et elle avait réussi à inspirer le même dévouement à son époux. Travestie en paysanne, Béatrix, comtesse de Cabrera, arrive secrètement la nuit auprès d'Isabelle à Aranda ; elle est promptement dans les bras et sur le cœur de son ancienne amie ; elle lui persuade tout ce qu'elle veut, et Isabelle, accompagnée de l'archevêque de Tolède, se laisse conduire à Ségovie, où Cabrera lui a ménagé une entrevue avec Henri IV.

Le roi, faible mais de bonté facile quand il n'était pas le jouet des vengeances d'autrui, accueillit sa sœur, donna son assenti-

[1] Il fut stipulé que si le roi d'Aragon ne payait pas dans l'année les sommes qu'il devait au roi de France pour les services rendus par ce dernier dans les révoltes de la Catalogne, la Cerdagne et le Roussillon resteraient à la France; c'est ce qui arriva.

ment à l'union qu'elle avait contractée, et se montra dans les rues de Ségovie tenant lui-même la bride du riche palefroi de la princesse des Asturies.

VI

Louis XI passait pour le prince le plus sage de son temps ; mais cette sagesse descendait souvent aux plus pitoyables finesses de la ruse ; on aura peine à croire qu'ayant demandé pour le dauphin [1] la main de la petite infante Isabelle (fille de Ferdinand et d'Isabelle,) alors âgée de trois ans, il parvint durant une année entière à éconduire les ambassadeurs du roi d'Aragon ; d'abord, sous le prétexte de les mieux recevoir il fit en sorte de multiplier et prolongea les obstacles qui pouvaient les retenir en chemin ; partis au commencement de février, ils n'arrivèrent qu'à la fin du carême. Louis XI était absent ; on leur fit fête, mais chacune de leurs négociations portée au roi par des courriers amenait des longueurs interminables ; quand ils partirent on les retint à Lyon et à Montpellier, sous prétexte d'améliorer les routes. — Pendant ce temps, le seigneur du Lude entrait dans le Roussillon pour s'en emparer au nom du roi de France. Cette guerre nouvelle appela une seconde fois Ferdinand auprès de son père ; on raconte de lui, durant son séjour à Sarragosse, un trait de justice expéditive qui peint les mœurs du temps.

Un citoyen nommé Ximenès Gordo, qui exerçait l'autorité dans la cité, avait acquis, par ses exactions, des richesses immenses ; il s'était rendu coupable de tous les crimes, mais il était si

[1] Depuis Charles VIII.

redouté que personne n'osait l'accuser. Ferdinand le mande près de lui, l'emmène dans un appartement retiré comme pour lui parler des affaires de la cité. — Mais quel est l'effroi de Gordo lorsqu'il voit les lugubres apprêts d'une exécution à mort, l'instrument du supplice, le bourreau prêt pour le frapper et un prêtre pour recevoir sa dernière confession !

Vainement il implore la clémence du prince, vainement il rappelle ses services: — « Vos services, lui dit Ferdinand, je ne les oublierai pas; je punis vos forfaits qui ont mérité la mort; je récompenserai les services que vous avez rendus à mon père en prenant soin de vos enfants. N'emportez aucune inquiétude sur leur sort et mettez ordre à votre conscience.»

VII

Cependant Henri IV venait de mourir (11 décembre 1474) sans laisser de testament.

Si les cortès de Castille avaient sanctionné le droit d'Isabelle à la succession, après le traité de Toros de Guisando, ils s'étaient par deux fois refusé à reconnaître celui de Jeanne, quand le roi Henri avait voulu revenir sur ce qu'il avait fait. Isabelle avait, outre son droit légitime, la sanction des cortès sur laquelle elle eut toujours soin de s'appuyer; mais l'essentiel, à la mort de son frère, était de ne pas perdre de temps, et de ne pas laisser à ses ennemis le loisir de se soulever en faveur de la Bertraneja.

Aussi dès que la mort du roi fut connue, après avoir exprimé aux habitants de Ségovie le désir d'être proclamée dans leur cité, avec le cérémonial d'usage, Isabelle, sans attendre le prince

des Asturies, fixa le jour de la solennité au lendemain 13 décembre [1].

Les nobles, le clergé, les magistrats, dans leurs costumes d'apparat, vinrent dès le matin complimenter l'infante à l'Alcazar. Elle se plaça sous un dais de brocart, et le clergé l'accompagna en bon ordre jusqu'à la place principale.

Vêtue du costume royal, Isabelle montait un genêt d'Espagne, conduit à la bride par deux officiers municipaux; un seigneur la précédait à cheval portant l'épée, haute et nue, comme symbole de la souveraineté.

Arrivée à l'estrade préparée pour la recevoir, elle sauta légèrement à terre. Il n'y avait pas une princesse en Europe qui eût plus de grâce à cheval et qui sût mieux manier un coursier : c'était un des talents des dames à cette époque où le mauvais état des routes et l'absence des chars suspendus, devenus depuis d'un usage si universel, ne permettaient pas d'autre manière de voyager. La reine Philippine de Hainault, femme d'Édouard roi d'Angleterre, excellait à cet exercice; plus tard, Catherine de Médicis dut à son habileté en ce genre l'avantage d'accompagner François I^er^, son beau-père, dans ses voyages et dans ses chasses, et d'y profiter de beaucoup d'enseignements solides que ce roi, dans son âge mûr, savait mêler à l'entretien des choses les plus légères: — Isabelle, par son intrépidité, sut faire plus encore; elle put parcourir ses provinces, dans toutes les saisons, en guerre comme en paix, tout voir, tout prévoir, surprendre ses ennemis, encourager ses amis, et se montrer auprès de son époux dans un jour de bataille, après avoir, la veille, tenu l'aiguille au milieu de ses dames.

Ici, le noble et galant palefroi qu'elle venait de monter l'avait conduite non à un champ de bataille, mais à travers une ville

[1] 1472.

heureuse de la proclamer; elle monta les degrés de l'estrade, s'assit sur le trône, et un héraut cria à haute voix :

Castille! Castille! pour le roi don Ferdinand et son épouse dona Isabelle, reine souveraine! (littéralement : *reine propriétaire, reyna proprietaria*).

Au moment où ce nom destiné à devenir si glorieux est proclamé, les acclamations se font entendre, la bannière de Castille est déployée, les cloches sonnent dans toutes les églises, et le canon est tiré des cours du château.

La nouvelle reine prête serment d'une voix émue, mais sonore; elle jure de maintenir les libertés du royaume; — elle reçoit l'hommage de ses sujets, et descendant du trône, elle va, suivie du même cortége, à la cathédrale, rendre grâce au Tout-Puissant. Elle était belle et touchante à voir après le *Te Deum*, agenouillée devant l'autel, remerciant le Dieu qu'elle désirait servir et lui demandant de la protéger, de l'éclairer et de la bénir.

Les mêmes cérémonies se retrouvent au commencement de tous les règnes; la religion est appelée à en consacrer les prémices, mais l'impression n'est pas la même sur les cœurs. Quand on voit comme pour saint Louis en France, comme pour Isabelle en Espagne une piété sincère et profonde présider à l'accomplissement des cérémonies religieuses, on se sent pénétré de respect, et on s'arrête avec complaisance devant les actes, parce qu'ils sont la révélation de ce qui est dans le cœur. Ainsi on aime à voir saint Louis à douze ans remuer ses lèvres enfantines pendant toute la durée des cérémonies de son sacre, en répétant tout bas : « Mon Dieu, revêtez-moi de justice et de force! » On aime à voir palpiter le sein d'Isabelle de Castille, et son front s'incliner dans le recueillement de la prière, à l'heure où, en recevant la couronne des mains de Dieu, elle se défie de ses propres forces et demande la grâce de la porter dignement. Les principales villes du royaume arborèrent l'étendard d'Isabelle;

on compta avec étonnement parmi ceux qui se soumirent le plus promptement Bertrand de la Cueva, créé duc d'Albukerque par Henri IV, ce fameux favori du dernier règne, qu'on aurait cru devoir être le plus hostile au nouveau.

Les cortès, convoquées pour le mois de janvier à Ségovie, prêtèrent serment à la reine et confirmèrent tout ce qui s'était fait.

Mais quand Ferdinand arriva d'Aragon, une discussion pénible s'éleva entre lui et la reine. Il prétendait que la souveraineté lui fût dévolue en Castille comme elle le devait être plus tard en Aragon. Il était, disait le vieux roi Jean, le dernier descendant mâle de la maison de Transtamare [1], la couronne lui appartenait à ce titre; les amis d'Isabelle attestaient qu'elle était la seule héritière comme sœur du dernier roi, et fille de l'avant-dernier; qu'elle était, selon l'usage et la loi de Castille, *reine propriétaire* (*reyna proprietaria*); que ce mot seul disait tout, et manifestait assez les droits de la princesse à la souveraineté.

On en référa au cardinal d'Espagne et à l'archevêque de Tolède qui statuèrent, selon les articles du contrat de mariage, que les femmes n'étant point exclues du trône en Castille, Isabelle était *légitime héritière*, *dame souveraine*, *reine propriétaire;* que son mari ne pouvait exercer d'autorité dans le royaume qu'autant qu'il la tiendrait d'elle. Un arrangement fut donc conclu conformément aux clauses du contrat; si on en modifia quelques-unes, ce fut à l'avantage de la reine. Ses droits furent nettement établis : elle nommait aux offices municipaux, aux dignités ecclésiastiques; les gouverneurs rendaient hommage et prêtaient serment à *elle seule*. La justice était rendue par les deux époux s'ils étaient ensemble; par celui des deux qui se trouvait présent, s'ils étaient séparés. Les proclamations, les lettres pa-

[1] Voyez le tableau généalogique.

tentes devaient porter leur commune signature et leur double effigie, les monnaies recevoir leur empreinte, les armes de Castille et d'Aragon être gravées sur leur sceau.

Ferdinand fut si froissé de cette décision, qu'il alla, dit-on, jusqu'à menacer de retourner en Aragon, et de ne plus revenir en Castille. Isabelle lui représenta qu'il avait fallu établir un principe; mais que si elle était reine par droit d'héritage, elle était, de son propre choix, son épouse fidèle et soumise; qu'elle se ferait un bonheur et une gloire de le consulter en tout, de déférer à ses avis, de s'éclairer à ses lumières; que rien ne les séparerait jamais, leurs intérêts étant communs, et le bonheur de leurs sujets important à l'un non moins qu'à l'autre. Elle fit valoir avec beaucoup d'adresse que dans le principe fixé par la décision du conseil, il importait d'autant plus de déterminer les droits de la succession, que jusqu'ici leur unique enfant était une fille qu'une décision contraire aurait par anticipation privée de son héritage, et à qui elle aurait fait perdre tous ses droits.

Ainsi la douceur d'Isabelle triompha de l'ambition de Ferdinand; elle sut concilier ce qu'elle devait de déférence à son époux avec ce qu'elle voulait conserver des légitimes prérogatives de sa couronne.

VIII

Cependant les premiers jours de paix passèrent trop rapidement. Bientôt Isabelle reconnut que son autorité allait rencontrer des obstacles sérieux. Les favoris du dernier règne voyaient leur pouvoir et leur fortune décroître avec le nouveau; ils essayèrent de lutter. A leur tête se montrait le marquis de Villena, fils du

grand maître et regardé comme la meilleure lance du royaume ; moins ambitieux que son père, moins habile en intrigues, mais plus digne d'estime, d'un esprit ferme et hardi, et d'une richesse qui le rendait redoutable, car ses domaines s'étendaient de Tolède à Murcie ; sa ligue se fortifiait encore du grand maître de Calatrava et de son frère, le jeune marquis de Cadix ; bientôt Isabelle vit avec chagrin qu'il fallait y ajouter l'archevêque de Tolède. Que de fois elle avait cherché à le ménager ! que d'adresse, que de condescendance dans sa conduite à l'égard de ce fier prélat ! Mais il avait travaillé de toute son influence à élever la reine, il voulait régner en son nom ; il ne souffrait qu'impatiemment l'ascendant si légitime de Ferdinand ; les amis des deux époux, il les regardait d'un œil de jalousie. Son mécontentement éclate et il se retire sur ses terres ; il repousse les gracieuses avances d'Isabelle, ne répond rien aux lettres pressantes de Ferdinand. Sa correspondance, interceptée, apprend enfin aux souverains que son éloignement a pour motif une rébellion secrète, et qu'il est en rapport avec les confédérés. Mais Isabelle lui doit tant, qu'elle temporise encore ; elle dissimule, elle espère le ramener.

IX

Alphonse, roi de Portugal, qui malgré son grand âge venait de se distinguer par des exploits presque fabuleux contre les Maures, en Barbarie, et qui s'honorait du surnom d'*Africain* que lui avait valu cette expédition guerrière, Alphonse était un roi chevalier, plus fait pour être le héros d'un roman que l'émule de Louis XI, de Ferdinand et de don Jean d'Aragon, tous trois

maîtres passés en fait de dissimulation. Le bon Alphonse croyait les hommes sur leurs discours et repaissait son esprit des illusions les plus chimériques.

A la vue du conflit des vieux partisans de Henri, il oublie les désordres trop ouvertement reconnus de la reine Jeanne, sa sœur; il oublie les anciens traités, les avances que lui-même a faites autrefois à l'infante Isabelle qu'il reconnaissait bien alors comme princesse des Asturies, héritière de Castille. Il croit faire acte de chevalerie en secourant sa nièce opprimée, et il se voit en perspective couvert de gloire par la conquête de la Castille. Dans cette pensée, il propose sa main à la Bertraneja, lui promet son appui, et pour premier effet de son bon vouloir, il entre à main armée en Castille. Son fils don Jean aide ses belliqueux projets, et la guerre commence. Dès son entrée en Espagne, il reçoit sa nièce qu'amènent au-devant de lui le marquis de Villena et le duc d'Arevolo; il célèbre les fiançailles[1], envoie à Rome demander les dispenses, et cependant fait proclamer Jeanne reine de Castille.

L'invasion était si peu prévue que la reine Isabelle et son mari n'avaient pas cinq cents chevaux à opposer à Alphonse; celui-ci s'empara du midi, et sans le délai qu'il apporta pour attendre à Arevalo les secours de quelques Castillans, peut-être il aurait réussi à pénétrer dans le nord où étaient les princes.

Ferdinand et Isabelle se montrèrent à la hauteur de leur situation.

Isabelle allait encourager les garnisons dans les villes fortifiées; les voyages à cheval, par les plus mauvais chemins, la trouvaient infatigable; il semblait que ce corps, hôte d'une âme intrépide, fût pétri d'un autre limon que le commun des mortels; car jamais on ne vit la reine se ménager ou se plaindre; dans les

[1] A Placentia.

douleurs les plus vives même de l'enfantement, on ne l'entendait pas crier ; mais tant de fermeté était l'effet d'un courage surhumain, non d'une constitution à l'abri de ces grandes épreuves ; la suite prouva trop que sa santé délicate aurait demandé plus de soins et de ménagements. — Elle fut très-malade dans ce voyage même ; mais à peine remise, elle reprit ses voyages et ses travaux dignes d'une grande reine.

Dans ce même temps elle essayait de regagner le cœur de l'archevêque en lui faisant demander asile dans son palais de Tolède : « Dites à la reine, répondit l'intraitable prélat, que si elle entre par une porte, je sortirai par l'autre. »

Ferdinand voulut secourir avec trente mille lances la ville de Toro ; mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Toro, ayant capitulé, devint le centre des opérations d'Alphonse, et l'archevêque de Tolède choisit ce moment pour embrasser ouvertement le parti du roi de Portugal : « Je renverrai, dit-il, l'infante Isabelle à la quenouille d'où je l'ai tirée. »

Il se trompait. Tandis qu'Alphonse triomphait dans la ville de Toro, rêvant de plus en plus la conquête de la Castille, un corps de cavalerie légère espagnole portait la désolation sur la frontière mal gardée du Portugal. Les chevaliers portugais, indignés de demeurer dans l'inaction à Toro tandis que leur pays était en proie à l'invasion des Espagnols, voulurent retourner défendre leurs foyers. Alphonse aussitôt offrit d'abandonner toutes ses prétentions à la couronne de Castille, à condition qu'on lui donnerait la Galice, avec les villes de Toro, de Zamora et une grande somme d'argent. Ferdinand était prêt à faire ces concessions ; mais Isabelle ne voulut pas souffrir qu'on démembrât le territoire de la Castille. L'argent cependant manquait, car le trésor du roi Henri que Cabrera avait livré[1] à Isabelle était épuisé. Le

[1] Trésor gardé à Ségovie.

vieux roi d'Aragon conseilla à ses enfants, dans ce moment de détresse, d'aliéner le domaine royal par des donations libérales à leurs adhérents, comme avait fait jadis Henri de Transtamare, sauf à les révoquer une fois le péril passé.

Isabelle préféra en appeler au patriotisme de ses sujets, et convoqua une assemblée des états au mois d'août (1475), à Médina del Campo. Le clergé vint en aide à la reine. Il lui accorda la moitié de l'argenterie des églises du royaume, évaluée à trente millions payables au bout de trois ans. La piété d'Isabelle répugnait à ce moyen; mais le clergé, qui lui était fort attaché, la rassura, et la reine se montra digne de tant de confiance en acquittant exactement cette dette. De son côté, le roi de Portugal reçut un renfort considérable que lui amena son fils [1]. Les deux armées se rencontrèrent près de Toro. Le roi de Portugal conduisait le centre de la sienne avec l'archevêque de Tolède. Ferdinand combattait avec l'amiral de Castille et le duc d'Albe. L'étendard du Portugal fut mis en pièces malgré la défense héroïque du porte-enseigne Édouard d'Almeyda, qui, ayant eu les deux mains emportées, se servait encore de ses bras mutilés pour tenir son drapeau convulsivement serré sur sa poitrine, et finit par le prendre avec ses dents. — La mort seule put l'en dessaisir. — On voyait encore du temps de Mariana l'armure de ce brave chevalier dans la cathédrale de Tolède. Le duc d'Albe décida du combat et força l'ennemi à convertir en déroute la retraite qu'il essayait. — Une pluie d'orage et l'approche de la nuit sauvèrent seuls les débris de l'armée portugaise. Le prince Jean rallia quelques escadrons épars et parvint à rentrer à Toro. On chercha longtemps le roi de Portugal, qu'on crut mort jusqu'à ce qu'on eût appris qu'il avait quitté le champ de bataille suivi d'un petit nombre d'amis, et qu'il avait trouvé une retraite dans un châ-

[1] Février 1476.

teau distant de quelques lieues. — « Si ce n'eût été le poulet, écrivit Ferdinand à Isabelle, faisant allusion au prince Jean, nous eussions pris le vieux coq. » — Cependant les paysans espagnols, exaspérés par les cruautés qui avaient accompagné l'invasion portugaise, se vengèrent sur les fuyards avec des raffinements de barbarie atroces ; mais la reine fit cesser ces horreurs, permit aux Portugais de retourner librement chez eux, et leur distribua des habits et de l'argent.

Pour rendre grâces à Dieu d'une victoire si signalée, elle ordonna une procession qu'elle accompagna nu-pieds. En commémoration de cette victoire, les souverains de la Castille, par suite d'un vœu fait à cette occasion, firent bâtir un superbe monastère dédié à Saint-François, sous le titre de *Saint-Jean des Rois*.

Ce succès ouvrit la porte à d'autres. On vit accourir auprès des souverains tous ceux qui suivent le char de la fortune ; le duc d'Arevalo, le grand maître de Calatrava et le comte d'Urena se soumirent au gouvernement et en obtinrent des faveurs. Le marquis de Villena et l'archevêque de Tolède firent mine de vouloir résister ; mais, poussés avec vigueur, abandonnés de leurs vassaux, voyant leurs châteaux démolis et les villes de leurs fiefs enlevées, ils firent une humble soumission, et se virent réduits à sacrifier une portion de leurs domaines.

En moins de six mois Zamora, Madrid, Toro et tout le royaume (à l'exception de quelques villes peu importantes où l'ennemi tenait garnison) reconnurent les rois catholiques.

Alphonse quitta la Castille emmenant sa jeune fiancée Jeanne, dite la Bertraneja ; mais il ne put se résoudre à rester en Portugal et forma le projet extraordinaire d'aller en personne à la cour de France pour solliciter le secours de Louis XI contre Ferdinand. — L'infant de Portugal mit tout en œuvre pour empêcher ce voyage ; Alphonse n'écouta rien. — Avec une suite de cent personnes, il va trouver Louis XI à Tours. Partout il reçoit les hon-

neurs dus à son rang; les clefs des bonnes villes lui sont présentées à mesure qu'il les traverse; les municipalités, les seigneurs, tour à tour le préviennent et l'escortent; on délivre les prisonniers sur son passage; son voyage est l'occasion d'un jubilé; il n'en fallait pas tant pour l'enchanter. En arrivant à Tours, où Louis XI l'est venu recevoir, il est toutefois désappointé par les délais que le rusé monarque apporte à traiter avec lui. « La France ne peut rien décider, répète Louis, tant que la guerre dure avec la Bourgogne et Charles le Téméraire.» Le chevaleresque Alphonse se persuade qu'il réussira à réconcilier ces terribles ennemis; c'était les connaître peu; une visite qu'il fit au camp de Charles devant Nancy lui fit reconnaître son illusion. — Mais la fortune se montre favorable au roi de France. Charles le Téméraire meurt à Nancy; Louis XI s'empare d'une portion considérable de ses domaines[1]; » et le bon Alphonse croit le moment devenu favorable pour obtenir une solution; — mais le monarque astucieux lui dit qu'il faut une bulle du pape pour les dispenses de mariage. La bulle arrive; mais précisément en même temps Alphonse apprend que sous main Louis XI négocie avec Ferdinand et Isabelle. En reconnaissant qu'il a été trompé si longtemps, Alphonse tombe dans une mélancolie profonde; il se décourage, se cache dans un bourg de Normandie, d'où il écrit au prince Jean son fils « que l'expérience qu'il a faite des choses » de la vie l'a dégoûté du monde; qu'il veut ne songer désor- » mais qu'à son salut, et qu'il a résolu de renoncer à la cou- » ronne, d'accomplir un pélérinage à la terre sainte, et de finir ses » jours dans la retraite. — Pour vous, mon fils, dit-il en finis- » sant, quand vous recevrez cette lettre, considérez votre père » comme si déjà vous l'aviez perdu; et prenez le sceptre qu'il ne

[1] Dijon, avec une grande partie de la Bourgogne, par la raison que cette province n'était pas un fief féminin. Les autres fiefs passèrent à Marie, fille unique de Charles le Téméraire.

» veut plus tenir ; faites-vous couronner solennellement ; je délie » mes sujets de l'obéissance qu'ils me devaient ; de cette heure, » je ne garde de tous mes titres que la qualité de gentilhomme ; » je ne suis plus rien ; vous êtes roi. »

Cependant Louis XI s'inquiétait de la disparition de son hôte ; il avait abusé de sa crédulité, mais il voulait sauver les apparences ; il le fait chercher, lui reproche amicalement sa fuite, équipe une flotte brillante, et le fait reconduire avec honneur dans ses États. — La traversée est très-heureuse et Alphonse débarque à Lisbonne. Pour compléter ce que les aventures de cette année avaient de burlesque pour lui, il arrive dans sa capitale le jour même du couronnement de son fils ; — soit par respect filial, soit par politique, Jean ne voulut pas porter la couronne en présence de son père dépossédé, et Alphonse reprit son trône et ses droits.

Mais une bulle nouvelle retire la dispense que la première avait donnée pour l'union de l'oncle avec la nièce, sous prétexte de meilleure information, et Alphonse ne peut célébrer son mariage avec la princesse Jeanne.

En 1478 Ferdinand se rendit en Aragon auprès de son père qu'il n'avait pas vu depuis son accession au trône, et qui lui rendit des honneurs extraordinaires, comme au représentant de la branche aînée des Transtamare. Dans l'automne de cette même année, un traité conclu avec Louis XI stipula que ce monarque n'accorderait plus de protection à la princesse Jeanne.

Cependant Isabelle était allée dans l'Estramadure pour chasser définitivement les Portugais et apaiser les différends de ses grands vassaux, dont les querelles privées désolaient l'Espagne déjà obligée de soutenir une guerre étrangère. — Toutes les communications étaient coupées ; les blés, le bétail devenaient la proie du vainqueur, et les flammes complétaient une œuvre de destruction qui, pour peu qu'elle eût duré, aurait converti ce pays si fertile en un désert. Assistée par un corps de troupes

régulières et un détachement de la sainte Hermandad (qu'elle remit en vigueur), Isabelle s'établit à Trasillo qui devint le centre de ses opérations. De là elle résolut de ne se donner aucun repos qu'elle n'eût arrêté le désordre. On lui représenta le danger auquel elle s'exposait au milieu d'une population hostile. Elle répondit « qu'il ne lui convenait ni de calculer les périls et les » fatigues dans sa propre cause, encore moins de décourager des » amis par une timidité hors de saison, et qu'elle resterait à » Trasillo jusqu'à la fin de la guerre. »

Par ses ordres, on mit le siége devant les villes rebelles de Medellin, de Mérida et de Deleylosa.

L'ère d'Isabelle ouvre celle des femmes supérieures que nous verrons apparaître à sa suite. — Il appartenait à deux d'entre elles de mettre fin à l'effusion du sang dans cette guerre de la succession qui désolait la Castille et le Portugal depuis quatre ans. Dona Béatrix de Portugal, belle-sœur du roi Alphonse et tante maternelle d'Isabelle, offrit sa médiation.

L'entrevue des deux princesses eut lieu à Alcanterra. Toutes les deux, étrangères aux détours d'une politique insidieuse, portèrent dans les négociations la droiture de leurs intentions.

Après huit jours de délibérations, on s'accorda sur les préliminaires d'un traité de paix que Béatrix devait soumettre à l'approbation du roi son frère.

Isabelle ne continua pas moins son plan d'opérations pendant six mois encore; son énergie triompha à la fin de la résistance du roi de Portugal qui ratifia le traité le 24 septembre 1479.

On y stipulait qu'Alphonse renoncerait au titre de roi de Castille; qu'il renoncerait à la main de Jeanne et ne favoriserait pas les prétentions de cette princesse à la couronne. Jeanne elle-même devait se décider dans l'espace de six mois à quitter la Castille ou à y demeurer à la condition d'épouser Jean, fils de Ferdinand et d'Isabelle; ou enfin à prendre le voile. Une amnistie

générale était accordée aux adhérents de Jeanne; et le mariage de la jeune Isabelle, fille de Ferdinand et d'Isabelle, avec don Alonzo, fils du prince Jean de Portugal, devait sanctionner le traité.

L'infant, prince des Asturies, qu'on proposait pour époux à Jeanne, était alors âgé d'un an; le mariage ne devait se célébrer que quand il aurait atteint sa quatorzième année; la princesse avait, au moment du traité, quinze ans accomplis; elle en aurait eu vingt-neuf à l'expiration du terme prescrit; elle comprit ce que de pareilles clauses avaient d'illusoire. — On lui donnait le choix entre le cloître et une chose impossible; — elle prit le seul parti qui convînt à sa dignité. D'elle-même, et sans attendre la signature des traités et les dernières conclusions de la politique, elle quitta Lisbonne et fut chercher un asile dans le couvent de Sainte-Claire à Coïmbre. Là elle prit le voile, et après une année de postulat, elle prononça les derniers vœux.

Elle vécut jusqu'à soixante-neuf ans; elle ne se regarda jamais comme cloîtrée. De temps en temps elle vint à Lisbonne où elle vivait retirée dans le palais, mais avec une suite conforme à son rang; les Portugais lui donnèrent le nom *d'excellente dame.*

Jeanne, sa mère, dont les vices et l'infamie avaient été la cause première des malheurs et des humiliations de cette princesse, était morte la première année de la guerre, dite de *la succession.*

X

Cette paix faite enfin et l'autorité d'Isabelle reconnue en fait comme en droit, établie d'une manière éclatante, et affermie par la sagesse de son gouvernement, la reine songea avant tout à la

réforme des abus. Ils étaient nombreux. — Sous le règne désastreux de ses prédécesseurs, les lois n'exerçaient aucun empire; chacun se rendait justice à soi-même. « La raison du plus fort » l'emportait partout; nulle part la propriété n'était respectée; les droits étaient partout méconnus, les sanctuaires profanés; les forteresses qui garnissaient le pays, loin de servir de refuge à l'opprimé, devenaient autant de cavernes de brigands; les villes ne présentaient aucune sécurité puisque Burgos, Avila, Salamanque, Ségovie, Valladolid et plusieurs autres payaient une espèce de tribut pour se soustraire aux attaques de l'alcade Pedro de Mendana, qui se précipitait comme un vautour sur les campagnes d'alentour. On aurait dit un brigandage organisé, des armées constituées pour le vol.

Isabelle commença en 1476 par réorganiser la *Santa Hermandad* ou sainte confrérie, instituée primitivement pour le maintien de l'ordre public dans des siècles d'anarchie, mais qui, déviant de son principe, et se tournant souvent contre les rois, avait fini par devenir un élément de désordre, au lieu de servir à le réprimer. — Mais ce plan de réorganisation de la Santa Hermandad rencontra de la part des nobles la plus violente opposition. — La reine mit en usage pour la faire accepter son adresse et son énergique persévérance. Le connétable de Haro, un des plus grands vassaux du nord, fut le premier à donner le bon exemple. La couronne eut à sa disposition deux mille hommes bien armés, sorte de police militaire qui se portait du côté où la sécurité du trône et celle des individus réclamaient un secours. — Cette grande juridiction dura dans son formidable appareil jusqu'à l'an 1498. — Quand son but fut rempli, elle prit les formes de la police municipale de peur que trop puissante elle n'abusât quelque jour de sa force, et qu'en des mains moins habiles, ou plus faibles, elle ne pût devenir l'instrument des factions. — La reine, qui concevait et exécutait de si grandes choses, ne se reposait d'or-

dinaire que sur elle-même pour l'accomplissement de ses desseins, et elle était servie par son courage, sa présence d'esprit, par la grande confiance qu'inspirait sa droiture.

La manière dont elle avait apaisé la révolte de Ségovie, un an après son couronnement, donnera une idée de l'énergie qu'elle savait déployer. Les habitants de cette ville s'étaient soulevés contre leur gouverneur, le comte de Cabrera, époux de Béatrix de Bobadilla, que la reine avait créé marquis de Moya, en récompense de son dévouement et de sa fidélité.

Les insurgés s'emparèrent des murs extérieurs de la citadelle pendant l'absence de Cabrera; il leur envoya un député qu'ils ne voulurent point écouter, et qui n'eut d'autre ressource pour échapper à leur furie que de se renfermer dans la forteresse avec l'infante Isabelle, fille de la reine, confiée à la garde de Cabrera.

Dès que la reine est avertie de ce qui se passe, elle monte à cheval suivie du cardinal Mendoze, du comte de Benavente et de la marquise de Moya. A quelque distance de la ville, elle rencontre une députation qui, venue au-devant d'elle, la supplie au nom des citoyens de Ségovie de laisser derrière elle le comte de Benavente et la marquise de Moya (l'un était l'ami, l'autre la femme du gouverneur). Isabelle répondit: « Je suis reine de Castille; Ségovie m'appartient par droit d'héritage, et je ne reçois point de conditions de la part de sujets rebelles. »

Elle entre dans la citadelle sans s'effrayer des cris forcenés: « *Mort à l'alcade! Attaquez le château!* » Ses amis, à la vue de ce peuple furieux, la conjuraient de faire barricader les portes; mais loin d'écouter d'aussi timides conseils, Isabelle descend seule dans la cour, fait ouvrir les portes pour admettre le peuple, et demande avec calme quelle est la cause de ce désordre et pourquoi ces cris qu'elle entend? Comme la rumeur s'apaise: « Dites-moi, ajoute-t-elle, quels sont vos griefs, et je ferai tout ce qui

dépend de moi pour vous donner raison, car je suis trop sûre que votre intérêt est lié avec le mien et avec celui de la ville, pour avoir à craindre de les séparer. »

Les révoltés, surpris de tant de sang-froid et de fermeté, demandèrent qu'on retirât à Cabrera le gouvernement de la ville.

« Cabrera est déjà déposé, reprit la reine, et je m'engage à renvoyer tous les officiers qui se trouvent en ce moment au château, que je veux confier à la garde d'un de mes serviteurs jusqu'à ce que j'aie jugé le différend. »

En entendant un langage si modéré, le peuple crie : *Vive la reine!* et se disperse tranquillement. Isabelle, de retour au château, fait intimer aux rebelles l'ordre de retourner à leurs travaux, et de lui envoyer le lendemain quatre délégués pour expliquer leurs doléances, afin qu'elle fasse justice.

Après un sévère examen, elle put se convaincre du peu de fond de toutes les accusations dont on accablait Cabrera, et n'eut pas de peine à en découvrir la source dans la jalousie.

Elle réinstalla l'alcade dans tous ses droits, et ses ennemis déconcertés n'allèrent pas plus loin.

En 1477, malgré la guerre qui absorbait toutes les ressources de l'État, nous avons vu Isabelle s'établir tour à tour dans l'Estramadure et dans l'Andalousie, au centre même de la révolte, pour opérer des réformes salutaires, en même temps que ses armées luttaient contre l'ennemi. Les querelles des grands vassaux Guzman et Ponce de Léon surtout désolaient ces belles provinces, déjà ravagées par les Portugais; car elles avaient été, dès le commencement, le théâtre de la guerre. Le cardinal Mendoze représentait à la reine les dangers auxquels elle s'exposait : « Je m'attends à ces périls, répliqua-t-elle; mais ma vie est entre les mains de Dieu, et j'espère que sa bonté conduira à bonne fin des desseins justes en eux-mêmes; mon courage ne doit point faiblir. »

Tant de confiance ne fut point trompée : Séville fit éclater son enthousiasme à l'arrivée de la reine, et célébra des fêtes, des tournois et des jeux en son honneur. — Pour mieux réussir dans ses projets, chaque vendredi, assise sur une plate-forme élevée et sous un dais de drap d'or, entourée des membres de son conseil, elle présidait en personne à l'administration de la justice, épargnait aux plaideurs des frais et du temps; surtout elle empêchait que la terreur des grands noms n'effrayât les juges. Le nombre des coupables fut si considérable, et la terreur fut si salutaire, que quatre mille personnes quittèrent Séville avec précipitation. Les habitants implorèrent la clémence de la reine, et demandèrent et obtinrent une amnistie complète des offenses passées, avec la stipulation de restituer les propriétés qu'on aurait enlevées durant les troubles. — La reine pensait avec raison que la réforme n'aurait de base solide que si on parvenait à éteindre les haines qui séparaient les grandes familles de Guzman et de Ponce de Léon. Leurs chefs respectifs, le duc de Medina-Sidonia et le marquis de Cadix, s'étaient emparés des villes et des forteresses royales; mais le duc de Medina-Sidonia avait adhéré loyalement à la cause d'Isabelle depuis la guerre de la succession, tandis que le marquis de Cadix, allié au parti portugais, s'était abstenu de prêter serment. Toutefois il n'avait pas pris les armes. Quelle fut la surprise de la reine en voyant ce seigneur se présenter devant elle, de nuit, à Séville, et, suivi de deux ou trois amis seulement demander à rentrer en grâce, et offrir ses services pour l'avenir ! Trop heureuse de compter désormais sur un partisan de cette importance, elle ne songea point à rechercher ses anciennes fautes; néanmoins elle exigea qu'il restituât les domaines de la couronne et ce qui avait appartenu à Séville, s'engageant à exiger les mêmes concessions du duc à l'égard du marquis de Cadix.

Restait à réconcilier deux hommes divisés si longtemps et qui

avaient bien des griefs mutuels à se reprocher. Si la reine ne parvint pas à opérer une réconciliation complète, au moins eut-elle l'adresse de les éloigner l'un de l'autre en exigeant qu'ils allassent habiter leurs fiefs héréditaires, les uns au nord, les autres au midi.

Ferdinand, charmé de voir le succès qu'obtenait Isabelle dans des entreprises aussi difficiles, voulut l'accompagner dans une tournée à travers l'Andalousie. L'esprit était déjà transformé; les grands vassaux firent aux rois une réception magnifique. Partout les rois catholiques marquèrent leur route par le rétablissement de l'ordre. On cite un exemple remarquable de la justice d'Isabelle. Elle refusa la somme de 40,000 doblas d'or[1] que lui offrait un chevalier galicien, coupable des plus grands délits, pour faire commuer la peine capitale qu'il avait encourue. On représentait à la reine que cet argent pourrait être tourné en subsides pour une guerre contre les Maures, mais Isabelle voulut que la loi eût son cours. « L'argent dont peut disposer un coupable n'atténue pas son crime, dit-elle. Plus le mal part de haut, plus il importe de le retrancher. — Quoi! un pauvre sera puni, et un riche s'assurera l'impunité parce qu'il aura de l'or! Ce n'est pas par une semblable faiblesse que les rois seront les images de Dieu sur la terre. » Elle remit aux héritiers de ce criminel les terres confisquées, qui revenaient de droit à la couronne : « Je ne veux pas, dit-elle, qu'il reste le moindre soupçon que l'argent soit pour quelque chose dans la justice que je rends. »

Son économie lui permit de distribuer 20 millions de maravédis aux veuves, aux enfants de ceux qui avaient péri dans la guerre de succession. Sa cour présentait un modèle parfait de décence et de dignité; la reine soignait elle-même l'éducation d'un grand nombre de filles nobles, qu'elle faisait élever sous ses yeux, et

[1] Cette somme excédait le revenu annuel de la couronne.

qu'elle dotait à l'époque de leur mariage. Si sa conduite sage, et prudente donna une grande extension à l'autorité royale, un de ses plus grands moyens fut de savoir gagner les cœurs.

La justice, l'amour de l'ordre, le soin de régler les mœurs, distinguaient éminemment cette grande reine; mais ses vertus, et l'emploi qu'elle faisait de ses nobles talents, avaient surtout pour principe la religion qui dominait dans son cœur. Isabelle *la Catholique*, c'était son titre le plus cher. On cite ce trait de son humilité : Lorsque Fernando de Talavera, depuis archevêque de Grenade, fut nommé son confesseur, il resta assis pendant que la reine, à genoux, se préparait à faire sa confession. Elle lui dit qu'il était d'usage que le confesseur s'agenouillât de son côté : Non, reprit le religieux; c'est ici le tribunal de Dieu, je suis son représentant; il est convenable que je garde ma place, tandis que Votre Altesse se met à genoux devant moi. — « Voilà, dit-elle plus tard, le confesseur qu'il me fallait. »

XI

C'est en 1480 qu'Isabelle et Ferdinand établirent en Espagne le tribunal redoutable connu sous le nom de tribunal du saint office ou inquisition. Il existait depuis longtemps déjà un code régulier d'examen en matière d'hérésie; c'est principalement à l'occasion des Albigeois qu'il fut érigé; et l'ordre de Saint-Dominique fut spécialement chargé de porter un jugement en ces matières; ce tribunal est connu sous le nom d'ancienne inquisition; mais Isabelle et Ferdinand créèrent, sous une forme différente, un nouveau tribunal, appelé l'inquisition moderne.

La reine, n'étant encore qu'infante de Castille, avait, dit-on, promis à son confesseur le dominicain Torquemada que si un jour

elle devenait reine, elle s'occuperait avec beaucoup de zèle d'extirper l'hérésie du royaume de Castille. Le même religieux, devenu prieur de Sainte-Croix, à Ségovie, l'engagea à ériger le tribunal du saint office; Ferdinand appuya fortement cette mesure, et le 17 septembre 1480 un tribunal, composé de deux religieux dominicains et de deux assesseurs, fut établi à Séville. C'est principalement contre les juifs convertis qui retournaient à leur ancienne religion, ou qui la professaient en secret, qu'étaient dirigées les rigueurs de ce tribunal, dont le plus impénétrable secret enveloppait tous les actes. Quand le tribunal de l'inquisition, qui ne prononçait pas la condamnation, avait livré l'accusé au bras séculier, à un jour donné on couvrait le patient d'un habit d'ignominie, nommé *san bénito*; il était brûlé sur un bûcher dans la place publique, et la cour assistait à ces supplices trop connus sous le nom d'*auto-da-fé*. En 1483, Thomas de Torquemada fut nommé grand inquisiteur.

XII

Deux grands événements ont fait du règne d'Isabelle une époque à jamais mémorable pour l'Espagne: la conquête de Grenade et la découverte de l'Amérique. Toutes deux se sont accomplies dans l'année 1492. Mais il faut reprendre la guerre à l'an 1484 où elle commença; nous verrons Colomb solliciter pendant ces huit années la faveur d'être écouté.

La reine avait fait promettre à Ferdinand de faire la guerre aux Maures, dont les derniers rois de Castille et d'Aragon avaient laissé le royaume en paix. On se rappelle qu'elle en avait même fait une des conditions de son mariage. L'heure était venue d'accomplir cette promesse solennelle.

Les Maures ne possédaient plus en Espagne que le royaume de

Grenade, ayant de circuit un peu plus de cent lieues; depuis plusieurs règnes la guerre avait à peu près cessé.

Aben Ismaïl avait vécu en paix avec Jean II et avec Henri IV; souvent on voyait sur les frontières les gentilshommes castillans et les cavaliers maures jouter les uns avec les autres dans les passe-temps de la chevalerie.

Mais sous le règne de Muley-ben-Hacen il n'en fut pas ainsi. Quand en 1476 les souverains d'Espagne réclamèrent le payement d'un ancien tribut, le fier calife répondit: « Ce n'est plus l'or mais le fer qu'on frappe à Grenade. » Et bientôt il montra des dispositions hostiles.

La petite ville de Zahara, sur la frontière de l'Andalousie, était occupée par les chrétiens. Fortifiée sur une hauteur, Zahara voyait le Guadelète couler à ses pieds, et on regardait cette place comme inaccessible; cependant le 26 décembre 1481, la garnison se laissa surprendre par les Maures qui, à la faveur d'un violent orage, pénétrèrent la nuit dans la citadelle et s'en emparèrent. — Le lendemain matin, les habitants se réveillèrent captifs; hommes, femmes, enfants, tous se virent emmener à Grenade; l'étendard des musulmans plana sur les tours de Zahara.

A cette nouvelle les rois catholiques se sentirent saisis d'un violent chagrin; Ferdinand brûlait de venger la perte de Zahara, car c'était le roi d'Aragon, son aïeul, qui avait enlevé cette place aux Sarrasins. En conséquence, il prit les mesures nécessaires pour mieux garder les frontières, et à Grenade même les Maures virent d'un œil de crainte cette inimitié se manifester entre les souverains. Un pressentiment, avant-coureur des grandes catastrophes, empêchait les musulmans de se réjouir de la prise de Zahara. « Malheur à moi! s'écria un jour un vieil alfalki dans » le palais même; malheur à moi! les ruines de Zahara tombe- » ront sur nos têtes! Les jours de l'islam en Espagne sont comp- » tés! »

La revanche des Castillans ne se fit pas longtemps attendre; un capitaine des « escaladores» ou *escaladeurs* (ainsi nommés de leur emploi le plus usité dans les siéges), qui s'était distingué sous Jean II d'Aragon dans la guerre du Roussillon, informe don Diego de Merle, assistant de Séville, que la forteresse d'Alhama, au cœur du royaume de Grenade, est si négligemment gardée qu'il serait aisé de s'en emparer. Alhama était comme Zahara bâtie sur une montagne rocheuse, au pied de laquelle coulait un large ruisseau; c'était une ville célèbre par ses bains et dont le revenu annuel s'élevait, dit-on, à cinq cent mille ducats. Les rois de Grenade en faisaient leur séjour dans la saison des eaux; des fabriques de drap, célèbres dans tout le royaume contribuaient encore à l'enrichir, et le dépôt des taxes achevait de lui donner une grande importance.

Diego de Merle est frappé des avantages d'une si belle conquête; il communique son dessein à Ponce de Léon, marquis de Cadix, qui cherchait depuis longtemps une occasion de se distinguer pour s'attirer les bonnes grâces de ses souverains, car les guerres civiles qui l'avaient attaché au marquis de Villena dont il avait épousé la fille lui avaient fait passer une jeunesse orageuse.

Ponce de Léon part avec une troupe de deux mille cavaliers, sans leur laisser savoir où il les conduit; après trois jours d'une marche périlleuse à travers les montagnes et les ravins, il leur découvre Alhama et leur promet dans la prise de cette riche cité une moisson de gloire et de butin.

Le lendemain matin à la pointe du jour Jean Ortega escalade la montagne avec une trentaine de braves qui, debout le long des murs d'enceinte, attendent silencieusement que leur chef ramène trente autres guerriers. Toute la troupe escalade de la sorte, de rocher en rocher, et finit par former un cordon autour de la forteresse. Alors sonnent le clairon et le cri d'attaque; les assiégés

surpris y répondent par un cri d'alarme, mais il est trop tard. La place est enlevée en un coup de main, la garnison désarmée, et le marquis de Cadix, bannières déployées, entre dans Alhama au son des trompettes et des fanfares.

Mais tout n'était pas fait. Les bourgeois prennent les armes, chaque rue est l'objet d'un siége; les barricades se forment, les femmes font pleuvoir l'huile bouillante sur la tête des assaillants. — Si l'attaque est vigoureuse, la défense est désespérée; Alhama succombe enfin; tout est au pouvoir du vainqueur, à l'exception d'une mosquée qui sert pendant quelques heures encore de refuge au reste des Sarrasins; — il faut qu'elle cède. Si l'on en croit les écrivains arabes, tout fut passé au fil de l'épée; mais les historiens espagnols se taisent à cet égard.

Tel fut le début de cette guerre terrible qui dura huit années entières, lutte désespérée, l'Espagnol déterminé à ne cesser que quand il aura conquis jusqu'au dernier hameau, le Maure défendant pied à pied ses possessions attaquées; — en un mot fin douloureuse d'une nation vaillante, et sceau glorieux de la lutte par laquelle les chrétiens avaient, durant sept siècles d'une infatigable persévérance, regagné pied à pied le territoire qu'on leur avait enlevé!

Alhama était une conquête d'un prix inespéré : l'or, l'argent monnayé et façonné, les perles, les bijoux, les vêtements de soie, les manufactures, des vivres en abondance, tout enrichit les vainqueurs. Les prisonniers chrétiens, qui depuis longtemps languissaient dans les fers, furent délivrés, à la joie universelle de l'Espagne; — et la prise d'Alhama fut célébrée dans toute la Castille comme l'augure le plus favorable. — Mais telle fut la douleur de sa perte parmi les Maures, et le triste pronostic qu'ils en tiraient, qu'on défendit de chanter une triste romance dont le refrain était : *Malheur à moi, Alhama!*

XIII

Abul-Hacen ne cédait pas Alhama néanmoins; et cette place, au cœur de ses États, à huit lieues de Grenade, allait être le point de mire des chrétiens et des Maures. Que d'efforts pour la reprendre! que d'efforts pour la défendre! — A peine le marquis de Cadix s'en était-il rendu maître, que le sultan vint l'attaquer à la tête de trois mille chevaux et cinq mille hommes d'infanterie. Il la bloqua si étroitement que, réduits à la dernière extrémité, les Espagnols eussent succombé sans l'énergie du marquis de Cadix. Le marquis avait fait appel à tous les nobles pour lui venir en aide; il n'avait excepté que le duc de Medina-Sidonia, son mortel ennemi. Mais le duc, à l'insu de Ponce de Léon, avait eu la générosité de voler au secours de la marquise de Cadix, assiégée par les Maures dans son château d'Arcos. Quand il apprit la position désespérée de Ponce de Léon, il acheva d'oublier tous ses ressentiments dans l'amour du pays et de sa religion, et se mettant à la tête d'un corps de troupes très-imposant, il parut en armes sur le territoire des Maures. Le roi de Grenade, à la vue de si puissants renforts, leva le siége d'Alhama; car il se serait trouvé entre les deux armées, et n'aurait pu résister.

L'arrivée du duc de Medina répandit la joie dans la garnison d'Alhama; les généreux ennemis abjurèrent leurs querelles et vécurent désormais en héros chrétiens, ne se rappelant que ce qu'il y avait de magnanime dans leur conduite réciproque.

Cependant Ferdinand, qui voulait aussi secourir Alhama, se rendit à Cordoue quand il eut appris la levée du siége. La reine vint l'y joindre, toujours pleine d'énergie, et réunissant ses grands

vassaux sous ses étendards pour pousser rigoureusement la guerre. — On apprit que le roi de Grenade avait de nouveau assiégé Alhama, et bien des conseillers étaient d'avis d'abandonner la possession d'une ville dont la défense amènerait des difficultés toujours renaissantes; Isabelle résista avec son courage accoutumé. « Il n'y a pas, disait-elle, de gloire sans dangers, et la guerre qu'on venait d'entreprendre en serait remplie. Il n'était donc pas question de savoir si la conservation de cette première conquête était périlleuse, mais si elle était utile et possible. Or on ne pouvait douter que la position d'Alhama n'en fît la clef du royaume de Grenade. On l'avait conquise; il fallait bien se garder de la quitter. On risquait en l'abandonnant de diminuer l'ardeur de la nation. »

La reine fit passer dans le cœur de ses sujets le feu sacré que recélait son âme. Le roi se détermina à aller en personne au secours des assiégés, ce qui détermina Abul-Hacen à lever pour la seconde fois le siége d'Alhama. — Ferdinand entra dans la ville le 14 mai, suivi de ses nobles et d'un certain nombre de grands dignitaires de l'Église, pour convertir cette nouvelle conquête en une ville chrétienne. Les principales mosquées furent purifiées et consacrées au culte catholique; les cloches, les croix, les flambeaux et les vases sacrés furent fournis par Isabelle, et l'on voyait à l'église de Sainte-Marie de l'Incarnation un devant d'autel brodé de sa main. Le roi envahit les environs de Grenade qu'il dévasta impitoyablement, coupant les blés, arrachant les arbres, détruisant les vignes, et, sans avoir tiré l'épée, rentra chargé des dépouilles de l'ennemi.

La reine, pendant ce temps, préparait de nouveaux renforts d'hommes, recueillait de l'argent et des vivres dans toutes les provinces, et commandait aux amiraux de sa flotte d'intercepter toute communication entre les Maures et leurs coreligionnaires d'Afrique.

Malgré tant de soins, Ferdinand échoua complétement au siége de Loya, que sa position au centre des montagnes arides avait fait nommer *une fleur au milieu des épines*, et qui fut vaillamment défendue par le brave Ali-Abar. Le roi dut son salut au marquis de Cadix. Il fut forcé d'abandonner Loya, et ne s'arrêta qu'auprès de « la roche des Amants » (*la peña de los Enamorados*). Si le roi de Grenade, qui arriva le lendemain avec des renforts considérables, eût gagné une journée, le roi peut-être eût été prisonnier. La reine, profondément affligée de cet échec, redoubla de vigueur dans ses préparatifs.

XIV

Les Maures travaillèrent à leur propre ruine par leurs dissensions. Le vieux roi de Grenade était épris d'une esclave grecque, ce qui excita les inquiétudes de la sultane Zoraya, qui redoutait de voir la succession au trône enlevée à ses enfants, et transférée au fils de l'esclave. Elle parvint à se faire un parti; ses intrigues arrivèrent bientôt à la connaissance de son époux, qui la fit enfermer dans la forteresse de l'Alhambra. Zoraya attacha les uns aux autres les voiles et les écharpes de ses femmes, les siens, en fit une échelle semblable aux échelles de cordes, et à l'aide de ce moyen, elle réussit à s'échapper avec ses enfants. Les mécontents vinrent se ranger de son côté; on prit les armes, et le sang ruissela dans les rues de Grenade. Abul-Hacen se retira à Malaga, qui lui restait fidèle, ainsi que Cadix; mais la majeure partie du royaume nomma *Abu-Aballah*, fils aîné du roi, plus connu sous le nom de *Boabdil*. C'est sous ces sinistres auspices que monta sur le trône des anciens califes de Grenade et de Cordoue le dernier souverain des Maures en Espagne.

Boabdil a été surnommé « El Chico » (*le Petit*, *le Chétif*), par les Espagnols, et « El Zogoybi » (*l'Infortuné*), à très-juste titre, par les Maures.

Le 5 juillet 1482 mourut Alfonse de Carillo, archevêque de Tolède. Il avait passé les dernières années de sa vie dans la disgrâce de la cour. Le cardinal Mendoze le remplaça sur le siége épiscopal de Tolède.

Cependant la noblesse espagnole, qui avait beaucoup souffert dans la retraite de Loya, crut son honneur intéressé à en tirer vengeance; on accordait une grande confiance aux *adalides* ou *éclaireurs*, guides chargés d'épier les mouvements de l'ennemi pour conduire la chevalerie partout où pouvait se tenter un heureux coup de main; mais c'étaient pour la plupart des déserteurs maures ou des renégats soumis à l'autorité du chef qui gardait les frontières.

Don Alonzo de Cardenas, grand maître de Saint-Jacques, gardien de la frontière d'Ecija, fut averti par ses adalides d'envahir le territoire de Malaga, couvert de villages et très-mal gardé.

Le grand maître tomba dans le piége, et convia d'autres grands vassaux de la couronne à se joindre à lui. Il n'eut pas de peine à y engager don Pedro Henriquez Adelantado de l'Andalousie, don Alonzo d'Aguilar et le marquis de Cadix; ainsi vit-on la fleur de la chevalerie de l'Andalousie, ainsi que celle de Saint-Jacques, courir comme à un tournoi à cette expédition pleine de périls, dont le marquis de Cadix, toutefois, n'augurait pas bien.

En les voyant venir de loin, les habitants de ces hameaux isolés coururent se réfugier sur les hauteurs; tandis que les Espagnols avançaient en marquant leurs progrès par les flammes qui teignaient les nuages de leurs sombres reflets. Le roi Abul-Hacen reconnut à ces signes l'ennemi de sa race. Il rassemble une troupe armée et veut aller à la rencontre des Espagnols; mais son jeune frère El Zagal, dit le Vaillant, se charge de le remplacer; et, fort

des conseils de son frère, il va attendre au pied de la montagne, afin de les refouler dans les défilés, tandis que des arquebusiers et des archers, postés sur les hauteurs avec Beduan, le héros de plus d'une romance et le type du chevalier accompli, devaient les accabler à coups redoublés.

L'armée castillane chevauchait vers Malaga en désordre, et quelques jeunes chevaliers poussèrent la témérité jusqu'à se rendre près des murs de la ville. Malgré la discipline des soldats du grand maître de Saint-Jacques, qui seul avait tenu ses colonnes compactes, la cavalerie andalouse ne pouvant se développer dans les défilés, succomba sous les attaques des Maures qui connaissaient la tactique d'une guerre dans les montagnes. Toutes les issues furent bientôt fermées; la nuit vint ajouter ses terreurs à cette position désespérée. A minuit le carnage durait encore; à la clarté des étoiles, le grand maître de Saint-Jacques voyait tomber autour de lui ses plus braves compagnons : « Mieux vaut périr, dit-il aux siens, en nous frayant un chemin au travers de l'ennemi, que de nous laisser frapper sans résistance comme des bœufs à l'abattoir. » En même temps il cherche à s'ouvrir un passage; le marquis de Cadix échappa avec sa lance, grâce à la fidélité de son adalide, mais son coursier tomba couvert de blessures et exténué de fatigue.

Le grand maître et les siens furent moins heureux; ils se trouvèrent engagés dans une gorge où la terre fléchissait sous le poids de leurs chevaux. Les Maures en eurent bon marché et les firent tomber sous les coups de leurs flèches; telle fut l'horreur du carnage, que les habitants d'Axarquia appellent ce lieu « la colline du Massacre. » Lorsque la clarté du jour eut permis de voir l'étendue du désastre, chacun ne consultant que la terreur et le désespoir chercha son salut dans la fuite; mais la plupart tombaient exténués de fatigue. Les Maures s'emparèrent du reste comme d'oiseaux pris dans les filets du chasseur. Le grand maître de Saint-

Jacques et don Alonzo d'Aguilar échappèrent par une espèce de miracle. Le comte de Cifuentes, séparé des siens, fut attaqué par six chevaliers maures à la fois. Il allait succomber lorsque leur chef, Beduan Banegas, s'écria : « Arrêtez, ce que vous faites est indigne de vrais chevaliers. » Et le combat s'engagea entre eux deux. A bout de ses forces, le comte se rendit; il demeura longtemps prisonnier à Grenade.

L'histoire a consigné ces tristes journées sous le nom de « *déroute d'Axarquia, où l'on allait chercher le butin et où on* » *trouva la mort.* »

XV

Secrètement jaloux de la gloire de son vieux père et surtout de celle de son oncle El-Zagal, Boabdil voulut effacer l'éclat de leur succès par une entreprise mémorable. Il quitta Grenade à la tête de neuf mille hommes d'infanterie et de sept mille chevaux, la fleur de l'armée, et sûr de l'appui d'Ali-Abar, le défenseur de Loya, dont il venait d'épouser la fille, il se mit en marche.

Un funeste augure l'attendait à la sortie de Grenade : la pointe de sa lance se brise contre l'arche de la porte d'Elvire. — Au même instant un renard traverse les rangs, et quelques efforts que firent les soldats ils ne peuvent l'atteindre ; l'animal échappe sain et sauf. — Les conseillers du roi l'engagent à rentrer à Grenade ; mais lui, moins superstitieux ou plus obstiné, continue sa marche funeste.

Don Diego Fernander de Cordova, averti à temps de l'approche de Boabdil, se mit en état de défense dans la ville de Lucena et envoya demander des secours à son oncle ; le comte de Cabra répond à cet appel, tombe à l'improviste sur l'armée des Maures, campée

sous les murs de Lucena et chargée d'un riche butin. A la honte de ces guerriers, le désir de sauver leurs richesses l'emporta dans leur cœur sur l'ignominie de la fuite. Les cavaliers maures soutinrent seuls l'honneur du combat; mais la mort d'Ali-Abar, la meilleure lance des Maures, vint porter le découragement dans les rangs; les Maures, toutefois, opéraient leur retraite en bon ordre lorsque, arrivés au bord du Xenil, ils rencontrèrent leur infanterie qui cherchait vainement un gué dans le fleuve gonflé par de récents orages. Une mêlée affreuse mit les malheureux musulmans à la merci de leurs ennemis; le roi Boabdil qui, monté sur un coursier blanc, ne se ménageait pas, vit tomber à ses côtés cinquante de ses gardes, et finit par se rendre à un simple soldat espagnol qui le conduisit au comte de Cabra. Ce seigneur eut pour lui tous les égards dus à une si haute infortune, l'emmena dans son château de Baena, où il le traita avec toute la courtoisie espagnole.

La perte des Maures fut incalculable : neuf drapeaux selon les uns, vingt selon les autres, tombèrent aux mains du vainqueur.

En commémoration de cette victoire, les rois catholiques voulurent que le comte de Cabra et son neveu portassent le même nombre de drapeaux sur leur écusson, la tête d'un roi maure ceinte d'un cercle d'or, avec une chaîne autour du cou.

XVI

Qui peindra la désolation de Grenade? — Son honneur engagé, ses enfants tués ou prisonniers, son roi captif chez les chrétiens, ce que jamais l'islam n'avait vu, que de maux à la fois! On regardait la ruine du royaume comme inévitable, et les musul-

mans se disaient les uns aux autres : notre ruine est écrite ! — La sultane Zoraya fut la seule qui sut agir dans ces graves circonstances ; elle offrit une si splendide rançon, et souscrivit à des conditions si humiliantes que Ferdinand, qui n'était pas encore en mesure de frapper le dernier coup, céda aux suggestions de la reine (alors dans le nord de l'Espagne) qui aimait à concilier des vues politiques avec une conduite généreuse. — Il avait eu la délicatesse de refuser de voir le roi captif jusqu'à ce que la rançon eût été stipulée ; mais dès que le traité fut signé, une entrevue entre les deux rois eut lieu à Cordoue.

La courtoisie espagnole ne fit pas défaut à Ferdinand ; il ne souffrit pas qu'Abdallah s'agenouillât en sa présence et l'embrassa avec les marques de la plus grande déférence.

Un orateur arabe voulut, dans un discours étudié, louer les qualités de Ferdinand, et la bonne foi de Boabdil ; le roi d'Aragon l'interrompit en disant : « Mon apologie est superflue, et je me fie à la parole du souverain de Grenade comme roi et comme chevalier. »

Ces cérémonies humiliantes achevées de quelque pompe et de quelques égards qu'on les voilât [1], Boabdil partit pour Grenade, escorté par un corps de cavalerie andalouse, comblé de présents et couvert de mépris (1483).

La guerre reprise après deux ans de trêve continua sans événements remarquables pendant quatre ans ; mais elle aguerrit l'armée espagnole et donna le temps à la reine de perfectionner tout ce qui tenait à l'artillerie, qu'elle mit sur un pied inconnu aux autres États de l'Europe. Comme elle avait mis son cœur à

[1] Cet humiliant traité accordait une trêve de deux ans à Abdallah et aux domaines de Grenade qui relevaient encore de lui. Le Maure s'engageait à rendre quatre cents esclaves chrétiens, à payer chaque année la somme de 12,000 doblas d'or à l'Espagne, à fournir des vivres aux troupes qui passeraient sur son territoire pour faire la guerre à son père et à son oncle, et à se présenter devant Ferdinand avec ses fils et les grands de son royaume, lorsqu'il en serait requis.

achever cette guerre, elle s'occupa du bien-être des soldats, leur donna des vivres, des vêtements et se pourvut de tentes, pour les blessés et les malades, avec des médecins et des chirurgiens à ses frais ; c'est ce qu'on appela *les hôpitaux de la reine*, et c'est le premier exemple que nous ayons d'un hôpital dans les camps. En 1485 le roi voulut aller en France pour réclamer le Roussillon. Isabelle le quitta pour aller à Cordoue, mit le cardinal d'Espagne à la tête des troupes, pour continuer la guerre. Ferdinand, frappé de sa persévérance, ne tarda pas à la rejoindre.

Plus tard, les grands d'Espagne, fatigués de la durée de la campagne, eurent assez d'empire sur le roi pour le décider à la terminer. Isabelle lui fit adopter ses nobles idées par une lettre aussi éloquente que ferme, et l'énergie d'une femme et d'une reine triompha du dégoût des nobles et les ramena sous les étendards. Elle avait une grâce toute particulière pour témoigner sa satisfaction aux personnes qui lui avaient rendu des services. C'est ainsi qu'elle voulut que les citoyens de la ville de Vittoria allassent au-devant du comte de Cabra, et que le comte traversât la ville avec cet appareil ayant le cardinal d'Espagne à sa droite. Ferdinand et elle le reçurent à l'entrée de la salle d'audience, le firent placer à table à côté d'eux, disant que «le preneur des rois devait s'asseoir avec des rois.» Ils firent jouir le neveu du comte des mêmes honneurs.

Sous une telle reine, et pour une guerre qui intéressait toute la chrétienté, des volontaires de tous les pays cherchèrent à gagner argent et honneurs, en suivant les bannières de la Castille. Un corps nombreux de Suisses s'enrôle à leur service, et un chevalier anglais, lord Rivers, comte de Scales, arriva d'Angleterre. Il était allié au sang royal, dit Pierre Martyr, jeune, beau, et de haut lignage. Il perdit deux dents au siége de Loya en 1486. Il fut blessé grièvement. La reine et le roi le visitèrent dans sa tente, et se montrèrent sensibles à sa mésaventure. «C'est peu, reprit lord Scales,

de perdre deux dents au service de celui qui m'a tout donné. Le seigneur qui a construit cette fabrique a ouvert une fenêtre pour mieux voir ce qui se passe dedans. » Ce bon mot fit fortune auprès des rois. Isabelle combla le chevalier de ses dons ; elle lui envoya douze chevaux andalous, deux lits recouverts de rideaux de drap d'argent et une grande quantité de linge fin, avec des pavillons pour lui et sa suite.

Le caractère de cette guerre était éminemment chrétien et chevaleresque. C'était la dernière croisade contre les infidèles. — On la faisait sous les yeux de cette charmante reine qui montait avec grâce un fier coursier et recouvrait d'une cotte de mailles sa taille élégante. Malgré ses scrupules religieux elle ne put mettre un frein à l'orgueilleuse somptuosité des grands d'Espagne qui étalaient un luxe féerique. — Les chroniques du temps ont consigné avec détail l'entrevue de Ferdinand et d'Isabelle en 1486, près de Moclin, où les conseils du roi devaient être requis pour un plan d'opérations à suivre. Le marquis de Cadix et le duc del Infantado vinrent à sa rencontre. Le long de la route était bordé par la milice de Séville, dont la reine salua l'étendard en le faisant passer à sa droite. Les autres bannières s'inclinaient devant elle, et des cris joyeux annoncèrent sa présence. L'infante Isabelle accompagnait sa mère avec une suite de demoiselles montées sur des mules richement caparaçonnées. La reine montait une mule couleur noisette, sur une selle bosselée d'or et d'argent. Les housses étaient écarlates, les rênes de satin ornées de lettres d'or. L'infante portait une jaquette de velours sur une robe de brocard, une mantille rouge à la mode arabe, et un chapeau noir bordé d'une frange d'or.

Le roi vint au-devant d'Isabelle. Il avait un pourpoint cramoisi et des chausses de satin jaune. Un manteau de riche brocard était jeté sur ses épaules, et une veste de même étoffe recouvrait sa cuirasse. Un cimeterre maure pendait à son côté, et une élégante

coiffure couvrait ses cheveux. Son cheval de guerre était couleur noisette.

Lord Scales, suivi de cinq pages somptueusement habillés, portait un manteau français d'un brocard foncé; son bouclier était attaché à son bras par des agrafes d'or, et sa tête était ornée d'un chapeau français à plumes blanches. Les housses de son cheval, de couleur azur et tout en soie étaient bordées de couleur violette et parsemées d'étoiles d'or; elles balayaient la terre, lorsqu'il conduisait le coursier fougueux avec une grâce incomparable. En approchant l'un de l'autre, le roi et la reine se firent de cérémonieuses révérences. La reine, ôtant son chapeau, ne garda que sa coiffe, et demeura à visage découvert. Le roi l'embrassa tendrement sur la joue et embrassa aussi l'infante après lui avoir donné sa bénédiction paternelle.

En 1486 le roi et la reine firent un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Lorsqu'on enlevait une à une les villes si longtemps soumises à la domination des Maures, on retrouvait des chrétiens dont on faisait tomber les fers. Le retour parmi leurs frères était accompagné de transports de joie, et leur faisait oublier les maux passés dont leurs mains, leurs pieds, et toute leur personne portaient souvent des marques sanglantes. L'étendard de la croix, présent de Sixte IV au roi, s'élevait avec la bannière de Castille sur les tours des villes conquises d'où le croissant disparaissait à jamais.

Malgré le savoir-faire de la sultane Zoraya et ses prodigalités, son fils Boabdil inspirait à ses sujets de Grenade un profond mépris, et tous les cœurs cherchèrent le brave el Zagal, qui avait fait éprouver aux chrétiens la déroute d'Axarquia. En se rendant à Grenade el Zagal fit main-basse sur une troupe de chevaliers de Calatrava, et suspendit leurs têtes sanglantes au pommeau de sa selle. Il fit son entrée triomphale à Grenade. Le vieux roi Abulhacen mourut quelque temps après, tandis que Boabdil eut la lâcheté de se ren-

dre à Séville, implorant l'appui des rois catholiques qui le réinstallèrent à Grenade. On chercha à partager à l'amiable entre les deux rivaux les tristes débris de cette royauté. Boabdil était protégé par les chrétiens, et l'on vit les rues de la capitale nager dans le sang pendant une guerre civile qui dura cinquante jours. Les villes maures, après une résistance opiniâtre, se soumettaient aux chrétiens. Aussitôt qu'el Zagal eut appris que le 17 avril 1485 l'armée espagnole prenait ses quartiers à Velez, à cinq lieues de Malaga, il quitta Grenade pour venir au secours de la ville assiégée. Il essuya un échec dans la tentative qu'il fit pour surprendre le camp ennemi, et retournant à Grenade, il en trouva les portes fermées, et Boabdil redevenu le favori de ce peuple si changeant. El Zagal se retira à Cadix.

La ville de Velez capitula le 27 avril 1487, pour échapper à une destruction totale. On stipula la sécurité des personnes, de la propriété et de la religion. Tous les efforts des chrétiens se dirigèrent ensuite vers la cité de Malaga, qui tenait le premier rang après Grenade par son port sur la Méditerranée, son commerce et son opulence. — El Zagal en avait confié la défense à Hamet Zeli, un des plus braves entre les Maures. Comme le siége traînait en longueur et que l'armée commençait à se décourager, Ferdinand envoya demander à Isabelle de venir par sa présence relever le moral de la troupe. La reine se hâta d'arriver accompagnée de l'infante Isabelle et d'une cour brillante.

Parmi les Maures qu'on fit prisonniers il y en eut un qui prétendit avoir des révélations importantes à faire; mais comme Ferdinand reposait, la reine fit passer le Maure dans la tente voisine où la marquise de Moya causait avec don Alvaro, fils du duc de Bragance. Le Maure supposa que c'étaient là les rois catholiques, et tirant une dague cachée sous son manteau, il fit une plaie profonde à la tête du jeune homme, il aurait frappé la marquise si la dague n'eût rencontré la broderie de la robe. Il fut tué sur-le-champ

par les soldats qui accoururent aux cris de la marquise. Un autre Maure de haut lignage se conduisit différemment. Abraham Zenete, c'était son nom, rencontra un groupe d'enfants isolés du camp. Les touchant légèrement de la pointe de sa lance : « Allez, varlets, à vos mères, » leur dit-il. Quand ses compagnons lui reprochèrent sa magnanimité : « Que voulez-vous? reprit-il, ils n'avaient pas de barbe au menton ! »

La résistance courageuse des habitants de Malaga céda aux horreurs de la famine et de la peste. Hélas! ceux qui mouraient dans les rues devaient encore faire envie aux malheureux destinés à recourir à la pitié du roi Ferdinand. — Comme ils avaient rejeté deux fois ses conditions, ils durent se rendre sans pitié ni merci, et n'obtinrent qu'une implacable vengeance.

Le 18 août 1487 les rois catholiques firent leur entrée solennelle dans la ville au son des cloches, et précédés de la croix. La principale mosquée fut purifiée et consacrée au culte sous le nom Sainte-Marie de l'Incarnation. Les chrétiens captifs, rendus à la liberté après de longues années de souffrances, embrassaient leurs libérateurs.

La forteresse de Gebelfaro, où s'était retiré le Zegri Hamet Zeli, fit aussi sa soumission. Des chaînes pesantes chargèrent les mains vaillantes de Hamet Zeli, auquel on demanda pourquoi il avait persisté dans sa rébellion. « Parce qu'il m'avait été ordonné de défendre Malaga jusqu'à la dernière extrémité, et si l'on m'eût soutenu je serais mort plutôt que de la rendre. »

Toute la population de la ville fut rassemblée dans la grande place, environnée de soldats armés, et on la condamna à l'esclavage... Un tiers fut transporté en Afrique pour être échangé contre un pareil nombre de chrétiens. — L'autre fut vendu pour défrayer les dépenses de la guerre. La reine envoya cent jeunes Maures au pape qui les fit instruire dans la religion chrétienne. Cinquante jeunes filles d'une exquise beauté furent

envoyées à la reine de Naples ; trente à la reine de Portugal ; chaque dame de la cour en prit plusieurs ; les hommes entrèrent au service des grands seigneurs. — La cité fut repeuplée par des Espagnols. Telles étaient les idées du temps : la femme la plus douce, la plus religieuse, ne craignit pas de traiter de la sorte toute une population vaincue.

L'année 1488 vit continuer la guerre de Grenade sans événements importants. Mais dès le mois de mai 1489 Ferdinand entra en campagne et s'empara de Cuxar, qui se rendit à discrétion. Cette conquête facilita l'approche de la délicieuse ville de Bara, jardin du royaume d'el Zagal où l'Arabe avait embelli un sol si naturellement fertile de tous les arbres, de toutes les fleurs qui récréent la vue. Le fléau de la guerre détruisit en quelques jours le fruit de longues années du travail de l'homme ; le siége dura cinq mois, et là encore l'énergie d'Isabelle triompha du découragement du roi et des troupes. L'alcade de Baza, Cydi-Yahge, se concerta avec son parent après avoir stipulé pour ses concitoyens la jouissance de leurs propriétés, de leur religion, de leurs lois et de leurs usages ; il rendit les clefs de Baza aux rois catholiques qui y firent leur entrée avec les cérémonies accoutumées le 4 décembre 1489. Cydi-Yahge fut comblé de prévénances et de présents par les deux souverains, et ce fut sous ses auspices qu'ils entamèrent des négociations avec el Zagal. — Fidèle messager, il lui représenta qu'il fallait céder à la fortune de la guerre, et à l'étoile des monarques de la Castille. Le chroniqueur arabe qui raconte ces détails ajoute qu'el Zagal écouta ce discours sans sourciller, et comme plongé dans une profonde méditation. — « Ce que Dieu a décrété, dit-il enfin, arrive comme il lui plaît ; s'il n'avait pas marqué la chute de Grenade, ce bon cimeterre l'eût sauvée : que sa volonté soit faite ! » Il fut convenu que Cadix, Almeria, avec les domaines qui reconnaissaient el Zagal devaient passer aux mains des rois catholiques. — Le roi se rendit à Alme-

ria où l'entrevue eut lieu entre lui et el Zagal. — A son approche il envoya des seigneurs pour leur faire honneur : « Son aspect, dit Pierre Martyr, qui était dans la suite du roi, toucha mon âme de compassion, car quoique barbare ce n'en était pas moins un roi, et il avait donné des preuves d'héroïsme. » El Zagal, sans attendre les compliments de bien venue des nobles, descendit de cheval pour baiser la main du monarque, qui s'y refusa courtoisement, et le força de remonter sur son coursier. Ils entrèrent à côté l'un de l'autre dans Alméria. Quoique el Zagal reçut en échange de riches domaines et gardât le titre de roi, il se sentait consumé de langueur et d'ennui au souvenir de sa grandeur passée. — Il passa en Afrique, où les tribus barbares le dépouillèrent de ces trésors; et il finit ses jours dans la misère.

Les fiançailles de l'infante Isabelle avec don Alphonse, héritier du Portugal, faites à Séville, en 1460, donnèrent lieu à des fêtes et à des tournois magnifiques. On dressa l'arène sur les bords du Quadalquivir, et de riches draperies aux armes de la noblesse castillane flottèrent au-dessus de l'estrade et des galeries. L'infante Isabelle avait à sa suite soixante-dix dames et cent pages, et tout ce que la cour réunisssait de personnes de rang et de beauté vint assister à ce spectacle. Le roi Ferdinand déploya son habileté dans les exercices chevaleresques, où il rompit plus d'une lance, animant les autres chevaliers.

La reine chérissait sa fille aînée, la plus douce, la plus aimable de ses enfants; son douaire dépassa celui qu'on assigne aux infantes, et son trousseau était de vingt mille florins d'or. — Dans le courant de l'automne elle se rendit en Portugal accompagnée du cardinal d'Espagne, du grand maître de Saint-Jacques, et d'une suite nombreuse.

Ayant terminé la guerre avec el Zagal, Ferdinand somma Boabdil de remplir les conditions du traité de Loya, en le rendant maître de sa capitale, comme ils en étaient convenus après la

reddition de Baza, d'Almeria et de Cadix. Boabdil répliqua qu'il ne dépendait pas de lui de remplir ses engagements; que ses sujets, dont le nombre s'était considérablement accru, voulaient se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

En effet, les Maures de Grenade recommencèrent leurs incursions sur le territoire chrétien, en réveillant, dans l'esprit de leurs anciens concitoyens soumis à Ferdinand, le sentiment d'une nationalité encore vivace, qui fit éclore des germes de révolte à Cadix, Alméria et à Baza. Comme il y aurait eu trop à punir, le roi de Castille leur offrit de quitter toutes ces villes pour aller où bon leur semblerait en emportant leurs richesses; tous aimèrent mieux quitter les lieux profanés par le contact de leurs ennemis, plutôt que de subir leur persécution ou de se fier à leur clémence.

Au printemps de 1490, Ferdinand dévasta la plaine de Grenade, et conféra à son fils, le prince Jean, âgé de douze ans, l'ordre de la chevalerie. Le marquis de Cadix et le duc de Medina-Sidonia furent ses parrains.

Tout l'hiver de cette année se passa en préparatifs de guerre, et en 1491 Ferdinand campa dès le mois d'avril dans la Vega, près de la fontaine d'Ojos de Huescar, à deux lieues de Grenade. — Pour enlever les moyens d'approvisionner cette capitale, il fit dévaster toute la région des Alpuxaras; vingt-quatre villes et hameaux des montagnes furent pillés et rasés jusqu'au sol. Ferdinand retourna chargé de butin sur les bords enchantés du Xénil, que tant de sang devait arroser, mais qui retentissaient alors des chants joyeux excités par la présence de la reine, de ses filles et de toute sa cour. — Revêtue d'une riche armure et maniant les rênes de son fier coursier, Isabelle visitait les malades, les blessés, et surveillait avec une sagacité peu commune tous les détails relatifs à l'état de siége. — Il lui prit un jour la fantaisie de voir de près cette ville aux tours aériennes dont elle désirait

si ardemment la possession. Elle se porta avec le roi dans la direction de l'Alhambra, qui dominait le plus beau quartier de la ville, tandis que le duc de Cadix veillait, non loin de là, à la sûreté de ses souverains. Du haut des murs, l'ennemi les aperçut. Dans leur courroux, les Grenadins sortent de la ville et attaquent les escadrons espagnols; mais le marquis de Cadix leur fit payer bien cher cette saillie imprévue; chaque lance fut teinte du sang musulman, et les habitants de Grenade furent refoulés en désordre dans leur cité.

La reine courut un bien autre danger, pendant un incendie qui éclata la nuit dans un pavillon que le duc de Cadix lui avait cédé. La flamme gagnait rapidement; tout le camp était plongé dans le sommeil; Isabelle échappa avec ses enfants; le roi fit courir aux armes pour que l'ennemi ne vînt pas les surprendre; mais tout se borna à la perte du plus somptueux matériel qu'une reine eût jamais amoncelé dans un camp en temps de guerre. Don Gonzalve de Cordoue, à l'ouïe de cette catastrophe, envoya à la reine de magnifiques objets de toilette appartenant à sa femme, doña Maria Manrique, et la reine dit en riant : Le feu a fait plus de ravages dans la garde-robe de doña Manrique que dans la mienne.

C'est la première fois que le grand nom de Gonzalve de Cordoue se trouve sous notre plume. Ce sont les guerres d'Italie qui l'ont fait connaître comme le plus habile guerrier de son temps, et lui ont valu le titre de *grand capitaine*, et c'est encore Isabelle qui décida le roi à remettre un si grand pouvoir entre des mains si jeunes. Le tact singulier de la reine discerna dans le brillant chevalier le futur héros de tant de batailles. L'Italie a été le théâtre des exploits d'où date sa véritable gloire. La guerre de Grenade ne fut pour lui qu'une école qui le prépara à recueillir les lauriers dont il ceignit plus tard son front.

Frère de don Alonzo d'Aguilar, le chef de sa maison, orphelin

comme lui, Gonzalve prit part, dès son enfance, aux guerres féodales qui désolaient l'Espagne, et qui divisaient la ville de Cordoue entre la famille de Cabra et celle d'Aguilar. Les partisans de leur maison les portaient enfants dans leurs bras au fort des combats. Ils furent bercés au bruit des armes, attachés tous deux au parti d'Isabelle. Gonzalve servit avec honneur sous le grand maître de Saint-Jacques et le comte de Tendilla, qui lui apprirent le métier de soldat dans la guerre de la succession. — Sa beauté peu commune, des manières distinguées et des talents, joints à sa prodigue magnificence, lui firent donner le titre de *prince des cavaliers*, dans une cour dont il fut le plus brillant ornement. La plus parfaite union régna toujours entre lui et don Alonzo d'Aguilar, qui pourvut généreusement à toutes les dépenses que nécessitait son penchant au luxe et à la libéralité.

Entre les traits de sa galanterie chevaleresque, on cite celui-ci dont Isabelle fut l'objet. Lors de l'embarquement de sa fille Jeanne pour la Flandre, la reine, après lui avoir fait ses adieux, retournait en bateau au rivage; mais les eaux s'étaient tellement élevées, qu'elles couvraient la jetée. — Pendant qu'on avisait aux moyens d'empêcher la reine de se mouiller les pieds, Gonzalve de Cordoue, couvert de brocard et de velours cramoisi, se précipita dans l'eau, portant la reine dans ses bras, aux cris et aux acclamations des spectateurs.

L'incendie de sa tente inspira à la reine la pensée de faire une ville de son camp, car le siége tirait en longueur, et on pouvait rester là très-longtemps encore; on construisit en trois mois en face de Grenade, une cité à laquelle on voulut donner le nom d'Isabelle; mais elle y substitua celui de Santa-Fé, qui répondait si bien au but de la guerre. Les Maures furent saisis de consternation en voyant l'ennemi édifier des villes sur leur propre sol. Grenade, étroitement bloquée, en proie aux horreurs de la famine et des discordes intérieures, recommençait à s'agiter. Le

roi Boabdil voyant qu'il ne pourrait plus continuer à régner, fit sous main des ouvertures à Ferdinand. L'on confia cette délicate négociation à Fernando de Zafra, secrétaire des rois, et à Gonzalve de Cordoue, qui connaissait mieux que personne la langue et les mœurs des Maures. L'on se réunissait la nuit pour délibérer, et le 25 novembre 1491 les conditions de la reddition de Grenade furent arrêtées et ratifiées par les deux parties.

On accorda aux habitants le libre exercice de leur religion avec la possession de leurs mosquées; leurs tribunaux, sous la surveillance du gouverneur nommé par la Castille; ils conservaient leur costume, leurs mœurs, leurs lois; leurs propriétés devaient être respectées; on leur laissait le droit d'en disposer à leur gré, et on promettait de fournir des vaisseaux à ceux qui voudraient passer en Afrique durant l'espace de trois ans. On devait ne pas augmenter les taxes exigées par leurs monarques, et n'en imposer aucune autre pendant trois ans. — L'artillerie et les fortifications seraient remises aux chrétiens; le roi Boabdil devait recevoir, à titre d'indemnité, dans les Alpuxaras, un riche territoire dont il ferait hommage à la Castille. On hâta la reddition de Grenade, parce que le peuple avait l'air de vouloir se mutiner, et le 2 janvier 1492 la ville fut remise aux mains de ses ennemis pour ne jamais se relever.

L'indigne roi de ce peuple si généreux, dont nous aurons encore à admirer la valeur, vint rencontrer sur les bords du Xenil le monarque auquel il abandonnait les tours du Généraliffe et de l'Alhambra; il se hâtait de descendre de cheval pour baiser la main qui allait river les fers de ses sujets. Ferdinand l'arrêta, et l'embrassa cordialement. Lui rendant les clefs de l'Alhambra : « Elles sont à vous, ô roi! lui dit Abdallah, puisque Dieu le veut ainsi; usez de vos succès avec clémence et modération. » Il alla rendre hommage à Isabelle, et rejoignit sa famille qui le précédait dans les Alpuxaras. Arrivé au sommet d'un ro-

cher, il tourna un long et triste regard vers ce paradis dont il était banni, et des larmes coulèrent sur ses joues. « Pleurez, lui dit sa mère, pleurez comme une femme ce que vous n'avez pas su défendre comme un homme! » — Le voyageur contemple encore avec un intérêt mélancolique le rocher qui vit couler les larmes de l'exilé, et qui est consacré par le nom d'*el Ultimo Sospiro del Moro* (le Dernier Soupir du Maure) [1].

La porte qui se referma sur le roi maure, quand il quitta Grenade, fut murée à jamais, selon son désir, afin que nul autre n'y passât après lui. — Telle elle existe encore.

Dès que le cardinal Mendoze eut pris possession de la ville, on vit la croix d'argent dominer les tours de l'Alhambra et les étendards de Castille et de Saint-Jacques flotter à côté d'elle. — Un *te Deum* solennel retentit pour la première fois à Grenade. — Le roi et la reine, habillés avec splendeur, reçurent l'hommage des grands de la cour, et se prosternèrent devant le Dieu des armées pour lui rendre grâces d'un succès aussi complet.

Après la prise de Grenade [2], Isabelle et Ferdinand parcoururent les provinces septentrionales de leurs royaumes et passèrent à Barcelone les derniers mois de l'année 1492 et les premiers de l'année 1493. — Le 7 décembre 1492, dans un moment où Ferdinand causait familièrement avec quelques courtisans, en sortant du palais, il se sentit frappé d'un coup de couteau à l'épaule, et se retournant vivement, s'écria : « Sainte-Marie, préservez-

[1] La retraite de Boabdil dans les Alpuxaras ne fut pas de longue durée. Il passa en Afrique avec sa famille, échangeant ses domaines contre une somme d'argent. Là, il périt dans un combat au service d'un prince de ses parents, ce qui arracha à un auteur arabe cette juste observation : « Misérable homme, qui joue sa vie pour la cause d'un autre, et ne l'a pas risquée dans la sienne! »

[2] Un des héros de cette guerre, don Rodrigo Ponce de Léon, marquis de Cadix, le conquérant d'Alhama, ne survécut que d'une demi-année aux fatigues de la guerre; il mourut dans sa quarante-neuvième année. Les étendards maures qu'il avait enlevés pendant la guerre de Grenade figurèrent à ses funérailles et flottent sur sa tombe, dit Bernaldez, rappelant le souvenir de sa gloire, immortelle comme son âme. Il mourut à Séville, et fut enterré dans l'église des Augustins.

» nous! trahison! trahison! » — En même temps, il vit l'assassin, déjà percé de trois coups, se débattre dans les mains de ceux qui l'arrêtaient. — Par bonheur, le coup qui avait atteint le roi n'était pas mortel; la blessure même, entre les deux épaules, ne se trouva ni profonde ni dangereuse, grâce à une chaîne d'or que portait le roi, et dont le métal en émoussant la pointe du couteau l'avait fait glisser.

La reine s'évanouit en apprenant cet attentat, mais à peine revenue à elle, elle rendit grâce à Dieu d'avoir préservé une vie qui lui était si chère.

L'année suivante cette même ville de Barcelone devint le théâtre de la magnifique réception que firent Isabelle et Ferdinand à Christophe Colomb, qui apportait la nouvelle de la découverte d'un monde nouveau.

C'est ici le lieu de parler de ce grand événement, l'un des plus glorieux du règne d'Isabelle.

XVII

C'est au camp, devant Grenade, à *Santa-Fe*, dans cette cité nouvelle, élevée à la vue de la ville assiégée, que la reine Isabelle avait donné à Christophe Colomb, trois vaisseaux et trois cents couronnes avec des titres, des pouvoirs et des honneurs inouïs jusqu'alors, au cas où, comme il n'en doutait pas, il rencontrerait la terre en naviguant à l'ouest.

Cette merveilleuse histoire est connue de tous nos lecteurs, mais on en retrouve toujours les traits avec plaisir, et il est de notre devoir d'en retracer au moins les plus saillants.

Christophe Colomb naquit à Gênes; les uns ont dit qu'il était fils d'un cardeur de laine; d'autres que ses ancêtres étaient

nobles. Ce qui est certain, c'est que ses parents, quels qu'ils fussent, ont donné une éducation distinguée à leurs trois fils, Barthélemy, Christophe et Diego Colomb [1].

Christophe, que ses goûts portaient à l'étude de l'astronomie et de la géographie, fit de grands progrès à Pavie, où l'avaient envoyé ses parents.

A l'âge de quatorze ans, il savait faire des cartes et dessinait parfaitement; dès cet âge, il s'embarqua, accompagna l'amiral Colombo, son parent, attaché au service de Jean d'Anjou, roi de Naples. Christophe entra au service de ce souverain et lutta pendant plusieurs années contre les corsaires de la Méditerranée.

Diverses circonstances de sa vie de marin l'amenèrent en Portugal où il se maria. — Peu à peu ses études le portèrent à penser qu'on pouvait trouver un chemin à l'ouest pour arriver aux Indes; car il ne doutait pas que la terre ne fût ronde, ce qui alors était contesté par le plus grand nombre des savants.

Le roi de Portugal, après bien des examens, regarda comme une chimère la pensée de Colomb; en 1484, ce grand homme vint en Castille.

On y était alors tout occupé de la guerre de Grenade. Cependant la reine était douée d'un tact si sûr, elle aimait tant les grandes choses, qu'un projet comme celui de Colomb ne pouvait la trouver indifférente. Un ancien confesseur d'Isabelle, Juan Perez, le recommandait à Talavera, alors auprès de cette princesse en la même qualité.

Mais l'enthousiasme de Juan Perez ne passa point dans le cœur de Talavera qui regarda les projets du Génois comme impraticables. Colomb ne put obtenir une seule audience; il passa à Cordoue l'été et l'automne de 1486, vivant du produit des cartes

[1] On compte dans leur famille deux marins distingués, le capitaine et l'amiral Colombo.

Plusieurs villes se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à Christophe Colomb; mais dans son testament il dit positivement qu'il est né à Gênes, et fait un legs à cette république.

qu'il faisait. — Les livres de la reine portent cependant des sommes données à Colomb dans ce même temps. Il accompagna les rois catholiques dans quelques-unes de leurs expéditions sur le territoire de Grenade.

Peu à peu il espérait que ses idées seraient mieux appréciées. La noblesse de ses manières, son éloquence, ses connaissances, lui gagnèrent les cœurs, et sa réputation d'habile marin le mit en rapport avec des hommes distingués. Le contrôleur des finances de la reine, le précepteur du prince Jean [1], le neveu du pape même, entrèrent dans ses vues, et ces nouveaux amis le présentèrent au grand cardinal d'Espagne Mendoze. Au premier abord, le cardinal s'effraya, croyant les textes de l'écriture incompatibles avec les opinions nouvelles qu'on venait lui soumettre.

Cependant le sens, la religion éclairée du grand homme triomphèrent bientôt des incertitudes de Mendoze qui s'engagea à lui procurer une audience des rois.

Admis auprès de Ferdinand et d'Isabelle, Colomb y parut avec une assurance modeste, et quand il eut exposé ses plans, le roi lui promit de nommer des examinateurs devant lesquels il développerait toute sa théorie.

Malheureusement le choix de Ferdinand tomba sur le prieur du Prado, Fernando de Talavera, qui avait déjà conçu des préjugés défavorables à la cause du marin.

Des conférences ouvertes à Salamanque n'eurent aucun résultat. Pendant six ans Colomb attendit vainement. Il était cependant au camp avec la cour. Dans les lieux où les souverains s'arrêtaient, il s'arrêtait aussi; mais ce courage persévérant, cette invincible patience, cette foi dans sa pensée, passaient pour de l'opiniâtreté; on lui croyait une idée fixe; les enfants se le montraient dans les rues comme un fou.

[1] Pierre Martyr.

Enfin, au moment où les rois allaient partir pour le camp devant Grenade, on consentit à écouter le rapport du prieur du Prado.

Quelle fut la consternation de Colomb quand il apprit qu'on ajournait à la fin de la guerre un examen définitif! Indigné, il demande une audience aux souverains; cette audience obtenue confirme la réponse du prieur.

Le grand homme alors se prépare à quitter l'Espagne et à porter à la France ou à l'Angleterre le bienfait refusé par les rois de Castille et d'Aragon. C'est dans cette intention qu'il alla faire ses adieux à Jean Perez, son ami, religieux à Palos.

Le bon prieur qui, en 1484, avait encouragé la pensée de Colomb, et qui avait été confesseur de la reine, obtint à son tour une audience d'Isabelle, la persuada, et cette princesse fit appeler Colomb.

Il arriva à la cour au moment où venait de s'achever la conquête de Grenade, où les rois faisaient leur entrée dans l'Alhambra, et où ils recevaient la soumission de Boabdil vaincu. Un historien nous représente Colomb assistant à ces fêtes, triste et abattu au milieu de l'allégresse générale, méditant en silence des projets qu'il avait tant de peine à faire accueillir.

Enfin on l'écouta; mais quand il demanda le titre d'amiral et de vice-roi des pays découverts, et le dixième des bénéfices, ces prétentions parurent exorbitantes, et les négociations furent rompues.

Colomb partait pour Cordoue, bien déterminé à se rendre en France, lorsque Luis de Saint-Angel, alarmé à la pensée que l'Espagne perdait à jamais un si grand homme, parla sur-le-champ à la reine. Il osa mêler le reproche aux prières: «Comment une reine qui avait jusqu'ici voulu être l'âme de toutes les belles entreprises, abandonnait-elle celle-ci qui se présentait avec tant de grandeur? Sa religion et sa gloire étaient également intéressées à les protéger; si ces découvertes avaient lieu, toutes les nations qui recevraient la lumière de l'Évangile lui en seraient redevables; peut-

être des royaumes seraient-ils le prix du peu qu'on lui demandait. Pouvait-on tenter plus avec de plus faibles moyens? — Quand il arriverait que l'entreprise fût sans succès, il était digne d'une grande reine de l'avoir tentée. »

Les paroles de Luis de Saint-Angel triomphèrent des dernières incertitudes de la reine; et quand Ferdinand lui demanda avec quels fonds on subviendrait aux dépenses de l'expédition, elle s'écria : « Je me charge de l'entreprise pour ma propre couronne de Castille, et j'engage mes bijoux pour en faire les frais. »

Aussitôt elle fait appeler Colomb, et lui donne les pouvoirs nécessaires.

Le 17 avril 1492 fut signé le traité qui donnait à Christophe Colomb le droit de naviguer dans l'Océan, dans quelque direction que ce fût; qui lui conférait le titre d'amiral et de vice-roi de toutes les terres qu'il découvrirait, et lui assurait le dixième de toutes les marchandises, de toutes les denrées et de tout l'or qu'on y recueillerait.

La reine ajouta à ces honneurs une grâce dont l'extrême délicatesse toucha vivement le cœur de Colomb. Pensant que le jeune fils du navigateur ne pouvait accompagner son père dans une expédition si hasardeuse, elle l'attacha en qualité de page au prince héritier du trône. Cet honneur n'était accordé d'ordinaire qu'aux enfants des plus grandes familles de Castille.

Christophe Colomb partit de Palos le 3 août 1492. On a lu mille fois les détails de ce voyage à jamais mémorable, dont le résultat fut la découverte du Nouveau-Monde.

Trente-trois jours de navigation sur des mers inconnues avaient obtenu cet admirable résultat; et au bout de huit mois, malgré la tempête, la révolte des éléments et la trahison des hommes, Colomb débarquait dans ce même port de Palos, d'où tant d'incrédules l'avaient vu partir sans ajouter foi à ses promesses. Ce ut une heure solennelle que celle où à l'île de Guanahani, au mi-

lieu de tant d'objets nouveaux et d'un peuple inconnu, Christophe Colomb, en qualité d'amiral et de vice-roi des Indes, agenouillé pour remercier le Seigneur, s'était relevé, tirant son épée nue, et d'une voix forte s'était écrié : « Moi, Colomb, je prends pos-» session de cette terre au nom du roi et de la reine de Castille, » don Ferdinand et doña Isabelle, et je la nomme San Salvador! »

Mais ce ne fut pas un jour moins beau que celui du triomphe de Colomb, lorsqu'à Barcelone, la reine, son illustre maîtresse, l'attendit avec son époux pour lui rendre des honneurs jusque-là inouïs, et entendre de sa bouche des récits tels, qu'aucune bouche d'homme n'en avait fait encore, qu'aucune oreille de roi n'en avait recueillis.

Son entrée à Barcelone ne peut se comparer qu'aux anciens triomphes des Romains.

Le roi et la reine attendaient Colomb sous un dais de brocard d'or; tous les dignitaires de la couronne et tous les seigneurs de la cour les environnaient.

La population entière était dans les rues, on montait sur les toits, les balcons et les fenêtres étaient occupés par les dames les plus illustres, richement parées.

Quand on annonça l'entrée de l'amiral, un grand nombre de seigneurs allèrent le recevoir et l'escorter.

Il était monté sur un cheval blanc; son fils montait un cheval plus petit, à ses côtés; de jeunes seigneurs, en brillant costume, formaient une brillante cavalcade autour d'eux.

Six Indiens, peints de diverses couleurs, ouvraient le cortége; ils portaient comme une parure les ornements d'or de leurs îles, qui les couvraient presque comme un vêtement.

Derrière eux on portait, échelonnés et rangés avec art de distance en distance, les plantes, les animaux inconnus, les perroquets aux riches couleurs, les insectes et les oiseaux étincelants, les uns vivants, les autres empaillés avec un grand soin; ensuite

venaient les couronnes des caciques, les ceintures, les bracelets, les joyaux, l'or non travaillé.

L'enthousiasme éclatait de toutes parts.

Colomb s'avançait doucement au travers des flots pressés de cette foule qui s'ouvrait devant lui; un sourire modeste effleurait ses lèvres; tous les regards se réunissaient sur lui, et les applaudissements se prolongeaient comme autant d'échos.

Le salon royal était ouvert des quatre côtés et l'estrade royale très-élevée. Colomb mit pied à terre et entra : le roi et la reine se levèrent. Cet honneur ne se rendait qu'aux têtes couronnées. Colomb ému, mit un genou en terre et demanda à baiser les mains des souverains. Isabelle et Ferdinand se baissèrent, le relevèrent eux-mêmes, et lui ordonnèrent de s'asseoir sur un siége placé près d'eux.

Alors Colomb commença le récit de son voyage. Il décrivit les îles qu'il avait découvertes, puis il fit passer devant Leurs Altesses toutes les merveilles qu'il rapportait, les plantes, les animaux, l'or et les objets précieux.

Quand il présenta les Indiens, il parla du bon accueil de leur cacique, de leur extrême douceur, et ajouta d'un ton pénétré « que ces découvertes, qu'il avait plu à Dieu de lui permettre d'achever, n'étaient que le prélude de découvertes plus importantes qu'il osait promettre à Leurs Altesses, découvertes qui leur donneraient un monde de richesses, et qui amèneraient des milliers d'hommes à la connaissance de la foi. »

On avait écouté Colomb avec l'attention la plus religieuse; l'admiration avait accueilli ces échantillons des trésors du Nouveau-Monde. — Lorsque l'amiral eut cessé de parler, des larmes de reconnaissance mouillèrent les yeux d'Isabelle; Ferdinand lui-même parut ému, et tous deux descendirent de leur trône et tombèrent à genoux pour remercier le Tout-Puissant qui accomplissait tant de merveilles en leur faveur.

La cour et le peuple se prosternèrent ; les musiciens de la chapelle royale entonnèrent le *te Deum*, dont les archevêques et les évêques présents chantaient alternativement les versets.

« Il semblait, dit le vertueux Las Casas, en peignant cet enthousiasme pieux, que la cour d'Espagne eût en ce moment un avant-goût des délices du paradis. »

Lorsque Colomb eut salué les rois, la foule le reconduisit à sa demeure, et c'est au milieu d'un petit nombre d'amis qu'il laissa s'éteindre peu à peu l'enivrement de cette grande journée, et des émotions auxquelles le cœur de l'homme ne suffirait pas si elles étaient prolongées.

Tant d'honneurs réparaient les injustes dédains auxquels naguère il s'était vu en butte.

Les courtisans briguaient la faveur de son entretien ; dans les rues on s'inclinait à son aspect ; les ouvriers suspendaient leurs travaux pour le contempler, et les mères le signalaient à leurs jeunes enfants.

Mais l'envie glissait déjà son venin au milieu de ces hommages. Invité à un festin par le grand cardinal d'Espagne, Colomb y était suivi avec les honneurs dus à un vice-roi et à un homme dont le génie commandait le respect. Les discours avaient tous pour objet la découverte nouvelle : « Mais, dit un des courtisans, puisque la terre est ronde, il est certain qu'on en peut faire le tour. Rien n'était plus aisé. »

Colomb alors prenant un œuf : « Qui de vous, messeigneurs, dit-il, fera tenir cet œuf sur la pointe ? »

On essaye, mais en vain.

Colomb prend l'œuf, en frappe fortement l'extrémité sur la table, et fait tenir l'œuf debout.

— « C'était bien aisé ! » s'écria-t-on.

— « Assurément, reprend Colomb ; mais il fallait en trouver le secret. »

Ces avertissements de l'envie engagèrent Colomb à se tenir en garde contre les courtisans ; mais il se croyait sûr de ses souverains.

Le roi se plaisait à paraître à cheval avec lui dans les rues de Barcelone ; la reine ne se faisait jamais assez redire les détails de ces grandes découvertes ; son cœur fidèle aimait à se représenter la conversion des Indiens. Elle voulait qu'on fût doux et juste envers eux ; elle choisit douze missionnaires pour les évangéliser, et Colomb partit pour un second voyage.

Qui n'a lu et relu cette vie mêlée de tant de gloire et de tant d'infortunes? — Nous la retrouverons en finissant l'histoire d'Isabelle.

XVIII

Nous n'avons pas parlé des guerres d'Italie qui occupèrent une très grande partie du règne de Ferdinand. Isabelle n'y prit d'autre part que le choix du grand capitaine Gonzalve de Cordoue, qu'elle indiqua à Ferdinand comme le plus grand homme qu'il pût employer au maintien de cette conquête. — Nous en dirons quelques mots en racontant les dernières années de la vie de Ferdinand, qui survécut à Isabelle. Ces guerres finirent alors et atteignirent le résultat que Ferdinand s'en était proposé. Il vaut mieux consacrer la suite de ce chapitre à ce qui concerne la grande reine dont nous écrivons l'histoire.

C'est dans l'intérieur de sa famille et de sa maison que cette admirable princesse s'offre à nos yeux comme le modèle des reines, des épouses et des mères ; ses rares talents en auraient fait la femme la plus distinguée de son siècle, lors même qu'elle n'aurait pas déployé sur le trône ces qualités qu'on ne trouve que bien rarement réunies dans les souverains. Elle connaissait plu-

sieurs langues, écrivait et s'énonçait avec élégance en castillan. Son ignorance du latin lui avait paru une gêne, dans une position où elle entendait les hommes les plus graves se servir de cette langue en sa présence; car le latin était la langue commune aux hommes instruits de tous les pays. La reine l'étudia, et en moins d'un an, dit Pulgar, auteur contemporain cité par M. Prescott, son admirable génie lui permit d'en savoir assez pour comprendre tout ce qu'on disait ou écrivait en langue latine.

Elle avait hérité de son père, le roi Jean, le goût des livres; les deux collections rassemblées par elle ont formé le fonds de la bibliothèque de l'Escurial. — L'éducation de ses enfants était sa préoccupation constante. — Ses filles acquirent un savoir remarquable sans négliger les travaux à l'aiguille, ce complément essentiel de l'éducation d'une femme que la reine n'avait garde de mettre de côté; elle-même travaillait au milieu de sa cour; elle s'honorait de faire les chemises du roi, et se plaisait à parer les autels.

Si elle s'occupa de l'éducation de ses filles, que de soins elle apporta à celle de l'infant don Juan, unique héritier du trône! Dès son enfance, des hommes les plus éclairés et les plus vertueux l'avaient entouré. Pierre Martyr fut appelé à la cour pour y instruire la jeune noblesse, et, en lui inspirant le goût des lettres, la détourner de plaisirs moins délicats.

La reine avait quatre filles et un fils. — L'aînée, Isabelle, l'infante préférée de la reine, que nous avons vue mariée en Portugal, perdit son mari d'une chute de cheval après deux mois de mariage[1], et revint inconsolable auprès de sa famille. — Elle avait inspiré une grande passion au roi don Emmanuel, qui succéda en 1495 à son frère Jean; il demanda sa main, ses parents désiraient ardemment ce mariage, mais la princesse persévéra quel-

[1] 1490.

ques années encore à rester fidèle à son premier attachement; ce n'est qu'au bout de sept ans qu'elle consentit à épouser Emmanuel.

On négocia dans l'intervalle le mariage du prince Jean avec Marguerite d'Autriche (fille de Maximilien et de Marie de Bourgogne), et celui de l'archiduc Philippe avec l'infante Jeanne de Castille, la moins gracieuse des quatre filles d'Isabelle; cette princesse ressemblait tellement à Jeanne Henriquez, la mère du roi Ferdinand, qu'Isabelle l'appelait en plaisantant *ma belle-mère*.

L'infante Catalina (Catherine d'Aragon), si tristement connue dans l'histoire d'Angleterre comme femme de Henri VIII, fut fiancée d'abord au prince de Galles Arthur, encore enfant, qui mourut avant que le mariage n'ait été consommé.

En 1496, l'infante Jeanne quitta ses parents, à la grande douleur d'Isabelle, et malgré une violente tempête elle arriva à Lille, où les noces furent célébrées.

La flotte qui l'avait amenée en Flandre ramena en Espagne Marguerite d'Autriche. Cette princesse manqua périr pendant un ouragan qui dispersa les vaisseaux. Elle conserva assez de sang-froid pour composer son épitaphe, où, faisant allusion à ses fiançailles avec Charles VIII, elle dit :

CI GIST MARGOT LA GENTIL' DEMOISELLE,
QU'A DEUX MARIS, ET ENCORE EST PUCELLE.

Elle fut déposée sur le rivage d'Espagne en vie et en santé, accompagnée d'une suite qui n'allait pas à l'étiquette castillane. Les noces du prince Jean furent célébrées avec pompe le 3 avril 1497. La princesse Isabelle déposa aussi ses voiles de veuve, et donna sa main à don Emmanuel, à condition que ce prince bannirait les juifs de ses États, condition à laquelle le roi souscrivit, heureux d'obtenir enfin la main d'une princesse qu'il aimait depuis longtemps.

Tout était joie et fêtes à la cour d'Espagne, lorsque le prince Jean fut saisi d'une fièvre dont les symptômes ne tardèrent pas à devenir alarmants. Le roi Ferdinand arriva en toute hâte auprès de son fils à Salamanque, et chercha à lui donner des espérances, mais le jeune prince ne les accepta pas. Modèle de piété et de résignation, il voyait la mort sans effroi; il ne regrettait pas un monde où tout est vanité : « Je meurs tranquille, dit-il, heureux de la pensée de me réunir à mon Sauveur; je ne laisserais point de regret, si j'espérais que mes parents pussent se soumettre de même à la volonté divine. » Il expira le 4 octobre 1497 dans la vingtième année de son âge. Isabelle, avertie par des lettres écrites à intervalles, du coup qui allait mettre au jour son admirable soumission, montra toute sa piété : « Dieu me l'avait donné! s'écria-t-elle comme Job, Dieu me l'a ôté, que son saint nom soit béni ! »

Mais elle sentait, comme mère et comme reine, l'étendue de la perte qu'elle faisait; la cour porta un deuil plus long et plus sévère qu'elle ne l'avait fait pour aucun infant. Les drapeaux noirs, comme en temps de calamités publiques, flottèrent sur les tours des villes de l'Espagne.

Tandis qu'on délibérait sur la succession probable d'Isabelle à tant de couronnes, cette princesse, dont la poitrine était fort délicate, mourut une heure après la naissance d'un fils, le 23 août 1498. Elle expira dans les bras de ses parents désolés. Son fils Michel, reconnu sans obstacle roi de Castille et d'Aragon, ne survécut que quelques mois à sa mère.

XIX

Isabelle venait de voir aussi la mort lui enlever le grand cardinal d'Espagne don Pedro Gonzalès de Mendoze, qui lui avait été si fidèle dans la guerre de la succession, et qui depuis lors n'avait cessé de déployer les plus rares talents dans l'administration. — La reine, qui l'assistait à la mort et qui lui donna jusqu'à la fin les consolations de l'amitié la plus délicate, par un dernier témoignage de confiance, le pria de vouloir bien désigner lui-même son successeur. Mendoze lui nomma François Ximenès de Cisneros, religieux franciscain d'une droiture de cœur peu commune et d'une piété austère. Il était déjà confesseur d'Isabelle qui connaissait tout son mérite. L'ambition était loin du cœur de Ximenès. Jamais une âme aussi ferme n'a uni par un prodige de grâce une humilité aussi profonde à une énergie de commandement aussi puissante. Son attrait le portait tout entier à la contemplation; Isabelle, qui s'était réservé la nomination aux dignités ecclésiastiques, refusa au roi d'appeler au siége de Tolède don Alonzo d'Aragon, archevêque de Saragosse. Mais, comme elle connaissait l'humilité de Ximenès, elle ne le prévint pas des desseins qu'elle avait sur lui, et, lorsqu'elle eut entre les mains la bulle du pape, elle la lui présenta cachetée; le pieux religieux baisa avec respect le sceau du saint-père; mais quand il eut vu sur l'adresse : *A notre vénérable frère François Ximenès de Cisneros, archevêque élu de Tolède*, il laissa tomber le paquet en disant : « Il y a certainement une erreur ici; cela ne saurait être pour moi. » Et, quittant brusquement la reine, il sortit immédiatement du palais.

On fut obligé de courir après lui, et on le rencontra à trois

lieues de là marchant à pied et allant très-vite, malgré la chaleur du midi. Il se refusa aux instances de la reine, aux représentations de ses amis, et il fallut une seconde bulle du pape et un ordre exprès de sa sainteté, pour le forcer à accepter une dignité dont les honneurs étaient insupportables à sa modestie, et la responsabilité une charge redoutable pour son âme. Au milieu de toutes les grandeurs il conserva la simplicité et l'abnégation d'un franciscain, et ne se prêta que par bienséance aux habitudes extérieures du plus grand prélat de la chrétienté.

De concert avec lui, la reine entreprit la réforme des ordres monastiques, où l'ignorance et la corruption s'opposaient à l'esprit de piété et à la pratique des vertus religieuses. Le sel de la terre perdait sa force. Cette entreprise excita un soulèvement général parmi les moines indisciplinés qui redoutaient le retour à la sévérité de la règle. L'opposition venait de ceux mêmes dont on aurait dû espérer le plus de secours. On vit arriver d'Italie le général des franciscains, pour mettre les couvents à l'abri de la réforme. Il se présenta devant la reine, accabla d'injures Ximenès, l'indigne objet, disait-il, du choix de cette princesse, et conclut le discours le plus véhément, en lui disant qu'elle devait rejeter *cet homme de rien* dans sa première obscurité.

La reine, après l'avoir écouté avec calme, lui demanda « s'il était dans son bon sens et s'il savait à qui il parlait? — Oui, dit-il, je le sais; je parle à la reine de Castille qui n'est, comme moi, qu'un peu de poussière. » Et il sortit de l'appartement en fermant les portes avec fracas.

Malgré l'opposition même de la cour pontificale, Isabelle et Ximenès avaient trop à cœur une réforme si indispensable pour n'y pas appliquer l'intrépide énergie de leur volonté. Le mal avait fait des progrès effrayants, le bien se fit avec lenteur; mais enfin, Isabelle put voir avant sa mort ses efforts couronnés de succès. Sainte Thérèse, douée de la même force d'intelligence et animée

de zèle, continua, pour l'ordre du Carmel, l'œuvre entreprise par la pieuse Isabelle.

XX

Nous allons retrouver encore les Maures de Grenade, après les avoir perdus de vue pendant huit années. Durant ce temps, le comte de Tendilla, gouverneur, et Talavera, archevêque de Grenade, réussirent à maintenir l'ordre dans cette population composée de tant d'éléments hétérogènes. L'archevêque ressentait une profonde compassion pour les Maures et désirait les convertir, aussi s'appliqua-t-il à l'étude de l'arabe pour leur parler dans cette langue, et il fit traduire l'Évangile à leur usage. Ximenès ayant accompagné la cour à Grenade en 1499, voulut s'associer à cette œuvre de charité; mais il dévia complétement des procédés de l'archevêque de Grenade, et par là excita, au commencement, à Grenade, une sédition, que le comte de Tendilla et Talavera eurent bien de la peine à calmer. La cour se préparait à punir avec la dernière rigueur ces Maures déjà si malheureux, lorsqu'ils firent leur paix, les uns en embrassant le christianisme, les autres en se retirant en Barbarie. Les Maures convertis furent connus depuis sous le nom de *Moresques*, et l'archevêque de Grenade Talavera s'écria : « Que Ximenès avait obtenu de plus grands triomphes qu'Isabelle et Ferdinand qui n'avaient conquis que le sol, tandis qu'il avait gagné les âmes de Grenade[1] ! » Mais ces conversions étaient loin d'être toutes sincères. Les infractions étaient dénoncées à l'inquisition. L'insurrection de Grenade fut suivie d'un soulèvement dans les Alpuxarras, cette région de montagnes parsemée

[1] Prescott, II, p. 391.

de hameaux et de villages, où l'industrie des Maures avait créé mille éléments de travail.

Gonsalve de Cordoue fut chargé de réduire les Alpuxarras, et il passa au fil de l'épée les malheureux habitants de Huejar et de Sangaron (1500). On leur arracha leurs armes, leurs forteresses, et on leur fit payer 50,000 ducats.

Le district situé à l'ouest de Grenade, composé de la Sierra Vermeja et de Villa Luenga, peuplé d'une vaillante tribu africaine, se souleva avec fureur et n'épargna aucun chrétien. Une expédition, commandée par le comte de Cifuentès, le comte d'Urena et Alonzo d'Aguilar, frère de Gonsalve de Cordoue, les dirigea vers le centre de la Sierra Vermeja (Sierra Rouge); mais les Maures fuyant toujours devant eux, les attirèrent dans les arides réduits de leurs montagnes, entourées de rochers. Les Espagnols se laissèrent tenter par les effets que les Maures avaient cachés parmi ces rochers inaccessibles. Tandis qu'ils oubliaient toute discipline dans cette occupation, les Maures revinrent sur leurs pas; favorisés par la nuit et par la connaissance des localités, ils tombèrent comme une avalanche sur les chrétiens dispersés; ils en précipitèrent le plus grand nombre du haut de leurs rochers dans les abîmes, et firent du reste un massacre épouvantable.

Le comte d'Urena cherchait à rallier les fuyards, tandis qu'Alonzo d'Aguilar se refusait à descendre des hauteurs pour opérer une retraite. « Quand a-t-on vu la bannière des Aguilar déserter le champ de bataille? » disait-il.

Son fils don Pedro de Cordoue blessé à la tête et à la jambe, combattait un genou en terre à côté de lui; le père généreux lui ordonna de se retirer : « Il ne faut pas, lui dit-il, qu'un seul coup anéantisse l'espoir de notre maison; allez, mon fils, vivez en chrétien, et consolez votre mère affligée. » Le jeune homme résistait; il fut enlevé de force par des serviteurs fidèles.

Entouré de morts, couvert de blessures, don Alonzo combattait

encore; enfin, un Maure d'une haute stature s'approcha de lui; la lutte s'engage entre eux; tous deux tombent sur le sol, mais le Maure a le dessus; l'Espagnol s'écrie: « Je suis don Alonzo d'Aguilar ! — Et moi, je suis Feridé-ben-Eslepar, reprend le Musulman. » Ce nom faisait frissonner les mères et les femmes chrétiennes, car c'était le chef le plus redouté des Maures. Par un dernier effort, don Alonzo se soulève, il veut frapper le formidable ennemi, mais il était à bout de forces, et tomba sous le coup du Maure [1].

Les romances espagnoles qui consacrèrent la mort du vaillant don Alonzo d'Aguilar font encore l'admiration de la génération actuelle.

Cette victoire n'améliora pas la condition des Maures infortunés. Ferdinand voulait les châtier avec la plus inflexible sévérité; la réflexion le ramena à des sentiments plus humains, il leur donna le choix entre le baptême et l'exil. — Cette dernière chance fut le partage de ceux qui pouvaient payer une taxe imposée par tête. —Les autres, faute de ressources, se soumirent à recevoir le baptême. — Comme il restait encore beaucoup de moresques dans les autres parties du royaume, un édit, en date du 12 février 1502, leur présenta la même alternative, en ajoutant la peine de mort et la confiscation des biens, si dans un délai de trois ans, ils n'étaient pas prêts à quitter l'Espagne ou à embrasser la religion chrétienne. Le plus grand nombre se fit baptiser.

[1] 18 mars 1501.

XIX

Cependant huit ans s'étaient écoulés depuis la découverte de l'Amérique. — Et que de douleurs avaient succédé pour Christophe Colomb à des espérances magnifiques ! Ces espérances cependant n'étaient point chimériques. Pour les réaliser, il n'aurait fallu que l'ordre, l'union, la bonne foi et la sagesse d'une administration facile. Mais rien de tout cela ! — L'ingratitude, la captivité, le fanatisme, l'ignorance ont fait de ces conquêtes nouvelles le tombeau des malheureux Indiens, la ruine des premiers conquérants, et ont imprimé au caractère espagnol une tache ineffaçable.

Qu'il fut petit le nombre des jours heureux de Colomb !

A ces semaines de triomphes que nous avons racontées, avait succédé, il est vrai, un voyage qui ressemblait lui-même à un triomphe.

Trois grands vaisseaux et quatorze corvettes bien approvisionnées pour une colonisation, portaient quinze cents passagers qui mirent à la voile le 25 septembre 1493, aux acclamations d'une population enthousiaste.

Le retour de la saison avait amené les vents d'est, et la brise poussait doucement les vaisseaux vers l'ouest comme au premier voyage. La sécurité régnait sur la flotte. Chacun se reposait sur le génie de l'amiral : on n'eut dans toute la traversée que quatre heures d'une pluie d'orage, accompagnée de quelques coups de tonnerre, et dès le 2 novembre on reconnut la terre.

Les premiers compagnons de Colomb étaient fiers de montrer cette terre à leurs nouveaux associés, et ceux-ci étaient transportés de plaisir à la pensée d'aborder dans ce monde magnifique, Eldorado dont ils se faisaient la plus agréable peinture.

C'était un dimanche, et l'île nouvelle que découvrait Colomb reçut le nom de *Dominica*. Les quinze cents voix de l'équipage entonnèrent le *Salve Regina;* le cœur de l'amiral débordait de joie. — Six autres îles s'offrirent à leur vue, et il toucha à *Maric-Galante*, et s'arrêta à la *Guadeloupe;* ce nom qu'il donna alors est celui que portent encore deux de ces îles [1]. — La Guadeloupe était habitée par les Caraïbes anthropophages, et là eut lieu le premier combat avec les sauvages [2].

Sainte Ursule, les îles Vierges, du nom des onze mille Vierges [3], et plusieurs autres encore furent découvertes; — et partout des sites enchanteurs, des plantes magnifiques, des exhalaisons embaumées; — enfin on arriva à l'île *Espagnole*. Hispaniola! doux nom, flatteuse espérance! Hélas! une reine comme Isabelle, un homme d'honneur comme Christophe Colomb, un cœur brûlant de charité comme Barthelémi de Las Casas n'ont pu empêcher les horreurs commises au nom de la patrie, de l'honneur et de la religion!

Le silence, un silence de mort accueillit l'amiral à son abord dans l'île; l'inquiétude s'empara de son cœur; et de ce moment à son dernier soupir, le chagrin devint son partage.

En son absence, la division s'était mise dans le port, la mauvaise foi avait amené la guerre avec les naturels; — les Espagnols avaient péri. Conabo, chef d'une partie de l'île, avait blessé Canaguari, chef d'une autre partie et ami de Colomb. — La défiance s'était établie entre les naturels et les Castillans; c'est sous

[1] *Marie-Galante*, du nom du vaisseau que montait Colomb. — La *Guadeloupe*, d'un couvent d'Espagne, en vertu d'une promesse que l'amiral avait faite aux religieux.

[2] « Écoutez, dit Pierre Martyr à cette occasion, écoutez, vos cheveux vont se dresser sur votre tête : — Nous ne douterons plus des histoires des Lestrigons et de Polyphème, qui se nourrissaient de chair humaine. Les sauvages du Nouveau-Monde, eux aussi, dévorent les hommes! »

[3] L'Église célèbre, sous le nom des onze mille vierges, les compagnes de sainte Ursule, martyrisées par les Bretons, en Hollande.

ces auspices que fut bâtie, par les nouveaux colons, la ville d'Isabelle.

Cependant les lettres de Colomb, portées en Europe par un vaisseau qui devait lui ramener des chevaux et des choses indispensables à la colonisation, y entretinrent l'enthousiasme.

« L'amiral m'écrit qu'il bâtit une ville; il sème, il plante; les » graines d'Europe fructifient sur ce sol nouveau. Qui s'étonnera » des merveilles anciennes prêtées à Triptolème, à Pandion, à » Cérès; nos jours modernes les voient renouveler! » Ainsi s'exprimait Pierre Martyr. — Pendant que ces choses se disaient en Europe, les malheurs de la colonie commençaient.

Un voyage maritime entre les îles, — *les jardins de la Reine*, — (les jardins et les jardinets) mille choses curieuses, intéressantes, nouvelles, occupèrent les loisirs de Colomb; mais son attente était trompée: il ne voyait ni le Cathay, ni le royaume de Cipangi; il avait trouvé plus qu'Ophir, mais il ne le savait pas encore. Un continent, à quelques lieues de là, était riche, magnifique, et il naviguait entre ces îles inconnues.

XXII

Cependant son absence était fatale. Il trouva à son retour la colonie en émoi et la guerre devenue imminente avec les naturels.

Pour comble d'inquiétude, un traître, du nom de Margarita, avait mis à la voile pour l'Espagne, et portait contre l'amiral mille accusations mensongères.

La confiance des souverains en fut ébranlée; ils envoyèrent Aguado avec des pouvoirs pour examiner l'administration de l'amiral. Christophe Colomb crut devoir se rendre en Espagne. Il y arriva en mai 1496 et se justifia.

Il éprouva la douceur de la protection de la reine, quoique ce fût le temps où elle eut la douleur de perdre, à si peu de distance l'un de l'autre, ses enfants bien-aimés, un prince accompli, en la personne de l'infant don Juan, et une fille d'une grâce et d'une vertu incomparables en Isabelle, pertes auxquelles il fallait ajouter encore celle de son petit-fils don Manuel, et celle du cardinal Mendoze, son fidèle ministre.

Oh ! comme il aimait cette noble protectrice, le généreux Colomb. « La reine, ma maîtresse, ma souveraine auguste ! disait-il, après Dieu je lui dois tout ! quand tout le monde était incrédule et fermait l'oreille à mes paroles, le Tout-Puissant répandit sur la reine, ma maîtresse, un esprit d'intelligence et de force ; tandis que chacun, dans son ignorance, n'envisageait que les difficultés et les frais de mon entreprise, son altesse l'approuva et lui donna tout l'appui qui était en son pouvoir. »

Mais la confiance de la reine en Christophe Colomb n'était plus illimitée comme au retour de son premier voyage ; les ennemis du grand homme avaient prévalu ; il avait à souffrir beaucoup, et de la lenteur et des injustices des agents du pouvoir, surtout du ministre Fonseca.

Et quand il partit pour la troisième fois en 1498, il laissait bien des ennemis en Espagne.

« Si l'on m'accuse, je supplie Leurs Majestés, écrivait-il en » partant, de se rappeler que je suis étranger, en butte à l'envie, » et absent. »

XXIII

Ce troisième voyage, entrepris du 30 mai au 7 octobre, fut accompagné des plus grandes souffrances : la chaleur, — les *latitudes*

calmes[1], la mer réfléchissant comme un miroir les rayons d'un soleil que ni Gênes ni l'Espagne n'ont jamais vu, même dans l'ardeur des jours les plus brûlants, ont bientôt amené des craintes et des dangers : le blé se sèche, la viande salée se gâte, l'eau douce se tarit dans les tonnes, le goudron se fond, les cercles des poinçons tombent, les douves se disjoignent; le matelot ne peut travailler une minute à fond de cale. Telle était la situation de la flotte; malgré une brise fraîche qui était venue à la fin de juin rafraîchir l'air pour quelques jours, lorsque le 3 juillet, l'eau vint à manquer tout à fait; il n'en restait plus qu'une tonne. L'amiral lève les yeux au ciel. « Mon Sauveur, qui m'avez été toujours propice, s'écrie-t-il les mains jointes, n'abandonnez pas un pécheur qui se confie en vous! Par votre nom, en l'unité de l'esprit consolateur, j'invoque le Père tout-puissant, et je fais le vœu solennel de donner à la première terre qui m'apparaîtra, le nom des trois personnes de la très sainte Trinité !... »

Ce jour même, 3 juillet, à l'heure de midi, un matelot, monté sur la hune, voit distinctement dans le lointain, la crête de trois montagnes se dessiner sur un horizon d'un bleu pur. Il fait entendre aussitôt à l'oreille de ses compagnons ce cri joyeux : Terre ! terre !

Les trois montagnes existaient bien réellement; unies par la base elles formaient une île assez étendue; — Colomb reconnaissant, navigue tout autour, mais ce n'est qu'après deux jours, en tournant vers le sud, qu'il peut jeter l'ancre; il aborde, se jette à genoux, fait creuser à quelques pouces cette terre bénie, qui justifie le nom de la *Trinité*, qu'il lui donne pour accomplir son vœu, — il en sort des sources d'eau vive. — Moments bien doux pour le cœur et pour la foi de Colomb ! moments qui rachètent ses peines ! — Ne dirait-on pas que la vie et les aventures

[1] Ainsi appelées à cause de l'absence des vents.

du Génois devaient rappeler le sort de ces caravanes perdues dans le désert, — qui retrouvent avec transport la fraîcheur et la vie dans les fraîches oasis semées au milieu des sables par les mains d'une Providence attentive?

Mais un nouvel objet d'étude se rencontrait ici; Colomb était trop habile et trop expérimenté pour ne pas s'arrêter aux signes que lui présentait l'Océan au sud de la Trinité.

Des courants dangereux lui semblent produits par des affluents d'eau douce; la mer mugit; et Colomb lui donne à cet endroit le nom de Bouche du Dragon.

Il entrevoit au midi une terre qui lui paraît fort grande; des naturels viennent du sud, bien faits, vêtus de coton peint de couleurs variées, armés de boucliers, manœuvrant des canots agiles. — Les Espagnols battent du tambour, les naturels se croient menacés et lancent des flèches. Mis en fuite par deux coups d'arbalète, ils reviennent bientôt; la guerre se change en relations d'amitié; on leur offre des présents; ils en promettent si on vient à terre.

L'amiral se trouvait à l'entrée du golfe de Paria; il s'y enfonce davantage. La mer devient plus sûre; l'aspect des rivages est magnifique; le pays se montre fertile, les habitants hospitaliers. L'amiral descend à terre. Un cacique vient à sa rencontre; les présents s'échangent; de fort belles perles sont pour les Espagnols le prix de quelques grelots; les naturels font entendre que l'or est en abondance à l'est; et l'amiral examine : il cherche quelle peut être cette terre, et se croit prêt du Japon [1]. En sortant du golfe il se retrouve dans la *Bouche* dangereuse *du Dragon;* mais sorti de là et cinglant au midi, il voit tant d'eau douce, qu'il ne doute pas qu'il n'ait touché le continent. — Il venait de découvrir l'embouchure de l'Orénoque. — Un mal d'yeux

[1] Colomb cherchait toujours l'Asie à l'ouest, et en Asie le *Paradis terrestre.*

violent, la goutte, les fièvres, l'état des vaisseaux, tout lui prescrivait de ne pas continuer à explorer cette côte inconnue ; il se contente de lui donner le nom de *Terre Ferme*.

Il arriva à Hispaniola. — De nouveaux malheurs l'y attendaient. — Le traître Roldan s'était révolté contre Barthelémy Colomb, frère de Christophe, gouverneur en son absence. Les Indiens étaient persécutés. L'amiral fut contraint de combattre et de punir.

Des vaisseaux, montés par des mécontents, vinrent porter plainte en Espagne. La reine était assaillie par des bandits qui réclamaient leur paye ; les fils de Colomb étaient insultés. — « Voilà les enfants de cet aventurier, qui n'a découvert des terres » lointaines que pour en faire le tombeau des Castillans ! » criait-on derrière eux.

Colomb avait envoyé de son côté ; il demandait un *juge* et un *arbitre ;* Ferdinand réunit ces deux fonctions en la personne de don François de Bobadilla, qui arriva à Hispaniola le 23 août 1500.

Nous abrégerons ; Bobadilla abusa de son pouvoir : sans entendre Colomb, sans l'avoir vu, il lui fit mettre les fers aux pieds et aux mains et le fit garder dans la forteresse.

A ce trait, l'indignation s'éveilla ; les ennemis mêmes de Colomb lui témoignèrent leur respect ; personne ne voulut attacher les fers ; — mais dans la maison même de l'amiral se trouva un traître et un bourreau. « Un cuisinier éhonté, dit Las Casas, qui avait servi longtemps l'amiral, riva les fers de son maître aussi gaiement qu'il lui eût servi quelque bon mets !... »

Honte à l'humanité ! les Judas se rencontrent partout où le supplice attend un innocent !

Mais si ce domestique infidèle nous est à dégoût, quel nom donnerons-nous à Bobadilla ? — Qui comprendra dans un juge *désintéressé*, la légèreté, l'ignorance, la cruauté, l'insolence, poussées à ce point ?

Colomb dans les fers, Bobadilla s'en réjouit : — « Je l'enverrai » pieds et poings liés en Espagne, afin que ni lui, ni sa race, ne » remettent le pied dans l'île ! » s'écrie-t-il.

Il emprisonne séparément les frères de Colomb. « Ayez patience » et soumettez-vous, écrivait l'amiral à ceux-ci ; le temps fera » reconnaître notre innocence. »

Colomb demande au Seigneur « que cette innocence soit re- » connue ! que la reine se repente de ce qu'elle a fait ! »

Quelquefois il craignait qu'on ne le mît à mort avant qu'il n'eût pu faire entendre la vérité. Un jour il vit entrer le capitaine Villejo, qui venait le chercher : « Villejo, lui dit-il tristement, où me conduisez-vous ? » — « A bord du vaisseau qui vous mène en Espagne, monseigneur. » — « Dites-vous la vérité ? Vais-je m'embarquer ? me conduisez-vous en Espagne ? » — « Monseigneur, rien n'est plus vrai. » — Le cœur sensible de l'amiral se gonfla, et éclata en actions de grâce à cette heureuse nouvelle.

A bord, le capitaine approche respectueusement, et, un genou en terre, veut détacher les fers du prisonnier. « Non, dit l'ami- » ral, Leurs Altesses m'ont écrit de me conformer à tout ce que » Bobadilla m'ordonnerait en leur nom. Je porterai ces fers jus- » qu'à ce que Leurs Altesses aient donné l'ordre de les ôter. — Je » les conserverai ensuite comme un monument de la reconnais- » sance accordée à mes services. »

Quand on apprit en Espagne que l'amiral était ramené chargé de fers, tous les cœurs furent émus. A son débarquement, il reçut mille témoignages de respect, de compassion, d'amitié.

Une longue lettre, écrite pendant la traversée et adressée à dona Juana, nourrice du prince Jean, en grande faveur auprès d'Isabelle, arracha des larmes à la reine.

« Les calomnies d'hommes méprisables m'ont nui, disait-il en » finissant, plus que mes services ne m'ont jamais profité, et le

» mal est venu de ce que la personne chargée de me juger savait » qu'en agissant ainsi elle pouvait me remplacer. »

Isabelle se sentit indignée ; elle fit écrire hâtivement pour enlever ces fers odieux qui pesaient sur son cœur ; cette lettre déplorait ce qu'on avait fait souffrir à l'amiral, « à l'insu de Leurs Altesses, y était-il dit, et contre leur gré. »

Le 17 décembre, Colomb parut à la cour, en qualité d'amiral et de vice-roi, avec une suite nombreuse.

Quand la reine le vit, des larmes inondèrent ses paupières ; l'amiral, gagné par cette sensibilité, ne put maîtriser la sienne ; il tomba à genoux près du trône de Leurs Altesses, suffoqué par les sanglots ; — l'assemblée entière était émue : triomphe nouveau, mais triomphe douloureux, de l'innocence réduite à se justifier !

Cette justification de Christophe fut pleine, entière ; son honneur sortit de cette épreuve lavé de tout soupçon ; un exposé serré, concis, plein de candeur, — l'aveu de ses erreurs, le motif de ses actes, l'énumération de ses services, l'exposé de la vérité, — l'énergie de ses protestations, la noblesse de ses sentiments, son zèle, sa fidélité, firent voir, dans le jour le plus éclatant, et son innocence et l'injustice de ses ennemis.

La reine l'entoura d'égards ; — mais le roi, tout ému qu'il avait paru être, garda des soupçons. Si on rappela Bobadilla, on ne permit pas à Colomb de retourner à Hispaniola. — On nomma à sa place Ovando, dont le gouvernement acheva le malheur des Indiens.

XXIV

Nous abrégeons. Il faut lire dans Las Casas ces pages déchirantes.

L'un des griefs des souverains contre Colomb était venu de ce qu'on l'avait accusé de vendre les Indiens comme esclaves. Il est vrai que Christophe Colomb avait ouvert cet avis malheureux pour se défaire des Caraïbes anthropophages. « En les enlevant » comme esclaves, avait-il dit, on les arrachera à leurs mœurs » cruelles; on en délivrera les parages qu'ils désolent, car ils sont » la terreur des Indiens de mœurs douces des îles voisines; on » les instruira malgré eux, et on en fera des chrétiens. » Triste préoccupation! quels baptêmes, que ces baptêmes forcés! quelle évangélisation! quel apostolat! — Mais Colomb, en cela, ne faisait que ce qui s'était fait à l'égard des Maures mêmes; il partageait les préjugés de son temps et ceux de l'Espagne; cette mesure, il ne la proposait que contre des hommes cruels. La reine, toutefois, s'était opposée avec une énergique sagesse à la vente des Indiens, et, au temps de son mécontentement contre Colomb, on l'avait entendue s'écrier : « De quel droit veut-on vendre mes su» jets? Les Indiens sont mes sujets; je veux qu'ils soient libres. »

Elle décréta leur liberté, ordonna « qu'on ne les fît jamais tra» vailler sans salaire, et toujours avec modération; qu'on traitât » les caciques avec toutes sortes d'égards, et avec une amitié » fraternelle pour les attirer à la religion. »

Ovando ne tint nul compte de ces instructions; sous son administration, on accabla les Indiens de travail; on ne leur donna qu'une paye dérisoire; pour nourriture, un peu de pain de cassave.

Mourant de faim, ils rongeaient les os tombés de la table de leurs maîtres. — Épuisés par le travail des mines, la plupart y mouraient; ceux qui fuyaient étaient pris dans les bois comme les bêtes fauves. — Leur dos était écorché sous le poids des fardeaux. — L'instruction religieuse se bornait pour eux à quelques mots avant l'administration du baptême. Les Indiens non soumis, mais alliés, étaient tenus en défiance, et révoltés par ces infamies.

Parmi les cinq caciques principaux de l'île, l'un d'eux avait laissé une veuve, la belle Anacoana, ainsi nommée d'un mot qui veut dire *fleur d'or;* elle fut amenée à Saint-Domingue par trahison, sous prétexte de jeux et de tournois. — On lui donna, à elle et à quatre-vingts caciques, des fêtes charmantes, au milieu desquelles on les entoura et on les fit prisonniers; on en appliqua à la torture, on fit brûler les autres en mettant le feu à la maison où ils étaient réunis, — et la noble Anacoana, la fleur d'or de l'île, longtemps l'amie des hommes blancs dont elle avait admiré la civilisation, cette femme, au-dessus des peuples qui l'environnaient et dont elle était l'oracle et l'idole, on la soumit, elle, reine et libre, au jugement d'un tribunal inique : elle fut pendue; son neveu chéri pris et pendu; ses sujets égorgés; quatre-vingt mille Indiens à la fois, cernés au milieu d'une vaste plaine; et bientôt dans toute l'île espagnole, les naturels périrent; il ne resta que les Castillans cruels qui avaient déshonoré le titre de chrétiens, et qui s'étaient montrés plus cruels envers les douces créatures de l'île espagnole, que les anthropophages mêmes dont ils prétendaient les délivrer.

XXV

Colomb était resté deux ans en Espagne après son retour et sa justification; mais affligé de rester inactif, malgré son âge de soixante-dix ans, il avait fini par s'embarquer pour explorer les pays inconnus qu'il avait entrevus à son dernier voyage; d'ailleurs il nourrissait la chère espérance de découvrir enfin « le royaume de Cathay, — et le paradis terrestre. »

Il partit donc en 1502, le 9 mai, avec son frère Barthélemy, et son fils Fernando, âgé de treize ans.

Le vent favorable poussa ses navires vers les îles des Caraïbes. Un de ses vaisseaux était si petit et en si mauvais état, qu'il résolut d'en demander l'échange contre un des trente-quatre qui étaient au port de Saint-Domingue.

Ovando refusa l'échange ou même l'achat de ce vaisseau.

Bientôt la tempête gronde; Colomb demande asile au port; le port lui est refusé!

Le cœur navré, il se retire; — vraiment la méditation de la Passion de Notre-Seigneur pouvait seule offrir une consolation à ce cœur trop outragé!

Colomb, banni par l'Espagne du port qu'il a donné à l'Espagne, pouvait s'appliquer ce passage de saint Jean : « Il a été envoyé aux siens, et les siens l'ont méconnu. »

Ses compagnons se plaignaient tous, et l'accusaient tout haut de leurs malheurs. Il fallait suivre un étranger disgracié, pour se voir refuser un port espagnol, disaient-ils.

En même temps partait pour l'Espagne une escadre qui portait

Bobadilla et Roldan. Colomb fit avertir Ovando de retarder le départ, parce qu'on entrait dans la saison des tempêtes et des vents contraires. Pour lui, il suivrait la côte; mais les vaisseaux périraient en haute mer.

Ovando méprisa cet avis. — Les vaisseaux périrent avec leur équipage et leurs richesses. Un seul échappa; c'était celui qui portait l'or de Colomb.

Durant soixante jours, l'ouragan sévit dans la mer des Antilles; durant soixante jours, Colomb lutta contre les vents et les tempêtes : « J'ai vu bien des tempêtes, dit-il dans son journal, mais jamais de si longues et de si terribles. »

C'est dans ce voyage qu'il rencontra un canot très-artistement fait, avec des Indiens évidemment plus instruits que ceux de Haïti, vêtus de coton de couleur, portant des épées de bois. — Un vieillard lui fit entendre qu'il trouverait de l'or et des villes à l'ouest. Encore quelques lieues, Colomb aurait vu le Mexique.

Quelques jours de calme furent suivis de quarante jours de tempête. « On eût dit la fin du monde! » écrit Colomb dans son journal. Malade, accablé, il croyait sa dernière heure venue. En certains moments, il pleurait sur l'amertume de sa destinée; en d'autres, il se reprochait ce sentiment. « Oh! s'écriait-il, Dieu a fait pour moi plus que pour Abraham, en lui promettant la terre où il dressait des tentes! car il a ouvert devant moi les abîmes de l'Océan, et m'y a conduit pour me faire trouver des royaumes! »

Enfin, les beaux jours étant revenus, il nomma *Gracias á Dios* un cap qu'il découvrit.

Mais que de maux encore! une de ses chaloupes échoue à l'embouchure d'une rivière que Colomb nomme *El rio del Desastro*[1]. Une trombe les menace de mort : — Colomb prie; il récite les versets de l'évangile de saint Jean, qui promet des miracles à la

[1] Rivière du Désastre.

prière, et il voit la trombe glisser sur l'onde entre ses vaisseaux, sans en approcher.

Il espérait trouver une issue; mais il a fait le tour de la mer des Caraïbes, et n'a trouvé aucun détroit. — Il aborde sur la terre ferme et bâtit le fort de Porto Bello. — (Lui, cet homme en si grande détresse, il bâtit des villes!)

Ce fort est attaqué par les sauvages. Barthélemy Colomb pense y périr; c'est à travers des périls inouïs qu'il peut rejoindre les vaisseaux de l'amiral.

Un an et plus s'étaient écoulés. Le 23 juin, on aborda à la Jamaïque. « Les gens abattus, le courage épuisé, les ancres perdues, les vaisseaux percés d'autant de trous que l'est un gâteau de cire, » — l'amiral n'a de ressources que d'échouer lui-même ses navires.

Débarqué sur la rive, il fait attirer fortement les vaisseaux sur le sable avec des cordes, attache les ponts l'un à l'autre, joint le tout très-solidement; établit, sur la proue et sur la poupe, de petites cabines où il se retranche. — Les naturels, dont il se fait des amis, lui apportent des vivres.

Cependant Mendez, un de ses plus fidèles amis, se dévoue et va dans un canot exposer à Ovando le sort de la flotte.

Il fallait faire quarante lieues sur mer au péril de la vie, — et les détours et les orages forcèrent à en faire plus de cent cinquante!

Huit mois s'écoulèrent dans l'attente du retour de Mendez; pendant ce temps, une partie de l'équipage se révolta; les naturels se lassèrent; et la famine apparaissait comme imminente.

Qui croirait que Mendez ne put obtenir qu'au bout de huit mois deux vaisseaux pour ramener Christophe Colomb?

Après tant de maux, l'amiral se reposa à Saint-Domingue; mais ce fut pour être témoin de la mort d'Anacoana et des horreurs commises par Ovando.

Le 12 septembre 1504, il quitta ce rivage tour à tour heureux et désolé, témoin de sa gloire et de ses douleurs, et revint en Espagne.

La maladie, la tempête le suivirent dans ce dernier retour. — Il se fit porter malade à Séville. — La reine était mourante; elle apprit avec indignation l'abus qu'on avait fait de son nom; elle donna des larmes à la fin tragique de la princesse Anacoana, que Colomb lui avait fait connaître par ses récits dans ses précédents voyages; elle ordonna qu'Ovando fût rappelé.

« Puisse la sainte Trinité rendre la santé à notre souveraine, » car elle rétablira l'ordre où est maintenant la confusion! » répétait l'amiral affligé.

Mais l'heure d'Isabelle était arrivée. Dieu l'appelait à lui.

Colomb mourut peu après cette reine illustre.

Ses restes, transportés de Séville à Valladolid, furent ensuite transférés à Saint-Domingue, où ils reposent aujourd'hui, avec cette inscription :

POR CASTILLA Y LEON
NUEVO MUNDO HALLO COLON [1].

XXVI

Pendant que le grand homme à qui on dut la découverte du Nouveau-Monde se voyait refuser un port dans cette terre qu'il avait trouvée, tout en Europe souriait à l'heureux Ferdinand. Gonzalve de Cordoue avait presque achevé la conquête de l'Italie;

[1] Pour Castille et Léon, un nouveau monde a trouvé Colomb.

mais des chagrins de famille bien cuisants vinrent se joindre à ce deuil de cœur qui minait la santé d'Isabelle depuis la mort de ses enfants.

Les rois catholiques hâtaient par leurs vœux et par leurs instances une visite de leur fille Jeanne et de l'archiduc Philippe son époux, car ils désiraient vivement les investir de leurs droits à la succession. La reine Isabelle avait prévu, en apprenant la naissance de son petit-fils Charles (depuis le fameux Charles-Quint), qu'il allait recueillir cet immense héritage, et elle s'était servie de l'Écriture sainte, en faisant allusion au jour de Saint-Mathias, jour de la naissance du prince : «*Sors cecidit super Mathiam.*» En se rendant en Espagne vers la fin de 1501, l'archiduc et sa femme s'arrêtèrent à Blois, où Louis XII leur offrit une suite de fêtes et d'amusements. Les rois catholiques se rendirent à Tolède pour y rencontrer leur fille, à la fin d'avril 1502. Les cortès de Castille, assemblées à Tolède, prêtèrent serment de fidélité à Jeanne, au mois de mai, et les cortès d'Aragon la reconnurent au mois d'octobre, comme reine héritière et *propriétaire*, et Philippe comme son époux.

Cette autorité souveraine assurée uniquement à Jeanne, plaisait peu à l'archiduc, ennuyé de l'Espagne, fatigué de la tendresse jalouse et passionnée d'une femme peu agréable; aussi résista-t-il à toutes les instances de ses parents, il retourna dans les Pays-Bas à la fin de l'année, laissant l'impression d'un caractère léger, dissipé, peu propre à faire le bonheur d'une épouse et la gloire d'un État. Son départ porta à Jeanne un coup douloureux, et révéla les premiers symptômes de la maladie mentale qui bientôt paralysa toutes ses facultés. — On la vit tout à coup se refuser à toute distraction, et rester des heures entières les yeux fixés à terre sans prononcer une parole, indifférente à l'amour de ses parents et toute à la pensée de son mari. La naissance de son second fils Ferdinand n'apporta aucun changement à son état;

tous ses vœux tendaient à retourner en Flandre. Son mari lui ayant écrit au mois de novembre de venir le rejoindre, Jeanne profita de l'absence de sa mère, pour lors à Ségovie, et s'échappa du château de Medina del Campo en déshabillé, pendant la nuit; rien n'eût pu l'arrêter dans sa fuite, si l'évêque de Burgos n'eût fait fermer les portes du château, afin de l'empêcher de partir; l'indignation et la colère de la princesse ne connurent plus de bornes; elle resta frissonnante dans la cour, sans vouloir se mieux couvrir. On envoya un exprès à la reine, et en attendant son arrivée, tout ce qu'on put obtenir de Jeanne fut de se tenir dans une pauvre cuisine pendant la nuit; elle revint à la grille avec le jour et y demeura jusqu'à l'arrivée de la reine.

Isabelle eut bien de la peine à la décider à rentrer au château; dès lors le cœur de la reine fut brisé, car elle ne put se dissimuler que sa fille était frappée de folie.

La tendresse maternelle lui arrachait des larmes sur cette fille infortunée; mais surtout l'amour de ses sujets la faisait trembler pour le sort de l'Espagne. Bien que sa santé déjà très-chancelante se ressentît encore de ce dernier malheur, sa force d'âme la soutint jusqu'au bout, et pendant la guerre que Ferdinand fit à Louis XII qui avait envahi le Roussillon, la reine ne perdit pas de vue les opérations militaires de son mari, qui furent couronnées de succès. Elle lutta jusqu'au dernier moment contre la maladie, et ne cessa de remplir les grands devoirs que la Providence lui avait confiés. Sa fille Jeanne la quitta en 1504, et de nouvelles scènes avec son époux achevèrent de déranger son esprit. — Jalouse d'une des dames de la cour dont elle voyait l'archiduc épris, elle insulta publiquement cette dame, et fit couper les tresses blondes qui avaient charmé l'inconséquent Philippe. Il ne put jamais lui pardonner cet outrage; sans ménagements pour son état de maladie, il l'accabla d'injures et cessa de la voir.

XXVII

Nous approchons du terme de l'existence, bien éprouvée dans les derniers temps, de la reine Isabelle. Admirable durant tout le cours de sa vie, elle paraît plus digne de respect encore quand elle se prépare à la résigner à son Créateur.

Une fièvre qui mit en danger les jours du roi, porta au comble l'anxiété de la reine, déjà atteinte elle-même de la maladie qui allait la conduire au tombeau. Au dire de Pierre Martyr, une fièvre lente la dévorait, et on croyait que le mal allait se terminer par une hydropisie. Étendue sur son lit une grande partie de la journée, Isabelle prenait intérêt à tous les événements, et suivait de ses vœux son héros favori, Gonsalve de Cordoue, dans cette guerre mémorable qui mettait le trône de Naples dans la maison d'Aragon [1]... Elle admettait la visite d'étrangers illustres, et Prosper Colonna disait au roi Ferdinand : « Qu'il était venu en Castille pour voir la femme qui, d'un lit de douleur, gouvernait le monde ! »

« Vous me demandez, écrivait Pierre Martyr à un ami, à la date du 15 octobre 1504, vous me demandez des nouvelles de la santé de la reine ? Nous sommes tous bien affligés dans le palais, attendant en tremblant l'heure où la religion et la vertu s'en iront de la terre avec cette admirable femme. Elle est tellement supérieure à la perfection humaine, qu'on dirait qu'il n'y a rien de mortel en elle... On ne saurait penser qu'elle meurt, elle entre plutôt dans une nouvelle existence, plus faite pour exciter notre

[1] Nous parlerons de Gonzalve de Cordoue dans les chapitres suivants.

envie que notre douleur. Elle laisse le monde plein de sa renommée, et va jouir de la vie éternelle en Dieu dans le ciel. J'écris ceci, partagé entre la crainte et l'espérance, tant qu'un souffle de vie l'anime encore. »

Toute l'Espagne partagea les sentiments que Pierre Martyr exprime si vivement.

On crut voir dans un tremblement de terre et dans un ouragan effroyable, le présage de la perte dont la nation était menacée. Toutes les églises retentissaient de prières, on fit des processions, des pèlerinages; mais le ciel appelait à lui celle que la terre eût voulu ne jamais lui céder.

Le 12 octobre elle fit son mémorable testament : elle ordonne que ses restes soient transportés à Grenade, au monastère franciscain de Sainte-Isabelle dans l'Alhambra, pour y être déposés dans un humble sépulcre avec une simple inscription... « Mais, dit-elle, si le roi, mon seigneur, préférait un sépulcre ailleurs, je désire que mon corps y soit transporté et placé à côté du sien, pour que l'union dont nous avons joui ici-bas, et dont la miséricorde de Dieu fera jouir nos âmes dans le ciel, soit représentée par nos corps sur la terre.» Elle insiste pour bannir toute ostentation de ses funérailles, et pour en convertir les frais en aumônes, tenant à guérir les grands de cette vanité. — Ses charités embrassent des dots pour de jeunes filles pauvres, une somme considérable pour le rachat des chrétiens captifs en Barbarie. Elle ordonne le payement de ses dettes dans le courant de l'année, retranche les fonctions superflues dans sa maison, et révoque des dons qui n'ont pas de garanties. Elle appuie sur l'importance de maintenir dans leur intégrité les domaines de la couronne, et par-dessus tout, recommande à ses successeurs de ne jamais se dessaisir de Gibraltar ! En réglant la succession de la couronne, elle enjoint à la reine Jeanne et à l'archiduc Philippe son mari de se conformer aux lois et aux usages du pays, pour se concilier l'amour et l'obéissance de leurs sujets,

de ne pas nommer les étrangers aux dignités de l'État, de vivre dans l'union qui avait existé entre elle et son époux, et de respecter le roi Ferdinand à titre de père et à cause de ses éminentes vertus; enfin, de veiller aux libertés et au bien-être de leurs sujets. Prévoyant l'absence ou l'incapacité de la reine Jeanne, elle nomme le roi Ferdinand régent de la Castille.

« Je supplie le roi, mon seigneur, dit-elle, d'accepter mes joyaux, ou bien ceux qu'il voudra choisir; afin qu'en les regardant il puisse se rappeler l'amour que je lui portais durant ma vie; je l'attends dans un meilleur monde, ce qui le portera à vivre avec justice et sainteté dans celui-ci. »

Le roi et Ximenès étaient nommés ses exécuteurs testamentaires avec quatre autres. Dans un codicille en date du 23 novembre, Isabelle témoigne le désir de voir régler les lois et les statuts qui régissent la tutelle.

On avait toujours caché à la reine les cruels abus des *repartimientos* des pauvres Indiens parmi leurs conquérants, mais elle a eu quelque soupçon de cette malversation. Elle recommande à ses successeurs de convertir et de civiliser les Indiens, de les traiter avec douceur, et de réparer les injustices commises contre les personnes ou les propriétés.

Sa dernière injonction exprime un doute sur la légalité d'un impôt perçu par la couronne, dont elle demande à ses successeurs de rechercher la validité.

Par un bonheur fort rare sur le trône, Isabelle mourait entourée des amitiés de son enfance, et c'était elle encore qui essuyait leurs larmes : « Ne pleurez pas sur moi, ne perdez pas votre temps en prières superflues pour me voir rendue à la vie, priez plutôt pour le salut de mon âme, » disait-elle.

Pleine, à ses derniers moments, de cette décence dont elle avait été le modèle, elle ne permit pas que ses pieds fussent découverts pendant l'Extrême-Onction. Après avoir pieusement rempli

ses derniers devoirs elle s'éteignit doucement, un peu avant midi, le mercredi, 26 novembre 1504, dans la cinquante-quatrième année de son âge et la trentième de son règne.

« Ma main, écrit Pierre Martyr ce même jour à l'archevêque de Grenade, tremble de saisissement. Le monde a perdu son plus bel ornement, et cette perte est déplorable, non-seulement pour l'Espagne, que notre grande reine a conduite dans la carrière de la gloire, mais pour les nations de la chrétienté; elle était le miroir de toutes les vertus, le bouclier de l'innocent, le glaive vengeur pour le coupable. Je ne connais aucune femme dans les temps anciens ou modernes, qui, à mon sens, soit digne d'être placée à côté de cette incomparable reine. »

Son corps non embaumé, selon ses ordres, fut transporté à Grenade; accompagné d'une suite où nous retrouvons son ami dévoué Pierre Martyr. Un orage furieux se déchaîna sur l'Espagne et entrava le voyage du convoi. Enfin, le 18 décembre, par un temps effroyable, les dépouilles mortelles d'Isabelle furent déposées au couvent des franciscains dans l'Alhambra. — A la mort de Ferdinand on les plaça à son côté, dans le somptueux mausolée qui se voit dans la cathédrale de Grenade.

Nous avons parlé au commencement de son règne du genre de beauté d'Isabelle et de la grâce de ses manières, unies à une grande noblesse. Ses vues étaient toutes désintéressées; tout ce qui était grand et généreux trouvait un écho dans son âme. Sa piété a été admirable, la religion était la base de sa conduite. Elle a suivi l'esprit du temps quand elle a cédé à la pensée qu'il fallait obtenir les conversions par la force; c'est la seule erreur de son esprit, la pureté de ses intentions n'admet le soupçon de mauvaise foi dans aucune de ses actions. Elle fut l'amie fidèle de Colomb, de Ximenès, de Gonsalve de Cordoue, et n'appela jamais Béatrix Bobadilla que du nom doux et familier de *marquise*, *ma fille*.

Sa mère fut l'objet de ses plus tendres soins jusqu'aux derniers jours de sa vie, et nous l'avons vue porter dans toutes ses relations domestiques le sentiment du devoir et la sensibilité. — Supérieure à tous les préjugés, elle protégea l'imprimerie à sa naissance, appela à elle le talent partout où elle le rencontrait, fit venir des ouvriers étrangers pour les manufactures, des ingénieurs, des officiers pour discipliner ses troupes, et des savants pour instruire une noblesse qui jusque-là n'avait manié que l'épée. Elle eut le tact précieux de discerner le caractère de ceux qu'elle employait, et d'appliquer leurs qualités au bien général. Son activité était prodigieuse, son courage d'autant plus admirable qu'il n'enlevait rien aux modestes vertus de son sexe : la main qui signait tan de réformes utiles, maniait l'aiguille et parait les autels. — Le nom glorieux d'Isabelle est l'orgueil de l'Espagne. — Les Espagnols en parlent comme du modèle brillant de toutes les vertus, car elle a apporté la grâce et la délicatesse de son sexe aux opérations d'un règne qui se distingue par des conceptions, des travaux et une énergie digne du plus grand roi. Il ne faut pas hésiter à le dire, quoiqu'une étude superficielle puisse faire trouver cette comparaison trop haute : — dans l'ensemble des moyens d'administration qu'elle créa, on retrouve les facultés organisatrices de Charlemagne; — le parti qu'elle tira de la Sainte-Hermandad pour la police de ses États; la sagesse avec laquelle elle la modifia quand l'union fut achevée; la persévérance qu'elle apporta à la réforme des mœurs, sont des traits que pas une histoire n'avait fournis jusque-là.

GERMAINE DE FOIX

REINE D'ARAGON

SECONDE FEMME DE FERDINAND LE CATHOLIQUE.

I

Tout changeait pour la Castille par la mort de la reine Isabelle; tout changeait aussi pour Ferdinand.

Époux de cette grande souveraine et roi de la Castille, parce qu'elle en était reine, mais n'ayant aucun droit sur le royaume que ceux qu'elle consentait à lui donner, Ferdinand avait cependant régné avec elle pendant trente années d'une heureuse union. Isabelle avait consulté son mari, déféré à ses avis, réclamé son concours, reçu avec un amour reconnaissant le secours de ses armes; — aujourd'hui il fallait que ce roi résignât cette couronne glorieuse, et qu'il la posât sur le front d'une princesse infortunée, sa fille il est vrai, mais sa fille frappée de folie.

Sur une estrade élevée dans la grande place de Tolède, Ferdinand fit proclamer à son de trompe Philippe et Jeanne souverains de la Castille, — et à cause de la maladie de Jeanne, il prit, comme le testament d'Isabelle lui en donnait le droit, le titre de gouverneur de la Castille jusqu'à l'arrivée de Philippe.

Plusieurs nobles Castillans cependant, jaloux du maintien de leurs lois, n'obéissaient qu'avec peine à Ferdinand, qui gouvernait en vertu d'une clause du testament d'Isabelle, au nom de son gendre et de sa fille absents. Les grands de Castille écrivirent à Philippe, pour l'inviter à venir prendre les rênes de l'État comme le gardien naturel et le tuteur de sa femme.

Poussé par sa propre ambition, et donnant trop facilement créance aux mécontents (à la tête desquels il faut nommer don Juan Manuel, ambassadeur de Ferdinand à la cour de l'empereur Maximilien), Philippe écrivit à son beau-père, pour l'inviter « à se retirer en Aragon, et lui laisser gouverner la Castille. »

Ferdinand reçut cette demande avec un certain mépris. — « Peut-» être mon gendre trouvera-t-il plus de difficulté qu'il ne pense à » gouverner les Espagnols, qu'il connaît peu et qu'il ne comprend » guère, dit-il ; néanmoins puisqu'il en veut essayer, qu'il vienne » avec sa femme aussi vite que possible. »

En même temps il obtenait de Jeanne une lettre par laquelle cette princesse approuvait en tout l'administration de son père ; mais la lettre fut surprise par Philippe qui mit le secrétaire en prison et resserra davantage l'infortunée Jeanne.

De là, de graves mécontentements entre le beau-père et le gendre ; difficultés de toutes parts pour Ferdinand. Philippe et Maximilien s'entendaient avec Louis XII ; Maximilien tentait même de sonder la fidélité du Grand Capitaine [1] pour le détacher de Ferdinand et par là enlever Naples.

[1] Gonzalve de Cordoue.

Germaine de Foix.

Le roi d'Aragon avait, on le voit, de graves sujets de mécontentements et de craintes: les nobles Castillans prêts à se soulever contre lui, après l'avoir trente ans reconnu comme l'associé glorieux de la plus grande reine qu'ils eussent eue, son gendre jaloux, les puissances étrangères pleines d'astuce à son égard; on ne s'étonne pas qu'il ait cherché un appui contre tant d'ennemis, mais on s'étonne de voir à quel prix il cherche cet appui.

Il s'adresse à Louis XII, et lui demande en mariage sa nièce Germaine de Foix, princesse jeune, dont il pouvait avoir des enfants; au cas où il aurait eu un fils, tout l'Aragon serait revenu de droit à cet héritier mâle, au détriment de Jeanne, fille aînée du roi. Ainsi aurait été anéanti le fruit d'une politique de trente ans, qui avait eu pour but de créer l'unité de l'Espagne [1].

Philippe sentit la nécessité de temporiser; il écrivit à son beau-père une lettre très-respectueuse, lui assura la moitié du revenu de la Castille, et le pria d'unir son nom à celui de sa fille, en sorte que Ferdinand, Philippe et Jeanne signèrent les actes. En même temps il partit pour l'Espagne, mais plein de présomption, et croyant que sa présence en Castille suffirait pour lui assurer une pleine autorité.

Une tempête le jeta sur les côtes de l'Angleterre; le feu prit à son vaisseau; à grand peine put-il sauver sa femme, l'infortunée Jeanne, sur un misérable débris. — Il trouva un asile royal auprès de Henri VII, qui accueillit les illustres naufragés comme il convenait à son rang et au leur, mais qui eut bientôt reconnu la forfanterie et l'imprudence de Philippe : « Si mon beau-père re-» fuse de me laisser gouverner, je le gouvernerai lui-même, dit-» il à Henri VII. » Ce fut la réponse qu'il lui fit quand ce roi

[1] Le traité avec Louis XII était de tout point incompréhensible; mais les traités ne liaient pas Ferdinand. Comme celui-ci ne fut jamais exécuté, nous n'en donnons pas la teneur. Nous écrivons principalement pour des femmes, que les détails de traités et des guerres n'intéressent que par les résultats, ou les côtés brillants.

l'engageait à suivre volontiers les conseils d'un prince aussi prudent, aussi éclairé et aussi heureux que l'était Ferdinand.

Cependant le 18 mars 1506, Ferdinand conduisit à l'autel sa jeune et belle fiancée, dans la ville même de Duenas, là où trente ans auparavant, il avait reçu la foi d'Isabelle de Castille; — ce rapprochement fut pénible aux Castillans.

Six semaines plus tard, une flotte flamande amenait Philippe et sa femme sur les côtes de l'Espagne. Ferdinand avait tout préparé pour leur faire une réception digne de leur rang; — il voulait les prévenir par des égards marqués, et en attendait de réciproques; quelle fut l'amertume de son cœur quand il vit Philippe affecter de rester à la Corogne, ne répondre à aucune de ses missives pour régler une entrevue, et accueillir tous les nobles Castillans qui se hâtèrent d'aller lui faire la cour. Trois mille Flamands qu'il avait amenés, six mille volontaires Castillans formèrent une armée assez forte pour qu'il se crût en état de dicter des lois à son beau-père, et il lui fit dire qu'il ne voulait donner aucune suite au traité de Salamanque, et qu'à sa femme appartenait exclusivement le trône et le gouvernement de la Castille.

Ni Pierre Martyr, ni le cardinal de Ximénès ne purent obtenir même une entrevue; — Ferdinand dut retourner à Saragosse, humilié, dépossédé, et ne pouvant même voir sa fille dans un royaume qu'il avait trente ans gouverné avec une reine incomparable, et à la gloire de laquelle il avait contribué par l'immortelle conquête de Grenade.

Une entrevue à la fin eut lieu à la Puebla de Senabria sur les confins de la Gallice et du royaume de Léon. Ferdinand y montra son aisance et sa majesté; Philippe fut contraint et embarrassé, mais telle était sa froideur que le nom de Jeanne n'y fut pas même prononcé.

Le roi, un peu plus tard, consentit aux clauses d'un traité qu'il

était bien résolu de ne pas tenir, et qui laissait l'autorité à Philippe et à sa femme. — C'est ainsi qu'il partit pour l'Italie sans avoir eu la consolation d'embrasser sa fille.

L'absence de Ferdinand eut l'effet qu'il souhaitait, de faire regretter son administration; le gouvernement flamand de Philippe Ier ne plaisait guère aux Espagnols[1].

Ferdinand avait emmené la jeune reine avec une suite brillante, et aborda à Gênes, où Gonzalve de Cordoue vint le rejoindre.

La loyauté du grand capitaine désarma, du moins en apparence, les soupçons de Ferdinand; mais quelle peine pour ce capitaine, dévoué à Isabelle, à qui il avait dû tout, de voir à sa place une reine légère, hautaine, et il faut le dire, aimée de Ferdinand, à cet âge où il était parvenu, avec plus de tendresse peut-être qu'il n'en avait jamais témoigné à l'illustre compagne de sa gloire dans ses jeunes années!

Comme Ferdinand se proposait d'achever son voyage à Naples, il apprit la mort de Philippe, son gendre, qu'une fluxion de poitrine venait d'enlever.

Il hâta sa course, débarquant sur les côtes de son royaume de Naples, et partout excitant l'enthousiasme. Quand il fit son entrée à Naples, on lui rendit des honneurs extraordinaires; il passa avec la reine sous des arcs de triomphe; il retourna ensuite en Espagne où le cardinal Ximénès avait empêché tout désordre depuis la mort de Philippe Ier.

Il mourut le 22 janvier 1516 d'une hydropisie dont les atteintes, longues et douloureuses, l'obligeaient depuis deux ans à rechercher l'éloignement de la foule et l'air de la campagne. — Germaine de Foix ne lui avait pas donné d'enfant, heureusement

[1] Philippe régnait en effet, Jeanne n'étant pas capable de gouverner; mais les cortès refusèrent de consentir à la séquestration de cette princesse. Les actes portaient la signature de la reine Jeanne.

pour la couronne d'Espagne qui aurait été divisée si cette princesse avait laissé un fils.

Germaine, veuve de Ferdinand, épousa en secondes noces le marquis de Brandebourg qu'elle perdit aussi, et en troisièmes, le prince de Calabre, fils de Frédéric, ce roi de Naples détrôné par Gonzalve de Cordoue, et que Ferdinand avait tenu à sa cour dans une sorte de captivité honorable [1].

II

Nous ne finirons pas sans dire quelques mots de la destinée de Gonzalve de Cordoue, surnommé le Grand Capitaine.

Ferdinand l'emmena avec lui à son retour de Naples en 1507. Tous les yeux furent mouillés de larmes lorsqu'on le vit quitter Naples où il s'était fait admirer par sa bravoure et chérir par ses grandes qualités. A Savone, où Louis XII préparait à Ferdinand une réception magnifique, tous les regards cherchaient Gonzalve de Cordoue, qui soupa avec les deux rois, et où Louis XII l'entretint de tous les incidents de cette guerre qui avait moissonné la chevalerie française. — Il finit par lui passer autour du cou une chaîne d'or d'un travail exquis.

C'était le dernier moment de triomphe du Grand Capitaine. Arrivé en Espagne, il fut négligé par le roi qui ne tint aucune de ses promesses à son égard. — Le connétable de Castille, veuf d'une fille naturelle de Ferdinand, demanda la main de doña Elvire, la fille chérie de Gonzalve de Cordoue. Ferdinand en fut

[1] Voyez la note sur les guerres d'Italie, page 108.

contrarié parce qu'il convoitait cette riche alliance pour un de ses petits-fils. La reine Germaine, pour humilier le connétable, lui demanda « s'il ne croyait pas se dégrader en épousant une sujette, lui qui avait été marié à la fille d'un roi? » — « Comment cela serait-il, madame, répondit le connétable, quand j'ai sous les yeux de si illustres exemples? » — Il faisait allusion à la naissance de Germaine de Foix qui succédait à la grande Isabelle. Germaine ne pardonna jamais ce mot, et remplaça Gonzalve de Cordoue par le duc d'Albe qui était attaché à son service. Retiré de la vie politique, et vivant à Loja, le Grand Capitaine s'occupa du bien-être de ses paysans, étendant ses bienfaits aux Mauresques qu'il protégeait contre l'inquisition. — Il exerçait une noble hospitalité envers les étrangers de distinction que sa renommée attirait en Espagne.

Après la perte de la bataille de Ravenne, le pape et les autres alliés insistèrent auprès de Ferdinand pour avoir Gonzalve à la tête de leurs armées. — Le roi y consentit bon gré mal gré, et donna l'ordre à Gonzalve de faire des levées pour la guerre d'Italie[1]. A la voix du Grand Capitaine, toute l'Espagne se leva comme un seul homme pour servir sous ses étendards. — Cet enthousiasme réveilla les défiances de Ferdinand, il trembla pour son royaume de Naples où Gonzalve était adoré, et lui commanda de disperser l'armée. — Gonzalve ne se méprit pas aux motifs du roi, et fit distribuer généreusement la somme de cent mille ducats à de simples officiers qui, dans leur empressement à servir sous lui, avaient engagé leurs petites propriétés et se trouvaient ruinés. Son intendant lui fit quelques remontrances : « Ne resserrez pas votre main, lui dit-il; il n'y a qu'une manière de jouir de la fortune, c'est de la distribuer. » Il écrivit une lettre pleine d'amertume au roi en demandant la permission de demeurer dans ses

[1] Mai 1512.

domaines de Naples; le soupçonneux Ferdinand lui donna l'ordre de rester à Loja.

En 1515 le roi, déjà très-malade, apprit que le Grand Capitaine allait s'embarquer pour la Flandre et se joindre à l'archiduc Charles-Quint pour l'amener en Castille. Ferdinand expédia l'ordre d'arrêter son départ et même sa personne s'il le fallait. On n'en vint pas à cette honteuse extrémité. — Gonzalve de Cordoue gisait sur un lit de douleur à Grenade, et succomba à la fièvre quarte dans les bras de sa femme et de doña Elvire [1]. — Ferdinand écrivit à la duchesse en déplorant la mort d'un homme « qui lui avait rendu d'inestimables services et auquel il portait une sincère affection. » Un magnifique mausolée recouvrit ses restes dans l'église de Saint-Jérôme à Grenade, et plus de cent bannières et étendards flottèrent au-dessus de sa tombe. Sa femme doña Maria Manrique ne lui survécut que quelques jours; sa fille doña Elvire porta les titres et les domaines de son père dans la maison du comte de Cabra [2].

[1] 2 décembre 1515.

[2] Nous plaçons en note quelques éclaircissements sur les guerres d'Italie, étrangères à la Castille, et toutes entreprises par Ferdinand comme roi d'Aragon.

A la mort de Ferdinand Ier, roi de Naples, la noblesse se révolta contre Alphonse de Calabre, fils et héritier de ce prince.

Charles VIII, roi de France, s'empara en cinq jours de tout le territoire de Naples. — Alors Alphonse abdique en faveur de Ferdinand II; — Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, se ligue avec l'empereur Maximilien, le pape Alexandre VI et la république de Venise; il envoie à Naples Gonzalve de Cordoue le Grand Capitaine; et les Français, forcés de quitter l'Italie, immortalisent leur retraite par la brillante victoire de Fornoue (1495).

Mais Gonzalve enlève Naples sans retour, et y établit Frédéric, oncle de Ferdinand II, de Naples (1495).

En 1501, politique différente, du moins en apparence. Louis XII, successeur de Charles VIII, se lie à Ferdinand par un traité secret; partage d'avance avec lui le royaume, et attaque Naples; Frédéric appelle Gonzalve, qui lui montre le traité de partage.

Mais l'entente des rois de France et d'Aragon n'est pas de longue durée; la guerre

aussitôt change de face. Les Espagnols attaquent les Français, qui sont vaincus à Seminare, à Cérignoles, à Carigliano, et obligés de quitter l'Italie (1501).

Gonzalve était vice-roi de Naples ; Ferdinand le rappelle en 1507.

En 1508, ligue de Cambrai, par laquelle l'Allemagne, l'Angleterre, la France et le pape Jules II s'unissent contre Venise ; Louis XII gagne la bataille d'Agnadel, restée fameuse par cette harangue de La Trémouille : Enfants, le roi vous voit!

Mais Jules II se détache de la ligue de Cambrai, et s'unit à tous les autres souverains contre Louis XII. Gaston de Foix est vainqueur à Ravenne (1512). — Toutefois Naples reste à Ferdinand le Catholique. — Il y envoie des vice-rois. — Naples et la Sicile dépendent de la maison d'Aragon jusqu'à l'avénement des Bourbons en Espagne.

JEANNE DE CASTILLE

DITE

JEANNE LA FOLLE

ÉPOUSE DE PHILIPPE LE BEAU.

C'est une triste existence que celle de cette fille infortunée d'Isabelle ; fille de la plus grande reine que l'Espagne ait vue s'asseoir sur le trône, mère d'un des hommes les plus éminents dont s'honore l'histoire des monarchies modernes, Jeanne passa cinquante années d'une vie mélancolique dans l'absence de la raison. Cependant les cortès ne la déclarèrent jamais déchue de ses droits, et les actes de Charles-Quint pour l'Aragon et la Castille étaient signés du nom de sa mère.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit de sa naissance [1], de sa ressemblance avec Jeanne Henriquez, femme de Jean II d'Ara-

[1] Elle naquit en 1480.

gon, son aïeule maternelle, ni de la manière dont se manifesta, pour la première fois, sa folie lorsqu'elle voulut s'enfuir seule et sans suite, à peine vêtue pour rejoindre son époux. C'est la jalousie qui paraissait être le principe de la maladie à laquelle donna lieu la faiblesse de son esprit; mais l'hérédité de la constitution y eut peut-être aussi quelque part, car son aïeule Isabelle de Portugal, femme de Jean II de Castille, mourut aussi dans la folie.

Jeanne avait épousé, en 1499, l'archiduc Philippe, fils de Maximilien, empereur d'Allemagne, et de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire (héritière des riches domaines de la maison de Bourgogne[1]). Philippe était surnommé à juste titre *el hermoso*, le beau, par les Espagnols. Sa haute taille, et en même temps l'élégance de ses manières et l'harmonie de ses traits, communes à un assez grand nombre de personnages illustres nés dans le pays qui a donné le jour à Charlemagne, frappaient le regard au premier abord; — tous ses traits étaient admirablement formés, et sa physionomie ouverte et heureuse disposait en sa faveur. — Mais les talents de son esprit étaient médiocres, et sa présomption l'empêcha d'en tirer le parti qu'il aurait pu, car jamais prince ne fut plus disposé à braver les conseils.

Sa jeune épouse, Jeanne, était loin d'avoir extérieurement d'aussi brillants avantages, et l'amour qu'elle porta à son époux était accompagné d'une si grande jalousie, que cette passion causa tout son malheur, — nous l'avons vu dans l'histoire d'Isabelle, que la maladie de cette princesse, devenue l'unique héritière de la Castille, affligeait profondément. Elle était mère d'Éléonore et de Charles, quand elle en fut atteinte; on espérait que

[1] C'est sur cette descendance que furent fondées les prétentions de la maison d'Autriche à la portion de ces domaines que Louis XI avait réunie à la couronne de France comme n'étant pas fief féminin.

Imp. Lemercier Paris

Jeanne la Folle.

son état s'améliorerait après la naissance d'une fille, qu'on nomma Marguerite, et d'une troisième, illustre sous le nom d'Isabelle, mais il n'en fut rien ; délaissée, méprisée même par son époux, que fatiguait sa jalousie, elle devint de plus en plus mélancolique. Durant les six jours que dura la dernière maladie de cet époux trop aimé, elle ne quitta pas son chevet, mais on ne lui vit pas verser une larme ; triste symptôme du mal dont elle était frappée ! — Rien après la mort du roi, ne put la déterminer à faire acte d'autorité : avec une opiniâtreté dont aucun raisonnement ne put triompher, mais avec assez de sens, et comme si elle eût compris son état, elle déclinait sa capacité : — « J'attendrai, dit-elle, l'arrivée de mon père ; il sait mieux que moi ce qu'il convient de faire, et s'entend assez à régner pour qu'on s'en rapporte à lui ; comme veuve il ne m'appartient que de prier pour l'âme de mon époux, parti de ce monde ! » — Elle ne voulut donner aucune signature, elle n'acquitta aucun mémoire sinon celui des musiciens de sa chapelle ; — le goût de la musique, qu'elle avait eu dès son enfance, ne l'abandonna jamais. — Elle voulut que les restes de son mari fussent tirés du cercueil ; elle passait de longues heures à contempler les traits de ce prince, conservés par suite d'un embaumement qu'elle avait ordonné, et qui avait été fait avec le plus grand soin. — Jalouse après la mort comme pendant la vie de cet époux, si quelque dame de sa maison approchait du lit richement orné, sur lequel il reposait, Jeanne entrait en fureur. — Au bout d'un an, Ferdinand ordonna de soustraire à sa vue ce spectacle de douleur. Elle parut n'y plus penser.

Charles, son fils, était élevé loin d'elle à Gand, sous les yeux d'Adrien, doyen de Louvain (que plus tard la reconnaissance de son royal élève fit arriver à la dignité pontificale, sous le nom d'Adrien VI). — Ximénès cependant administrait la Castille ; quand Ferdinand mourut, ce monarque interrogeant ses conseillers sur

le choix d'un régent, tous nommèrent Ximénès. — Ce grand homme n'avait jamais été aimé de Ferdinand; c'est contre son gré qu'Isabelle l'avait élevé à l'archevêché de Tolède : mais le roi avait pu voir que le tact d'Isabelle ne l'avait pas trompé, il avait dû à Ximénès la tranquillité de ses royaumes à la mort de Philippe; se tournant contre le mur, comme mécontent à cet avis de ses ministres, il réfléchit; et après quelques moments de silence : « C'est bon, dit-il; le cardinal est un homme de bien, » dont les intentions sont honnêtes. Il n'a ni amis importuns, ni » parents à pourvoir; il doit tout à la reine Isabelle et à moi; il a » toujours gardé fidèlement les intérêts de notre famille; je crois » qu'il continuera. »

Ximénès justifia cette confiance. Habile et ferme, quand la noblesse de Castille vint lui demander de montrer « ses pouvoirs, » le prélat conduisit les envoyés à une fenêtre d'où l'on découvrait un parc d'artillerie : — « voilà mes pouvoirs, » dit-il, et il imposa silence aux perturbateurs.

On connaît trop l'ingratitude dont furent payés les services de ce grand homme. — Le jeune Charles ayant débarqué à Villaviciosa, dans les Asturies, le 17 septembre 1517, Ximénès, qui était alors malade au monastère d'Aguilera, près d'Aranda[1], ranimé par la nouvelle de l'heureux débarquement du jeune monarque, lui écrivit sur-le-champ, et pour le féliciter, et pour lui offrir les conseils de son expérience. Charles reçut avec intérêt et plaisir cette missive du régent; mais ses conseillers, qui avaient intérêt à ne pas laisser Ximénès prendre de l'influence sur lui, et qui redoutaient l'effet d'une entrevue, aliénèrent son esprit contre le fidèle ministre, en lui faisant craindre son ambition, et Charles écrivit au cardinal, cette lettre, froide et cruelle, qui navrera toujours les cœurs qui la liront. — Il remerciait le

[1] Sur le Douro.

cardinal régent de ses services passés, et lui permettait de se retirer dans son diocèse pour attendre du ciel la récompense que le ciel seul pouvait lui dispenser avec justice.

On a dit que cette lettre a tué le cardinal; ce grand homme, qui avait tant fait pour son roi, qui remettait entre ses mains un royaume florissant, qui s'était montré si fidèle, dut ressentir profondément une disgrâce si peu méritée; mais l'âme du cardinal était si éminemment pieuse, qu'elle recevait tout de la main de Dieu; il est vrai que la fièvre reprit immédiatement le cardinal déjà affaibli par la maladie, mais tout à son Dieu, son cœur n'exhala aucune amertume contre les auteurs de sa disgrâce; il mourut dans les sentiments les plus chrétiens, en répétant ces paroles du roi prophète qu'il avait eues constamment sur les lèvres durant sa vie : *In te speravi Domine!*

Le reste de l'histoire de Jeanne, ne serait que la répétition des tristes actes d'une personne dont l'esprit est malade. Charles lui paya le tribut de ce respect qu'il lui devait; il lui assigna une résidence royale à Vicence. L'obstination de cette malheureuse reine était telle, qu'elle refusait sa signature aux actes de son fils. Il fallut faire un cachet à l'aide duquel elle pouvait l'apposer d'un seul coup.

Dans sa solitude, car elle ne voulait voir personne, elle se faisait une distraction de jouer avec des chats, et de les voir courir et sauter sur les murailles. — Elle mourut à Tordesillas en 1555.

L'IMPÉRATRICE ISABELLE

FEMME DE CHARLES-QUINT [1].

Le bonheur domestique le plus pur couronna les gloires et les félicités de Charles-Quint. Si ce prince à jamais célèbre a porté la réputation d'un homme dont l'ambition était la première passion, dont le cœur était indifférent aux joies de la famille et aux douceurs de l'amitié, c'est que sa vie a été mal connue. Sous l'impression de la rivalité de François Ier et de Charles-Quint, les premiers historiens qui ont parlé de lui l'ont fait avec un examen trop peu exact. — Une connaissance plus approfondie de son caractère nous le fait voir sous un jour tout différent. Le mélange de la gravité espagnole, du flegme allemand, avec la dignité du maintien et la majesté d'une souveraineté si auguste, ne permet-

[1] Née en 1502, mariée en 1526, morte en 1539.

taient pas de discerner peut-être, au premier abord, la profonde sensibilité du cœur de ce petit-fils de la grande Isabelle.

Ceci nous rappelle un mot attribué à l'empereur Napoléon Ier, voyant des écoliers expliquer César : « Donnez-vous tant de peine pour que quelque jour vos actes soient dénaturés dans de misérables abrégés, et réduits à quelques mots mal compris et mal appris ! »

Si Charles-Quint céda à l'entraînement de la beauté de Marguerite Vangest (qui fut la mère de Marguerite d'Autriche), c'est la seule erreur qu'on ait eu à lui reprocher. — Son esprit très-actif, la multitude d'intérêts qui absorbèrent ses premières années, lui firent différer assez longtemps de chercher une compagne, qui partageât son trône et lui fît goûter le charme de la vie intérieure. Ce n'était pas que les fiancées eussent manqué au futur héritier de tant de couronnes. Dès son enfance, il avait déjà été successivement question des deux filles de Louis XII ; mais ni l'une ni l'autre de ces alliances ne se fit. Madame Claude épousa François Ier, et Madame Renée le duc de Savoie. Par le traité de Noyon, conclu en 1516, la fille de Madame Claude, Marie de France fut promise à Charles-Quint.

La rivalité des deux rois, et la disproportion risible de l'âge des fiancés (Charles ayant seize ans et la princesse un an) ne permirent pas de regarder cet engagement comme sérieux. — Il en fut de même d'un projet de mariage avec Marie Tudor, fille de Catherine d'Aragon et de Henri VIII.

Au milieu de tous ces projets, le jeune monarque ne se mariait pas, et l'Espagne désirait vivement voir le trône se consolider par une union féconde.

Les premières cortès de la Castille, assemblées en 1518, insérèrent dans leur cahier de requêtes, au second paragraphe, l'article suivant :

« Qu'il plaise à Sa Majesté de se marier le plus tôt possible, se-

» lon le besoin qu'en ont ses royaumes, afin qu'un si haut prince » puisse donner à ces royaumes des fils de bénédiction qui règnent » sur eux pendant de longues années. »

Charles répondit « qu'il y regarderait, et ferait ce qui » conviendrait le mieux à son honneur, au bien de sa personne, » ainsi qu'à ses royaumes et à sa succession. »

Malgré cette promesse, il se passa encore bien du temps avant qu'un choix si important pût trouver place au milieu des guerres et des autres préoccupations du jeune empereur, car Charles était devenu empereur.

A peine cette assemblée des cortès terminée, la mort de Maximilien, aïeul du jeune roi d'Espagne, laissa l'empire vacant. François Ier et Charles se mirent sur les rangs; le roi de France, brillant de gloire et de franchise, disait hautement : « Mon frère Charles et moi, nous faisons la cour à la même maîtresse; le plus heureux l'emportera; il faudra bien que l'autre s'en console. » — Mais une telle prétention à une pomme de si haut prix devait avoir pour l'Europe un résultat semblable à la Pomme d'or, payée par dix ans de guerre.

La diète, réunie pour faire un choix, nomma Frédéric le Sage, électeur de Saxe, qui refusa la couronne, mais qui en refusant de la porter, en disposa comme de chose à lui, car il termina son refus en disant : Je donne ma voix à *Charles d'Autriche;* ce suffrage fut une loi pour tout le collége électoral, et l'empereur Charles fut proclamé.

Charles Ier en Espagne, Charles V en Allemagne, ce grand monarque, élevé en gloire au-dessus des princes de son temps, et assurément l'un des caractères les plus remarquables qu'aient eu les annales du monde, se fit un nom singulier comme Charlemagne, comme Sixte-Quint. L'histoire en nommant Charles-Quint indique d'un mot qu'elle annonce un homme à part, un héros qui va porter son cachet particulier.

Une grande complication d'événements suivit cet événement; la guerre avec François Ier, des voyages en Flandre, en Autriche, la prise de Pavie, occupèrent cet empereur si jeune chargé de tant de couronnes.

Il fallait cependant qu'il pensât sérieusement à une alliance.

La reine Éléonore, sa sœur aînée (veuve d'Emmanuel le Grand) et pour laquelle il eut toujours une vive affection lui avait beaucoup parlé d'Isabelle, née du premier mariage d'Emmanuel avec doña Maria de Castille. — Tout attirait Charles-Quint vers une cousine qui, comme lui, descendait d'Isabelle dont les vertus vivaient dans tous les cœurs ; la beauté tant vantée de la jeune princesse fut probablement mise dans la balance ; M. de La Chaulx fut envoyé en Portugal pour épouser la princesse par procuration, et le 9 mars 1526, l'Infante Isabelle fit son entrée à Séville où l'attendait son époux. Tous les cœurs volèrent au-devant d'elle, tant elle rappelait la grande Isabelle. Il y avait déjà vingt-deux ans que cette grande reine avait quitté la terre, et son souvenir, son image, la rendaient encore présente à l'imagination des Castillans.

Séville, la merveille de l'Espagne, déploya tout son luxe pour les fêtes d'un mariage célébré dans ses murs. — A cette époque tout favorisait l'orgueil de cette ville que l'entrepôt du commerce des Indes rendait la plus riche cité de la Castille.

La gloire que le règne de Charles répandait sur ce pays avait guéri les blessures que sa sévère justice commença par infliger à l'orgueilleuse féodalité espagnole, et même la perte des libertés municipales se faisait oublier. Sept arcs de triomphe élevés pour ce grand jour, célébraient les vertus du monarque ; l'un représentait la Prudence, éloge qui ne fut jamais mieux mérité, car peu de princes ont porté la prudence aussi loin ; le Courage, la Clémence, la Justice suivaient ; puis venait la Paix, les Vertus théolo-

[1] Sandoval, cité par M. Pichot, *Chronique de Charles V*, p. 105.

gales, et en dernier lieu la Gloire qui couronnait les nouveaux mariés. On lisait une inscription latine dont voici le sens :

« Ce que l'univers entier doit à nos très-fortunés souverains l'empereur et l'impératrice, le sénat et le peuple de Séville le leur payent. »

L'archevêque de Tolède donna la bénédiction nuptiale ; le soir il y eut à l'Alcazar un grand bal que M. de La Chaulx ouvrit avec l'impératrice. — Le roi de Portugal et la reine Germaine, veuve de son second époux et prête à convoler en troisièmes noces, assistaient aux fêtes brillantes dont ce mariage était l'occasion.

Un fils qu'Isabelle donna à son époux le 22 mai 1527 dans la ville de Valladolid combla les vœux de Charles-Quint qui désirait passionnément des enfants.

La force d'âme d'Isabelle la soutint au fort des souffrances que lui fit éprouver la naissance de son premier fils. — « Ne gémissez pas tant en vous-même, sérénissime señora, lui dit la sage-femme, poussez plutôt un cri, cela vous soulagera. » L'impératrice répondit en portugais : « Ne parlez pas de la sorte, commère, je mourrai s'il le faut, mais je ne crierai pas, » et elle ordonna d'éteindre toutes les lumières pour qu'on ne vît pas sur sa figure l'expression involontaire de la douleur.

Quand on eut présenté le nouveau-né à l'empereur, il l'éleva entre ses bras et se prit à lui dire : « Que Dieu, notre Seigneur, » te rende bon chrétien. A Dieu, notre Seigneur, je demande qu'il » t'accorde sa grâce. Plaise à Dieu, notre Seigneur, qu'il daigne » t'éclairer pour que tu saches gouverner les royaumes dont tu » seras l'héritier. » Ce même jour l'empereur alla à pied par un temps de pluie jusqu'au mausolée de saint Paul rendre grâces au Seigneur de lui avoir accordé ce fils. Le baptême de l'enfant donna lieu à des fêtes magnifiques, où Charles-Quint ne dédaigna pas de rompre plusieurs lances.

Lorsque l'empereur était absent, toutes les affaires étaient

confiées à l'impératrice qui justifia la confiance qu'il plaçait en elle. — Ces absences étaient fréquentes, et c'est le seul nuage qui ait troublé son bonheur.

Voici un extrait des lettres de Charles-Quint et d'Isabelle [1] :

« Ma très-chère et bien-aimée femme,

» Après avoir baisé ce papier avec la même tendresse et le même transport que je baiserais vos lèvres si j'étais près de vous, je vous écris que les avis que j'ai reçus du côté des Turcs diffèrent depuis quelques jours de ceux que j'avais ci-devant reçus. »

Voici une lettre d'Isabelle : « Au très-invincible et très-puissant empereur Charles, empereur des Romains, roi d'Espagne, de Naples, de Sicile, de Jérusalem, etc., etc., Isabelle qui a le bonheur d'être servante et épouse d'un si glorieux prince, lui souhaite salut et longue vie pour le bien de la chrétienté et de ses États, et un heureux retour entre ses bras.

» Mon très-cher et très-honoré seigneur et époux (après avoir mille et mille fois baisé votre très-aimable lettre) contentez-vous, mon très-honoré seigneur et époux que votre Isabelle, qui a pour vous la plus forte et la plus tendre passion, vous remercie de la dernière expression de votre lettre par laquelle vous daignez, par un effet de votre bonté, m'assurer que vous me conservez pure et entière cette foi que vous m'avez donnée et qui m'est infiniment précieuse ; mais qui pourrait jamais, mon bien-aimé empereur et seigneur, tomber dans une assez grande incrédulité pour la révoquer en doute, vous qui êtes si religieux observateur de votre parole à l'égard des étrangers, comment pourriez-vous violer au mien la foi conjugale et manquer tant soit peu à ce que vous avez promis à une personne qui fait tant d'état de votre amour, qui vous aime chèrement et qui a le bonheur d'être réciproquement tant aimée de vous? etc., etc. »

[1] Lettres citées par Sandoval, ouvrage de M. Pichot.

Le monde et ses futiles amusements n'avaient aucun attrait pour cette noble épouse du premier souverain du monde. En l'absence de son mari, et lorsque les exigences du trône la dispensaient de la représentation, on la voyait, entourée de ses dames, travailler à des choses utiles ; elle aimait à tourner le fuseau, ou employait son industrieuse aiguille à orner de belles tapisseries les églises chrétiennes. A Jérusalem on reçut plus d'un élégant ornement brodé par elle. — Ses manières étaient si pleines de charmes qu'on place les trois grâces sur le revers de sa médaille avec cet exergue : *Has habet et superat.*

En 1528 l'impératrice mit au monde doña Maria, et en 1530 l'infant don Ferdinand, qui ne vécut qu'une année. — Cette mort fut vivement ressentie par Charles-Quint. Voici la lettre que le cardinal d'Osma lui écrivit à cette occasion :

« Dieu a enlevé l'infant don Fernando pour le ciel, mais puisque cette mort est l'œuvre de celui qui nous aime mieux que nous ne nous aimons, il est raisonnable que Votre Majesté la supporte avec patience et qu'elle s'arrache à la tristesse que la sensibilité engendre en nous dans de pareilles circonstances. Que Votre Majesté, soumettant son cœur à la volonté de Dieu, retire de cette épreuve la purification de sa conscience et le mérite d'une part plus large à la gloire céleste. David, avant que son fils ne mourût, faisait éclater sa peine extrême, priant Dieu de délivrer l'enfant de la maladie ; mais dès que l'enfant fut mort la volonté de David se conforma si bien à la volonté de Dieu, qu'il mérita d'obtenir un grand nombre de fils et que de sa postérité naquit le fils de Dieu. »

La naissance de l'infante doña Juana, en 1538, dut consoler un peu ses parents de la perte d'un fils. — Mais, en 1539, l'impératrice tomba malade à Valladolid le 21 avril et mourut le 1er mai, après avoir donné le jour à un fils qui ne compta que quelques heures d'existence. Son époux était auprès d'elle, et ne la quitta

pas un seul instant, demeurant encore plus de deux heures à contempler ce corps que la vie venait ainsi d'abandonner. Elle avait connu sur le premier trône du monde un amour consacré par le devoir, dont aucun nuage ne troubla la durée.

L'impératrice resta exposée sur son lit jusqu'au soir. Ainsi qu'elle l'avait expressément recommandé, on s'abstint d'ouvrir son corps. L'empereur, qui ne l'avait pas quittée un moment jusqu'à ce qu'elle fût morte, se retira chez les hiéronymites, hors des murs de Tolède; il y demeura jusqu'au 27 juin. Ce jour-là eurent lieu de superbes funérailles, après lesquelles il se rendit à Illescas, où il passa la nuit, et le lendemain à une maison près de Madrid, d'où il ne sortit que le 19 juillet pour entrer dans la ville.

C'est dans Sandoval que nous trouvons le détail de ces funérailles, où figurèrent le cardinal de Tolède, don Juan de Tabera avec son chapitre, tous les chapelains des trois chapelles royales, le connétable de Castille, le corrégidor, les membres de l'ayatamento, trente-deux grands d'Espagne, les majordomes de l'empereur et de l'impératrice, toutes les confréries, le clergé de toutes les paroisses, les moines de tous les couvents, divers prélats, la garde de l'empereur, les pages, les macéros de la maison de l'empereur, précédés des croix de la chapelle, les membres du conseil d'État. — Le jeune prince, en soutane (loba) la capuche sur la tête, entre le cardinal Tabera et le marquis de Villena, suivit le cercueil depuis l'église Saint-Thomas jusqu'au pont d'Alcantara. — C'était là que l'attendaient les marquises de Lombay et d'Aquilar, la comtesse de Taro, doña Béatrix de Selveira et d'autres dames d'honneur qui reçurent le corps. La litière fut posée sur deux mules noires enharnachées d'étoffes de brocard et de velours cramoisi. De là le convoi partit pour Grenade escorté du cardinal de Burgos, des évêques de Léon et de Coria, des marquis de Villena et de Lombay, d'autres seigneurs,

de la plupart des serviteurs et officiers de la maison de l'impératrice. Le même historien (Sandoval) termine en ces termes la translation du corps d'Isabelle au caveau de Grenade. « Le ser-» mon des obsèques fut prononcé par don Fray Antonio de Gue-» vara, évêque de Mondenedo. Pour dire quelle était cette prin-» cesse, il répéta ce que disaient tous ceux qui l'avaient connue; » qu'elle était très-belle, comme il apparaît bien par ses portraits, » malgré la différence qu'il y a de la vie à la peinture; mais que si » elle était belle de corps elle fut bien plus belle dans son âme. Sa » mort ne fut pas pleurée seulement en Espagne; à Paris, le roi » François lui fit faire un service solennel. L'empereur ressentait » vivement la perte de sa chère et bien-aimée épouse, qui avait » été pour lui une si douce et sainte compagne. »

Nous continuons à nous servir du récit de Sandoval :

« Au moment de faire la délivrance du corps de l'impératrice » on ouvrit le cercueil de plomb qui le contenait, et l'on souleva » le linceul qui couvrait son visage; mais ce visage se trouva si » cruellement défiguré par la mort que l'horreur et l'épouvante » se peignirent dans tous les regards. Aucun de ceux qui l'avaient » connue et qui la revoyaient ainsi n'aurait pu affirmer que c'était » le visage de l'impératrice. Le marquis de Lombay lui-même, » qui devait faire la délivrance du corps à l'église avec le serment » d'usage devant les témoins et le greffier, hésitait à prononcer » ce serment : « *N'était*, dit-il, *la surveillance soigneuse avec* » *laquelle j'ai transporté et gardé ce corps, je ne pourrais jurer* » *que ce fût là en effet le corps de l'impératrice et non un autre.* »

Mais du sein de cette horreur même, quel résultat admirable sut tirer la grâce de Dieu et quel résultat de l'humilité de cette grande princesse! Elle avait dédaigné de conserver par un art factice un corps que la mort condamnait à la corruption, — et il arriva que l'impression des traits défigurés de sa maîtresse fut la source de la sainteté pour le duc de Gandie. — Il aurait voulu

dès lors quitter le monde, mais les liens du devoir et de l'affection l'y retenaient encore. Marié par l'impératrice à une amie de cette princesse, Éléonore de Castro, père de plusieurs enfants, il devait soigner leurs intérêts et chercher son salut dans l'accomplissement de ses devoirs. — Ce fut lui qui rendit compte à l'empereur de la triste mission dont il venait de s'acquitter. — En voyant l'écuyer favori d'Isabelle, le cœur navré de l'empereur s'épancha devant lui avec tous ses secrets, et il lui confia le dessein qu'il formait déjà de chercher dans la retraite d'un monastère le repos dont il était si avide de goûter les douceurs, afin d'y penser sans contrainte, disait-il, à la femme chérie dont la mort brisait son existence. — Le marquis chercha à le dissuader en lui représentant que les intérêts de toute la chrétienté reposaient entre ses mains, et que la jeunesse de son fils avait besoin longtemps encore de ses exemples et de ses conseils.

« Je ne cacherai point à Votre Altesse impériale, poursuivit ce seigneur, qu'une pensée semblable occupe mon esprit, mais, Sire, Dieu qui met ce dessein dans votre cœur ne permet pas qu'il soit exécuté aux dépens du bien du monde. » Nous verrons un jour Borgia sous l'humble nom de frère François Pêcheur, visiter à deux reprises son auguste maître à Saint-Just, tous deux se félicitant mutuellement d'avoir accompli leur grand projet de retraite. L'église a mis le duc de Gandie au nombre de ses saints. Il est vénéré sous le nom de saint François Borgia; c'est l'un des Pères qui encouragèrent sainte Thérèse dans la voie de la réforme du Carmel.

A dater de ce jour, Charles-Quint porta avec peine le poids de sa couronne. — Nous ne le suivrons pas dans le gouvernement de tant d'États.

Né en 1500, de la princesse des Asturies, — à six ans (1506), par la mort de son père, il devint à différents titres de comte, duc ou marquis, héritier de tous les domaines de son père

Philippe le Beau dans les Pays-Bas et la Franche-Comté; la folie de sa mère lui laissait le gouvernement de la Castille, du royaume de Léon, du royaume de Grenade [1], de l'Amérique, ainsi que celui des royaumes de son aïeul maternel (Aragon, Valence, Navarre espagnole, Naples, Sicile, Sardaigne). — En 1515, Fernand Cortès, avec trois cents hommes, lui conquit le Mexique; en 1519, la mort de Maximilien faisait tomber entre ses mains l'Autriche, la Styrie, la Carniole, la Carinthie, le Tyrol, la Souabe autrichienne (l'Alsace et le Sundgau dépendaient de cette partie de la Souabe). — En 1519, la diète le nomma empereur d'Allemagne; en 1526, François Pizarre lui conquit le Pérou: — la même année, le Milanais devient la conquête de son général, le comte de Lannoi, vice-roi de Naples; — et François 1er est son prisonnier! — En 1527, c'est Rome, Rome même qui est (à son insu) devenue la conquête de Charles de Bourbon, et pendant six semaines le Saint-Père et la ville de Rome se trouvent entre ses mains; il rend à la chrétienté cette ville où réside le chef visible de l'Église.

Ce n'était pas sans de grandes difficultés cependant que l'empereur gouvernait ces États, et souvent des révoltes l'inquiétèrent plus que les guerres avec la France, la Turquie ou les États Barbaresques.

Les cortès de Castille de 1518, qui lui avaient demandé de se marier, n'avaient reconnu son autorité qu'à condition que la signature de sa mère Jeanne précéderait la sienne; et jusqu'en 1555 que mourut cette princesse, l'attachement des Castillans pour cette reine folle et maladive demeura constant. — En 1519, quand Charles eut été nommé empereur, le bruit courut qu'il voulait emmener sa mère; le peuple et les nobles se révoltèrent.

[1] Grenade, conquis par Isabelle et Ferdinand, était conquête de *la Castille*, en vertu d'un article du contrat de mariage.

« Vive le roi! Mort à ses ministres! » Ces ministres, c'étaient Guillaume de Croï, comte de Chiévres, et Adrien, doyen de Louvain, tous deux Flamands, et comme tels odieux aux Castillans.

En 1520, les cortès assemblées à Saint-Jacques de Compostelle refusèrent des impôts. Charles croit faire un exemple salutaire en exilant l'élu de Tolède. — Mais Tolède prend les armes, Jean Padilla et sa femme conduisent le mouvement. — L'insurrection grandit. Le peuple établit des *communeros*, sous l'autorité de la *hermandad* (fraternité), composée de magistrats. — Vingt mille hommes sont prêts à égorger les gens du roi en petit nombre : les ecclésiastiques de la ville haranguent les révoltés et les apaisent.

Les cortès de la Corogne donnent des subsides, mais en exigeant du roi qu'il fît promptement le voyage qu'il projetait, qu'il emmenât les étrangers, ne les ramenât jamais, et ne laissât comme gouverneurs ou régents en Castille que des Espagnols.

Mais comme Charles, en 1520, avait laissé le cardinal Adrien, son gouverneur, pour ministre, tout est en combustion. Séville pend ses alguazils; Valladolid veut tuer les députés qui ont voté des subsides aux dernières cortès; Zamora tue les partisans de l'empereur; les députés des villes rebelles assemblent à Avila une *sainte junte* (santa junta). — La sainte junte destitue Adrien, s'empare du château de Tordesillas où est la malheureuse Jeanne, proclame qu'elle a recouvré la raison, et gouverne au nom de la mère folle contre le fils absent. — Charles, de loin donne des ordres, refuse d'entendre des députés; les communeros et les nobles se brouillent; Pierre de Havre, fils du connétable, reprend Tordesillas. Doña Maria Pacheco, femme de Jean Padilla, se rendit odieuse par un sacrilége. Padilla pris fut décapité, et la révolte fut ainsi apaisée.

En 1522, la présence de Charles acheva de rétablir le calme.

— On cite de lui un beau mot. Quelqu'un lui découvrit l'asile d'un proscrit : « Vous auriez mieux fait de l'avertir que je suis ici, que de m'apprendre qu'il est là. »

En 1540, le roi changea la constitution des anciennes cortès.

Tant que sa mère vécut, il ne put réaliser son dessein d'abdiquer, mais quand elle eut fermé les yeux, Charles, qui était las de la grandeur, dégoûté du pouvoir, éprouvé par la goutte, et depuis longtemps uniquement occupé du désir d'assurer son salut, abdiqua la couronne en faveur de son fils et donna ses possessions allemandes à son frère Ferdinand, qui fut élu empereur. — Ensuite il se retira au monastère de Saint-Just. On a dit qu'une humeur inquiète et sombre l'y suivit; ceux qui l'ont vu de près en font un autre récit. Charles-Quint était doux et bon dans son intérieur.

Fidèle jusqu'au dernier moment à l'affection qui avait charmé sa vie, nous retrouvons à Saint-Just le portrait de l'impératrice Isabelle, peint par le Titien, dans la chambre de l'empereur, avec une quantité de miniatures et de médaillons qui retraçaient son image. — Ce n'était pas que l'oubli pût l'atteindre. Mais il aimait à s'entourer de tout ce qui pouvait lui parler d'elle. Le fameux tableau, qu'on appelle *la gloire du Titien*, le représente agenouillé, en contemplation et soutenu par un ange qui lui fait admirer la Trinité environnée des chœurs célestes. La couronne impériale est déposée à ses pieds. Isabelle semble livrée au ravissement d'une ineffable extase; Philippe, enfant, fait aussi partie du tableau. — On sait que Charles-Quint encourageait les arts. — Il ramassa un jour le pinceau du Titien.

Une messe quotidienne, à laquelle Charles-Quint assistait, avait été fondée pour l'impératrice, et le 5 de mai, anniversaire de sa mort, on célébrait un service funèbre. L'empereur consigne dans son testament son respect pour la mémoire de cette épouse aimée.

« Il désigne la chapelle royale de Grenade pour sa sépulture, et » la réunion de son corps à celui de l'impératrice dans le même

» tombeau, comme il espérait qu'au jour de la résurrection leurs » âmes seraient réunies dans le sein de l'éternité. » Et qu'auprès » de mon corps, dit-il, soit placé celui de l'impératrice, ma chère » et bien-aimée épouse, que Dieu ait dans sa gloire. — Il ajoute » dans un codicille : » Je dis et déclare que si je meurs avant que » nous nous soyons revus, mon fils et moi, je désire que mon » corps reste déposé dans ce dit monastère, où, c'est mon désir » et ma volonté, qu'aient lieu mes obsèques, et qu'on y transporte de » Grenade le corps de l'impératrice, ma chère et bien-aimée épouse, » pour que nous y soyons réunis tous les deux. » Quand il sentit sa fin approcher, son majordome, Quixada, auquel il avait donné ses ordres dès le matin, lui présenta le crucifix de bois sur lequel s'était posées les lèvres d'Isabelle agonisante, et qu'on n'avait retiré de son sein qu'après qu'on l'eût mise dans le cercueil. — Une image bénite de la Sainte-Vierge à laquelle l'impératrice portait une grande confiance accompagnait le crucifix, reliques dont Charles-Quint ne s'était jamais séparé. — Il expira en regardant encore ce crucifix que sa main défaillante ne pouvait plus tenir, et disant : je viens Seigneur, — murmurant le doux nom de Jésus.

« Il est donc mort le plus grand homme qu'il y ait eu, et qu'il » y aura jamais! s'écria Quixada. Je crois, comme chrétien, qu'il » s'en fut droit au ciel. J'ai vu mourir la reine de France (Éléo- » nore), qui mourut très-chrétiennement, mais l'empereur plus » chrétiennement encore, si je l'ose dire ainsi. »

DOÑA JUANA

FILLE DE CHARLES-QUINT, RÉGENTE D'ESPAGNE[1].

Pendant que l'empereur Charles Quint faisait la guerre en Afrique, il confia la régence du royaume à sa femme Isabelle, qui durant ce temps donna le jour à l'infante doña Juana. Juana fut mariée en 1552, à don Juan, prince du Brésil, fils du roi don Juan III de Portugal, et de la reine doña Catherine, sa tante. La mort lui enleva son époux avant qu'elle ne mît au monde don Sébastien, dernier roi-chevalier de la chrétienté. Quatorze mois d'un bonheur parfait, et la tendresse de cœur qu'Isabelle avait transmise à ses descendants, devaient mal préparer cette malheureuse princesse au coup fatal qui brisait toute sa destinée. On redoutait aussi pour elle l'insanité inhérente à sa famille, et on se rappelait que sa grand'-mère Jeanne avait perdu la raison par suite de la même circon-

[1] Née le 24 juin 1535, morte en 1573.

stance. Aussi parvint-on à lui cacher la nouvelle de son veuvage, mais ce deuil de mauvais présage planait sur le berceau de don Sébastien.

« Le merveilleux qui caractérise les dernières années de ce jeune » prince, dit M. Ferdinand Denis, dans son *Histoire du Portugal*, » s'attache à sa personne avant même qu'il voie la lumière. Une » légende adoptée par quelques chroniqueurs, veut qu'une femme » mystérieuse et vêtue de noir, comme on l'était au temps de » Jean II, ait apparu à l'infante doña Juana, et lui ait fait com- » prendre par un geste muet que les brillantes destinées du » royaume allaient avoir une fin sinistre. »

« Une autre légende, répétée par les historiens de la même » époque, signale, aussitôt après les couches de l'infante, une » espèce de ronde infernale exécutée par une troupe de Maures ; » plusieurs des serviteurs, attachés au service de la princesse, » virent, disent ils, ces esprits infernaux danser au milieu des » flammes dans une des cours du palais. »

Enfin doña Juana, revenue à la santé, apprit qu'elle n'avait plus d'époux. — Dans la violence de son désespoir, elle voulut couper ses beaux cheveux que son mari aimait passionnément, les déposer sur son cercueil, et prendre le voile. Juan III y mit la plus vive opposition, et bientôt une autre carrière de devoirs à accomplir s'ouvrit devant elle. — Pour cette âme morte aux joies du monde, le devoir seul devait encore avoir un écho ; aussi dut-elle se résigner à la volonté de son père en acceptant la régence pendant l'absence de Philippe, son frère.

Elle emporta les regrets du Portugal lorsqu'elle s'en retourna en Castille. Accompagnée d'une brillante escorte, elle rejoignit son frère venu au-devant d'elle pour la conduire à Valladolid en 1554. Là, elle fut déclarée régente, avec les formes officielles; un conseil composé des plus grands seigneurs du royaume lui fut adjoint avec l'archevêque de Séville à la tête.

Philippe lui laissa par écrit la marche à suivre dans les matières politiques, et surtout dans les affaires religieuses. — Joignant à une grande douceur toute l'indépendance d'un caractère élevé, sans tache dans sa conduite privée, doña Juana se soumettait en tout aux ordres émanés de l'empereur ou du roi Philippe, mais elle repoussa toute autorité qui pût interférer avec la sienne. Malgré son attachement pour sa tante, la reine de Hongrie, elle refusa à son père même de partager avec elle la régence, comprenant qu'une autorité divisée devenait une source de désagréments et d'entraves. — L'ambition n'y entrait pour rien; elle soupirait après la retraite du cloître, vivait dans le monde d'une vie religieuse et brûlait de se démettre d'un pouvoir qui lui pesait. Elle entoura d'une sollicitude maternelle son neveu don Carlos, dont elle voyait avec peine les penchants malheureux. Son fils, don Sébastien, fut élevé loin d'elle par ses grands parents, surtout par la reine Catherine, nommée régente du Portugal.

Comme la folie se fait jour sous telle ou telle forme, doña Juana avait une habitude qui en présentait le caractère. Lorsqu'elle donnait audience aux ambassadeurs étrangers elle soulevait son voile comme pour dissiper toute espèce de doute sur l'identité de sa personne en demandant : « Ne suis-je pas la princesse? » puis elle laissait retomber le voile sur sa figure.

En se rendant en Espagne après son abdication, Charles-Quint s'arrêta quinze jours à Valladolid où sa fille lui donna de belles fêtes; il lui laissa sur les affaires des conseils dont elle sut profiter. Là, continue entre le père et sa fille digne de lui une correspondance curieuse, mise au jour depuis peu de temps, qui nous initie à la vie intime du grand monarque, à tous ses secrets de famille. Doña Juana conserva son pieux amour pour son père et le manifesta par une sollicitude incessante pour son bien-être et ses fantaisies. Elle conserva la régence jusqu'à l'arrivée de Philippe II en 1660.

Elle fonda le couvent des Royales Déchaussées à Madrid (*las Descalzas Reales*) de l'ordre de Sainte-Claire qu'elle fit occuper, selon le conseil de frère François Prêcheur, par des religieuses tirées du couvent de Sainte-Claire de Gandia.

Sans prononcer de vœux, sa vie et ses exercices furent ceux d'une religieuse. Le seul plaisir qu'elle s'accordât, fut d'entretenir un orchestre de musique qui la suivait quand elle allait de temps en temps chercher un air plus frais sous les ombrages du Prado. Nous la voyons reparaître dans les grandes occasions, accueillant avec bienveillance les princesses qui viennent régner en Espagne, ou bien encore pleurant amèrement sur don Carlos.

Comme toutes les princesses de ce temps elle s'occupait de broderies; et des écharpes de sa façon vendues fort cher contribuaient à ses aumônes; sa fortune particulière y passait aussi, et lui offrait la facilité de se livrer à son goût pieux pour rassembler des reliques. Il lui en arrivait de toutes parts, et la Chapelle de la maison en était ornée.

Son oratoire devint, dit son biographe, l'Aranjuez de ses plaisirs pieux, le Prado de ses délices spirituelles. « C'est là que repose son » corps, là où elle avait été plus heureuse de son propre aveu que » sur les trônes d'Espagne et de Portugal. »

Elle mourut à trente-sept ans, en 1573, le 3 de septembre. — Son corps fut déposé dans une belle chapelle, au maître-autel du côté de l'épître, où l'on voit sa statue faite avec une grande perfection [1].

[1] M. Amédée Pichot. *Flores, Reynas catolicas.*

MARIE

INFANTE DE PORTUGAL, PREMIÈRE FEMME DE PHILIPPE II[1].

La naissance de Philippe II avait été célébrée dans toute la monarchie de Charles-Quint comme un des plus heureux événements de son règne, et à peine âgé de onze mois, il reçut le serment des nobles, du clergé et de la bourgeoisie de la Castille. Sa première éducation fut conduite sous les yeux attentifs de sa mère, par doña Leonora Mascarañas, dame portugaise; à sept ans on lui forma un établissement séparé. — Rien ne fut négligé dans son éducation, mais il manifesta dès ses jeunes années une réserve qui devint plus tard une dissimulation profonde. Il eut le malheur de perdre, à l'âge de douze ans, sa mère Isabelle, — et

[1] Née en 1527, morte en 1545.

bien que l'empereur veillât sur lui avec une sollicitude sans égale, ce monarque était trop emporté par le courant des affaires.

Philippe était le souverain dont l'alliance devait sourire le plus aux grandes princesses de l'Europe. — On songea d'abord à lui faire épouser Marguerite, fille de François Ier, pour mettre fin à la rivalité de la France et de l'empire; mais les préférences de Philippe le portaient ailleurs, et il sollicita la main de sa cousine, Marie, infante de Portugal, fille de Jean III, roi de Portugal, et de Catherine, sœur de Charles-Quint. Les fiançailles eurent lieu au mois de décembre 1542, et Juana, la plus jeune fille de Charles-Quint, fut promise à l'Infant de Portugal, mais comme elle avait huit ans de moins que son frère, on ne put procéder qu'au mariage de Philippe, âgé de seize ans à cette époque; il avait cinq mois de plus que sa cousine.

Accompagné d'une suite pompeuse des nobles de son pays, avec l'archevêque de Lisbonne à leur tête, l'Infante arriva en Castille au mois d'octobre 1543. — Les ambassadeurs espagnols l'attendaient à la frontière, ayant pour chef le duc de Medina Sidonia, de la puissante maison de Guzman, en Andalousie, dont toute l'histoire d'Espagne raconte les grandeurs. — Il avait préparé son palais de Badajoz pour la réception de la princesse avec la magnificence d'un Guzman et d'un grand d'Espagne. Les tapisseries étaient en drap d'or, la vaisselle et plusieurs meubles en argent. — Le duc venait au-devant de l'Infante dans une magnifique litière, attelée de mules dont les fers étaient d'or.—Sa suite se composait de trois mille personnes, attachées à différents titres à sa maison, portant ses couleurs, et ressortissant de lui. — Dans la compagnie privée du duc on voyait des Indiens, avec des écussons aux armes des Guzmans.

L'Infante était de taille moyenne, bien faite, quoique inclinant un peu à l'embonpoint, mais elle avait le port gracieux et la physionomie agréable. Sa robe en drap d'argent, brodée de fleurs

d'or, était recouverte d'une *capa* ou mante espagnole en velours violet parsemé d'or; sur son chapeau, de même étoffe, flottait un panache de plumes blanches et azurées. — Les housses de la mule, qu'elle montait, étaient d'un riche brocard, et la selle toute en argent.

Avant de faire son entrée à Salamanque, l'Infante vit venir à sa rencontre le recteur et les professeurs de l'université dans leurs robes académiques. — Suivaient les juges et les corrégidors de la cité dans le costume officiel, de velours cramoisi, avec des hauts de chausse et des souliers d'un blanc immaculé. Les soldats à pied et plusieurs compagnies à cheval, dans d'éclatants uniformes, se rangèrent de façon à former une escorte à la princesse, après quelques évolutions à cet effet. — Cette brillante cavalcade fit de cette manière son entrée à Salamanque au bruit des acclamations joyeuses qui saluaient la jeune fiancée de Philippe.

Là, on étendit au-dessus de sa tête un dais magnifique porté par les magistrats de Salamanque. Don Louis de Sarmiento, ambassadeur, envoyé en Portugal pour négocier son mariage, eut l'honneur de tenir la bride de sa mule, lorsqu'elle s'achemina vers le palais du duc d'Albe, préparé pour sa réception. La duchesse d'Albe et une compagnie nombreuse de nobles dames et de cavaliers l'y attendaient pour lui offrir les honneurs dus à sa dignité. — Elle tendit gracieusement la main aux dames qui la baisaient chacune à leur tour, mais elle embrassa affectueusement la duchesse.

Impatient de voir sa fiancée, Philippe, inconnu dans la foule, s'y était glissé, et la suivait depuis près de six lieues sous le déguisement d'un chasseur. Il portait un chapeau rabattu avec un masque de gaze qui cachait sa figure, de sorte qu'il put voir tout à son aise sans appeler l'attention.

Le jour suivant, 12 novembre, la cérémonie du mariage eut lieu. Le duc et la duchesse d'Albe servirent de parrains, et Favera, archevêque de Tolède, donna la bénédiction nuptiale. Les fêtes

durèrent encore toute une semaine, il y eut des banquets, des soupers, et tout souriait à cette jeune femme, dont la vie et le bonheur devaient avoir l'éclat et la durée d'un éclair.

En moins de deux ans, Marie de Portugal mourut à Valladolid, le 8 juillet 1545, quelques jours après la naissance d'un fils, ce don Carlos, que la poésie et le roman ont ceint d'une mélancolique auréole, et dont la fin fut si tragique. — Les restes de l'Infante, transportés à Grenade, furent ensuite déposés à l'Escurial.

ÉLISABETH OU ISABELLE DE VALOIS

TROISIÈME FEMME DE PHILIPPE II[1].

En 1559, lors de la signature du traité de Cateau-Cambresis, Philippe II se trouvait à l'apogée de sa réputation et de sa puissance. Par le traité, Élisabeth, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, fut promise à don Carlos, fils de Philippe. Un grand rapprochement d'âge rendait cette union très-sortable, l'un et l'autre ayant à peu près quatorze ans. Mais le roi Philippe venait d'échouer auprès d'Élisabeth, reine d'Angleterre ; il demanda pour lui-même la main de la jeune Élisabeth de Valois. Henri II consentit de très-

[1] Née en 1545, morte en 1568.

Marie Tudor, reine d'Angleterre, a été la seconde. Elle n'est jamais venue en Espagne, et son histoire appartient à l'histoire d'Angleterre.

bonne grâce à cet échange; l'on stipula la même dot et les conditions arrêtées avec don Carlos.

La reine Élisabeth fut un peu désappointée en voyant Philippe prendre son parti de ses refus et ne cacha pas le mécontentement qu'elle en éprouvait.

Le duc d'Albe vint chercher en France la future reine d'Espagne. Il était accompagné de Ruy Gomes de Sylva, comte de Mélilo, favori de Philippe II (connu plus tard sous le nom de prince d'Éboli), du prince d'Orange, du comte d'Egmont, dont la fin tragique appelle un si profond intérêt, et de beaucoup d'autres grands seigneurs qui devaient rehausser l'éclat de cette ambassade.

La cour de France ne négligea rien de son côté pour fêter d'aussi illustres hôtes, car il y eut un temps où l'on croyait que le plus beau rêve de la vie d'une princesse était d'être reine d'Espagne.

Le duc d'Albe déploya toute la courtoisie castillane. Quoiqu'il se conformât à l'usage français qui l'autorisait à saluer par un baiser les dames de la cour, il s'abstint d'une familiarité si inconvenante à l'égard de sa souveraine; il ne voulut pas non plus se couvrir la tête malgré les instances qu'on lui en fit; étiquette ou respect qu'on admira beaucoup en France et qui donnait l'idée du point auquel les Espagnols portaient le sentiment des convenances.

On célébra le mariage d'Élisabeth le 24 juin 1559 dans l'église de Sainte-Marie. Le roi Henri donna sa fille, que le duc d'Albe épousa par procuration. Quand la cérémonie fut terminée, le prince d'Éboli mit au doigt de la princesse une bague en diamants d'un prix inestimable comme présent de Philippe II. Ce mariage fut l'occasion de fêtes magnifiques et entr'autres de ce tournoi dont l'issue fut si fatale au roi de France. Les coups de lance plaisaient par-dessus tout à Henri II qui y déployait la bonne grâce qu'il avait à cheval.

[1] Campana, *Vie de Philippe*, cité par M. Prescott.

Imp Lemercier Paris

Isabelle de Valois.

Ce jour-là encore il avait fait admirer ses prouesses chevaleresques, et l'on allait fermer les lices lorsque le roi aperçut le comte de Montgomery, jeune Écossais, capitaine de sa garde, appuyé sur sa lance demeurée en tacle. Le roi l'appela à rompre une lance en l'honneur de sa dame. La reine, avertie par un pressentiment secret, supplia vainement son époux de se désister de cette dernière épreuve, à laquelle Montgomery se prêta à contre cœur bien qu'il fût réputé comme brave champion. L'arme porta avec tant de force sur le casque de son adversaire que la visière s'en détacha et qu'un éclat de lance frappa le roi au-dessus de l'œil; le duc de Guise et d'autres chevaliers enlevèrent le roi dans leurs bras; il vécut jusqu'au 9 juillet, jour où il expira dans de grandes souffrances. On en tira un mauvais augure pour la princesse.

Ce ne fut qu'au mois de janvier 1560 qu'Élisabeth, escortée par le cardinal de Bourbon et plusieurs seigneurs de la cour de France, arriva aux frontières de la Navarre où elle fut reçue par le duc de l'Infantado; c'est lui qui devait conduire la jeune souveraine en Espagne.

Le duc, alors âgé de soixante-dix ans, passait pour accompli dans les exercices de la chevalerie, et amateur non moins estimé des livres et de la littérature. — Il venait au-devant de la princesse avec une suite composée de sa maison et des nobles de sa famille, la plupart chefs des plus grandes maisons d'Espagne. Cinquante pages portant les couleurs de la maison de Mendoze entouraient le duc, richement habillés de satin et de brocard. Les nobles de sa suite avaient un train de deux mille cinq cents gentilshommes aussi bien équipés qu'eux-mêmes. Les seules housses des chevaux de quelques seigneurs étaient estimées à deux mille ducats sans faire entrer en ligne de compte les précieux joyaux qui les garnissaient. On dirait un récit emprunté aux Mille et une Nuits.

Les envoyés des cours discutèrent des jours entiers le cérémonial à suivre dans la présentation de la noblesse espagnole à la future souveraine. — Quand tout fut mis en règle, le cardinal de Burgos, frère du duc de l'Infantado, harangua Isabelle. La princesse, dit de Therez, répondit d'un air riant, et avec des termes pleins tout ensemble de douceur et de majesté. — Tout cela se passait dans la plaine de Roncevaux où avait retenti le cor de Roland.

Toujours accompagnée par le duc, Isabelle arriva enfin à Guadalajara dans la Nouvelle-Castille, le terme de son voyage, et où l'attendait Philippe II. — Fière d'avoir été choisie pour la célébration, la ville de Guadalajara fit des efforts incroyables pour se mettre au niveau d'un pareil honneur. A l'entrée de la ville s'élevait une montagne artificielle plantée de chênes au travers desquels couraient les cerfs, les daims et les chevreuils. — La magistrature harangua Isabelle qui continua sa marche escortée par la noblesse. Couverte d'hermine, elle maniait avec une aisance qu'elle tenait de sa mère les rênes d'un palefroi blanc.

Sa première station fut à l'église où l'on chanta un *Te Deum*. — Le mariage devait se célébrer dans le palais ducal des Mendoze. La princesse Juana, tante du roi, descendit dans la cour pour accueillir avec une tendre bienveillance la jeune princesse qu'elle allait appeler sa nièce. Ce fut elle qui la conduisit à la salle où le roi Philippe l'attendait accompagné de don Carlos, âgé de quatorze ans.

Le souffle du monde et la vie de cour n'avaient probablement pas encore altéré ce qu'il y avait de jeune et de vrai dans les quinze ans d'Isabelle, aussi regarda-t-elle le roi avec une attention si prolongée, qu'il lui demanda gaiement si elle voulait découvrir des cheveux blancs sur sa tête? Isabelle fut un peu déconcertée; mais il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit Brantôme, que « depuis ces mots, on en augura mal pour elle. »

« Élisabeth de Valois, dit Brantôme, vraye fille de France, en tout belle, sage, vertueuse, spirituelle et bonne, s'il en fut oncques; son visage était beau, ses cheveux et ses yeux noirs adombraient son teint.... Sa taille était très-belle et plus grande que toutes ses sœurs, ce qui la rendait fort admirable en Espagne, d'autant que les tailles hautes y sont rares, et, pour ce, fort estimables. Les seigneurs ne l'osaient regarder de peur d'en être épris et en causer jalousie au roy son mary, et par conséquent eux courir fortune de la vie. »

Bien des récits ont répandu l'idée qu'Isabelle fit une comparaison désavantageuse à Philippe en voyant don Carlos à côté de son père; mais pour être d'accord avec les récits des romanciers, il faut que l'histoire y trouve un fondement; or, tout ici est contraire. A l'âge de quatorze ans, un garçon naturellement laid ne parlera pas au cœur d'une jeune personne de quinze ans. Si don Carlos avait eu vingt ans, sans doute Isabelle aurait pu se regarder comme sacrifiée en épousant le père au lieu du fils; mais aucune correspondance de ce temps n'indique qu'Isabelle ait eu pour don Carlos d'autres sentiments que ceux de la compassion et de la bienveillance. Peut-être, le peu de sympathie qui existait entre don Carlos et son père, a pu exciter le ressentiment qu'il lui eût dérobé une fiancée, dont après tout l'âge s'accordait mieux avec celui de son père.

Après la cérémonie du mariage, la ville de Guadalajara fit de grands frais pour honorer dignement le séjour de sa souveraine dans ses murs; il y eut des feux d'artifices, de la musique, des danses; le vin coulait des fontaines; des tables chargées de viandes étaient dressées sur les places, ainsi que les buffets dans un bal. Dans la soirée, les *regidores* de la ville, au nombre de plus de cinquante, se présentèrent devant le roi et la reine. Ils portaient leurs livrées velours jaune et cramoisi, ayant chacun une serviette sous le bras, et présentant une assiette de bonbons au

couple royal et aux dames de la cour. Le lendemain on partit pour Tolède, et au moment des adieux, le duc de l'Infantado combla la reine et ses dames de bijoux, de dentelles, et d'autres objets de toilette; aussi fut-il honoré de leurs remerciements pour une hospitalité si princière.

Tolède ne démentit pas son ancienne réputation à l'entrée de son monarque et de sa jeune reine. Dans la Véga trois mille Espagnols de cette infanterie si fameuse simulaient un combat avec la cavalerie mauresque parée des uniformes et des harnais arabes. A ce spectacle succédèrent des danses bohémiennes, et l'ancienne danse espagnole dite *des épées*, exécutée par de jeunes filles de Tolède. En entrant dans la ville, le roi et la reine furent salués par les autorités municipales qui étendirent au-dessus de leurs têtes un dais aux armes de la cité. Les principaux magistrats, les militaires, les officiers de l'inquisition dont Tolède était le centre, et les grands de la cour formaient au-devant du couple royal une procession où l'on distinguait le duc d'Albe, et un autre courtisan, Ruy Gomes de Silva, comte de Melilo, les deux favoris de Philippe. Des arcs de triomphe, recouverts d'emblèmes tirés de la mythologie et de devises bizarres, se voyaient de toutes parts, tandis que l'air retentissait des cris de la multitude charmée. Des guirlandes de fleurs, des draperies flottantes ornaient les balcons et les vérandas remplis de spectateurs des deux sexes en habit de fête, avec un tel luxe de couleurs que Cabrera les compare à une tapisserie de Flandre. Avec ce brillant entourage le cortége royal entra dans la cathédrale de Tolède pour honorer la châsse de Saint-Ferdinand, et se rendre ensuite à l'Alcazar. Quinze jours de fête signalèrent la présence de Philippe et d'Isabelle à Tolède. Tous les jeux nationaux furent représentés devant la reine; le combat des taureaux, le jeu des cannes qui datait de l'occupation mauresque, appelé aussi *la joûte des roseaux*, des tournois à pied et à cheval, où Philippe, armé de pied en cap, cueillit de

faciles lauriers sous les yeux de sa jeune épouse. — Mais le combat des taureaux n'était pas du goût d'Isabelle, et combien plus ses yeux durent-ils être effrayés par le spectacle d'un auto-da-fé !

La petite vérole qui menaça la beauté, sinon les jours de la reine, vint interrompre cette série de fêtes. — A la nouvelle de la maladie de sa fille, l'inquiétude de Catherine de Médicis se porta tout de suite sur ce point d'une délicatesse extrême, et les courriers se succédaient les uns aux autres avec des recettes pour conserver à cette charmante figure sa fraîcheur et ses attraits. Voici ce qu'en dit Brantôme : «On lui recouvrit son visage si bien par des sueurs d'œufs frais, chose fort propre à cela, qu'il n'y parut rien, dont j'en vis la reine, sa mère, fort curieuse à lui envoyer, par force courriers, beaucoup de remèdes, mais celui de la sueur d'œufs en était le souverain.» Par bonheur, ou par suite de la *sueur d'œufs frais*, Isabelle de Valois ne garda aucune marque sur le visage, et, après sa guérison, demeura plus belle que jamais.

Cette jeune reine fut si aimée en Espagne où elle venait apporter la fin de la guerre qu'on l'appela *Isabel de la Paz*, Isabelle de la Paix, et les Français qui connaissaient la douceur de son caractère, la nommèrent *l'Olive de Paix*. — Sans être aussi savante que la reine Marie et la princesse Élisabeth d'Angleterre, Isabelle n'était pas née impunément au XVI^e^ siècle, et devait participer au goût d'instruction que la renaissance avait donné à l'Europe. Comme Marie Stuart, sa belle-sœur, plus âgée qu'elle seulement de trois ou quatre ans, elle aimait la lecture et surtout la poésie. Elle s'appliqua à l'étude de la langue castillane qu'elle parla bientôt couramment avec un léger accent qu'on excusait à côté de tant de grâce. Elle sut si bien s'accommoder aux usages de la nation espagnole, qu'on l'adora dans ce pays. «Aucune reine de Castille, dit Brantôme, hormis la grande Isabelle, ne fut si populaire en Espagne.» Quand elle sortait, elle décou-

vrait sa figure à la manière française. — « On se pressait pour la voir, et bien heureux et heureuse, dit Brantôme, était celui ou celle qui pouvait le soir dire, « J'ay veu la reyne. »

Tous ces détails empruntés à M. Prescott, qui a puisé dans tous les auteurs français et espagnols, n'indiquent pas une femme minée par la mélancolie, et nourrissant dans le secret une passion aussi criminelle que celle qui lui a été attribuée.

Philippe n'épargna rien de ce qui pouvait plaire à une femme de cet âge, et à une aussi noble reine. — Sa cour était sur un grand pied de magnificence que n'égalait aucune cour en Europe, pas même celle d'Élisabeth d'Angleterre. Le roi comblait sa femme de joyaux et de robes de grand prix. « Elle ne porta jamais une robe deux fois, dit Brantôme, et puis la donnait à ses femmes et ses filles : et Dieu sait quelles robes, si riches et si superbes que la moindre était de trois ou quatre cents écus ; car le roi, son mari, l'entretenait fort superbement de ces choses-là. » — Cet auteur, qui l'avait vue en Castille, parle de l'élégance de son costume, « de son incomparable goût sur cet article et de la perfection de sa coiffure. »

Un manuscrit du temps, fait par un témoin occulaire, donne des détails sur sa vie intérieure.

Parmi les personnes attachées à la maison de la reine, il cite son confesseur, son aumônier et quatre médecins. La médecine semble avoir toujours été en grand renom en Espagne, bien qu'un certain caractère de charlatanisme y ait longtemps paru attaché. Les médecins arabes avaient eu une grande réputation.

Isabelle dînait seule ; trente dames la servaient à table ; deux d'entre elles découpaient les viandes, une autre servait le vin et se tenait près du fauteuil de la reine. Les autres dames de sa suite, debout dans le salon, causaient avec leurs cavaliers, qui ne se découvraient pas, chose étrange aux yeux d'Isabelle habituée à un autre cérémonial à la cour de France, mais c'était parce que ces

cavaliers étaient au service des dames et non à celui de la reine. « Après le dîner, Isabelle se retirait avec ses dames, et, avec le secours de la musique et les amusements des bouffons et des baladins du palais, elle s'efforçait de tuer sa soirée. »

Isabelle garda un tendre souvenir à son pays, et recevait avec bienveillance les Français qui venaient visiter sa cour. Ce fut par une mesure de prudence qu'elle congédia les Françaises qui l'avaient accompagnée en Castille, afin d'éviter les rivalités des dames des deux nations. — Elle ne fut pas d'un avis opposé à celui de Philippe qui disait qu'il lui était plus aisé de terminer à l'amiable les disputes des royaumes que les rivalités des femmes.

Les noces royales avaient donné lieu à un poëme latin en deux volumes, intitulé : *la Paix, et les Noces de Philippe et d'Isabelle*, ouvrage de Fernando Ruiz de Villegas, savant très-célèbre dans le XVI^e^ siècle. Dans cet épithalame, comme l'appelle M. Prescott, l'auteur présente Junon implorant la protection de Jupiter en faveur de la France, menacée d'être écrasée par l'Espagne. Vénus (sous la forme du duc d'Albe !) sollicite Philippe de se prêter à leurs désirs, et d'accepter la main d'Isabelle comme gage de paix.

Philippe accepte avec bonne grâce ; le mariage est célébré selon le rite chrétien, et Vénus apparaît dans tous ses attraits pour prendre les mariés sous sa protection. Valladolid avait été longtemps la résidence favorite des princes de la famille royale. Philippe fut le premier qui fixa son séjour à Madrid ; il mit tous ses soins à embellir cette cité, qui demeura après lui la capitale de l'Espagne.

En 1565, au mois de juin, une entrevue eut lieu entre la reine Catherine de Médicis et sa fille Isabelle, accompagnée du duc d'Albe. — Ce fut au milieu des fêtes, des banquets et des tournois, que l'on avisa aux moyens de triompher des huguenots. Avec son impartialité accoutumée, l'illustre historien qui nous est

d'un si grand secours, justifie le duc d'Albe d'avoir conseillé la Saint-Barthelémy; mais le duc s'efforça de persuader à Catherine d'adopter une politique moins circonspecte, et de se déclarer hautement en faveur des catholiques au lieu de flatter tour à tour les partis. — Ce fut là que Catherine de Médicis, frappée de l'affection d'Isabelle pour sa patrie adoptive, lui dit: « Vous êtes devenue bien Espagnole. » La reine répliqua avec douceur: « C'est possible, mais vous ne m'en verrez pas moins à votre égard telle que je l'ai été quand vous me fîtes partir pour l'Espagne. » Le duc d'Albe raconte ce trait au roi Philippe dans une de ses lettres, — et ce serait une preuve, qu'après tout, Isabelle n'avait pas à se plaindre de son sort, comme cela a été tant de fois répété.

Nous arrivons à l'épisode le plus tragique de ce règne. La mort de don Carlos, et les circonstances qui l'ont provoquée ont favorisé longtemps l'imagination des poëtes; mais à présent que l'accès des archives a été facilité, on n'y trouve que le triste thème de la haine entre un père et un fils portée à la dernière extrémité. — Si le cœur de don Carlos recélait quelques généreuses inspirations, la férocité de sa nature et une grande disposition à l'aliénation mentale, héréditaire dans sa famille, rendaient nul le bien qu'il y avait en lui. La révolte des Pays-Bas où don Carlos aurait pu causer de grands embarras à son père, la découverte de son projet de fuite, ses imprudences, son penchant pour la réforme, étaient des motifs qui expliquent le ressentiment du roi sans qu'après huit années d'une heureuse union la jalousie y entrât pour quelque chose. Lorsque don Carlos, enfermé, tomba malade, sa belle mère et sa tante doña Juana, qui avait été une mère à son égard, sollicitèrent vainement la permission de le venir soigner. Cette consolation fut refusée à l'infortuné qui mourut ou que son père fit périr sans qu'une main amie lui fermât les yeux. Il paraît qu'il fit une fin chrétienne, pardonnant à tous ses ennemis. Il n'avait pas plus de vingt-trois ans.

Dans un petit *memorandum* trouvé parmi ses papiers, Isabelle occupe la première place dans son souvenir comme ayant toujours été affectueusement bonne pour lui. Don Juan d'Autriche vient après elle.

La reine l'avait toujours traité avec une amitié maternelle, elle avait souvent gémi de l'emportement et de l'irritabilité de son caractère. — Elle imaginait que l'influence d'une femme qui calmerait son ressentiment, parviendrait à dompter ce naturel sauvage et elle désirait vivement lui faire épouser sa sœur Marguerite. « Ma sœur, disait-elle à Ruy Gomès de Silva, a une si grande facilité de caractère, qu'aucune princesse de la chrétienté ne serait plus propre à s'accommoder de l'humeur de mon beau-fils, à le modérer, et plus à même de ménager les rapports respectifs du fils et du père. » Le ministre se prêtait aux vues de la reine, mais dans ce temps-là le roi penchait plutôt en faveur d'une alliance avec la maison d'Autriche. Anne, sa nièce, fille de l'empereur Maximilien, était l'épouse destinée à don Carlos. Par un singulier jeu de la fortune elle devint plus tard la femme de Philippe lui-même. — Isabelle pleura son beau fils pendant deux jours avec tant de douleur que le roi lui ordonna d'essuyer ses larmes ; elle célébra ses obsèques avec la princesse Juana, et le peu d'amis que le malheur avait laissés à ce prince infortuné.

Peu de temps après on déclara la grossesse de la reine et l'on attendit un héritier de ce trône où la mort de don Carlos laissait un grand vide. Les médecins espagnols se trompant sur la nature de l'indisposition, donnèrent mal à propos à la reine une médecine qui ébranla toute sa constitution ; elle ne put s'en remettre. — A la mi-septembre 1568, elle prit une fièvre qui résista à tous les efforts des médecins ; bientôt après, des symptômes plus alarmants vinrent ajouter à l'inquiétude ; la reine s'évanouissait souvent, ses extrémités étaient glacées, et son estomac ne gardait aucune nourriture. Toutes les églises retentirent de prières à son in-

tention, avec des processions auxquelles jeunes et vieux se joignaient de grand cœur. Mais à la fin de septembre on ne conservait plus d'espoir, les médecins lui déclarèrent que désormais elle ne devait placer sa confiance que dans le ciel. Celle que la voix commune avait décorée du nom de reine *de la paix et de la bonté*, se montra douce jusqu'à la fin.

On a soupçonné don Carlos d'avoir adoré en silence la femme de son père, ou plutôt d'avoir déploré que la destinée la lui eût ravie; mais aucun auteur castillan n'a jamais émis un doute sur la pureté de cœur d'Isabelle, quoique beaucoup parlent de l'attachement de don Carlos pour elle. La circonstance de sa mort arrivant trois mois après celle de don Carlos, a fait peser sur Philippe le soupçon d'avoir empoisonné la reine par jalousie, quoique les témoignages soient unanimes en Espagne sur l'union du ménage royal. Les dépêches françaises ne laissent aucun doute sur le bonheur de la reine dont sa mère s'informait souvent. La correspondance entre Isabelle et sa mère a été des plus intimes, et Isabelle parle dans ses lettres avec intérêt de don Carlos, comme elle en parlait à son mari et à tout le monde.

L'évêque de Limoges écrit à Charles IX, aussitôt après l'arrivée d'Isabelle à Madrid : « que sa sœur a reçu le prince avec tant de grâce et de bienveillance, que le roi en a eu un contentement extrême; ledit prince l'a encore plus grand, comme il l'a démontré depuis, et démontre lorsqu'il la visite, qui ne peut être souvent; car outre que les conversations de ce pays ne sont pas si faciles et fréquentes qu'en France, sa fièvre quarte le travaille tellement, que de jour en jour il va s'exténuant (l'évêque de Limoges au roi, 23 février 1559). Ladite dame a mis toute la peine possible qu'il a été de lui donner aux soirs quelques plaisirs du bal et autres honnêtes passe-temps, desquels il a bon besoin, car ce pauvre prince est si bas et exténué, et il va d'heure en heure tant affaiblissant, que les plus sages de cette cour en ont peu d'espérance. (L'évê-

que de Limoges au roi, 1er mars 1559. » Négociations relatives au règne de François II, page 272.)

Voici encore un extrait d'une lettre d'Isabelle à sa mère : « Vous dirai-je, madame, que si ce n'était la bonne compagnie où je suis en ce lieu, et l'heur que j'ai de voir tous les jours le roi, mon seigneur, je trouverais ce lieu l'un des plus fâcheux du monde. Mais je vous assure, madame, que j'ai un si bon mari, et suis si heureuse, que quand il le serait cent fois davantage, je ne m'y fâcherais point. » (La reine catholique à la reine mère ; négociations relatives au règne de François II, page 813.) Guibert, ministre de France, dit : « Le roi aime la reine de mieux en mieux, et son influence a augmenté du triple depuis quelques mois. »

En 1565, Saint-Sulpice, ambassadeur à Madrid, dit : « Je puis vous assurer, madame, que la reine, votre fille, a une existence très-agréable, vu la parfaite amitié qui la rapproche si intimement de son époux. Il lui témoigne une confiance illimitée, et ne lui laisse rien à désirer. » — Il ajoute : « Le roi m'a fait l'honneur de me dire que perdre son épouse serait le plus rude de ses malheurs. »

Ici, Philippe ne jouait rien ; nous en avons pour preuve l'indulgence qu'il accordait à toutes ses fantaisies, même lorsqu'elles ne s'accordaient pas avec l'étiquette castillane, comme nous l'avons vue se dispensant de mettre son voile, et jouissant de toutes les fêtes qu'on donnait à son occasion. — Sa beauté a dû adoucir ce caractère austère, «cette beauté, comme dit Brantôme, qu'elle accompagnait d'un port, d'une majesté, d'un geste, d'un marcher, et d'une grâce entremêlée de l'espagnole et de la française, en gravité et en douceur. »

Ses ennemis politiques, le prince d'Orange et autres, ont accusé Philippe ; jamais la cour de France, ni Catherine de Médicis n'ont joint leurs clameurs à ces sinistres soupçons, et la cour d'Autriche envoya depuis la princesse Anne sans crainte.

Sentant les approches de sa fin, le 2 octobre, Isabelle fit son testament, se confessa, communia, et fut administrée. Le cardinal Espinosa et l'évêque de Cuença, son confesseur, qui lui offraient les consolations spirituelles, furent édifiés de sa piété, et s'en allèrent profondément touchés de la résignation avec laquelle elle disait adieu à toutes les grandeurs humaines. Les dames d'honneur, plusieurs d'entre elles françaises, pleuraient autour de son lit. Elle s'efforçait de les consoler, leur parlant avec intérêt de leur avenir, et regrettant de n'avoir pas été meilleure maîtresse à leur endroit, « comme si, dit l'auteur contemporain qui retrace ses derniers moments, elle n'avait pas été plutôt une mère qu'une maîtresse pour ses femmes. »

Le 3 octobre, à la pointe du jour, elle vit Philippe pour la dernière fois. Voici comment en parle Fourquevault, ministre de France : « La reine parla tout simplement à son époux comme il convient à une chrétienne. Elle lui dit adieu pour toujours, et jamais princesse ne manifesta plus de bonté et de piété. Elle lui recommanda ses deux filles, ses principaux serviteurs, le conjura de vivre en bonne amitié avec le roi de France, son frère, et de maintenir la paix, avec d'autres discours qui ne pouvaient qu'attendrir *le cœur d'un bon époux, tel qu'il avait été à son égard.* Il montra dans ses réponses la même amitié, promit d'obéir à toutes ses demandes, en ajoutant qu'il ne la croyait pas si proche de sa fin. Il se retira dans ses appartements dans une grande angoisse. Le roi envoya un fragment de la vraie croix pour consoler sa femme à ses derniers moments. C'était la plus précieuse de ses reliques, couverte de perles et de diamants. Isabelle la baisa avec ferveur et la garda avec le crucifix jusqu'à ce qu'elle ait expiré. »

Après que le roi l'eut quittée, M. de Fourquevault fut appelé près d'elle. Il représentait sa famille et son pays qu'elle ne devait plus revoir. « Elle me reconnut, écrit-il, et me dit : Vous me

voyez prête à m'en aller de ce monde de vanité pour entrer dans un meilleur royaume, et y contempler, comme je l'espère, mon Dieu à tout jamais. Dites à la reine ma mère, au roi mon frère de supporter patiemment ma mort en se consolant par la pensée qu'aucune félicité sur la terre ne m'a satisfaite comme lorsque je m'approche de mon Créateur. Je serai plus à même de les servir en priant Dieu de prendre mes frères sous sa sainte protection. Conjurez-les en mon nom de veiller sur le royaume et de mettre un terme aux hérésies qui s'y sont glissées. Et je vais demander à Dieu de leur faire supporter ma mort avec patience et de me croire heureuse. » L'ambassadeur chercha à la rassurer en lui présentant l'espoir de vivre encore. « Vous verrez bientôt, dit-elle, que je touche à ma fin. Dieu m'a fait la grâce de mépriser le monde et ses pompes, et de n'espérer qu'en lui et Jésus-Christ. Aucune pensée ne m'a moins affectée que celle de mourir. »

« Elle écouta les avis de son confesseur, conservant toute sa présence d'esprit qu'elle ne perdit que peu de minutes avant d'expirer. Une sorte d'inquiétude s'empara momentanément d'elle, mais elle s'apaisa, et la reine rendit le dernier soupir avec tant de calme qu'on ne soupçonnait pas que ce dût être encore la fin. Elle ouvrit encore des yeux clairs et brillants; il semblait qu'elle voulait me donner des ordres, au moins ses regards étaient fixés sur moi. »

Un peu avant sa mort, elle avait mis au jour une fille qui vint avant terme, et qu'on eut à peine le temps de baptiser. L'enfant fut placée à côté de la mère dans le même cercueil, et le même soir leurs restes furent portés dans la chapelle royale. Toutes les cloches des églises et des monastères retentirent dans la capitale. « Jamais, dit Brantôme, on ne vit un peuple si désolé et si affligé, » ni tant jeter de hauts cris, ni tant épandre de larmes qu'il fit... » que pour manière de parler vous eussiez dit qu'il l'idôlatrait » plutôt qu'il ne l'honorait et révérait. » Tout ce que Madrid

renfermait de nobles, les hauts dignitaires ecclésiastiques, les prêtres des différents ordres, les grands, les cavaliers de la cour, les dames d'honneur de la reine remplissaient la chapelle. On voyait à leur tête la duchesse d'Albe, sa dame d'atours, avec la duchesse de Féria, une Anglaise mariée à l'ambassadeur d'Espagne près la cour d'Angleterre, la princesse d'Eboli, etc., etc. Le cercueil de la reine, recouvert d'un riche brocard, fut placé sur une estrade toute noire, entourée de nombreux chandeliers d'argent dont les cierges répandaient une clarté lugubre dans la chapelle. On fit le service funèbre au milieu du silence de l'auditoire que les sanglots et les gémissements des femmes de la reine interrompaient parfois en se mêlant aux chants des prêtres et aux sons de la musique douce et solennelle d'une pareille cérémonie. Le lendemain matin le cercueil fut ouvert en présence de la duchesse d'Albe et des dames de la reine qui contemplèrent encore ces traits si beaux dans la mort. La duchesse mit dans le cercueil des fleurs et des herbes odoriférantes, et les restes de la mère et de la fille furent déposés au couvent des Carmélites Déchaussées. C'est là qu'ils restèrent jusqu'en 1573, époque à laquelle on les transporta à l'Escurial avec le corps de don Carlos, et le peuple invoqua le nom d'Isabelle comme celui d'une sainte.

Dans le courant de l'hiver, le cardinal de Guise arriva pour complimenter le roi de la part de Charles IX. Le roi Philippe dit au cardinal « que sa plus grande consolation dans une perte si cruelle était de songer à la simple et excellente vie de la reine.» Toutes les personnes de son service, ses dames et ses filles d'honneur savaient combien il avait été bon pour elle, ce que prouvait suffisamment la douleur que sa mort lui avait fait éprouver. Puis, ajoute le cardinal, il fit le panégyrique de ses vertus, disant que s'il avait encore un choix à faire, il désirerait rencontrer une femme qui lui ressemblât.

Isabelle laissa deux filles, Catherine, mariée au duc de Savoie,

et Claire-Eugénie, qui gouverna les Pays-Bas de concert avec l'archiduc Charles, son époux. — Cette fille chérie de Philippe jouit de toute sa confiance.

Isabelle mourut à l'âge de vingt trois ans. — Elle avait été pendant huit ans reine d'Espagne.

« Elle est morte au plus beau et plaisant avril de son âge, dit » Brantôme, car elle était de naturel et de teint pour durer long- » temps belle, et aussi que la vieillesse n'eût osé l'attaquer, car » sa beauté eût été plus forte. » — Brantôme, d'esprit léger et courtisan, attacha toujours une grande importance à ces avantages extérieurs qu'il se complaît à louer [1].

[1] Nous devons les détails de la vie d'Isabelle à M. Prescott, qui a puisé dans les auteurs espagnols contemporains les documents relatifs à l'histoire de France, dont Raumer a fait tant d'extraits, et pour ses derniers moments, dans l'ouvrage de Juan Lopez, intitulé : *Relacion de la Enfermedad y Essequias de la serenissima reyna de España doña Isabel de Valois, por Juan Lopez, catedralico del estudio de Madrid* (1569).

ANNE D'AUTRICHE

QUATRIÈME FEMME DE PHILIPPE II[1].

Le roi d'Espagne n'avait point de fils, et déjà veuf trois fois à quarante-deux ans il chercha une nouvelle épouse. Ses inclinations se portèrent du côté de la maison d'Autriche, et par une coïncidence singulière, ce fut encore une princesse destinée d'abord à son fils qui lui tomba en partage. Anne d'Autriche, fille de son cousin l'empereur Maximilien, et de sa sœur doña Maria, accepta sa main. Elle avait refusé celle de Charles IX, roi de France, dont sa sœur Élisabeth occupa le trône.

La fiancée royale traversa la Flandre où le duc d'Albe la reçut avec de grands honneurs. Elle s'embarqua pour l'Espagne, sous

[1] Née à Valladolid, le 1er octobre 1549.

la conduite du grand prieur don Fernando de Tolède, et du capitaine général comte de Bossu, escortée par vingt compagnies d'infanterie Wallonne. On mit à la voile le 26 septembre 1570, et la traversée fut si favorable qu'on ne mit que neuf jours à ce trajet, où l'on voyait d'ordinaire tant de tempêtes et d'orages effrayer par leurs funestes présages les fiancées des rois d'Espagne. A Santander, où elle débarqua le 3 octobre, elle fut reçue par l'archevêque de Séville, don Juan de Zaniga et le duc de Bijat, qui l'escortèrent par Burgos, Valladolid et Ségovie. Sa marche fut une suite de fêtes et de réjouissances dans toutes les villes où s'arrêtait cette jeune et aimable princesse, qui arrivait précédée d'une grande réputation de bonté héréditaire dans la branche de l'empereur Ferdinand, son grand-père. Les Flamands espéraient qu'elle adoucirait le cœur de Philippe; il y en avait un surtout, Antoine de Montmorency, seigneur de Montigny, envoyé par la noblesse flamande en députation auprès du roi, et détenu dans la plus dure captivité. Sa jeune femme avait imploré Anne qui lui avait promis que la grâce de Montigny serait le premier don qu'elle se ferait octroyer par Philippe. Hélas! au moment où la princesse mettait le pied sur le sol d'Espagne, une mort mystérieuse dans les donjons de Simancas terminait l'existence de Montigny. Le plus noble sang coulait sur les échafauds dans les Pays-Bas, et la nouvelle reine vit bien que Philippe ne faisait pas de grâce.

Doña Anna se reposa tout un jour à Valverde, village situé à un mille et demi de Séville. Elle y fut accueillie avec enthousiasme, on la fêta de mille manières, chacun à sa guise. — Le jour suivant la princesse doña Juana arriva à Valverde accompagnée du prince Rodolphe et du prince Ernest de Hongrie, frères de la nouvelle reine, qui se trouvaient à la cour. Ses deux autres frères, Albert et Venceslas, l'avaient accompagnée dans tout le cours de son voyage. — Une députation vint au-devant de la reine à son

entrée à Ségovie où elle arrivait en litière. A Tolède, tous les corps municipaux à cheval, ayant à leur tête les régidors et les corrégidors richement vêtus, eurent l'honneur de baiser la main de Sa Majesté. — L'infanterie, la cavalerie, le clergé, les seigneurs formaient un spectacle imposant. Philippe put se glisser inaperçu au milieu du cortège pour se faire une idée de cette jeune princesse, comme nous l'avons vu aux premiers jours de sa jeunesse épier le regard de doña Maria. — Anne était pleine d'attraits, sa taille était bien prise, son teint d'une blancheur éclatante, son port majestueux; elle avait à peine vingt et un ans. — Elle portait avec grâce son costume de voyage, un chapeau orné d'une multitude de plumes, une mantille de velours cramoisi, bordé d'or à la manière de Bohême. Chacun admira l'aisance avec laquelle elle conduisait la haquenée qu'elle montait au sortir de sa litière. Le corps de la milice se faisait distinguer par la variété de ses couleurs, et les sons délicieux de sa musique se firent entendre durant toute cette procession triomphale. A l'entrée de la place, on voyait les symboles de la cité sous la forme de figures grandioses, posées sur des piédestaux, avec des vers qui en expliquaient la signification. — On rencontrait ensuite un arc de triomphe; dans les niches de ses trois portes, on avait placé les images des personnages remarquables de l'Autriche et de la Castille, assistés de la figure des vertus, et dans la partie intérieure, on avait placé trois impératrices et quatre reines de Castille. La reine traversa encore d'autres arcs de triomphe ornés d'ingénieuses devises et de curieux emblèmes. — Des fontaines jaillissaient dans différentes rues. Après avoir entendu le *Te Deum* à la cathédrale, la reine fit son entrée à l'Alcazar au bruit d'une salve d'artillerie. La princesse Juana vint au-devant de sa nièce et lui prit la main. La messe du mariage fut dite par le cardinal de Séville; l'archiduc Rodolphe, qui fut depuis empereur, et la princesse Juana servirent de parrains. Puis toute la cour fut admise à présenter

ses hommages au roi et à la reine. Les fêtes continuèrent pendant toute la semaine, après quoi les nouveaux époux partirent pour Madrid, où les attendait une réception non moins brillante. — A l'occasion de ce mariage, Séville fit aux souverains catholiques un présent de six cent mille ducats.

Doña Anna eut beaucoup d'enfants, mais elle eut la douleur de les voir mourir en bas âge. En 1571, elle donna, à Madrid, le jour à un fils qui eut pour parrain Venceslas, et pour marraine doña Juana. On le nomma Ferdinand, et le cœur de Philippe en fut tellement ému, qu'il accorda un pardon général en Espagne et aux Indes à tous les coupables. — Cette même année 1571, fut à jamais mémorable par la victoire de Lépante que don Juan remporta sur les Turcs. — Pie V, enchanté de la naissance d'un successeur de Philippe II, envoya à la reine la rose d'or avec sa bénédiction. Cet enfant fut reconnu héritier de la monarchie espagnole, le 31 mai 1573, dans la ville de Madrid; mais la joie fut de courte durée; car il mourut dans sa huitième année, le 18 octobre 1578, à l'Escurial.

Un second fils, né en 1573, ne vécut que deux ans; un troisième fils, nommé don Diego, mourut à l'âge de sept ans, en 1582, et l'Escurial compta un enfant de plus dans ses sombres caveaux. — Le seul qui survécut à tous fut don Philippe, qui succéda à son père. Il était né à Madrid, le 14 avril 1578. — Une fille, vivement désirée par la reine, naquit à Madrid en 1580 et reçut le nom de *Maria*. Elle survécut de trois années à sa mère.

A la mort du cardinal Henri, roi de Portugal, Philippe II fit valoir ses droits à ce royaume comme fils de l'impératrice Isabelle, sœur du roi Henri. Il se rendit à Badajoz avec la reine, pour faire ses préparatifs de guerre. Doña Anna aimait si chèrement le roi, que pendant une maladie qu'il fit alors, non-seulement elle le soigna, avec un dévouement absolu, mais elle demanda à Dieu dans une fervente oraison, de prendre sa vie en sacrifice pour

racheter celle de son époux, si nécessaire à ses sujets. — La reine ne le quittait que pour aller à l'église, et elle dit depuis qu'elle s'était sentie exaucée, car la santé du roi s'améliora, tandis que la sienne allait déclinant.

Elle termina, à l'âge de trente et un ans, le 26 octobre 1580, cette vie si généreusement offerte, et fut vivement regrettée de Philippe qui ne chercha pas une cinquième épouse. Le corps de la reine fut transporté à l'Escurial.

Doña Anna haïssait la paresse. On montre encore dans la chapelle royale une tapisserie brodée de la main de la reine avec l'aide de ses dames auxquelles elle répétait : « Le temps s'écoule ; » mais en laissant après lui la trace de nos œuvres, sachons, » comme l'abeille, amasser le miel et former notre ruche. » Cet ouvrage, d'une exécution admirable, porte le titre de tapisserie de la reine Anna. On ne l'expose qu'aux jours des grandes solennités.

Philippe survécut dix-huit ans à doña Anna.

Ce prince, qu'on n'avait jamais vu rire, et qui avait gouverné si despotiquement, s'appliqua aux affaires jusqu'au dernier moment. Il mourut couvert d'ulcères.

Par suite de ses mesures violentes, et croyant conjurer le fléau de l'hérésie par l'effusion du sang, il rendit son nom odieux ; par sa politique, qui tendait à une monarchie universelle, il se trompa, et commença le déclin de l'Espagne, dont Charles-Quint avait étendu la grandeur et la puissance.

MARGUERITE D'AUTRICHE

FEMME DE PHILIPPE III[1].

Avant sa mort, Philippe II avait fait reconnaître son fils don Philippe pour héritier de tous ses royaumes d'Espagne, et ce prince fut le premier des rois de ce pays qui réunit sous son sceptre toute la Péninsule, telle qu'on l'avait vue du temps des rois goths.

Les cortès d'Aragon, autrefois si récalcitrantes, le reconnurent pour souverain en 1585, et il en fut de même de la Navarre. Ce règne, qui devait être troublé par tant de guerres, s'annonçait sous d'heureux auspices. Philippe II avait engagé les préliminaires du mariage par l'entremise de don Guellen de Saint-Clément, son

[1] Née à Grætz, en Styrie, 1584, le jour de Noël.

ambassadeur en Allemagne ; ses regards cherchaient en Autriche, parmi les membres de sa famille, la femme qu'il voulait donner à son fils. Son choix s'arrêta sur Marguerite, fille de l'archiduc Charles et de Marie de Bavière, et petite-fille de l'empereur Ferdinand. L'annonce de ce mariage, qui la plaçait sur l'un des premiers trônes du monde, la trouva dans un hôpital occupée à vêtir des pauvres. A une charité si humble cette princesse joignait le don de posséder son âme ; loin de se réjouir, elle supplia sa mère d'envoyer à sa place la princesse Léonor, sa sœur aînée.

Mais la santé délicate de cette archiduchesse ne promettait pas à l'Espagne un héritier, et Marguerite dut obéir à la volonté de l'empereur et à celle de sa mère qui l'appelaient au trône d'Espagne. Elle s'en remit entièrement à la voix divine qui aimait à se faire entendre d'un cœur si pur.

Une tendre dévotion à la mère de Dieu la portait à se mettre sous la protection de cette vierge sainte, et sous celle de saint Joseph ; elle pria son confesseur de lui mettre par écrit le vœu formel de se consacrer au culte de Marie et de Joseph.

Le roi Philippe donna l'ordre à l'archiduc Albert, qui se trouvait en Flandre, de se rendre à Grætz pour accompagner la princesse. Dès que le pape Clément VIII fut informé que l'illustre fiancée passerait par l'Italie pour aller en Espagne, il voulut se rendre agréable au roi très-catholique en célébrant lui-même un si auguste mariage, qui ne pouvait que contribuer au bien de l'Église en plaçant sur le trône une princesse dont la vertu était fondée sur les bases d'une piété solide.

Le roi Philippe II, enchanté d'avoir réussi au gré de ses vœux, se chargea de toutes les nominations de la cour qu'il voulait former pour sa belle-fille, bien que, miné par l'âge et en proie à une maladie qui le mettait dans un état affreux, il se vît aux prises avec la mort. — On choisit pour camerera major la duchesse de Gandia, doña Juana de Velasco, qui se rendait en Italie avec le

duc son fils, emportant la garde-robe espagnole de la nouvelle princesse. Sur ces entrefaites, Philippe II mourut (13 septembre 1598), et cette nouvelle parvint à l'archiduchesse au milieu de son voyage. Elle prit dès lors le titre de reine, et admit au baise-mains le légat du pape, l'ambassadeur de Venise, le gouverneur de Milan, connétable de Castille, les ducs de Mantoue et de Modène. — Le cortége, qui avait à sa suite tant de gentilshommes et de cavaliers, formait à la jeune fiancée une cour brillante.

Le pape Clément VIII, qui se trouvait à Ferrare, envoya au-devant de la reine deux cardinaux, une foule de prélats avec un magnifique carrosse, dont la princesse se servit jusqu'à la porte de Ferrare. Là, elle descendit de voiture et monta une belle haquenée, tandis que le sacré collége des cardinaux venait au-devant d'elle, au bruit d'une salve d'artillerie. Deux compagnies de cavalerie, tambours battant, trompettes sonnant, mais portant le deuil du roi, un grand nombre de seigneurs et de gentilshommes marchaient derrière les cardinaux, qui étaient précédés de leurs enseignes, et qu'accompagnait la garde papale. Entre deux cardinaux venait la reine sur une haquenée richement caparaçonnée par les ordres du pape. Sa Majesté était en deuil, ce qui faisait encore ressortir sa fraîche blancheur. Le soleil, jusque-là couvert, perça l'épaisseur des nuages pour éclairer la figure de Marguerite. Sa mère l'accompagnait aussi à cheval, ayant l'archiduc à côté d'elle. La duchesse de Gandia, le gouverneur de Milan, l'ambassadeur d'Espagne suivaient en litière, entourés d'une compagnie d'archers, de la cavalerie papale et de seigneurs de toutes les nations. Sur leur passage, des arcs de triomphe présentaient des emblèmes en l'honneur de la jeune fiancée. Enfin, on arriva au palais du pontife qui, revêtu de ses habits de fête, occupait un trône magnifique, entouré de son cortége de cardinaux et du chœur de ses musiciens. Après de très-profondes révérences, la reine baisa le pied

de sa sainteté qui l'accueillit avec une joie paternelle; après avoir accordé la même faveur et sa bénédiction à l'archiduchesse mère et à l'archiduc Albert, le pape se retira. Alors la reine, placée sur le même trône, reçut les hommages des cardinaux. Le pape donna à dîner à ses illustres hôtes; il y eut trois tables à peu de distance l'une de l'autre. Le connétable présenta la coupe à la reine, le duc de Sesa lui offrit les plats, et le camérier du pape servit d'interprète [1].

Le dimanche suivant, 13 novembre 1598, toute la ville fut en émoi pour fêter dignement les noces royales. Le soleil se complut à projeter ses rayons sur ce grand jour. — L'humble et chrétienne archiduchesse dut sacrifier aux pompes du monde à une heure si solennelle. Elle revêtit une robe d'étoffe d'argent, recouverte d'or, et brodée de perles qui figuraient des marguerites. Elle se rendit à pied à l'église où le pape l'attendait sur un trône élevé de deux degrés. La reine occupa un fauteuil or, blanc, et cramoisi. A côté d'elle on voyait sa mère; à la gauche du pape était l'archiduc Albert, qui devait épouser la princesse par procuration. Les bancs étaient remplis de cardinaux, de seigneurs et de dames. Le Très-Saint Père célébra la messe du Saint-Esprit; on chanta les épîtres et les évangiles en grec et en latin, et quand on eut entonné le *Credo*, deux cardinaux conduisirent les fiancés à l'autel, où le pape donna la bénédiction nuptiale. La même cérémonie eut lieu pour le mariage de l'archiduc Albert. Ce prince représentait le roi d'Espagne; mais lui-même devait épouser l'infante Isabelle-Claire-Eugénie. — A la fin de la messe, le pape donna la communion aux mariés. — Des larmes tranquilles coulaient sur les joues de la reine toutes les fois qu'elle avait le bonheur d'approcher de la sainte table; la solennité de ce grand jour ajoutait encore à la ferveur de sa dévotion. — Le saint-père lui présenta la Rose d'or.

[1] *Florès. Reynas catholicas.*

La reine continua son voyage, fêtée à Mantoue, à Milan et à Gênes, où elle s'embarqua pour l'Espagne, le 10 février 1599. Le roi se prépara à aller au-devant d'elle, accompagné de l'archevêque de Séville dont la suite était digne de la magnificence espagnole, de l'Amirante, duc de l'Infantado et de tous les autres seigneurs de la cour. — La ville de Valence avait été choisie pour la cérémonie du mariage. Le roi y attendit l'arrivée de sa fiancée avec la plus vive impatience, mais elle avait été retardée par des vents contraires et maints périls, et on ne la vit arriver à Vinaroz que le 21 mars. — L'archevêque de Valence, le comte Alva de Leste, le comte de Lemos, etc., etc., furent aussitôt expédiés par le roi vers elle, et le marquis de Denia lui présenta une rivière de diamants de sa part.

La grande entrée de la reine à Valence eut lieu le 28 avril. La ville de Valence était une cité opulente, digne capitale du jardin de l'Espagne; elle mit une grande pompe dans la réception de la reine. Le roi et sa cour, l'infante Isabelle-Claire-Eugénie l'attendaient dans la cathédrale, où l'on avait élevé un trône somptueux pour les deux souverains et pour leurs altesses. — La reine reçut l'eau bénite à l'entrée de l'église. — Puis vint l'adoration de la croix, le *Te Deum;* le nonce du pape avec le patriarche de Valence ratifièrent les noces que le saint-père avait bénies à Ferrare. Au sortir de l'église, la reine monta avec l'infante dans un carrosse de parade, le roi à cheval à droite, et l'archiduc Albert à gauche de leur voiture. Tous les grands du royaume de Valence, ainsi que la plupart des nobles d'Espagne, leur faisaient cortége, et la profusion des diamants, des rubis, des émeraudes était telle, qu'on n'en voyait pas seulement resplendir les grands seigneurs, mais les valets et les bêtes. — Le dais qui servait de ciel à la reine semblait la voûte du firmament parsemée d'étoiles, tant les pierres précieuses y reflétaient leur éclat. — Les fêtes, les bals parés, la musique, se succédèrent.

Jalouses de rivaliser avec tant d'éclat, les autres villes de l'Espagne voulurent se mettre sur les rangs à leur tour. La ville de Barcelone étala dans les fêtes sa somptuosité ordinaire. Mais une séparation cruelle déchira le cœur de la reine; c'est là qu'elle vit partir sa mère et ses frères qui s'en retournaient en Styrie. — Marguerite visita le fameux sanctuaire du Mont-Serrat, et dut y retremper la dévotion qui remplissait son âme. — Une épreuve l'attendait.

Le roi tomba malade, et à l'anxiété naturelle dans un tel cas, se joignit pour la reine le chagrin de ne pouvoir le soigner à toutes les heures, l'étiquette espagnole s'y opposant absolument.

Le roi revenu à la santé, ce fut doña Margarita même qui donna de grandes inquiétudes; sa tante paternelle, l'impératrice doña Maria, retirée au couvent des déchaussées royales de Madrid, lui envoya la relique de saint Diégo à laquelle on attribua son rétablissement.

A Saragosse, la reine visita assidûment le sanctuaire de Notre-Dame-del-Pilar.

Enfin la cour arriva à Madrid le 14 octobre 1599. Doña Maria vint embrasser sa nièce, et chaque fois que la cour se trouvait à Madrid leurs entrevues étaient fréquentes. Doña Maria, fille de l'empereur Charles-Quint, avait été mariée à son cousin Maximilien, empereur d'Allemagne. Les lettres de sa sœur doña Juana à Charles-Quint expriment plus d'un doute sur son bonheur domestique.

Désabusée des grandeurs du monde, l'impératrice, devenue veuve, obéit à cet attrait de solitude et de religion qui faisait soupirer vers l'asile du couvent la plupart des princesses de cette famille si distinguée par sa piété.

Doña Margarita, persuadée que la vocation religieuse est un des plus précieux dons de la grâce, favorisa parmi les personnes attachées à sa cour le désir d'entrer en religion. Elle assistait à leur

prise d'habit; elle les visitait souvent, et entretenait des relations suivies avec les religieuses de la plupart des communautés. Elle employait ses revenus à orner les églises pauvres ou à envoyer des ostensoirs pour exposer le saint sacrement; enfin, elle ne vivait que pour le ciel et resta toujours étrangère aux agitations et aux intrigues de la cour.

Sa belle-sœur, l'infante Isabelle, gouvernait les Pays-Bas avec tout le talent des femmes de la maison d'Autriche, mais doña Margarita ne se croyait pas appelée au gouvernement et en déclinait la responsabilité.

Le 7 octobre 1601, la reine donna le jour à l'infante doña Anna Mauricia, qui épousa Louis XIII, roi de France. Anna fut baptisée avec pompe et eut pour parrains le duc de Parenc et la duchesse de Lerme. On désespéra de la vie de la reine; cette princesse était tant aimée qu'on fit dans tout le royaume des processions, des jeûnes et des prières afin que le ciel la voulût conserver.

L'héritier de la couronne, Philippe IV, vit le jour à Valladolid en 1605, et fut tenu sur les fonts par le duc de Savoie et sa sœur doña Anna. Les fêtes du baptême furent très-brillantes; on vit accourir une foule d'étrangers; le roi participa au jeu arabe des cannes et dansa dans un bal paré. Le prince fut reconnu héritier de la monarchie à Madrid. L'infante doña Maria vint au monde en 1608 et fut tenue sur les fonts par sa sœur doña Anna et le duc de Lerme. Cette princesse inspira au prince de Galles, qui fut depuis le roi Charles I^er^, une passion romanesque qui le fit courir en Espagne, avec le duc de Buckingham, comme un chevalier errant à la poursuite d'une belle. Mais sous le règne de Philippe III, Cervantes avait écrit *Don Quichotte* qui venait de porter à la chevalerie un coup dont elle ne se releva jamais. — Cette institution, qui avait défendu Rhodes et sauvé Malte au prix du plus noble sang de la chrétienté, se dissipa comme une vapeur légère sous le souffle de l'ironie.

En 1629, doña Maria fut fiancée à Ferdinand, roi de Hongrie, fils de l'empereur, et un ambassadeur extraordinaire envoyé de sa part transmit les présents qui consistaient en une bague d'un diamant d'une grandeur extraordinaire, une plume et une chaîne de diamants et une perle de la grosseur d'une noisette estimée treize mille ducats. Cette princesse mourut à Lentz en 1646.

Don Carlos, né en 1607, mourut à Madrid en 1632.

Don Fernando naquit en 1609. Il est connu sous le nom de cardinal infant, et fut gouverneur de Flandres. Son entrée a fait le sujet d'un beau tableau de Rubens. Il mourut à Bruxelles en 1641.

En 1610, la reine donna le jour à l'infante Margarita Francesca. C'était une enfant d'une beauté extraordinaire; elle mourut en 1617.

Don Alfonse, qui coûta la vie à sa mère, naquit à l'Escurial, en 1611, et mourut l'année suivante. On l'avait surnommé *Caro*, parce que ses jours avaient coûté cher au roi et à la nation.

On doit à cette pieuse reine la fondation des franciscains déchaussés à Valladolid. — Elle transporta à Madrid les augustines de sainte Isabelle à l'endroit où nous les voyons présentement. Ses aumônes contribuèrent à établir les carmélites déchaussées de sainte Anne; elle commença à bâtir le couvent royal des augustines. La première pierre du couvent, dit de l'*Incarnation*, fut posée en 1611. Elle établit les franciscains dans la paroisse de Saint-Gilles. Dans l'hôpital d'Anterne Martin, desservi par les pères de Saint-Jean de Dieu, elle fonda une infirmerie qu'elle fournissait de chemises et autres objets. On lui doit le grand édifice du collége des Jésuites à Salamanque. Son zèle pour la conversion des infidèles la porta à fonder aux Indes occidentales un séminaire pour y faire étudier des prêtres allemands, afin de semer la parole de Dieu dans le nouveau monde. Ses dons aux églises et aux

pauvres sont incalculables. — Tout son bonheur consistait à rechercher ceux qui avaient besoin de secours. Son assiduité à remplir ses devoirs religieux ne se démentit jamais, et sa conscience était si délicate à cet égard qu'elle disait à son confesseur que, dût-il lui en coûter la vie, elle ne se dispenserait d'aucune pratique.

Elle faisait une guerre incessante à la paresse ; elle travaillait pour les pauvres, brodait pour orner les églises, et quand on avait l'air de redouter pour elle un travail si continu, elle répondait que c'était pour éviter l'oisiveté, et que rien ne lui paraissait plus digne de blâme qu'une femme fainéante. — A sa mort, elle brodait un devant d'autel pour la fête des Trépassés, qu'elle célébrait pieusement ; elle faisait dire des messes à leur intention pour leur procurer du soulagement. — Elle savait qu'elle n'aurait pas le temps d'achever l'ouvrage commencé par ses mains ; elle croyait souvent entendre une voix intérieure parler à son âme. Elle raconta à un pieux religieux une chose qu'elle défendit de révéler de son vivant. « Étant un jour agitée par l'inquiétude que me donnait la maladie de mon fils, lui dit-elle, je vis venir à moi un » bel enfant, qui m'assura que le prince ne mourrait pas. Transportée de joie, j'eusse bien voulu savoir d'où venait cet enfant, » par où il était entré ; on ne put jamais le découvrir ; je ne l'ai » jamais revu depuis. » Elle lui raconta encore qu'un jour qu'elle parlait de religion à ses fils, elle entendit une voix qui disait : « Ceci est d'une reine catholique. » Ses recherches pour savoir d'où partait cette voix n'amenèrent aucune découverte.

Sa mort répondit à sa vie. — Elle se réjouissait d'aller dans le sein de Dieu, et remerciait ses femmes de leurs soins ; « Dieu vous en récompensera, dit-elle, mais cela ne durera pas bien longtemps maintenant. » Elle reçut les sacrements le 3 octobre 1611, et mourut avant d'avoir accompli vingt-sept ans. — Le roi lui survécut dix ans, et ne songea pas à se remarier. Les pauvres, les veuves et les orphelins perdaient une bienfaitrice, dont rien ne

remplaça la charité active, pleine de dévouement et d'abnégation.

La mort de Philippe III fut amenée par la sévérité de l'étiquette espagnole. — Le prince, incommodé par la chaleur d'un brasier qui chauffait le salon où il travaillait, donna l'ordre de l'enlever. Le duc d'Arios, que ce soin regardait, n'était pas au palais, et le comte d'Elzeda n'osa empiéter sur les devoirs d'autrui. — Tandis qu'on avisait aux moyens, et qu'on envoyait chercher le duc, le roi, qui sortait d'une maladie dangereuse, tomba en faiblesse, et fut porté mourant sur son lit. Il expira quelques heures après.

Imp. Lemercier Paris

Isabelle de France.

ÉLISABETH OU ISABELLE DE BOURBON

PREMIÈRE FEMME DE PHILIPPE IV.

Philippe IV monta sur le trône à l'âge de seize ans. Il avait été marié sous le règne de son père à Élisabeth, fille de Henri IV et de Marie de Médicis. Cette princesse, née à Fontainebleau le 22 novembre 1603, fut envoyée en Espagne en même temps qu'Anne d'Autriche, fille de Philippe III, vint régner sur la France. Toutes les deux goûtèrent peu de bonheur sur le trône, et si le cardinal de Richelieu fit peser sur la reine Anne un joug bien pesant, Élisabeth rencontra dans le comte-duc Olivarès, favori, un ennemi qui se plaça souvent entre elle et son époux. Une autre analogie dans leurs destinées leur fit souvent verser des larmes sur la guerre incessante qui mit les armes aux mains de

leurs nations respectives. — Plus heureuse qu'Élisabeth, la reine de France vit triompher la patrie qu'elle avait adoptée, tandis que l'humiliation qui accablait l'Espagne de toutes parts dut faire sentir son amertume à la noble fille de Henri IV. Son extrême jeunesse à son arrivée en Espagne l'avait mal préparée à d'aussi rudes épreuves.

Ce mariage fut négocié, dès l'année 1610, par le grand-duc de Toscane. La reine et le roi de France y donnèrent leur approbation l'année suivante, et le duc de Pastrana y Francavila fut envoyé à Paris pour conclure le traité. — Il avait à sa suite cent vingt-cinq mules recouvertes de velours cramoisi brodé d'or, le mors et les brides en argent, ce qui fit un grand effet. Le roi de France chargea de son côté Henri de Lorraine, duc de Mayenne, de conclure à Madrid les articles du mariage d'Anne d'Autriche avec Louis XIII. Comme la jeunesse des fiancés était un empêchement à leur mariage, on l'ajourna jusqu'à l'année 1615, 18 octobre, époque à laquelle les noces furent célébrées le même jour et à la même heure. — Le roi de France fut représenté à Burgos par le duc de Lerme et le prince d'Espagne, à Bordeaux par le duc de Guise. L'infante doña Anna fit une renonciation solennelle de tout droit à la couronne d'Espagne, si le roi son frère mourait sans enfants; mais toute l'histoire est là pour démontrer le peu de bonne foi de pareils engagements. Le duc d'Uzeda accompagna l'infante avec une suite si nombreuse que le roi seul aurait pu y mettre autant de magnificence. Le 9 novembre, on se remit réciproquement les princesses à la frontière d'Irun. — Élisabeth entra dans une litière avec la duchesse de Marna de Rio-Seco pour aller à Fontarabie, de là à Victoria, où on l'habilla à la mode espagnole. A son approche de Burgos, le roi Philippe III et l'infant vinrent en carrosse à sa rencontre. On chanta le *Te Deum* à las Huelgas, on y entendit la messe, et ensuite l'abbesse doña Anna d'Autriche fit servir un déjeuner de cent plats. — La jeune

princesse, qui était seule avec sa tante, l'embrassa avec beaucoup d'affection. L'abbesse lui fit présent d'une soucoupe d'or et d'un vase de cristal orné d'or et de diamants; elle y ajouta des bagatelles en ambre fort à la mode du temps. Le roi mangea avec le prince; le duc d'Uzeda, placé dans une chambre attenant à la grande porte de l'abbaye, servait la princesse. On avait préparé pour elle cinquante plats, outre les cent dont nous avons parlé. On entra fort tard à Burgos; les autorités municipales vinrent recevoir le roi et le prince à la porte de la ville. On soupa en public, il y eut un bal paré; la princesse dansa seule, et puis avec le prince, qui n'avait pas encore onze ans. Les fêtes continuèrent jusqu'au départ pour Madrid; mais Ségovie ne resta pas en arrière. On s'arrêta à l'Escurial, au Prado, pendant que Madrid se préparait à les recevoir. La princesse fut placée au couvent de Saint-Jerôme du Palais, où on l'entoura d'égards et de soins. Le roi alla en Portugal avec son fils, et ils ne retournèrent qu'au mois de décembre 1619.

Le 25 novembre 1620, la cérémonie nuptiale eut lieu à Pardo, et le mois suivant la cour revint à Madrid. La mort de Philippe III arriva sur ces entrefaites (1621), et son fils n'eut rien de plus pressé que d'éloigner tous les ministres que son père lui avait recommandé de conserver. Il donna toute sa confiance au comte-duc d'Olivarès, et commença ainsi à l'âge de seize ans ce règne de si longue durée, qui menaça la monarchie espagnole d'une déchéance complète. Cette même année, la reine donna le jour à une fille nommée Marguerite Marie, qui mourut au bout de quelques heures.

En 1623, nous voyons arriver en Espagne le prince de Galles qui fut depuis l'infortuné Charles Ier, accompagné du romanesque et aventureux Buckingham, si célèbre par sa passion pour Anne d'Autriche. Ils furent reçus avec de grands honneurs; on relâcha les prisonniers; on se départit de la rigueur du costume, afin

que tout pût sourire à ces brillants aventuriers. Son arrivée fut d'abord secrète ; mais tous les officiers du roi furent à ses ordres, et son entrée publique fut accompagnée de la plus grande magnificence. La reine et l'infante le reçurent à la porte du salon ; la reine portait les insignes de Saint-Georges et l'ordre de la Jarretière couverts de diamants. La reine et l'infante se placèrent sur des fauteuils, le roi à côté de sa sœur, et le prince à côté de la reine. L'ambassadeur d'Angleterre leur servit d'interprète. Il s'adressa d'abord à la reine, puis à l'infante qui répondit avec beaucoup de gravité. Cette conversation dura près d'une heure. On était bien décidé à refuser la princesse qui n'avait aucune inclination pour un mariage protestant, mais on n'en mit pas moins d'hospitalité et de profusion dans les fêtes qu'on donna au prince. Il y eut entre autres un combat de taureaux où l'infante assista avec la reine et ses frères. On amusa le roi Jacques par de belles promesses et d'interminables lenteurs. Finalement, le prince quitta l'Espagne au mois de septembre, et l'infante fut, depuis, la femme de l'empereur Ferdinand III.

La reine multipliait ses vœux et ses offrandes aux autels et aux sanctuaires en renom, sans pouvoir conserver ses enfants. Une autre fille née en 1623, et nommée Marguerita Maria, lui fut aussitôt enlevée. Lorsque le roi visitait ses provinces, il déposait aux mains de son épouse les soins du gouvernement et elle s'en acquittait avec une habileté et une prudence fort rares à cet âge. Venue si jeune en Espagne elle s était si bien identifiée à sa nouvelle patrie et à ses devoirs, qu'elle surpassa toutes les espérances.

La cour de Philippe IV ne présentait pas l'aspect sombre et mélancolique qu'on lui vit sous ses successeurs. L'Espagne, par le talent de ses poëtes, précéda alors la France dans la voie littéraire, et eut l'honneur insigne d'inspirer le grand Corneille. Le goût français sut maintenir l'héroïsme dans les limites de la

puissance humaine, sans lui ôter le caractère idéal de la belle poésie.

Le roi Philippe aimait passionnément le théâtre, et assistait à la représentation des comédies qu'on jouait au palais, comme celles de Mendoza de Quevedo, et celles d'un grand seigneur à qui cette fantaisie coûta bien cher. — C'était le comte de Villa-Mediana, qui, à l'instar de la plupart des grands d'Espagne, joignait le goût de la littérature à la galanterie la plus chevaleresque. Née dans les hautes classes de la société, on a droit de s'étonner que cette littérature ait pris le caractère de l'hyperbole, et soit tombée dans le goût du merveilleux inhérent aux productions espagnoles. — Peut-être faut-il l'attribuer à la poésie arabe, la première qui ait été cultivée sur le sol espagnol, et dont l'exagération, le luxe d'images, la profusion d'ornements vont à l'imagination ardente des hommes du Midi.

L'amour passionné du comte de Villa-Mediana ne porta aucune atteinte à la réputation de la reine; il joignait aux avantages de la jeunesse et d'une belle figure, la bravoure, la magnificence, l'esprit, la galanterie pour parler le langage du temps. On le vit dans un carrousel, qui eut lieu à Madrid, avec un habit brodé de pièces d'argent toutes neuves qu'on nommait des *reales*, et il portait pour devise : *mis amores son reales*, ce qui veut dire en français : *mes amours sont royales.* Comme on ne manque pas d'ennemis à la cour, et que tant de mérite devait faire des jaloux, le comte duc d'Olivarès appela l'attention du roi sur l'audace de ce sujet qui osait proclamer son amour pour sa souveraine : le désir de la vengeance couva dès lors dans le cœur de Philippe. Ce qui acheva de le perdre, ce fut une comédie qu'il composa et que la reine admira à un tel point, qu'elle voulut y prendre un rôle et le jouer pour le jour de la naissance du roi.

Le comte y déploya toute sa magnificence; les habits et les machines lui coûtèrent trente mille écus. On voyait une grande nuée

qui enveloppait la reine cachée dans une machine, le duc se tenait auprès, et un homme sur lequel il pouvait compter mit le feu à la toile de la nuée à un certain signal. La maison, dont la valeur était considérable, fut brûlée ; mais le comte emportant la reine dans ses bras put lui dire ce qu'il éprouvait pour elle.

Ce trait est d'une âme espagnole
Et plus grande encore que folle.

Mais l'on ne transgresse jamais impunément les lois du devoir, et le châtiment ne se fit pas attendre. L'œil perçant de la haine le suivait partout et le comte duc fut averti de tout par un page. Il n'avait jamais douté du but de la fête, et sut si bien tourner l'esprit du roi, que ce prince, bien que naturellement doux et humain, fit tuer le comte d'un coup de pistolet un soir qu'il sortait en carrosse avec don Louis de Haro. — Ce roi qui se vengeait d'une manière si terrible, fut le plus infidèle des maris, et eut beaucoup de torts à se reprocher à l'égard de la charmante reine dont la vertu ne fut jamais soupçonnée.

Lorsque la duchesse de Chevreuse, si connue par sa carrière d'intrigues et d'aventures, arriva en Espagne, Philippe lui prodigua des attentions qui devaient blesser les sentiments de la reine. — Nous passons sous silence les écarts de sa conduite et des rapports où la simple galanterie, si fort à la mode alors, ne jouait pas le premier rôle.

La reine mit au monde en 1623 une fille, Maria Eugénia. Le pape Urbain VIII en fut si enchanté qu'il lui envoya des félicitations par le cardinal Barberino, son neveu. La visite eut lieu au mois de mai 1623. On présenta un siége, et la petite fille, que la comtesse d'Olivarès tenait entre ses bras, ne fit que pleurer durant tout le temps, bien que la comtesse cherchât à la divertir avec une petite clochette. Elle fut tenue sur les fonts par ce cardinal et

l'infante doña Maria. — Il y eut bien des fêtes à cette occasion, mais cette espérance ne fut pas de longue durée; l'infante mourut à vingt-deux mois. — Sa sœur Isabelle, née en 1626, mourut dans l'espace de vingt-quatre heures.

Enfin, le 17 octobre 1629, la reine donna le jour à un prince dont le nom fut Balthazar Carlos. — Le parrain et la marraine furent doña Maria et don Carlos, sa tante et son oncle. La comtesse d'Olivarès tenait dans ses bras l'enfant sur une chaise de cristal de roche, la plus précieuse chose qu'on pût voir en Europe. Les pompes de cette cérémonie furent des plus superbes; le roi y assista dans une tribune grillée. La sage-femme eut 3000 ducats en joyaux et vêtements, le roi, les dames, les seigneurs la comblant à l'envi. La nourrice en eut 5500 pour les soins qu'elle avait du prince. Il y eut une belle mascarade dans laquelle figurèrent le roi et don Carlos. A Atocha il y eut des combats de taureaux; le roi et l'infant s'animèrent au jeu de cannes, et il y eut des joutes où le roi combattit avec le comte duc, et l'infant avec le marquis Carpio. A l'âge de trois ans, il fut reconnu pour l'héritier de la monarchie espagnole. Mais on peut lui appliquer ce qu'un grand poëte de nos jours a dit du jeune prince dont la naissance donna lieu aux mêmes démonstrations.

Eût-on pensé qu'avec tant d'espérance
Le vent de la fortune, hélas! jouait d'avance!

Don Balthazar mourut à dix-sept ans, lorsqu'on avait arrangé son mariage avec l'archiduchesse Marianne, fille de sa tante et de l'empereur Ferdinand. Mais déjà la tombe recouvrait sa mère, et cette dernière épreuve lui fut épargnée, elle que tant d'enfants avaient précédée dans les sombres caveaux de l'Escurial.

En 1634 Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, petite-

fille de Philippe, arriva en Espagne pour aller prendre le gouvernement du Portugal, selon l'usage consacré dans la maison d'Autriche de confier aux femmes ce poste si important. — Les talents déployés par toutes les princesses de cette race ont dû faire passer à l'état de droit ce qui avait commencé par un simple fait. Le roi vint la recevoir à la porte de Saint-Juan el Retiro, et la reine l'attendait dans le palais, entourée de ses dames. Il y eut encore un combat de taureaux à cette occasion ; la duchesse le vit du balcon et fut placée à côté de la reine. Entre autres priviléges elle eut l'honneur de dîner avec la reine, ce qui parut fort étrange en Espagne, où cela ne se faisait pas. Elle ne sut ni conserver le beau royaume du Portugal, ni répondre à la confiance de son cousin.

En 1635, Richelieu et le comte duc d'Olivarès, mus par le désir d'assurer à leurs patries respectives le premier rang en Europe, commencèrent une guerre qui dura vingt-quatre ans, et mit l'Espagne à deux pas de sa ruine. Elle coûta fort cher à la France, mais après tout la politique de Richelieu eut le dessus en abaissant pour toujours la maison d'Autriche qui avait prétendu à la domination universelle.

En 1638, l'Espagne célébra la naissance de l'infante Marie-Thérèse, qui plus heureuse que sa mère devint le gage de la paix entre les deux royaumes, et qu'on put sous ce rapport comparer à Isabelle de la Paix, puisqu'elle leur apporta la branche d'olivier.

La révolte de la Catalogne qui se donna aux Français, mit le comble aux malheurs de l'Espagne. Depuis l'invasion des Maures le pays n'avait pas été accablé de plus de souffrances. — Le Portugal profita de la guerre intérieure qui déchirait le sein de son ennemie pour secouer un joug tyrannique et abhorré comme tel. — Une révolution, préparée pendant trois ans, éclate le 3 décembre 1640, en plein jour, dans l'espace de quelques heures,

et la manière dont cet événement fut annoncé au roi Philippe IV a toujours été citée : « Sire, lui dit le duc d'Olivarès, la tête a » tourné au duc de Bragance, il vient de se faire proclamer roi. » Sa folie vaut à Votre Majesté une confiscation de douze millions.» Philippe répondit : « Il faut y mettre ordre. »

L'indolence retenait le roi dans l'inaction, tranquille au fond de son pays, il ne songeait pas à se mettre à la tête de ses troupes ; mais un zèle ardent animait la reine Élisabeth qui voyait l'héritage de son fils dépérir aux mains incapables chargées de le défendre. — Elle en appela à la fidélité que la Castille conservait à ses souverains ; elle forma une armée de cinq mille hommes, et en moins d'un mois, se procura des vivres, des munitions, et de l'argent.

Dans ce pays de chevalerie où le respect pour la femme allait jusqu'à l'enthousiasme, tous les cœurs volèrent vers elle, et ce fut son courage, sa fermeté, qui rallumèrent l'amour de la royauté au moment où il allait s'éteindre. Forte de l'approbation de tous, elle précipita la disgrâce du duc d'Olivarès.

Tenant son fils par la main, elle se présenta devant le roi, baignée de larmes, et plaidant ses intérêts avec toute la puissance d'un amour de mère : « Voilà, dit-elle, notre seul fils ; il est menacé de devenir le plus pauvre gentilhomme de l'Europe si vous n'écartez des affaires un homme qui a mis la monarchie à deux doigts de sa ruine. » On fit jouer d'autres ressorts, la nourrice du roi jugea aussi à propos de s'en mêler ; on l'entendit dire : « Quoi ! n'est-il pas temps à votre âge que vous sortiez de tutelle ! »

La disgrâce du duc d'Olivarès suivit de six semaines la mort du cardinal de Richelieu (1643). — Ce favori ne sut pas se résigner à ce malheur, et mourut bientôt de chagrin. Philippe qui avait déclaré qu'il n'aurait plus de premier ministre était trop inhabile pour s'en passer. Il donna sa confiance à don Louis de Haro,

neveu du comte duc, qui régna sous le nom d'un maître qu'on peut comparer aux rois fainéants.

Pendant que le roi se trouvait en Aragon, la reine eut un érésipèle qui, gagnant la figure, la gorge, le sein, la mit au tombeau, le 6 octobre 1644, à l'âge de quarante-cinq ans. — Le roi, qui accourait auprès d'elle, reçut cette nouvelle à vingt lieues de Madrid. — Il se retira au Prado, et la dépouille mortelle de la reine fut transportée à l'Escurial avec la pompe d'une pareille cérémonie. L'Espagne pleura Élisabeth avec amertume, et cette douleur juste et générale ajouta à tous les maux sous lesquels elle gémissait depuis si longtemps.

DOÑA MARIANA D'AUTRICHE

SECONDE FEMME DE PHILIPPE IV.

Philippe IV épousa en 1649 une fille de l'empereur Ferdinand VI, Marie-Anne d'Autriche, qu'on appela en Espagne doña Mariana.

En 1651, elle donna le jour à l'infante Marguerite. Marie fut depuis mariée à l'empereur Léopold.

La guerre qui continuait avec la France était de plus en plus désastreuse pour l'Espagne; enfin, en 1659, don Louis de Haro traita au nom de Philippe avec le cardinal de Mazarin, et l'infante Marie-Thérèse, mariée à Louis XIV, devint le gage de la paix.

Dix-huit mois plus tard, la reine donna le jour à un fils si faible en naissant, qu'on fut, dit-on, obligé de remplir son berceau de

coton[1]; élevé sur les bras des femmes, il ne marcha pas avant l'âge de dix ans; il ne put être question de le faire étudier; il s'éleva avec peine, et demeura toute sa vie inhabile et inappliqué.

Ce prince maladif et faible, sur lequel reposaient toutes les espérances de sa maison, avait reçu au baptême le nom de Carlos, et son royaume, avant son avénement au trône, avait perdu toute sa puissance; il était destiné à le voir décroître encore.

Philippe IV n'osait se livrer au bonheur d'avoir un fils; il suivait sa chétive enfance avec une douloureuse sollicitude. Muet, abattu, il repassait dans sa mémoire les grandeurs de l'Espagne et l'abaissement progressif dont son règne infortuné avait comblé la mesure. Sa diplomatie partout humiliée, la perte du Portugal et tant de batailles perdues, la misère de cette Espagne qui possédait naguère tant de richesses, tout obsédait l'imagination du roi. Il était triste, faible et languissant. Enfin il mourut le 15 septembre 1665, en laissant la régence à la reine Mariana.

Vainement don Juan avait-il voulu pénétrer dans le palais pour voir le roi mourant. Philippe expira sans l'avoir vu. Ses dernières paroles, adressées à don Carlos, âgé de quatre ans, furent celles-ci : « Dieu veuille que vous soyez plus heureux que moi! »

Par son testament, lu publiquement dans la chambre du roi, avec les solennités accoutumées, il appelle à la succession de la couronne « son fils Charles et ses enfants, selon l'ordre de la pri-» mogéniture, avec les prérogatives du sexe, et puis il nomme » héritière des royaumes d'Espagne l'infante Marguerite, sa fille, » et ses enfants, et il dit qu'il exclut de la succession l'infante » Marie-Thérèse, reine de France, et ses enfants, non point pour » le regard de sa personne, mais pour les causes de sa renon-» ciation portée dans son contrat de mariage. La reine, sa femme, » est déclarée régente absolue de tous les États espagnols, durant

[1] La reine avait eu plusieurs enfants qui moururent tous en bas âge.

» la minorité de Charles II, son fils unique, avec un conseil com-
» posé de dix membres. »

L'évêque d'Embrun écrivait à Louis XIV : « La reine est
» une pieuse princesse, nourrie dans la gravité du feu roi; elle
» aime la retraite, parle peu et elle va prendre l'austérité des
» reines veuves d'Espagne, qui imite celle des religieuses même
» dans leurs habits, suivant quelques conciles de Tolède. Elle
» verra toujours en cérémonie ses ministres, et ne parlera guère
» à d'autres personnes sans grande nécessité. Sa Majesté a pris un
» deuil très-rigoureux, à la façon des veuves d'Espagne, avec
» de grandes coiffures qu'elle portera toute sa vie. Elle veut en-
» core suivre la cérémonie de ne point se laisser voir aux hommes
» pendant les neuf premiers jours de son veuvage, et lorsque don
» Blazeo de Loyola lui porte les papiers à signer, elle laisse tom-
» ber sa mante sur son visage. M. le nonce, ni les autres ambas-
» sadeurs ne lui ont pas encore fait la révérence, attendant que
» cette neuvaine soit faite [1]. »

La reine Anne d'Autriche et Marie-Thérèse, sa nièce, pleurèrent amèrement la mort du roi d'Espagne. Louis XIV témoigna beaucoup de sensibilité. Le marquis de las Fuentes le trouva tout en larmes et écrivit à sa cour : « L'affliction de ses yeux portait témoignage de celle de son cœur. »

Plus tard cette grande sévérité de la reine d'Espagne ne se dément pas.

» Sa Majesté, écrit l'évêque d'Embrun, a gardé jusqu'à cette
» heure fort exactement toutes les lois des veuves espagnoles, qui
» les prennent avec rigueur; elle a fait couper ses cheveux, qui
» l'auraient fort incommodée sous la toque, par un dernier
» témoignage d'amour que les femmes rendent ici à leurs maris
» après leur mort. Elle n'a voulu aucune visite de dames jusqu'au

[1] Lettres de l'évêque d'Embrun à Louis XIV.

» neuvième jour passé de la mort du défunt roi; alors elle a com-
» mencé à les recevoir en un lieu obscur, où elle ne leur dit quasi
» rien, suivant son naturel peu caressant, et elles reviennent assez
» mal satisfaites. »

Le confesseur de la reine, le Père Nitard, l'avait suivie d'Allemagne après son mariage avec Philippe IV. « Il est celui qui a la
» plus grande confiance de la reine, écrit l'évêque d'Embrun;
» tous les ministres ont été le visiter, et il se charge ou ne se
» charge pas d'affaires, suivant les raisons de piété qui apparais-
» sent. Il va beaucoup plus souvent au palais qu'il n'avait accou-
» tumé au temps du feu roi, où il n'allait que deux ou trois fois
» par semaine pour les dévotions de la reine, étant toujours fort
» considéré. Le feu roi en faisait beaucoup d'estime dans les der-
» niers temps. Il va maintenant au palais tous les jours. La reine
» a déclaré qu'elle n'aurait jamais ni favori, ni favorite, suivant
» les ordres qu'elle en avait reçus du feu roi. »

La reine craignait don Juan, et l'avait éloigné des affaires; mais après la paix d'Aix-la-Chapelle, don Juan, auquel s'étaient ralliés tous les mécontents, imputa les pertes de l'Espagne à l'administration du Père Nitard; la reine le nomma gouverneur des Pays-Bas; il voyait que c'était surtout en vue de l'éloigner, et son projet d'ailleurs était de faire renvoyer le ministre et de se rendre maître des affaires en Espagne; il voulut venir à la cour pour réclamer; mais il reçut l'ordre de ne pas approcher de plus de vingt lieues. — On l'accusa d'avoir conspiré contre la vie du ministre, et la reine envoya l'ordre de l'enfermer à l'Alcazar de Tolède. — Il fuit à temps avec trente cavaliers, et de la forteresse de Flix, en Aragon, il demanda à la reine satisfaction d'une accusation aussi injurieuse; il exigeait que Nitard sortît du royaume. Comme il appuyait sa demande d'une troupe de sept cents hommes, et que tout le conseil de la reine lui était dévoué, le ministre ne put tenir tête à l'orage. En vain le nonce du pape, en qualité de médiateur, cher-

cha-t-il un accommodement, don Juan exigea qu'avant deux jours Nitard quittât la cour. La reine fut contrainte de céder; elle voulait du moins ou donner une ambassade au père Nitard, ou lui faire accepter une somme considérable : « Je suis venu en Espagne » comme un pauvre religieux, dit-il, j'en sortirai de même. »

Don Juan contraignit la reine à lui donner le gouvernement de l'Aragon, de la Catalogue, de Valence, des Baléares et de la Sardaigne. — On ne verra pas sans intérêt la correspondance des personnes de France en ce moment en Espagne.

« La reine a écrit à l'empereur, à cette occasion, quatre cents feuilles de papier, sans qu'on pût y rien comprendre, car cette pauvre princesse voit tout superficiellement; le confesseur écrit à l'empereur fort amplement, mais en cachant tout ce qui peut être contre lui. » Voilà ce que contenait une dépêche du chevalier de Gremonville à Louis XIV, et voici la réponse que lui fait Louis XIV :

« Je me souviens que la seule fermeté de ma mère à soutenir le » cardinal Mazarin sauva mon État avec cette différence, qu'elle » avait contraint à ses intentions les princes, les parlements et » les peuples, et qu'elle avait d'ailleurs à soutenir contre les Espa- » gnols une pesante guerre, au lieu que la reine d'Espagne n'a, » dans une pleine paix, qu'à résister aux attentats d'une seule » personne, qui manquera de tous les appuis étrangers, et qui » aura à peine assez d'argent pour la subsistance de sa propre » maison, bien loin d'avoir de quoi fournir à lever et à maintenir » des troupes en nombre, qui puissent rien faire craindre. »

Mais la cour de Vienne ne pensait pas que la reine dût se faire des ennemis pour soutenir le père Nitard, qui n'avait ni l'habileté ni le dévouement du cardinal Mazarin. On lui conseillait de prendre un confesseur espagnol, et de sacrifier le sien.

Sur ces entrefaites, le petit roi tomba dangereusement malade. C'est le moment que don Juan choisit pour exiger le renvoi du père Nitard.

L'impératrice douairière dit, en apprenant tout cela, « que c'était une forte brèche à l'autorité royale, et que don Juan ne s'en tiendrait pas là ; que la reine d'Espagne aurait dû accepter les troupes de la France et résister jusqu'au bout. » Le marquis de Malagon répliqua courageusement, « que si la reine y avait seulement pensé, » on l'aurait enfermée dans un couvent. » L'empereur rougit, et l'impératrice répliqua vivement, « qu'au moins elle aurait emporté » dans un couvent sa réputation [1]. »

Mais il aurait fallu des talents d'une autre trempe pour gouverner un royaume affaibli de toutes parts, des provinces révoltées, et soutenir la guerre avec un roi tel que Louis XIV ; car ce manarque, après avoir demandé inutilement la dot de la reine Marie-Thérèse, sa femme, entra en Flandre à main armée ; il prétendait, en vertu d'un droit appelé *de dévolution*, avoir des titres aux possessions espagnoles de Flandre [2].

En 1667, il prit Charleroi, Bergues-Saint-Vinoc, Furnes, Ath, Tournai, Douai, Armentières, Lille enfin. — Le roi commandait en personne ; Turenne était avec lui ; les troupes espagnoles étaient

[1] M. de Villars, ambassadeur en Espagne, raconte dans ses dépêches cette révolution de palais de la manière suivante :

« La cabale de don Juan a prévalu sans beaucoup de peine, et la violence n'a pas » été nécessaire. Comme il approchait à six lieues d'ici avec trois cents chevaux » d'escorte, il envoya dire à la *junta* que si l'inquisiteur général ne sortait à l'heure » même, il entrerait le soir même à Madrid, et saurait le mettre dehors. La *junta*, » après s'être assemblée, députa le cardinal d'Aragon, et pria Mgr le nonce d'aller » trouver la reine et lui dire que pour éviter de plus grands malheurs, il était à » propos que l'inquisiteur se retirât ; quelques grands furent au palais lui dire la » même chose, et Mgr le cardinal d'Aragon et Mgr le nonce allèrent au logis de l'in- » quisiteur l'obliger à partir sur l'heure, sans même prendre congé de la reine. Il ne » résista point Le cardinal le mit dans son carrosse pour le garantir de la violence » des peuples qui lui criaient des injures en passant. — Il va sur la route de Saint- » Sébastien, etc., etc. »

[2] Cette loi, dite *de dévolution*, particulière à certains comtés dans les Pays-Bas, donnait l'héritage aux filles du premier lit, à l'exclusion des fils du second lit.

commandées par le comte de Manin et le prince de Ligne; elles furent battues dans un combat qui eut lieu trois jours après la prise de Lille (31 août 1667).

Le roi mit des garnisons françaises dans toutes les villes prises, en confia la fortification à Vauban, et, dès le mois de janvier 1668, entra en Franche-Comté.

Le prince de Condé prit Besançon en deux jours; le duc de Luxembourg s'empara de Salins, et le roi se rendit maître de Dôle, qui passait pour la ville la mieux fortifiée de la province.

Trois semaines avait suffi pour cette conquête.

Mariana fit écrire au gouverneur : « La province a été si mal » défendue que le roi de France aurait pu envoyer des laquais pour » en prendre possession, au lieu d'y venir lui-même. »

Mais le 23 janvier, la paix fut signée [1]. Louis XIV voyait une ligue formidable se réunir contre lui [2]; sa gloire ne l'aveugla pas; il crut prudent de s'arrêter, et l'Espagne respira.

Cependant Mariana manquait de talent et de force; opiniâtre et scrupuleuse, ne sachant se décider, et voulant gouverner, il lui fallait un conseil; celui qu'elle prit ne pouvait être plus mal choisi. C'était un homme d'une famille obscure, de Valence, marié à une dame allemande, femme de chambre de la reine, dont elle fit un grand d'Espagne et le dispensateur de toutes les grâces. Il se nommait Valenzuéla. — La reine se rendit impopulaire par la création d'une garde à cheval qui rendait le roi inaccessible. — « Où est le temps, disaient les Espagnols, où nos » rois se promenaient à pied parmi nous comme de bons pères de » famille au milieu de leurs enfants. » Il fallut licencier la garde. — La reine défendit aux habitants de Madrid, qu'elle détestait et

[1] Traité d'Aix-la-Chapelle. 1668.

[2] La *triple alliance* : la Hollande, l'Angleterre, la Suède, s'unissaient contre Louis XIV pour conserver les Pays-Bas à l'Espagne, à condition que l'Espagne reconnaîtrait l'indépendance du Portugal.

dont elle était détestée, d'avoir des armes dans leurs maisons ; mais on les cachait, et les meurtres n'en étaient que plus fréquents. Le désordre était partout. Un jour le jeune comte de Melgar, à la tête de vingt seigneurs, tous jeunes comme lui, forcent les prisons et en tirent un condamné.—Le père du comte arrête lui-même son fils et l'amène à la reine, en demandant la punition du coupable. Cette grandeur d'âme désarme la reine qui ne répond que par ses pleurs, et fait grâce.

Cependant Valenzuéla cherchait à amuser le peuple par les plus pitoyables moyens. Il faisait des comédies qu'il faisait jouer ensuite gratuitement, et auxquelles la population allait se divertir.— La reine l'avait fait grand d'Espagne, et les seigneurs regardaient la grandesse comme prostituée en la voyant donner à ce favori. Ils s'abordaient les larmes aux yeux en disant jusque chez la reine : « Valenzuéla est grand d'Espagne ! ô temps ! ô mœurs !

Cependant Charles II grandissait, mais toujours faible et maladif. L'ennui qu'il avait éprouvé dans son enfance, séquestré au fond du palais, toujours porté par les femmes, en butte à mille tracasseries, lui avaient fait prendre toutes les Espagnoles en aversion ; quand il était obligé de recevoir une pétition de la main de l'une d'elles, c'était pour lui un tourment. Dès qu'il put marcher et monter à cheval, il annonça du goût pour la chasse. Un jour, voulant tirer sur le cerf, il blessa le marquis de Valenzuéla. La reine était présente, elle poussa un cri et s'évanouit. Cette marque publique d'intérêt rendit Valenzuéla plus odieux à la nation et au roi. Quand vint l'époque de la majorité du prince (1675), la reine et le favori le reléguèrent dans le vieux palais, dont ils lui firent pour ainsi dire une prison. On était cependant en pleine guerre. De 1672 à 1678 Louis XIV eut l'Europe sur les bras ; le gouvernement de la régente était bien faible contre un adversaire si puissant. — Don Juan réussit à persuader à Charles II, âgé de seize ans, qu'il était temps qu'il régnât par lui-même. Charles relégua sa

mère dans un couvent de Tolède, Valenzuéla aux Philippines, et nomma don Juan premier ministre. — Habile capitaine, mais mauvais administrateur, don Juan ne ferma point les plaies du royaume, et en peu de temps il devint l'objet de la haine de ce même peuple dont il avait été l'idole. Une maladie l'emporta en peu de jours, l'année 1679, pendant qu'il négociait le mariage du roi avec Marie-Louise d'Orléans [1]. Le lendemain on ne pensa plus à lui et on se tourna du côté de la reine-mère. — Charles II courut à Tolède pour la prier de vouloir bien oublier le passé et revenir l'aider de ses conseils. Elle y consentit; la mère et le fils pleurèrent et s'embrassèrent. On les vit revenir ensemble, et de nouveau doña Mariana reprit son influence. — Nous verrons son nom revenir dans le règne de sa belle-fille Marie-Louise; — elle mourut en 1699.

[1] Don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV et de la Caldonera, fameuse actrice du temps, était doué des plus heureuses facultés. Il parlait cinq langues, était musicien, travaillait au tour, dessinait, et savait l'histoire de l'Europe comme celle de son pays. Sa mère, depuis la naissance de ce fils, s'était retirée au couvent.

Il ne faut pas le confondre avec don Juan d'Autriche, qui gagna la bataille de Lépante sous le règne de Philippe II.

MARIE-LOUISE DE BOURBON

PREMIÈRE FEMME DE DON CARLOS II[1].

Le mariage de Charles II avec la princesse Marie-Louise mit fin à la guerre qui désolait l'Espagne depuis tant d'années.

Le marquis de los Balbores fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire à la cour de Louis XIV, pour demander la main de sa nièce Marie-Louise, fille du duc d'Orléans et de cette charmante princesse Henriette d'Angleterre, si connue dans l'histoire par sa fin prématurée, et par ce cri de Bossuet : « Madame se meurt, Madame est morte ! »

On dit que les jeunes affections de la princesse étaient engagées au dauphin, fils de Louis XIV, avec qui elle avait été élevée. Ce

[1] Née le 26 avril 1662.

sentiment, joint au chagrin de quitter la France pour toujours, lui fit envisager avec effroi une union avec le roi d'Espagne. — « Mais je ne pourrais rien de mieux pour ma fille, » lui dit Louis XIV. — « Ah ! sire, s'écria-t-elle, vous auriez pu quelque chose de plus pour votre nièce. » — Les raisons d'État l'emportèrent sur cette répugnance manifestée si franchement.

Le roi d'Espagne envoya à sa fiancée un superbe collier de perles, et une parure de diamants estimée cent mille écus. Le mariage se fit à Fontainebleau, et le prince de Conti épousa Mademoiselle d'Orléans au nom du roi Catholique. Elle se rendit à la chapelle appuyée sur le dauphin et sur son père. Elle portait une robe de velours couleur de mûre, garnie de lis brodés en or, et dont les bordures en hermine ruisselaient de pierres précieuses. Son diadème était tout en diamants. Les trois princesses d'Orléans portaient son manteau royal. Il fut procédé à la cérémonie, et l'on s'en retourna dans le même ordre. Le duc d'Orléans offrit ensuite à sa fille une parure de topazes et de diamants qu'elle mit sur ses cheveux.

Elle arriva en Espagne, conduite par le prince d'Harcourt, au moment de la réconciliation du roi avec sa mère.

Madame de Villars, dans ses lettres à madame de Coulanges, donne des détails sur l'impatience du roi à aller au-devant de cette charmante princesse. Douée d'un tact exquis, l'ambassadrice de France s'aperçut bien vite de l'aversion que son pays inspirait à Charles II, et de l'imprudence qu'il y aurait à témoigner trop d'empressement à la jeune reine. Aussi n'eut-elle garde de se prêter au désir si naturel de la jeune princesse, de voir une personne qui lui parlât de sa belle France, et de tout ce qu'elle y aimait et regrettait sans cesse.

Enfin, le 15 mars 1679, madame de Villars vint *incognito* à Buen-Retiro, parce que la reine n'avait pas encore fait son entrée solennelle. Elle trouva le roi assis dans un grand fauteuil et les

reines sur des carreaux. La camarera, duchesse de Terra Nova, la tenant par la main, l'avertissait du nombre de révérences qu'il y avait à faire en commençant par le roi. L'étiquette portait qu'on lui baisât la main, mais elle n'en fit rien. La reine mère fut fort agréable; elle prit du chocolat pendant que la jeune reine soupait servie à genoux par ses dames.

Louise était habillée à l'espagnole avec des étoffes de France, très-bien coiffée, ses cheveux de travers sur le front, comme nous la voyons dans son portrait à Versailles. « Elle a, dit madame » de Villars, un teint admirable, de beaux yeux, la bouche très-» agréable quand elle rit. Que c'est une belle chose de rire en » Espagne! On voit des meninas très-parées qui entrent avec » deux flambeaux d'argent pour changer, quand il faut moucher » les bougies. Elles font de grandes et longues révérences de bonne » grâce. Assez loin des reines, il y avait quelques filles d'honneur » assises à bas, et plusieurs dames d'un âge avancé, avec des » habits de veuves, debout, appuyées contre la muraille. Le roi » et la reine s'en allèrent après trois quarts d'heure, le roi mar-» chant le premier. La jeune reine prit sa belle-mère par la main, » passant devant à la porte de la galerie, après quoi elle revint, » plus vite que le pas, me retrouver. La *camarera mayor* ne revint » point, et il parut assez qu'on lui donnait toutes sortes de liberté » de m'entretenir. Il ne demeura qu'une vieille dame fort loin. » Elle me dit que si la dame n'y était pas, elle m'embrasserait » bien. Il n'était que quatre heures quand j'arrivai là; il en était » sept et demie avant que j'en sortisse, et ce fut moi qui voulus » sortir. Je voudrais que le roi, la reine et sa camarera mayor » eussent pu entendre tout ce que je dis à la princesse. Nous » nous promenions dans cette galerie que les flambeaux rendaient » très-agréable; cette jeune reine, dans la nouveauté et la beauté » de ses habits avec une infinité de diamants, était ravissante. » Imaginez-vous, une fois pour toutes, que le noir et le blanc ne

» sont pas plus différents que la vie d'Espagne et celle de France. » Il me semble que cette jeune princesse fait très-bien. »

Madame de Villars supplia la reine de la dispenser de la cour tous les soirs, à moins que le roi et la reine mère ne lui manifestassent le même désir. — Elle recommanda aux femmes françaises de la reine d'apprendre l'espagnol, et de ne pas lui parler français ; car elle savait qu'on la grondait quand elles lui parlaient trop.

L'entrée solennelle de la reine à Madrid eut lieu le 13 de janvier.

Après que toutes les avenues du grand chemin qui conduit au Buen-Retiro furent fermées, et défenses faites aux carrosses d'y entrer, on fit construire un arc de triomphe où était le portrait de la reine. Cette porte était ornée de divers festons, de peintures et d'emblèmes. Elle avait été mise sur le chemin par où la reine devait passer pour entrer à Madrid et pour y arriver. Il y avait des deux côtés une espèce de galerie avec des enfoncements, dans lesquels étaient les armes des divers royaumes de la domination d'Espagne, attachés les uns aux autres par des colonnes qui soutenaient des statues dorées, lesquelles présentaient chacune des couronnes et des inscriptions qui se rapportaient à ces royaumes. — Cette galerie était continuée jusqu'à la porte triomphale du grand chemin, qui était très-riche et ornée de diverses statues, et quatre belles et jeunes filles, vêtues en nymphes, y attendaient la reine, tenant des fleurs dans des corbeilles pour en faire une jonchée à son passage.

A peine avait-on passé cette porte que l'on découvrait la seconde, et ainsi on les voyait toutes de fort loin les unes après les autres ; celle-ci était ornée du conseil du roi, de celui de l'inquisition, des conseils des Indes, d'Aragon, de Castille, d'Italie, de Flandre et d'autres lieux, sous la figure d'autant de statues dorées. Celle de la Justice était plus élevée que les autres. On trouvait un peu plus

loin le Siècle d'or accompagné de la Loi, de la Récompense, de la Protection et du Châtiment. Le temple de la Foi était représenté dans un tableau; l'Honneur et la Fidélité en ouvraient la porte, et la Joie en sortait pour aller recevoir la nouvelle reine. On voyait encore un tableau qui représentait l'accueil que le roi Salomon fit à la reine de Saba, et Débora dans un autre, qui donnait des lois à son peuple. D'autres statues représentaient Cérès, Astrée, l'Union, la Vertu, la Vie, la Sûreté, le Temps, la Terre, la Tranquillité, la Paix, la Grandeur, le Repos, Thémis et la Libéralité. Parmi les diverses peintures, on remarquait Énée lorsqu'il voulut descendre aux enfers. Cerbère attaché par la sibylle, les champs Élysées, où Anchise fit voir à son fils ceux qui viendraient après lui de sa postérité. Le reste était rempli d'une quantité innombrable d'hiéroglyphes.

La reine s'arrêta vers la troisième porte à un très-beau parterre qui était dans son chemin avec des cascades, des grottes, des fontaines et des statues de marbre blanc. Rien n'était plus agréable que ce jardin : c'était les religieux de Saint-François de Paule qui l'avaient fait.

La quatrième porte était au milieu de la place appelée *del Sol*. Elle n'était pas moins brillante que les autres d'or et de peintures, de statues et de devises. La rue des Pelletiers était remplie d'animaux dont les peaux étaient si bien accommodées, qu'il n'y avait personne qui n'eût cru que c'étaient des tigres, des lions, des ours et des panthères en vie.

La cinquième porte, qui était celle de Guadalajara, avait ses beautés particulières, et ensuite la reine entra dans la rue des Orfévres. Elle était bordée de grands anges d'argent pur. On y voyait plusieurs boucliers d'or, sur lesquels étaient les noms du roi et de la reine, avec leurs armes formées de perles, de rubis, de diamants, d'émeraudes et d'autres pierreries si belles et si riches que les connaisseurs disaient qu'il y en avait pour plus de

douze millions. On voyait dans la Plaça Major un amphithéâtre chargé de statues et orné de peintures.

La dernière porte était proche de là, au milieu de la première face du palais de la reine mère. On voyait Apollon, toutes les Muses, le portrait du roi et de la reine à cheval, et autres. La cour du palais était entourée de jeunes hommes et de jeunes filles qui représentaient les fleuves et rivières d'Espagne. Ils étaient couronnés de roseaux et de lis d'étang, avec des vases renversés; le reste de leurs habits était à l'avenant. Ils vinrent complimenter la reine en latin et en espagnol. Deux châteaux de feux d'artifice étaient aussi élevés dans cette cour. Tout le palais était tendu des plus belles tapisseries de la couronne, et il n'y a guère de lieu au monde où l'on en voie de plus belles.

Deux chars remplis de musiciens allaient devant Sa Majesté. Les magistrats de la ville étaient sortis du lieu de leur assemblée en habits de cérémonie. C'étaient des robes de brocart brodées d'or, des petits chapeaux retroussés chargés de plumes, et ils étaient montés sur de très-beaux chevaux. Ils vinrent présenter les clefs de la ville à la reine, et la recevoir sous un dais. Le roi et la reine mère allèrent dans un carrosse tout ouvert, afin que le peuple pût les voir, chez la comtesse d'Ognate, où ils virent arriver la reine. Six trompettes en habits blancs et rouges, accompagnés des timbales de la ville, montés sur de beaux chevaux, dont les housses étaient de velours noir, marchaient devant l'alcade de la cour.

Les chevaliers des trois ordres militaires, qui sont Saint-Jaques, Calatrava et Alcantara, suivaient avec des manteaux tout brodés d'or et leurs chapeaux couverts de plumes. On voyait auprès d'eux les titulaires de Castille et les officiers de la maison du roi. Ils avaient des bottes blanches, et il n'y en avait guère qui ne fussent grands d'Espagne. Leurs chapeaux étaient garnis de diamants et de perles, et leur magnificence paraissait en tout. Leurs

chevaux étaient admirables ; on comptait un grand nombre de livrées, et les habits des laquais étaient de brocart d'or et d'argent mêlé de couleur, ce qui faisait un fort bel effet.

La reine était montée sur un beau cheval d'Andalousie, que le marquis de Villa Mayna, son premier écuyer, conduisait par le frein. Son habit était si couvert de broderies qu'on n'en voyait pas l'étoffe. Elle avait un chapeau garni de quelques plumes, avec la perle appelée *la Pérégrina*, qui est aussi grosse qu'une petite poire, et d'une valeur inestimable. Ses cheveux étaient tout épars sur ses épaules et de travers sur son front ; sa poitrine peu découverte, et un petit vertugadin. Elle avait au doigt le grand diamant du roi, que l'on prétend être un des plus beaux qui soient en Europe ; mais la bonne grâce de la reine et ses charmes brillaient bien plus que toutes les pierreries dont elle était parée. Derrière elle, et hors du dais, marchait la duchesse de Terra Nova, vêtue en duègne, et doña Laura-Maria de Marcen, gouvernante des filles de la reine. Elles étaient chacune sur une mule. Immédiatement après elles, les filles de la reine, au nombre de huit, toutes couvertes de diamants et de broderies, paraissaient montées sur de beaux chevaux, et à côté de chacune il y avait deux hommes de la cour. Les carrosses de la reine venaient ensuite, et la garde de la Lancilla terminait la marche.

Louise s'arrêta devant la maison de la comtesse d'Ognate pour saluer le roi et la reine mère. Elle vint descendre à Sainte-Marie, où le cardinal Porto Carrera, archevêque de Tolède, l'attendait, et le *Te Deum* commença aussitôt. Dès qu'il fut fini, elle remonta à cheval pour aller au palais ; elle y fut reçue par le roi et la reine mère. Le roi lui aida à descendre de cheval, et la reine mère, la prenant par la main, la conduisit à son appartement, où toutes les dames qui l'attendaient se jetèrent à ses pieds et lui baisèrent respectueusement la main.

Ces solennités n'avaient rien qui pût étonner une princesse

accoutumée aux brillants carrousels et à toutes les fêtes élégantes de Louis XIV; mais quand vinrent les combats de taureaux, la jeune reine dut trouver bien nouveau pour elle une telle réjouissance.

Voici comment madame de Villars nous en rend compte :

« Il y eut aussi, dit cette dame dans ses Mémoires, la plus cé-
» lèbre fête de taureaux qui se soit vue depuis plusieurs règnes
» de rois en Espagne. Il y eut six grands, ou fils de grands qui
» furent les toréadors. Je pensai mourir dans la première heure;
» mourir est un peu trop dire, mais j'eus une émotion et un si
» violent battement de cœur, que je crus n'y pouvoir résister, et
» je me levais pour m'ôter de dessus le balcon où j'étais, si
» M. de Villars ne m'eût dit que pour rien au monde il ne fallait
» faire cette faute. C'est une terrible beauté que cette fête! La
» bravoure des toréadors est grande. Aucuns taureaux épouvan-
» tables éprouvèrent bien celle des plus hardis et des meilleurs.
» Ils crevèrent de leurs cornes plusieurs beaux chevaux; quand
» les chevaux sont tués, il faut que les seigneurs combattent à
» pied, l'épée à la main, contre ces bêtes furieuses..... Les sei-
» gneurs qui doivent combattre ont chacun cent hommes vêtus de
» leurs livrées. Si j'étais roi d'Espagne, jamais on ne verrait de
» ces combats. »

Il faut passer silence sur les auto-da-fé. Depuis 1634 il n'y en avait pas eu en Espagne, et c'est à la louange de Philippe IV, plus tard de la régente Anne et du grand inquisiteur Nitard. Aussi la marquise de Villars disait-elle : « Il n'y a qu'à être en Espagne pour n'avoir plus envie d'y bâtir des châteaux. »

Elle achève de peindre ainsi la vie de Marie-Louise à la cour du roi son mari :

« Le roi mène souvent la reine dans des couvents, et ce n'est
» pas du tout une fête pour elle. Le roi et la reine sont assis cha-
» cun dans un fauteuil, des religieuses à leurs pieds, et beaucoup

» de dames viennent leur baiser les mains. On apporte la colla-
» tion; la reine fait toujours ce repas d'un chapon rôti. Le roi
» la regarde manger, et trouve qu'elle mange beaucoup. Il y a
» deux nains qui soutiennent la conversation. »

Cette petite reine, à ce qu'il paraît, n'avait pas de plaisirs plus intellectuels, car madame de Villars revient encore sur le chapon bouilli, sur un potage et sur un chapon rôti. Elle mangeait quatre fois le jour de la viande, dormait dix à douze heures, jouait aux honchets ou aux cartes quatre heures de suite avec le roi, et sortait en voiture fermée. Du reste, sa beauté s'en trouvait bien; elle engraissait, embellissait tous les jours, son teint était magnifique; elle se montrait douce et complaisante envers ce mari si chétif, et qui haïssait les Français, très-aimable pour sa belle-mère, qui avait de charmants procédés à son égard et cherchait à ne pas gâter une vie si peu faite pour plaire à une princesse de dix-huit ans.

« Je ne sais ce qui se passe dans son esprit et dans sa tête pour
» la soutenir si bien, dit encore madame de Villars, car, pour son
» cœur, je crois qu'il ne s'y passe rien. Elle lit des opéras, elle
» joue à merveille du clavecin, assez bien de la guitare; en moins
» de rien, elle a appris à jouer de la harpe. Elle ne prend pas
» beaucoup de consolation dans les livres de dévotion; cela n'est
» point extraordinaire à son âge. Elle est grasse, belle, buvant,
» mangeant, dormant, riant très-souvent, dansant de tout son
» cœur, quand nous sommes seules, moi chantant le menuet et le
» passe-pied.

» Le roi l'aime passionnément à sa manière; elle l'aime à la
» sienne. »

Voici le portrait que trace madame de Villars de ce roi si faible, mais heureusement si épris de sa jeune épouse :

« Le roi a le teint délicat et blanc, le front grand, les yeux
» bleux et doux, le visage fort long et étroit, les lèvres très-grosses

» comme tous ceux de la maison d'Autriche, la bouche grande, le » nez extrêmement aquilin, le menton pointu et relevé, les che- » veux blonds en quantité, tout plats, et passés derrière les » oreilles; la taille assez haute, droite et déliée; les jambes me- » nues et presque tout unies. »

Il faisait tout ce qu'il pouvait pour rendre sa cour aussi agréable à la reine que le permettait la gravité espagnole.

Après le départ de la duchesse de Terra Nova, il permit à la reine de se coucher plus tard que dix heures, et de monter à cheval quand elle le voudrait, ce qui était contraire à l'étiquette.

Il fallait qu'il se fût introduit d'étranges changements depuis le règne de la grande Isabelle. On a vu que cette étiquette coûta la vie à Philippe III. Il manqua en être autant pour la charmante reine française.

Un jour, en montant à cheval dans la cour du palais, elle se prit le pied dans l'étrier et tomba. — Le cheval la traîna à terre; le roi, à son balcon, poussa des cris douloureux; cependant personne ne venait au secours de la reine, parce que la loi punissait de mort quiconque toucherait le pied de la reine.

A la fin, deux gentilshommes se dévouent et bravent les défenses des lois; l'un arrête le cheval, l'autre dégage le pied de la reine.

Revenue à elle, Marie-Louise demanda ses libérateurs; on lui dit qu'ils venaient d'être conduits en prison pour avoir osé toucher à sa personne sacrée.

Il fallut qu'elle demandât grâce pour ceux qui l'avaient sauvée.

Nous sommes loin du temps où le grand capitaine enlevait la reine Isabelle dans ses bras pour la faire monter en bateau.

A côté de cela, cette personne sacrée était assujettie à mille tyrannies; au commencement, la princesse allait, à cet égard, d'étonnement en étonnement. Voilà ce qu'en dit madame de Villars :

« L'étiquette du palais porte que les reines d'Espagne se cou-

» cheront à dix heures en été et à neuf en hiver. La reine ne fit » pas d'abord attention à l'heure marquée, et il lui arriva souvent » que pendant qu'elle soupait encore, ses femmes, sans rien dire, » commençaient à la décoiffer, d'autres la déchaussaient par-des- » sous la table, et on la faisait coucher d'une vitesse qui la surpre- » nait fort. »

C'est ce qui lui fit attacher du prix à avoir un peu plus de liberté.

Il est vrai que la reine mère et le roi désirèrent qu'elle renvoyât ses dames françaises, et que ce fut un sacrifice ; elle ne put en garder que deux. Mais ce qui la consola, c'est qu'on lui permit de renvoyer également la duchesse de Terra Nova, remplacée par la duchesse d'Albukerque.

La rudesse de la duchesse de Terra Nova avait un jour blessé très-vivement la reine. Cette dame, voyant les cheveux de sa maîtresse mal arrangés sur son front, avait craché dans ses mains pour les lisser. La princesse lui arrêta le bras, et lui dit avec hauteur que l'essence la plus délicate ne serait pas assez bonne pour ses cheveux ; prenant son mouchoir, elle se frotta longtemps le front comme pour effacer la tache imprimée par la duchesse.

Elle se fit une ennemie.

La superstition ajoutait à tout ce que le présent avait d'ennuis. La marquise de la Fuente racontait gravement qu'étant chez la reine, qui se regardait dans une glace, elle la vit appuyer sa main dessus, en la touchant fort légèrement, et que la glace se fendit de haut en bas. La reine ne fit que rire de l'émotion de ses dames ; mais celles-ci se prirent à dire et à penser que Marie-Louise ne vivrait pas longtemps.

A mesure que la reine avançait, son ascendant sur l'esprit de Charles II augmentait encore. Il fut assez fort pour que le roi engageât cette princesse à faire venir en Espagne le duc de Chartres, son frère, afin de l'identifier avec la langue et les lois de l'Es-

pagne, et de pouvoir lui laisser le royaume [1]. La reine n'avait pas d'enfants, et la santé débile de Charles II faisait désirer de fixer à l'avance les droits d'un héritier, car on prévoyait que bien des prétendants y aspireraient.

Lorsqu'en 1688 le prince d'Orange eut usurpé le trône d'Angleterre sur Jacques II, Charles voulait s'unir à la Hollande; les prières de la reine l'emportèrent sur les efforts réunis des ambassadeurs d'Autriche et de Hollande et des conseillers de la couronne; mais en trois jours la reine mourut. Elle n'avait que vingt-sept ans; on soupçonna un empoisonnement, sans autre fondement que l'intérêt que les ennemis de Louis XIV avaient à perdre cette princesse.

Il est certain qu'avec le mérite et les talents qu'elle annonçait, sa perte fut un grand malheur pour l'Espagne.

Le roi la regretta amèrement; jamais il n'en parla qu'en l'appelant ma bonne reine Louise.

La guerre se ralluma après la mort de cette princesse.

[1] Les enfants de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, pouvaient avoir droit à cette riche succession; mais le traité des Pyrénées avait stipulé d'avance une renonciation. — Venaient ensuite les enfants de Marguerite-Thérèse, femme de l'empereur Ferdinand; — et enfin la branche d'Orléans.

ANNE DE NEUBOURG

SECONDE FEMME DE CHARLES II.

Un an après arriva à Valladolid Marie-Anne de Neubourg, pour remplir le trône vacant par la mort de l'aimable Louise.

Retenue par les vents contraires sur les côtes d'Angleterre, elle avait beaucoup souffert en mer; elle trouva la cour encore triste du souvenir de Marie-Louise; le roi ne dissimulait pas sa peine.

Cependant Anne de Neubourg ne tarda pas à prendre aussi un grand ascendant à la cour, parce que la politique qu'elle suivait avait plus de partisans que celle de la reine Louise. Mais bientôt on se refroidit; on cherchait vainement dans la nouvelle reine la grâce et l'affabilité de la première; on ne lui pardonnait pas de ne voir que par les yeux d'une Allemande, sa femme de chambre, et d'un père capucin, son confesseur, qui composaient tout son

conseil; à peine y admettait-elle un Espagnol, don Thomas Enriquez de Cabrera, comte de Melgar, que plus tard elle fit élever au rang de premier ministre.

On était choqué de lui voir annoncer ouvertement que son neveu l'archiduc Charles devait hériter du trône.

Au lieu de le faire venir et d'accoutumer les Espagnols à lui, elle le laissa auprès de l'empereur qui l'éleva dans un mépris choquant et injurieux des mœurs et des coutumes de l'Espagne. Les Espagnols le surent, et leur aversion pour ce prince prit sa source surtout dans la persuasion où ils étaient qu'il ne les aimait pas.

La reine mère, qui n'avait plus de pouvoir depuis longtemps, mourut en 1699, à l'âge de soixante-deux ans.

La reine régnante n'avait presque plus de crédit; Charles II, dénué de vigueur et de santé, triste et languissant, fit, en 1696, une maladie qu'on crut mortelle. Son testament appelait à la couronne le prince électoral de Bavière; le roi d'Espagne revint de cette maladie, et l'enfant électoral mourut à sept ans.

Le traité de Riswick termina une guerre de six ans, et les ambassadeurs d'Autriche et de France rivalisèrent d'habileté et d'intrigue pour obtenir du roi valétudinaire un testament favorable à leurs prétentions respectives.

Charles II devenait de plus en plus faible; malade, ne pouvant soutenir l'idée qu'on disposât ainsi de son trône, crédule, superstitieux, il se laissa persuader qu'il était ensorcelé, et que la reine et le comte d'Oropeza pouvaient bien avoir une part au maléfice. — Le faible roi se laissa exorciser; mais il tomba dans la mélancolie la plus noire.

On publia mille impostures; la reine, justement indignée, reprit enfin le dessus et fit chasser les auteurs de cette criminelle et ridicule infamie.

Mais Oropeza ne fut pas moins victime. Le peuple, mutiné

durant une disette, se porta au palais en criant : « Vive le roi ! Meurent le traître Oropeza et l'amirante ! »

Ce peuple aveugle s'était laissé persuader qu'Oropeza accaparait toutes les huiles de l'Andalousie pour en élever le prix.

Le roi était incertain ; la reine, qui entendait son nom dans la bouche des séditieux, court se cacher ; — les courtisans se dispersent ; un seigneur se montre au balcon : « Le roi est endormi, » s'écrie-t-il, et ce tumulte est ici hors de tout respect. » — « Il » n'y a que trop longtemps que le roi dort, crie une voix ; il faut » qu'il s'éveille ! »

Charles, pâle et tremblant, paraît enfin à une fenêtre ; un des officiers du palais prend la parole et dit : « Que le peuple s'a- « dresse à Oropeza ! »

Les séditieux comprennent mal cette parole, et la prennent pour un abandon que le roi fait de son favori.

Du palais royal ils volent au palais du favori, pillent la vaisselle, brisent les meubles ; mais leur victime leur échappe par la fuite.

Le lendemain leur fureur était calmée ; ils se contentèrent de l'exil d'Oropeza que signa le faible roi. Le cardinal Porto Carrera eut la charge de premier ministre.

La reine, qui croyait avoir couru un très-grand danger, ne voulut plus s'immiscer dans les affaires de l'État ; le roi, malade de corps et d'esprit, alla chercher à l'Escurial un air plus pur ; là il eut l'idée lugubre de faire ouvrir la tombe de sa mère, celle de sa première épouse, et celle de Balthazar Carlos, son frère aîné, mort à dix-sept ans. Il fondit en larmes à la vue de Marie-Louise et embrassa ses restes glacés.

A l'Escurial, il s'irrita encore davantage contre la France, par suite d'une confidence que lui fit la reine, qui lui dit que les Français lui conseillaient de s'unir au dauphin après la mort de son mari.

L'idée que de son vivant on disposait non-seulement de son royaume, mais encore de la main de la reine, son épouse, l'exaspéra au dernier point.

Il fallut cependant assembler encore un conseil pour régler la succession.

Les hommes les plus judicieux indiquaient le duc d'Anjou; le pape avait envoyé cet avis appuyé sur les motifs les plus sages. — Le roi voyait l'intérêt de son royaume dans ce choix; mais son affection le faisait incliner vers sa famille; la reine, le grand inquisiteur, le confesseur du roi, dévoués à l'empire, fortifiaient son aversion pour la France; le cardinal Porto Carrera, tout aux intérêts de la France, parla fortement au roi, et fit prévaloir la justice; enfin il obtint que le roi dictât ce testament fameux en faveur de Charles d'Anjou, son arrière-neveu.

Don Antoine Obillo, secrétaire du roi, revêtu du caractère de notaire, écrivit cet acte célèbre, dont le cardinal Porto Carrera et don Manuel Arias furent seuls témoins; le roi prit la plume et s'écria les larmes aux yeux: « O Dieu! Dieu éternel! vous seul » donnez et ôtez les empires! » Il signa, et personne ne sut ce que renfermait le testament.

Ni l'empereur qui se croyait sûr du triomphe, ni le roi de France qui n'y comptait pas n'en furent instruits.

A partir de ce jour (2 octobre) le roi fit porter les sceaux chez le cardinal et lui conféra la régence, « attendu, dit-il, son état de maladie qui le rendait incapable d'application. »

Par modestie Porto Carrera l'engagea à associer la reine à cette régence.

« Non, dit le roi, elle m'aime, mais elle est attachée à » l'Autriche et pourrait troubler le royaume en faveur de l'ar- » chiduc. »

Jamais Charles II ne montra autant de fermeté et de grandeur d'âme qu'aux approches de la mort; autant il l'avait redoutée

pendant sa longue et pénible royauté, autant il mettait de courage à s'y soumettre.

« Déjà nous ne sommes plus rien, » disait-il quand on lui parlait de sa souveraineté.

« Je me remets à mon créateur », dit-il encore, et il expira dans les sentiments de la confiance chrétienne, lui qui avait paru tant de fois agité de terreurs indignes d'un homme et d'un chrétien.

La reine Anne de Neubourg, après l'arrivée de Philippe V, se retira à Tolède avec une pension de seize cent mille livres ; mais pendant la guerre de la succession elle fut exilée à Bayonne, et ne rentra en Espagne qu'après la paix. Elle prolongea sa carrière jusqu'à l'année 1740 ; elle était à Guadalaxara lorsqu'elle mourut sous le règne de Philippe VI.

MARIE-LOUISE-GABRIELLE DE SAVOIE

PREMIÈRE FEMME DE PHILIPPE V.

Il n'y a plus de Pyrénées, avait dit Louis XIV en prenant congé de son petit-fils, qui allait recueillir les vingt-deux couronnes de Charles II.

Les apparences se présentaient heureuses et brillantes, mais que de guerres avant d'assurer la puissance du monarque !

« Il faudrait que le roi fût bien mal avisé, avait dit la duchesse de Bourgogne aux duchesses de Lude et de Sully, s'il refusait la couronne d'Espagne pour son petit-fils : » C'était sa jeune sœur, Marie-Louise de Savoie, qui devait partager cette couronne. — Née à Turin le 17 septembre 1688, Marie-Louise-Gabrielle était fille de Victor-Amédée II, duc de Savoie, et d'Anne-

Marie d'Orléans, par conséquent petite-fille du duc d'Orléans, et de Henriette-Anne d'Angleterre.

On se défiait en France de la sincérité du duc de Savoie. Enfin il accepta le commandement de l'armée française en Italie et on se crut sûr de lui.

La princesse partit pour l'Espagne, et Philippe quitta Madrid pour la recevoir à Barcelonne. Mais se sentant très-fatiguée de la mer, la princesse continua son voyage par terre, tandis que le roi se mourait d'impatience à Barcelonne.

Le marquis de Louville, créé chef de la maison française, et qui nous a laissé sur cet épisode des mémoires très-piquants, mais dont l'exagération fait suspecter la véracité, fut envoyé au-devant de la princesse jusqu'à Montpellier.

Voici le portrait qu'il en fait : « Marie-Louise de Savoie, âgée de treize ans, était déjà une souveraine véritable. Grâces, esprit, discernement profond, rien ne lui manquait. Sa taille noble, quoique petite, parfaitement bien formée, et relevée par une blancheur éclatante, par la plus vive, la plus douce physionomie annonçait à la fois et parait de mille charmes le mérite dont elle était douée. » — (*Mémoires de Louville.*) « Elle faisait la reine à merveille, » dit-il encore.

A ses côtés, ajoute Louville, triomphait Marie-Anne de la Trémouille, de la hauteur de son rang, de son esprit et de son orgueil.

L'amitié de la maréchale de Noailles avait valu à madame des Ursins le poste de *camerera mayor* auprès de la jeune reine.

Madame des Ursins, veuve du prince de Chalais, remariée au duc de Braciano, prince romain de la maison d'Orsini, avait longtemps habité Rome ; elle jouissait de la grandesse, parlait l'espagnol, et passait pour une personne de beaucoup d'esprit. « Je ferai la pluie et le beau temps, disait-elle, dans cette cour, et ce

Marie Louise de Savoie.

n'est pas un excès de vanité que de vous offrir mes services. »

La reine était heureusement douée, et le malheur développa la force de son âme.

La princesse des Ursins entretenait un commerce de lettres avec madame de Maintenon, avec le marquis de Torcy, le comte d'Ayen, etc., et tenait Louis XIV au courant de tout ce qui se passait en Espagne. C'était un agent zélé et actif qu'on entretenait dans ces quartiers.

On redoutait à tel point l'esprit d'intrigue du duc de Savoie, et les insinuations dont il avait imbu la princesse sa fille et sa petite cour, qu'on décida que sa maison piémontaise, hommes et femmes, serait renvoyée de la frontière, pour n'avoir rien de commun avec la nouvelle destination de leur maîtresse. Marie-Louise pleura beaucoup. — Ses larmes faisaient honneur à son cœur; on y vit plutôt le désir d'arracher un contre-ordre pour se conformer aux intentions secrètes de son père.

Probablement Philippe aurait fléchi, mais le comte de Marsin, qui remplaçait le duc d'Harcourt et madame des Ursins, raffermirent son courage, et il sut résister aux pleurs de sa jeune épouse.

La cérémonie du mariage se fit à Figuières le 3 novembre 1707. Madame des Ursins était tellement ravie, qu'au dire de Louville, elle se croyait reine d'Espagne.

Marie-Louise était la sœur de cette charmante duchesse de Bourgogne que les Mémoires de Saint-Simon et les portraits de Versailles ont rendu si familière à nos souvenirs. On aimera peut-être à retrouver la lettre qu'elle écrivit au roi Philippe à l'occasion de ce mariage.

« Votre Majesté ne saurait douter de ma joie, soit que je consi-» dère la grandeur du mariage de ma sœur ou son bonheur per-» sonnel. Le mien serait complet si nous pouvions tous passer » notre vie ensemble, et nous tenir toutes deux dans ce cabinet;

BIBLIOTECA DE CASTILLA Y LEÓN

» mais il me paraît que vous l'avez bien oublié et que vous n'é-
» crivez qu'avec la gravité d'un vieux roi d'Espagne. Je voudrais
» pourtant bien avoir un commerce plus suivi avec vous et avec
» elle, quand vous l'aurez auprès de vous, car je puis assurer
» Votre Majesté que j'ai pour elle une grande tendresse et qu'elle
» n'est pas oubliée en ce pays-ci. Nous parlons souvent d'elle
» et la regrettons beaucoup. Si je savais de quoi elle aimerait à
» savoir des nouvelles, je lui en manderais, mourant d'envie de
» contribuer à son plaisir et de lui marquer en tout les sentiments
» que j'ai pour elle. »

Louis XIV écrivit à son petit-fils, une lettre où nous retrouvons avec intérêt le père de famille auprès du grand monarque.

« J'attendais avec impatience la nouvelle de votre mariage.
» Votre lettre et Louville que vous m'avez envoyé me l'ont appris.
» Il m'a parlé de toutes les bonnes qualités de la reine; elles
» peuvent vous rendre heureux si elle en fait un bon usage. Je
» l'espère quoiqu'elle ait mal commencé. J'attribue ce qu'elle a
» fait à de mauvais conseils et vous devez juger par cet exemple de
» l'importance de renvoyer à Turin les hommes et les femmes
» venus avec elle. Elle a de l'esprit, elle verra qu'elle doit songer
» uniquement à vous plaire. Je suis persuadé qu'elle s'y appliquera
» lorsqu'elle se conduira par elle-même, mais il faut pour votre
» bonheur et pour le sien qu'elle se désabuse de toutes les vues
» qu'on peut lui avoir données de vous gouverner. Je crois que
» Votre Majesté ne le souffrirait pas : elle sent trop vivement le
» déshonneur qu'une pareille faiblesse attire. On ne la pardonne
» pas aux particuliers. Les rois, exposés à la vue du public, en
» sont encore plus méprisés quand ils souffrent que leurs femmes
» les dominent. Vous avez devant les yeux l'exemple de votre
» prédécesseur. La reine est votre première sujette : en cette qua-
» lité et en celle de votre femme, elle doit vous obéir. Vous la
» devez aimer; vous ne le feriez pas de la manière que vous le

» devez, si les pleurs avaient assez d'empire sur vous, pour vous » engager à des complaisances contraires à votre gloire. Ayez de » la fermeté dans les commencements. Je sais que les premiers » refus vous feront de la peine, qu'ils répugnent à la douceur » de votre naturel; mais ne craignez point de causer de légers » chagrins à la reine pour lui en épargner de réels dans la suite » de sa vie. C'est par cette conduite seule que vous pourrez pré- » venir des éclats que vous ne pourriez supporter. Souffririez-vous » que vos sujets et que toute l'Europe s'entretinssent de vos divi- » sions domestiques? Rendez la reine heureuse malgré elle-même » s'il est nécessaire. Contraignez-la dans les commencements; » elle vous en sera obligée dans la suite; et la violence que vous » vous ferez présentement sera la marque la plus solide de votre » amitié pour elle. Relisez, je vous prie, ce que j'avais prévu sur » cet article dans le Mémoire que je vous donnai quand vous par- » tîtes. Croyez enfin que ma tendresse pour vous dicte ces con- » seils que j'attendrais d'un père si j'étais à votre place, et que » je recevrais comme des preuves assurées de son amitié. »

Les lettres écrites dans l'intimité nous initient mieux aux nuances des caractères que des volumes d'histoire; en voici une de la petite reine à Louis XIV qui est délicieuse de gracieux abandon.

Lettre du 17 janvier 1702. « Je vous avoue qu'il est difficile » que je n'aie pas un peu d'amour-propre quand je vois que j'ai » l'approbation d'un roi qui l'a de tout le monde. Cependant, » mon cher grand-papa, c'est principalement par la tendresse » que j'ai pour vous que je veux m'attirer vos louanges. Je sens » qu'elle augmente tous les jours; je souhaite que celle que vous avez » pour moi fasse le même chemin. Si cela est, je ne désespère pas » que vous ne me procuriez un jour les moyens d'aller vous em- » brasser de tout mon cœur. Vous m'avouerez que ce serait assez » plaisant de voir vos deux petites-filles vous sauter au cou toutes

» deux à la fois. Ma sœur aurait sur moi l'avantage d'être plus » grande, mais je pourrais bien la gagner de la main par ma » légèreté. J'ai enfin reçu une lettre de madame de Maintenon si » pleine d'esprit, de politesse, et si fort de mon goût que je l'ai » relue une infinité de fois, et toujours avec une nouvelle satis- » faction. Je serais ravie qu'elle veuille bien continuer d'avoir un » commerce régulier avec moi, et je vous serais très-obligée de l'y » engager. »

Tout en appréciant le germe des grandes qualités que le malheur devait développer avec tant d'éclat chez la reine, la cour de France redoutait l'influence pernicieuse du duc de Savoie, et l'on tenait à l'empêcher d'avoir des rapports secrets avec son père, touchant les affaires. On enjoignait à madame des Ursins d'être toujours auprès d'elle quand les ministres étrangers lui seraient présentés, ce qui donna avec le temps un empire illimité à cette dame. On sentait que le roi serait gouverné, vu sa jeunesse et l'indécision de son caractère, et comme on était sûr de madame des Ursins on lui délégua la tâche de conduire ce ménage. « Je crois que j'en viendrai à bout, écrivait la princesse, quoique la reine me permette rarement de lui parler en particulier. »

L'art et l'esprit d'intrigue triomphèrent de tout, elle acquit le même empire sur le roi que sur la reine et gouverna l'Espagne, qui sans elle peut-être eût encore été plus mal gouvernée.

Voici comment madame des Ursins nous donne l'idée de l'étiquette de cette cour :

« Dans quel emploi, bon Dieu ! m'avez-vous mise, écrit-elle à » madame de Noailles. Je n'ai pas le moindre repos et je ne » trouve pas même le temps de parler à mon secrétaire. Il n'est » plus question de me reposer après le dîner, ni de manger quand » j'ai faim. Je suis trop heureuse de pouvoir faire un mauvais » repas en courant, et encore est-il bien rare qu'on ne m'appelle » pas dans le moment que je me mets à table. En vérité, madame

» de Maintenon rirait bien si elle savait tous les détails de ma » charge. Dites-lui, je vous supplie, que c'est moi qui ai l'hon- » neur de prendre la robe de chambre du roi d'Espagne lorsqu'il » se met au lit, et de la lui donner avec ses pantoufles quand il » se lève. Jusque-là je prendrais patience ; mais que tous les soirs, » quand le roi entre chez la reine pour se coucher, le comte de » Bénavente me charge de l'épée de Sa Majesté, d'un pot de » chambre, et d'une lampe que je renverse ordinairement sur » mes habits, cela est trop grotesque ; jamais le roi ne se lèverait » si je n'allais tirer son rideau, et ce serait un sacrilége si un » autre que moi entrait dans la chambre de la reine quand ils » sont au lit. Dernièrement la lampe était éteinte, parce que j'en » avais répandu la moitié. Je ne savais où étaient les fenêtres, » parce que nous étions arrivés de nuit dans ce lieu-là ; je pensai » me casser le nez contre la muraille, et nous fûmes le roi d'Es- » pagne et moi près d'un quart d'heure à nous heurter en les » cherchant. Sa Majesté s'accommode si bien de moi, quelle a » quelquefois la bonté de m'appeler deux heures plutôt que je ne » voudrais me lever. La reine entre dans ces plaisanteries ; cepen- » dant je n'ai point encore attrapé la confiance qu'elle avait aux » femmes de chambre piémontaises. J'en suis étonnée, car je la » sers mieux qu'elles, et je suis sûre qu'elles ne lui laveraient » point les pieds et qu'elles ne la déchausseraient point aussi » proprement que je fais. »

Guidée par une femme si habile, la reine qui ne manquait ni de tact ni de finesse se fit adorer de son époux par sa douceur et sa complaisance, et acquit un ascendant absolu sur son esprit.

La cour de France adopta ce terme moyen de faire diriger la reine par la princesse des Ursins pour qu'à son tour elle pût lui répondre du roi. Ce charme s'exerçait indifféremment sur tous, Marie-Louise captiva d'emblée le père d'Aubenton, confesseur du roi et tout-puissant sur son esprit, en acceptant un confesseur de

sa main, et en ajoutant avec sa grâce non pareille, « que choisi par lui il avait de quoi la satisfaire, ayant si bonne opinion de lui, et sachant la grande estime que le roi lui portait. »

Elle possédait cet art désormais perdu de donner du prix à la parole la plus insignifiante, par la manière dont elle l'accompagnait, art que sa sœur la duchesse de Bourgogne pouvait seule lui disputer.

Le roi tomba malade d'une fièvre à Barcelonne. La reine lui prodigua les soins les plus tendres, et riva les chaînes qui devaient le lui attacher.

Une fois convalescent, il ne rêva plus que le voyage d'Italie, et la valeur naturelle aux princes de sa famille lui faisait désirer de se signaler aux yeux de ses nouveaux sujets. Mais le manque d'argent arrêtait tout en Espagne.

Une autre maladie, la rougeole, et une fluxion sur la poitrine, le retardèrent encore. « Je suis ravi d'avoir été malade, écrit-il à » Louis XIV, ce sera de la santé pour tout le reste de la cam- » pagne. »

Jusque-là il avait été dit que la reine ne se séparerait pas de son époux, mais la cour de France en jugea autrement, et décida que la jeune reine devait retourner à Madrid, *tout le monde regardant la reine comme un otage pour le retour du roi.*

Elle versa des torrents de larmes à l'idée de cette séparation; mais elle fut la première à se surmonter, à se résigner, et à maintenir le roi dans la ferme résolution qu'il manifestait pour la première fois de sa vie.

Le marquis de Louville, rendant compte à M. de Torcy de cette admirable conduite, cite ce mot de la reine : « J'ai toujours eu envie, dit-elle, de n'avoir d'autre volonté que celle que je dois avoir. » Aussi la regardait-on comme un prodige.

Voici ce qu'elle en écrit elle-même à Louis XIV :

« Je crois pouvoir dire sans blesser la modestie, Monsieur, que

» j'aime passionnément le roi ; ainsi je ne saurais penser que je » me sépare de lui qu'avec une extrême douleur. Cependant j'ai » connu qu'il fallait que je fisse ce sacrifice à sa gloire, et que je » demeurasse en Espagne pour engager ses sujets, qui souhaitent » si fort ma présence, à conserver la fidélité qu'ils lui doivent, » et à le secourir dans les besoins qu'il aura pour soutenir la » guerre. J'espère, Monsieur, qu'avec les bons conseils que Votre » Majesté veut lui donner, et le grand nombre de troupes qu'elle » fait passer en Italie, il battra les ennemis, et que j'aurai la » consolation de le voir en ce pays ci victorieux, où nous n'au- » rons plus à songer qu'à des choses agréables. Comme ce sera » principalement aux bontés de Votre Majesté et à votre généro- » sité qu'il devra son repos, vous voulez bien permettre par » avance que je lui en fasse mes très-humbles remercîments. En » attendant, je vous demande la grâce de me donner tous les avis » nécessaires pour la conduite que vous croirez que je devrai te- » nir pendant l'absence de mon très-aimable roi. Je les suivrai, » je vous assure, Monsieur, comme une fille très soumise à vos » volontés, et qui a pour vous toute l'amitié possible. »

La reine eut le choix entre Madrid et Saragosse ; et comme sa présence était ardemment attendue dans la capitale, il fut agréé qu'elle se présenterait à ses sujets et irait ensuite habiter l'Escurial et Aranjuez, comme une espèce de retraite pendant l'absence du roi, où sa jeunesse serait à l'abri de tout danger.

Tout d'un coup, l'archevêque de Saragosse, plaçant une grande confiance sur cette princesse si pleine de séductions, suggéra que si la reine tenait les états d'Aragon, on pourrait s'attendre à des sacrifices de leur part, et on prit la résolution de les convoquer. Cette décision nécessitait d'investir la reine du titre de régente, chose qui convenait parfaitement aux Espagnols, mais qui étonna la cour de Louis XIV, parce que la reine n'avait pas encore quatorze ans.

La reine eut la régence avec la *voix d'honneur*, c'est-à-dire voix prépondérante dans une junte. Tout devait se faire en son nom, et le cardinal Porto Carrero aurait la mesure d'autorité qu'on lui destinait. Louis XIV marqua son approbation à la reine en ces termes :

« 22 mars 1702. Je n'ai pu douter, lui dit-il, que votre amitié » tendre et vive pour le roi d'Espagne ne vous fît ressentir toutes » les peines d'être obligée de vous séparer de lui; mais j'avoue » que je ne pouvais croire que cette séparation fût une nouvelle » occasion pour moi de vous aimer davantage, et de reconnaître » que votre esprit, votre raison surpassent de beaucoup tout ce que » j'en avais appris jusqu'à présent. C'est aimer véritablement le » roi, mon petit-fils, que de préférer sa gloire à toute autre con- » sidération ; et je dois plutôt vous donner les justes louanges que » vous méritez que les avis que vous demandez pour votre con- » duite. Je suis persuadé qu'il suffit pour la bien régler, que vous » suiviez votre inclination naturelle. Elle vous porte à remplir tous » vos devoirs. Je ne prétends pas cependant vous refuser les lu- » mières que l'expérience m'a données; mais je suis persuadé » que j'aurai le plaisir de voir que Votre Majesté d'elle-même aura » prévenu mes conseils, que je n'aurai qu'à vous louer et à vous » assurer de toute ma tendresse. »

Il disait à Philippe : « Regardez présentement votre mariage comme le plus grand bonheur de votre vie. La complaisance de la reine, sa douceur et sa raison ne sont pas moins rares qu'il est extraordinaire de trouver toutes ces qualités dans une personne de son âge. »

Un incident bizarre vint se mêler à d'aussi graves préoccupations. Le roi avait perdu ses cheveux pendant sa maladie. On l'arrangeait très-mal, et la reine le querellait avec gaieté. « Il y a une difficulté pour les perruques, écrit Louville à M. de Torcy, à quoi il faut qu'on ait attention, c'est qu'on prétend ici que les

cheveux avec lesquels on les fera doivent être de cavaliers ou de demoiselles, et M. le comte de Bénavente n'entend pas raillerie sur cela, et veut aussi que les gens soient connus, parce qu'il dit qu'on peut faire beaucoup de sortiléges avec les cheveux, et qu'il en est arrivé de grands accidents. Vous voyez, monseigneur, que l'affaire est de grande conséquence. »

Tout ce qui concernait le gouvernement de l'Espagne avait été réglé avant le départ du roi Philippe pour l'Italie. Le cardinal Porto Carrero et quatre membres de la noblesse composaient la junte, que la reine présidait en qualité de régente avec la *voix d'honneur*.

Avant d'aller à Madrid, Marie-Louise devait ouvrir les états d'Aragon.

Elle arriva à Saragosse le 25 avril 1702, et se rendit à la cathédrale où elle prêta le serment de maintenir les priviléges du royaume, et procéda ensuite à l'ouverture des états. Sa jeunesse lui valut un accueil plein d'enthousiasme ; mais ce début brillant n'amena aucun des résultats qu'on s'en promettait. L'assemblée se transforma bientôt en une diète de Pologne, où chacun criait pour étouffer la voix de son voisin.

Quand on vit qu'il n'y avait rien à faire, on demanda à la reine de proroger les états, qui lui firent un don de 100,000 écus, et ne demandèrent aucune concession.

Marie-Louise ne crut pas pouvoir en faire un meilleur usage que de les envoyer au roi, dont les besoins et la pénurie étaient extrêmes.

On porta la reine aux nues pour ce procédé, mais on en resta là.

Marie-Louise écrivit à Louis XIV : 17 juin 1702. « Me voici » enfin hors de Saragosse, en chemin pour Madrid, comme » Votre Majesté me l'a ordonné. Si j'eusse pu rester encore une » quinzaine de jours dans ce royaume, j'aurais achevé les états,

» et envoyé au roi 500,000 écus; mais il a fallu me contenter de » 100,000. Je les envoie au roi avec un plaisir extrême. J'ai beau- » coup de sujets d'être contente de l'affection que les Aragonais » m'ont témoignée, ne pouvant faire les choses avec plus de res- » pect et d'envie de me plaire qu'ils l'ont fait. J'ai appris, par un » courrier que le roi m'a dépêché de Naples, qu'il en était parti » pour se rendre à l'armée qu'il va commander. Je vous laisse à » penser quelles vont être mes inquiétudes. Je plains fort ma » sœur de se trouver dans une pareille situation; elle a pourtant » la consolation d'avoir plus souvent des nouvelles de M. le duc » de Bourgogne que je n'en ai d'Italie. Votre Majesté, qui gou- » verne avec tant de gloire toutes leurs conduites, a tant d'affaires, » que je ne veux pas faire ma lettre plus longue. »

Voici la réponse de Louis XIV : « J'apprends avec plaisir la » manière dont vous avez terminé les états d'Aragon. L'impatience » qu'on a de vous voir à Madrid me paraît si grande, qu'il vous » était impossible de refuser plus longtemps à cette ville la satis- » faction qu'elle se promet de votre présence. Je ne suis point » surpris qu'elle soit désirée avec empressement, et que Votre » Majesté, possédant tant de qualités propres à se faire aimer, le » soit dans les lieux où elle passe. Je comprends en même temps » que les acclamations des peuples ne la détournent point de l'in- » quiétude continuelle que lui cause l'absence du roi, son mari. » Je souhaite, autant pour votre bonheur que pour le mien, que » les succès de cette campagne l'ayant comblé de gloire, vous » oubliiez par son retour toutes les peines que vous avez souf- » fertes. Je suis persuadé que le plaisir de le revoir ne vous em- » pêchera pas de songer à la tendre amitié que j'ai pour vous. »

Madrid accueillit la reine, précédée d'une pareille renommée, avec une joie difficile à décrire; et les grands devoirs qui allaient peser sur elle n'effrayèrent pas son courage. On la vit assister deux ou trois heures par jour à la *junte* sans se lasser ni paraître

ennuyée. Nous allons l'entendre le raconter gaiement à Louis XIV et à son mari :

« Cette occupation m'est très-honorable, écrit-elle au premier; » cependant j'avoue qu'elle n'est pas divertissante pour une aussi » jeune tête que la mienne; surtout n'entendant presque jamais » parler que de besoins pressants et de l'impossibilité d'y pour- » voir par le mauvais état où sont les finances. »

Loin de Marie-Louise, Philippe ressentait pour la première fois en Italie ces vapeurs noires que le temps et les revers transformèrent en un profond sentiment de mélancolie, qui assombrit toute son existence. —Il eut une entrevue à Milan avec le duc de Savoie, son beau-père, qui méritait bien, au dire de Louvillle « le brevet de franc félon. Heureusement, continue l'ambassa- » deur, Dieu a fait ce prince grand causeur pour mettre des » bornes à sa malice; sans quoi il aurait renversé le monde. »

La bataille de Luzara, gagnée le 15 d'août par le duc de Vendôme sur le prince Eugène, ne décida de rien, mais le roi y fit admirer son courage. La petite reine lui écrivit :

« Grâces à Dieu, mon cher mari, vous avez bien battu les enne- » mis. (*Sea mil vezes onora buena*), Recevez-en mille félicitations. » Mais il faut aussi que je vous remercie du prompt courrier que » vous m'avez envoyé, car il a fait grande diligence, puisqu'il » n'est point encore arrivé, et c'est mon père qui m'a donné » cette bonne nouvelle que je reçus lundi. Vous aviez grande rai- » son quand vous disiez à Barcelonne qu'assurément les Alle- » mands ne seraient pas bien traités. Il faut que je vous dise ici » le mauvais effet que fait le retardement de votre courrier, car » les malintentionnés font courir le bruit que cela n'est pas. » Après vous avoir marqué, mon cher mari, la joie où je suis, il » faut que je vous dise une chose qui n'est pas agréable, c'est » que les ennemis ont fait une descente au port Sainte-Marie dans » la rade de Cadix. Je ne vous dirai aucune particularité, à cause

» que l'on vous envoie les nouvelles des conseils, et les résolu-
» tions prises, car la promptitude que cela demande ne permet-
» tait pas, comme vous pouvez aisément imaginer, qu'on attendît
» vos ordres et ceux de la France, à qui l'on envoie les mêmes
» choses. Je fus hier, après avoir tenu la junte, à mon ordinaire,
» à une autre qui dura dès huit heures du soir jusqu'à près de
» minuit; je serais fort fatiguée de toutes ces affaires, je vous
» avoue; mais étant pour vous que je les fais, cette raison me
» les rend agréables. Vous verrez encore l'envie que ces gens ont
» ici que vous reveniez le plus tôt, et même ils voulaient m'obliger
» à vous en écrire ainsi qu'au roi de France, mais je leur répon-
» dis que je ne voulais pas le faire étant assurée que vous ne
» voudriez pas laisser imparfait ce que vous avez si bien com-
» mencé, et avec grande raison. Il n'y eut dans la junte de mon
» sentiment que le comte de Monterey, et don Manuel Arias, qui
» ne fussent point contre votre passage, et qui en disent autant
» que moi. Je dois rendre justice à ce dernier, il fait on ne peut
» mieux, et je ne sais pourquoi on disait tant de mal de lui. J'au-
» rai, avec votre permission, à finir cette lettre, pour m'aller
» promener, parce qu'il y a des temps infinis que je ne suis sortie.
» Adieu donc, mon cher roi, je ne doute pas que quand la
» campagne sera finie, vous ne vous amuserez plus, mais revien-
» drez retrouver votre petite femme qui vous aime cent fois plus
» qu'elle-même. »

Quelquefois les petites choses sont plus difficiles que les grandes. Parmi les usages espagnols auxquels il avait fallu que la petite reine se pliât, il y en avait un qui lui paraissait incommode et ridicule. Les femmes regardaient comme une grande perfection d'avoir les pieds très-petits, et les maris regardaient comme un affront qu'on osât porter un regard téméraire sur les petits pieds de leurs femmes; — ils avaient donc imaginé à la lettre de faire *voiler* les pieds avec autant de soin qu'un turc en

met à voiler le visage de sa belle ; il en était résulté la mode d'une queue longue qu'on attachait au bas de la jupe sur le devant, et qui retombait sur le pied : c'était ensuite toute une affaire et tout un talent que de savoir marcher sans mettre le pied sur sa tontille. La jeune reine, à treize ans, vive, légère, ne pouvait supporter ce ridicule obstacle, et parvint à le faire supprimer des toilettes des femmes et de l'étiquette de la cour. — On disait que les Espagnols redoutaient plus la chute des queues et des tontilles qu'une descente des Anglais sur toutes les côtes de l'Espagne.

L'ascendant de la reine triompha donc de la mode et de la terreur des maris à faire admirer la beauté des pieds de leurs femmes, et le marquis de Torcy écrivait à madame des Ursins : « Tout retentit ici des tontilles de la reine ; les lettres à ce sujet sont si uniformes que je crois qu'elle pourrait entreprendre des choses plus difficiles que celle de raccourcir les queues et de réformer les tontilles des dames de Madrid. »

Son aiguille à la main, la gracieuse petite reine présidait la junte, prêtant une oreille attentive à tout ce qui se disait autour d'elle, n'interrompant jamais, et disant son avis avec la modestie d'une jeune fille. Tous les cœurs lui étaient soumis.

Quand elle avait quelque reproche à faire, c'était avec une grâce qui faisait perdre au reproche son amertume ; elle avait remarqué que souvent à la junte le temps se perdait en paroles ; ces longues discussions ennuyaient mortellement la reine, et n'amenaient aucune conclusion : « Comme on parle de choses qui ne regardent pas les affaires, dit-elle un jour avec douceur, j'emploierai ce temps à travailler. » Cet avis ne fut pas perdu ; les conseillers se mirent à rire, et se promirent bien de retrancher les digressions. Quand ils y retombaient, la reine avait recours à son ouvrage, ou bien ils s'avertissaient l'un l'autre que ce serait la ressource.

Des intérêts bien importants allaient donner à la reine l'occasion de déployer son jugement supérieur. Lorsque les Anglais et les Hollandais eurent fait une descente aux environs de Cadix, le prince de Darmstadt fit répandre des libelles pour soulever le pays. — La reine offrit d'aller partout où sa présence pourrait être nécessaire ; elle ne songea plus qu'aux affaires, consacra des heures entières à la junte, et elle communiqua à son peuple quelque étincelle de ce sentiment du devoir qui la guidait, contint les malintentionnés, et rallia de sincères et généreux dévouements autour d'elle, en faisant surtout aimer le roi au nom de qui elle répandait les grâces.

Un grand désastre mit le courage de la reine à une rude épreuve. Les Anglais et les Hollandais, sous les ordres du duc d'Osmont, forcèrent le port de Vigo en Galice, mirent le feu aux vaisseaux, dont quinze étaient français, et emportèrent pour quatre millions d'écus de marchandises.

La reine assemble aussitôt la *junte*. Elle représente combien les moments sont précieux ; on lui répond *que rien ne presse*. Cependant son zèle et son activité empêchèrent que ce désastre ne portât à la révolte, qui était à tous moments à craindre, car les provinces ou les malveillants ne demandaient qu'à profiter des calamités pour renverser le gouvernement.

Enfin le roi quitta Milan le 6 novembre 1702, et descendit à Antibes où il fut reçu par le gouverneur comte de Grignan, le gendre de madame de Sévigné, à l'occasion duquel cette aimable conteuse avait écrit : « La plus jolie fille de France épouse, non le plus bel homme, car il est fort laid, mais l'un des plus honnêtes hommes du royaume. » Le roi coucha à Cannes et continua sa route par le midi de la France. Il eût préféré un château dans cette belle France à tant de couronnes qui pesaient sur sa tête.

Louville vit, à Antibes, Fleury, évêque de Fréjus, qui lui donna le conseil de se défier de la princesse des Ursins. « Elle a l'hon-

neur, lui dit-il avec une charité peu chrétienne, d'être la plus méchante femme actuellement existante. »

La princesse des Ursins était dangereuse par son esprit d'intrigue plus qu'elle n'était méchante.

La reine se disposait à aller attendre le roi à Guadalaxara, et la princesse des Ursins eut l'adresse de persuader aux grands d'Espagne d'aller aussi au devant de leur souverain.

Le retour du roi à Madrid n'exclut pas la reine des secrets d'État ni de l'administration. Elle ne présida plus la junte ; mais rien ne s'y décidait à son insu.

Le princesse des Ursins, également protégée par le roi et la reine, gouvernait la cour sous leur nom. Elle fit essuyer tant de mortifications au cardinal Porto Carrero, qu'il prit le parti de se retirer sans que le roi Philippe tentât le moindre effort pour le retenir. Cependant il lui devait sa couronne.

Noble et généreux, le bon cardinal ne se vengea que par les procédés du plus fidèle serviteur. Nous le verrons envoyer sa vaisselle au roi lorsque l'archiduc, presque maître de l'Espagne, n'aura laissé à Philippe V que le titre de roi.

Louville, autrefois grand favori du roi, très-patronné par le duc de Beauvilliers [1], encourut la disgrâce de madame des Ursins, qui excita la reine contre lui, et le fit renvoyer en France.

Moins résigné que le cardinal, Louville remplit la ville et la cour du bruit des intrigues de madame des Ursins.

Rien ne résistait aux menées de la camerera mayor : le cardinal d'Estrées, ambassadeur à Madrid, quitta son poste, persécuté par elle.

La guerre cependant devenait plus menaçante que jamais.

En 1703, l'empereur fit déclarer son fils, l'archiduc Charles, roi d'Espagne, et il se prépara à attaquer ce pays du côté du

[1] Gouverneur de M. le duc de Bourgogne avec l'illustre Fénelon.

Portugal, où il était attendu par l'Amirante, devenu traître à ses rois. Les souverains reconnurent l'archiduc sous le nom de *Charles III ;* le pape lui renvoya sa lettre sans l'avoir ouverte.

C'est en 1704, après avoir essuyé une terrible tempête qui le rejeta deux fois sur les côtes de l'Angleterre, que l'archiduc arriva en Portugal. L'Amirante lui avait promis que l'Espagne, comme un seul homme, se lèverait à son nom; mais, à l'exception de quelques mécontents isolés, tout resta tranquille. L'Amirante baissa dans l'opinion, le Portugal lui en voulut de l'avoir jeté dans le péril, et l'archiduc de lui avoir donné de fausses espérances. Il se vit méprisé de tous et maltraité dès que les affaires tournèrent mal.

Madame des Ursins avait été autrefois fort liée avec la reine d'Angleterre, femme de Jacques II, et entretenait un commerce de lettres avec elle. Il lui vint à l'esprit d'appeler le duc de Berwick, fils de Jacques II, au commandement des armées en Espagne, pour disposer du général comme de tout le reste. On l'accorda aux vœux du roi.

Le crédit de madame des Ursins allait croissant, au point qu'elle viola le secret des lettres en interceptant une dépêche que l'abbé d'Estrées envoyait à la cour de France.

Elle tenait aussi à empêcher le roi de faire la campagne commencée en Portugal, car elle ne voulait pas le perdre de vue ; tout au moins, pour être sûre de lui, elle voulait que la reine l'y suivît.

Louis XIV en écrivit très-fortement à son petit-fils, lui représentant combien il serait honteux pour lui de rester dans l'inaction pendant que toute l'Espagne avait les yeux tournés vers lui. Il lui montra les inconvénients de se faire suivre par la reine, quand la pénurie de son trésor nécessitait la plus stricte économie. Enfin il fit si bien, que Philippe V parut à la tête de son armée dès la mi-mars 1704.

Le roi de France profita de l'absence de Philippe pour se faire obéir de la reine, en exigeant d'elle l'éloignement immédiat de la princesse des Ursins. On envoya de Paris à la princesse l'ordre de quitter l'Espagne et de se retirer en Italie.

La reine fut atterrée. Nous la verrons conserver une indomptable fermeté lorsque tout lui est enlevé, et que le sol se dérobe sous ses pas ; mais, à ce coup, dirigé contre ses affections, tout son cœur se révolta ; elle se mit en opposition avec Louis XIV, au point de contrarier toutes les dispositions, quelque favorables qu'elles pussent être à ses intérêts.

Le princesse des Ursins ne désespéra pas d'apaiser l'orage ; elle ne demandait que du temps pour louvoyer, sonder le terrain, et se rendre de nouveau maîtresse. Elle donna à la reine une camerera mayor, dont le caractère timide et inoffensif ne lui faisait point ombrage. Une femme entièrement dévouée occupa près de la reine un poste de confiance, qui lui permettait de mettre la princesse au fait de tout ce qui se passait. Elle traça à la reine un plan de conduite, lui donna les moyens de prendre le caractère des ministres, et de dominer son entourage ; pour elle, elle différa son départ, malgré les ordres de Louis XIV. La reine la reconduisit à deux lieues de Madrid, lui promit de lui rester fidèle et la revit encore en secret plus d'une fois.

La princesse s'arrêta six semaines à Alcala, et se dirigea enfin vers Bordeaux, parlant avec adoration de la reine et paraissant ne regretter qu'elle.

A Vitoria elle rencontra le duc de Grammont, qui venait remplacer l'abbé d'Estrées en Espagne. On lui avait enjoint de ne pas parler à madame des Ursins ; aussi l'accueillit-il très-froidement, ce qui lui gâta tout de suite ses affaires avec la reine douairière. — Il la complimenta dans une audience publique et fut fort étonné de ses réponses pleines d'esprit qui ne se faisaient pas attendre.

Comme homme du monde, il croyait que l'absence aurait

promptement effacé madame des Ursins du cœur de la reine; mais il fut bien surpris de la vivacité avec laquelle Marie-Louise embrassa la défense de cette amie. « Dites-moi donc, lui demanda-t-elle, quels sont les griefs du roi contre madame des Ursins? Qu'a fait cette pauvre femme pour avoir été traitée aussi indignement? Car enfin il n'y a pas d'exemple qu'une personne de sa qualité, que nous honorions le roi et moi de notre amitié, puisse avoir reçu un traitement semblable sans en savoir la raison. »

Le duc, qui avait insisté la veille en public sur les griefs contre la princesse, sur le mécontentement général des Espagnols, sur la nécessité d'un rappel que le roi avait différé tant qu'il avait pu, répondit que Sa Majesté n'avait pas oublié ce qu'il lui avait dit de la part du roi. « Mais, reprit-elle, toutes les accusations que l'on a faites contre elle au roi mon grand-père sont fausses, et n'est-il pas triste que celui qui est le plus sage et le plus prudent de tous les hommes, ajoute plus de foi aux discours haineux de gens pleins de gangrène qu'à ceux de son petit-fils qu'il sait bien qui lui ressemble pour être la vérité même, et qui a connu la rectitude de la conduite de madame des Ursins? Est-il possible que le roi ait si peu d'égards pour nous en ajoutant une foi entière aux discours des autres, et si peu aux nôtres? Non, duc de Grammont, je ne mens pas, je ne puis me consoler [1]. »

Le duc jugea bien que l'on ne viendrait pas à bout de déraciner madame des Ursins, ni de plier cet esprit haut et fier; quant à la nouvelle camerera mayor, il annonce qu'elle ne déchiffrerait pas l'Apocalypse, ni ne gênerait aucune disposition de Louis XIV.

La reine aurait pu ménager ses larmes et laisser faire madame des Ursins. Sa protectrice, madame de Maintenon et le duc d'Harcourt qui, par madame des Ursins, tenait le fil des affaires

[1] Lettres du duc de Grammont.

en Espagne, ne l'abandonnèrent pas dans cette crise de sa destinée ; mais le roi était tellement prévenu contre elle qu'il fallait ne pas heurter ses préjugés.

On obtint à titre de grande grâce qu'on ne presserait pas le départ de la princesse pour l'Italie, et qu'il lui serait permis de séjourner à Toulouse : car enfin, disait-on, on devait ménager la sensibilité de la reine d'Espagne et ne pas la pousser à bout.

Déjà la reine avait fait rappeler le maréchal de Berwick, que le maréchal de Tessé remplaçait. Comme il était très-bien pour madame des Ursins, le roi et la reine le comblèrent d'amitiés.

La princesse des Ursins avait des aboutissants partout. On travailla si bien l'esprit du roi qu'il lui fut permis de venir à Paris, où elle arriva le 1er janvier 1705. Le duc d'Albe, ambassadeur d'Espagne, et la duchesse, sa femme, vinrent au-devant d'elle, la prirent chez eux et lui donnèrent une fête. — Enfin elle vit en particulier madame de Maintenon, puis le roi.

Dès ce moment sa faveur n'eut plus de bornes ; elle eut toute la cour à ses pieds, sans se laisser entraîner par les illusions sur l'excellence de la nature humaine ; — un profond dégoût s'empara d'elle à la vue de tant d'abjection ; — mais elle fut charmante pour le peu d'amis que le malheur ne lui avait pas ôtés. Elle fut de tous les bals de Marly. « Le roi est occupé d'elle, dit le duc de Saint-Simon, comme d'un diminutif de reine étrangère, et à sa première arrivée elle est la divinité de la cour. » Elle eut le crédit de faire inviter au bal de Marly le duc et la duchesse d'Albe, distinction que Louis XIV n'avait accordée à aucun ambassadeur. Le roi lui parlait sans cesse, ou lui réservait une place particulière ; la duchesse de Bourgogne mit les plus grands soins à lui plaire, l'entretenant de sa sœur, l'admettant à des conversations intimes ; enfin on la vit au bal avec un petit épagneul sous le bras, familiarité que la duchesse de Bourgogne n'aurait pas tentée. Quelle fut la surprise des courtisans quand on vit le roi

caresser cet épagneul à plusieurs reprises! Un moment, un seul moment la tête de la princesse allait partir. — Elle s'imagina que la galanterie de Louis XIV et l'âge avancé de madame de Maintenon lui donnaient l'espoir d'occuper sa place, et qu'autant valait sacrifier l'Espagne et sa fidèle petite reine qui soupirait après son retour. Des amis sages et vrais la dissuadèrent d'un dessein aussi chimérique; elle quitta la cour le 15 juillet 1705, comblée de dons, de grâces pour elle et pour les siens. Le duc de Grammont demanda son rappel, que la reine pressa avec ardeur. Amelot, marquis de Gournay, le remplaça. Il fut très-goûté à la cour d'Espagne.

Nous avons un peu anticipé sur les événements pour finir ce curieux épisode de la vie de madame des Ursins et de son savoir-faire. Revenons aux opérations militaires.

La perte de Gibraltar avait été pour l'Espagne un coup funeste; cette place réputée imprenable fut enlevée en deux jours. Mais au milieu de toutes les calamités qui affligeaient l'Espagne, la reine s'occupait sans cesse du retour de la princesse des Ursins et justifiait le proverbe : *Ce que femme veut Dieu le veut.*

Le roi d'Espagne ne désirait pas le retour de la princesse, mais il était habitué à ne pas contrarier la petite reine. — Il en écrivit en ces termes à Louis XIV : « Je sais que les Espagnols ne » l'ont guère regrettée, et souhaitent aussi peu de la revoir : » ainsi quand je vous l'ai demandée, ce n'a pas été pour ma » propre satisfaction, mais seulement pour ne pas me brouiller » avec la reine. »

La grande âme de Louis XIV ne put voir sans déplaisir le rôle d'un roi et d'un mari dans la personne de Philippe. Il écrivit à son petit-fils :

« Les marques de confiance que vous prenez en moi me font » toujours un sensible plaisir. J'userai aussi de cette même con-

» fiancé pour vous avertir comme un fils que j'aime tendrement, » qu'étant maître et roi il convient moins au rang où vous êtes » qu'à quelque état que ce soit de chercher des détours pour » expliquer vos véritables sentiments. La crainte de quelque em- » barras domestique est une raison trop faible pour vous obliger » à déguiser la vérité que Votre Majesté a toujours aimée. Il vaut » mieux essuyer quelque contradiction et parler en maître que de » vous contraindre à écrire de deux manières entièrement oppo- » sées. Vous en voyez les inconvénients : j'avais cru vous faire » plaisir en accordant le retour de la princesse des Ursins à vos » instances réitérées et je vois que cela n'est pas. »

Lui aussi — l'élève du duc de Beauvilliers — redevient ce qu'il devait être, et dans un aveu plein d'ingénuité confesse tous ses torts. « Il dit à son grand-père que, quoique toujours plein d'a- » mitié pour madame des Ursins, la croyant *utile* à son service, » une raison, qu'il taxe de *ridicule*, lui avait fait réellement désirer » qu'elle ne revînt point : il aimait la reine avec tant de passion » qu'il avait craint de voir sa tendresse et son temps partagés » entre lui et la princesse. »

Amelot, marquis de Gournay, avait trouvé toute l'Espagne bouleversée par la guerre et les dissensions intérieures ; mais dans toutes ses dépêches il admire les manières gracieuses, le discernement et l'esprit de la reine.

Il y eut un complot à Madrid contre la personne du roi, qu'on voulait tuer ou enlever. On eut lieu d'imaginer que l'archiduc et l'Amirante étaient attendus à Madrid. Le marquis de Leganès fut aussitôt arrêté et transféré à Pampelune, de là à Bordeaux, où on le garda étroitement au château Trompette (1705).

Le retour de la princesse des Ursins en Espagne fut un véritable triomphe. Le roi et la reine allèrent à sa rencontre à quelques lieues de Madrid. Elle reprit sa charge de camerera mayor, dont se démit la duchesse de Béjar.

Vers ce temps-là toute la Catalogne se souleva en faveur de l'archiduc, et la prise de Barcelone causa une consternation plus grande encore que celle que la perte de Gibraltar avait occasionnée.

Dans de semblables crises, Philippe retrempait son courage dans celui de sa femme et se préparait à affronter le péril.

On décida qu'il fallait confier le gouvernement à la reine, qui commença par s'y refuser, très-sensible à l'accusation, si souvent adressée à sa jeunesse, d'aspirer à la domination.

Voici ce qu'elle en dit à Louis XIV (15 février 1706) :

« Je n'ai jamais aimé le gouvernement; je n'en ai que trop » connu les peines, et rien ne m'y a paru agréable. Le temps » malheureux où nous sommes me rendra cet emploi encore plus » fâcheux ; et je vous avoue que je l'aurais trouvé insupportable, » si votre ministre, dans lequel je mets une entière confiance, » ne m'aidait et ne m'était témoin auprès de vous de ma con- » duite. Il vous dira sans doute que j'ai été mal connue quand on » me représentait comme une princesse qui aimait à se mêler des » affaires. Plût à Dieu que je n'eusse que celles dont la plupart » des femmes sont chargées, c'est-à-dire à n'avoir à penser qu'à » des bagatelles qui m'amuseraient et qui me feraient passer une » vie moins agitée que celle que je passe ! »

Philippe fut obligé de lever le siége de Barcelone, après la perte de la bataille d'Alcantara.

La reine se rendit à l'hôtel de ville à Madrid, harangua les magistrats, et réussit à éveiller toutes les sympathies nationales. Elle obtint un don de 6,000 pistoles. Des grands seigneurs, tels que le marquis de Castel Rordrigo, donnèrent de l'argent et de la vaisselle.

Les ennemis continuaient à remporter de grands avantages. Le roi envoya la reine à Burgos et alla rejoindre le maréchal de Berwick.

Mais pendant ce temps lord Galloway parvenait à faire proclamer l'archiduc à Madrid (28 juin 1706).

Toutefois la ville seule recevait cette proclamation; la Castille restait fidèle à ses rois.

Marie-Louise envoya ses pierreries en France; voici une lettre écrite à madame de Maintenon au plus fort de ses périls et de ses embarras (6 juillet 1706) :

« Après dix-huit jours de voyage, je suis arrivée ici hier au » soir, fort fatiguée de m'être toujours levée avant le jour, d'avoir » eu une chaleur et une poussière horribles, et de trouver des » gîtes où ne peut plus mauvais, et tant, qu'une muraille tomba » dans la maison et en un endroit où tout le monde passait. » Vous pouvez juger par là du reste. Nous espérions en arrivant » ici d'être un peu plus commodément et plus proprement, mais » nous n'avons trouvé ni l'un ni l'autre. Malgré cela, si le roi » peut vaincre ses ennemis, nous ne laisserons pas que d'être » gaiement. Le pis de tout cela est que nous ne passons presque » pas de jour sans avoir de mauvaises nouvelles. Saragosse s'est » révoltée sans avoir vu de troupes ennemies; Carthagène est » perdue et les Portugais s'établissent autant qu'ils peuvent à Ma- » drid. J'en ai pourtant eu deux qui m'ont fait plaisir, c'est la » levée du siége d'Ostende et la retraite de mon père. La seconde » m'a d'abord donné une joie infinie en songeant que, puisque » mon père a abandonné Turin et d'autres postes importants, » il fallait qu'il eût quelque chose de bon dans la tête. Mais de- » puis elle est diminuée par la pensée qu'il ne pouvait ni ne de- » vait s'enfermer dans une place dont toutes les sorties allaient » être bientôt fermées et par d'autres à peu près de même. J'ai » bien envie d'être éclaircie et de savoir quel parti il prendra. » Quel bonheur et quelle joie s'il prenait celui qu'il devrait prendre » pour toutes sortes de raisons! J'aurais mille choses à vous dire, » mais excusez-moi, je ne ferai pas ma lettre plus longue aujour-

» d'hui; il fait fort chaud, et ma tête est en assez mauvais état.»

Le courage du roi, la fermeté de la reine rallièrent autour d'eux la loyauté castillane. Une longue haine séparait les Espagnols des Portugais qui leur imposaient un roi. Madrid rentra avec joie sous l'obéissance de Philippe, et fit porter aux partisans de l'archiduc la peine de leur trahison en brûlant leurs maisons.

Philippe rentra à Madrid le 4 octobre 1706, et fut reçu avec ivresse.

De riches paysans lui apportèrent le fruit de leurs épargnes; les annales de ce temps fourmillent de traits touchants à cet égard. Florian, dont la plume est toujours gracieuse quand il s'agit de sensibilité, fait ainsi parler un laboureur :

Vainement l'archiduc a sur toi l'avantage :
C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit;
Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid ?
Notre amour t'est resté; nos corps sont tes murailles.

En 1707, la reine accoucha du prince des Asturies, dont la naissance fut un nouveau lien entre le roi et l'Espagne.

Mais en 1709 le roi Louis XIV, qui voyait toute l'Europe contre lui, et une disette affreuse désoler la France, résolut d'abandonner les intérêts de son petit-fils, et lui conseilla même de céder l'Espagne et les Indes à l'archiduc.

Mais il se trompait sur le caractère qu'il attribuait à son petit-fils. Digne de tout l'amour dont l'Espagne l'entourait, animé par la noble femme qui partageait son trône et ses infortunes, Philippe se roidit contre l'adversité, en engageant une lutte généreuse. Il en appela à tous ses fidèles sujets, et promit de ne point abandonner ceux qui déjà avaient tant souffert pour sa cause.

Louis XIV, le cœur navré, ne donna pas moins aux troupes françaises l'ordre de quitter l'Espagne. Mais la reine, grosse, près d'accoucher, lui écrivit le 17 juin 1709 une lettre qui toucha

profondément Louis XIV et le fit revenir sur une résolution qu'il ne prenait qu'à regret.

« Que deviendrais-je, moi et mes enfants? lui disait-elle ; cela » ne serait-il pas capable de nous faire mourir ? Et pourriez-vous » me mettre dans un tel risque quand il dépend de vous de ne » point m'y hasarder ? Je ne saurais croire que votre humanité, » et la tendresse que vous m'avez toujours fait l'honneur de me » témoigner, vous permissent de m'abandonner dans une telle » occasion. »

L'ambassadeur corrobora cette lettre de la reine, en démontrant l'immensité du péril si l'armée française quittait l'Espagne. Louis XIV rétracta ses ordres, et laissa vingt-cinq bataillons et toutes les garnisons françaises pour un mois ou six semaines encore.

Mais cette terrible guerre continuait avec acharnement. Philippe, rendu à ses seules forces, disputait pied à pied ce sol couvert de sang. La perte de la bataille de Saragosse semblait le dernier coup réservé à ses malheurs.

Le roi de France, forcé à demander la paix, s'était vu imposer les conditions les plus dures; on allait jusqu'à exiger qu'il contribuât lui-même à détrôner son petit-fils, et qu'il s'armât contre l'Espagne. La magnanimité de Louis XIV lui dicta cette belle réponse : « S'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes en- » nemis qu'à mes enfants. »

Toutefois il rappela les Français. Philippe lui écrivit : « Sire, » je vous demande un seul homme. Votre Majesté m'ôte tout ; » qu'elle m'envoie Vendôme ! »

L'archiduc était rentré à Madrid.

Philippe, assisté du duc de Vendôme, se mit à la tête de ses troupes (1710), et la reine alla chercher un refuge à Vitoria. Le duc de Vendôme la trouva encore supérieure à sa renommée, comme nous l'avons vue supérieure à l'infortune, dans la victoire

de Villa-Viciosa, la seule récompense à laquelle elle pût aspirer. Cette victoire complète, où canon, bagage, tout resta aux Espagnols, replaça Philippe sur le trône. C'est à cette occasion que le duc de Vendôme, faisant coucher le roi sur les drapeaux pris aux ennemis, dit à Philippe ces belles paroles : « Je donne à Votre Majesté le plus beau lit sur lequel un roi se soit jamais reposé. »

Mais notre aimable reine, elle aussi, a besoin de repos. L'épée a usé le fourreau, et tant de fatigues, d'anxiétés ont porté un coup fatal à sa santé. Elle désirait prendre les bains de Bagnères pour se rétablir, et écrivit à son aïeul :

« 28 novembre 1710.—Ayant éprouvé inutilement toutes sortes » de remèdes pour guérir des glandes que j'ai depuis quatre ans, » et craignant qu'elles ne grossissent assez à l'avenir pour me » défigurer, j'ai trop d'intérêt à ne le pas être par rapport au roi » et à nos sujets, pour manquer le seul remède que tous les mé- » decins m'ont assuré être le plus sûr, qui sont les bains et les » eaux chaudes. C'est par cette raison que me trouvant à cinquante » lieues de Bagnères, j'ai cru devoir profiter de l'occasion pen- » dant que je ne puis être auprès du roi, et que je ne lui suis ici » d'aucune utilité. Comme le duc de Vendôme croit que nos affaires » n'ont point été en meilleur état qu'elles sont, je m'en irai sans » inquiétude. Mais les Espagnols, qui sont naturellement un peu » soupçonneux et dont le zèle est extrême pour nous, aimeraient » peut-être mieux que je ne misse pas le pied en France. Pour moi, » je me fie entièrement à vous, et je serais bien fâchée d'avoir la » moindre défiance, persuadée que rien au monde ne serait ca- » pable de vous obliger à me retenir dans votre royaume. Je vous » supplie néanmoins de m'honorer d'une réponse, le plus promp- » tement qu'il vous sera possible, et de votre main, que je puisse » montrer aux seigneurs qui m'ont suivie. Encore une fois, je » répète à Votre Majesté que je ne me pardonnerais pas à moi- » même s'il m'avait passé un moment par la tête la moindre

» pensée qui fût contre sa gloire et la tendresse que le roi, votre » petit-fils et moi, nous nous flattons que vous avez pour nous. » Plût à Dieu que nous fussions les uns et les autres assez tranquilles pour que je pusse vous aller rendre une visite à Marly, » y embrasser ma sœur de tout mon cœur, et y jouir, en si bonne » compagnie, des plus délicieux lieux du monde que vous y aurez » faits. L'idée seule m'en ravit : jugez de ce que ce serait si la » chose était réelle! Conservez-moi, je vous supplie, un peu de » part dans votre amitié. »

Louis XIV répondit : « Je m'intéresse trop tendrement au rétablissement de votre santé pour ne pas approuver tout ce qui » peut y contribuer. Je souhaiterais que la saison fût plus favorable pour user des eaux de Bagnères. Mais si l'on vous conseille de vous en servir, je vous prie moi-même de ne pas perdre » un moment à tenter ce remède. Le repos d'esprit doit y donner » une vertu nouvelle; et vous le devez avoir, sachant que vos » affaires sont en aussi bon état que vous le pouvez désirer : c'est » le seul sujet d'inquiétude qui doit naturellement vous agiter. » Mais puisqu'il est nécessaire de rassurer d'autres que Votre Majesté, je lui promets qu'elle ne sera pas moins maîtresse dans » mon royaume qu'elle l'est en Espagne; qu'il dépendra d'elle » d'en sortir avec le prince des Asturies, comme il dépend d'elle » d'y rester tant qu'elle voudra. Je ne vous laisserais peut-être » pas une liberté si absolue, si des temps plus tranquilles permettaient que vous vinssiez ici. Mais il faut attendre la paix pour » concerter les moyens de nous voir; et je vous assure que je » n'aurais pas trouvé en ma vie de moment plus heureux que celui » où je pourrais vous dire moi-même que mon amitié pour vous » est aussi tendre, aussi parfaite que vous le méritez. »

La reine d'Espagne écrivait à madame de Maintenon, le 10 décembre : « . . . . . Il y a apparence que les ennemis se réduiront » à très-peu de chose avant qu'ils rentrent en Catalogne, et que

» le duc de Noailles achèvera de les détruire. Je vous estime bien » heureuse d'avoir un neveu de ce mérite, et le roi et moi de l'a- » voir pour ami; car nous le regardons sur ce pied-là. Je n'ai » point de peur que cela me brouille avec vous si vous avez pour » lui autant de tendresse qu'il le mérite et que nous l'estimons. » Au reste, ma chère madame, je suis charmée de la réponse que » le roi, mon grand-père, m'a faite sur la permission que je lui » avais demandée d'aller dans son royaume pour y chercher ma » guérison. Je n'ai rien vu de plus poli, ni même de plus galant, » et je ne m'étonne pas que les personnes qui ont l'honneur de le » voir de près l'admirent et l'aiment. J'ai les mêmes sentiments » pour lui, quoique j'en sois éloignée; et vous ne sauriez m'obli- » ger davantage qu'en lui persuadant bien cette vérité. Je vous en » dis une bien constante, quand je vous assure que je suis à vous » de tout mon cœur. Vous nous seriez d'un grand secours à Ba- » gnères; mais comme il n'y a pas d'apparence que j'aie le plaisir » de vous y embrasser, je me flatte que j'irai un jour à Marly, » dans un temps plus tranquille que celui où nous sommes. Quelle » satisfaction aurais-je de me trouver au milieu de toute la maison » royale, et de courir dans les jardins avec ma sœur! »

Charmante reine, éprouvée par de si grands travaux! elle n'avait pas alors vingt-deux ans. On sent la séve de cette vive jeunesse dans toutes ses expressions et dans ses espérances. Hélas! le voyage de Bagnères n'eut jamais lieu, moins encore celui de Marly. La santé de la reine déclinait de jour en jour, et la vie morale soutenait seule cette frêle existence, minée par l'agitation, l'inquiétude et les périls qui l'avaient tant de fois menacée[1].

En 1711, la France, qui se voyait à deux doigts de sa perte, proposait à Philippe de céder l'Espagne et les Indes à l'archiduc,

[1] La reine n'accompagne plus le roi aux chasses, aux promenades; elle reste beaucoup chez elle, moins accessible au public, avec une coiffure embéguinée qui lui cache la gorge et une partie de la figure. (*Mémoires de Saint-Simon.*)

et de se contenter de l'Italie. L'énergie de la reine triompha de toute l'Europe acharnée à enlever la couronne à son époux. Plus elle la voyait chanceler sur sa tête, plus elle redoublait d'efforts pour l'y maintenir. — Si elle devait lui être ravie, eh bien! elle était décidée à se retirer aux Indes, à y fonder une Espagne, à l'abri de l'ambition des compétiteurs, et de l'appui fragile des alliés : « Avant que tout m'échappe, lui est-il arrivé de dire, j'irai, mes enfants dans mes bras, de montagne en montagne, de rocher en rocher, attachée jusqu'au dernier moment à ce sol qu'on veut m'enlever. »

Électrisé par elle, Philippe combattait contre l'Europe entière et osait rejeter les avis de Louis XIV.

Sur les champs de bataille il montrait un grand cœur; la reine Louise disait : « Ne m'appelez pas reine, car je suis la femme d'un pauvre soldat » ; et une auréole de gloire empruntée à la constance qui lutte avec le malheur, parait ce jeune front.

Elle se créa un empire dans le cœur des Espagnols, et les porta à résister aux armées de l'archiduc, à mesure qu'il leur enlevait toutes leurs provinces. L'argenterie des églises, celle des individus fut employée au payement des troupes sans exciter de murmures. Le peuple criait *vive Philippe V!* pendant que l'archiduc occupait Madrid. Le marquis de Mancera, âgé de près de cent ans, voulut suivre le roi dans sa retraite, et en fut empêché par lui, mais rien ne put l'obliger à prêter serment à l'archiduc qui, plein de respect pour ce noble dévouement, n'insista pas et le laissa tranquille. Il mourut à cent sept ans, après avoir vu le retour des rois auxquels il avait voué son cœur.

Quelle différence de cette fin du juste à celle de l'Amirante de Castille! Menacé des plus grands périls, haï des siens, méprisé de ceux auxquels il avait sacrifié l'honneur, et son pays, il termina dans l'oubli et la misère cette vie brillante de l'homme du monde,

du courtisan dont il eut le loisir de sentir le vide, quand il vit à quoi avaient abouti ses intrigues.

Obligée de sortir de Madrid, la reine confia ses joyaux, entre autres la perle sans pareille, appelée la *Pèrégrina* à Vaset, valet de chambre du roi, qui les apporta à Paris.

Quoiqu'il y eût encore en 1711 de grands obstacles à la paix, on pouvait espérer qu'elle serait accordée aux vœux des peuples réduits à la dernière misère.

L'archiduc Charles venait de quitter la Catalogne, tout en y laissant sa femme pour animer par sa présence l'opiniâtreté de cette province à persister dans la rébellion. — Il ne pouvait se le dissimuler : l'Espagne était de cœur à Philippe. Il y avait rencontré une forte opposition. La mort de son frère lui donna l'empire, et la ligue formidable qui prenait pour prétexte le maintien de l'équilibre européen devait se dissoudre d'elle-même. — Le traité d'Utrecht, signé en 1713, enleva l'Italie à Philippe V, mais il mit fin à la guerre de la succession et assura l'Espagne et les Indes à la maison de Bourbon.

Entourée de l'admiration universelle, toujours uniquement adorée de son époux, la jeunesse, le bonheur souriaient à la reine, et la tranquille possession d'une si grande monarchie qu'elle avait su conserver à ses enfants lui promettait un avenir sans orages. — Mais elle avait lutté corps à corps avec trop d'épreuves pour ne pas succomber sous le poids ; languissante, fatiguée, elle mourut le 14 février 1714 pieuse et résignée avec le courage qui l'avait soutenue dans l'adversité ; elle n'avait pas atteint l'âge de 26 ans.

Jamais une reine n'a excité à un tel degré les sympathies d'une nation, l'amour d'un époux, le respect et l'amitié. — Longtemps après sa mort, voyant passer Élisabeth Farnèse dans les rues de Madrid, le peuple criait : *viva la Savoyana !* car dévouée à soulager les maux, toujours oublieuse d'elle-même, elle avait subjugué tous les cœurs.

Marie-Louise, si jeune, à peine sortie de l'enfance, apportant un courage invincible à des revers qui eussent abattu toute autre qu'elle, abandonnée de son père, réveillant seule la fermeté de son époux, lui communiquant quelque chose d'elle-même, toujours douce, soumise, résignée, n'a rien dans les temps modernes qu'on puisse lui comparer.

Marie-Louise doit tout son empire à sa puissance morale. Son intelligence si supérieure est soumise au devoir.—Nous la voyons, amie fidèle, ne jamais trahir les intérêts de madame des Ursins, lui confier en mourant son mari, ses enfants, sans que jamais le soupçon, la défiance, ou ce changement si naturel aux rois se soient glissés dans cette affection. — Elle la couvre de son estime, de sa protection, la défend contre tous, et ne se lasse pas de l'aimer.

Nous terminerons ce portrait par l'éloge qu'en fait le duc de Saint-Simon, son contemporain, et très-initié aux affaires de l'Espagne.

« Cette princesse a été élevée aussi soigneusement que la du-
» chesse de Bourgogne. Née avec de l'esprit, et dans la première
» jeunesse, avec un esprit sage, ferme, suivi, capable de conseil
» et de contrainte, et qui, déployé et plus formé dans la suite,
» montra une constance et un courage que la douceur et les grâces
» naturelles de ce même esprit relèvent infiniment. A tout ce que
» j'en ai entendu dire en France et surtout en Espagne, elle avait
» tout ce qu'il fallait pour être adorée. Aussi en devint-elle la
» divinité. L'affection des Espagnols qui seule, et plus d'une fois,
» a conservé le trône à Philippe V, fut en la plus grande partie due
» à cette reine, dont ils sont encore idolâtres, dont ils ne se
» souviennent encore qu'avec des larmes, je dis, seigneurs,
» dames, militaires, peuple, et après tant d'années qu'ils l'ont
» perdue, ils ne peuvent encore se consoler. — Un esprit de cette
» trempe, manié, dit-on, par un autre esprit comme celui de

» madame des Ursins était pour aller bien loin comme il fit. »

Voici les enfants qu'eut la reine :

Louis-Ferdinand, prince des Asturies, né le 25 août 1707, roi d'Espagne.

Don Philippe, né en 1709, qui ne vécut que quelques jours.

Don Philippe, né le 6 juin 1712, qui mourut à l'âge de sept ans.

Don Fernando, qui fut roi d'Espagne, né le 23 septembre 1713.

DONA ISABELLA FARNÈSE

SECONDE FEMME DE PHILIPPE V[1].

PREMIÈRE PARTIE DE SON RÈGNE.

Il n'y a pas de regrets éternels, dit-on, et ce qui est plus triste, quand on pense à l'amour sans bornes que Philippe avait porté à Marie-Louise, c'est qu'il en fut touché « *un peu à la royale* » pour nous servir des expressions du duc de Saint-Simon. « On l'obligea » à chasser et à aller tirer pour prendre l'air. Il se trouva en une » de ces promenades lors du transport du corps de la reine à l'Es-

[1] Née le 25 octobre 1692.

» curial et à portée du convoi. Il le regarda, le suivit des yeux » et continua sa chasse. »

La cour de France prit le deuil de la reine pour six semaines et Louis XIV fut très-affecté de cette mort. La duchesse de Bourgogne avait précédé dans la tombe cette sœur si digne d'être pleurée, dont la perte rouvrait les plaies non-cicatrisées du roi de France.

On s'attendait à voir madame des Ursins jouer un rôle encore plus brillant à la cour d'Espagne, et malgré son âge fort avancé et celui du roi qui n'avait que trente et un ans, on la connaissait si intrigante et si habile, que le rapprochement de sa position à celle qu'occupait madame de Maintenon se présentait à tous les esprits.

A l'époque des conférences qui précédèrent le traité d'Utrecht, son ambition en aurait retardé la signature. Elle visait à se créer une souveraineté indépendante dans les Ardennes qu'elle voulait échanger contre quelques riches domaines en Touraine avec un titre qui y correspondrait. — S'il y a dans ce caractère peu sympathique un côté aimable, c'est l'espèce d'affection qu'elle conserve à cette partie de la France, à laquelle se rattachent ses souvenirs de jeunesse, et un pieux respect pour la mémoire de son premier mari le duc de Chalais, dont le nom, la famille sont toujours considérés par elle. Ainsi elle envoie en Touraine, d'Aubigny, son intendant, et y fait bâtir à grands frais le château de Chanteloup où elle se propose de terminer dans le repos cette vie si agitée.

Elle n'était pas destinée à en jouir.

La France la revit en passant, fugitive, et il ne lui fut pas permis d'y séjourner. Le château passa aux mains de d'Aubigny dont la fille, mariée au marquis de Conflans, devint l'héritière. Il consola depuis la disgrâce d'un autre exilé, le duc de Choiseul,

Elisabeth Farnèze.

qui y retrouva de ces amitiés fidèles, auxquelles la défaveur des cours ne porte pas atteinte.

Le duc de Berwick fut chargé de porter au roi d'Espagne des compliments de condoléance, et de réduire enfin la Catalogne qui persistait dans sa rébellion.

Madame des Ursins demandait le maréchal de Tessé, mais depuis qu'elle avait porté ses vues si haut, et de crainte qu'elle ne leur donnât plus d'essor, le roi de France et madame de Maintenon étaient disposés à l'humilier et ne s'en firent pas faute.

Le roi avait quitté Buen Retiro après la mort de la reine pour s'établir au palais de Medina-Cœli, où, isolé de tous, il ne voyait que madame des Ursins, nommée gouvernante des petits princes, ses enfants.

Elle fit faire un corridor de bois qui conduisait de l'appartement des enfants à celui du roi, se ménageant la facilité de le voir à toutes les heures, sans appeler l'attention sur cette intimité. — On hâta tellement ce labeur qu'on fit travailler les ouvriers le dimanche. — Le Père Robinet, confesseur du roi, qui avait remplacé le Père d'Aubenton, ne craignit pas de dire qu'il eût compris qu'on travaillât le dimanche et les fêtes à démolir ce corridor, mais non à le continuer. — Ce propos donna beaucoup à penser. Un jour que le roi s'informait auprès du Père Robinet de ce qui avait trait à la cour de son grand-père, le Père qui soupçonnait les desseins ambitieux de madame des Ursins et en était fort irrité, se fit questionner longtemps, pour exciter la curiosité du roi avant de la satisfaire. A la fin il dit : « Sire, en France et en Espagne on parle d'une même chose qui occupe les esprits, c'est le mariage de Votre Majesté avec la princesse des Ursins. » Le roi rougit et répliqua sèchement : « Oh pour cela non ! » et il le quitta aussitôt.

Il est probable que quand la princesse vit que ses batteries ne réussiraient pas de ce côté et que l'empire pourrait lui échapper,

elle s'avisa d'un stratagème et fut prise dans les filets qu'elle avait tendus elle-même. Un certain abbé Albéroni, se trouvait à Madrid chargé des affaires du duc de Parme dont il était le sujet. Fils d'un jardinier, entré dans l'état ecclésiastique, il était venu en Espagne avec son évêque, avait plu au duc de Vendôme par ses bouffonneries et était resté attaché à sa personne. Son protecteur étant mort, il demeura en Espagne, où il vit madame des Ursins qui s'ouvrit à lui, et lui confia l'intention où elle était de marier le roi avec Élisabeth Farnèse.

Personne en Europe n'avait entendu parler de cette princesse ; élevée dans une humble dépendance, mais placée par madame des Ursins sur un si beau trône, elle lui devrait tout, et serait l'instrument de ses volontés. — Telle était la pensée de madame des Ursins. On lui avait représenté la princesse sous des traits dont aucun ne convenait à l'impérieuse Élisabeth, qui gouverna l'Espagne en maître absolu et bouleversa toute l'Europe par ses prétentions.

Fille d'Édouard III, duc de Parme, et de Dorothée-Sophie, fille du prince Palatin de Neubourg, elle se trouvait être la nièce de l'impératrice douairière, de la reine d'Espagne douairière et de la reine de Portugal, tenant ainsi par tous les liens aux plus grands ennemis de Philippe V. Sa mère s'était remariée au frère de son défunt mari, et la princesse, âgée de près de 22 ans vivait auprès de Cettonèse, très-retirée et très-pauvrement. Cependant on avait soigné son éducation. Elle parlait le latin, le français, l'espagnol, avait beaucoup lu, aimait la musique et la peinture.

Philippe, qui voulait se remarier, accepta une femme proposée par la princesse des Ursins, comme s'il l'eût choisie de son propre mouvement. L'essentiel semblait de ne pas choquer la cour de France qui n'avait pas été consultée, et que le rang de la princesse devait tout au moins étonner. Louis XIV n'était pas habitué à ce que d'aussi graves objets que le mariage d'un roi son petit-fils,

ne fussent pas soumis à son approbation. — Il apprit ce projet avant que le roi d'Espagne lui en eût fait part, ce qui acheva complétement de ruiner madame des Ursins dans son esprit. Déjà son plan de souveraineté indépendante, qui avait porté le roi et la reine d'Espagne à différer si longtemps leur signature au traité d'Utrecht, l'avaient excessivement mécontenté, et probablement il n'avait pas ignoré le plan non moins chimérique de captiver le roi d'Espagne.

Tous ces griefs lentement accumulés préparaient l'orage prêt à éclater sur la tête de madame des Ursins. On surprit même au roi de France un mot inintelligible qui donna néanmoins beaucoup à penser.

Chalais, neveu de madame des Ursins, arriva à Paris le 26 juin pour faire part au roi de France du mariage de son petit-fils, sur lequel Louis XIV ne s'appesantit pas du tout.

Il y eut un moment où le mariage ne tenait qu'à un fil. Ce fut lorsque la princesse des Ursins eut été mise au fait du caractère de la princesse.

Le cardinal Aquaviva, chargé à Rome des affaires d'Espagne, avait reçu la mission d'aller demander la main de la princesse Élisabeth au duc de Parme, lorsque madame des Ursins lui dépêcha un courrier à Rome, avec l'injonction de ne pas aller en avant. Le courrier arriva trop tard, manqua le cardinal qui était en chemin, mais qui différa tant qu'il put la cérémonie des épousailles.

Quelques-uns disent que le courrier fut gardé à vue à Parme, et menacé de mort s'il disait être arrivé à temps.

Le mariage se fit et le duc de Parme, oncle de la princesse, l'épousa au nom du roi d'Espagne, le 16 septembre; le cardinal Gorzadini, légat à latere, fit la cérémonie et présenta à la reine le compliment du pape.

La princesse s'embarqua à Gênes accompagnée du marquis de los Balbazès et de la princesse de Piombino, qui était très-liée

avec madame des Ursins.—Albéroni, à qui le duc de Parme avait donné le titre de comte, et que madame des Ursins avait envoyé à Parme, faisait partie de sa suite.

La Catalogne fut soumise cette même année, Barcelonne s'étant rendue à discrétion au duc de Berwick, que cette conquête combla de gloire.

Le roi Louis XIV reçut le 11 octobre, à Fontainebleau, l'envoyé de Parme, qui lui fit part du mariage d'Élisabeth Farnèse. — Sa dot était de 100,000 pistoles; — elle eut pour 300,000 livres de parures.—Ayant éprouvé une bourrasque, elle continua son voyage par terre, traversa la France incognito, quoique reçue partout avec de grands honneurs, et rencontra à Pau sa tante, la reine douairière d'Espagne, qui de Bayonne venait au-devant d'elle; toutes les deux mirent pied à terre en même temps, et après le premier échange de civilités, elles montèrent dans une calèche que la reine douairière avait amenée vide pour l'offrir à sa nièce. Elles soupèrent tête à tête, et la reine douairière l'accompagna jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port, où elles se dirent adieu, et où elle lui fit beaucoup de présents, entre autres celui d'une parure de diamants. Le duc de Saint-Aignan fut chargé par le roi de France d'escorter la reine jusqu'à Madrid. — La princesse des Ursins était nommée camerera mayor de la nouvelle reine, et avait fait le choix des personnes qui allaient composer la maison royale, et naturellement elle n'y avait placé que des gens à sa dévotion.

Il fut convenu que le roi viendrait rencontrer la reine à Guadalajara, où les ducs de l'Infantado ont une demeure royale, qu'ils ont plus d'une fois mise à la disposition de leurs souverains dans de semblables occasions comme nous l'avons vu dans le cours de cet ouvrage. Ce fut dans la chapelle de ce palais de la reine que le mariage devait se célébrer, et le roi arriva la surveille à Guadalajara.

Laissons raconter à Saint-Simon l'incident le plus extraordinaire, le plus bizarre que la princesse des Ursins lui raconta elle-même, car il fut pour elle de ce petit nombre d'amis que l'adversité ne disperse pas.

« Le roi d'Espagne fit ce petit voyage accompagné de ceux que » la princesse des Ursins avait mis auprès de lui pour lui tenir com- » pagnie et n'en laisser approcher qui que ce soit. Elle suivait » dans son carrosse pour arriver en même temps; et dès en arri- » vant, le roi s'enfermait seul avec elle et ne voyait personne » jusqu'à son coucher. Les retardements des chemins et de la » saison avaient conduit à Noël. Ce fut le 22 décembre 1714 que » le roi arriva à Guadalajara.

» Le lendemain 23, surveille de Noël, la princesse des Ursins » partit avec une très-légère suite pour aller à sept lieues plus » loin, à une petite villette nommée Guadraqué, où la reine devait » coucher ce même soir. Madame des Ursins comptait aller jouir » de toute la reconnaissance de la grandeur inespérable qu'elle » lui procurait, passer la soirée avec elle, et l'accompagner le len- » demain dans son carrosse à Guadalajara.

» Elle trouva à Guadraqué la reine arrivée; elle mit pied à terre » en un logis qu'on lui avait préparé vis-à-vis et tout près de celui » de la reine. Elle était venue en grand habit de cour et parée. » Elle ne fit que se rajuster un peu et s'en alla chez la reine.

» La froideur et la sécheresse de sa réception la surprirent » d'abord extrêmement; elle les attribua à l'embarras de la reine » et tâcha d'abord à réchauffer cette glace. Le monde cependant » s'écoula pour les laisser seules. Alors la conversation commença. » La reine ne la laissa pas continuer, se mit incontinent sur les » reproches, — qu'elle lui manquait de respect par l'habillement » avec lequel elle paraissait devant elle et par ses manières. » Madame des Ursins, dont l'habit était régulier, et qui par » ses manières respectueuses et ses discours propres à ramener la

» reine, se croyait bien éloignée de mériter cette sortie de sa part, » fut étrangement surprise et voulut s'excuser ; mais voici tout » aussitôt la reine aux paroles offensantes, à s'écrier, à appeler, à » demander des officiers des gardes, et à commander avec injure » à madame des Ursins de sortir de sa présence. Elle voulut par- » ler et se défendre des reproches qu'elle recevait ; la reine redou- » blant de furie et de menaces, se mit à crier qu'on fît sortir cette » folle de sa présence et de son logis, et l'en fit mettre dehors » par les épaules.

» A l'instant, elle appelle Amenzaga, lieutenant des gardes » du corps, qui commandait le détachement qui était auprès » d'elle et en même temps l'écuyer qui commandait ses équipages ; » ordonne au premier d'arrêter madame des Ursins, et de ne la point » quitter qu'il ne l'eût mise dans un carrosse avec deux officiers de » garde sûrs, et une quinzaine de gardes autour du carrosse ; au » deuxième de faire venir à l'instant un carrosse à six chevaux, et » deux ou trois valets de pied, de faire partir sur l'heure la prin- » cesse des Ursins vers Burgos et Bayonne, et de ne se point ar- » rêter.

» Amenzaga voulut représenter à la reine qu'il n'y avait que le » roi d'Espagne qui eût le pouvoir qu'elle voulait prendre ; elle » lui demanda fièrement s'il n'avait pas un ordre du roi d'Espagne » de lui obéir en tout, sans réserve et sans représentation. Il était » vrai qu'il l'avait, et qui que ce fût n'en savait rien.

» Madame des Ursins fut donc arrêtée à l'instant et mise dans » un carrosse avec une de ses femmes de chambre, sans avoir » eu le temps de changer d'habit ni de coiffure, de prendre aucune » précaution contre le froid, d'emporter ni argent ni aucune autre » chose ni elle, ni sa femme de chambre, et sans aucune sorte de » nourriture dans son carrosse, elle, en grand habit et parée, » comme elle était sortie de chez la reine.

» Dans ce très-court tumulte, elle voulut envoyer à la reine,

» qui s'emporta de nouveau de ce qu'elle n'avait pas encore obéi, » et la fit partir à l'instant.

» Il était lors près de sept heures du soir, la surveille de Noël; » la terre toute couverte de glace et de neige, et le froid extrême, » fort vif et piquant comme il l'est toujours en Espagne.

» Dès que la reine sut la princesse des Ursins hors de Guadra- » qué, elle écrivit au roi d'Espagne, par un officier des gardes » qu'elle dépêcha à Guadalajara. La nuit était si obscure, qu'on » ne voyait qu'à la faveur de la neige.

» Il n'est pas aisé de se représenter l'état de Madame des Ur- » sins dans ce carrosse. L'excès de l'étonnement et de l'étourdis- » sement prévalut d'abord, et suspendit tout autre sentiment; » mais bientôt la douleur, la rage, le dépit et le désespoir se » firent place. Succédèrent à leur tour de tristes et profondes ré- » flexions sur une démarche aussi violente, aussi inouïe, et d'ail- » leurs si peu fondée en causes, en raisons, en prétextes même » les plus légers, enfin en autorité, et sur l'impression qu'elle » allait faire à Guadalajara; et de là les espérances en la surprise » du roi d'Espagne, en sa colère, en son amitié et sa confiance » pour elle, en ce groupe de serviteurs si attachés à elle, dont » elle l'avait environné, qui se trouveraient si intéressés à exciter » le roi en sa faveur.

» La longue nuit d'hiver se passa ainsi tout entière, avec un » froid terrible, sans rien pour s'en garantir, et tel, que le cocher » en perdit une main.

» La matinée s'avança : nécessité fut de s'arrêter pour faire » repaître les chevaux; mais pour les hommes il n'y a quoi que » ce soit dans les hôtelleries d'Espagne. La viande est ordinaire- » ment vivante, le vin épais, plat et violent; le pain se colle à la » muraille; l'eau souvent ne vaut rien; des lits, il n'y en a que » pour les muletiers, de sorte qu'il faut tout porter avec soi. Madame » des Ursins, ni ceux qui étaient avec elle, n'avaient chose quel-

» conque; les œufs, où elle en put trouver, furent leur unique res-
» source, et encore à la coque, frais ou non, pendant toute la route.

» Elle fut fidèle à elle-même. Il ne lui échappa ni larmes, ni
» regrets, ni reproches, ni la plus légère faiblesse; pas une plainte
» même du froid excessif, du dénûment entier de toutes sortes
» de besoins, des fatigues extrêmes d'un pareil voyage. Enfin
» elle trouva la fin de ses maux corporels et de sa garde à vue de
» Saint-Jean de Luz, où elle arriva le 14 janvier, et où elle trouva
» enfin un lit et l'emprunt de quoi se déshabiller et se coucher, et
» manger.

» Là elle recouvra sa liberté. Elle demeura avec sa femme de
» chambre et ses neveux Santi et Chalais, qui eurent la permis-
» sion de la rejoindre.

» L'officier des gardes que la reine dépêcha à Guadalajara avec
» une lettre pour le roi d'Espagne, trouva le roi qui s'allait bien-
» tôt coucher. Il parut ému, fit une courte réponse à la reine, et
» ne donna aucun ordre.

» L'officier repartit sur-le-champ. Le singulier est que le secret
» fut si bien gardé, qu'il ne transpira que le lendemain, sur les
» dix heures du matin. On peut penser quelle émotion saisit toute
» la cour, et les divers mouvements de tout ce qui se trouva à
» Guadalajara. Personne toutefois n'osa parler au roi, et on était
» en grande attente de ce que contenait sa réponse à la reine. La
» matinée achevant de s'écouler sans qu'on ouït parler de rien,
» on commença à se persuader que c'en était fait de madame des
» Ursins pour l'Espagne.

» En donnant à ses neveux la permission de la rejoindre, le roi
» les chargea d'une simple lettre d'honnêteté par laquelle il lui
» manda qu'il était bien fâché de ce qui s'était passé; qu'il n'avait
» pu opposer son autorité à la volonté de la reine; qu'il lui con-
» servait ses pensions, et qu'il aurait soin de les lui faire payer.
» — Il tint parole.

» La reine arriva l'après-midi, la veille de Noël, à l'heure mar-
» quée à Guadalajara, comme s'il ne se fût rien passé. Le roi de
» même la reçut à l'escalier, lui donna la main, et tout de suite la
» mena à la chapelle où le mariage fut tout aussitôt célébré de
» nouveau ; car en Espagne l'habitude est de marier l'après-dînée ;
» de là dans sa chambre, où sur-le-champ ils se mirent au lit
» avant six heures du soir, pour se lever pour la messe de minuit.
» Ce qui se dit sur l'événement de la veille est resté entièrement
» ignoré. Le lendemain, jour de Noël, le roi déclara qu'il n'y au-
» rait aucun changement dans la maison de la reine, toute com-
» posée par madame des Ursins, ce qui remit le calme dans les
» esprits. Le lendemain de Noël, le roi et la reine, seuls ensemble
» dans un carrosse, et suivis de la cour, prirent le chemin de Ma-
» drid, où il ne fut pas plus question de la princesse des Ursins,
» que si jamais le roi ne l'eût connue. »

Albéroni racontait par la suite, qu'accompagnant la reine de Parme à Madrid à la veille de cette fameuse disgrâce, il l'avait vue arpenter la chambre à grands pas, prononcer le nom de madame des Ursins, et s'écrier involontairement : « Je la chasserai d'abord. » Albéroni hors de lui reprocha à la reine le danger de ce coup d'État. « Taisez-vous sur toutes choses, lui dit-elle, » et que ce que vous avez entendu ne vous échappe jamais ! Ne » me parlez point, je sais bien ce que je fais. »

Malgré son audace, Élisabeth Farnèse n'eût point osé débuter par là si elle n'avait agi de concert avec le roi.

Madame des Ursins ne trouva aucun appui auprès de Louis XIV, et auprès de madame de Maintenon, — la reine douairière d'Espagne avait refusé de la voir à son passage par Bayonne. — Arrivée à Paris, elle y vit le roi quelque temps avant la mort de ce prince ; mais, que tout était changée pour elle ! Aussi, redoutant le duc d'Orléans qu'elle avait cruellement offensé en Espagne, elle se décida à choisir Gênes pour sa résidence. Elle était

trop à l'étroit dans cette république, elle qui avait gouverné tant de royaumes. — Aussi quitta-t-elle Gênes pour se fixer à Rome. — Et ne pouvant vivre sans l'air de la cour, elle vécut dans celle de Jacques Stuart, et l'eût bientôt dominée. Comme ses pensions lui furent exactement envoyées d'Espagne, que sa santé se soutint merveilleusement, elle eut de quoi soutenir son crédit à cette cour par son opulente générosité. Elle vit tomber le cardinal Albéroni, et mourut le 5 décembre 1722, à plus de quatre-vingts ans, après une courte maladie. La manière dont elle a soutenu le coup qui l'a frappée relève son caractère. Si elle a été ambitieuse et intrigante, elle a du moins été toujours fidèle à ses princes, et a quelquefois donné d'utiles conseils.

Élisabeth Farnèse prit d'une main ferme les rênes d'un gouvernement qu'elle enlevait à la princesse. L'Espagne et le roi dépendirent de ses volontés. Toutes les avenues étroitement gardées par la reine et Albéroni, ne permirent à personne de l'approcher. Cependant ce prince, doué d'un bon sens parfait, élevé avec soin, avait eu de beaux moments d'élan et de courage, mais la vie renfermée qu'il menait, ses scrupules religieux et sa dépendance de la reine éteignirent ses facultés. Voici comment Élisabeth s'assura ce règne, grâces aux conseils intéressés d'Albéroni :

Toujours ensemble, soit en santé, soit en maladie, le roi et la reine n'étaient jamais l'un sans l'autre ; on les éveillait à huit heures, et ils prenaient leur déjeuner [1].

Alors le roi se levait, faisait sa toilette pendant que la reine travaillait au lit. Il revenait auprès d'elle et y passait un quart d'heure. De là, deux fois par semaine, il tenait conseil dans son cabinet. Une fois terminé, le roi rentrait chez la reine, qui se levait, s'habillait en sa présence. Ils allaient ensemble à la messe,

[1] C'était, pour la reine, du chocolat ; pour le roi, une soupe espagnole, soupe au vin ; — un peu de lait, un peu de bouillon, du vin, du sucre, de la cannelle, du girofle, et deux jaunes d'œufs composaient la fameuse soupe espagnole.

puis dînaient tête à tête, causaient une heure ensemble, faisaient l'oraison et partaient pour la chasse.

Dans l'intervalle du retour de la chasse au souper, le roi travaillait avec un de ses ministres, la reine présente, et occupée à faire de la tapisserie, ou bien à écrire. On soupait à neuf heures et demie. Après quoi Albéroni entrait et ne s'en allait qu'à onze heures et demie quand Leurs Majestés se retiraient.

Une maladie qu'on qualifia de vapeurs, mais qu'on aurait nommée folie de nos jours, s'empara du roi, grâce à ce régime de confinement solitaire. Il en guérit, mais nous verrons souvent revenir les mêmes accès. La jalousie d'Albéroni s'étendait à tout. Il vit de très-mauvais œil l'arrivée de Luisia, la nourrice de la reine, qui amenait son mari, paysan, et son fils, capucin ; tels étaient les personnages qui venaient charmer la vie uniforme de leurs souverains.

La reine, entourée d'Italiens, dirigée par Albéroni, était haïe en Espagne ; on supposait qu'elle en voulait à la vie des enfants du premier mariage du roi ; la calomnie ne la ménagea pas. Mais la reine, au contraire, se piquait de montrer toujours les plus grands égards aux fils de Marie-Louise, et les fit très-bien élever. Les deux princes occupèrent l'un après l'autre le trône d'Espagne, pendant qu'elle bouleversait l'Europe pour établir ses fils en Italie.

Le Père Robinet, le meilleur confesseur que le roi d'Espagne ait jamais eu, fut renvoyé, et le Père d'Aubenton rappelé. Cependant il excita bientôt la défiance d'Albéroni, à qui tout faisait ombrage, et qui était alors à poursuivre le chapeau de cardinal avec l'ardeur d'un ambitieux intrigant. La reine s'y entremit. Cet honneur fut décerné à Albéroni par la condescendance de la cour de Rome en 1717. — Il exerçait depuis longtemps le pouvoir de premier ministre sans en avoir le titre, et les mauvais plaisants l'appelaient *le comte-abbé*, par allusion au comte-duc Olivarès.

D'abord la reine se garda de rien changer à cet ordre que le

roi mit tout de suite au palais ; elle voyait qu'elle serait bien plus sûre de gouverner ; mais à la longue elle en sentit l'esclavage ; elle aurait voulu s'en affranchir un peu, il était trop tard ; les habitudes étaient prises, le roi n'en voulut rien retrancher. Il n'était pas possible de voir Leurs Majestés séparément ; on ne parlait à la reine qu'en parlant au roi, au roi qu'en présence de la reine. Une mutuelle jalousie les tenait en défiance l'un et l'autre. S'il arrivait qu'à la promenade la reine fût demeurée de quelque peu en arrière, le roi se retournait ; Élisabeth en deux sauts légers se retrouvait près de lui. La reine n'avait à elle que le court moment où elle se chaussait, lequel durait dix minutes ; — elle écrivait alors des notes, et lisait à la dérobée quelque papier donné par son *assa feta* (femme de chambre). Il y fallait joindre le temps du conseil, et une heure et demie chaque lundi ; cette heure était consacrée par les rois d'Espagne aux audiences publiques. Y venait qui voulait, de quelque titre et de quelque condition qu'il fût ; y parlait qui voulait, et de quoi il voulait. Chacun était appelé à son rang. Le roi, assis à une table, écrivait et écoutait ; on lui parlait à genoux, après deux révérences. La demande était courte et précise, on en laissait l'exposé par écrit. Plusieurs grands étaient présents la tête couverte. Si quelqu'un voulait une audience secrète, l'officier d'ordonnance annonçait : *audience secrète!* les grands sortaient précipitamment, saluant devant le roi ; l'audience finie, on rentrait.

Le duc de Saint-Simon, ambassadeur en Espagne à deux reprises, dit qu'il n'a jamais vu d'audiences publiques, sans qu'il y eût une ou deux audiences secrètes.

Cet usage était précieux, et aurait fait un grand bien si la coutume et la faveur ne l'eussent gâté.

La reine appréciait bien le peu de moments de liberté dont elle pouvait jouir. On se ferait une idée fausse de cette cour, si on se la figurait tout à fait triste et maussade. — Outre les affidés, il

y avait toujours les grands, les seigneurs, et les señoras de honor; le roi avec ses scrupules regardait comme permis mille divertissements; la musique et la danse l'occupaient; on préparait souvent des bals où dansaient le roi et la reine. Élisabeth Farnèse était gaie, vive, spirituelle, et amusait le roi par mille façons de parler à elle; — elle savait surtout ménager les moments et arriver à ce qu'elle voulait. Voici ce qu'en dit Saint-Simon :

« Qui l'a bien connue, a été surpris de voir comment le sens et » l'esprit ont pu suppléer à la connaissance du monde et des » affaires, dans le grenier de Parme (où elle avait été élevée) et » dans le perpétuel tête-à-tête du roi qui l'ont empêchée de s'in- » struire véritablement. — Aussi, ajoute-t-il, était-on étonné de sa » perspicacité qui lui faisait voir le vrai côté en gens et en choses; » elle sentait tous ses talents, mais sans fatuité; son courant était » simple et uni, avec une gaieté naturelle qui étincelait à travers » la gêne perpétuelle de sa vie. »

Rien n'égalait le tour et la finesse qu'elle savait donner aux choses, — elle allait au-devant de ce qui pouvait lui plaire. — Tant qu'elle n'eut pas d'enfants elle conserva au prince des Asturies un air de grande affection. Plus tard tout fut subordonné au désir de créer des royaumes pour son fils.

Avec la couronne d'Espagne, Philippe V regrettait la France, la France et les Francais; ses souvenirs pour son aïeul, pour son frère, — et la pensée que si la santé du roi laissait le trône vacant, il renoncerait à l'Espagne pour la France, malgré sa renonciation.

En attendant, Albéroni entraîna ce roi Français et cette reine Italienne au plus coupable et au plus pitoyable de tous les attentats. La régence tenta Philippe V, et il laissa son ambassadeur à Paris descendre aux plus honteux manéges et enfin jouer le rôle de conspirateur.

Le prince de Cellamare, homme de savoir, d'esprit et d'in-

trigues, de concert avec Albéroni en Espagne, avec le duc et la duchesse du Maine en France, voulurent former cette régence, — le duc du Maine se promettant la qualité de *lieutenant de régence*.

On fit venir un jeune abbé du nom de Porto Carrero pour porter les dépêches; mais tout fut découvert; l'abbé Dubois, ministre du régent, fit arrêter le jeune abbé à Poitiers. — Le prince de Cellamare à Paris, — M. le duc du Maine à Sceaux, — madame la duchesse en son hôtel, rue Saint-Honoré.

Par respect pour le rang des ambassadeurs, on fit reconduire le prince de Cellamare en Espagne, où le roi le nomma vice-roi de Navarre.

Mais la guerre s'ensuivit; elle dura deux ans, 1718 à 1720[1]: l'Angleterre, la France, la Hollande contre l'Espagne. Dans le cours de la guerre Albéroni, convaincu des plus criminelles menées

[1] Principaux événements de cette guerre :

Quadruple alliance : la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande contre l'Espagne. C'est à cause des envahissements de Philippe V en Sardaigne et en Sicile que l'empereur se joignit à la ligue.

Berwick assiége Fontarabie (cette ville était défendue par son fils, duc de Liria; car Berwick avait combattu pour Philippe dans la guerre de la succession d'Espagne. Le père encouragea le fils à être fidèle à son prince).

Philippe V, Élisabeth et Albéroni marchent au secours de la place, qui venait de capituler à leur arrivée. — Berwick prend Saint-Sébastien et Tryel. — Les Anglais prennent le port du Vigo; et Merci bat les Espagnols en Sicile.

5 décembre 1719, disgrâce d'Albéroni. — Philippe prélude à la paix; il cède la Sicile à l'empereur, et la Sardaigne au duc de Savoie.

La paix est signée en 1721 avec la France et l'Angleterre.

Le marquis de Leyde délivre Ceuta, assiégée depuis vingt ans par les Maures (1720).

[1] Elle avait été précédée d'une tentative d'Albéroni pour remettre le roi d'Espagne en possession de ses possessions d'Italie. — 1717. Le marquis de Leyde conquit la Sardaigne en deux mois (sur l'empereur à qui les derniers traités avaient donné cette île). — En 1718, il envahit la Sicile; les Anglais ruinèrent la marine espagnole par une victoire navale, sans pouvoir faire évacuer la Sicile.

pour se faire un État indépendant en Italie, et conspirant avec toutes sortes d'intrigants, déplut enfin au roi et à la reine d'Espagne.

La nourrice de la reine, devenue *assa feta*, gagnée par l'argent du régent de France, piquée souvent par Albéroni qui la craignait et ne l'aimait pas, acheva de le perdre.

Un soir, Albéroni reçut du roi un billet par lequel ce prince lui ordonnait de partir dans quarante-huit heures, sans écrire ni à lui ni à la reine, et sans chercher à le voir. Un garde du corps était chargé de le garder à vue.

Albéroni obéit ; ainsi cet intrigant perdit en un moment sa charge et son pouvoir ; — mais le chapeau de cardinal lui tint lieu de tout, et il alla mener à Rome une vie brillante que sa bassesse et ses insolences déshonoraient.

Il avait emporté le testament original de Charles II qu'on eut bien de la peine à lui faire rendre.

Enfin la paix se fit ; le mariage du prince des Asturies avec mademoiselle de Montpensier, Louise Isabelle, fille du régent, et les fiançailles de l'infante avec le roi Louis XV la cimentèrent.

DOÑA LOUISE-ISABELLE

FEMME DE LOUIS II, D'ABORD PRINCE DES ASTURIES, PUIS ROI PAR L'ABDICATION DE PHILIPPE V.

Le duc de Saint-Simon amena la princesse à Madrid. — La cérémonie se fit le soir selon la coutume d'Espagne. Le jeune Louis, prince des Asturies, avait quatorze ans, mademoiselle d'Orléans autant. — Dès les premiers jours elle manifesta les plus étranges caprices, ne voulant pas sortir de sa chambre après une courte maladie, ne rendant point à la reine ses visites, et n'assistant à aucune fête. Il fallut que le roi et la reine donnassent un bal privé, après avoir manqué le grand bal pour lequel on avait fait des préparatifs coûteux. Cette bizarrerie dura longtemps.

A ce petit bal, Philippe V portait la fameuse *pérégrine*, perle de la forme et presque de la grosseur d'une poire de l'espèce dite des *sept en gueule*. — Elle est merveilleuse, et on veut qu'elle

soit sœur de cette fameuse perle que l'on prétend avoir été dissoute dans du vinaigre par la belle Cléopâtre.

La princesse des Asturies continua toutes ses bizarreries. — Mais bientôt un événement singulier lui donna le titre de reine.

Phillippe V voulut abdiquer la couronne. La reine Élisabeth s'y opposait de tout son pouvoir ; elle ne réussit pas. Le 1er janvier 1724, le roi abdiqua.

Louis, dès son avénement, reçut le nom de Bien-Aimé; Il combla de grâces et de dons tous ceux qui l'approchaient; il fallut même arrêter l'élan de sa générosité; le trésor était endetté de 15 millions; les marquis de Mirabal et de Ley osèrent proposer de diminuer de moitié la pension que le jeune roi faisait à son père; mais Louis rejeta avec indignation un conseil dont son cœur sentait toute l'ingratitude. La plus tendre reconnaissance l'attachait à un père qui s'était dépouillé d'une couronne en sa faveur, et ce doux sentiment embellissait encore la tendresse et le respect filial. Des messagers continuels portaient à la délicieuse retraite de Saint-Ildefonse, les projets et les actes du jeune roi qui ne voulait rien faire sans consulter son père; Philippe y répondait aidé par la reine, sa femme, qui conservait le plus d'autorité qu'elle pouvait.

Cependant le jeune monarque s'inquiétait de voir la reine Doña Louise secouer ouvertement l'étiquette et méprisant ses ordres même, se livrer aux caprices les plus répréhensibles. De l'avis de son père et de son ministre il résolut de donner à cette princesse, si jeune encore, un avertissement sévère. Il était avec elle au Buen Retiro, il la renvoya seule à Madrid avec défense de la laisser sortir de son appartement et de permettre qu'elle parlât à d'autres qu'à la comtesse d'Allamera, sa camerera mayor et au marquis de Valero, son majordome. Aucune dame ne l'accompagna, excepté des camériste choisies parmi celles qui lui étaient le moins agréables.

L'étiquette espagnole lui était un tourment, elle cherchait tous les moyens de s'y soustraire. Mais aux yeux des Espagnols ces naïvetés de jeune fille dégradaient la majesté royale.

Le maréchal de Tessé, alors à la cour et fort en faveur, prit son parti et ne put rien obtenir.

La reclusion toutefois ne dura que six jours, après quoi Louise retourna à Buen-Retiro; on lui fit beaucoup de caresses, on lui fit présent d'un diamant de grand prix. Le jeune roi lui rendit toute son affection et ne mit d'autre prix à sa confiance que le renvoi des dames qui s'étaient prêtées à des jeux déplacés. Tout rentra dans l'ordre. La duchesse d'Orléans écrivit à sa fille une lettre très-sage, l'exhortant à se conformer en tout à l'humeur de son mari. Tout fut pacifié et les deux époux vécurent en paix.

Mais tandis que l'Europe s'étonnait de voir la sagesse avec laquelle s'annonçait un si jeune roi, que son peuple adorait en le proclamant le Titus de l'Espagne, les décrets de la Providence ne lui destinaient point un long règne. Une petite vérole très-maligne l'enleva en quelques jours. Dès l'envahissement de la maladie il se sentit frappé à mort, et ne s'occupa que de se préparer à paraître devant son Dieu. Sa piété, sa résignation, sa conformité à la volonté divine, la tranquillité d'âme et d'esprit avec lesquelles il quittait une couronne excitèrent l'admiration de ses sujets.

Par son testament, il fait une rétrocession de sa couronne à son père et lui recommande uniquement sa femme dans les bras de laquelle il mourut.

Louise-Isabelle avait bien réparé quelques légèretés en bravant tout danger pour veiller elle-même son époux.

Quand il expira, elle-même semblait mourante. — On la mit au lit atteinte du mal dont venait de mourir Louis; on croyait la perdre aussi, mais la bonté de sa constitution prit le dessus et elle se rétablit. Ce fut pour assister à la douleur de l'Espagne;

jamais cette nation ne fut plus sensible à la mort d'un de ses rois. L'éloge de Louis était dans toutes les bouches. La beauté du corps et de l'âme étaient réunies en sa personne; le génie, la douceur, la libéralité, la clémence, la justice, l'avaient rendu les délices de ses sujets.

Le maréchal de Tessé, ambassadeur de France, aurait voulu fiancer la reine Louise-Isabelle au nouveau prince des Asturies, alors âgé de sept ans. Outre la disproportion de l'âge, un mariage avec le frère d'un mari aurait été en Espagne vu de plus mauvais œil que partout ailleurs. Philippe ne s'y prêta point. Il était mal disposé par la démarche du duc de Bourbon qui proposait le renvoi de l'infante, motivé sur sa grande jeunesse; — la jeune reine douairière ne désirait ni se remarier en Espagne, ni y rester pour toujours. La sévérité du veuvage, selon l'étiquette espagnole, l'effrayait. — On soumit son départ à l'approbation des Cortès, qui n'eurent garde de la retenir, et le 15 mars 1725, elle quitta l'Espagne pour retourner en France. — Elle vécut au palais du Luxembourg, et mourut d'une hydropisie à trente-deux ans et demi.

DOÑA ISABELLA FARNÈSE

SECONDE FEMME DE PHILIPPE V.

SECONDE PARTIE DE SON RÈGNE.

Philippe, pressé de reprendre le gouvernement, fut huit jours à s'y résoudre. Le maréchal de Tessé vient à Saint-Ildefonse pour l'y engager, et fut secondé puissamment par la reine que la retraite ennuyait, par le marquis de Grimaldi tout dévoué à elle et par beaucoup de bons Espagnols, effrayés de voir tomber l'Espagne aux mains d'un enfant.

Le roi, excité par son confesseur Bermudez qui lui rappelait son vœu, ne voulait pas revenir à Madrid. Ambitieuse, avide d'autorité,

Élisabeth avait été au désespoir de l'abdication, aussi fit-elle les plus grands efforts pour engager son mari à reprendre une autorité dont elle le soulageait en grande partie. Ses efforts produisirent des scènes singulières.

Dès que le gouvernement français fut informé que le prince était à l'extrémité il manda au maréchal de Tessé d'engager Philippe à reprendre la couronne avec un peu plus de fermeté qu'il n'en avait montré et surtout à ne pas se rendre esclave d'un confesseur, et à ne pas détruire l'autorité royale en rendant les grands aussi indépendants que sous Charles II.

La reine qui détestait le bon Père, lui dit en présence du roi qu'il était un *Judas*, que si elle se trouvait en péril de mort, elle préférerait mourir sans sacrements que de les recevoir par le ministère d'un aussi méchant homme.

Une autre fois seule près du roi avec sa nourrice Luizia, celle-ci, non moins hardie que la reine, dit au roi : « Il est honteux de se laisser gouverner par un moine et d'abandonner son fils à une régence ou junte qui profitera de son bas âge pour anéantir l'autorité royale. » Cette femme s'énonçait avec une violence qui fit pâlir le roi, Élisabeth lui imposa silence : « Nourrice, taisez-vous, lui dit-elle, vous ferez mourir le roi de chagrin. » Luizia répliqua : « qu'il meure ! ce n'est qu'un homme de moins, au lieu que s'il » abandonne le gouvernement et ses peuples, le royaume et ses » enfants sont perdus. »

On réussit à amener le roi à Madrid ; il avait paru d'abord décidé à remonter sur le trône, mais il déclara ensuite qu'il voulait en être sollicité par ses principaux sujets. On lui fit alors espérer une supplique du conseil de Castille, et Bermudez, allant toujours à son but, lui persuada que pour le repos de sa conscience il fallait consulter des docteurs en théologie pour être dispensé de son vœu. Le président de Castille qui aurait voulu gouverner sous un roi mineur fit languir la rédaction de la supplique et les théologiens

ne s'accordèrent pas. Les uns déclarèrent que la mort du roi Louis faisait tomber l'abdication, les autres déclarèrent qu'en conscience Philippe devait retourner dans sa solitude. Il allait y rentrer, vainement on lui représentait l'intérêt de ses peuples et de ses enfants : *Dieu en prendra soin*, dit-il. — La reine met tout en mouvement, elle obtient la supplique, fait parler les théologiens; de concert avec elle, le maréchal de Tessé, le marquis de Grimaldi, le nonce Aldobrandini, le marquis de Scotti font un dernier effort. Le roi se rend à leurs raisons et reprend la couronne; il fait reconnaître l'infant don Ferdinand héritier de tous ses États.

La manie d'abdiquer le reprenait de temps en temps, la reine fut au moment d'écrire au pape pour en obtenir une bulle qui le lui défendît sous peine d'excommunication. Enfin on l'obligea à promettre par serment qu'il n'abdiquerait plus. — La faveur du marquis de Grimaldi continua; il gouverna avec la reine; elle ne parvint pourtant pas à faire renvoyer Bermudez; le roi eut des preuves de ses trahisons, et il eut la faiblesse de le garder.

Cependant l'infante avait été renvoyée par le duc de Bourbon. On ne pouvait raisonnablement s'en offenser. Louis XV avait dix-sept ans, l'infante n'en avait que huit. Élisabeth cependant ne le pardonnait pas et s'en plaignit amèrement.

Le roi signa en 1725 le traité de Vienne par lequel furent réglés les différends de la maison d'Autriche et de la maison de Bourbon. L'empereur Charles renonçait à l'Espagne et aux Indes, le roi Philippe V aux royaumes de Naples et de Sicile, au Milanais et aux Pays-Bas.

C'est un parvenu du nom de Ripperda qui avait fait seul le traité de Vienne; on le créa duc, grand, et *marquis de la Paz*. — Mais bientôt disgracié, emprisonné, il échappa, alla à la cour de Maroc, voulut établir une secte et mourut dans l'opprobre et l'indigence.

A la mort du duc de Parme, frère d'Élisabeth, don Carlos son fils, passa en Italie pour hériter de Parme; le duc de Toscane le

reconnut pour son héritier. En 1724, don Carlos conquit le royaume de Naples, et la reine Élisabeth triomphait. Elle vit consolider la couronne de Naples sur sa tête par le traité de Vienne (1738); Naples, la Sicile, les côtes de Toscane; mais il céda Parme et Plaisance à l'Autriche. La Toscane fut promise à François de Lorraine en échange de la Lorraine [1].

En 1740 l'Espagne rentra encore en lice pour la succession d'Allemagne, et Philippe V mourut la sixième année de cette guerre terrible qui troubla toute l'Europe [2]. Il laissait par son testament 1,800,000 livres de pension à Élisabeth Farnèse, indépendamment de 1,600,000 livres affectées au douaire des reines.

A la mort de Ferdinand VI elle fut nommée régente jusqu'à l'arrivée de son fils don Carlos.

Ainsi fut rempli le vœu de son existence de voir son fils roi.

Ses enfants furent :

Don Carlos, roi des Deux-Siciles avant d'être roi d'Espagne en 1759;

[1] Événements de la guerre de 1733 :

Cette guerre avait pour objet de remettre Stanislas sur le trône de Pologne. — Philippe V arme contre l'Allemagne.

Don Carlos, déjà duc de Parme par la mort d'Antoine Farnèse, reconnu grand prince de Toscane par le dernier Médicis, entre à Naples. — Naples, qui détestait la domination autrichienne, ouvre ses portes. — Il conquiert la Sicile. — Il resta depuis lors paisible possesseur du royaume des Deux-Siciles, et y établit la maison de Bourbon.

En 1737, l'empereur reconnait cette royauté. — Le roi des Deux-Siciles renonce à Parme et à Plaisance et à l'expectative de la Toscane.

[2] Événements de la guerre de la succession d'Autriche :

Charles VI n'avait qu'une fille; mais cette fille était l'immortelle Marie-Thérèse. Il avait fait signer à tous les rois une pragmatique-sanction pour garantir son héritage; mais à sa mort on ne voulut pas la reconnaître. Toute l'Europe se ligua contre elle, excepté l'Angleterre et les États sardes. — Voici la part qu'y prit Philippe V :

En 1742, l'infant don Philippe attaque le roi de Sardaigne. Après des succès divers, don Philippe est, par la paix de 1748 (deux ans après la mort de son père), duc de Parme et de Plaisance.

Don Philippe, duc de Parme et de Plaisance;

Don Louis-Antoine-Jacques, cardinal, archevêque de Tolède;

Marie-Anne-Victoire, mariée en 1739 au prince de Brésil, depuis roi de Portugal;

Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaële, mariée en 1745 à Louis, dauphin de France, morte l'année suivante. C'est cette princesse que le dauphin pleurait, et regrettait encore quand la politique le força d'épouser Marie-Josèphe de Saxe[1]. Il dit à cette nouvelle épouse, le jour même de ses noces, ne pouvant maîtriser son émotion : « Pardonnez-moi, madame, les pleurs que je répands au souvenir d'une femme à qui je n'ai eu rien à reprocher. » — « Pleurez, monsieur, lui dit-elle; ces larmes vous honorent, et sont un garant du bonheur qui m'attend. »

Marie-Antoinette-Ferdinand, dernière fille d'Élisabeth Farnèse, née en 1729, épousa en 1750 Victor-Amédée, roi de Sardaigne.

[1] Depuis mère de six enfants, qui furent : le duc de Bourgogne, mort à dix ans; Madame Élisabeth, dont le nom imprime le respect; Madame Clotilde, reine de Sardaigne, béatifiée; et enfin Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

DOÑA MARIA-BARBARA

FEMME DE FERDINAND VI, FILLE DE DON JUAN V, ROI DE PORTUGAL, ET DE MARIE-ANNE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE.

Le marquis de los Balbazes chargé de demander la main de doña Maria, arriva à Lisbonne le 28 janvier 1728, et le contrat fut signé le 11 du mois suivant. La cour d'Espagne alla au-devant de la princesse à Badajoz, et le comte de Montijo fut chargé des présents destinés à la princesse des Asturies. Le cardinal Borgia célébra le mariage à Badajoz.

La princesse, née en 1711, avait dix-huit ans ; Ferdinand en avait seize.

Le maréchal de Noailles, qui la vit en 1746, fait d'elle un portrait singulier.

La princesse des Asturies est polie, dit-il dans une lettre à Louis XV, paraît avoir de l'esprit, et cherche toujours à dire des choses obligeantes, mais son visage est tel, qu'on ne peut le regarder sans peine. Du reste, elle est grande, on dit qu'elle a eu la taille belle; pour le présent, elle est fort engraissée. » Elle était excellente musicienne, et composait en musique, ce qui explique sa prédilection pour Farinelli; elle parlait, outre le portugais, l'espagnol, le français, l'italien, l'allemand et le latin, excellait dans les ouvrages de femme, avait beaucoup lu, et fit imprimer des livres de dévotion.

Malgré le peu d'attraits que le maréchal de Noailles reconnaît à cette princesse, son mari eut pour elle une affection qui ne se démentit pas un seul instant.

A la mort de Philippe V, qui eut lieu le 9 juillet 1746, Ferdinand VI monta sur le trône. Il était l'enfant favori de son père, et justifiait cette préférence par ses excellentes qualités et par l'élévation de son âme. Si une disposition héréditaire à la mélancolie ne l'eût confiné dans ses palais solitaires, il eût été un des meilleurs rois que l'Espagne ait comptés depuis Charles-Quint.

Ce malheureux pays devenu si misérable à force d'avoir été mal gouverné, reprenait sous la sage administration de Ferdinand. Il avait pour ministre un homme de bien qui, de simple teneur de livres chez un banquier de Cadix, s'était élevé par son habileté et ses vertus. Le roi le fit marquis, et il prit modestement le nom d'Encinada, qui veut dire *rien en soi.*

Le roi n'oubliait pas son origine française, malgré les efforts de la reine pour détourner ses affections de Louis XV et de sa famille. — Le marquis d'Encinada croyait assurer la possession de l'Espagne à son maître, si les deux branches de la maison de Bourbon raffermissaient leur alliance naturelle par un traité, nommé dès lors *pacte de famille*, qu'il ne lui fut pas donné de conclure; ce plan si sage, fut traversé par la reine.

Le duc de Duras, ambassadeur de France, avait si bien préparé les voies, que toutes les difficultés semblaient aplanies. Farinelli très-favorable aux Anglais, mais droit au fond, et incapable de nuire, s'était rangé du côté d'Encinada pour lequel il avait une sincère amitié. Le duc de Carvajal, ministre fort en crédit, et le jésuite Babaja, personnage très-important à cette cour, lui promettaient leur appui, lorsque le duc de Carvajal mourut subitement. Le duc d'Huescar lui succéda; alors une cabale ourdie par l'irlandais Wall, ministre des affaires étrangères, renverse Encinada, qui se trouve jeté au fond d'une prison. On saisit ses papiers, entre autres son testament où il constituait le roi son légataire universel, et l'on ne trouve rien qui pût expliquer sa soudaine disgrâce.

Le chanteur Farinelli eut le généreux courage de rester non-seulement fidèle à l'amitié, mais il voulut aussitôt quitter la cour. — Le père Babaja fut surpris et mécontent. Alors la reine employa auprès de Farinelli toutes les instances si puissantes de la part d'une femme et d'une princesse pour le garder auprès d'elle, et lui aider à dissiper les noires vapeurs de son époux; Farinelli dut céder[1]. — Le bon roi disait en pleurant : le *pauvre Encinada!*

[1] Carlo Broschi, mieux connu sous le nom de Farinelli, est si intimement associé à l'intérieur du roi et de la reine d'Espagne, qu'il mérite une mention particulière dans le chapitre qui leur est consacré.

Il naquit en Italie en 1705, et fut l'élève du célèbre Porpora, qui en fit son favori. A l'âge de dix-sept ans, il débuta dans l'opéra d'*Éumène*, que son maître avait composé à Rome. Il eut à soutenir une lutte avec un trompette allemand, et la manière dont Farinelli savait graduer sa voix si mélodieuse et si douce, lui valut un de ces triomphes italiens qu'on nomme *frénésie*. Il alla à Vienne, puis à Venise, où il eut un grand succès dans la *Didona abandonata* de Métastase, dont Albinoni avait fait la musique. Il se fit applaudir dans les grandes villes de l'Italie, surtout à Naples, où il chanta avec *la Fesi*, dont la renommée est parvenue jusqu'à nos jours. En 1727, il rencontra, à Bologne, Bernacchi, surnommé *le roi des chanteurs* : le combat s'engage entre eux; tels autrefois concouraient Eschine et Démosthènes. Farinelli avait enlevé ses auditeurs, sans que Bernacchi s'en émût. Il reprit l'air que son rival

mais il était dominé par une mélancolie si noire, qu'il n'avait la force ni de conserver un homme de bien qui lui était sincèrement dévoué, ni de rappeler aux affaires un ministre plein de talent. Encinada supporta noblement sa disgrâce.

La reine, malade depuis longtemps, mourut à Aranjuez le 27 août 1758. Son mari ne put soutenir cette perte et la suivit au

venait de chanter; il le fit avec une si admirable perfection, que Farinelli s'avoua vaincu; et embrassant son vainqueur, il voulut devenir son disciple.

Le XVIII^e^ siècle, frivole comme le nôtre, jetait des fortunes aux chanteurs, et si nous nous étendons sur le compte de Farinelli, c'est que ce grand artiste a su se servir de son influence pour faire le plus de bien qu'il put.

Farinelli surpassa tous les chanteurs de son temps, tels que Gizzi, Nicolini, la Faustina, la Crezzoni. Il dut le perfectionnement de sa manière à l'empereur Charles VI, qui l'accompagnait au clavecin, et qui lui donna des conseils dont il sut tirer parti. Il passa bientôt pour le premier chanteur du monde.

En 1734, déjà à l'apogée de sa réputation, il se rendit en Angleterre, y ruina l'empire de Handel, et le jour de son début en Angleterre dans l'Artaxerxès de Hasse, une dame de la cour s'écria du fond de sa loge : « Il n'y a qu'un Farinelli ! » Il fit une fortune extraordinaire : pendant les trois années qu'il y passa, son revenu s'éleva à 125,000 livres de rente.

En 1736, Farinelli partit pour l'Espagne, où il se proposait de faire un simple voyage. Il y resta vingt-cinq ans, gouverna la ville et la cour. Philippe V, toujours ennuyé, et sujet à une mélancolie noire qui tenait de la folie, était charmé comme Saül par les accents de cette voix mélodieuse.

Voici ce qu'en dit M. Bocous dans sa *Biographie universelle :*

« Le bon et sage Ferdinand VI avait hérité des infirmités de son père. Dans le commencement de son règne surtout, il fut tourmenté d'une profonde mélancolie dont rien ne put le guérir. Seul, enfermé dans sa chambre, à peine il y recevait la reine; et pendant plus d'un mois, malgré les instances de celle-ci et les prières des courtisans, il s'était refusé à changer de linge et à se laisser raser. Ayant inutilement épuisé tous les moyens possibles, on eut recours au talent de Farinelli. Farinelli chanta; le charme fut complet. Le roi, ému par les sons mélodieux de sa voix, consentit sans peine à ce qu'on voulut exiger de lui : la reine alors, se faisant apporter une croix de Calatrava, après avoir obtenu l'agrément du monarque, l'attacha de sa propre main à l'habit de Farinelli. C'est de cette époque que date l'influence du chanteur italien à la cour d'Espagne, et ce fut depuis ce moment qu'il devint presque le seul canal par où coulèrent toutes les grâces. Il faut cependant avouer qu'il ne les accorda

tombeau, le 2 août 1759. Tous les deux furent inhumés au couvent de la Visitation, fondé à Madrid par la reine Marie-Barbe.

C'est sous ce règne que la ville de Lima fut engloutie par un tremblement de terre. Quitto et Lisbonne en éprouvèrent de terribles, et l'Espagne s'en ressentit de temps à autre.

qu'au mérite, qu'elles n'étaient pas pour lui l'objet d'une spéculation pécuniaire, et qu'il n'abusa jamais de son pouvoir.

» Ayant observé l'effet qu'avait produit la musique sur l'esprit du roi, Farinelli lui persuada aisément d'établir un spectacle italien dans le palais de Buen Retiro, où il appela les plus habiles artistes de l'Italie. Il en fut nommé directeur, mais ses fonctions ne se bornèrent pas là. Outre la grande prépondérance qu'il exerçait sur le roi et la reine, Farinelli était souvent employé dans les affaires politiques; il avait de fréquentes conférences avec le ministre Encinada, et était plus particulièrement considéré comme l'agent des ministres des différentes cours d'Europe, qui étaient intéressée à ce que le roi catholique n'effectuât pas le traité de famille que la France lui proposait.

» Sans porter le titre de ministre, l'influence de Farinelli en était l'équivalent.

» Lors de la visite que le docteur Burnett fit à Farinelli en 1771, à sa maison de campagne, près de Bologne, il lui raconta que pendant les dix premières années de sa résidence à la cour d'Espagne, il avait chanté chaque soir au roi quatre airs qui ne furent jamais omis, ce qui faisait une redite de 3,600 fois. Deux de ces morceaux étaient de Hasse.

» Charles III, à son avénement au trône, donna à Farinelli l'ordre de se retirer à Bologne; mais il lui conserva ses pensions. Farinelli passa vingt années sans chanter, mais jouant de la viole d'amour, du piano, et composant de la musique. Sa maison présentait une collection de choses précieuses, qui se composait des dons qu'on lui avait faits, y compris les portraits des princes qui l'avaient comblé. Il revenait su tous les honneurs dont il avait joui, et radotait un peu à force de raconter.

» Il mourut en 1782, à l'âge de 77 ans. Sa bonté, sa générosité et tout ce qu'il y avait d'excellent en lui n'ont pas été altérés par le contact de tant de grandeurs. »

MARIE-AMÉLIE VALBURG

FEMME DE CHARLES III.

Marie-Amélie était fille de l'électeur Frédéric Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne et de Marie-Josèphe, archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur Joseph Ier. Son mariage fut négocié par le comte de Fuenclara, ambassadeur de la cour d'Espagne à Vienne en 1737. Don Carlos, fils d'Élisabeth Farnèse, (qui avait bouleversé l'Europe pour lui assurer une succession), était alors roi des Deux-Siciles, et ce mariage donna lieu à de grandes fêtes à Naples. Le 5 janvier 1738, le pape accorda les dispenses nécessaires, parce que les époux étaient un peu parents, et le comte de Fuenclara fit son entrée à Dresde le 7 mars 1738. Marie-Amélie avait treize à quatorze ans, étant née le 24 novembre 1724. Le 9 mai monseigneur Pauluci, nonce du pape

assisté de trois évêques polonais, donna la bénédiction nuptiale, le prince électoral représentant le roi des Deux-Siciles. La noblesse de Saxe et de Pologne était avec beaucoup de seigneurs d'Autriche et de Bohême, ce qui donna un grand éclat à cette cérémonie. Il y eut bal et souper; le roi de Pologne dansa avec la petite reine; il y eut un tournoi, des illuminations magnifiques, des opéras, et toutes les pompes royales. La reine des deux Siciles se sépara à Pillnitz de sa famille de Saxe, et accompagnée du prince électoral et royal, son frère, elle poursuivit sa route par la Silésie, la Bohême, l'Autriche, où sa grand'mère l'impératrice vint la bénir dans la ville de Polsen. La république de Venise lui fit de grands honneurs. La cour napolitaine vint la saluer à Prima Nova, ayant en tête le duc de Sora, son majordome, et la princesse de Colombrano, sa camarera mayor. La cour d'Espagne envoya le duc d'Albe à sa rencontre; celui-ci lui présenta une garniture de diamants estimée 20,000 doublons d'or. Dès que le roi de Naples sut l'approche de la princesse, il se rendit à Portella où l'on avait construit un magnifique pavillon : c'est là que les deux époux se virent pour la première fois. L'entrée à Naples ne fut pas publique. On la remit au jour suivant, et cette ville y déploya son goût et sa magnificence.

Le roi institua à l'occasion de ce mariage l'ordre de Saint-Janvier dont il fut le grand maître, et dont il décora ses deux frères, infants don Philippe et don Louis, et le prince électoral de Saxe. La reine offrit à la chapelle de Saint-Janvier une croix de diamants de grande valeur; elle avait fait de riches offrandes aux sanctuaires que la piété a toujours visités, Saint-Antoine de Padoue et Notre-Dame de Lorette. On la vit aller à pied dans toutes les églises de Naples et dans les communautés de religieuses.

La petite vérole, dont la reine fut attaquée l'année suivante, donna de grandes inquiétudes; mais cette princesse guérit et mit au

jour une princesse nommée Marie-Isabelle, en l'honneur de reine Élisabeth sa grand'mère qui fut sa marraine, Philippe V fut le parrain. Le nonce du pape fit la cérémonie, et présenta, au nom de Sa Sainteté, la rose d'or à la reine.

Après avoir eu cinq filles, dont deux ont survécu, la reine eut trois fils dont l'aîné, don Philippe, n'eut jamais l'usage de la raison. Les deux autres, Charles et Ferdinand régnèrent à Naples et en Espagne. En tout la reine eut treize enfants.

En 1759, à la mort de Ferdinand VI, le roi don Carlos vint réunir encore une fois sous le même sceptre la monarchie de Philippe II. Il fut l'un des meilleurs et des plus grands rois qui aient gouverné l'Espagne [1]. Il y eut de grandes fêtes à cette occasion, et un combat de taureaux auquel la reine assista.

Marie-Amélie ne jouit pas longtemps de ces nouvelles grandeurs. Elle luttait depuis quelque temps contre une maladie qui laissait peu d'espérance de guérison ; on vit bientôt que le mal allait empirant; il fallut la préparer à sa fin (27 septembre 1760). Sa vie avait été calme et heureuse, sa mort fut douce et religieuse ; elle était âgée de trente-six ans. Marie-Amélie offrait le modèle de ces vertus aimables, qu'on a pu admirer en sa sœur, Marie de Saxe, femme du dauphin, fils de Louis XV, et qui n'ont jamais fait faute à la maison royale de Saxe.

[1] Il fit reconnaître son troisième fils Ferdinand roi de Naples: La maison de Bourbon occupa quatre trônes.

Royaume de France : Louis XV.

Royaume d'Espagne : Charles III.

Royaume des Deux Siciles : Ferdinand I^er^.

Duché de Parme et Plaisance : Philippe.

La France proposa l'union des quatre branches de la famille de Bourbon. C'est ce qu'on appelle *le pacte de famille*. 15 août 1761.

MARIE-LOUISE-THÉRÈSE DE PARME

FEMME DE CHARLES IV,

FILLE DE L'INFANT DON PHILIPPE, DUC DE PARME.

Née en 1754, Marie-Louise-Thérèse, fille du duc de Parme don Philippe, fut, dès sa onzième année, mariée à son cousin Charles, prince des Asturies ; elle se montrait dès lors très-offensée si on ne lui rendait pas les honneurs dus à son rang. On raconte que dans une dispute qu'elle eut un jour à Parme avec son frère Ferdinand, elle lui dit : « Je vous apprendrai à avoir les égards que » vous me devez, car je serai reine d'Espagne, et vous ne serez » jamais qu'un petit duc de Parme. » Le frère répliqua : « En ce » cas, madame, le petit duc de Parme aura l'honneur de donner » un soufflet à la reine d'Espagne. »

Cette scène d'enfants eut une suite sérieuse. Le duc de Parme

fit arrêter son fils. — Mais la sœur alla bientôt demander la grâce de l'infant et l'obtint.

Le jeune prince des Asturies, qui l'aima si aveuglément depuis, ne la goûtait pas du tout alors, et Charles III chercha à la lui faire paraître aimable à tous égards. — Il choisit avec soin son entourage, éloigna d'elle les compagnies légères; plusieurs de ses dames l'avaient entraînée à se promener *incognito* dans les rues de Madrid. Charles III mit ordre à ce que cela ne se renouvelât pas. — Le duc de Lancastre et autres jeunes gens ne purent pas l'approcher, et un rempart de principes et de relations respectables fut élevé autour d'elle. Tant que dura cette surveillance bienveillante et éclairée, la princesse ne donna aucune prise sur sa conduite.

Peu à peu elle s'empara de toutes les affections de son époux. Quand il devint roi, en 1789, elle gouverna avec lui; malheureusement l'un et l'autre manquaient de discrétion et de lumières. Elle commença par disgracier successivement deux ministres, dont tout le tort était de ne pouvoir lui donner autant d'argent qu'elle en désirait, parce que les finances étaient épuisées. Bientôt un hasard fâcheux mit sur le chemin de la reine et du roi d'Espagne l'homme par lequel devait un jour tomber toute leur puissance.

Manuel Godoï était né à Badajoz d'une famille noble, mais pauvre. Réduit à faire de la musique pour vivre, il avait un frère nommé Louis, qui lui était dévoué par la plus tendre amitié, et qui chantait agréablement. Une femme de chambre de la reine, qui avait entendu Louis Godoï, parvint aisément à l'introduire auprès de sa maîtresse pour la distraire; à un compliment que lui fit Marie-Louise, Louis répondit avec modestie: « Ah! madame, » que dirait votre Majesté si elle entendait mon frère! » La reine ordonne qu'on amène ce frère, elle l'entend et se passionne pour le chant de Manuel. — Dès ce moment elle s'intéresse à lui, engage le roi à l'écouter; — Charles est séduit comme elle.

Louise de Parme

Telle fut l'origine de cette faveur extraordinaire qui eut des suites si malheureuses. — Bientôt aucun emploi ne paraît au-dessus des talents que le roi suppose à son favori. — Major des gardes du corps, conseiller d'État, il était initié par les soins mêmes de la reine aux affaires que jusque-là il avait entièrement ignorées.

Lorsque Charles IV eut vainement essayé d'intervenir auprès de la république française pour sauver Louis XVI, il résolut la guerre. Le marquis d'Aranda s'y opposait ; Godoï la désirait. Aranda mécontent de voir prévaloir l'avis du jeune conseiller se retira dans ses terres ; Godoï eut dès lors la charge de premier ministre, avec le titre de duc de la Alcudia.

La nation entière se montra mécontente de cette faveur.

C'est la convention qui commença la guerre ; mais on était en mesure ; d'abord Charles IV s'était allié à l'Angleterre, mais en 1795 il se détacha de la coalition par les conseils de Godoï, qui conclut la paix, et reçut en récompense, avec un vaste domaine, le titre de *prince de la Paix.*

Tout déplaît dans un favori qui n'est pas du goût d'une nation ; — sans raison les Espagnols avaient blâmé la guerre ; ils s'indignèrent de la paix. Godoï devint l'objet de la haine la plus implacable ; mais Charles le défendait contre tous.

La reine ne lui était pas moins attachée. Godoï ne voulait souffrir personne auprès de cette princesse. Il paraît qu'il avait épousé secrètement une demoiselle Tudo, la plus belle personne de l'Espagne, qu'il allait voir au Retiro clandestinement.

La reine chercha constamment à le détacher de cette liaison, et n'était pas informée du mariage. Elle souffrait de la tyrannie du favori mille injures, qu'une simple maîtresse de maison qui se respecte n'aurait pas supportées. Le roi était aveugle ; il trouvait sous sa serviette, sous ses pas, dans les poches de ses vêtements, jusque sous son chevet les plus sinistres avertissements ; sa confiance

n'en était pas altérée. Il donna au prince de la Paix une terre d'un revenu de 60,000 piastres, la Toison d'or, et le fit grand d'Espagne.

Il ne voyait pas que l'insolence de Godoï ne ménageait rien; le favori indisposait Ferdinand contre son père; — le roi allait à la chasse, le matin, dès le lever du soleil, — il y retournait après dîner, et laissait la reine gouverner avec Godoï, qui cependant ne gardait aucun ménagement pour le couple royal. Un jour, le roi était avec le favori appuyé à un balcon; passe un somptueux équipage. — « Quel est ce beau jeune homme? » demande Charles à son favori en désignant celui qui se promenait dans le carosse. — « Un Américain, sire. » — « Il est donc bien riche? » — « Non, » sire; mais une vieille folle l'entretient, et lui donne les moyens » de paraître en ce pompeux état. » — « Cette vieille est-elle ma- » riée? » — « Oui, sire, et elle a plusieurs enfants. » — « Ce sont » donc tous les deux de mauvais sujets? »

Ici finirent les questions et les réponses. Cet Américain, nommé Mallo, était un jeune homme studieux, instruit, d'une grande distinction, à qui la reine avait témoigné de la bienveillance, et que le favori voulait écarter à tout prix.

Après cette conversation, il fallut que l'Américain s'exilât. Toutefois un ordre secret lui donna les moyens de demeurer chez l'évêque d'Osma, qui le traitait avec magnificence.

Quand le roi et la reine sortaient ensemble, on leur témoignait la même affection que par le passé, mais il ne fallait pas que la reine se montrât seule. Le peuple aimait encore Charles IV, mais il se désaffectionnait de la reine, et quand elle sortait sans son mari, on ne criait plus : *vive la reine.*

Bientôt on en vint aux insultes; un jour, à la promenade on l'entoure; on éclate en reproches, on mêle son nom à celui du favori; elle rentre au palais exaspérée. — Godoï cependant comblait la mesure : un trait d'impiété acheva d'irriter les Espa-

gnols. Le nonce avait remis au prince de la Paix un bref du pape, par lequel Sa Sainteté exhortait le roi catholique, à protéger la religion si horriblement persécutée en France. Godoï osa répondre au souverain pontife, « qu'il eût à se détacher des biens de ce monde pour ne s'occuper que de son salut, » — et il eut l'impudence et l'infamie d'afficher cet écrit sacrilége. — La fureur du peuple religieux d'Espagne ne permit pas de laisser l'affiche.

Il fit déclarer au Portugal une guerre, qui ne dura que quatre mois, le roi ne pouvant se résoudre à combattre plus longtemps contre sa fille Charlotte. — Godoï, mécontent de la paix, se démit du ministère; mais il ne resta pas moins tout-puissant.

Un scandale dont il n'y a d'exemples peut-être dans l'histoire d'aucun peuple vint mettre le comble à l'infamie de Godoï, et conséquemment au discrédit de la reine et du roi. — Charles IV, qui ignorait le mariage secret avec la belle Tudo, et qui ne croyait personne sur les mœurs de son favori, imagina de lui faire épouser une fille du sang royal; c'était une jeune princesse de seize ans, issue du mariage secret de l'infant don Louis avec doña Vallabriga. On l'appelait *mademoiselle de Bourbon.* — Un généalogiste complaisant fait un blason nouveau pour le prince de la Paix, et imagine de la faire descendre de Montezume; — cette fiction est adoptée de Charles IV, qui juge le sang royal de Montezume digne de s'allier avec le sang de Bourbon. — Mais, sans qu'on en connaisse la raison, deux cardinaux se refusent à bénir le mariage; — on les exile. Bientôt le motif de leur refus se laisse deviner : — la veille de la célébration, une femme accourt au palais, et hors d'elle-même, pénètre dans les appartements en criant : « Il est mon époux ! le père de mon enfant ! Je réclame la justice » de Dieu et celle des hommes ! »

C'était mademoiselle de Tudo.

Godoï la fuit et se cache dans les jardins; cette malheureuse femme s'évanouit, entre en délire, et ne peut, que le lendemain,

être reconduite chez elle. — Godoï lui impose silence, et le mariage avec mademoiselle de Bourbon s'achève [1].

Cependant le premier consul avait entretenu des relations avec la reine d'Espagne, et même avec le prince de la Paix. Il avait fait divers présents, à la reine entre autres, le don d'une perruque blonde à fils d'or, si artistement travaillée, qu'au toucher on confondait l'or et les cheveux.

Charles IV se laissa persuader de faire la guerre au roi de Portugal, mais l'expédition se borna à la prise du duché d'Olivenza.

La reine et le prince de la Paix avaient été un moment à demi brouillés; mais cette reine, dont l'esprit était fasciné, consentait toujours à la réconciliation. Le prince de la Paix lui envoya de Portugal une branche d'oranger en fleurs; le courrier fit quarante lieues en huit heures pour l'apporter fraîche.

On est dégoûté de tant d'ineptie. Se soumettre à un indigne favori, qui se rend maître de tout, et se concilie ses maîtres par des moyens pitoyables!

Charlotte de Portugal écrivit à son père une lettre qui l'engagea à accorder la paix au grand mécontentement du favori; cependant il y gagna cent mille piastres de revenu, — les titres de généralissime des forces de terre et de mer, de grand amiral de Castille, — et une garde d'honneur pour sa personne.

Ferdinand, prince des Asturies, crut pouvoir s'affranchir du joug de Godoï en répondant à l'insinuation de demander une nièce de Napoléon devenu empereur. Godoï représente cette pensée du prince sous des couleurs si noires, que Charles IV fait arrêter son fils.

La nation était de plus en plus exaspérée; les lettres anonymes menaçaient le prince de la Paix, qui joua hypocritement le rôle de

[1] L'opinion des Espagnols est que le mariage secret a eu lieu entre Godoï et Mlle Tudo, mais qu'il a été irrégulier.

médiateur entre le père et le fils qu'il avait brouillés, — et fit remettre Ferdinand en liberté, à condition que ce prince renouvellerait sa maison ; et Godoï eut soin d'y faire entrer toutes ses créatures.

Quel règne, si une telle abjection peut être appelée un règne! — On était en 1806; la gloire de l'empereur remplissait l'Europe. Napoléon fit faire à Fontainebleau un traité qui partageait le Portugal entre l'Espagne et la France ; le prince de la Paix devait y avoir en souveraineté des provinces entières. La famille de Bragance était partie pour le Brésil.

Bientôt le prince de la Paix s'effraya en voyant Murat amener des troupes considérables en Espagne, et il persuada au roi et à la reine qu'il fallait abandonner le royaume pour fuir au Mexique.

Voilà à quelle extrémité les bévues de ce favori avaient amené la Péninsule et ses maîtres.

Marie-Louise, Charles IV suivent ce conseil ; ils feignent un départ pour Séville.—Mais le roi prévient son fils le soir du départ, et le prince des Asturies, dans la consternation, révèle le projet à ses gardes; « Mes amis, leur dit-il, nous sommes perdus ; Godoï » veut emmener la famille royale au Mexique ! »

C'était à minuit; à une heure les voitures étaient prêtes; le peuple s'attroupe; on entoure la famille royale, on s'oppose à son départ; les journées du 17 et du 19, l'insurrection est générale : « Vive le roi ! vive la reine ! mort à Godoï ! » Ces cris retentissent en tous lieux.

Cent vingt gardes du prince de la Paix sont massacrés ; — Godoï, sous un habit grossier, s'était réfugié dans le grenier d'une maison voisine de son palais. — On brise tout chez lui, mais on porte à la Monnaie l'or et les pierreries.

La reine, qui allait perdre une couronne, n'était occupée que de cet indigne favori. Tremblante pour ses jours, elle presse Charles IV d'abdiquer, — et Ferdinand VII est proclamé.

On découvre enfin Godoï. Depuis trente-six heures il n'avait pris aucune nourriture; un serviteur fidèle qui ne l'avait pas quitté se hasarde à sortir pour lui procurer un peu d'eau; il est reconnu. — On arrache Godoï à sa retraite; on délibère sur le genre de mort qu'on va lui infliger; on n'en trouve point d'assez cruel.

Ces délais le sauvèrent. Marie et Charles supplient leur fils de racheter à tout prix leur favori, et Ferdinand sort pour leur complaire.

A la vue du nouveau roi on s'arrête; Godoï était en proie à la rage du peuple; le visage meurtri, la poitrine percée de deux coups d'épée, les vêtements en lambeaux. — Il peut cependant se dégager et tomber à genoux en voyant Ferdinand. — « Mes » amis, retirez-vous, dit le prince; Godoï sera mis dans un lieu de » sûreté; il est dépositaire de secrets importants que je veux » savoir. »

Mais l'Espagne allait être perdue pour Charles et pour Ferdinand. Le vieux roi regardait son abdication comme nulle, ayant été forcée; Ferdinand voulait garder la couronne; — l'Espagne se divisait en deux partis; la reine excitait son mari contre son fils. Les deux rois demandèrent chacun séparément la médiation de l'empereur, qu'ils allèrent trouver à Bayonne; — le prince des Asturies d'abord, — le roi et la reine ensuite. Murat s'était fait remettre le prince de la Paix. Quand Marie et Charles revirent ce favori à Bayonne, ils montrèrent plus de joie que s'ils avaient recouvré leur couronne.

Napoléon Ier fit signer aux deux princes une renonciation au trône; alors commença cette guerre terrible dont on ne lit les détails qu'en frissonnant. Joseph, frère de l'empereur, ayant été nommé roi d'Espagne contre le vœu des Espagnols attachés à leurs princes, la nation demeura en révolte pendant six ans contre la domination française.

Charles IV, la reine Marie-Louise, l'infant don François de Paule allèrent à Fontainebleau, emmenant Godoï; quelques mois plus tard ils obtinrent d'aller à Marseille; Charles avait 2 millions de pension; en 1811, il préféra le séjour de Rome, où il passa les dernières années de sa vie.

La reine y montrait la plus étonnante bienveillance aux enfants du favori; un jour le roi lui dit : « Madame, nous nous faisons les complaisants de ces gens-ci. »

En 1815, Charles IV renouvela une abdication en faveur de Ferdinand VII qui rentra en Espagne. Le vieux roi mourut à Rome quelques mois avant Marie-Louise-Thérèse de Parme.

Ferdinand VII, qui était resté au château de Valençay jusqu'en 1813, en était sorti alors pour reprendre possession de l'Espagne où il avait été reçu avec enthousiasme, mais où cependant les révoltes troublèrent son règne.

Il épousa Marie-Christine de Naples, et mourut en 1837, en laissant le trône à sa fille Isabelle actuellement régnante.

Il avait rétabli la loi fondamentale, loi des Castillans qui fait passer la couronne aux femmes.

Don Carlos, son frère, réclamait l'application de la loi salique apportée par Philippe V, en Espagne. De là, des guerres et des troubles qui appartiennent à l'histoire contemporaine, et que nous n'écrivons pas.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

APPENDICE

QUELQUES MOTS

SUR LES REINES DE PORTUGAL

DOÑA TERESA

FILLE D'ALPHONSE VI, ROI DE CASTILLE; FEMME DE HENRI OU HENRIQUEZ, COMTE DE PORTUGAL.

Une femme a ouvert la carrière brillante parcourue par les héros qui ont arraché Coïmbre, Lisbonne et les Algarves, aux rois sarrasins ; c'est doña Tereza, fille d'Alphonse VI, que nous connaissons déjà pour l'avoir vue du vivant de son père devenir l'épouse de Henri de Bourgogne, et recevoir pour dot la province de Tras-os-Montès, et la province entre Douro et Minho.

Ce mariage s'accomplit en 1093 ; en 1109, à la mort d'Alphonse VI, son beau-père, don Henri prit le titre de *comte et seigneur du Portugal*. A la mort de don Henri, Tereza fut régente pour le comte Alphonse, son fils. Nous avons vu doña Tereza venir en aide à doña Urraca, dans les démêlés de cette reine de Castille

avec son époux Alphonse le Batailleur. La cause des deux sœurs était la même; en Espagne, comme en Portugal il importait d'établir les droits des femmes à l'héritage et à la régence. La fille d'Alphonse VI de Castille prit quelquefois en Portugal le titre de reine. Mais sa vie était loin d'être celle d'une mère et d'une reine ; elle avait donné toutes ses affections à don Fernando Paes, comte de Transtamare, et gouvernait avec ce favori.

Quand vint pour le jeune comte l'âge d'être armé chevalier, Alphonse revendiqua son comté; Tereza refusa de lui laisser prendre l'autorité, et, comme sa sœur, elle fut vaincue et retenue prisonnière ; elle invoqua le secours de son neveu Alphonse VII, roi de Léon, mais sans succès, et mourut sans avoir recouvré la liberté.

REINES DE PORTUGAL

DEPUIS AMALFA, FEMME D'ALPHONSE Ier, ÉLU ROI DE PORTUGAL

JUSQU'A DONA BRITES, FEMME D'ALPHONSE III[1].

I

Alphonse Ier, élu roi.

Le comte Alphonse se préparait à combattre contre cinq rois maures. La veille de la bataille, Notre-Seigneur lui apparut et lui promit la victoire en lui annonçant qu'il serait roi.

Le soleil, en se levant, dorait les armes des Portugais et leur

[1] 1170 à 1260.

donnait un merveilleux éclat. Alors les seigneurs qui entouraient Alphonse, lui dirent : « Vous voyez devant vous, cher sire, cinq rois, qu'il nous faut combattre. Nous voulons, pour leur faire face, être commandés aussi par un roi qui soit leur égal en dignité, car il est leur supérieur en mérite, et nous vous prions de vous laisser nommer roi. »

Alphonse répondit qu'il prisait plus qu'une couronne l'honneur de commander à de si braves guerriers, et que c'était assez pour lui d'être leur frère et leur compagnon. Mais avec de grands cris de joie les Portugais lui baisèrent les mains, et l'acclamèrent roi.

Il fut vainqueur[1], tua de ses mains les cinq rois maures, et entra triomphant à Lamégo.

Là, il remercia Dieu solennellement; on régularisa son élection et on fit des lois qui réglaient que la couronne appartiendrait à Alphonse et à sa postérité. Si un roi ne laissait point de fils, les filles étaient reines, mais elles devaient épouser un Portugais pour que la couronne ne passât point à un étranger.

Ainsi Alphonse fut le premier roi de Portugal. Lisbonne prise naguère par Alphonse VI avait été occupée de nouveau par les Maures. Alphonse Henriquez eut, de son mariage avec Mafalda de Savoie, sept enfants. L'une de ses filles épousa Alphonse VII de Léon. Dans une guerre contre son gendre, une chute de cheval le fit tomber entre les mains d'Alphonse; mais celui-ci le traita en véritable père, le reçut avec honneur et respect, et n'en exigea pas de rançon.

[1] Bataille d'Ourique (1139).

II

Épisode de Rosimunda.

Je veux mettre ici un récit pieux qui ne peut que plaire et édifier.

Lorsque vivait le comte don Enrique Ier (Henriquez), père d'Alphonse, une religieuse d'Aronca était en grand renom de sainteté ; les grands et les petits se recommandaient à ses prières, et jamais Henri n'entreprenait rien sans visiter la pieuse abbesse d'Aronca.

Un jour il avait amené avec lui un jeune Maure de grande naissance, captif auprès des chrétiens.

Dès que le Maure vit la jeune abbesse, il sentit son cœur s'enflammer, et ne cessant de penser à elle, il dit au comte. « Si tu veux, seigneur, me donner cette chrétienne pour épouse, je te promets de devenir chrétien comme elle. — Tu ne connais pas l'impiété de ta demande, lui répondit le comte, et cette ignorance est ton excuse ; sache que la femme sainte pour laquelle tu formes des vœux, est l'épouse de Jésus-Christ, et qu'un vœu solennel l'oblige à ne jamais songer à recevoir un époux mortel. »

Rosimunda sut ce qui s'était passé et désira voir ce jeune musulman. Dans une sainte oraison, elle pria le Seigneur de bénir son dessein, et d'illuminer cette âme. Le comte, sur sa demande, amena le captif ; et Rosimunda accompagnée de toutes ses sœurs alla le recevoir dans la chapelle du couvent.

L'attendant à la porte du lieu saint, elle lui prit la main, et lui dit : « Tu m'as aimée ardemment, et tu as désiré m'obtenir

pour épouse. Le comte t'a refusé; mais ce qu'il ne peut, mon seigneur Jésus-Christ va le faire. Il veut que nous soyons unis tous deux dans une même foi, selon son esprit, et que nous jouissions d'une même grâce. »

Le Maure, touché par l'accent de cette voix qui lui était si chère, entra dans l'église; mais là, sentant en son cœur une touche divine, il connut la vérité, et inondé de larmes demanda le baptême. Il devint un grand et parfait chrétien; et chérit comme sa sœur en Notre-Seigneur, celle qui avait été l'instrument de sa conversion.

III

Établissement de l'ordre d'Aviz.
Doña Dulce. — Doña Urraca — Doña Mincia Mathilde. - Doña Brites.

Alphonse, conservant la piété de son père, mit son bonheur et ses soins à protéger la fondation des ordres religieux. Surtout il voulut unir l'esprit de foi à la lutte incessante qu'il fallait soutenir contre les Maures; il créa pour cela deux ordres militaires : l'ordre *da Aza de Saint-Michel* (de l'Aile de Saint-Michel) et l'ordre *d'Aviz;* telles furent les deux grandes milices religieuses qu'il fonda. La première s'éteignit bientôt, mais la seconde, qui eut pour premier grand maître Alphonse de Portugal, frère du roi, accomplit une brillante destinée. Nous verrons d'un de ses grands maîtres relevé de ses vœux sortir une dynastie de rois.

Nous avons peu de chose à dire des premières reines de Portugal entre doña Tereza, comtesse de Portugal et sainte Élizabeth.

Nous mettrons cependant ici le nom de ces princesses pour ne point en interrompre la suite.

Doña Dulce, ou Douce d'Aragon, femme de Sanche Ier de Portugal, mariée en 1178. Le règne de Sanche Ier fut laborieux et heureux, il dota le Portugal d'un grand nombre de communautés.

Doña Urraca de Castille, fut femme d'Alphonse II, qui régna douze ans, et prit sa part de gloire de la victoire des *Navas* contre les Maures, où nous avons vu tous les princes chrétiens d'Espagne.

Doña Mincia femme de Sanche II, était fille de don Lopez de Haro, et s'était, par son extraordinaire beauté, rendue maîtresse du cœur du roi qui l'épousa. Doña Mincia engagea le roi à faire peser des impôts énormes sur le peuple; le faible roi était en butte à toutes les haines; la cour se divise; la reine veut maintenir au pouvoir ceux qui l'avaient aidée à monter sur le trône. Mais la province entre Douro et Minho se soulève; les rebelles viennent enlever doña Mincia dans son palais, à Coïmbre; Sanche cherche à courir après les ravisseurs. Ses efforts sont vains; doña Mincia est conduite en Castille. Elle y mourut sans avoir revu son époux qui cherchait à réunir une armée pour réprimer la révolte. Mais loin d'y réussir, il vit le clergé et la noblesse réunis, obtenir contre lui une bulle du pape Innocent IV, et le déposer en 1241. On lui avait donné le surnom de *Capello* (Sanche le Capuchon), à cause de l'influence de sa femme sur lui.

Il se retira dans un couvent à Tolède, et y mourut en 1246.

C'est Alphonse III, qui lui succéda.

La première femme d'Alphonse II avait été Mathilde, comtesse de Boulogne; il la répudia sans autre motif que le goût qu'il avait pris pour doña Brites, fille d'Alphonse X de Castille. Le pape l'excommunia, et cette excommunication ne fut levée que lorsque la mort de Mathilde eut rendu légitime son union avec doña Brites. Généreuse, Mathilde léguait, par testament, tous ses biens à l'époux qui l'avait délaissée.

Doña Brites, fille d'Alphonse le Savant, consola son père, et lui fut dévouée quand ses autres enfants le comblaient d'amertume. Elle fut épouse dévouée. Mais son plus beau titre de gloire est d'avoir été la mère du *roi Laboureur*, ce don Diniz, ou Denis Ier, qui a été l'un des plus grands rois et des meilleurs qu'ait eus le Portugal, et même la chrétienté, au siècle qui venait de voir les saint Louis et les saint Ferdinand.

Denis eut une enfance pleine de grâces; son père eut la pensée de l'envoyer sérieusement en *ambassade* à son beau-père, Alphonse le Sage, comptant plus sur l'influence de la candeur de l'enfant sur le cœur de l'aïeul, que sur l'habileté des diplomates.

Alphonse X fut enchanté en effet de son petit-fils ; il le menait partout avec lui. Au conseil on admirait la petite gravité de l'infant qui cherchait à suivre tout ce qui se disait. Quand il entendit compromettre les intérêts de son père, ne pouvant les défendre autrement, il fondit en larmes. Son aïeul le prit dans ses bras pour l'apaiser, et accorda la demande du roi de Portugal, qui d'ailleurs était juste. Il s'agissait de reconnaître que la couronne de Portugal n'était pas vassale de la Castille ; mais l'orgueil castillan rendait cette question douteuse, et menaçait de ne se terminer que par les armes. La sensibilité d'un prince de six ans fit plus que l'éloquence des diplomates.

Au retour d'une ambassade si précoce, l'infant reçut de son père les plus tendres caresses, et ce père sage témoigna par les soins les plus éclairés, sa tendresse à un fils qui annonçait de si heureuses dispositions. Ce que fit plus tard en France, au XVIIe siècle, Louis XIV pour ses fils et ses petits-fils, Alphonse de Portugal le fit au XIIIe pour don Diniz; Eymeric d'Eybrard, dix-neuvième évêque de Coïmbre, fils d'un noble seigneur du Quercy, homme d'une piété angélique, et d'une science profonde, droit, aimable et judicieux, exerça la plus heureuse influence sur cette belle intelligence qu'il était chargé de développer. Ses écrits,

dignes d'être plus connus, attestent son érudition ; la reconnaissance et le mérite de son royal élève font foi de ses talents et de ses vertus. Il fut secondé par don Domingos Sardo, reçu docteur à l'université de Paris ; — tous deux exercèrent sur le jeune prince la plus salutaire influence.

SAINTE ÉLISABETH

FEMME DE DON DINIZ.

Don Diniz avait dix-sept ans lorsque la mort de ce père, à qui il avait montré une si touchante tendresse, le fit monter sur le trône.

Il était né en 1261 ; ce siècle avait été fécond en beaux caractères et en personnages saints ; Louis IX de France vivait alors, et c'est le temps où ce grand roi formait ces admirables règlements qui ont fait la législation du moyen âge, et qui sont si célèbres sous le nom d'Établissements de saint Louis ; il n'y avait pas dix ans que saint Ferdinand de Castille avait fermé les yeux ; en ce même temps on avait vu naître en Aragon une fleur de grâce et de vertu, destinée à devenir la gloire du Portugal.

C'est à la destinée de l'infante Élisabeth d'Aragon que fut unie, en

l'église de Trancora, l'existence de Denis Ier. Le Portugal nomma Élisabeth la *Mère du Peuple*, et *la Reine des Laboureurs;* et l'Église honore, en elle, une des plus illustres saintes qu'elle ait jamais proposées à la vénération des fidèles.

Mais ce qu'on dit quelquefois en rapportant les actions extraordinaires de plusieurs saints, qu'elles sont plus admirables qu'imitables, ne saurait avoir d'application ici. La vie de sainte Élisabeth est un modèle digne d'être proposé aux mères et aux épouses chrétiennes, qui peuvent la choisir, entre toutes, pour y lire à chaque heure des actes et des paroles convenables à tous les états de la vie.

Denis Ier fut appelé par ses sujets *le père de la patrie*, par la postérité, *le roi laboureur;* sainte Élisabeth était la mère des pauvres, et si elle est invoquée aujourd'hui comme *la patronne des laboureurs*, c'est que, secondant les nobles desseins de son époux, elle créait comme lui des compagnies qu'on pourrait appeler colonies agricoles, et que quand la mort avait frappé quelqu'un des hommes laborieux des campagnes, elle adoptait ses enfants, et avait des maisons où elle élevait les filles pour les doter et les marier à des cultivateurs.

Le peuple, longtemps après la mort du roi laboureur, le désignait en disant de lui : *le roi Denis, qui fit tout ce qu'il voulut faire.*

En effet, il dompta la nature même; voulant retenir et arrêter les sables qui envahissaient le sol de Leira, il y planta de vastes forêts de pins dont les racines forçaient le sable à demeurer sur le sol.

En même temps, ce grand roi fondait l'université de Coïmbre, et à titre de récompense pour les chevaliers qui avaient combattu contre les Maures, il donnait des domaines considérables à charge de les faire défricher et cultiver, et de peupler les solitudes.

Ce roi si vaillant à de hautes besognes, rencontra des obstacles

dans sa propre famille. Son frère Alphonse lui disputa le trône, et il dut s'armer contre lui. La bonne et sage Élisabeth employa entre les deux frères son heureuse médiation ; sa prière puissante auprès de Dieu lui assurait le succès des entreprises que lui inspirait l'amour de la paix.

Elle rendit le roi père d'un fils et d'une fille, mais dans la suite, elle eut des sujets de douleurs bien grands, car, lorsque l'infant don Alphonse eut âge d'homme, il se révolta contre son père.

Malgré sa gloire et son mérite, malgré le bonheur qui le liait à une épouse digne des louanges du ciel et de la terre, et dont la grâce s'alliait aux plus sublimes vertus, Denis n'avait pu résister aux entraînements du cœur, et, à diverses reprises, Élisabeth avait dû pleurer au pied des autels sur l'infidélité du roi.

Il semblait préférer les fils qu'il avait eus d'unions illégitimes, à l'infant don Alphonse ; l'un d'eux qui se nommait don Alphonse Sanchez, excita au plus haut point la jalousie de l'infant, qui prit les armes contre son père.

Élisabeth priait, et s'affligeait de ne pouvoir mettre fin à cette guerre impie ; un pieux évêque fut assassiné, et le père et le fils étaient près d'en venir aux mains l'un contre l'autre Sainte Élisabeth accourt ; c'était sous les murs de Coïmbre ; elle ne peut arrêter un premier combat, mais le lendemain, lorsque de nouveau les armées sont en présence, elle vient, accompagnée seulement de quelques évêques, elle parle à son fils, à son mari ; ses paroles éloquentes, sa prière maternelle ramenèrent la paix. Don Pedro, autre fils du roi, consentit à quitter le Portugal. Mais l'année suivante, l'infant reprit les armes ; sainte Élisabeth revint encore à Lumiar où elle avait appris que se préparait un combat, et, à sa voix, le père et le fils quittèrent les armes.

Ces chagrins, cependant, altérèrent la santé de Denis qui sentit sa fin approcher. Élisabeth amena le fils repentant auprès du lit de son père. Denis, à la prière d'une épouse digne de tant

d'amour et de respect, pardonna à son fils, et lui-même, avec une émotion touchante, demanda pardon à la reine que tant de fois il avait offensée; elle, pleine de mansuétude et avec une simplicité admirable, voulut dans ce moment réunir et confondre tout ce que le roi avait aimé, et présenta à sa dernière bénédiction tous ses enfants.

Sainte Élisabeth après le dernier devoir rendu à un époux qu'elle avait aidé à sanctifier le dernier passage de la vie, jugea qu'elle ne devait plus rien aux grandeurs terrestres, et elle alla donner au monastère de Sainte-Claire le modèle de toutes les vertus; elle mourut, le 4 juillet 1336, dans le palais d'Extremos.

Elle a été canonisée par Urbain VII, le 25 mai 1625. On avait exhumé ses restes en 1612 et on la trouva dans un si parfait état de conservation, que chacun fut frappé de la ressemblance des traits de son visage avec l'effigie de la tombe.

BÉATRIX

FEMME D'ALPHONSE III.

IÑEZ DE CASTRO,

ÉPOUSÉE SECRÈTEMENT, DÉCLARÉE REINE PAR DON PÈDRE LE CRUEL ET LE JUSTICIER.

Alphonse III avait été un mauvais fils, il fut un père dénaturé, et sa mémoire reste souillée par la mort d'Iñez de Castro.

Marié à Béatrix, Alphonse en eut plusieurs enfants. L'infant don Pedro, son fils aîné, épousa en 1340, Constance de Pennafiel. Parmi les dames de la nouvelle infante brillait, par une beauté et des grâces peu communes, doña Iñez de Castro que Constance avait amenée de Castille ; Iñez était sœur d'un des plus nobles chevaliers de cette illustre maison qui s'alliait à toutes les maisons royales [1]. La

[1] Elle prétendait, mais sans aucune preuve, descendre du Cid.

noblesse du maintien, la douceur et la fierté réunies dans les manières d'Iñez lui avaient fait donner le surnom de *Port du Héron*. L'infante Constance s'aperçut bientôt que son mari prenait pour Iñez un attachement dont il n'était plus maître ; par une délicatesse infinie, au lieu d'éclater en reproches ou en jalousie, elle essaya de plusieurs moyens pour mettre obstacle à cette passion sans offenser son époux. Étant devenue mère, elle appela Iñez à l'honneur de répondre pour l'enfant aux fonts baptismaux ; par-là, elle lui devenait unie, et selon la loi suivie en ces temps, le lien spirituel formé entre un parrain et une marraine et les parents de l'enfant établissaient une sorte de parenté.

Mais doña Constance mourut, et l'amour de don Pèdre pour Iñez allant toujours croissant, pour se tirer de péché mortel, dit la chronique, il l'épousa secrètement.

Il en eut plusieurs enfants ; le roi ignorait ce mariage, mais voyant l'infant s'abandonner sans réserve à son amour pour Iñez, il craignait qu'il n'en vînt à l'épouser, et, pour prévenir cette alliance il proposa plusieurs princesses à son fils.

Sur les refus réitérés de l'infant le roi lui demanda s'il était marié à Iñez, et il lui dit : « Mon fils, confiez-moi ce que vous avez fait, parce que si doña Iñez est votre épouse, je l'honorerai comme telle ; autrement quittez-la et épousez une princesse du sang royal. »

Don Pèdre ne voulut jamais avouer son mariage, soit qu'il craignît un piége, soit qu'il eût quelque autre motif, mais il refusa toute autre union.

Alors les grands dirent au roi qu'il convenait d'exiler Iñez ou même qu'il fallait la faire périr, parce que sa famille était puissante, et qu'il était à craindre que si elle vivait quand don Pèdre deviendrait roi, ses frères ne voulussent faire régner leurs neveux au détriment de l'infant don Fernando, fils de Constance.

La reine Béatrix, mère de don Pèdre, avertit son fils de tous

les conciliabules qui se tenaient chaque jour contre Iñez. L'archevêque de Braga, et plusieurs prélats se joignirent à elle pour conseiller à l'infant ou de se marier ou de mettre Iñez en lieu sûr, de peur qu'elle ne devînt la victime de tant d'ennemis acharnés à sa perte, et qui tous les jours concertaient sa mort.

Mais l'infant rejeta de si sages avertissements comme le fruit de vaines terreurs. Il persista à ne pas découvrir son mariage, et ne songea pas à assurer la vie d'Iñez par l'éloignement.

Le roi cependant était pressé en sens divers. Sa conscience l'avertissait qu'il se rendait criminel par la mort d'Inez, et qu'au moment où il allait bientôt être appelé à paraître devant Dieu, il devait songer à se rendre le Seigneur propice et ne pas accumuler crimes sur crimes; ses conseillers lui criaient sans cesse que la mort d'Iñez était le seul moyen d'assurer le repos à l'État et la couronne à son petit-fils. C'est sa passion que suivit le roi. Poussé par les siens, et se trouvant à Montemor o Velha, il se rendit à Coïmbre avec beaucoup de gens armés. L'infant était à la chasse.

Doña Iñez, avertie de la venue du roi avec tant d'hommes armés, en comprit trop bien le motif; et voyant toute issue fermée et tout moyen de fuite intercepté, elle prit la résolution d'aller au-devant du roi, et de le recevoir comme une femme qui d'elle-même se présente à la mort; mais un reste d'espérance accompagnait cette démarche, et Iñez amenait avec elle ses trois enfants, très-jeunes et d'une incomparable beauté. Elle fondait quelque confiance sur la vue et les larmes de ces innocentes créatures.

En effet, quand le roi la vit en pleurs, entourée de ses beaux enfants qui l'enlaçaient, l'embrassaient et demandaient grâce pour leur mère, si dur que fût Alphonse, et si forte que fût sa résolution, il ne put s'empêcher d'être ému, et il voulut retourner et abandonner son funeste dessein. Il s'en allait déjà; Iñez rentrait dans son appartement à peine délivrée de sa terreur. Mais le roi

n'était pas sorti encore des salles du château que ses chevaliers l'entourèrent, le suppliant de les envoyer pour tuer Iñez, car s'ils ne le faisaient, ils seraient compromis pour l'avoir voulu tenter et conseiller; et en même temps plusieurs d'entre eux se détachèrent, et, comme des furieux, entrant dans le lieu où était l'infortunée Iñez, ils la percèrent de mille coups, et ne quittèrent la place que lorsqu'ils se furent assurés qu'il ne lui restait plus un souffle de vie.

Ce meurtre rendit Alphonse IV odieux à tous ses sujets. Quant à don Pèdre, la douleur faillit lui faire perdre le sens. On le voyait tantôt avec des cris furieux parcourir les avenues de son château, appelant Iñez à haute voix; tantôt on le trouvait, seul, accablé d'une sombre douleur, le visage dans ses mains, et ne sortant de là que pour se reprocher le meurtre de sa bien-aimée. — « Oui, disait-il, c'est moi, c'est moi seul qui l'ai tuée ! — A combien d'avertissements ai-je refusé de croire ? — O Iñez, tu es morte à cause de moi; j'ai pu te mettre en sûreté et je ne l'ai pas fait ! Ta vie eût été assurée par la garde du plus simple chevalier plus qu'elle ne l'a été par moi qui devais la défendre et la protéger ! »

Ce chagrin ne cessa point, et bientôt le porta à des désirs de vengeance furieux. Tout le mal qu'il put faire au royaume de son père, il le fit; on le vit en armes saccager les domaines du roi, y porter le fer et la flamme, perdre les moissons, y massacrer les laboureurs. Ainsi, par la haine et à la suite du crime, le beau royaume de Denis *le Laboureur* était abandonné à une soldatesque en furie. L'infant assiégea la ville de Porto, mais l'archevêque, qui était un prélat vénérable et tenu pour saint, fit mettre la place en état de défense et déclara qu'il mourrait plutôt que de l'abandonner. L'infant, qui aimait le prélat et lui voulait du bien, et en qui déjà parlait le remords de porter les armes contre son père, ayant appris qu'Alphonse IV était à Guimaraem, et que bientôt il lui faudrait combattre corps à corps peut être, avec son

père, ou du moins les deux armées en présence, recula devant l'horreur d'un parricide et se retira.

Béatrix, sa mère, qu'affligeaient les crimes et les dissensions de sa maison, vint rejoindre l'infant à Cavanesa, et là l'accueillant, le blâmant, le consolant, elle lui promit sa médiation pour obtenir une réconciliation. L'archevêque de Braga intervint, et les soins de la reine, les siens, ceux de plusieurs autres bons personnages obtinrent une convention pacifique, par laquelle il fut stipulé que l'infant pardonnerait à tous ceux qui auraient été inculpés dans le meurtre d'Iñez de Castro, et que le roi ne punirait jamais ceux qui l'avaient desservi auprès de l'infant. A ces conditions l'infant devait servir le roi comme un bon fils et un fidèle vassal, et rendre la justice au nom du roi.

Malgré des pardons si bien cimentés, lorsque le roi se sentit atteint du mal qui allait terminer sa vie (ce qui arriva peu après les traités), il appela autour de lui ceux qui avaient trempé dans le meurtre de l'infortunée Iñez, et les engagea à quitter immédiatement le royaume afin qu'ils fussent en sûreté, quand l'infant serait devenu roi.

Don Pedro, ou Pierre I[er] de Portugal, surnommé le Cruel et le Justicier, était contemporain de Pierre le Cruel de Castille, et de Pierre le Cruel d'Aragon. Le caractère de Pierre de Portugal offrait des contrastes frappants; familier dans son intérieur, gai, facile, il devenait fou pour ainsi dire quand il jugeait; il châtiait et fouettait de sa propre main, condamnant sans entendre les parties. — Il dansait dans les rues, et à une veillée d'armes faite pour la réception de don Joam Alphonso Tello, il fit allumer cinq mille cierges tenus par autant de gentilshommes rangés sur deux files, et s'en alla dansant entre les files avec les gentilshommes de sa maison. Avec cela il était brave, hardi, libéral, et disait qu'un jour où un roi ne donne rien on n'a plus de raison pour l'appeler roi. Cependant il n'était nullement pro-

digne, et mettait tant d'ordre dans sa dépense qu'il amassait sans charger le peuple d'impôts ; — il aimait à faire travailler les ouvriers et se plaisait à avoir des bijoux fabriqués à l'avance, dont il gratifiait les seigneurs de son entourage ; — il récompensait grandement les services et était fort aimé du peuple.

D'où vient donc le surnom de Cruel qui lui fut donné ? Des exécutions sanglantes auxquelles lui-même assistait, et de la façon inhumaine en laquelle il témoignait se plaire, assaisonnant les supplices de mots dont la trivialité ou le double sens rendaient l'expression plus saisissante et plus barbare.

Au bout de quatre ans de règne, se croyant bien affermi sur son trône, il fit arrêter par trahison, en Castille, tous les réfugiés qui avaient pris part à la mort d'Iñez, et il les fit mourir en sa présence, multipliant les tortures. Il ordonna d'arracher le cœur à l'un en le tirant par la poitrine ; à l'autre en le faisant sortir par le dos ; et comme les bourreaux hésitaient en aussi horrible besogne, inaccoutumée même pour eux, Pierre le Cruel disait avec un rire abominable, faisant allusion au nom de l'un des patients, *Coelha*, qui signifie *lapin* en portugais : — « Voilà bien du temps pour assaisonner ce lapin ! — N'a-t-on pas assez d'oignons et de vinaigre ? » Lui-même, son fouet à la ceinture, il le détachait et lui donnait des coups à travers la figure.

On frémit en assistant à ces horribles vengeances ; il prétendait par là venger Iñez et ne faisait que mériter le surnom de Cruel qui le rend en exécration à la postérité.

Combien plus touchants auraient été ses regrets s'il se fût borné à ce que nous allons raconter !

Cette année même, et avant d'en venir à ces cruautés, étant à Castanhède, il fit publier à son de trompe que doña Iñez avait été sa femme et légitime épouse. Puis, faisant venir le tabellion et les témoins nécessaires, il ordonna de rédiger un acte de reconnaissance de son mariage, affirmant et jurant la main sur l'Évangile

qu'il avait reçu la bénédiction nuptiale des mains de l'évêque de Guarda, nommé don Gil, en présence de don Estevan Lobato. Et ayant fait exhumer les restes de cette épouse si chère, il baisa ses ossements, et lui fit faire un tombeau magnifique; l'image d'Iñez y était couronnée, et il la proclama reine après sa mort, et la fit transporter par une procession solennelle, de Sainte-Claire, où elle était inhumée d'abord, à Alcobaço. Quand il mourut, le 18 janvier 1367, il ordonna qu'on l'enfermât à côté de sa chère Iñez de Castro.

LIANOR TELLEZ

FEMME DE FERDINAND II.

Doña Lianor Tellez, dame de la cour et d'une haute naissance, avait touché le cœur de Ferdinand. Elle était mariée; Ferdinand fit casser et annuler ce mariage afin de l'épouser.

Lianor n'est pas plutôt reine, qu'elle remplit de meurtres le trône où elle vient de s'asseoir; elle veut perdre les fils d'Iñez et les fait concourir eux-mêmes aux trames sanglantes qu'elle ourdit contre eux. Elle marie secrètement sa sœur Marie Tellez à don Juan, fils d'Iñez, puis elle fait poignarder Iñez par cet époux perfide, auquel elle laisse entrevoir quelle lui donnera quelque jour avec sa main, le trône de Portugal. Le crime achevé, elle se rit de don Juan, qui n'a de ressource que de fuir avec ses remords.

L'infant Diniz, second fils d'Iñez de Castro, refuse de baiser la main de la reine; Lianor le fait exiler.

Cependant pour épouser cette femme dissolue et cruelle, Ferdinand avait offensé Henri de Transtamare doublement en refusant sa fille doña Brita à qui il était fiancé, et en s'alliant à l'Angleterre.

Henri de Transtamare jure de détruire Lisbonne; il entre en Portugal, il ravage tout; il vient camper à la vue de Lisbonne, et les Portugais au désespoir mettent eux-mêmes le feu à une partie de leur cité. — Fernando cependant demeurait paisible à Santarem, regardant avec Lianor, la fumée du camp et le passage des bandes castillanes.

Enfin le pape intervint, et détermina les rois à un accommodement.

Quand la paix fut signée, Fernando donna des fêtes magnifiques à Santarem, et au sortir d'une entrevue sur le Tage avec Henri de Transtamare, celui-ci dit : « J'ai vu belle cour et beau roi. »

Mais au bout de quelques années Fernand rompit de nouveau avec la Castille. — Le comte Andeira fut envoyé en Angleterre pour ourdir une trame perfide contre la Castille. Caché par le roi même dans le palais, au retour de cette mission secrète, il vit la reine, s'en fit aimer, et le scandale éclata quand à la suite de cette mission malheureuse les Anglais, venus comme alliés, remplirent le Portugal de désolation.

En 1383, Jean I[er] de Castille conclut la paix en recevant la main de doña Brita, infante de Portugal. Mais Fernando mourut la même année.

Sa mort fit naître de nouveaux éléments de troubles.

La reine doña Lianor était haïe et méprisée; mais elle s'était emparée du gouvernement avec le comte Andeira. Jean I[er] de Castille prétendait que doña Brita, sa femme, devait être reine. Du fond d'une prison de Castille, don Juan, fils d'Iñez, revendiquait la couronne; et le maître d'Aviz attendait l'issue des événements.

Ce maître d'Aviz[1], don Joam, fils de Pedro et d'une femme qu'on croit être ou doña Teresa Laurença, dame de Galice, ou une noble génoise, avait encouru, comme les fils d'Iñez, la haine de Lianor qui plusieurs fois avait attenté à sa vie; en raison même de cette haine, il était devenu cher aux Portugais. Il était soutenu par un noble vieillard Alvar Paër que le peuple révérait à l'égal d'un sage ou d'un père.

Les Castillans pour réclamer la couronne au nom de Jean Ier de Castille, allaient passer la frontière; don Andeira, maître d'Aviz, était jusque-là resté à l'écart; après les funérailles du roi, il avait quitté sa retraite d'Ourem, et était venu auprès de la reine, qui tantôt le flatte et tantôt l'asservit.

Un jour, la reine, étant assise sur un siége élevé, entourée de ses dames, on voit entrer dans la salle, avec une noble escorte, le maître d'Aviz. — Andeira prend les armes, mais don Joam n'a ait autre chose que saluer la reine avec courtoisie et sort. Don Andeira veut le trouver; ils se rencontrent dans une grande salle; leurs hommes d'armes à quelque distance, ils se retirent à l'embrasure d'une fenêtre. Tandis qu'ils parlaient, le comte Andeira est frappé. Le maître a porté le premier coup; un chevalier l'achève, et une immense clameur remplit le palais. Le peuple en tumulte accourt demander le maître d'Aviz, menaçant s'il ne paraît d'envahir la demeure royale. Don Joam se montre, il est accueilli par des acclamations et un enthousiasme qui lui apprennent qu'il peut tout tenter.

La reine est obligée de se retirer, et don Joam prend le titre de *gouverneur et défenseur* du royaume.

Lianor dut renoncer à toute autorité heureuse de ne pas payer de sa vie dans cette révolution les crimes qui l'avaient rendue odieuse.

[1] On se rappelle que l'ordre militaire d'Aviz était très-puissant.

Pour le maître d'Aviz, il employa dix-huit mois à lutter contre les ennemis du dehors et ceux du dedans, et les cortès l'élurent sous le nom de don Joam ou Jean Ier, roi de Portugal et des Algarves en 1389.

Jean Ier commença la dynastie d'Aviz.

PHILIPPA DE LANCASTRE

FEMME DE JEAN Ier, DE LA DYNASTIE D'AVIZ.

Relevé de ses vœux en 1387, don Juan Ier de Portugal épousa Philippa de Lancastre. Grand par lui-même, grand par ses enfants, Jean commença une ère nouvelle pour le Portugal. Doña Bianca et don Alphonse, les premiers enfants de Jean et de Philippa, moururent en bas âge; voici le nom des autres :

Édouard, qui régna;

Don Pedro, que distinguèrent le plus noble cœur et la plus haute intelligence;

Don Henri, qui donna l'impulsion aux découvertes de ce siècle;

Don Juan, connétable, signalé pour ses travaux;

Don Fernando, martyr de son amour pour son pays.

Tels furent les enfants que la reine Philippa donna à son époux, et qu'elle éleva avec la sagesse et l'amour d'une mère chrétienne.

Philippa de Lancastre faisait de sa cour une sorte de sanctuaire dont n'approchait rien de profane : — Aucune langue calomniatrice, disait-on, ne saurait attaquer l'honneur d'une dame de la cour de la reine Philippa.

Quand don Juan fut mort, le peuple l'appela le *Roi du bon Souvenir*.

ÉLÉONORE

FEMME D'ÉDOUARD Ier.

ISABELLE DE PORTUGAL,

FEMME D'ALPHONSE IV.

Éléonore, mariée à Édouard Ier, perdit son mari après un petit nombre d'années ; c'était un roi accompli ; il laissa la reine chargée de la régence, et mourut avec le regret de n'avoir pu racheter son frère Fernando, esclave chez les Maures. Alphonse V, qui portait la couronne, n'avait que six ans. Son oncle, don Pèdre, partageait, sous le titre de *Défenseur*, le poids des affaires, mais la reine le détestait; elle demanda contre lui l'appui de ses frères, les infants d'Aragon, et se rendit si impopulaire par cette démarche imprudente, qu'elle fut contrainte de quitter le Portugal

pour se retirer en Castille. Elle mourut prématurément à Tolède; on la crut empoisonnée.

Don Pedro eut la régence et y déploya les plus rares talents.

C'est pendant son administration glorieuse que don Henri donna à Gilianez la mission difficile de doubler le cap Bojador, en Afrique. A partir de ce moment, on conçut l'espoir de trouver une route aux Indes par mer.

Quand Alphonse eut quinze ans, et qu'il fut devenu majeur, il épousa, selon la volonté exprimée par le testament de son père, sa cousine Isabelle, fille de don Pedro, son oncle et son sage tuteur.

L'histoire encore aujourd'hui ne se rend pas compte des menées et des intrigues qui empoisonnèrent la carrière de don Pedro. Il y eut contre lui des calomnies si basses, qu'on alla jusqu'à l'accuser d'avoir empoisonné le roi Édouard, la reine Lianor, l'infant don Juan; la calomnie alla si loin que la jeune reine ne put faire entendre la vérité au roi son mari, et que les lettres écrites par don Pedro pour sa justification, restèrent sans défense. On prit les armes contre lui, et à sa grande douleur, il fut obligé de repousser la force par la force. Il s'était préparé comme un homme qui doit mourir; il fut tué en effet dans le combat. — La reine sa fille, contrainte de dévorer ses larmes, et vêtue magnifiquement, avait dû aller au-devant de son mari pour ce douloureux triomphe.

Le corps du noble infant était resté gisant sans sépulture; quelques soldats l'avaient porté dans une petite chapelle. La reine alors laissa éclater sa douleur, et elle obtint que les honneurs funèbres fussent rendus au grand homme dont elle était la fille, et dont les services avaient été si mal récompensés.

Alphonse V eut un règne troublé et romanesque. Ingrat à l'égard de son oncle, il se laissa aisément tromper et séduire tout le reste de son règne. — Devenu veuf d'Isabelle, il promit d'épouser

Jeanne de Castille, sa nièce, dite la Bertraneja, mais le mariage fut frappé de nullité. Dans la guerre que soutint Alphonse contre la Castille, la bataille de Toro se distingua entre toutes les autres; c'est celle où Juan se conduisit si bravement, et vint si à propos seconder son père, que Ferdinand le Catholique dit : «Si ce n'eût été le poussin, le vieux coq eût été pris.»

Nous avons raconté, à l'occasion du règne d'Isabelle, la destinée de Jeanne dite la Bertraneja, un moment reine de Portugal, et forcée ensuite à prendre le voile à Coïmbre ; le voyage d'Alphonse V en France, son chagrin de se voir trompé par Louis XI, son abdication et son retour.

ÉLÉONORE

FEMME DE JEAN II.

ISABELLE ET MARIE DE CASTILLE,

FEMMES DE DON EMMANUEL Ier.

CATHERINE,

FEMME DE JEAN III.

DONA LUISIA DE GUZMAN,

FEMME DE JEAN IV.

I

Jean II fut un des rois les plus brillants du Portugal ; sous lui se firent les grandes découvertes des Portugais.

Il donna son fils Jean à l'infante Isabelle, fille de la grande Isabelle de Castille ; mais Jean mourut d'une chute de cheval, après sept mois de mariage.

Don Manuel était épris de cette princesse, qui après sept ans de

veuvage consentit à lui donner sa main. Mais il la perdit au bout de trois ans de mariage, et épousa doña Maria, sœur d'Isabelle.

Le règne d'Emmanuel fut l'objet d'une mesure fatale, qui ordonna la conversion des Juifs, et fut suivie d'un massacre affreux fait dans les rues de Lisbonne.

C'est sous le règne d'Emmanuel que s'accomplirent les découvertes de Vasco de Gama, et les conquêtes des Portugais dans les Indes, faites par le talent d'Alphonse d'Albuquerque.

On l'appelle le roi Fortuné.

Jean III acheva d'accomplir les vastes desseins de son père, — secondé dans ses desseins par son épouse Catherine, qui, quoique fille de Philippe II, était vraiment Portugaise de cœur.

Sous ce règne aussi s'accomplirent les immenses travaux de saint François Xavier.

Lorsque Jean III mourut, en 1557, il venait de perdre son fils unique, et doña Juana avait mis au monde, dans le deuil et les larmes, un fils qui fut don Sébastien.

La reine Catherine prit la direction des affaires, et la princesse doña Juana, mère du roi, vint en Espagne, où elle fut, comme nous l'avons vu, régente en l'absence de son père Charles-Quint, et de son frère Philippe II.

Catherine gouverna avec une extrême fermeté et une haute sagesse, aidée par un homme de bien et d'honneur, appelé Aleixo de Menezès et décoré du titre d'*Ayo*, que prenait toujours en Portugal le gouverneur ou défenseur.

Don Sébastien était rempli de qualités estimables, plein de zèle et d'ardeur, mais dénué de prudence.

Il se livra à quatorze ans aux conseils de deux hommes qui le perdirent.

Après bien des imprudences, il tenta une expédition malheureuse en Afrique, et ses dispositions, prises trop légèrement,

le menèrent à sa perte. Dans un combat de deux heures, malgré les prodiges qu'il fit, il vit périr presque tous les siens, et lui-même trouva la mort en se précipitant dans les rangs ennemis.

Il n'avait que dix-sept ans. Cette terrible défaite d'Alcaçar fut pour tous les bons Portugais regardée comme un présage de ruine : un religieux malade, en en apprenant la nouvelle, se tourna vers le Christ et expira ; le Camoëns, réduit à une misère si extrême qu'un esclave Javanais, qu'il avait amené des Indes, le soutenait en le faisant vivre d'aumônes, le Camoëns mourant dit : « J'aime tant ma patrie, que je me sens heureux, non-seulement de mourir pour elle, mais de mourir avec elle. »

En effet, bien des prétendants se mirent sur les rangs, et on revêtit de la pourpre royale l'infant don Henri, évêque, grand inquisiteur et cardinal, fils de la reine Marie et de Jean II ; il était grand-oncle du feu roi. Il régna sous le nom de don Henri Ier, et on l'appela le Roi-Cardinal.

Lui mort, don Antonio se fit élire, mais Philippe II envoya une armée qui assiégea Lisbonne. La capitale du Portugal, malgré la valeur de ses habitants, réduite à capituler, reçut en frémissant le roi d'Espagne, qui comme roi de Portugal se fit appeler Philippe Ier. — A partir de cette époque 1580 jusqu'en 1640, les rois d'Espagne portèrent le titre de roi de Portugal, et le Portugal gouverné par les monarques espagnols porta ses chaînes en les détestant.

L'indépendance du Portugal n'était plus ; la tristesse était répandue dans les cœurs. La nation soupirait après un roi né dans son sein. La maison de Bragance veillait en attendant l'heure de réclamer ses droits, et si triste et si accablante paraissait cette situation d'un peuple libre, qui se sentait sous la dépendance d'une autre nationalité, que le peuple portugais encore aujourd'hui appelle ce temps de la domination espagnole *les soixante ans de captivité.*

Enfin arriva le jour du réveil, la révolution de 1640: ainsi est-elle nommée, ainsi est-elle devenue célèbre dans le monde entier!

II

Révolution de 1640.

Luisia Francesca de Guzman, belle et pleine de talent, était mariée au duc de Bragance. Le ministre du faible Philippe IV, alors roi d'Espagne, Olivarès, tout incapable qu'il était, sentait bien que de la maison de Bragance viendrait tout ce que l'Espagne pouvait redouter pour sa possession de Portugal; on lui avait entendu dire: « Il n'y aura point de repos en Portugal tant que la mauvaise herbe ne croîtra point dans la cour et sur les degrés du palais de Villa-Viçosa. » Un complot se préparait. Le duc Jean paraissait étranger cependant à toute menée; les Portugais même s'y méprirent. Toutefois il se forma une conspiration de quarante personnes qui lui offrirent de l'élever au trône.

Pedro de Mendoça lui remit à la chasse les lettres qui contenaient cette proposition, bien faite pour exciter l'ambition.

Don Juan hésitait.

Son secrétaire, Antonio Paës, lui dit:

« Que fera le duc si le peuple, las d'attendre, se constitue en république? »

« Le duc suivra, vous le savez bien, Antonio, la fortune de son pays. »

« Eh bien! monseigneur, où sont vos doutes? Celui qui risquerait sa vie comme vassal de la république n'aura-t-il pas plus de gloire et de raison à la conduire comme roi? »

Don Juan passa dans l'appartement de dona Luisia. « Voici ce qu'on m'offre, madame, dit-il, où en est le pays, et quels vont être nos périls. »

— » Ah ! monsieur, répondit-elle, que parlez-vous de péril où vous voyez tant de gloire? Plutôt mourir, que de vivre asservi. Pour moi, j'aime mieux être reine une heure que duchesse toute ma vie. »

Pedro de Mendoça porta aux conjurés une réponse favorable, et leur chef, Jean Pinto, vint trouver le duc.

Content de l'accueil du duc, et croyant qu'il était disposé à recouvrer l'indépendance du Portugal par les armes, Pinto se jeta à genoux : — « Avant tout, que le principal soit fait: Votre Majesté doit être proclamée comme le roi et seigneur légitime du Portugal, et moi, ici, je la reconnais comme telle; donc, je puis lui baiser la main et être le premier à lui rendre cet hommage. »

— « Ne vendons pas la peau avant la chair, » dit le duc en souriant.

— « Plein de confiance, j'affirme à Votre Majesté que ses désirs ne vont pas encore jusqu'où ira l'effet. »

Le jour marqué se leva ; les conjurés se tenaient prêts.

Les femmes qui étaient dans cette grande confidence, firent des merveilles.

« Allez, mes fils, dit l'une d'elles, dona Phelippa de Villena, à ses deux fils en les armant, vous êtes chevaliers, gagnez un trône à votre roi et la liberté à votre pays. »

Neuf heures sonnent, une détonation de pistolet se fait entendre; c'est le signal.

Une voix crie du palais : « Vive le roi Jean IV, jusqu'à cette heure duc de Bragance! Meurent les traîtres qui nous ont retiré la liberté ! »

Les conjurés répondent par mille cris :

« Vive Bragance ! »

Pinto marche à l'appartement de Vasconcellos, qui était caché dans une armoire, et qui fut en un instant découvert et tué.

La vice-reine, Marguerite de Mantoue, veut tenir bon; elle promet la réforme des abus.

Mais don Carlos de Narbonne lui dit : « Madame, ne nous obligez pas à manquer au respect que nous vous devons. — A moi ? Comment? — En faisant passer Votre Altesse par cette fenêtre. »

Marguerite de Mantoue fut obligée de donner à ses propres officiers l'ordre de respecter la volonté du peuple. On se porta à la chambre municipale, et on formula l'acte de l'indépendance nationale, signé de tous ceux qui y voulurent apposer leurs signatures.

L'archevêque de Lisbonne rendit solennellement grâces à Dieu dans la cathédrale, et l'un des bras du Christ étant venu à se détacher, et demeurant par là étendu sur le peuple pendant la bénédiction, on cria au miracle, et on vit dans ce signe un présage de bonheur.

Le duc de Bragance, averti par un courrier, arrive à Lisbonne, et sous le nom de Jean IV est reconnu roi de Portugal. Un peu plus tard vint la reine Luisia Francesca.

On a vu comment Olivarès rendit compte de la perte du Portugal à son maître. « La tête a tourné au duc de Bragance, dit-il; c'est une confiscation de 12 millions pour Votre Majesté. »

Dona Luisia fit le charme de cette cour nouvelle, et Lisbonne éclatait en expressions de joie.

Cette joie se répandit dans toutes les colonies; mais la guerre eut lieu nécessairement avec l'Espagne, qui retint dans une prison rigoureuse Édouard, frère de Jean IV.

La bataille de Montijo consolida la maison de Bragance.

Des chagrins de cœur troublèrent le bonheur de Dona Luisia. Un fils charmant, l'infant Théodosio, fut enlevé à l'amour de ses parents, et son frère, Alphonse, était presque idiot. Sa mère, quand

Jean IV fut mort, dut cacher autant qu'elle le put l'imbécillité de ce fils; elle l'empêchait d'entretenir des liaisons dangereuses avec des favoris indignes; mais quand il fut en âge, elle comprit qu'elle ne pouvait lutter contre lui, et lui fit dire qu'elle était prête à déposer l'autorité.

Dès qu'elle le put, elle se retira dans un couvent. Elle y mourut sans que son fils ingrat répondit à l'appel qu'elle lui avait fait pour lui donner encore sa main mourante.

MARIE-FRANÇOISE-ÉLISABETH

DE SAVOIE,

FEMME D'ALPHONSE VI ET DE DON PÈDRE II.

MARIE-SOPHIE DE NEUBOURG,

SECONDE FEMME DE DON PÈDRE.

MARIE-ANNE,

FEMME DE JEAN V.

Le comte de Castelmalhor, qui était le favori du roi, le maria à Marie-Françoise-Élisabeth de Savoie, qui, en moins de deux ans, arriva au dénouement d'une intrigue hypocrite au profit de son ambition, en parvenant à faire déposer son mari sous prétexte d'imbécillité, à faire déclarer nul son mariage par la cour de Rome, et à épouser le frère du roi, don Pedro, qu'elle fit ainsi régner sous le nom de Pierre II.

Alphonse VI fut assez dégradé pour envoyer complimenter son frère, et dit : *Mon pauvre frère verra bientôt ce que vaut la Française!* Mais on tint ce malheureux roi prisonnier, d'abord aux Açores, puis à Cintra, et, pendant neuf ans, il exhala ses plaintes et son désespoir, pleurant sa liberté plus que son trône.

Isabelle ne jouit pas du fruit de ses intrigues criminelles; elle mourut en 1684, ne laissant qu'une fille. Elle avait été reine dix-huit ans.

Le roi don Pedro, ou Pierre II, se remaria au bout de quatre ans à Marie-Sophie-Isabelle de Neubourg, fille de l'électeur palatin du Rhin, qui lui donna plusieurs enfants :

Don Juan, mort au berceau;

Don Pedro, qui régna;

Don Francisco, grand prieur de Crato;

Don Antonio;

Doña Teresa, morte jeune;

Don Manuel, qui se distingua avec le prince Eugène;

Doña Francisca, morte en 1736.

Le roi Pierre II suivit la fortune de l'Angleterre dans la guerre de la succession, au milieu de laquelle la mort l'enleva [1], lorsque son fils aîné, don Jean, n'était encore âgé que de seize ans.

Jean V, suivant la politique de son père, qui le liait à l'Autriche, épousa, en 1708, à dix-sept ans, Marie-Anne d'Autriche, fille de l'empereur Léopold Ier. On éleva dix-sept arcs de triomphe pour fêter la nouvelle reine.

Si le roi Jean V ne fut point un grand politique, il aima son peuple et travailla sincèrement à le rendre heureux.

La paix d'Utrecht, signée en 1715, rendit la tranquillité à l'Espagne et au Portugal, et termina la guerre de la succession que nous avons vue en Espagne, au règne de Philippe V et de cette charmante Louise de Savoie, que le peuple espagnol avait tant chérie, et dont la reine Marie-Anne était la contemporaine.

Après un règne long et prospère [2], Jean V mourut, laissant le trône à son fils Joseph Ier.

[1] 1707.

[2] 1707 à 1750.

DOÑA ANNA VICTORIA

FILLE DE PHILIPPE V ET D'ÉLISABETH FARNÈSE, FEMME DE JOSEPH 1er.

Doña Anna Victoria, dite l'infante, avait été amenée en France pour y devenir l'épouse de Louis XV. Elle avait huit ans lorsque le duc de Bourbon, alors ministre, détermina Louis XV, qui avait seize ans, à épouser Marie Leczinska.

La princesse n'oublia jamais la France ; mariée à l'infant don José, du vivant de Jean V, elle conservait quelque amertume à la pensée de l'échange qu'elle avait fait. Devenue reine, elle entra dans les affaires avec l'esprit d'intrigue des femmes que, dans ce siècle, l'histoire nous montre se mêlant à tous les événements.

Le règne de Joseph Ier est célèbre par le ministère du marquis de Pombal.

En 1777, après une administration dans laquelle il a eu un pouvoir illimité, et qui avait été marquée par l'expulsion des jésuites hors du Portugal et hors du Paraguai, le marquis de Pombal vit mourir le roi, qui n'avait jamais cessé de mettre sa confiance en lui, malgré de très-vives oppositions. Il prévit la disgrâce qui allait suivre, et se retira.

DOÑA MARIA Ire

REINE RÉGNANTE DE PORTUGAL, MARIÉE A DON PÈDRE, SON NEVEU.

DOÑA CARLOTTA,

FEMME DE JEAN VI.

DOÑA MARIA II.

Le trône revenait de droit à doña Maria, fille aînée du roi Joseph Ier, avant de mourir, la maria à son propre petit-fils duc de Beïra.

Le premier acte de la reine après son couronnement fut d'ouvrir les prisons pour en faire sortir ceux qu'avait enfermés le marquis de Pombal.

Le marquis avait donné sa démission. On lui avait conservé

toutes ses pensions. Mais tous ses ennemis, d'une part, toutes les victimes des jugements qu'il avait fait rendre pendant le cours de son ministère, les infants qu'il avait tenus éloignés, et qui maintenant reparaissaient à la cour en fêtes pour eux, rendirent son nom de plus en plus odieux; les membres encore vivants de la famille de Tavora à qui on avait offert la liberté, ne consentirent à la recouvrer qu'après une révision du procès qui avait impliqué leurs noms dans la conspiration de l'assassinat commis contre Joseph Ier.

Cette révision faite, les juges déclarèrent innocentes toutes les personnes mortes ou vivantes de la famille de Tavora.

Par là le marquis de Pombal fut déclaré criminel; il aurait pu trouver une fin plus funeste. On se contenta de lui interdire l'approche de la capitale à plus de vingt lieues. Il mourut dans cette disgrâce.

Doña Maria Ire. règna avec beaucoup de bonheur tant qu'elle tint seule les rênes du gouvernement. Le jeune roi se tenait tout à fait éloigné des affaires, et toutes les améliorations nombreuses qui se faisaient émanèrent de la volonté de la reine. Don Pèdre II mourut en 1786, et doña Maria demeura seule avec ses fils, Joseph et Jean.

Doña Maria était une femme digne de respect et d'estime, et douée d'une grande bonne volonté; mais par un malheur, qui eut pour le Portugal et pour la famille royale les conséquences les plus funestes, elle fut tout à coup frappée de démence, et jamais elle ne recouvra la raison que par lueurs trop courtes et trop imparfaites pour qu'on pût y attacher quelque importance.

Son fils don José, ou Joseph, prince du Brésil, prit la direction des affaires, mais la mort le frappa, et le second, Jean, n'avait pas les qualités nécessaires pour porter un poids qui, en 1795, lorsque la révolution française embrasait toute l'Europe, et que déjà s'était annoncé, à Toulon, le grand homme, qui allait rem-

plir le monde de son nom, aurait paru lourd à de plus fortes épaules,

Jean sentait son insuffisance et il en gémissait secrètement. Cependant le respect filial et les besoins du peuple lui firent une loi de constituer une régence, et après avoir gouverné sans autre titre que sa qualité de prince du Brésil, durant quatre ans, il prit solennellement, en 1799, le titre de régent, mais sans avoir assemblé les cortès.

Jusqu'à 1807, la régence portugaise ne fut point troublée, mais lorsque vinrent les événements d'Espagne que nous avons signalés, la politique de l'empereur Napoléon, qui voulait créer une seconde nation dans la Péninsule, annonça par un article du *Moniteur* que la maison de Bragance avait cessé de régner. — Les armées françaises étaient alors en Espagne, où Joseph, frère de l'empereur Napoléon, était proclamé roi, et elles allaient passer l'Estramadure.

Dans une circonstance si difficile et si extraordinaire, le régent annonça par un décret qu'il se retirait au Brésil, et qu'il constituait un conseil de régence pour le Portugal.

Le 27 novembre 1808, la reine, l'infortunée doña Maria, privée de la raison, le prince régent, l'infant don Pèdre, troisième fils de doña Maria, le prince d'Espagne, s'embarquèrent à Lisbonne sur le vaisseau le *Prince Royal*, de quatre-vingts canons, et firent voile pour le Brésil. La princesse du Brésil, femme du régent, ses filles, don Miguel son second fils, s'embarquèrent sur un autre navire; quinze mille personnes émigrèrent avec eux ou peu à peu. — L'Angleterre, avec laquelle Jean, dans l'espoir de conjurer l'orage par cette concession, avait rompu en 1807, et qui tenait bloqué le port de Lisbonne, reprit alors l'alliance du régent de Portugal, prince du Brésil, fit cesser le blocus et protégea le départ de la famille royale.

Doña Maria, avertie à l'heure du départ et paraissant recouvrer

une de ces lueurs de raison qui rendaient plus douloureux et plus déchirant le spectacle de sa folie accoutumée, reprit l'air de majesté qui autrefois seyait si bien à sa dignité, et refusant de se prêter à la hâte qu'imposait ce départ précipité : « Pas si vite, dit-elle, on croirait que nous fuyons. »

Le prince du Brésil ne fuyait pas. Cédant à une impérieuse nécessité et ne pouvant défendre cette part des États Portugais, où il n'avait d'autorité que par l'infirmité de sa mère, il allait dans la vaste partie de ses domaines, qui au delà des mers devait former bientôt un empire indépendant et puissant.

Le 27 il avait mis à la voile, le 30 les armées françaises entraient victorieuses à Lisbonne. Junot, à la tête de quinze cents grenadiers seulement, était maître de la cité portugaise.

Par un décret de 1808, Junot, dans une proclamation faite au nom de l'empereur, déclare déchue la famille régnante, abolit la régence, frappe le Portugal d'un impôt de cent millions de francs (quarante millions de cruzades), — et annonce que désormais les actes administratifs seront rendus au nom de l'empereur Napoléon.

O gloire française ! ô gloire du grand homme ! ce n'est pas vous qui avez inspiré de tels actes. Les illusions de l'ambition ont seules pu faire penser qu'une mesure de politique pouvait légitimer tout ce que la bonne foi réprouvait à l'occasion de la guerre espagnole et portugaise, sous l'empire.

L'Espagne déjà se levait comme un seul homme pour repousser le joug.

Porto, en Portugal, se soulève le 18 juin; une junte suprême appelle les Anglais au secours de la nation, et la lutte s'engage entre les Français et les Portugais.

Du Brésil, Jean l'a déclarée par un acte du 8 mars. Tandis que la reine doña Maria, en démence et en mélancolie, demande dans l'exil ce que devient le Portugal, Béja, Evora sont saccagés par les Français ; un combat important est gagné par le général anglais,

sir Arthur Wellesley. — Le 21 août, quatorze mille Français, commandés par Junot, nommé duc d'Abrantès, sont défaits malgré des prodiges, par vingt-huit mille hommes, Anglais et Portugais, que commandait sir Harry Burard. — L'armée française est contrainte de se replier.

Le général Kellermann ménage une suspension d'armes, et on signe à Cintra une convention par laquelle est stipulée l'évacuation de nos troupes.

Vingt-cinq mille hommes, avec armes et bagages, embarqués en Portugal, abordent après d'affreuses tempêtes à Quiberon et à La Rochelle, et peuvent un mois après rentrer en Espagne, pour y poursuivre la lutte engagée.

En 1809, le maréchal Soult rentre en Portugal avec vingt-cinq mille hommes, s'établit à Porto; mais il est obligé d'opérer sa retraite.

Les hommes de guerre admirent les mesures prises à cette occasion par le maréchal.

En 1810, on reprend une campagne de la plus haute importance; l'invasion du Portugal se fait sous la direction du maréchal Masséna, avec soixante-dix mille hommes réunis à Salamanque.

C'est le duc de Wellington qui commande l'armée Anglo-Portugaise.

Ciudad Rodrigo, assiégée par la France, se rend au bout de vingt-six jours. Alméida capitule le 28 avril 1810.

Quelquefois les deux armées s'attribuent la victoire.

Le régent de Portugal avait signé à Rio-Janeiro un traité de *bonne amitié* avec l'Angleterre; mais cette alliance anglaise, tout en défendant le Portugal, fut si funeste, que les Portugais eux-mêmes l'appelèrent: *O miserando tratado*!

Notre armée, malgré les talents de ses chefs, ne put tenir que

huit mois en Portugal, et après un dernier combat livré à Sabugal, elle rentra en Espagne.

Une marche du maréchal Marmont, accomplie en avril 1812, mit momentanément aux mains de ce général la ville de Guarda, et quelques autres ; mais cette invasion éphémère, entreprise le 12 et terminée le 23 du même mois d'avril, ne put être regardée comme sérieuse, et le Portugal, après ces quatre invasions (si on compte celle-ci), demeura indépendant ; mais cent mille Portugais y avaient péri.

La lutte entre le duc de Wellington et les généraux français se continua en Espagne.

Après bien des combats, où se fit admirer de part et d'autre le génie militaire, mais où furent dépensés bien malheureusement tant de forces et de talents dans une guerre désastreuse, pour les trois nations, Espagne, France et Portugal, les Portugais prirent leur part de l'invasion étrangère en France, lorsqu'en 1814, ayant bloqué Bayonne, et deux divisions portugaises étant entrées à Bordeaux, l'armée anglo-portugaise pénétra jusqu'à Toulouse ; il se livra sous les murs de cette cité célèbre un combat où des prodiges de bravoure ne purent nous laisser maîtres du terrain. Mais c'était le 27 février 1814, et la Providence, qui règle les destinées des nations, avait ses desseins. L'heure des inévitables revers était arrivée. Partout vainqueur, mais nulle part ne pouvant arrêter la marche des alliés, le grand homme que son génie avait rendu l'arbitre des destinées européennes, allait tomber sans pouvoir combattre une dernière fois. — Il espérait encore, en ralliant ses vieilles troupes, écraser les alliés sous Paris. Son courage s'allumait de nouveau, cette dernière et décisive action lui apparaissait comme devant le relever et le rétablir à toujours si elle pouvait s'accomplir ; et cependant, comme il l'a dit depuis, il cherchait vainement dans son âme cette confiance, ce sentiment

du *définitif*, qui montre comme atteint le but auquel on vise; ce sentiment il ne l'avait plus.

Et durant ce temps, au moment où il se proposait encore de ramener la fortune, Paris capitulait, et la femme du grand homme quittait, son enfant dans ses bras, le palais d'un époux glorieux; l'enfant pleurait en répétant : « Papa m'a défendu de sortir d'ici ! » — Force, trahison, lassitude, doigt de la Providence, — la destinée s'accomplissait, Napoléon n'était plus empereur, il signait son abdication; et celui qui avait conduit ses troupes triomphantes, ainsi qu'il l'avait annoncé, du camp de Boulogne à toutes les capitales de l'Europe, — ce héros refoulé, plutôt que vaincu, cet empereur qui venait d'avoir, l'année précédente, une cour de rois, — allait, par grâce, être réduit à la souveraineté de l'île d'Elbe.

Toutes les nations se sont ressenties des événements de la France.

Le traité de 1814, qui rend aux nations européennes à peu près leurs anciennes limites et leur ancien équilibre, rétablit le Portugal.

Le traité du 30 mai est parvenu au Brésil et les Cent jours se passent sans que ni Lisbonne, ni Rio-Janeiro en aient éprouvé le moindre contre-coup.

Le 16 décembre 1815, jour anniversaire de la naissance de doña Maria Ire, une loi élève la principauté du Brésil à l'état de royaume, et le 20 mars 1816, la reine Marie Ire ayant fini sa mélancolique carrière, Jean VI est proclamé roi de Portugal. Le maréchal Beresfond, commandant suprême des troupes portugaises, se trouve par là investi du gouvernement de Lisbonne.

En 1817, don Pedro, frère de Jean VI, épouse l'archiduchesse Léopoldine.

En 1818, Jean VI de Bragance est acclamé roi à Rio-Janeiro avec le cérémonial usité.

En 1817, est baptisée une fille nouvellement née de don Pedro, que nous avons saluée et vue reine sous le nom de doña Maria II.

Mais le Portugal, en l'absence d'un roi, était troublé.

Les cortès voulaient des constitutions nouvelles ; — Jean VI débarque en 1821 ; en 1822 il jure une constitution, on l'annule ; il sort de Lisbonne, il y rentre et dissout les cortès.

Charlotte ou Carlotta Joachima, épouse du roi, exilée par les cortès pour s'être refusée à consentir à la constitution, rassemble des troupes, et voit grossir son parti.

Jean VI s'effraye de la proportion que prennent les événements. Le 18 juin 1823, il nomme une junte pour aviser au mode de gouvernement le plus en harmonie avec les vœux de la nation. Durant ce temps don Miguel, qui s'est formé un parti, se rend redoutable, et Jean VI se réfugie à bord du *Windsor Castle*.

Cependant la France intervient ; M. Hyde de Neuville, ambassadeur français, par sa sagesse, son énergie, et l'excellence de son plan de conduite, triomphe de la faction migueliste, qui faisait peser la terreur à Lisbonne. — En moins d'un an tout est pacifié ; don Miguel, hors d'état de lutter, reçoit l'ordre de « *voyager* » et quitte le port de Lisbonne le 13 mai 1825.

Le 5 juin, Jean VI assemble les cortès, fait recevoir la constitution de Lamégo; en 1825, il fait reconnaître l'indépendance du Brésil.

Il meurt le 10 mai 1826. L'infante Marie Isabelle était nommée régente; don Pedro, empereur du Brésil abdiquant, l'infante Marie-Isabelle se démit noblement de la régence, mais don Miguel,

en prêtant serment dans la cathédrale comme régent, prétendait bien devenir roi, et roi absolu (22 février 1828).

Don Miguel laissa d'abord toute liberté aux travaux des cortès, puis il les déclara dissoutes avant la fin de la session.

Le 15 avril, il se fit proclamer roi. La seule ville de Porto fit opposition ; — mais dès le 16 mai une révolution se fit en faveur de la jeune reine.

Doña Maria II, en faveur de qui son père a abdiqué solennellement est conduite de Rio-Janeiro à Falmouth et est reçue à Londres par l'émigration portugaise. Mais l'Angleterre reste neutre. Don Pedro fait revenir sa fille au Brésil. L'impératrice Claire-Amélie, fille du prince Eugène, était venue la chercher en Angleterre pour la ramener à son père.

Le règne de don Miguel dura trois ans, pendant lesquels sa tyrannie et ses cruautés le rendirent odieux.

Un Français, M. Bonhomme, fut injustement condamné pour une accusation mensongère de sacrilége à la flagellation publique ; un autre à la prison perpétuelle en Afrique. Le consul français ne pouvant obtenir satisfaction se retire, et le contre-amiral Roussin venant au nom de Louis-Philippe, ne donne que vingt-quatre heures pour faire réparation. — Il ne l'obtient pas. Les hostilités commencent le 23 mai 1831. En quelques jours la flotte de don Miguel est en notre pouvoir.

La régence portugaise, qui depuis ce temps était à Terceire, s'empare des îles voisines.

Le 11 juillet, don Miguel est contraint de se remettre à la discrétion du contre-amiral Roussin.

Don Pedro, sous le titre de duc de Bragance, vient à Paris, et mène sa fille à Londres. Le 7 juillet elle reçoit les Portugais émi-

grés. Le 16 août, don Pedro la ramène à Paris, où sont arrivées de bonnes nouvelles de Lisbonne.

Il rejoint les braves amis qui combattaient pour lui à Terceire et à San Miguel. — Il prend le commandement, tandis que l'impératrice Claire-Amélie comme une mère tendre, veille sur la jeune reine.

La lutte entre don Pedro et le parti de don Miguel dura encore jusqu'en 1834, à cette époque la reine d'Espagne ayant reconnu doña Maria II comme reine de Portugal, et la France et l'Angleterre ayant accepté cet acte, le parti de don Miguel ne put conserver aucun espoir.

Le 1er mai, le duc de Terceire entrait dans Coïmbre, Napier était vainqueur le 16, et le 26 les restes de l'armée de don Miguel se remirent à la générosité du vainqueur.

La persévérance et la valeur de don Pedro, aidées de l'alliance française, avaient placé la couronne sur la tête de sa fille et fixé les destinées du Brésil et du Portugal.

Don Miguel jura de ne jamais se mêler des affaires politiques, et reçut une pension convenable. Il quitta le Portugal, mais à peine en fut-il sorti qu'il fit une rétractation de son serment.

Don Pèdre est mort en 1834.

Doña Maria, aimable et charmante reine, mère excellente, reine adorée, épouse vertueuse, a régné pendant plus de vingt ans, enlevée trop tôt par une fin prématurée à l'amour de sa famille et de ses sujets.

C'est par cette aimable reine, doña Maria II que nous mettons fin à ce livre des Reines d'Espagne et de Portugal, où, à côté de sanglantes pages, on voit le nom des femmes se distinguer si souvent par des vues, des talents et des qualités qui honorent leur pays et reflètent sur notre sexe une auréole de gloire.

Pour nous, en résumant ces gloires et ces talents, lorsque nous voyons naître au milieu des chants de la victoire et des hymnes de la paix, un fils de Napoléon III et d'une impératrice Espagnole issue de l'illustre race des Guzman féconde en héros, nous nous rappelons à la conclusion de notre livre, ce qui nous avait frappée au début, c'est que la France a dû à l'Espagne la mère de saint Louis et la mère de Louis XIV ; et nous nous confions à la Providence pour les destinées de la France.

FIN.

TABLE

TABLE

Pages

PRÉFACE 1

PREMIÈRE PARTIE.

REINES D'ESPAGNE, DE L'INVASION DES GOTHS A LA CONQUÊTE DES MAURES, ET DE LA CONQUÊTE DES MAURES A L'UNITÉ CATHOLIQUE SOUS LA GRANDE ISABELLE.

L'impératrice Placidie, en premier lieu reine des Goths en Espagne, épouse d'Ataulphe. 1

Théodogothe, femme d'Alaric II. 21

Clothilde, femme d'Amalaric. 29

Pages

Goïswinthe, en premières noces femme d'Athanagilde, et en secondes noces femme de Leuvigilde. 33

Ingonde, femme d'Herménégilde. 35

Égilonne, femme de Rodrigue, le dernier roi des Goths. 45

Gaudiose, femme de Pélage, fondateur du royaume des Asturies. 53

Reines d'Oviédo depuis Gaudiose, femme de Pélage, jusqu'à Ximène, femme de Garcie Ier. 69

Événements arrivés sous Frolève, épouse de Favila. 69
Hermesinde et Alphonse Ier, le Catholique. 70
Nuna, femme de Froïla Ier. 72
Adosinda, femme de Silo. — Charlemagne en Espagne. . . . 72
Mauregat et Bermude. — Ninila, femme de Bermude. 74
Pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle sous le règne d'Alphonse II, le Chaste. 74
Comtes de Barcelone. — Chute du premier royaume des Sobrarbes. — Adoption de Ramire par Alphonse II. 76
Paterne et Urraque, femmes de Ramire Ier.—Vision de Ramire. 76
Progrès du royaume d'Oviédo sous Ordogno Ier. 77
Ximène, femme d'Alphonse III, le Grand. — Magnanimité d'Alphonse 78
Ximène, femme de Garcie Ier, dernier roi d'Oviédo. 80

Reines de Léon et des autres États chrétiens qui ont donné naissance aux royaumes de Navarre, d'Aragon et de Castille. 81

Origine des cortès en Aragon 81
Élection de Sanche II, Abarca, roi de Navarre et d'Aragon. . 85
Origine du royaume de Léon. — Martyre du jeune Pélage. . . 86
Femmes d'Ordogno II, de Froïla II et d'Alphonse IV, dit le Moine. 88
Comtes de Castille. 89
Femmes d'Ordogno III et d'Ordogno IV. — Élection, chute et

Pages

retour de Sanche Ier, le Gros, roi de Léon. 90
Chronique singulière sur l'indépendance de la Castille. 91
Quelques mots sur Abdérame. — Régence de doña Teresa et de doña Elvire sous Ramire III. 94
Légende. 95
État de la Péninsule en 970. — Almanzor. 96
Bermude II, le Goutteux, succède à Ramire III, roi de Léon. 99
Prise de Léon par Almanzor. 101
Les sept infants de Lara, chronique castillane. 103
État de la Péninsule en l'an 1000. — Mort d'Almanzor. . . . 109

Reines de Castille et de Léon, de Navarre et d'Aragon, de la formation du royaume de Castille à la conquête de Tolède. 111

Doña Nuña Elvire, femme de Sanche le Grand, roi de Navarre et d'Aragon, surnommé el Mayor ou l'empereur de l'Espagne. 111

Crime des Vélas. — Elvire calomniée par ses fils. 111
Érection du comté de Castille en royaume. 116
Ferdinand Ier de Castille devient roi de Léon. 117
Fin du royaume de Sobrarbe. 118
Partage des États de Ferdinand Ier, roi de Castille. 119
État de la Péninsule. 119
Commencement du Cid. — Malheurs d'Alphonse VI, roi de Léon. 121
Alphonse VI à la cour d'Al-Mamoun. 123
Retour d'Alphonse VI. 125

Épouses d'Alphonse VI, dit le Brave, roi de Castille et de Léon : — Agude d'Angleterre. — Agnès d'Aquitaine. — Doña Ximena Muños de Castille. — Constance, veuve de Hugues, comte de Chalon. — Zaïda, princesse maure, baptisée sous le nom de Marie-Isabelle. — Berte de Toscane. — Doña Beatrix. 129

Le Cid. 130
Circonstances du mariage d'Alphonse VI et de Zaïda. — Con-

Pages

quête de Tolède. 134
Établissement des Almoravides dans les États mahométans. . 137
Ruine des Ommiades. 138
Origine du royaume de Portugal. 140
Derniers exploits du Cid. — Héroïsme de sa veuve. 141
Alphonse VI perd son fils unique, né de Zaïda, et laisse la couronne à Urraca. 142

Doña Urraca, reine souveraine de Castille, épouse d'Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon. 145
Troubles du règne d'Urraca. 145
Mort d'Alphonse le Batailleur. 149

Comtesses de Barcelone sous les quatre Bérenger : — Sancha, femme de Bérenger Ier. — Béatrix et Almodis, femmes de Bérenger II. — Mahalta, femme de Bérenger III. — Agnès d'Aragon, fiancée à Bérenger IV. 151

Pétronille, reine souveraine d'Aragon, femme de Bérenger IV, comte de Barcelone. 157
Pétronille, reine à trois ans, sous la tutelle de Bérenger IV. . 157
Pétronille abdique en faveur de son fils. 160

Épouses d'Alphonse VII, roi de Castille, empereur d'Espagne : — Doña Beranguela de Barcelone. — Doña Rica de Pologne. 163

Blanche de Navarre, femme de Sanche le Regretté, et Éléonore d'Angleterre, femme d'Alphonse VIII, toutes deux reines de Castille. 167

Bérengère, reine de Castille, épouse d'Alphonse IX, roi de Léon. — Béatrix, femme de saint Ferdinand. 171
Gouvernement de Bérengère, comme régente et comme reine, en Castille. 171
Bérengère seconde son fils saint Ferdinand. 174

Doña Sancha, femme d'Alphonse II, roi d'Aragon. 177

Page

Marie de Montpellier, femme de Pierre Ier, roi d'Aragon. 179

Épouses de don Jayme, roi d'Aragon : — Éléonore de Castille, sœur de Bérengère et de Blanche. — Yolande de Hongrie. — Thérèse Vidaure. 185

Yolande d'Aragon, femme d'Alphonse X, roi de Castille. 189

Marie de Molina, femme de Sanche II et mère de Ferdinand IV l'Ajourné, et Constance, femme de Ferdinand IV. 195

Doña Maria de Portugal, femme d'Alphonse XI, le Vengeur. . . 203

Doña Juana de Pennafiel, femme de Henri II, le Magnifique. . . 231

Reines de Navarre, depuis la séparation de ce royaume et du royaume d'Aragon jusqu'au mariage de la reine Blanche avec Jean, roi d'Aragon. 233

Épouses de Garcie Ramire IV et de Sanche VI, le Sage. 233
Constance, femme de Sanche VII, le Fort et l'Enfermé. 234
Marguerite de Bourbon, femme de Thibault Ier, dit le Posthume, roi de Navarre. 235
Isabelle de France, femme de Thibault II. 236
Blanche d'Artois, femme de Henri le Gras. 237
Jeanne Ire, reine de Navarre, femme de Philippe le Bel, roi de France. 237
Jeanne II, fille de Louis le Hutin. 239
Jeanne de France, femme de Charles le Mauvais. 240
Éléonore de Castille, femme de Charles le Bon et le Noble. . . 240

Reines d'Aragon depuis Constance de Sicile, femme de don Pèdre jusqu'à l'unité de l'Espagne sous le règne d'Isabelle :— Constance de Sicile, femme de don Pèdre ou Pierre III, roi d'Aragon. 241

Femmes de Jayme II, le Juste, roi d'Aragon. 245

Éléonore de Castille, femme d'Alphonse IV, roi d'Aragon. . . . 247

Pages

Épouses de Pierre IV, le Cérémonieux et le Cruel, roi d'Aragon. — Marie d'Évreux. — Éléonore de Portugal. — Léonore de Sicile. — Sybille de Forcia. 249

Doña Violante, femme de don Juan Ier, roi d'Aragon. 251

Doña Maria, femme de don Martin. 255

Éléonore d'Albukerque, femme de Ferdinand III, l'Honnête. . . 259

Doña Maria de Castille, femme d'Alphonse V, le Magnanime, roi d'Aragon. 261

Reines de Navarre et d'Aragon, depuis le mariage de Blanche de Navarre avec Jean II, d'Aragon. 263

Blanche, reine de Navarre, première femme de Jean II, d'Aragon. 263

Le prince de Viane. 264

Épouses des successeurs de Henri de Transtamare de Castille jusqu'à la grande Isabelle. 273

Éléonore d'Aragon, femme de Jean Ier, roi de Castille. 273

Catherine de Lancastre, femme de Henri III, le Maladif. . . . 274

Marie d'Aragon et Isabelle de Portugal, femmes de Jean II, roi de Castille. 277

SECONDE PARTIE.

REINES D'ESPAGNE, DEPUIS ISABELLE LA CATHOLIQUE JUSQU'A NOS JOURS.

Isabelle, reine de Castille, épouse de Ferdinand, roi d'Aragon. 1

Germaine de Foix, reine d'Aragon, seconde femme de Ferdi-

Pages

nand le Catholique. 101

Jeanne de Castille, dite Jeanne la Folle, épouse de Philippe le Beau. 111

L'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint. 117

Doña Juana, fille de Charles-Quint, régente d'Espagne. 131

Marie, infante de Portugal, première femme de Philippe II. . . 135

Élisabeth ou Isabelle de Valois, troisième femme de Philippe II. 139

Anne d'Autriche, quatrième femme de Philippe II. 157

Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III. 163

Élisabeth ou Isabelle de Bourbon, première femme de Philippe IV. 173

Doña Mariana d'Autriche, seconde femme de Philippe IV. . . . 183

Marie-Louise de Bourbon, première femme de don Carlos II. . 193

Anne de Neubourg, seconde femme de Charles II. 205

Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, première femme de Philippe V. 211

Doña Isabella Farnèse, seconde femme de Philippe V. — Première partie de son règne. 245

Doña Louise-Isabelle, femme de Louis II, d'abord prince des Asturies, puis roi par l'abdication de Philippe V. 263

Doña Isabelle Farnèse, seconde femme de Philippe V. — Seconde partie de son règne. 267

Doña Maria-Barbara, femme de Ferdinand VI, fille de don Juan V, roi de Portugal, et de Marie-Anne, archiduchesse d'Autriche. 273

Marie-Amélie Valburg, femme de Charles III. 279

Marie-Louise-Thérèse de Parme, femme de Charles IV, fille de l'infant don Philippe, duc de Parme. 283

APPENDICE.

QUELQUES MOTS SUR LES REINES DE PORTUGAL.

Pages

Doña Teresa, fille d'Alphonse VI, roi de Castille, femme de Henri ou Henriquez, comte de Portugal. 295

Reines de Portugal depuis Amalfa, femme d'Alphonse Ier, élu roi de Portugal, jusqu'à doña Brites, femme d'Alphonse III. 297

Alphonse Ier, élu roi. 297
Épisode de Rosimunda. 299
Établissement de l'ordre d'Aviz. 300

Sainte Élisabeth, femme de don Diniz. 305

Béatrix, femme d'Alphonse III. — Iñez de Castro, épousée secrètement, déclarée reine par don Pèdre le Cruel et le Justicier.. 309

Lianor Tellez, femme de Ferdinand II. 317

Philippa de Lancastre, femme de Jean Ier de la dynastie d'Aviz. 321

Éléonore, femme d'Édouard Ier, et Isabelle de Portugal, femme d'Alphonse V. 323

Éléonore, femme de Jean II. — Isabelle et Marie de Castille, femmes de don Emmanuel Ier. — Catherine, femme de Jean III. — Doña Luisia de Guzman, femme de Jean IV. . 327
Révolution de 1640. 330

Marie-Françoise-Élisabeth de Savoie, femme d'Alphonse VI et de don Pèdre Ier. — Marie-Sophie de Neubourg, seconde

Pages

femme de don Pèdre. — Marie-Anne, femme de Jean V. 300

Doña Anna Victoria, fille de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, femme de Joseph Ier. 337

Doña Maria Ire, reine régnante de Portugal, mariée à don Pèdre, son neveu. — Doña Carlotta, femme de Jean VI. — Doña Maria II. 339

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cie, rue Racine, 26.

B.C.
PALAU
PARIS (1856)
16 retratos
planos

LES
REINES
D'ESPAGNE

G 36571